



HAL
open science

Identités linguistiques perçues : quelques localités des "vallées vaudoises" du Piémont occidental (Italie).

Silvia Gally

► **To cite this version:**

Silvia Gally. Identités linguistiques perçues : quelques localités des "vallées vaudoises" du Piémont occidental (Italie).. Linguistique. Université Grenoble Alpes, 2017. Français. NNT : 2017GREAL026 . tel-01844344

HAL Id: tel-01844344

<https://theses.hal.science/tel-01844344>

Submitted on 19 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE LA COMMUNAUTÉ UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Spécialité : Sciences du langage Spécialité Géolinguistique et Patrimoine régional

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

Silvia GALLY

Thèse dirigée par **Elisabetta CARPITELLI** et **Tullio TELMON**

préparée au sein du **Laboratoire Grenoble Images Parole Signal Automatique**
dans l'**École Doctorale Langues, Littératures et Sciences Humaines**

Identités linguistiques perçues : quelques localités des "vallées vaudoises" du Piémont occidental (Italie).

Perceived linguistic identities : some localities in the Vaud Valleys of the Western Piedmont (Italy).

Thèse soutenue publiquement le **27 octobre 2017**,
devant le jury composé de :

Madame Elisabetta CARPITELLI

Professeur, Université Grenoble Alpes , Directeur de thèse

Monsieur Gabriele IANNÀCCARO

Professeur, Stockholms Universitet (Suède), Rapporteur

Madame Michèle OLIVIÈRI

Professeur, Université Nice Sophia Antipolis, Président et Rapporteur

Madame Paule-Annick DAVOINE

Professeur, Université Grenoble Alpes , Examineur

Monsieur Tullio TELMON

Professeur émérite. Università degli Studi di Torino (Italie),
Co-directeur de thèse

Madame Anika FALKERT

Maître de Conférences, Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse ,
Examineur

Résumé/Abstract

Résumé

Ce sujet de recherche propose une description de quelques variétés linguistiques à tradition orale du Piémont occidental italien, selon les approches de la dialectologie perceptuelle et de la géolinguistique descriptive. Les variétés choisies comme objet d'analyse se situent dans la province de Turin, en bordure et au sein même des vallées piémontaises étiquetées comme « *valles vaudaises* » : Val Cluson et Val Germanasca (Val Saint Martin). L'aire que nous considérons est caractérisée par un contact linguistique marqué par une forte identité culturelle entre les parlers gallo-romans (minorités linguistiques, de type *occitan provençal*) et italo-romans (de type *pedemontans*) : ces variétés ne bénéficient pas d'une position paritaire ni d'un point de vue politico-administratif, ni dans la conscience des locuteurs qui entretiennent avec les quatre types linguistiques, i.e. l'*italien (régional et moyen)*, les *variétés occitanes et pedemontanes*, ainsi que le *français*, une relation complexe. Nous avons relevé les processus variationnels (phonétiques et lexicaux) qui semblent marquer l'identité linguistique des locuteurs dans cet espace plurilingue, en tenant compte des perspectives, objective et subjective (perception des locuteurs quant à la variation linguistique de l'aire), diachronique et synchronique, dans l'examen des systèmes linguistiques choisis, très peu pris en considération par la littérature dialectologique récente. Cette double perspective permet également de clarifier la trajectoire de processus de changement phonétique qui impactent la restructuration des systèmes de ces vallées.

Mots clés : dialectologie perceptuelle, géolinguistique, phonétique descriptive, variation et contact de langues.

Abstract

The thesis focuses on a description of four dialectal varieties (gallo-italian and gallo-romance) of the Western Piedmont (Italy) by adopting several linguistic approaches, perceptual dialectology's and geolinguistics' ones. The geographical area is characterized by a linguistic variation and a language contact, marked by a high degree of linguistic identity between gallo-romance (*occitan*) and gallo-italian (*pedemontans*) dialects: these varieties do not benefit of the same position by political and social points of view, nor in the awareness of the speakers.

Key words : perceptual dialectology, geolinguistics, phonetic description of dialectal varieties, language contact and variation.

Remerciements

Ce projet n'aurait pas pu se réaliser sans le concours de plusieurs personnes.

Merci Elisabetta pour ta présence, pour ta générosité et ta disponibilité dans ces derniers jours frénétiques de rédaction ! Je te suis reconnaissante de m'avoir transmis ta passion. J'en ai retenu ton sens critique et objectif, ta rigueur scientifique et ton enthousiasme : merci de m'avoir permis de mieux naviguer dans ce « monde ». J'espère que ces lignes rendent justice à ta mission, qui fut celle de me former. Une belle page se tourne !

Merci Tullio Telmon pour avoir participé à ce projet. Merci pour vos encouragements, vos conseils et pour l'intérêt et la confiance que vous avez toujours porté à l'égard de mon travail. Je suis heureuse d'avoir pu mener ce projet à bien avec votre encadrement, au-delà de la cotutelle de thèse. Également, j'espère que ces pages seront à la hauteur de vos attentes !

Je remercie les rapporteurs du jury, Michèle Oliviéri (qui préside également) et Gabriele Iannàcaro, ainsi que les examinateurs Paule-Annick Davoine et Anika Falkert, d'avoir accepté de lire et d'évaluer mon travail : je vous suis reconnaissante d'avoir répondu 'présents' promptement et avec enthousiasme, malgré les temps que vous consacrerez à la lecture et aux déplacements pour la soutenance. Également, je n'oublierai pas l'intérêt que vous portez (et que vous avez porté, dans le passé) à mon travail.

Je remercie les informateurs qui ont participé aux enquêtes de terrain : des personnes chaleureuses et généreuses sans lesquelles tout ce travail n'aurait pas existé. Ce fut une expérience formidable ! Je n'oublierai pas votre patience, votre simplicité et les moments drôles vécus, entourés de câbles, d'ordinateur et de micros ! Mes remerciements vont en particulier à la famille Borasio qui m'a permis de mener mes enquêtes de terrain (et mes recherches à Turin) dans des conditions exceptionnelles : grazie di e per tutto ! Non dimenticherò mai le risate ed i bei momenti passati insieme a voi !

J'ai une pensée pour toutes les personnes avec lesquelles j'ai pu échanger scientifiquement pendant ma thèse. Merci à : Jean-Pierre Lai, pour son aide à l'étiquetage d'une partie des données phonétiques (je sais ô combien cela peut être pénible !), pour sa bienveillance et pour sa patience ; Matteo Rivoira pour m'avoir accueillie à l'*Atlante Linguistico Italiano* à Torino et pour m'avoir aidée dans la recherche des monographies scientifiques locales ; Antonio Romano pour les échanges scientifiques (en sociophonétique) et pour avoir pris le temps de me former au logiciel *Voweltrack* ; Didier Demolin, Hans Van de Velde, ainsi que Roeland van Hout pour la formation en statistique appliquée à la sociophonétique de 2013, pour les discussions sur le même thème et pour l'intérêt que vous avez porté à mes travaux de thèse et d'ingénieure d'étude ; Christophe Savariaux pour les nombreuses formations collectives sur le logiciel PRAAT, à GIPSA-lab, exercées dans une « cacophonie singulière » ; Anne Vilain pour son aide (ses scripts) et ses conseils, prodigués en 2016, sur R ; merci à Silvain Gerber pour les débats sur les statistiques autour de mes données phonétiques, les suggestions et les tests effectués : nos publications futures viendront ; pour finir, merci à Monica Masperi pour m'avoir fait connaître, en Licence, la linguistique !

J'exprime aussi toute ma gratitude à tous les permanents du GIPSA-lab, du LIG, de l'actuelle UGA, etc... qui m'ont formée et avec lesquels j'ai travaillé, lorsque j'étais ingénieure d'études (IE) de 2012 à 2015. Merci à : Paule-Annick Davoine, pour ta disponibilité, pour m'avoir

fait confiance, pour le montage des projets de 2013 en cartographie, pour le montage de l'ANR, pour les formations sur QGIS, pour ton enthousiasme (on y est, vivement le Post-Doc !) ; Michel Contini et Nathalie Vallée, pour nos discussions en phonétique descriptive, acoustique et articulatoire : j'ai ouvert mes perspectives scientifiques, grâce à vous, et merci de m'avoir fait confiance pour que je participe à vos projets de recherche respectifs ; Carole Chauvin-Payan pour sa présence et son soutien lors du montage des projets exploratoires en cartographie ; Albert Rilliard (LIMSI, Paris) pour avoir pris le temps et la peine de me former aux spécificités de PRAAT appliquées aux données du projet AMPER ; à tous les membres de l'ANR ECLATS grâce auxquels j'apprends chaque jour et avec lesquels je suis ravie de travailler ; Gelu Ionescu et Martine Fiodorov pour leur encadrement exceptionnel côté GIPSA et côté Stendhal lors de mes CDD ; Jean-Marc Thiriet, Jerome Mars, Denis Beautemps, Cécilia Mendes, Akila Mokhtari, Kheira Baraka, Marie Miras, Catherine Delmas qui ont compris, soutenu et valorisé ma présence en tant qu'IE et doctorante au sein du GIPSA-lab et de l'Université Stendhal.

Je souhaite remercier la Région Rhône-Alpes, l'Université Franco-Italienne (à travers le programme VINCI) et l'École Doctorale LLSH 50 pour avoir reconnu et soutenu financièrement mon projet de thèse et ce même si la cotutelle de thèse avec l'Université de Turin a été interrompue par l'École Doctorale « Scienze del Linguaggio e della Comunicazione », en décembre 2016, pour des raisons administratives.

Je ne peux oublier, bien sûr, les doctorants et les étudiants rencontrés et connus au GIPSA-lab : Krystyna, Maria, Hien, Geneviève, Florie, Bénédicte, Ibrahima, Rosario, Paolo, Guillaume, Chlotilde, Léa, Maylin, « petite Anne », Émilie, Claire, Chloé, Sandra, Diane, Manon, Diandra, Katia, Laurence : je suis riche des moments qu'on a passé à travailler et à décompresser ensemble, au labo, mais aussi en dehors (au ski, en montagne, aux matchs de hockey et aux soirées) ! Je sais que je recroiserai certain(e)s d'entre vous sous d'autres latitudes !

Ringrazio i miei cari amici Nadia & Gianluca, Mavi, Ilaria, Marilena, Daniele, Laetitia & Christophe che hanno seguito da lontano e da vicino questa avventura ! Non mollate mai : l'amicizia raddoppia la gioia e riduce la difficoltà ! Semplicemente... Grazie !

Je remercie ma famille, mes parents et mon frère, pour leur soutien sans failles dans cette aventure : ci siamo ! Queste pagine sono per voi ! Merci d'avoir toujours cru en moi ... et merci pour les relectures ! Merci Hervé pour tout ce que tu es (et pour ton aide sur Word, j'ai retenu la leçon) ! J'ai aussi une pensée pour mes grands-parents « franco-italiens » sans l'aide desquels je n'aurais jamais pu faire de longues études.

Dulcis in fundo. Simon, queste pagine sono per te ! Grazie per quello che sei da quando ti conosco ! Grazie per aver reso quest'avventura più leggera grazie al tuo senso (e spirito) pragmatico e comico... Mi hai 'accompagnata' nel migliore dei modi possibili per questi lunghi mesi di scrittura !

Sommaire

<i>Note de lecture</i>	x
<i>Liste des figures</i>	xiii
<i>Liste des tables</i>	xv
INTRODUCTION.....	I
CHAPITRE I. <i>VALLEES VAUDOISES</i> OU <i>PINEROLAISES</i> : UN APERÇU GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, SOCIO-ECONOMIQUE ET CULTUREL.....	5
I.1 <u>Considérations géographiques des <i>vallées vaudoises</i> : aires et localités examinées</u>	8
I.2 <u>Considérations historiques de la zone d'enquête</u>	14
I.2.1 Du Ve au XIIIe siècle : Pinerolo et alentours	14
I.2.2 Les Vaudois : qui sont-ils et d'où viennent-ils ?	16
I.2.3 Persécutions religieuses, guerres et dominations françaises	16
I.3 <u>Considérations géoéconomiques et démographiques de l'aire</u>	23
I.4 <u>Valorisation du patrimoine culturel et linguistique local</u>	28
I.4.1 Società degli Studi Valdesi	29
I.4.2 La Valaddo	30
I.4.3 Comunità montana del pinerolese	31
I.5 <u>Observations</u>	33
CHAPITRE II. LES LANGUES MINORITAIRES DANS L'AIRE DU PIEMONTE OCCIDENTAL ET LES CONTACTS LINGUISTIQUES.....	36
II.1 <u>Généralités</u>	36
II.1.1 Rapport italien/variétés locales : conditions de la variation	41
II.2 <u>Dynamique de contact et minorités linguistiques au Piémont occidental</u>	48
II.2.1 Les parlers gallo-italiens	48
II.2.2 Les minorités linguistiques et les parlers gallo-romans du Piémont occidental	50
II.2.3 La réalité microlinguistique du Piémont occidental et de l'aire examinée	52
II.2.4 Disparités entre le recensement législatif des minorités linguistiques et la réalité géolinguistique observée supra	59
II.3 <u>Répertoires linguistiques des communautés examinées</u>	64
II.3.1 Pinerolo	66
II.3.2 Villar Perosa	70
II.3.3 Prarostino	71
II.3.4 San Germano Chisone	73
II.4 <u>Conclusions</u>	76

CHAPITRE III. ELEMENTS DE PHONETIQUE, DE MORPHOLOGIE ET DE LEXIQUE DES VARIETES ENQUETEES : ETAT DE L'ART ET DONNEES COLLECTEES.....77

III.1	Approche descriptive des systèmes linguistiques : la situation de <i>gradatum</i>	78
III.2	Frontière entre provençal et haut-piémontais : traits phonétiques et morphologiques	81
III.3	Concordances avec le provençal et le haut-piémontais : quelques traits phonétiques	83
III.3.1	Éléments de vocalisme	84
III.3.2	Éléments de consonantisme	87
III.4	Premières remarques de typologie aréale	90
III.5	Inventaires phonétiques des systèmes vocaliques enquêtés : voyelles simples toniques et atones	91
III.5.1	Diasystèmes de Pinerolo et de Villar Perosa	92
III.5.1.1	Diasystème Pinerolo : voyelles toniques simples	92
III.5.1.2	Diasystème de Villar Perosa : remarques à propos des voyelles toniques simples	96
III.5.1.3	Voyelles simples atones des diasystèmes de Pinerolo et de Villar Perosa	97
III.5.2	Diasystème de San Germano Chisone	98
III.5.2.1	Inventaire phonétique des voyelles simples toniques	98
III.5.2.2	Inventaire des voyelles atones simples	102
III.5.3	Diasystème de Prarostino	103
III.5.3.1	Inventaire des voyelles toniques simples	103
III.5.3.2	Inventaire des voyelles atones simples	105
III.6	Généralités sur les diphtongues	105
III.7	Cartes phonétiques	110
III.8	Cartes lexicales	113
III.9	Conclusions	118

CHAPITRE IV. DIALECTOLOGIE PERCEPTUELLE : PRINCIPES ET METHODES.....119

IV.1	Objets d'étude	119
IV.1.1	La notion opérationnelle de conscience linguistique	126
IV.1.1.1	De la conscience linguistique à l'identité linguistique	137
IV.2	Méthodes	144
IV.2.1	Questionnaires linguistiques ad hoc	144
IV.2.2	Les cinq points de Preston	146
IV.2.3	Cartes mentales (mental maps)	147
IV.2.4	Techniques de traitement et d'analyse des données perceptuelles	149
IV.3	Pays-Bas et Japon : les pionniers	152
IV.4	Dennis R. Preston : l'étude des attitudes	160
IV.5	Les recherches en Italie	170

IV.5.1 Les recherches dans le Piémont occidental	171
IV.5.2 Les recherches dans les Alpes centrales et orientales	178
IV.5.3 Les recherches en Sicile	187
<u>IV.6 Les travaux en France</u>	<u>191</u>
<u>IV.7 Conclusions et positionnement théorique</u>	<u>197</u>
IV.7.1 L'orientation des études de DP dépend des approches théoriques et méthodologiques sous-jacentes	197
IV.7.2 Notre positionnement théorique	200
 CHAPITRE V. METHODOLOGIE D'ENQUETE.....	 202
<u>V.1 Collaborateurs internes et informateurs</u>	<u>203</u>
V.1.1 Dynamique du rapport enquêteur-informateur	203
V.1.2 Collaborateurs internes	206
V.1.3 Informateurs	208
<u>V.2 Le questionnaire phonétique et les items lexicaux</u>	<u>209</u>
V.2.1 Structure du questionnaire	210
V.2.2 Enregistrements	214
V.2.3 Etiquetage et description des données acoustiques	214
<u>V.3 Le questionnaire perceptuel</u>	<u>217</u>
V.3.1 Le questionnaire « test »	218
V.3.2 Thématiques	219
V.3.3 Traitement des données perceptuelles	221
V.3.4 Traitement qualitatif et quantitatif des cartes mentales	223
 CHAPITRE VI. DU COTE DES LOCUTEURS : ANALYSE DES DONNEES PERCEPTUELLES.....	 225
<u>VI.1 Matériaux psycho-socio-linguistiques</u>	<u>227</u>
VI.1.1 Sentiments d'appartenance et d'altérité linguistique	227
VI.1.2 Stéréotypes, blasons et jugements sur les langues	233
VI.1.2.1 Sentiment de fierté linguistique et jugements sur les langues	233
VI.1.2.2 Blasons populaires, stéréotypes et imitations linguistiques	239
VI.1.3 Observations	243
<u>VI.2 Matériaux sociolinguistiques et cartographie perceptuelle</u>	<u>244</u>
VI.2.1 Perception de la diaphasie : sur l'usage des langues en fonction du contexte et des interlocuteurs	245
VI.2.1.1 Domaine familial	246
VI.2.1.2 Domaine public	253
VI.2.1.3 Domaine du travail et de l'école	258
VI.2.1.4 Milieux religieux	260
VI.2.1.5 Situations particulières	261
VI.2.1.6 Interlocuteurs et sujets de discussions	264
VI.2.1.7 Observations	265

VI.2.2 Perception de la diachronie	266
VI.2.2.1 Sur l'apprentissage des langues locales	266
VI.2.2.2 Diachronie implicite	267
VI.2.2.2.1 <i>Diachronie implicite interne</i>	268
VI.2.2.2.2 <i>Diachronie implicite externe</i>	272
VI.2.2.3 Hypothèses diachroniques	279
VI.2.3 Perception de la diatopie et cartographie perceptuelle	287
VI.2.3.1 Limites perceptuelles d'une variété locale	290
VI.2.3.2 Indices de distance linguistique perçue	296
VI.2.3.3 « Où parle-t-on occitan au Piémont ? »	305
<u>VI.3 Matériaux sémantiques</u>	<u>311</u>
VI.3.1 Sentiments de toute-puissance sémantique et d'intraduisibilité	311
<u>VI.4 Sentiment de tradition linguistique et opinions sur la graphie des variétés locales</u>	<u>324</u>
VI.4.1 Sentiment de tradition linguistique	324
VI.4.2 Opinions sur la graphie des langues locales	334
<u>VI.5 Conclusions</u>	<u>341</u>
CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES.....	343
<u>1 Comparaison entre les données « objectives » et « subjectives »</u>	<u>343</u>
1.1 Diaphasie et diachronie	343
1.2 Diatopie	344
1.3 Matériaux sémantiques	346
1.4 Identités linguistiques et données linguistiques effectives	347
1.5 Dialectologie perceptuelle et phonétique	349
<u>2 Perspectives</u>	<u>350</u>
2.1 Sociophonétique	350
2.2 Enquêtes de dialectologie perceptuelle	351
2.3 Géomatique appliquée à la géolinguistique	352
BIBLIOGRAPHIE.....	354
SITOGRAFIE.....	387
ANNEXES.....	388

Note de lecture

Dans le texte, les transcriptions phonétiques sont effectuées entre crochets [] : elles intéresseront exclusivement les interventions (discours, mots, phrases ou apostrophes) formulées en variété locale, qu'elles soient en *haut-piémontais* ou en *provençal*.

Les interventions en *italien régional* seront retranscrites en orthographe italienne ; les interventions en *français local* seront retranscrites en orthographe française.

Une traduction française sera proposée pour chaque intervention, exception faite pour celles formulées en *français local*.

Nous reportons, ci-dessous, la liste des symboles et des abréviations utilisées dans le texte.

1 p.sing.	1 ^{ère} personne du singulier
3 p.pl.	3 ^{ème} personne du pluriel
acc.	accusatif
adj.	adjectif(s)
anc.	ancien
bVC	bas Val Chisone
bVG	bas Val Germanasca
bVP	bas Val Pellice
CL	conscience linguistique
cond.	conditionnel
conjug.	conjugaison
CSP	catégorie socio-professionnelle
dim.	diminutif, diminutive
DP	dialectologie perceptuelle
DPz	dialectologie perceptionnelle
expr.	expression
f.	féminin
F0	fréquence fondamentale
F1	premier formant
F1 moy.	moyenne des premiers formants (par voyelle et par sujet)
F2	deuxième formant
F2 moy.	moyenne des seconds formants (par voyelle et par sujet)
F3	troisième formant
F3 moy.	moyenne des troisièmes formants (par voyelle et par sujet)
fr.	français
frq.	francique
gal. rom.	gallo-roman
hVC	haut Val Chisone
hVG	haut Val Germanasca
hVP	haut Val Pellice
IC	identité culturelle

IL, ILs	identité linguistique (sing.), identités linguistiques (pl.)
imp.	temps imparfait
impér.	mode impératif
ind.	mode indicatif
int.	interrogatif, forme interrogative
it.	italien
lat., lat. class.	latin classique
lat. pop.	latin populaire
litt.	littéral, littéralement
LS1, L1	langue(s) de première socialisation
L2, L3, L4, ...	langue(s) de deuxième, troisième, quatrième, ... socialisation
m.	masculin
mVC	moyen Val Chisone
NE	niveau d'études
NT	notre traduction
num.	numéral(e), numéraux
p.p.	participe passé
pl.	pluriel
pron.	pronom
prst.	temps présent
q-, quest.	question n°...
s.	substantif
SD (variable)	écart-type de la variable
sing.	singulier
tard.	tardif

Retranscriptions phonétiques et des dialogues

a::	allongement anormal d'une voyelle (ici, [a]) en interaction verbale
!	modalité affirmative accompagnée par une augmentation de l'intensité du signal acoustique
?	modalité interrogative
(())	informations et commentaires rajoutés par l'auteur
(rires)	facteurs comportementaux intervenants dans les discours
'	accent tonique
+	pause dans le discours (1 seconde)
++	pause anormalement longue dans le discours (>2 seconde).
TP81PRAm (1) :	Le chiffre (1) indique le tour de parole dans un dialogue pour l'informateur (ici TP81PRAm)
S :	Enquêtrice (Silvia)

Codes des localités adoptés dans la cartographie et dans le texte

Val Chisone

SSEC	San Secondo di Pinerolo
PRA	Prarostino
PRA 1	Prarostino, hameau Rocco
PRA 2	Prarostino, hameau Collaretto-Ser

POR	Porte
VIL, Villar	Villar Perosa
VIL 1	Villar, hameau Casavecchia
VIL 2	Villar, hameau Serre
VIL 3	Villar, centre NE
PINAS	Pinasca
PERARG	Perosa Argentina
ROU	Roure
USS	Usseaux
PRG	Pragelato-Ruà
SES	Sestrières

Val Germanasca

SGC, San Germano C.	San Germano Chisone
SGC 1	SGC, hameau Azzarri
SGC 2	SGC, hameau Giannassoni
SGC 3	SGC, centre SO
PRM	Pramollo
POM	Pomeretto
PERRE	Perrero
SALZ	Salza di Pinerolo
MAS	Massello
PRL	Prali
GHI	Ghigo di Prali

Plaine et entrée du Val Pellice

PIN	Pinerolo
PIN 1	quartier NE
PIN 2	centre historique
PIN 3	quartier SO
AIR	Airali
BIB	Bibiana

Val Pellice

LUS	Luserna San Giovanni
ANGR	Angrogna
ROR	Rorà
TORR	Torre Pellice
VILPE	Villar Pellice
BOB	Bobbio Pellice

Liste des figures

<i>Figure I.1 - Extrait de Maurice C. (1944) : Grand Escarton et « vallées vaudoises ».</i>	6
<i>Figure I.2 - Extrait de Pons & Genre (1997 : XII), carte de l' « aire occitane ».</i>	7
<i>Figure I.1.1 - Vue panoramique des vallées du Piémont occidental.</i>	9
<i>Figure I.1.2 - Vallées Chisone, Germanasca et Pellice.</i>	10
<i>Figure I.1.3 - Lieux d'enquêtes à Villar Perosa.</i>	12
<i>Figure I.1.4 - Lieux d'enquêtes à San Germano.</i>	12
<i>Figure I.1.5 - Lieux d'enquêtes à Prarostino.</i>	13
<i>Figure I.1.6 - Lieux d'enquêtes à Pinerolo.</i>	13
<i>Figure II.1.3 - Les neufs variétés principales de l'italien, par Berruto (1993a : 12).</i>	41
<i>Figure II.1.1.1 - Les minorités linguistiques autochtones des Alpes italiennes (Steinicke & al, 2011 : 5).</i>	42
<i>Figure II.1.1.2 - Les dialectes italiens, d'après Grassi, Sobrero & Telmon (1997 : 82).</i>	43
<i>Figure II.1.1.3 - Schéma de Telmon (1993 :101) illustrant les niveaux d'interférence structurelle entre dialecte et italien, dans le diasystème italien régional.</i>	47
<i>Figure II.2.3.1 – Regroupements du provençal alpin cisalpin, d'après Telmon & Ferrier (2007 : 13).</i>	55
<i>Figure II.2.3.2 – Variétés occitanes, d'après Telmon & Ferrier (2007 : 12).</i>	56
<i>Figure II.2.4.1 – « Carte des variétés du Piémont », d'après Telmon & Ferrier (2007 : 10) Réalité linguistique des communes piémontaises autour des années 1970.</i>	60
<i>Figure II.2.4.2 – Zoom sur la réalité linguistique des communes de Pinerolo (1), Vilar Perosa (2), San Germano Chisone (3) et Prarostino (4), d'après Telmon & Ferrier (2007 : 10).</i>	61
<i>Figure II.2.4.3 – « Communes délibérantes et non délibérantes – aire occitane », in Telmon & Ferrier (2007 : 29).</i>	62
<i>Figure II.2.4.4 – « Communes délibérantes et non délibérantes – aire du français », Telmon & Ferrier (2007 : 30).</i>	63
<i>Figure III.1.2.1 – Degrés de lénition des occlusives en piémontais et dans les variétés pédémontanes (Telmon, 1988a : 472).</i>	89
<i>Figure III.5.1.2 – Espaces vocaliques F2×F1 comparés, en Hertz : données de Ferrero (1972) en bleu clair, concernant plusieurs italiens régionaux ; données de Rivoira & Romano (2004) en vert, concernant le parler local de Rorà (Val Pellice) ; nos données en rouge, concernant les parlers locaux haut-piémontais de Villar Perosa et de Pinerolo.</i>	93
<i>Figure IV.1.1 – Tripartition des approches théoriques sur l'analyse des données linguistiques d'après Preston (1999 : xxiii).</i>	120
<i>Figure IV.3.1 – Cartographie en « little arrows » issue des travaux néerlandais de Weijnen des années 1944-1952 (Preston, 1999 : xxvii).</i>	153
<i>Figure IV.3.2 – Traitement et analyse des cartes mentales dans la région d'Itogawa (Sibata, 1999 : 42).</i>	155
<i>Figure IV.3.3 – Exemple de traitement et analyse des cartes mentales dans la région d'Itogawa par unités dialectales (Sibata, 1999 : 42).</i>	156

<i>Figure IV.3.4 - Perception de soixante-dix variétés locales, dans la région Alpine japonaise (Mase, 1999 : 80).</i>	159
<i>Figure IV.4.1 - Exemple de hand-drawn map recueillie par Preston en 1981 (Preston, 1999 : 362).</i>	161
<i>Figure IV.4.2 - Exemple de traitement et analyse des cartes mentales en degree-of difference issu des travaux de Preston (2002a : 67 ; Preston, 1996).</i>	163
<i>Figure IV.4.3 - La folk linguistic theory of language et la linguistic theory of language de Preston (2002b : 64).</i>	169
<i>Figure IV.6.1 - Reproduction du schéma de Pustka (2007 : 10) représentant les liens entre savoir et comportement linguistiques.</i>	196
<i>Figure V.2.1.1 - Matériel d'enquête.</i>	211
<i>Figure V.2.1.2 - Diapositives soumises aux participants pour l'identification des notions et les répétitions des items lexicaux.</i>	212
<i>Figure V.2.3.1 - Exemple d'étiquetage des données acoustiques en trois niveaux d'analyse. Donnée extraite du corpus de la locutrice GR29VILf (femme de 29 ans, de Villar Perosa). Deuxième répétition de ramasëtta, « brosse ».</i>	215
<i>Figure VI.2.3.2.2 – Distribution des degrés perceptuels de distance linguistique entre langues locales. Les variétés locales sont identifiées avec les codes des localités où elles sont utilisées.</i>	300

Liste des tables

<i>Tableau I.1.1 - Caractéristiques géographiques des lieux d'enquêtes</i>	11
<i>Tableau II.1.1 - Données ISTAT 1951-1971 : tableau issu de D'Agostino (2007 : 50).</i>	38
<i>Tableau II.1.2 - Données ISTAT 1974-2006, in D'Agostino (2007 : 55).</i>	39
<i>Tableau II.3.1 – Répertoires linguistiques généraux de l'aire pinérolaise : application aux bas Val Germanasca^B, bas Val Chisone^B et à Pinerolo^A.</i>	65
<i>Tableau II.3.1.1 – Répertoire linguistique de la communauté piémontaise observée à Pinerolo.</i>	66
<i>Tableau II.3.2.1 – Répertoire linguistique de la communauté piémontaise locale de Villar Perosa.</i>	70
<i>Tableau II.3.3.1 – Répertoire linguistique de la communauté occitanophone de Prarostino.</i>	71
<i>Tableau II.3.4.1 – Répertoire linguistique de la communauté occitanophone de San Germano Chisone.</i>	74
<i>Tableau III.5.1.1 – Inventaire phonétique des voyelles toniques du diasystème de PIN (pinérolais).</i>	92
<i>Tableau III.5.1.3 – Inventaires phonétiques prétoniques (en bleu) et posttoniques (en noir) des variétés de PIN et de VIL.</i>	98
<i>Tableau III.5.2.1 – Inventaire phonétique des voyelles toniques brèves et longues du sangermanenc (cf. aussi Genre, 2000 : 148-149).</i>	99
<i>Tableau III.5.2.2 – Inventaire phonétique des voyelles prétoniques (bleu) et posttoniques (noir) du sangermanenc (cf. aussi Genre, 2000 : 148-149).</i>	102
<i>Tableau III.5.3.1 – Inventaire phonétique des voyelles toniques brèves et longues du prüstinenc.</i>	104
<i>Tableau III.5.3.2 – Inventaires phonétiques prétonique (en bleu) et posttonique (en noir) du diasystème de PRA.</i>	105
<i>Tableau V.3.3.1 - Encodage des données du questionnaire perceptuel.</i>	222
<i>Tableaux VI.1.2.1 – Réponses à la q. 57 (A), en fonction des catégories d'âge (B), des localités d'origine (C) et du genre (D).</i>	235
<i>Tableaux VI.1.2.2 – Réponses à la q. 50 en fonction des localités (A), de l'âge et du genre (B), du niveau d'études (NE) (C) et de la langue (des langues) de première socialisation (D).</i>	238
<i>Tableaux VI.2.1.1 - Réponses à la q. 13b par tranche d'âge et par genre (A) et par niveau d'études (B).</i>	246
<i>Tableaux VI.2.1.2 - Réponses à la q. 13c par tranche d'âge (A), par genre (B).</i>	247
<i>Tableau VI.2.1.3 - Réponses à la q. 13d par genre.</i>	247
<i>Tableaux VI.2.1.4 – Langues parlées avec les parents : 1) avec le père de famille (q. 13e) par localité et âge (A) et par genre (B) ; 2) avec la mère de famille (q. 13f) par localité et âge (C) et par genre (D).</i>	248
<i>Tableaux VI.2.1.5 – Langues parlées avec les grands-parents (q. 13g), par localité et âge (A) et par genre (B).</i>	250
<i>Tableaux VI.2.1.6 – Langues parlées avec les frères (q. 13h), par localité et âge (A) et par genre (B). Langues parlées avec les sœurs (q. 13i), par localité et âge (C) et par genre (D).</i>	250
<i>Tableaux VI.2.1.7 – Langues parlées avec les petits-enfants, dans le cercle familial (q. 13l). Résultats en</i>	252

fonction du NE (niveaux d'études – A), des localités (B), de l'âge (C) et du genre (D) des informateurs.

<i>Tableau VI.2.1.8a – Utilisation des langues locales en fonction des membres constitutifs du cercle familial. (*) Moyenne des % d'interaction linguistique en fonction du genre.</i>	252
<i>Tableau VI.2.1.8b – Utilisation des langues dans les localités d'enquête : aux bureaux de poste et à la mairie (q. 13m, colonnes), avec les commerçants locaux (q. 13r, lignes).</i>	253
<i>Tableaux VI.2.1.9 – Utilisation des langues avec les commerçants locaux (q. 13r) en fonction du niveau d'études (A), du genre et de l'âge des participants (B) et de la localité de résidence (C).</i>	254
<i>Tableau VI.2.1.10 – Utilisation des langues à PIN : avec les commerçants de PIN (q. 13s) et avec un résident de PIN (q. 39c).</i>	254
<i>Tableaux VI.2.1.11 - Utilisation des langues avec les commerçants des vallées vaudoises (q. 13t, colonnes) : comparaisons avec les déclarations obtenues aux q. 13t (A), 13s (B).</i>	255
<i>Tableaux VI.2.1.12 – Utilisation des langues avec les instituteurs de la localité de résidence (q. 13n, tab. A), avec le médecin de la localité de résidence (q. 13p, tab. B) et avec un inconnu (q. 39d, tab. C).</i>	256
<i>Tableaux VI.2.1.14 – Réponses à la q. 13x en fonction des CSP (A), du genre (B) et des localités (C) des participants.</i>	260
<i>Tableaux VI.2.1.15 – Réponses à la q. 13o en fonction localités et des âges (A) et du genre (B).</i>	260
<i>Tableau VI.2.1.16 – Réponses à la q. 13u en fonction du genre et de l'âge des participants.</i>	262
<i>Tableaux VI.2.1.17 – Réponses à la q. 11 en fonction des langues de première socialisation (LS1) (tab. A) et en fonction du genre et des âges (tab. B).</i>	263
<i>Tableau VI.2.1.18 – Réponses à la q. 12 en fonction des langues de première socialisation et de l'âge des informateurs.</i>	263
<i>Tableau VI.2.1.19 – Réponses à la q. 66 en fonction du genre et des âges (A), et du niveau d'études (B).</i>	264
<i>Tableau VI.2.1.20 – Réponses à la q. 67 en fonction du genre et des âges des informateurs.</i>	265
<i>Tableaux VI.2.2.2.A-B – Interactions linguistiques des sujets, avec leurs parents (A, q. 39f) et leurs enfants (B, q. 39f), dans le contexte familial. Les résultats sont présentés en fonction du genre et des âges des informateurs (colonne gauche).</i>	269
<i>Tableaux VI.2.2.2.C-D – Interactions linguistiques des sujets, avec leurs grands-parents (C, q. 39e) et leurs petits-enfants (D, q. 39e), dans le contexte familial. Les résultats sont présentés en fonction des variables « genre » et « âge » des informateurs (colonne gauche).</i>	269
<i>Tableau VI.2.2.2.A2 – Réponses à la q. 38 en fonction des tranches d'âge.</i>	270
<i>Tableaux VI.2.2.2.E-F – Réponses à la q. 36 en fonction des localités et des âges (E), mais aussi des langues de première socialisations (D).</i>	272
<i>Tableaux VI.2.2.2.G-H – Réponses à la q. 37 en fonction des localités et des tranches d'âge (G), en fonction du genre (H).</i>	273
<i>Tableaux VI.2.2.2.I-J – Réponses à la q. 60a en fonction des localités et des tranches d'âge (I), en fonction du genre (J).</i>	274
<i>Tableaux VI.2.2.2.K-L - Réponses à la q. 60b en fonction des localités et des tranches d'âge (K), en fonction du genre (L).</i>	275
<i>Tableau VI.2.2.2.M – Réponses à la q. 60c en fonction des localités, des tranches d'âge et du genre des participants.</i>	276
<i>Tableaux VI.2.2.2.N-O – Réponses à la q. 60d en fonction des localités, des tranches d'âge (N) et du genre (O) des participants.</i>	277
<i>Tableau VI.2.2.2.P – Réponses à la q. 19 en fonction des localités et des tranches d'âge des participants.</i>	278

<i>Tableau VI.2.2.2.R – Réponses aux q. 61a et 61b, en fonction des localités et des tranches d'âge.</i>	279
<i>Tableaux VI.2.2.3.A-B – Réponses à la q. 34, en fonction des localités et des âges (A), puis du genre (B) des informateurs.</i>	280
<i>Tableaux VI.2.2.3.C-D – Réponses à la q. 35a par localité et par âges (C), ainsi que par genre (D).</i>	281
<i>Tableau VI.2.2.3.E – Réponses à la q. 35b par localité et par tranches d'âges.</i>	282
<i>Tableau VI.2.2.3.F-H – Réponses à la q. 35c en fonction des âges (F), des localités (G) et du genre des participants (H).</i>	283
<i>Tableau VI.2.2.3.I – Réponses à la q. 35d en fonction des localités et des âges.</i>	283
<i>Tableau VI.2.2.3.J – Réponses à la q. 35e en fonction des localités et des âges des locuteurs.</i>	284
<i>Tableaux VI.2.2.3.K-M – Réponses à la q. 63 en fonction des localités et des âges (K), ainsi que du genre (L) et des niveaux d'études (M) des informateurs.</i>	287
<i>Tableau VI.2.3.2.1 – Indices perceptuels de distance linguistique perçue par localité, dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice.</i>	298
<i>Tableaux VI.2.3.3.1 – Groupes en fonction de la localité et de l'âge (A), du genre (B) et du NE (C) des participants : carte perceptuelle n°70.</i>	307
<i>Tableaux VI.3.1.1 – Réponses à la q. 49a par âge (tableau A), par genre (tableau B) et par localité (tableau C).</i>	315
<i>Tableaux VI.3.1.2 – Réponses à la q. 64 par âge (A), par genre (B), par localité (C), par CSP (D) et par NE (E).</i>	317
<i>Tableaux VI.3.1.3 – Réponses à la q. 65 par localités (A), âge (B) et genre (C).</i>	318
<i>Tableaux VI.3.1.4 – Réponses à la q. 47a, par NE (A) et par CSP (B).</i>	322
<i>Tableaux VI.3.1.5 – Réponses à la q. 47c par âge (A), par genre (B) et par localité (C).</i>	323
<i>Tableaux VI.4.1.1 – Réponses à la q. 21a par LS1 (A), par NE (B), par genre (C) et par âge (D). Réponses de la q. 21a en fonction de l'âge et des LS1 (A').</i>	326
<i>Tableau VI.4.1.2 – Réponses à la q. 21ap (A) et en fonction de la tranche d'âge (B).</i>	327
<i>Tableaux VI.4.1.3 – Réponses à la q. 21b en fonction de l'âge (A) du genre et de la localité (B), du NE (C), de la CSP (D) et des LS1 (E).</i>	328
<i>Tableaux VI.4.1.4 – Réponses à la q. 22a en fonction de la CSP (A), des LS1 (B), de l'âge (C), des localités de résidence (D) et du genre (E).</i>	330
<i>Tableau VI.4.1.5 – Croisement des réponses entre la q. 21a (colonnes) et la q. n°22a (lignes).</i>	330
<i>Tableau VI.4.1.6 – Croisement des réponses entre la q. 22b (colonnes) et la question n° 23a (lignes).</i>	332
<i>Tableaux VI.4.1.7 – Réponses à la q. 22b par genre (A), par localité et catégorie d'âge (B).</i>	332
<i>Tableau VI.4.1.8 – Croisement des réponses entre la q. 23a (colonnes) et la q. 23b (lignes).</i>	333
<i>Tableaux VI.4.2.1 – Réponses à la q. 24d par âge (A), localité (B), genre (C), niveau d'études (D) et CSP (E).</i>	335
<i>Tableaux VI.4.2.2 – Réponses à la q. 24b par genre (A), par âge (B), par NE (C) et par localité (D).</i>	339
<i>Tableaux VI.4.2.3 – Réponses à la q. 24c (B) par NE (A) et par localité (C).</i>	339

Introduction

Cette thèse traite de la variation linguistique et des contacts de langue dans un espace géographique du nord-ouest de l'Italie, à la frontière avec la France, en portant l'intérêt sur les marqueurs d'*identité linguistique* (IL) émis et reconnus par les locuteurs.

Notre étude s'inscrit dans la tradition des recherches de *dialectologie perceptuelle* (DP) (Preston, 1999), d'une part, et dans le domaine de la géolinguistique et de la phonétique descriptive (Contini, 1971), d'autre part. La DP, considérée par certains spécialistes comme une branche de la dialectologie (Preston, 1999 ; Telmon, 2002a) et de la sociolinguistique (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001), se nourrit non seulement de l'étude des dynamiques de la variation et du contact linguistiques, mais aussi des perceptions de la variation linguistique par les locuteurs non-spécialistes. En particulier, cette recherche propose une confrontation entre les données linguistiques dites « objectives », recueillies sur le terrain, et les données « subjectives », qui correspondent à la perception qu'ont les locuteurs de la variation linguistique qui caractérise l'aire d'enquête. Plus spécifiquement il s'agit de comparer entre elles les taxonomies géolinguistiques scientifique et populaire, afin de voir de quelle manière elles se rejoignent ou s'opposent.

Nos données linguistiques « objectives », qui constituent le premier niveau d'analyse, ont été collectées dans une aire du Piémont occidental italien. Nous nous sommes concentrée sur quatre langues locales ou diasystèmes et, notamment, celles parlées à Pinerolo, à Prarostino, à San Germano Chisone et à Villar Perosa, dans la Province de Turin. Ces localités sont situées à 37 km au sud-ouest de Turin, à la croisée et dans la partie basse de deux *vallées vaudaises* piémontaises : le Val Chisone et le Val Germanasca. Les données « objectives » récoltées s'intéressent principalement aux aspects phonétiques et, en moindre mesure, aux traits morphologiques et lexicaux qui caractérisent ces quatre dialectes.

Au sein du second niveau d'observation, appelé « subjectif », nous avons étudié la manière dont nos locuteurs perçoivent la variation linguistique de l'aire d'enquête : pour cela nous avons recueilli les opinions, les impressions, les jugements, les stéréotypes et les représentations linguistiques qui définissent et identifient chaque communauté, ainsi que les membres de celle-ci. En d'autres termes, nous nous sommes intéressée à la *conscience linguistique* (CL) des locuteurs, résidant dans les quatre localités (Scherfer, 1982). L'examen, à la fois, de la dynamique qui s'installe entre le contexte linguistique, dans lequel une personne et une communauté vivent, et

des interactions verbales entre différentes personnes, équivaut à une analyse des contours de l'*identité linguistique* (IL). L'IL n'est autre que la manière dont une personne ou un groupe s'autodéfinissent, en développant leurs activités mentales en relation avec le territoire et les langues qu'ils utilisent (Lagarde, 2008). S'il est vrai que « l'identité est un prisme » au travers duquel il est possible d'observer la réalité (Bauman, 2010), l'examen des ILs offre des clefs de compréhension sur les dynamiques de variation et de contact de langues qui opèrent dans l'aire géographique qui nous intéresse.

Notre source d'inspiration et d'intérêt quant au choix des thématiques de recherche se situe dans le retentissement qu'ont eu, d'une part, les études menées par l'équipe de Turin de l'*Atlas Linguistique et Ethnographique du Piémont Occidental* (ALEPO) (Telmon, 1988b, 2002a, 2002b ; Ajnardi & al., 2002) et, d'autre part, les recherches de Iannàccaro (2002a), dans les années 2000. Le choix de l'aire d'enquête, en revanche, naît en 2004, lorsque nous avons examiné le panorama géolinguistique de cette zone du Piémont occidental, dans le cadre des Mémoires de Licence, Master 1 et Master 2. Native de Turin, nous nous sommes vite aperçue que le parler du village de San Secondo de Pinerolo (Province de Turin), près de Prarostino, comportait des traits linguistiques appartenant aussi bien au macrosystème *occitan* (typique du Val Germanasca et du haut Chisone) qu'au macrosystème *haut-piémontais* caractéristique du bas Chisone et de la plaine de Pinerolo. Les classifications proposées par les spécialistes rendaient compte de cette situation d'un point de vue général, mais il manquait, par endroits, des études géolinguistiques spécifiques (comme pour le parler de Prarostino) et des données synchroniques de terrain sur certains de ces parlers, comme c'est le cas pour les variétés de San Germano Chisone, de Villar Perosa et de Pinerolo. Notre intérêt s'est vite centré sur les modes de contact linguistique qui pouvaient surgir entre les deux macrosystèmes, *occitan* et *haut-piémontais*, dans cette zone à la lisière entre la plaine et les montagnes.

Ainsi nous avons articulé la thèse en six chapitres, dont le premier permet de retracer le travail d'analyse du terrain d'enquête grâce auquel nous avons collecté des données extralinguistiques, qui définissent historiquement, géographiquement, socialement et culturellement les communautés linguistiques observées.

Dans le second chapitre, nous avons exposé l'approche macro-sociolinguistique adoptée pour comprendre dans quelle mesure les habitudes plurilingues des communautés examinées s'intègrent dans le panorama sociolinguistique du territoire italien, d'un point de vue général, et dans le territoire sub-régional (Piémont occidental), d'un point de vue spécifique.

Dans le troisième chapitre, nous avons choisi une approche dite micro-sociolinguistique et géolinguistique en observant la variation linguistique propre aux langues locales examinées. Ainsi, nous avons dressé un portrait des caractéristiques phonétiques, morphologiques et lexicales de l'aire et des parlers. Successivement, dans une perspective dite de phonétique descriptive (Contini, 1971, 1987 ; Carpitelli, 1993/94, 1995, 2007), nous avons établis les inventaires phonétiques de voyelles simples (en syllabes toniques et atones) et décrit quelques cas de *diphthongaison* que nous avons rencontrés dans les quatre diasystèmes. Dans cette perspective, le concept de *continuum* a été délaissé au profit de la notion de *gradata linguistiques*, qui à notre avis, semble caractériser au mieux la variation linguistique des parlers étudiés. Le concept de *gradata* autorise, non seulement la prise en compte des classes de variations à l'intérieur d'un même système, mais aussi la description du contact linguistique qui intervient horizontalement entre deux macrosystèmes, tels que l'*occitan* et le *haut-piémontais*.

Notre approche de la DP sera exposée dans le quatrième chapitre où nous avons essayé de reconstruire la naissance et l'évolution du domaine d'étude. Pour cela, nous nous sommes intéressée aux premières réflexions des linguistes et des dialectologues européens qui se sont préoccupés de que pensent les locuteurs des phénomènes linguistiques qui les concernent. À cet effet, nous choisissons le terme « *perceptuelle* », plutôt que « *perceptive* », puisque les études du domaine portent sur les mécanismes psycho-sociaux de construction de la perception linguistique et non pas sur les mécanismes « perceptifs » examinés en *phonétique acoustique*.

Nous soulignons, par ailleurs, que les recherches de DP permettent d'importantes avancées pour l'étude linguistique des milieux plurilingues, où les questions d'IL sont pertinentes : grâce à la DP il est possible de développer des outils voués à la sauvegarde des patrimoines culturels et linguistiques en danger. Et c'est dans ce sens que la DP œuvre en Italie, sur le terrain, afin d'apporter une aide à la planification linguistique territoriale, sub-nationale et sub-régionale, qui se concentre sur la tutelle des patrimoines culturels et linguistiques locaux. Nous avons également appréhendé nos recherches dans cet objectif.

Les approches théorique et méthodologique de géolinguistique descriptive (Contini, 1971, 1987 ; Carpitelli, 1993/94, 1995) et de DP, turinoise et milanaise, ont été reprises et adaptées, au sein de nos enquêtes de terrain, respectivement, phonétiques et lexicales, ainsi que perceptuelles, comme illustré au Chapitre V. D'une part, grâce à la consultation des archives des données de l'ALEPO et de l'ALI (*Atlas Linguistique Italien*), nous avons pu structurer un questionnaire phonétique, voué à la collecte des données « objectives » : il explore les systèmes phonétiques et, parallèlement, les lexiques des parlers, avec une attention particulière aux systèmes des voyelles

simples toniques et atones et à certaines diphtongues. Ce questionnaire inclut environ 305 entrées et a été soumis à 6 locuteurs par point linguistique, distribués en deux groupes de genre (3 hommes et 3 femmes) et trois classes d'âge (18-35 ans ; 40-65 ans ; plus de 70 ans). D'autre part, nous avons élaboré un questionnaire « perceptuel » qui s'est inspiré des expériences turinoise et milanaise de DP : il comprend 70 requêtes, qui abordent le background sociolinguistique des locuteurs, le domaine d'utilisation des codes, la perception du dialecte et de ses frontières, la perception de l'emploi de l'italien, la perception de l'usage conjoint italien/dialecte, des *cartes mentales* ou subjectives. Ces dernières, dessinées par les locuteurs, font l'objet d'un traitement spécifique par le biais de techniques cartographiques développés dans les travaux des écoles américaines et néerlandaises de dialectologie perceptuelle. Ces cartes sont destinées à mesurer et à visualiser la relation d'appartenance à une culture structurée et les rapports qu'entretiennent les locuteurs avec les frontières (temporelles, spatiales, sociales etc.).

Au Chapitre VI, nous abordons l'analyse des résultats d'enquêtes « perceptuelles », en les subdivisant par thèmes et sous-thèmes, pour en systématiser le traitement. Les données subjectives ont été traitées statistiquement, par R et Excel, lorsque possible, en raison de leur nature variée (qualitative et quantitative) : par ailleurs, un traitement géostatistique cartographique (sous QGIS) a été mis en place, spécialement, pour l'analyse des cartes mentales.

Un chapitre conclusif permet une mise en parallèle des données « objectives » et « subjectives » collectées afin de comprendre de quelle manière les perspectives scientifique et populaire s'entrecoupent et/ou s'opposent.

Chapitre I

Vallées vaudoises ou pinérolaises : un aperçu géographique, historique, socio-économique et culturel

« L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. »
(Amin Maalouf, 1998 : 34).

La connaissance du territoire est indispensable lors de la préparation des enquêtes de terrain : les aspects géographiques, historiques, sociaux et culturels qui caractérisent une aire contextualisent tout travail de recherche linguistique, tout en livrant des clefs de compréhension des phénomènes que l'on veut examiner. Ce chapitre s'insère donc dans cette perspective et fournit un aperçu des spécificités géographiques et historico-culturelles propres aux *vallées vaudoises* du Piémont occidental italien.

L'aire choisie pour notre recherche est située au sud-ouest de Turin, en bord de plaine. La ville de Pinerolo, point de départ de nos enquêtes, se trouve à la croisée de trois vallées occidentales du Piémont : le Val Chisone (Cluson), le Val Germanasca (Saint Martin) et le Val Pellice (Pellis)¹. Cette dernière, contrairement aux deux autres, ne débouche pas directement sur Pinerolo, mais légèrement plus au sud-ouest, sur la Commune de Bibiana. Aujourd'hui, les trois vallons sont mieux connus en Italie sous le nom de « vallées pinérolaises » (*valli pinerolesi*), mais aussi de *vallées vaudoises* (*valli valdesi*).

Les images qui suivent — Figure I.1 et Figure I.2 — montrent deux cartes extraites de textes anciens où l'on peut repérer la nomenclature historique et socio-culturelle « vallées vaudoises », en français et en italien. La première carte (Figure I.1) est tirée d'un extrait de Maurice (1944) où les frontières politico-géographiques du *Grand Escarton historique* (1343-1713)² sont clairement visualisées : au-delà de la limite orientale des Escartons, l'aire des « vallées vaudoises » apparaît finement détaillée. La seconde carte (Figure I.2) est extraite de l'ouvrage de

¹ Nous utiliserons les noms originaux italiens des vallées et des localités examinées.

² Pour de plus amples détails historiques sur le *Grand Escarton* nous renvoyons au § I.2.3 du présent Chapitre.

Genre & Pons (1997 : XII) et montre les isoglosses de l'aire occitane qui s'étendent jusqu'au Piémont occidental italien : à l'est, la nomenclature « valli valdesi » est encadrée par une zone pointillée correspondant à la zone des trois vallées pinérolaises.

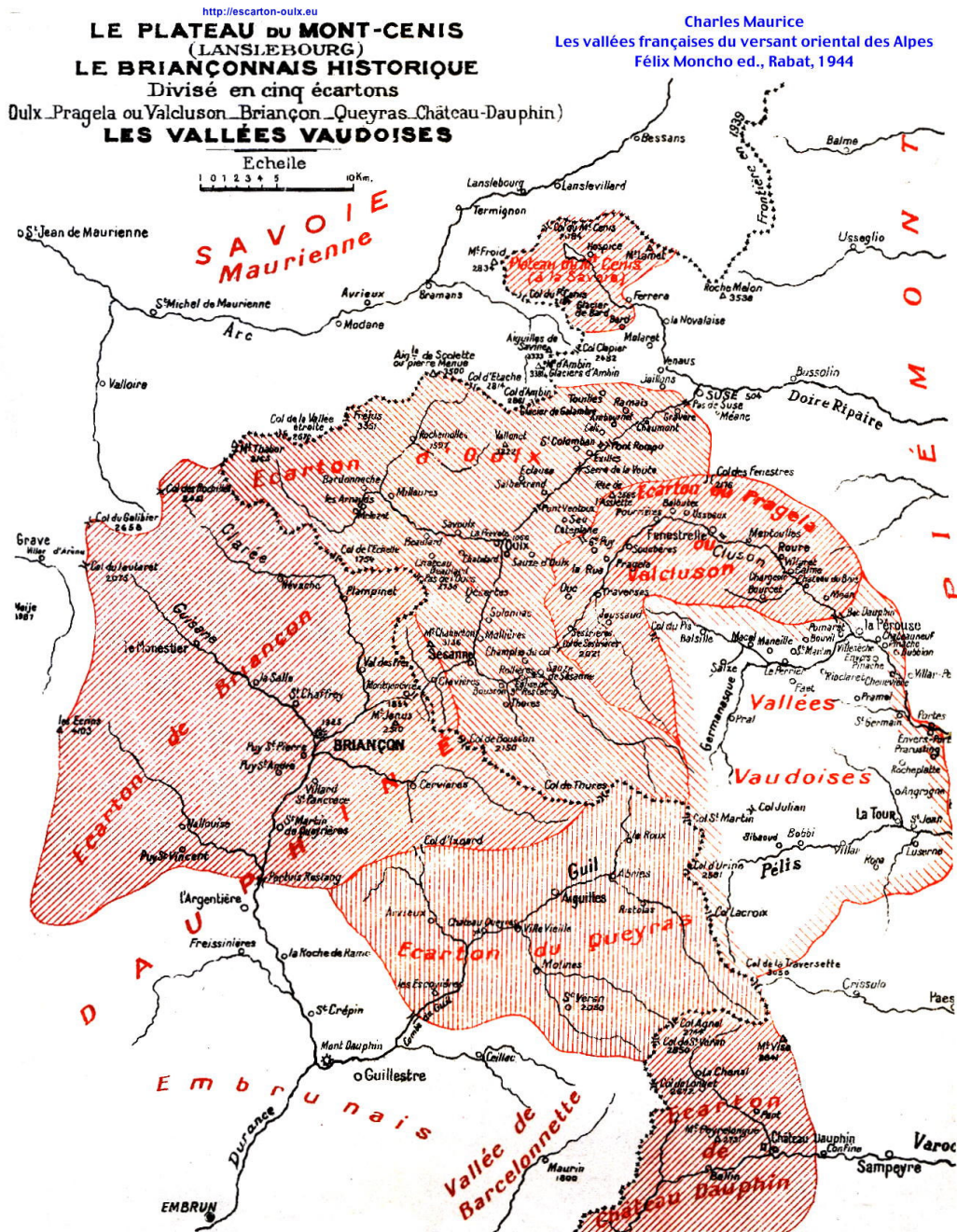


Figure I.1 - Extrait de Maurice C. (1944) : Grand Escarton et « vallées vaudoises »³.

³ En ligne : <http://escarton-oulx.eu/2geofr.html> (consulté le 5/4/15).



Figure I.2 - Extrait de Pons & Genre (1997 : XII), carte de l' « aire occitane » : le terme vallées vaudoises apparaît en haut à droite dans un carré en pointillé.

En dépit de l'appellation *vallées vaudoises*, largement utilisée depuis des siècles, témoignant d'une homogénéité relative aux coutumes socio-culturelles de l'aire, les vallées Chisone, Germanasca et Pellice présentent des caractéristiques hétérogènes de par leurs conformations géographiques. Par ailleurs, les évènements historiques et géopolitiques survenus dans ces terres depuis le V^e siècle jusqu'à l'époque moderne n'ont fait qu'accroître l'hétérogénéité de ces territoires. Les guerres entre le Royaume de France et la Maison de Savoie ainsi que les périodes de domination française dans cette partie du Piémont ont exacerbé les découpages géopolitiques arbitraires des vallées déjà fragmentées depuis 1343 par le Grand Escarton. Des zones contigües pendant plusieurs années, voire plusieurs décennies, ont été séparées, comme dans le cas du Val Chisone : c'est à la croisée de ce dernier et du Val Germanasca que nous avons concentré nos recherches de terrain.

Les persécutions religieuses, la peste et la famine qui se sont manifestées pendant les périodes de guerre — entre le XIV^e et le XVIII^e siècle — ont augmenté les disparités sociales entre communautés catholique et vaudoise des vallées et ont généré des flux migratoires de masse importants de part et d'autre des frontières françaises et savoisiennes : ces mouvements se sont

dirigés tantôt vers la Provence et les vallées françaises contigües (Hautes-Alpes), tantôt vers les trois *vallées vaudoises*, ainsi qu'à Pinerolo ou dans les vallons Pô, Sangone et Varaita.

À partir du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, l'installation de la maison Agnelli dans le Val Chisone a considérablement projeté les habitants de cette dernière vers une industrialisation massive que n'ont pas connue directement les vallons Germanasca et Pellice, en accentuant les écarts entre les développements économiques des vallées. Par ailleurs, les divergences géoéconomiques et démographiques des trois vallées montrent des hétérogénéités factuelles qui vont dans ce sens.

La représentation homogène de l'aire, véhiculée par l'étiquette *vallées vaudoises* semble se référer à un socle commun historico-social et socio-culturel, plutôt qu'à des caractéristiques géographiques, géopolitiques ou, encore, démographiques. Cette base culturelle commune a déterminé, durant ces deux dernières décennies, la naissance d'une multitude de programmes visant à la valorisation et à la promotion culturelle et linguistique de ces territoires. Toutefois il est important de préciser que ces opérations de valorisation tendent à souligner les spécificités locales et à revendiquer les différences par rapport aux communautés voisines.

I.1 Considérations géographiques des vallées vaudoises : aires et localités examinées

Comme nous l'avons précisé précédemment, les *vallées vaudoises* répondent aux noms de Val Chisone, Val Germanasca et Val Pellice. Les deux premières vallées se rejoignent au bord de la plaine du Pô, à Pinerolo, une ville de 35.500 habitants⁴. En revanche, la troisième, la Vallée Pellice n'est pas directement reliée à Pinerolo s'ouvrant plutôt sur Ponte di Bibiana, à quelques kilomètres au sud-ouest de la « grande » ville.

Afin de mieux décrire les orientations orographiques et géographiques des vallées qui nous intéressent, nous proposons une série d'images qui vont permettre de les visualiser. Dans la première photographie, ci-dessous

Figure I.1.1, une vue panoramique (orientée sud) des trois vallées du Piémont occidental, permet de voir la conformation particulière de chacune d'entre elles, ainsi que leur point de ralliement vers la plaine du Pô et Pignerol.

⁴ Données ISTAT de 2013 : <http://www.tuttitalia.it/piemonte/79-pinerolo/statistiche/popolazione-andamento-demografico/>

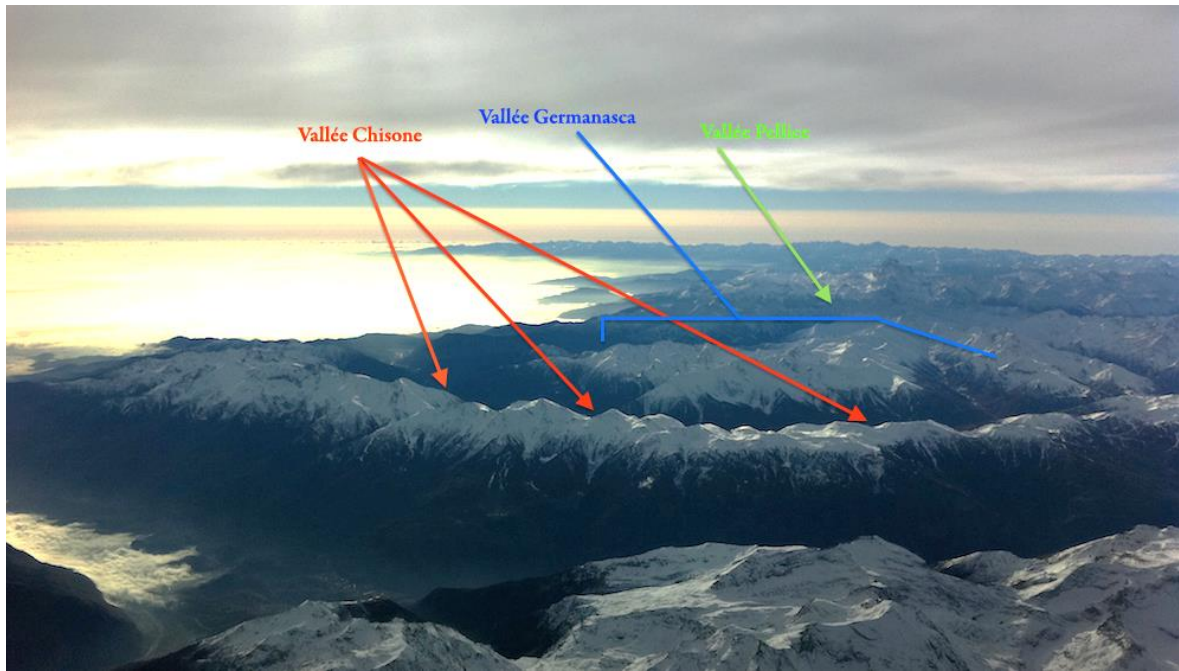
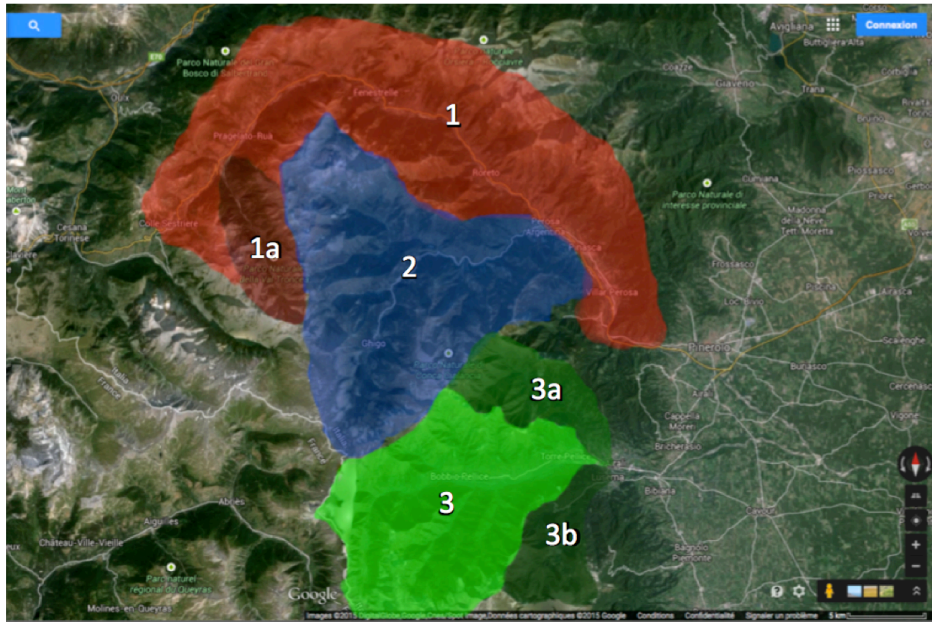


Figure I.1.1 - *Vue panoramique des vallées du Piémont occidental*⁵.

Respectivement, les vallons se succèdent latitudinalement du nord au sud. Dans la Figure I.1.2 qui suit, le Val Chisone (noté **1**, sur la figure), plus au nord, s'étend comme un arc de cercle dans le sens nord-ouest → sud-est ; il se ramifie après Pragelato, dans le Val Troncea (noté **1a**, sur la figure). Le Val Germanasca (noté **2**, sur l'image), en revanche, est une diramation du Val Chisone qui se regroupe en son centre et au sud-ouest ; par ailleurs, on remarque ses principales voies d'accès situées, au sud de Villar Perosa, à San Germano Chisone, et à Perosa Argentina. Le Val Pellice, représenté en vert dans la figure (noté **3**), est situé plus au sud des deux précédents et orienté ouest-est. Au niveau de Luserna San Giovanni, il se ramifie en un vallon, plus au sud (noté **3b**), qui débouche sur la commune de Rorà, ainsi qu'un vallon de l'Angrogna, plus au nord (noté **3a**) et orienté nord-ouest → sud-est.

⁵ Photo de Jean-François Burel.



- | | | | |
|----------------------|---|--------------------------|-------------------------|
| 1. Vallée Chisone | - | 1a. Vallon Troncea | |
| 2. Vallée Germanasca | | | |
| 3. Vallée Pellice | - | 3a. Vallon de l'Angrogna | - 3b. Vallon de Luserna |

Figure I.1.2 - Vallées Chisone, Germanasca et Pellice⁶.

Les trois vallées sont entourées au nord par le Val de Suse ; à l'ouest par la France et notamment par les Parcs Naturel Régional du Queyras qui s'étend jusqu'au Col Agnel, dans les Hautes-Alpes ; au sud par le Val Varaita ; à l'est par la plaine du Pô et par Pinerolo. Le haut Val Chisone (hVC) communique avec la partie haute du vallon de Suse en un seul point qui est le Col de Sestrières situé à 2035m d'altitude. De par sa conformation, le Chisone se divise en deux parties : une supérieure (haute vallée, hVC), qui va du col de Sestrières jusqu'à Perosa Argentina et une inférieure (basse vallée, bVC) qui va de Perosa Argentina aux portes de Pinerolo⁷. Les communes de Pramollo, San Germano Chisone, Prarostino et San Bartolomeo sont situées sur la droite orographique du bas Chisone, au contact avec le versant sud du Val Germanasca. Le vallon de l'Angrogna et la partie nord du Val Pellice (vallons *Suibiasc* et *Giausarant*) bordent la partie sud du Val Germanasca. Cette dernière se répartie en deux zones majeures : *i*) la haute vallée (hVG) qui comprend les communes de Prali, Massello, Rodoretto, Salza ; *ii*) la basse vallée (bVG) qui inclut les communes de Perrero et Pomaretto. Ainsi, on distingue cinq vallons dans le Val Germanasca, dont le principal, le Val Nigra, accueille le village de Prali ; les quatre autres se dispersent sur la rive gauche et la rive droite du cours d'eau Germanasca, respectivement Massello et Salza, d'un côté, Riclaretto et Faetto, de l'autre.

⁶ Image issue de Google Map et retravaillée par nos soins. Consultation le 4/4/2015.

⁷ Certains habitants font encore la distinction entre moyenne et basse vallée : la moyenne vallée étant celle qui s'étend de Perosa Argentina à Villar Perosa et, la basse vallée, allant de Villar Perosa aux portes de Pinerolo.

Les centres habités dans le Val Chisone sont majoritairement exposés à l'*adret*⁸ (au sud), puisque l'orientation de la vallée expose le versant gauche au sud, ce qui favorise l'exploitation des terrains pour l'agriculture et les établissements de villages. Les localités qui ont intéressé nos enquêtes sont situées dans le moyen et bas Val Chisone, à la lisière entre le Val Germanasca et la plaine : du nord au sud, nous avons Villar Perosa⁹, San Germano Chisone, Prarostino et Pinerolo. Villar se trouve sur la rive gauche du Chisone, alors que San Germano C. et Prarostino sont sur la rive droite et, par endroits, exposés au nord, à l'est et à l'ouest. Les quatre localités s'étendent toutes en altitude et sont subdivisées en hameaux. Le Tableau I.1.1, qui suit, nous permet de comparer les étendues altitudinales des communes, leur nombre d'habitants, ainsi que les noms des hameaux où nous avons mené nos enquêtes.

	Villar Perosa	San Germano Chisone	Prarostino	Pinerolo
Superficie (km²)	11,54 km	15,86	10,59	50,28
Altitude min. (m)	454	436	427	292
Altitude max. (m)	1239	1579	1325	1376
Densité (hab./km²)	363	119	123	720
Nombre d'hab.¹⁰	4184 (en 2010)	1878 (en 2010)	1300 (en 2010)	36.158 (en 2010)
Lieux d'enquêtes	centre (NE) ; hameaux Serre (E) et Casavecchia (ENE)	centre (SO) ; hameaux Azzari (NE) et Giannassoni (NO)	hameaux Rocco (SE) et Collaretto-Ser (NO)	centre historique ; quartiers (SO, NE)

Tableau I.1.1 - *Caractéristiques géographiques des lieux d'enquêtes¹¹.*

Les figures qui suivent illustrent respectivement les lieux et les hameaux relatifs aux enquêtes descriptives des parlers de Villar (Figure I.1.3), de San Germano Chisone (Figure I.1.4), de Prarostino (Figure I.1.5) et de Pinerolo (Figure I.1.6).

⁸ En *piémontais* on dit « *andreit* ». Le versant nord de la vallée se dit en *piémontais* « *invers* ».

⁹ Souvent nous utiliserons « Villar » pour indiquer Villar Perosa (*cf.* avec les sigles des localités présentes en *Note de lecture*).

¹⁰ Source ISTAT : www.istat.it/.

¹¹ San Germano est la commune la plus étendue de toutes — en superficie et en altitude — et elle possède aussi la plus faible densité d'habitants.

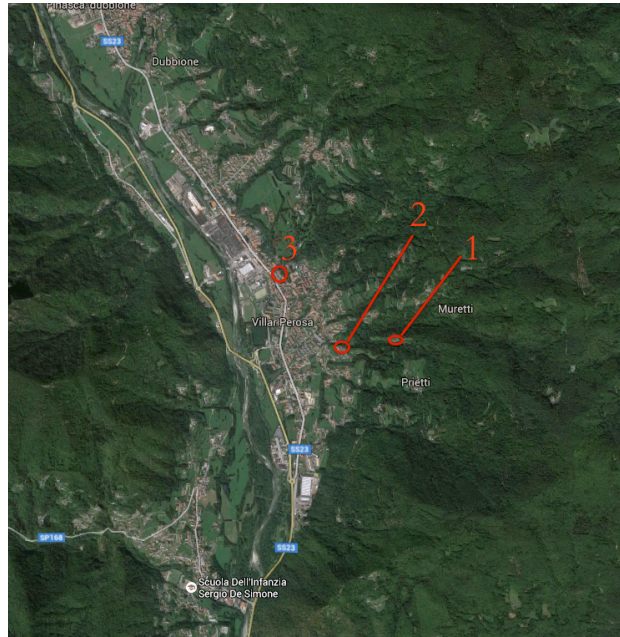


Figure I.1.3 - Lieux d'enquêtes à Villar Perosa. [1] Hameau Casavecchia ; [2] hameau Serre ; [3] centre (NE)¹².

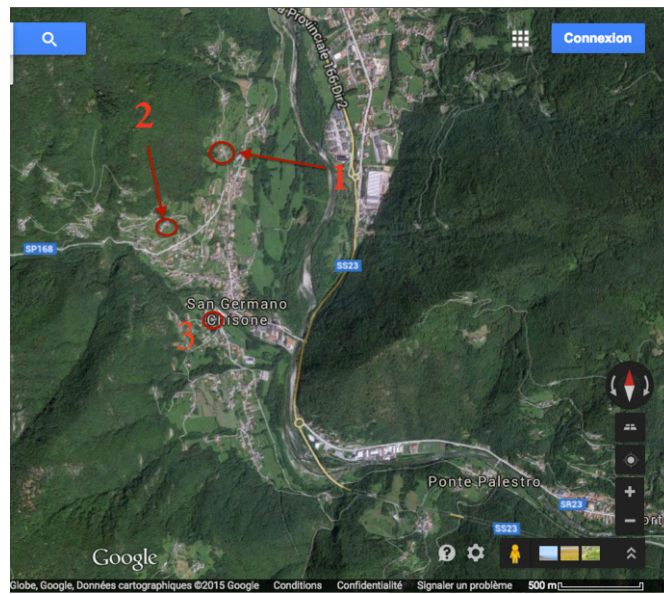


Figure I.1.4 - Lieux d'enquêtes à San Germano : [1] hameau Azzari ; [2] hameau Giannassoni ; [3] centre (SO)¹³.

¹² Image Google Map retravaillée par nos soins (mai 2016).

¹³ Image Google Map retravaillée par nos soins (mai 2016).

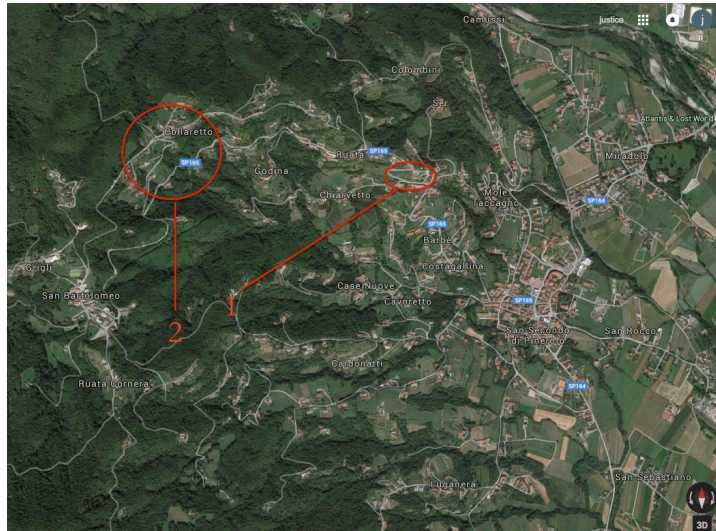


Figure I.1.5 - Lieux d'enquêtes à Prarostino : [1] hameau Rocco ; [2] hameau Collaretto-Ser¹⁴.

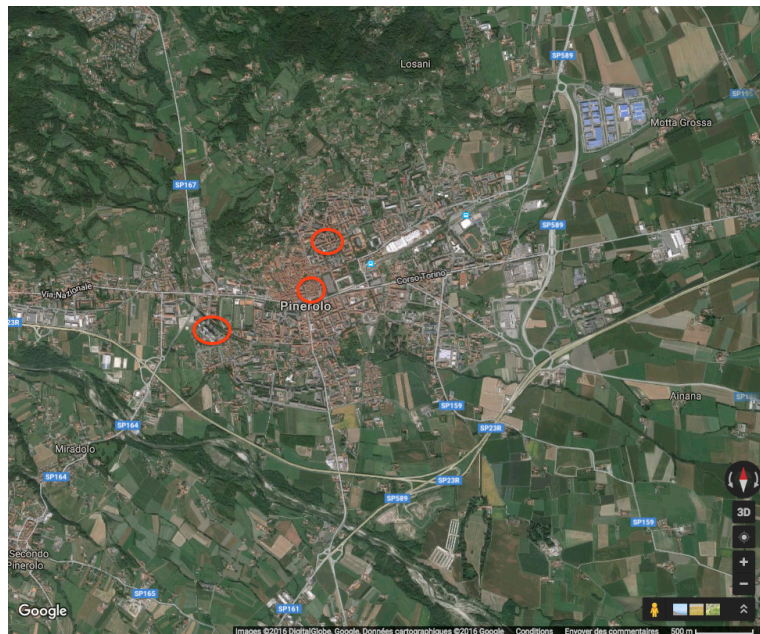


Figure I.1.6 - Lieux d'enquêtes à Pinerolo¹⁵.

Par ailleurs, nos enquêtes de *dialectologie perceptuelle/perceptionnelle* se sont intéressées génériquement aux localités présentes dans les deux vallons vaudois : une carte globale des vallées Chisone et Germanasca située en *Annexes* (cf. § I.1) permet de repérer les lieux de nos enquêtes ainsi que les noms des communes que nous allons citer à plusieurs reprises dans ce chapitre et *passim* dans la thèse.

¹⁴ Image Google Map retravaillée par nos soins (mai 2016).

¹⁵ Image Google Map retravaillée par nos soins (5/4/15).

I.2 Considérations historiques de la zone d'enquête

Le nom de *vallées vaudoises* est utilisé en raison de la communauté Vaudoise qui s'y est installée de manière dispersée au XIII^e siècle (Pons & Genre, 1997 : XII). Cette aire, théâtre de nombreux conflits politiques, gravitait entre les pouvoirs du Royaume de France et de la Maison de Savoie : la création du Grand Escarton (dans le Dauphiné oriental entre 1343 et 1713), les périodes de guerres et les dominations françaises ont accentué la fragmentation politique et administrative des vallées, ainsi que les disparités socio-culturelles entre communautés Catholiques et Vaudoises installées dans la région. Par ailleurs, les conflits religieux entre les Églises, Catholique et Réformée, qui se sont ajoutés aux conflits politiques (toujours entre le XIV^e et le XVIII^e siècle) ont, aussi, généré d'importants mouvements de populations entre cette région, la France, l'Allemagne et la Suisse.

I.2.1 Du V^e au XIII^e siècle : Pinerolo et alentours

Jusqu'au bas Moyen Âge, les populations qui se succèdent dans le territoire du Piémont sont nombreuses : on y enregistre la présence de peuples Liguriens et Celtes à partir du XVI^e siècle avant J.-C.. Nous souhaitons ainsi résumer les points saillants des implantations de ces peuplements, en nous focalisant sur l'aire de Pinerolo et des *vallées vaudoises* (Papini, 1981 ; Telmon, 2001a).

D'après d'importantes recherches en archéologie et en toponymie il semblerait qu'entre le XIV^e et le II^e siècle avant J.-C. le Piémont ait été peuplé successivement par les Liguriens et les Celtes (Telmon, 2001a : 3-8). Les Liguriens s'étaient établis dans les zones maritimes, à cheval entre la France et l'Italie, en partant du bassin du Rhône jusqu'aux Apennins (Émilie et Toscane) : ainsi leur implantation au Piémont se situait essentiellement sur la partie sud du Pô, dans la région de l'affluent Tanaro. En revanche, au nord du Pô, entre les VIII^e et le VII^e siècles avant J.-C., s'étaient enracinés des peuplades Celtes originaires de la Gaule transalpine : notamment les *Insubres*, les *Salasses* et les *Taurins*¹⁶.

Ce n'est qu'à partir du I^{er} siècle avant J.-C., et jusqu'au I^{er} siècle après J.-C., que le territoire est conquis par les Romains : les projets d'expansion coloniale au-delà des Alpes obligent les Romains à étendre leur contrôle sur tout le territoire du Piémont, et, dans cette optique, le premier noyau romain qui se développe, entre 173 et 125 avant J.-C. est *Pollentia*,

¹⁶ Les *Taurins* donneront leur nom à Turin.

située entre le Pô, la Stura et le Tanaro. Une ultérieure impulsion parvient du plan de conquête et d'organisation de l'arc alpin par Octave Auguste : de nouvelles colonies voient le jour¹⁷ — *Augusta Taurinorum* (Turin), *Augusta Praetoria* (Aoste), *Eporedia* (Ivrea), *Dertona* (Tortona) — dans le but de défendre le territoire des incursions des Celtes provenant de la Vallée d'Aoste (Telmon, 2001a : 3-29). Après 568, le Piémont, occupé par les Longobards, est réparti en quatre duchés : Turin, Asti, Ivrea et Saint Giulio d'Orta. Lorsqu'en 773 après J.-C., Charlemagne envahit l'Italie en passant par la vallée de Suse, les Francs s'imposent comme classe dominante dans la partie occidentale de la région, en se superposant aux ethnies locales et en organisant une structure en provinces qui a survécu jusqu'à la crise de l'Empire carolingien (888 après J.-C.).

La situation reste identique jusqu'aux III^e-IV^e siècles après J.-C., pour changer radicalement avec les invasions barbares et la chute de l'Empire Romain d'Occident au cours des siècles suivants. Dans les V^e-VI^e siècles après J.-C., différentes populations de langue celtique, germanique et orientale font irruption et s'installent plus ou moins durablement dans la région : parmi celles-ci, nous notons les *Hérules*, les *Burgondes*, les *Ostrogoths*, les *Byzantins* et les *Longobards* (Telmon, 2001a : 9). La véritable expansion romaine de l'aire alpine occidentale a été précédée par des accords fédéraux avec quelques tribus déjà présentes sur le territoire.

L'histoire montre que depuis le I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'à l'an 1000, la zone alpine du Piémont occidental a vu des peuples de différentes langues et cultures s'y installer et s'affronter pour le contrôle et la possession des axes commerciaux les plus importants reliant la péninsule au territoire français (Telmon, 2001a). À la fin du IX^e siècle, le Piémont résulte divisé en unités territoriales principales (Marches) qui dureront pendant un demi-millénaire et qui profileront un ultérieur fractionnement du territoire en petites communautés éparses et dissemblables : en effet, les familles Anjou, Gonzague, Savoie, Orléans et Dauphins (Albon) règnent et se répartissent des portions de région jusqu'en 1713, lors du traité d'Utrecht, où la zone alpine dans son ensemble passe à la Maison de Savoie (Telmon, 2001a : 12-14).

¹⁷ Sous l'Empire d'Auguste (63 avant J.-C.-14 après J.-C.), une partie occidentale de la Lombardie et le Piémont sont englobés et subdivisés en deux secteurs: au nord on trouvait la *Regio XI Transpadana* englobant *Augusta Taurinorum* (Turin), *Augusta Praetoria* (Aoste), et *Eporedia* (Ivrea) ; au sud, il y avait la *Regio IX Liguria*, avec *Dertona* (Tortona), *Hasta* (Asti) et *Genua* (Gênes) (Telmon, 2001a : 9).

I.2.2 Les Vaudois : qui sont-ils et d'où viennent-ils ?

Les modalités d'enracinement de ces communautés dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice, ainsi que leur provenance, font aujourd'hui l'objet de nombreuses observations différentes.

D'une manière générale, à la fin du XIII^e siècle, les communautés vaudoises se sont enracinées dans les vallées pinérolaises, notamment dans la haute et la basse vallée du Chisone, mais aussi dans la vallée du Sangone (Pons & Genre, 1997 ; Blanc, Pascal & Pazè, 2009). Ainsi les spécialistes identifient plusieurs raisons à leur venue. Une première hypothèse veut que ces communautés aient été chaleureusement sollicitées et accueillies par les ducs Albon¹⁸ et Savoia-Acaja afin de garantir à ces derniers un plus grand nombre de revenus (Oliva, 1988). D'autres hypothèses penchent pour l'arrivée des Vaudois dans les vallées pinérolaises suite au siège et au bûcher de Montségur de 1244 (Pons & Genre, 1997). Après l'expulsion de leur ville originelle, des communautés des « Pauvres de Lyon » (le terme *vaudois* étant apparu plus tardivement) se seraient dirigées aussi bien dans les régions germaniques de Metz et Strasbourg que dans les régions du Languedoc et de la Provence — pour rejoindre le mouvement des Cathares alors florissant —, ainsi que dans les vallées des Alpes Cottiennes, près des voies de communication entre la France et le Piémont. Suite aux événements de Montségur et aux persécutions religieuses contre les Cathares, les réfugiés vaudois, qui les avaient rejoints, s'enfuirent dans les régions du Briançonnais (les Vallées de Freyssinières et de l'Argentière, la Vallouise et le Queyras), ainsi que dans les vallées limitrophes italiennes Chisone, Germanasca, Pellice, Sangone, etc... (Pons & Genre, 1997 : XXVII-XXII)¹⁹.

I.2.3 Persécutions religieuses, guerres et dominations françaises

Plusieurs documents anciens — notamment les registres d'Inquisition couvrant la période de 1297 au premier exode des Vaudois de 1698 — font remonter les premières persécutions religieuses contre le culte vaudois au lendemain de leur établissement dans les vallées italiennes (*cf.* Tron, 2002 ; Blanc, Pascal & Pazè, 2009). Plus précisément, ces registres font état d'une faible

¹⁸ La Vallée Chisone, du latin *clausum* “fermé” (successivement nommée *Valléelis Clusii*, puis *Clausonia*, *Cluxinis*, Chisone), fut léguée en 1064 par la Comtesse Adélaïde de Suse à l'Abbaye de Santa Maria de Pinerolo, alors que toute la partie haute — nommée *Val Pragelato* — restait encore sous le joug des Dauphins de Vienne, les ducs d'Albon (Oliva, 1998 : 99).

¹⁹ Cela pourrait expliquer pourquoi, au début du XIV^e siècle, les mouvements de populations ont fortement agrandi la main-d'œuvre locale du Chisone dans l'exploitation des minéraux (fer et argent) à Perosa Argentina et à Villar Perosa (Tron, 2002 : 113-116).

présence de Vaudois, de 1297 à 1387, dans le vallon Germanasca et dans le haut Val Chisone, tandis que la majorité des communautés semble localisée, aussi bien *i)* dans la moyenne et basse vallée du Chisone qu'à Villar Perosa (Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 34-108), *ii)* dans le Val Pellice et *iii)* dans toute l'aire située à cheval entre les deux vallons, dans les Communes de Prarostino et de San Germano C. (Tron, 2002 : 114). D'autres foyers vaudois se sont ainsi créés, à partir de ces groupes originels du début du XIV^e siècle, comme dans le Val Suse, le Val Pô²⁰ ou, encore, en France dans les vallées briançonnaises de Vallouise et de Freyssinières (Hautes-Alpes), dans le vallon de Barcelonnette (Alpes-de-Haute-Provence) et dans le Lubéron.

Les persécutions et les inquisitions contre les Vaudois établis en France et en Italie se succèdent entre le XIV^e et le XVII^e siècle avec un épisode de court répit entre 1388 et 1488, puisque dans cette période l'action de l'Inquisition perd de son efficacité (Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 39). Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'entre 1297 et 1655 les écrits font état de flux migratoires importants des communautés vaudoises transalpines, vers les *vallées vaudoises* piémontaises (Pons & Genre, 1997 : XIX) : par exemple, en partance des Hautes-Alpes et des Alpes-de-Haute Provence, au XIV^e siècle ; depuis la Provence (Lubéron), en 1545 ; depuis Barcelonnette, entre 1560 et 1655. Lors de ces vagues migratoires, les Vaudois sont tragiquement poursuivis et tués, tantôt du côté du Royaume de France, tantôt du côté du Duché de Savoie : par la même occasion, ils sont aussi dépossédés de leurs terres et de leurs biens qui passent aux mains des Catholiques gouvernant sur les lieux.

Le XIV^e siècle demeure important dans l'histoire du Val Chisone et des vallées françaises du Briançonnais (Dauphiné oriental), notamment en ce qui concerne la naissance et la création politico-administrative des Escartons (1343-1789). Au moment où le Grand Escarton se crée (en 1343), l'aire contient plus de 7 000 foyers et environs 40 000 habitants répartis sur 51 communautés villageoises autour de Briançon (Vivier, 2002). Les communes de cette aire, soucieuses de protéger leurs privilèges locaux et commerciaux²¹, profitent de l'endettement du Dauphin Humber II de France pour acheter leur affranchissement et, de ce fait, acquérir de l'autonomie et du pouvoir vis-à-vis des forces politiques qui leur gravitent autour. Ainsi, une transaction pécuniaire et administrative qui régit ces avantages est signée et actée en 1343 à Grenoble, dans un document qui porte le nom de *Grande Charte des Escartons*²² : ce dernier présente « les libertés et les droits » des communes du Grand Escarton, confirmés par tous les

²⁰ Sans oublier certains foyers tardifs installés dans les Pouilles et en Calabre.

²¹ Comme ceux de la gestion de l'eau, des pâturages et du commerce local.

²² Aujourd'hui conservé à Briançon.

rois de France jusqu'au traité d'Utrecht en 1713²³ (Vivier, 2002 : 502-514). Il se résume alors à différents droits dont celui d'avoir un règlement policier et judiciaire propre, de porter des armes et de chasser, d'avoir une monnaie propre, de jouir d'un équilibre économique entre les différents versants des vallées intéressées, de disposer d'une école ouverte à tous²⁴ ainsi que d'acquérir le titre exceptionnel de « franc-bourgeois affranchi »²⁵. Le Grand Escarton, reparti en cinq Escartons, s'étend à cheval entre les territoires du Royaume de France et des Ducs de Savoie-Achaïe : on note l'Escarton de Briançon (12 communes), celui du Queyras (7 communes), celui d'Oulx (21 communes), celui de Pragelato (7 communes) et l'Escarton de Chateaux-Dauphin (4 communes) (Vivier, 2002 : 513).

Ainsi, le Val Chisone, au moment de l'établissement des Vaudois dans le territoire, se trouve séparé en deux : la partie haute est incluse dans l'Escarton de Pragelato (sous le pouvoir du Duc d'Albon) et la partie basse reste sous le contrôle du Duc de Savoie-Achaïe. Dans la Figure I.1 précédente (*Introduction* au Chapitre I), nous distinguons bien les frontières du Grand Escarton et les confins administratifs et géographiques des cinq Escartons qui le composent. La limite administrative de l'Escarton de Pragelato s'arrête à la hauteur de la brèche de Bec Dauphin, près de Jartrousière di Meano (construite entre le XII^e et le XIV^e siècle) et englobe toute la haute vallée, en excluant le Val Germanasca dans son intégralité. Plus au nord, nous distinguons l'Escarton d'Oulx qui comprend à l'époque la vallée Étroite²⁶ et longe la crête de la Vallée de Névache. À l'est, cet Escarton s'étend dans le Val de Suse et s'arrête entre Chiomonte et Gravera, au niveau de Meana.

Pendant quatre cents ans, le Val Chisone tout entier gravite entre les pouvoirs de la Maison de Savoie, du Royaume de France et les privilèges concédés au Grand Escarton. Il est intéressant de comparer, toujours dans la Figure I.1, la répartition des vallées contiguës aux Escartons, de l'époque, avec la configuration actuelle de la frontière franco-italienne, comprise entre le Tunnel du Fréjus et le col Agnel. On peut, ainsi, aisément comprendre que ces vallées aient pu partager des phénomènes politico-historiques, géo-économiques ou socio-culturels, et que les vallées « scindées en deux » (comme celle de Suse et celle de Chisone) maintiennent des

²³ On rappelle que malgré le Traité d'Utrecht, les communes du Grand Escarton réussissent à se maintenir unies jusqu'en 1789, par la volonté des élites « urbaines » locales qui s'imposent face aux forces politiques contiguës du Royaume de France et de la Maison de Savoie (Vivier, 2002 : 519-522).

²⁴ Une taxe d'« écolage » donnant droit à l'instruction des plus jeunes était prélevée dans tout foyer familial du Grand Escarton.

²⁵ Ce qui supplante, *de facto*, la noblesse dans le territoire.

²⁶ Aujourd'hui franco-italienne : la partie supérieure étant dans les Hautes-Alpes (Névache), alors que la partie inférieure dans la Province de Turin (Bardonecchia).

traditions liées à cette parenthèse historique des Escartons. Un exemple, parmi d'autres, nous parvient des hameaux de la commune de Pragelato, qui encore aujourd'hui en signe de mémoire des traditions, élisent un chef de hameau (*i.e. mansia*) comme au temps du Grand Escarton.

Les trois *vallées vaudoises*, ainsi que la ville de Pinerolo, ont été placées au centre de nombreuses disputes pour la possession du territoire, en devenant le lieu favori de combats entre les Savoisiens et la monarchie française, à cause, surtout, de la position géographique stratégique qui lui garanti un potentiel commercial et militaire. La ville a offert aux Français un tremplin de conquête important pour une prise de possession ultérieure dans le Piémont et dans toute la péninsule italienne ; aux Comtes de Savoie elle a garanti une position géographique stratégique pour pouvoir contrôler l'ennemi. Pour ces raisons, et à trois reprises, cette zone s'est trouvée annexée au Royaume de France : ces périodes historiques sont qualifiées de « dominations », par les spécialistes, autant d'un point de vue politico-administratif et institutionnel, que d'un point de vue social, culturel et linguistique (Pons & Genre, 1997 ; Telmon, 2001a) : nous choisissons ainsi de détailler les dynamiques de ce type de phénomène.

La première « domination » française a eu lieu sous Frédéric I, en 1536 : elle a duré vingt-trois ans. Le traité de Cateau-Cambrésis a mis un terme à cette domination, en permettant à Emmanuel Philibert de Savoie de reprendre le contrôle d'une partie de ses territoires. En réalité, le duc ne récupère entièrement le Val Chisone qu'en 1574, puisque la droite orographique du fleuve appartient encore au français jusqu'en 1574. À cette même époque, en Europe (Allemagne et Suisse), les Églises Réformées se consolident et les communautés vaudoises françaises et pinérolaises (*i.e.* des trois « vallées vaudoises ») actent une volonté d'unification à ces dernières, pour exprimer un culte religieux commun et garantir aux communautés transalpines et cisalpines des textes communs ; cela se passe alors en 1532 lors du « Synode de Cianforan ». Les textes religieux sont traduits en français et distribués aux deux communautés pour unifier la langue du culte (Pons & Genre, 1997). Entre 1536 et 1574, pendant le retour progressif du duc de Savoie dans le vallon Chisone, les Vaudois sont obligés de fuir et de se réfugier dans la Vallée de l'Angrogna²⁷. Après avoir entamé un accord avec le duc, nommé « Paix de Cavour » (1562), les réformés sont confinés sous la contrainte dans les célèbres *vallées vaudoises* (Chisone, Germanasca et Pellice), notamment dans des endroits reclus, difficiles d'accès ou, encore, en montagne (Tron,

²⁷ En effet même du côté de la rive droite du cours d'eau Chisone les persécutions contre les Vaudois, de la part du Royaume de France, sont inéluctables, même si un certain nombre d'édits ponctuels (en 1562, 1563 et 1568) ne protègent que brièvement les pratiquants du culte protestant. D'après les historiens, les vagues discontinues de persécutions du côté français et du côté savoisien de la vallée (jusqu'en 1574 et après) n'empêchent pas l'établissement et la consolidation de l'Église Réformée vaudoise dans les localités importantes de la Vallée Chisone (Villar Perosa, San Germano Chisone, Pramollo et Prarostino).

2002 ; Rostaing, 2006). Les enclaves territoriales religieuses créées depuis ce traité ont perduré jusqu'au début du XVIII^e siècle et sont identifiées par les historiens sous le nom de *ghettos* (Biaggi, 1987 ; Tron, 2002). De nombreuses communes, se trouvant à la lisière de ces *ghettos* géographiques, sont touchées par des redéfinitions territoriales abusives conduisant à des injustices sociales. C'est le cas des communes de San Secondo, Prarostino et Roccapiatta, situées dans la basse vallée Chisone (droite orographique), où les habitants protestants subissent des « expropriations » territoriales arbitraires au milieu du XVII^e siècle (Rostaing, 2006). Spécifiquement, les Vaudois résidant dans les « basses terres » de San Secondo et Roccapiatta (aujourd'hui San Bartolomeo) sont confinés de force dans les « hautes terres » de la commune de Prarostino en perdant l'intégralité de leurs terres et biens immobiliers, légués aux familles catholiques de la zone. Ces expropriations créent ainsi des disparités entre communautés et des conflits sociaux au sein de la population. Les Vaudois, par ailleurs, ayant perdu l'usufruit de leurs terres, ne disposent d'aucun droit civique ou de séjour en dehors de ces zones *ghetto*, jusqu'en 1848. Suite à la Paix de Cavour de 1561, les homologues vaudois de Provence et du Dauphiné oriental (surtout du Queyras et de la Vallée de Freyssinières) s'installent dans les vallées *ghetto* piémontaises, en provoquant d'importants mouvements migratoires (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 40-45).

Entre 1592 et 1597, les guerres entre le Roi de France et la Maison de Savoie se répètent ponctuellement dans ces vallées, en réduisant considérablement la possibilité d'une « restauration catholique » dans l'aire et, notamment, dans le Val Chisone. Par réaction, le duc Charles Emmanuel I^{er} de Savoie intensifie sa lutte contre l'Église réformée et commande²⁸ la destruction immédiate des temples vaudois de San Germano Chisone, Pramollo, Villar Perosa, Pinasca, Albony et Puy del Dubbione, construits hors des limites fixés par la Paix de Cavour (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 40-45).

Entre 1630 et 1696, l'aire géographique connaît une seconde période de « domination » française, notamment à Pinerolo et sur la rive gauche du Chisone, réalisée par l'entrée des forces armées de Richelieu. Les Français prennent, ainsi, les communes de Perosa Argentina, Pinasca, Villar Perosa, Porte et Pinerolo en y introduisant, parallèlement, malheureusement, la peste. Le Roi Soleil, en 1680, exprime sa ferme volonté d'annexer Pinerolo au Royaume de France et projette une fortification imprenable ; il prend soin d'y faire construire aussi une « chevalerie », dans un souci d'expansion et de contrôle du territoire. Lors de cette seconde période de domination

²⁸ Par un édicte en 1624.

étrangère, les communautés vaudoises sont encore persécutées et condamnées. En 1635, Louis XIII intervient personnellement, en signalant que, dans le village de Pinerolo, on pratique la prétendue « Religion Réformée » et ordonne une campagne répressive de reconversion des communautés vaudoises à la religion catholique (de 1646 à 1669) ; le culte protestant est alors interdit par une sentence publique (1685) dans les trois vallées. À l'époque, trois églises protestantes figurent sur le territoire français (rive gauche du Chisone) : celle de Villar Perosa et San Germano réunies, celle de Pinasca et celle de Pomaretto-Meano-La Chapelle²⁹. L'exercice du culte étant interdit, ces trois temples vaudois sont détruits et les ministres³⁰ du culte exilés (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 46-52).

En 1693, lorsque le duc Victor Amédée II déclare la guerre à Louis XIV, bon nombre de Vaudois, pouvant exercer et pratiquer leur culte dans des terres protégées par l'édicte de Nantes³¹ (1598) et la Paix de Cavour (1561), intègrent les milices savoisiennes et se battent pour chasser les Français hors des terres pinérolaises. Trois ans plus tard (1696), suite à la récupération de toutes les terres conquises par le roi Louis XIV³², le duc Victor Amédée II se montre encore plus intolérant envers le culte réformé présent sur la rive gauche du fleuve Chisone. Ainsi en 1698, il va plus loin que la prohibition du culte dans ces terres, en émanant un édicte qui force les communautés à se convertir au catholicisme sous peine de mort. C'est pourquoi suite à cet édicte, sur la rive gauche du fleuve Chisone, on assiste au plus grand exode humain jamais connu dans l'aire ; les Vaudois fuient vers l'Allemagne et la Suisse, et probablement, aussi, vers les régions de la Provence et les vallées françaises³³ limitrophes. 90 % des habitants de Villar Perosa, Pinasca et Perosa Argentina quitte les lieux³⁴. Dans les décennies suivantes Villar Perosa se repeuple d'habitants catholiques, mais peu d'entre eux représentent les exilés de 1698 (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 72-74).

²⁹ À savoir que ces temples faisaient partie des Synodes des Églises vaudoises des vallées Chisone, Germanasca et Pellice ; les Églises vaudoises de la haute Vallée de Chisone, comme celle de Pragelato, faisaient partie du Synode du Dauphiné.

³⁰ Pasteurs.

³¹ Basse vallée Chisone, Vallées Germanasca et Pellice.

³² Pinerolo et la rive gauche du cours d'eau Chisone.

³³ Vallées du Queyras, de Freyssinières, de la Vallouise et de l'Argentière (Hautes-Alpes).

³⁴ L'exil prévoyait aussi la confiscation de tous les biens et les terres appartenant aux Vaudois. Les stratégies de l'exil étaient assez bien étudiées de la part des familles vaudoises. En général les premières phases étaient exploratoires et on essayait de laisser un membre de la famille en ville, pour qu'il garantisse une protection au patrimoine et aux terres (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 74). Si les premières migrations ponctuelles étaient saisonnières, l'exode de 1698 fut en revanche décisif et définitif. Par exemple lors de cet exode massif la population de Villar passe de 900 habitants à 90 environ (90 % de la population exilée). On parle d'un exode d'environ 3000 personnes (Pons & Genre, 1997 : XX).

Au XVIII^e siècle, Pinerolo subit une ultime et courte « domination » française : entre 1704 et 1708, Perrero (Val Germanasca) devient la « capitale » anti-savoisienne. Les cinq circonscriptions du Grand Escarton (Briançon, Queyras, Oulx, Pragelato et Château Dauphin) font à l'époque encore partie intégrante du Dauphiné (Sibille, 2004 : 122). Ce n'est qu'en 1713 que le Grand Escarton est dissout, suite au traité d'Utrecht : Pragelato, Oulx et Château-Dauphin sont ainsi cédés au royaume du Piémont-Savoie³⁵. Des phénomènes d'exil, similaires à celui de 1698, se répètent encore en 1713 et en 1730, et la migration de masse des Vaudois vers l'Allemagne s'intensifie. Au début du XVIII^e siècle, les registres cadastraux de certains villages, notamment celui de Villar, font état de villages sinistrés, dégradés par les armées qui ont détruit les bois et les forêts locales ; les vignes et les terrains cultivés restent en friche et sont abandonnés pendant les périodes de guerre.

À partir du grand exode, et depuis le début du XIX^e siècle, il est coutume de considérer que les terres faisant partie de la rive gauche du fleuve Chisone appartenaient aux Vaudois, sans forcément se rappeler que de nombreux protestants peuplaient des villages entiers de la rive droite. Les Vaudois implantés dans les terres *ghetto*, établies lors de la Paix de Cavour (1561), sont exploités par la Maison de Savoie lors des guerres menées contre le Royaume de France, pendant plus de deux siècles (1561-1789) : les Savoisiens se servent d'eux pendant les guerres de conquêtes et de défense contre les Français, puis ils les persécutent et les chassent hors des terres pendant les périodes de courtes trêves.

En 1789, lors de la Révolution Française, tout le Piémont est annexé à la France. Les Français décident de récompenser la fidélité des Vaudois en craignant l'émergence de conflits sociaux internes, mais au retour du pouvoir savoisien, un régime considérant les Vaudois comme hérétiques est restauré.

La lutte franco-savoisienne prend fin en 1796 et ce n'est qu'en 1848, par le biais des « lettres patentes », que le roi du Piémont-Sardaigne-Savoie (Charles Albert) accorde les droits civiques et politiques aux communautés vaudoises. Pinerolo ainsi que toutes les *vallées vaudoises* restent sous le pouvoir savoisien jusqu'à l'Unité d'Italie, entre 1861 et 1870³⁶.

³⁵ Cependant Oulx, Pragelato et Château-Dauphin ont été encore sous le pouvoir administratif français entre 1789 et 1814.

³⁶ Plus précisément en 1847, c'est sous le pouvoir de la Maison de Savoie que le Gouvernement Piémontais est institué.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle, que les persécutions contre le culte vaudois s'atténuent : ainsi, ils peuvent séjourner en dehors de leurs enclaves territoriales (*ghettos*), ainsi qu'à Pinerolo.

I.3 Considérations géoéconomiques et démographiques de l'aire

Dans ces trois vallées, entre le XIII^e et le XIX^e siècle, l'exploitation du bois, du fer, du cuivre, du granit et la filature sont les principales activités locales. Si l'extraction du graphite et du cuivre³⁷ comme celle du talc demeurent en second plan, le bois figure parmi les matériaux les plus prestigieux. Les vallées Germanasca et Pellice sont très connues dans la région et dans le pays pour leurs carrières de pierre et de marbre³⁸, alors qu'en Val Chisone nous retrouvons de nombreuses exploitations de granit à Villar Perosa et Perosa Argentina³⁹. L'exploitation du cuivre démarre en 1863 et elle se concentre principalement au Col des Tuches, en Val Tronca : cette exploitation cesse son activité en 1914 suite à une grande avalanche qui emporte tous les baraquements et nombreux hommes⁴⁰ qui y travaillaient (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994). Les gisements de graphite se déploient dans de nombreuses Communes telles que celles de Roure, Pomaretto, Inverso Pinasca, Villar Perosa, Pramollo et San Germano Chisone : les exploitations démarrent vers la moitié du XVIII^e siècle, elles connaissent une époque d'importante activité autour des années 1920 et 1930 ; elles s'interrompent très récemment, en 1983, lors de la fermeture de la dernière mine de San Germano Chisone (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994). Quant à la « craie de Briançon » — nom que l'on attribue au talc depuis la moitié du XVIII^e siècle — les sources indiquent qu'elle était extraite dans des minières à ciel ouvert présentes dans les vallées voisines, Germanasca et Chisone⁴¹ (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994) : l'exploitation restant locale, on ne peut parler de véritable industrialisation qu'à la fin du XIX^e siècle, où les foyers étaient situés dans les communes de Salza di Pinerolo, Perrero et Prali (Val Germanasca), puis à Pragelato, Fenestrelle, Usseaux et Roure, en Val Chisone (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994). Aujourd'hui on note encore une riche activité d'extraction de talc à Prali et à Salza. D'un point de vue agricole, les meilleurs terrains à l'*adreit* et à l'*envèrs* — respectivement, gauche et droite orographique du fleuve Chisone — étaient dédiés à la production du vin jusqu'au grand exode du XVII^e siècle. Les paysans cultivaient aussi le seigle, le froment, le maïs et le chanvre. Les plantations de noyers, châtaigniers et chênes étaient nombreuses. Les glands

³⁷ La première exploitation de cuivre voit le jour entre 1863 et 1872 au fond de la Vallée Tronca, à plus de 2000 m d'altitude, au Clos des Tuches (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994).

³⁸ La carrière de Maiera dans la Vallée Germanasca et celle de Luserna dans le Val Pellice.

³⁹ L'exportation de ce granit est importante dans toute l'Europe, mais n'oublions pas que le centre principal d'exportation de pierres taillées (essentiellement des lauses) se trouve dans la Vallée Pellice à Luserna.

⁴⁰ On dénombre la perte de 80 hommes sur 150 qu'en comptait l'exploitation.

⁴¹ Localement on l'appelait *peiro douço* « pierre douce » (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994).

étaient utilisées pour l'alimentation des bovins ou des porcins et se substituaient au pain lors des famines.

Jusqu'au XIX^e siècle, la poterie artisanale avait, elle aussi, une très grande importance dans le bassin du Chisone : certains documents attestent qu'au XVI^e siècle, une production artisanale de poterie se développe au sein du village de San Secondo, dans la basse vallée, près de Pinerolo. La production de poterie et de vaisselle en argile devient très vite florissante et, selon les documents de l'Archive Communale, elle compte, à cette époque, environ neuf fours de potiers (Cozzo, 2002). En 1800, on enregistre onze fabriques de « vases de Crête » et de poteries⁴², dont le commerce exporte dans le Piémont et en France. Malheureusement, après la Première Guerre Mondiale cette activité semble avoir disparu soudainement (Scuola Elementare di San Secondo, 1998-2000)⁴³.

Entre 1840 et 1890 de nombreux entrepreneurs étrangers, attirés par la « communauté vaudoise » présente dans les vallées Germanasca et Pellice, implantent des industries de filature de soie et de coton. Ceci a pour effet l'affluence de main-d'œuvre qui provient de la plaine, de Pinerolo et même de Cuneo. De la même manière, la période d'industrialisation du bassin du Chisone est liée à la croissance de petites fabriques locales de soie de Perosa Argentina et de Villar (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994 ; Blanc, Pascal & Pazè, 2009) ; parallèlement les filatures de coton se développent à San Germano Chisone et à Perosa Argentina, en 1862 et en 1883. Le développement industriel textile (coton et soie) s'intensifie au début du XX^e siècle, sans doute aidé par le développement, dans la même vallée, d'une société d'ingénierie automobile par la famille Agnelli, initialement connue sous le nom de RIV (Roberto Incerti Villar).

La famille Agnelli, composée de riches industriels et propriétaires de terres, décide de s'implanter et de développer des activités économiques dans le Val Chisone, au milieu du XIX^e siècle : avant de se consacrer à l'industrie automobile et, par la même occasion, de développer d'autres activités économiques pour créer un véritable berceau agricole et industriel de renommée régionale, nationale et internationale.

⁴² Les vases de crête sont nommés *tiipin*, en parler local, dans tout le bassin du Chisone.

⁴³ Une explication à ce problème peut être fournie par le fait que, à Castellamonte (Canavese), il y avait en 1884 une trentaine d'usines de céramique (avec plus de 600 ouvriers) qui produisaient des cheminées et des poêles. Cette activité était très florissante alors que la fabrication rustique et artisanale de San Secondo était infime et, par conséquent, destinée à se plier sous le poids d'une plus grande (et renommée) production en chaîne.

En 1853, la famille Agnelli s'établit à Villar en acquérant le fameux « Château » de Villar, symbole historique de la noblesse piémontaise⁴⁴ : ce domaine, composé par de nombreuses structures⁴⁵, présentait une industrie de filature⁴⁶ en activité qui comptait cinquante bassines à vapeur⁴⁷ (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 187). À la fin du XIX^e siècle, des modifications architecturales dans l'enceinte sont effectuées, notamment, pour agrandir l'espace dédié à l'activité textile (Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 188-194) : même si pour la famille Agnelli la production de la soie était une activité économique secondaire, jamais elle ne fut aussi bien organisée et structurée comme au sein de leur propriété, à commencer par la culture intensive de mûriers, dont les feuilles servaient à nourrir les vers à soie, ainsi qu'à la mise en place de techniques et d'endroits profitables à l'élevage de ces insectes pour l'extraction des cocons. Le terrain agricole de la propriété était aussi reconnu, au XIX^e siècle, bien avant l'établissement de la famille Agnelli, pour son verger et les plantations de pommiers qui avaient vite inspiré les agriculteurs environnants, tant la rente économique en produits dérivés du fruit, la pomme, était riche.

Mais le véritable développement économique et démographique du Val Chisone naît au début du XX^e siècle, et précisément en 1907, avec la fondation de la RIV à Villar (*Roberto Incerti Villar*) par œuvre de Giovanni Agnelli (1866-1945), entrepreneur et maire du village. Avant la création de la RIV, Villar n'avait jamais bénéficié d'un habitat central, mais était composé de bourgades dispersés sur le territoire de la commune. Avec l'implantation de l'industrie dans le secteur automobile, l'organisation du « village » subit un grand changement et une intense urbanisation. En effet, les habitants des vallées Chisone et Germanasca, qui étaient principalement des éleveurs ou des agriculteurs, vont migrer vers le fond de la vallée et à Villar, pour se convertir en ouvrier et servir de main d'œuvre à la plus grande entreprise industrielle locale⁴⁸. Ce changement s'effectue au début du XX^e siècle, autour de 1907, lorsque Giovanni Agnelli, désireux d'investir

⁴⁴ Ce château a été bâti au début du XVIII^e par les comtes Piccon. Historiquement, il est composé d'une villa qui jouxte l'église S. Pietro in Vincoli de Villar (1708-1730) et d'un domaine agricole et d'une ferme (1824), utilisés à des fins d'élevage et d'agriculture (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 170-194). Mais les terres sur lesquelles les comtes Piccon ont bâti leur demeure sont vraisemblablement les terres que les ducs de Savoie ont soustraites aux propriétaires vaudois partis lors du grand exode de 1698 (Blanc, Pascal et Pazè, 2009 : 176). Cette demeure habitée depuis sa construction jusqu'à sa dernière vente en 1853 par des familles nobles et influentes du Piémont, devient un symbole social de pouvoir dans toute la partie occidentale du Piémont.

⁴⁵ Une villa et une ferme, une grande portion de terrain agricole cultivé, ainsi que des bois, un moulin à eau et une industrie de filature.

⁴⁶ À Villar, comme à Perosa Argentina, on travaillait la soie et, donc, on élevait des vers à soie.

⁴⁷ À Perosa Argentina, en revanche, l'industrie accueillait 72 bassines à vapeur. Une bassine à vapeur est chauffée au feu de bois et contient des cocons à soie : ce procédé permet de délier les cocons et de repérer les extrémités du fil.

⁴⁸ La population de Villar est à peu près stable et statique pendant toute la durée du XIX^e siècle, de 1838 à 1887 : 1140 personnes habitent la commune (Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 220). Un an après le développement de la RIV, la population augmente de 10% ; en 1930, la population de Villar a augmenté de 63%. On passe de 180 ouvriers, en 1907, à 1150 ouvriers et plus de 100 employés en 1920. L'usine de Turin et celle de Villar en 1930 comptent plus de 5000 employés (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994 ; Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 220-226).

dans les roulements à billes pour automobiles qui lui permettent d'entrer en compétition avec les autres firmes européennes, rentre en contact avec une petite entreprise du secteur, spécialisée dans les roulements à billes pour vélos, créée par l'ingénieur Roberto Incerti (1862-1951) et localisée à Turin⁴⁹. Juste après avoir fondé la FIAT (*Fabbrica Italiana Automobili Torino*), Giovanni Agnelli décide d'absorber la petite entreprise locale *Roberto Incerti & C.* en prévoyant la construction de nouveaux établissements industriels, à Villar. L'entreprise est implantée à Villar pour des raisons de gains économiques⁵⁰ et jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'expansion industrielle de la RIV est exponentielle : la main d'œuvre afflue non seulement des vallées voisines, mais aussi des autres régions italiennes, à tel point que la commune de Villar grandit et subit d'importantes modifications urbanistiques. Parmi ces infrastructures construites entre 1907 et 1940, on note la construction de nombreux bâtiments, ainsi que la naissance d'un village ouvrier nommé « Ruata del Pozzo » (en 1916)⁵¹. L'apparition des premiers transports publics, reliant la haute, la basse Vallée Chisone et le Val Germanasca, date de 1911, grâce à la création de la SAPAV, située à Perosa Argentina. Par ailleurs, Perosa est une station ferroviaire⁵² reliée à Pinerolo depuis 1880 ; cette dernière est aussi reliée à Turin par une voie ferrée inaugurée en 1853, lors de la création des premières industries textiles. C'est donc dans les premières décennies du XX^e siècle que les liens entre le haut Val Chisone, Pinerolo et Turin se resserrent favorisant l'affluence de la main d'œuvre régionale et nationale, ainsi que le transport de marchandise pour la RIV (Bruno, Baral, Avondo & Seglie, 1994 ; Blanc, Pascal & Pazè, 2009). Le nombre d'employés dans la RIV ne cesse de s'accroître jusqu'en 1920-21, avant que l'entreprise ne soit obligée de se délocaliser à Turin pour satisfaire la demande croissante de production de roulements et de se rapprocher ainsi de la maison-mère FIAT, dans la capitale régionale. Pendant la première guerre mondiale, l'activité industrielle de la RIV ne connaît pas de répit, puisqu'elle se recycle dans la production d'armements ou de parties d'armements ; pareillement, sous le fascisme l'activité ne faiblit pas et Villar continue à s'étendre aux niveaux urbanistique et démographique, comme le reste de la basse vallée⁵³. Après une forte crise économique connue par la RIV en 1953, qui employait désormais une grande majorité de la population du Chisone, de

⁴⁹ Cette petite entreprise portait le nom de *Roberto Incerti e C.*, qui l'avait fondé avec son ami Ettore Rabezzana.

⁵⁰ Giovanni Agnelli est aussi maire du village et il réussit à négocier, non sans certains conflits d'intérêts, une importante alimentation en eau du torrent Chisone, dans la commune, lui permettant ainsi d'imaginer et d'établir une exploitation industrielle conséquente.

⁵¹ L'illumination publique de la commune arrive en 1912.

⁵² Cette station a été abandonnée en 1968 par la FSI, société des voies ferrées italiennes.

⁵³ Une école primaire est édifiée en 1938, un second village pour employés est construit en 1940 et un cabinet médical et hospitalier, référent pour toute la vallée est érigé en 1941 Blanc, Pascal & Pazè, 2009 : 228-231).

Suse, du Val Germanasca et Val Pellice et des régions limitrophes, l'entreprise⁵⁴ est rachetée par sa concurrente directe, la *Swedish Kullager Fabriken* (SKF) en 1965. Mais la crise de 1965, ne s'arrête pas à l'automobile et touche aussi tout le pinérolais et ses trois vallées, notamment dans le secteur textile, où le 25 % de la population⁵⁵ connaît alors le chômage. Dans les années qui suivent la RIV-SKF réoriente à plusieurs reprises ses choix de production industrielle et réussit à maintenir la croissance, mais à partir des années 2000 la perte de main d'œuvre et la vente d'établissements, comme celui de Airasca, plongent l'entreprise dans des périodes de croissance et de décroissance économique alternées.

Aujourd'hui la renommée de ces trois vallées est quasi internationale : grâce au déroulement des Jeux Olympiques d'hiver de Turin, en 2006, Pinerolo et certains autres villages du Val Chisone (comme Pragelato) ont accueilli bon nombre de touristes et d'amateurs de sports d'hiver. Ainsi, l'accessibilité aux zones plus isolées de la vallée s'est encore améliorée grâce aux routes et aux autoroutes construites à cette occasion. Ces aménagements routiers ont permis un rapprochement considérable entre Turin et Pinerolo⁵⁶ ainsi qu'entre Pinerolo et Sestrières grâce à de nombreuses infrastructures routières. La proximité avec le tunnel du Fréjus et de l'autoroute A32, construite dans les années 1990, qui relie la vallée de Suse à Turin (au sud-ouest) et à la France (au nord-est), a transformé les vallées Chisone, Germanasca et Pellice en lieux de prédilection pour les résidences secondaires turinoises voire étrangères. Par ailleurs, le secteur reste très apprécié par les amateurs de sport de montagne (ski, escalade, randonnées) et d'alpinisme ; les cols alpestres en font une destination régulière et privilégiée des étapes des grands tours cyclistes (Tour de France 2011 et Tour d'Italie « Giro »).

Du point de vue démographique, les vallées Chisone, Germanasca et Pellice sont — selon les spécialistes (Bartaletti, 2004) — celles qui enregistrent le taux le plus faible de dépeuplement de toutes les vallées du Piémont occidental ; depuis 1945 jusqu'à nos jours ce taux se maintient autour de 20%. C'est une conséquence directe du fort élan économique des centres semi-urbains, en particulier celui du Val Chisone, à l'époque de l'industrialisation et de la création de la RIV. Il faut observer que ce faible taux de dépeuplement, contrairement à ce que l'on observe dans la

⁵⁴ Au moment du rachat la RIV comptait des usines à Villar, Turin, Pinerolo et Airasca : il y avait en tout 18 000 employés.

⁵⁵ En 1965, dans les trois vallées et à Pinerolo on compte à peu près 100.000 habitants à l'époque (Blanc, Pascal & Pazè, 2009).

⁵⁶ Les deux villes sont reliées par autoroute en 30 minutes, alors qu'avant le trajet était d'une heure sur route nationale.

vallée de Suse, pourrait être lié au développement des stations de ski de Sestrières et de Pragelato (haut Val Chisone), très connues dans la province de Turin.

Cependant, toujours selon les spécialistes, ces vallées souffrent d'une organisation géoéconomique approximative des grands centres touristiques qui ne sont pas en mesure de créer de l'emploi pour la communauté (Bartaletti, 2004). De plus, une faiblesse du secteur hôtelier jugé comme étant ni très organisé, ni réellement quantifiable, accentuerait la situation. Toutefois, afin d'empêcher l'exode dans ces vallées, il semble qu'une revalorisation de la production géoéconomique locale se soit produite, centrée sur l'agriculture de montagne et le tourisme local. Ces deux éléments pourraient être complétés par un troisième qui est le développement croissant de l'artisanat où l'on enregistre la naissance de petites activités industrielles, comme par exemple à Pinasca, à Pragelato, et dans bon nombre d'autres villages. Dans ces vallées, vivent encore de nos jours d'habiles menuisiers qui se dédient avec passion à la sculpture, à la construction ou à la restauration de meubles anciens, d'objets et d'habitations. De Roure à Massello, de Prali à Pinasca, de San Germano à Perosa, chaque village arbore ses propres artisanats en réponse à un marché de très grande qualité⁵⁷.

I.4 Valorisation du patrimoine culturel et linguistique local

Depuis les quarante dernières années, on assiste à une revalorisation de l'identité culturelle et linguistique locale *occitane* et *française* des *vallées vaudoises*, qui rappellent l'implantation de communautés celtiques et de culte Vaudois dans cette zone alpine, à différentes périodes historiques⁵⁸ (Telmon, 2001a : 24, 46-48, 70-72 ; Pla-Lang, 2008). Par ailleurs, nombreux sont les organismes associatifs ou institutionnels de l'aire qui s'intéressent à la diffusion au grand public, des patrimoines historiques, culturels et linguistiques locaux. Pour cela nous avons choisi de présenter, ici, trois institutions différentes de par leur nature et statut, implantées dans l'aire d'enquête : la *Società degli Studi Valdesi*, *La Valaddo* et la *Comunità montana del pinerolese*.

Chronologiquement, les trois instances sont nées à des périodes différentes et agissent sur divers niveaux dans le cadre de la promotion et de la sauvegarde culturelle et linguistique de l'aire en question, mais il nous intéresse de montrer leur complémentarité opérationnelle dans divers rayons d'actions, ainsi que les engagements qu'elles entreprennent tant au niveau local que

⁵⁷ En effet, dans la Vallée Chisone, nous avons eu la possibilité de visiter en 2007 et 2009, les musées de « Abitare in Valle » (tenu par la famille Faure) et le « Laboratoire de Guido Ronchail » à Pragelato, qui exposent de nombreuses collections d'objets en bois anciens (meubles, outils pour l'agriculture et ustensiles de cuisine), trouvés dans toute la Vallée Chisone et restaurés.

⁵⁸ Cf. 0 § I.2.

régional, pour la diffusion des connaissances culturelles et linguistiques locales et la sauvegarde du patrimoine immatériel. La juxtaposition de ces trois instances peut paraître au premier abord originale, mais elle témoigne de l'engouement de toute une population (et d'une partie de la région du Piémont) pour la sauvegarde des spécificités culturelles, linguistiques et littéraires des vallées provençales⁵⁹ piémontaises.

I.4.1 Società degli Studi Valdesi

Chronologiquement, la *Société d'Histoire Vaudoise*, aujourd'hui *Società degli Studi Valdesi*⁶⁰, est la plus ancienne des trois et ses objectifs diffèrent grandement des objectifs poursuivis par les deux autres institutions. Créée en 1881 à Torre Pellice (Val Pellice), cette société savante se veut éminemment historique et a pour vocation de promouvoir la recherche historique sur le mouvement vaudois et les Églises vaudoises (réformes et contreréformes), sa diffusion *in situ* dans les vallées, mais aussi, en Italie et en Europe. Trois ans après sa fondation, la société publie un bulletin semestriel, qui existe encore aujourd'hui, relatant les études dans le domaine. Une bibliothèque a été constituée lors de la création de la Société avec un centre d'archives historiques et, en 1889, un musée a été fondé pour la protection de l'identité culturelle de la communauté vaudoise⁶¹. Aujourd'hui les 13 000 ouvrages conservés dans le fond documentaire ainsi que les archives historiques permettent de retracer un grand nombre d'évènements historiques, religieux, culturels communautaires ou individuels. Les archives, le fond bibliothécaire et le musée ne sont cependant pas les seules œuvres qui garantissent la pérennisation et la diffusion des études historiques de la Société auprès du grand public : l'activité scientifique est promue via la publication de trois recueils d'ouvrages à parution annuelle, semestrielle et quadrimestrielle, respectivement la *Collana di studi storici* (Série d'études historiques), le *Bollettino storico* (Bulletin historique) et la *Beidana*.

Si les deux premiers recueils promeuvent essentiellement des recherches historiques abouties sur l'histoire des Vaudois et de la religion protestante dans sa globalité, la *Beidana* s'intéresse à un panel de recherches plus ciblées, encore en cours ou terminées, géographiques, ethnologiques,

⁵⁹ Nous utiliserons indistinctement l'adjectif « occitan » et « provençal » dans ce chapitre et dans ce sous-chapitre, puisque nous nous référons exclusivement à des considérations d'ordre linguistique. Dans ce sens, ~~en~~ linguistique selon un classement habituelle en linguistique romane, la famille gallo-romane de l'occitan étant composée de plusieurs sous-groupes, dont le provençal, le vivaro-alpin, etc., (V. Bec, 1972). Nous n'entrons pas encore, dans ce chapitre, dans des discussions relatives aux traits linguistiques des parlers présents dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice ; ce débat sera abordé et détaillé dans les chapitres qui suivent.

⁶⁰ Pour une consultation des offres culturelles proposées par la *Società degli Studi Valdesi*, nous revoyons au site internet : <http://www.studivaldesi.org/>.

⁶¹ Aujourd'hui les deux entités, la Bibliothèque et le Musée, sont gérées par la *Fondation Vaudoise* (<http://www.fondazionevaldese.org/>).

anthropologiques, culturelles et linguistiques, sur les trois vallées ; le rôle de cette revue, de ce fait, déborde du simple cadre historique. Par ailleurs, nous rappelons que le nom de la revue véhicule un symbole historique et culturel fort pour l'aire géographique, rappelant les vicissitudes dont la communauté vaudoise a dû faire face : la *beidana* est un vieil ustensile agricole qui servait à « déboiser le sous-bois » et qui fut utilisé, par les Vaudois des trois vallées, comme arme de guerre lors des persécutions religieuses⁶² infligées par la Maison de Savoie, entre le XV^e et le XVIII^e siècle⁶³. Le titre de la revue, rappelant l'arme vaudoise, devient ainsi le symbole d'une communauté et des vallées entières qui se battent pour la liberté contre l'oppression du souverain. Ainsi la revue, qui compte plus de 80 fascicules, propose au grand public des thématiques diverses qui touchent non seulement à l'art, l'histoire, la géographie et la culture locale, mais aussi à la sauvegarde et à la promotion linguistique de l'aire, où un grand nombre d'enseignant-chercheurs et doctorants du département des *Sciences du Langage et Littératures modernes et comparées* de l'Université de Turin publient régulièrement des articles en faisant le pont entre l'univers académique et les planifications politiques locales visant à la sauvegarde des langues *occitanes et françaises des lieux*⁶⁴ (*La Beidana* n°51 (2004) ; *La Beidana* n°59 (2007) : 52-57).

I.4.2 La Valaddo

*La Valaddo*⁶⁵ est une association culturelle, apolitique et non confessionnelle, qui réunit les communautés des vallées Chisone, Germanasca et la haute vallée de Suse, et qui naît en 1968 à Villaretto, en pleine période de redécouverte culturelle, linguistique, et littéraire de la réalité occitane piémontaise⁶⁶ (Pla-Lang, 2008 : 67-73). L'association au départ est créée par un petit groupe d'amis passionnés de montagne et, très vite, le groupe décide d'éditer un fascicule trimestriel en revendiquant un espace voué à la défense de la nature, des traditions et de « l'ancienne et noble langue [*i.e. l'occitan provençal*] parlée dans les vallées » (Pla-Lang, 2008 : 82-85). L'association veut tisser et ressouder les liens entre les populations provençales cisalpines piémontaises des trois vallées précitées, ainsi que celles habitant dans l'aire transalpine du Briançonnais et du Queyras, le but étant de diffuser la connaissance de la langue de la culture et

⁶² Ceci parce que la Maison de Savoie avait interdit aux Vaudois le port d'armes lors des persécutions et combats religieux.

⁶³ *La Beidana*, n°2/1986 : 3 ; *La Beidana*, n°46/2003 : 2-12.

⁶⁴ Plus de 10 volumes sont déjà consacrés aux langues locales et aux questions d'ordre linguistique de l'aire et un prochain volume consacré aux mêmes thématiques sera publié au dernier trimestre de 2015. Par ailleurs, quelques doctorants du Département des Sciences du Langage de l'Université de Turin, soignent depuis 2014 la rédaction et l'édition de la revue *Beidana*.

⁶⁵ Le site internet de l'association étant : <http://www.lavaladdo.it/>.

⁶⁶ Cette période culturelle se manifeste aussi dans d'autres pays où la langue occitane est minoritaire et non-officielle, comme en France et en Espagne.

de la civilisation de l'aire en organisant des conférences, des manifestations et des publications d'ouvrages (Pla-Lang, 2008 : 82). Dans ce sens, *La Valaddo* cherche à valoriser le patrimoine linguistique local et les différents parlers de l'aire en organisant des cours de langue provençale développés, soit en milieu scolaire, soit à destination du grand public (Pla-Lang, 2008 : 82). Cependant, la volonté de donner une plus grande dignité aux populations provençales alpines locales est aussi encouragée par le biais de la diffusion de la connaissance et de l'étude scientifique des parlers locaux, des coutumes, du folklore, de la musique et des chants populaires traditionnels : pour cela, l'association collabore avec de nombreuses autres institutions (dont l'Université de Turin et la *Comunità montana del pinerolese*) qui s'intéressent aux mêmes sujets. Cependant, ce groupe apolitique se détache d'autres associations dont la visée principale est vouée, depuis les années 1970, à la revendication ou l'existence d'une « Occitanie⁶⁷ », comme font le mouvement MAO⁶⁸ et l'association *Chambra d'Òc* (Pla-Lang, 2008 : 77-79, 83-87). Depuis 2003, une série de précis linguistiques a été publiée par l'association destinée au grand public : il s'agit là d'une volonté de travailler avec les linguistes⁶⁹ de l'Université de Turin spécialisés, pour produire des ouvrages recensant les spécificités linguistiques des parlers provençaux de l'aire (Pla-Lang, 2008 : 85 ; AA.VV., 2003a, 2003b, 2003c, 2003d). Dans une interview datant de 2003, le responsable de l'association, à l'époque Alex Berton, explique à cet effet que la communauté fait le lien entre la réalité du matériel linguistique brut recueilli par les membres de l'association et les productions scientifiques des linguistes qui exposent les méthodes de sauvegarde, de promotion et de planification linguistique des parlers locaux (Pla-Lang, 2008 : 84).

I.4.3 Comunità montana del pinerolese

Enfin, la *Comunità montana del pinerolese*⁷⁰, depuis le 1^{er} janvier 2010, est une institution régionale qui rassemble toutes les communes du territoire alpin de Pinerolo et, notamment, des vallées Chisone, Germanasca et Pellice. Cette institution s'intéresse au développement de services sociaux, des activités qui viennent en aide aux nouvelles entreprises, ainsi qu'à la gestion du territoire et à la promotion culturelle et touristique territoriale. Le plan de promotion mis en place par cette institution propose un portail culturel qui présente la réalité linguistique des vallées

⁶⁷ Entendu comme un état supra-national, qui devrait bénéficier de droits et lois propres différentes de celles italiennes.

⁶⁸ Mouvement politique et culturel italien pour l'Autonomie Occitane.

⁶⁹ Des manuels de morphologie sur différents parlers des vallées de Suse, Chisone et Germanasca ont été édités sous la supervision de Tullio Telmon, professeur de dialectologie et responsable du Département des *Sciences du Langage et Littératures modernes et comparées* à l'Université de Turin, et inspirés des travaux du linguiste Arturo Genre (1937-1997), professeur de phonétique expérimentale à l'Université de Turin, originaire de la vallée Germanasca.

⁷⁰ C'est l'équivalent italien de la *Communauté de Communes*. Dans ce cas précis elle implique 32 communes des vallées Chisone, Germanasca et Pellice. Site internet : <http://www.cmpinerolese.it/comunita-montana/chi-siamo/>.

pinérolaises au grand public et à la population locale. Ainsi, la *Comunità montana* a créé un portail linguistique⁷¹, d'abord en expliquant que le territoire fait état de la présence de minorités linguistiques historiques⁷² *occitane* et *française*, puis en offrant des formations linguistiques ou des cours à l'école primaire et secondaire, dans les communes des trois vallées. Le portail linguistique a vu le jour grâce aux fonds mis en place pour l'application, par le biais de la loi 482 de 1999, de la *Constitution italienne*, qui prévoit la tutelle et la valorisation des langues minoritaires alloglottes présentes sur le territoire, parmi lesquelles le *français* et *l'occitan*. Le portail est, ainsi, député à l'enseignement et à la sauvegarde de *l'occitan* et du *français* de la zone et physiquement incarné par les locaux des associations *La Valaddo* (en vallée Chisone) et la *Scuola Latina* de Pomaretto (en vallée Germanasca) : ce dernier centre culturel s'intéresse à la valorisation des métiers traditionnels et à la vie quotidienne de la vallée ainsi qu'à l'enseignement et à la sauvegarde des langues locales. Un certain nombre d'enseignants d'*occitan* et de *français* faisant partie de cette association sont issus des milieux de l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur, œuvrant aussi dans plusieurs associations culturelles à la fois.

⁷¹ <http://www.sportellolinguisticopinerolese.it/>.

⁷² Par *minorité linguistique historique*, les linguistes entendent les langues ou les variétés de langues appelées aussi « alloglottes », c'est-à-dire propres aux « Zone in cui le comunità di parlanti usano parlate diverse da quelle maggioritarie e/o ufficiali » [trad. : *Zones où les communautés de locuteurs emploient des parlers différents de ceux majoritaires et/ou officiels*] (Grassi, Sobrero, Telmon, 2003 : 80 ; cf. Toso, 2008 : 7-41).

I.5 Observations

La mise en valeur des spécificités géographiques, historiques, économiques et socio-culturelles, ayant caractérisé les *vallées vaudoises*, nous permet de poser les bases d'une analyse linguistique fine vouée à explorer les dynamiques de variation et de contact linguistiques⁷³ de l'aire examinée.

Nous retenons, avant tout, que le panorama linguistique de la zone étudiée se complexifie au regard des phénomènes socio-historiques qui s'y sont déroulés : à savoir, les périodes de *dominations françaises* — entre le V^e et le XVIII^e siècle —, la création du Grand Escarton en 1343 (qui a engendrée une séparation du Val Cluson en deux), ainsi que les guerres de persécutions religieuses ayant entraîné des flux migratoires importants entre régions frontalières cisalpines et transalpines.

En référence à ces événements, il semble difficile d'imaginer que des interférences entre le *français*⁷⁴, les parlers locaux *provençaux*, le *piémontais* (koinè littéraire) et l'*italien* ne se soient pas produits dans cette aire⁷⁵. Cette partie de la région du Piémont se démarque en effet par sa dynamique plurilingue particulière depuis le XIV^e siècle jusqu'aux années 1860, et jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale. Tout d'abord, parce que le haut Val Chisone (ainsi que toute la haute vallée de Suse) étaient sous domination française (Royaume de France) depuis 1314 jusqu'à 1713 (Telmon & Ferrier, 2007 : 12-14) et que les communes étaient, de ce fait, francophones. En outre, parce que la langue française devient, entre 1314 et 1840, la langue liturgique des Catholiques et des Vaudois dans les *vallées vaudoises*⁷⁶ (Telmon & Ferrier, 2007 : 13). Même si en 1840, avec les réformes scolaires émanées par Carlo Alberto, l'enseignement de l'*italien* (de type toscan) et du *latin* devient fondamental dans la formation des jeunes piémontais (Telmon & Ferrier, 2007 : 14), à la Chambre des députés le *français* est encore toléré jusqu'à la fin des années 1850. Ce n'est qu'en 1860, lorsque les communes francophones du Piémont occidental sont léguées à la France⁷⁷, que le nombre de locuteurs francophones diminue de façon exponentielle et

⁷³ Cf. Chapitre II et Chapitre III.

⁷⁴ Connu comme étant la langue officielle et majoritaire pendant plusieurs siècles (XII^e-XIX^e) dans les *vallées vaudoises* et la vallée de Suse.

⁷⁵ Les problématiques linguistiques de l'aire et des parlers pris en compte, seront reprises et détaillées dans les chapitres suivants (Chapitres II & III).

⁷⁶ La haute vallée du Chisone est annexée au diocèse d'Embrun (Dauphiné), et ce jusqu'en 1802 (Telmon & Ferrier, 2007 : 13) et la langue du culte est le *français*. En 1532, les Vaudois transalpins et cisalpins adhèrent aux *Églises Réformées* d'Allemagne et de Suisse, en faisant traduire la Bible en *français* de sorte que la langue de culte et de liturgie connue de tous soit le *français*. La Maison de Savoie et le Royaume de France, dans leur lutte contre les Vaudois, utilisent le *français* pour promouvoir plus efficacement les persécutions (Telmon & Ferrier, 2007 : 14). Pour finir, au XVIII^e siècle, dans la période des Lumières, le *français* – aux côtés de l'*italien (toscan)* – reste la langue officielle et la langue de prestige utilisée à la cour (Telmon & Ferrier, 2007 : 14).

⁷⁷ Le Traité de Turin de 1860 prévoyait l'annexion du Comté de Nice, et de l'actuelle Savoie, à la France.

que l'*italien* devient la langue officielle unique de la région (Telmon & Ferrier, 2007 : 14). D'après les spécialistes, jusqu'à la Première Guerre Mondiale, le *français* joue un rôle prépondérant dans la société piémontaise des *vallées vandoises*, au côté des parlers *provençaux* locaux : il devient une *langue d'affirmation sociale*⁷⁸ ou encore, le témoin d'une forme de *bilinguisme social* (Telmon & Ferrier, 2007 : 46-49).

À partir des années 1970 on assiste, dans les *vallées vandoises*, à une redécouverte de l'*identité culturelle* et *linguistique occitane* promue par de nombreuses associations locales : cette re-découverte du patrimoine linguistique et culturel local, se développe dans un contexte historique particulier qui nous rappelle la naissance d'un mouvement socio-politique souhaitant l'indépendance de l'*Occitanie*, en France, à la même époque.

Notre étude se concentre notamment sur le concept de l'*identité linguistique* et du rôle qu'assument les langues non-officielles, minoritaires (*occitan* et *français*) et majoritaire (*piémontais*)⁷⁹, dans la construction des *identités linguistiques*. En nous référant particulièrement à ces langues sub-régionales et caractéristiques de l'aire, nous allons donc nous intéresser aux expressions de(s) l'*identité(s) linguistique(s)*, qu'elles soient collectives ou individuelles. Pour sonder l'*identité linguistique* d'un groupe ou d'un individu, nous verrons qu'il faut analyser son discours métalinguistique et, en quelque sorte, observer les expressions de sa *conscience linguistique*⁸⁰ : en d'autres termes, questionner le sujet sur son sentiment d'appartenance et d'altérité linguistique, mais pas uniquement. Il est aussi possible, de voir comment se positionne l'*identité linguistique* collective ou individuelle dans les choix linguistiques que les locuteurs opèrent au quotidien.

La construction de l'*identité linguistique collective* ou *individuelle* est un processus « liquide⁸¹ » (cf. Bauman, 2003, 2010) et complexe au travers duquel les individus s'identifient linguistiquement en continuité avec ceux qui leur sont semblables (*mêmeté*) ou bien, en scission avec ceux qui leur sont différents (*ipseité*)⁸², dans le temps (en continuité) et en interaction avec d'autres individus, groupes ou communautés⁸³.

⁷⁸ Texte original : « La valenza di lingua di affermazione sociale » (Telmon & Ferrier, 2007 : 46).

⁷⁹ Nous soulignons que dans le cas du Piémont les langues minoritaires protégées par la loi 482/1999 sont le *français*, l'*occitan*, le *francoprovençal* et le *walsér*.

⁸⁰ Cf. Chapitre IV, § IV.1

⁸¹ Pour reprendre la définition de Zygmunt Bauman de la société moderne « liquide », par opposition à la société passée « solide » ; cette considération sur la société moderne influe sur l'état de définition du concept « identité » (Bauman, 2003, 2010).

⁸² Concepts évoqués par Ricœur (1990 : 13-14).

⁸³ Cf. Chapitre IV, § IV.1.1.1.

Dans notre étude, nous nous intéressons aux locuteurs des variétés majoritaires non-officielles *piémontaises*⁸⁴ parlées à Villar Perosa et à Pinerolo, ainsi que des variétés minoritaires non-officielles *occitanes*, telles que celles adoptées à San Germano Chisone et à Prarostino⁸⁵ (*cf.* Chapitres II & III).

⁸⁴ Dont le *piémontais* (koinè *turinoise*) fait partie.

⁸⁵ *Cf.* Chapitres II et III.

Chapitre II

Les langues minoritaires dans l'aire du Piémont occidental et les contacts linguistiques

« Il tono [registro] del discorso varia a seconda dell'ambiente cui l'individuo si rivolge e da cui mira a farsi capire, varia pure secondo l'esperienza linguistica di chi parla, e varia infine da individuo a individuo, da momento a momento, a seconda della personalità di chi parla [...]. Ma in ogni caso il tono è sempre il segno di un ossequio o di una ribellione, e più sovente dell'uno e dell'altro insieme, all'impero di una tradizione. »¹ (Terracini, 1935 : 183).

Cette section propose une vue d'ensemble sur les dynamiques de contact qui interviennent dans les répertoires linguistiques des Italiens, et notamment dans les communautés observées, en combinant, à la fois, une perspective macrosociolinguistique et microsociolinguistique.

Par ailleurs, nous posons les bases d'une analyse microlinguistique de l'aire qui sera effectuée au Chapitre III : à cet effet, nous faisons allusion à l'analyse des phénomènes de variation phonétique, et plus particulièrement, vocalique et lexicale. C'est ici que nous rendons compte des usages et des habitudes linguistiques effectifs des participants aux enquêtes, choisis à l'intérieur de communautés linguistiques hétérogènes, afin de mesurer les correspondances et les écarts entre la réalité linguistique décrite dans ce chapitre et au Chapitre III, d'une part, et la perception qu'ont les informateurs sur leurs propres usages et habitudes (*cf.* Chapitre VI), d'autre part.

II.1 Généralités

Le panorama plurilingue et diglottique du territoire italien (Berruto, 1987) diffère de ce que l'on rencontre en France (Kremnitz, 1987) pour des raisons géopolitiques, historico-sociales et linguistiques.

¹ NT : « Le ton [registre] du discours varie en fonction de l'environnement dans lequel l'individu évolue et dans lequel il entend se faire comprendre, il varie aussi en fonction de l'expérience linguistique de celui qui parle, et il varie pour finir d'un individu à un autre, d'un moment à un autre, en fonction de la personnalité de celui qui parle [...]. Mais dans tous les cas le ton est toujours le signe d'un respect ou d'une rébellion, et souvent de l'un et l'autre ensemble, dictés par la tradition. »

Comme le résumé Lorenzetti (2002 : 17-18),

« [...] la storia dell'italiano inizia a Firenze tra Duecento e Trecento, e le sue tappe principali sono la fortuna dei grandi autori trecenteschi, soprattutto Dante, l'imporsi del modello grammaticale indicato dal veneto Pietro Bembo nel 1525, infine l'affermarsi della lingua « risciacquata in Arno » che Alessandro Manzoni usò nell'edizione del 1840 dei *Promessi sposi* »².

Ce qui a favorisé l'affirmation du *florentin* et plus en général des dialectes toscans a été une proximité au latin supérieure à celle d'autres variétés *italo-romanes*, ce qui le rendait plus facilement compréhensible par ceux qui connaissaient le latin (prêtres, médecins, avocats ...). À la fortune littéraire du *florentin* s'est ajouté le prestige de commerçants et banquiers toscans entre XIV^e et XV^e siècle : certains d'entre eux avaient même soutenu la gloire des grands écrivains. À la fin du XVI^e siècle, la variété de Dante, Pétrarque, Boccace et d'autres écrivains florentins, mais aussi de banquiers et commerçants florentins ainsi que d'hommes politiques, de papes et d'écrivains est ainsi devenu la langue commune (De Mauro & Lodi, 1993 : 26-27).

Cependant, jusqu'à l'Unité d'Italie en 1861 l'italien a été presque exclusivement une langue écrite mais aussi une langue de l'oralité formalisée et officielle, proche donc de l'écrit (Lorenzetti, 2001 : 18). L'« italoophonie » est donc très limitée et la majorité de la population est dialectophone : d'après les estimations « prudentes » (Lorenzetti, 2001 : 18) de De Mauro (2015 [1963] : 43), seulement 3% de la population parle l'*italien*³ et 80% des individus est analphabète. Il a été démontré (De Mauro & Lodi, 1993 ; Coveri, 1998 ; D'Agostino, 2007) que la croissance de l'italophonie est corrélée à la diminution de l'analphabétisme, mais, malgré le développement d'une politique d'instruction nationale obligatoire⁴, les régions italiennes présentent des panoramas linguistiques diversifiés en rapport à l'héritage géopolitique fragmenté qui précède l'Unité : ceci, a pour conséquence une diffusion asymétrique de l'alphabétisation et de l'italophonie, dans tout le territoire. Par exemple, autour des années 1880, le nord de la péninsule (Piémont, Lombardie et Ligurie) enregistre un taux d'analphabétisme inférieur à 50% : il faudra alors attendre 50 ans pour observer, dans le sud du territoire, une situation similaire à celle rencontrée dans le nord (D'Agostino, 2007 : 29).

² « [...] l'histoire de l'italien commence à Florence entre 1200 et 1300, et ses principales étapes sont le succès des grands auteurs du XIV^e siècle, surtout Dante, l'imposition du modèle grammatical indiqué par le vénitien Pietro Bembo en 1525, finalement l'affirmation de la langue « rincée dans l'Arno » qu'Alessandro Manzoni utilisa dans l'édition de 1840 des *Fiancés* ».

³ Le 3% de l'époque équivaut à 630 000 italophones sur 20 000 000 d'habitants. Pour d'autres auteurs, comme Castellani (1982), les italophones étaient le 10%.

⁴ Loi Casati de 1859.

Le flux migratoire des années 1890, l'industrialisation de 1880-1914 et les migrations internes liés à ce dernier phénomène, le développement d'un appareil administratif national, la Première Guerre et le Fascisme, influencent à différents niveaux l'apprentissage de l'*italien* à une plus grande échelle (D'Agostino, 2007 : 29-43) : il suffit de penser à la politique linguistique menée par le Fascisme, « ultra normative et conservatrice », ainsi qu'au développement des médias tels que la radio et le cinéma à partir des années 1930, pour imaginer que la courbe *dialectophonie* vs. *italophonie* s'inverse. Dans la décennie 1950-1960, la population italienne connaît une phase d'acculturation très importante et on constate que l'analphabétisme national avoisine 13%. Le tableau II.1.1.1, ci-dessous, montre les données recueillies par l'Institut National de Statistique (ISTAT) italien concernant les pourcentages de dialectophones et d'italophones en fonction du niveau d'instruction, dans la période 1950-1970 (D'Agostino, 2007 : 50).

		1951	1961	1971
Pas d'école primaire	Dialectophones	65%	49%	32%
Ecole primaire	Italophones, utilisant le dialecte ou pas	35%	57%	68%

Tableau II.1.1 - Données ISTAT 1951-1971 : tableau issu de D'Agostino (2007 : 50).

Il est intéressant de noter qu'au niveau de l'instruction, dans un laps de temps de vingt ans, le nombre d'italophones double : certes, ici, les taux d'italophonie déclarée ne reflètent pas une situation d'italophonie exclusive et sous-entendent la présence d'énoncés en langue mixte, c'est-à-dire d'*italien* mélangé au dialecte.

Nous soulignons que cette dynamique, qui oppose l'augmentation de l'italophonie à la diminution de la dialectophonie, se perpétue encore des années 1970 jusqu'à nos jours : par exemple, en 2006, l'ISTAT observe que 5% de la population se déclare dialectophone (exclusive), dans les interactions verbales, contre 45% qui serait italophone exclusive. Ci-dessous, nous montrons les données ISTAT, élaborées par D'Agostino (2007 : 55), qui illustrent cette tendance générale depuis les années 1970 jusqu'aux années 2000.

TAB. 3.1. Percentuale di persone che dichiarano di parlare «solo o prevalentemente dialetto» nelle relazioni con estranei (dialettofoni esclusivi)

1974 (DOXA)	1982 (DOXA)	1988 (ISTAT)	1995 (ISTAT)	2000 (ISTAT)	2006 (ISTAT)
29	23	14	7	7	5

TAB. 3.2. Percentuale di persone che dichiarano di parlare «solo o prevalentemente italiano» nelle relazioni familiari (italofoni esclusivi)

1974 (DOXA)	1982 (DOXA)	1988 (ISTAT)	1995 (ISTAT)	2000 (ISTAT)	2006 (ISTAT)
25	29	42	44	44	45

Tableau II.1.2 - Données ISTAT 1974-2006, in D'Agostino (2007 : 55). Au Tab.3.1, figurent les pourcentages des individus qui ne déclarent parler que le dialecte (dialectophones exclusifs). Au Tab.3.2, figurent les pourcentages des individus qui ne déclarent parler que le italien (italophones exclusifs).

L'alternance codique et le mélange de codes augmentent en passant de 24% en 1988 à 32,5 % en 2006 (Savoia & Baldi 2009 : 210).

Les situations d'italophonie et de dialectophonie *exclusives* constituent les *extrema* des usages linguistiques plurilingues qui s'articulent dans toute la péninsule. En effet, l'*italien* utilisé par la population varie fortement d'une zone géographique à l'autre (diatopie), mais aussi en référence aux paramètres sociaux (diastratie), situationnels (diaphasie) et d'usages (diamésie). Ces axes variationnels sont inclus respectivement, l'un dans l'autre, dans une hiérarchie sociolinguistique : la diastratie est incluse dans la diatopie, la diaphasie dans la diastratie et la diamésie dans la diaphasie (Berruto, 1993a : 10). Les deux premiers axes — diatopique et diastratique — présentent, en revanche, une inclusion réciproque (Berruto, 1993a : 11). Cela signifie que les variétés de l'*italien* sont toujours déterminées par des paramètres géographiques et sociaux : on dira alors qu'un locuteur italien « [...] nel periodo di sviluppo linguistico impara una varietà sociale dell'italiano della propria regione, entro la quale impara diversi registri adeguati a diverse situazioni, entro cui impara la fondamentale dicotomia fra parlato e scritto. »⁵ (Berruto, 1993a : 10).

Lorsqu'on parle d'*italien*, de manière générale, on fait référence à un « ipotetico repertorio medio, che costituisce la griglia di tipi e varietà [e dei rapporti che intercorrono tra di loro] [...],

⁵ NT. « [...] dans la période de développement linguistique apprend une variété sociale de l'italien de sa région, au sein de laquelle il apprend différents registres adaptés à chaque situation, dans lesquels [*i.e.* registres] il apprend la dichotomie fondamentale entre parlé et écrit ».

sottostante a ciascuna situazione regionale»⁶ (Berruto, 1993b : 4). Ce «répertoire moyen hypothétique», que nous nommons *italien moyen*, reflète l'usage cultivé et commun de la langue, fortement contraint par les axes diamésique et diaphasique. À l'*italien moyen*, s'ajoute une autre variété présente dans les répertoires des habitants de la péninsule, qui est caractérisée par chacune des situations linguistiques régionales : il s'agit là de l'*italien régional populaire*, qui englobe aussi l'*italien régional piémontais*.

Dans l'image qui suit (Figure II.1.1.3), nous souhaitons illustrer comment l'*italien régional* se positionne dans un *continuum* linguistique pluridimensionnel des variétés d'*italien*, en renvoyant au schéma de Berruto (1993a : 12). Seules les trois dimensions diastratique, diaphasique et diamésique de la variation sont représentées ci-dessous, car la première, diatopique, est incluse dans la seconde, diastratique.

Encerclé, en noir apparaît l'*italien standard* et en rouge, l'*italien régional (populaire)*. Berruto (1993a : 12) montre que l'*italien régional* est fortement contraint en termes de diatopie, diastratie et diaphasie, contrairement à l'*italien standard* marqué diamésiquement et diaphasiquement. L'*italien régional* peut, donc, être génériquement considéré comme une variété sociogéographique⁷.

⁶ NT : « un hypothétique répertoire moyen, qui constitue la grille de types et variétés [et des rapports qui se développent entre ces types et variétés], propre à chaque situation régionale ».

⁷ V. aussi Marcato (2001).

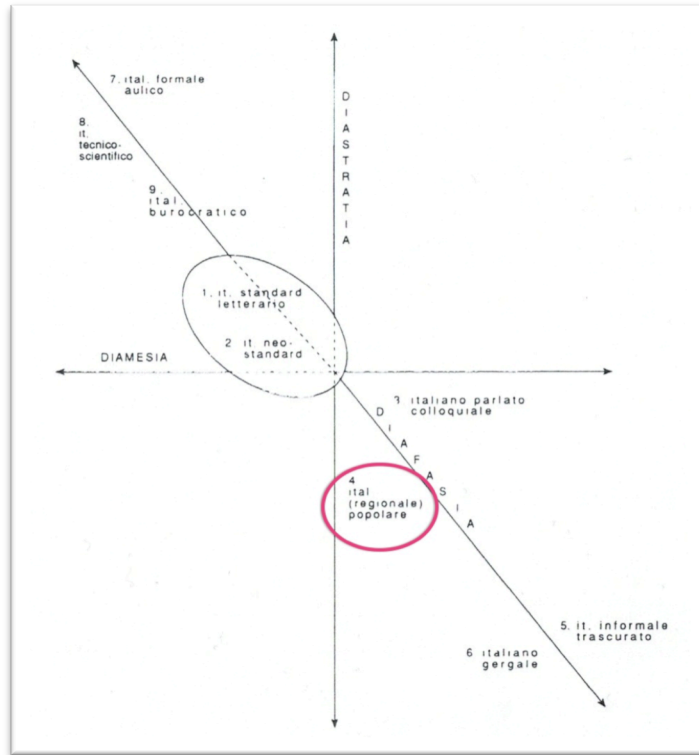


Figure II.1.3 - Les neuf variétés principales de l'italien, par Berruto (1993a : 12).

II.1.1 Rapport *italien*/variétés locales : conditions de la variation

Le répertoire plurilingue des Italiens demeure assez complexe puisque, aux côtés de l'apprentissage de *l'italien* peut se développer, aussi, l'apprentissage d'une variété locale, appartenant ou pas au groupe *italo-roman*⁸, génériquement nommé *dialecte*. Jusqu'aux années 1970, comme nous l'avons vu au § II.1, *l'italien* représente surtout la langue de socialisation secondaire, apprise dans un contexte formel d'enseignement scolaire, où le parler local représente la langue de socialisation primaire, acquise dans un contexte familial et informel. À partir des années 1980-1990, cette situation s'inverse, notamment en milieu urbain (D'Agostino, 2007). Dans les années 1990, les spécialistes relèvent qu'une majorité relative de la population italoophone⁹ connaît et emploie, à la fois *l'italien* et les variétés locales dans différents contextes ; seule une petite minorité, de l'époque, n'est pas en mesure de parler la langue officielle (*cf.* Tableau II.1.1.2)¹⁰. Cette situation dépend exclusivement de facteurs sociaux qui conditionnent, en grande ou en petite partie, la permanence d'une dialectophonie exclusive (Berruto, 1993a : 6).

⁸ Un cas emblématique est celui des locuteurs albanophones de l'Italie méridionale, dont les communautés résident sur la péninsule depuis le XIV^e siècle et conservent leurs parlers arbëreshë : on retrouve l'arbëreshë dans plusieurs régions du sud de l'Italie (Calabre, Sicile, Molise, Abruzzes, Pouilles, Campanie et Basilicate).

⁹ L'ISTAT révèle que dans la fin des années 1990, 95% de la population parle habituellement italien et que 60% des Italiens pratiquent encore le *dialecte* dans les conversations quotidiennes.

¹⁰ Ici, nous ne tenons pas compte du phénomène d'immigration exogène.

2.1.1.1 Les variétés locales de la péninsule sont des variétés linguistiques « à part entière », et non des variétés de l'*italien* (Berruto, 1993a ; Sobrero, 1993 ; Stehl, 1995) : notamment elles sont, soit (i) des dialectes dépendant de systèmes *romans* exogènes, soit (ii) des variétés qui s'écartent du système *italien*, mais qui ne rentrent pas dans un système *roman*, ou bien (iii) des parlers qui forment avec le *toscan*, un système de dialectes *romans* (Grassi, Sobrero & Telmon : 74)¹¹. La carte montrant la subdivision des variétés locales de la péninsule, insérée à la page suivante (Figure II.1.1.2), met en évidence les principales aires dialectales du territoire¹². Plus spécifiquement, nous remarquons trois groupes linguistiques distincts sur le territoire du Piémont¹³ : un majeur à l'est, celui gallo-italien, et deux mineurs, celui gallo-roman à l'ouest, et celui germanique, au nord-ouest (ce dernier, non représenté dans la carte II.1.1.2 est présent dans la figure II.1.1.1 qui suit).

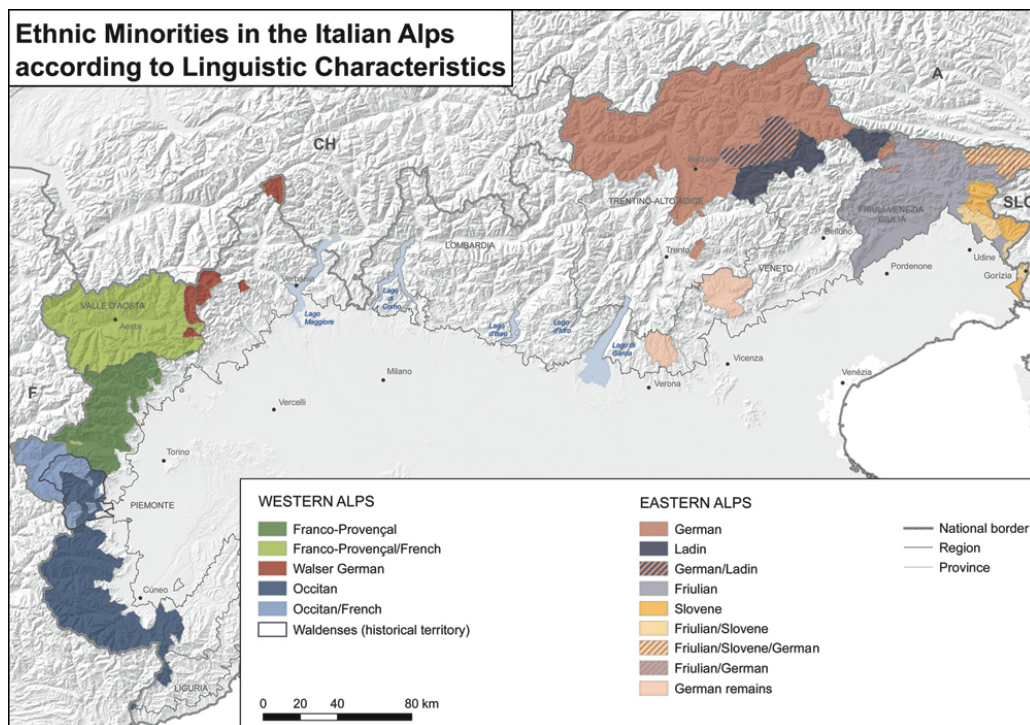


Figure II.1.1.1 - Les minorités linguistiques autochtones des Alpes italiennes (Steinicke & al, 2011 : 5).

¹¹ Tripartition décrite par G.I. Ascoli (1882-85).

¹² Cf. aussi la subdivision dialectale dans Pellegrini (1977), republiée en ligne sur : <http://www.archiviodipartimentolingue.unito.it/ronco/documents/>.

¹³ Nous reviendrons sur le détail de ces aspects au § II.2.

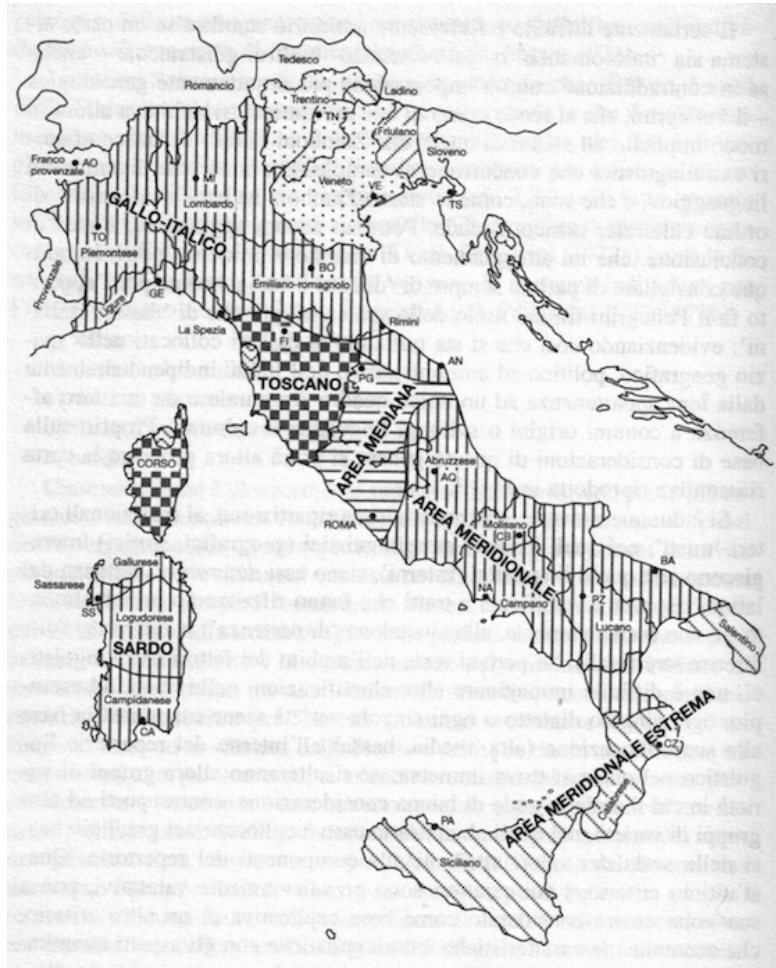


Figure II.1.1.2 - Les dialectes italiens, d'après Grassi, Sobrero & Telmon (1997 : 82).

Le rapport existant entre l'*italien* et les variétés locales pourrait être considéré, d'une manière générale et sur la base de ce que nous venons d'évoquer, comme un rapport de *diglossie* (Ferguson, 2000 [1959]). Cependant, d'après Trumper (1977), Trumper & Maddalon (1982) et Berruto (1993a, 1993b), les cas et les catégories énoncées par Ferguson pour diagnostiquer la situation de « diglossie » ne peuvent pas s'appliquer à la situation *italo-romane* pour deux raisons. En premier lieu, le rapport fonctionnel entre l'*italien* et la variété locale — respectivement « langue haute » (LH) et « langue basse » (LB) d'un répertoire — impliquerait que les deux langues soient employées quotidiennement à l'oral : jusqu'aux années 1970-1980, dans le cadre des répertoires italiens, la LB est la langue orale et de socialisation primaire. En second lieu, on observe que l'*italien* a conquis les interactions linguistiques dans le cadre familial, même en présence d'interlocuteurs dialectophones natifs, depuis ces 40 dernières années¹⁴ : l'augmentation

¹⁴ Bien qu'il s'agisse de formes ne coïncidant pas avec l'*italien standard*. À ce propos, plusieurs auteurs préfèrent parler d'« italien de l'usage moyen » (Berruto, 1993b : 4) ou d'« italien commun », entre autre, pour éviter la référence à la notion d'« italien standard » qui reste, encore aujourd'hui, une entité de référence théorique correspondant essentiellement à l'usage écrit. Les débats à ce propos sont assez nombreux et plusieurs ouvrages et colloques font le point sur la situation, comme le montrent Lo Piparo et Ruffino (2003) qui abordent la question de l'identité du

d'italophones natifs est à imputer sans doute à la croissance socio-économique du pays. Pour ces deux raisons, Berruto (1987, 1993a, 1993b) qualifie le répertoire linguistique de la péninsule de « *repertorio italo-romanzo medio [definito] come una situazione di bilinguismo endogeno (o endocomunitario) a bassa distanza strutturale con dilalìa¹⁵ » (Berruto, 1993a : 5). Cette définition, partagée par tous les spécialistes, rassemble en elle un grand nombre d'aspects linguistiques, sociolinguistiques et historiques. En effet, (1), l'étiquette *bilinguismo endogeno* (ou *endocommunitario*), renvoie à l'observation selon laquelle les répertoires linguistiques italiens ne connaissent pas une différence structurale significative entre les deux langues LH et LB, contrairement à ce que l'on constate dans les répertoires bilingues classiques : ceci se vérifie lorsque les deux langues de référence sont des variétés *romanes* contiguës de même souche et qu'un phénomène d'*italianisation* (aplanissement) de la LB se vérifie en faveur de la langue de prestige (LH). Le terme « *endocommunitario* », nous rappelle aussi que le bilinguisme italien est *interne* aux communautés de locuteurs : il n'est donc pas le fruit de migrations ou de déplacements de populations plus (ou moins) récents. Enfin, (2), par *dilalìa*¹⁶, le sociolinguiste entend résoudre la problématique, pertinente pour la sociolinguistique italienne, qui règle le rapport fonctionnel de statut social entre la LH et la LB : l'emploi des deux langues dans les interactions quotidiennes s'effectue avec des superpositions relativement importantes en fonction, du registre (formel/informel), de la situation (domaines : familial, amical, école, travail, en public...) et des interlocuteurs. Dans les faits, le statut de la LH (formelle et écrite) diverge de celui de la LB (informelle et orale) : la LH est adoptée dans tous les domaines socio-culturels alors que la LB est utilisée dans les domaines restreints aux côtés de la LH (famille, groupe de pairs, religion, domaine agricole ou d'élevage). Les superpositions et les contacts entre les deux sont, en revanche, nombreux (cf. § II.3).*

Nous n'irons pas plus loin dans l'examen de cette définition puisque nous nous intéresserons, plutôt, aux divergences et aux convergences qui surgissent de l'implication de ces quatre dimensions au sein des deux systèmes linguistiques, LH (*italien*) et LB (parler local) : le but étant de vérifier si la corrélation entre ces quatre dimensions s'effectue de façon similaire ou pas, au sein des systèmes des « variétés locales » prises en compte. *A priori*, l'adaptation révèle quelques difficultés. Tout d'abord, les parlers locaux présentent une gamme de variation qui semble s'articuler majoritairement sur les quatre dimensions — diatopique, diachronique, diaphasique et diastratique —, avec des contraintes dues à la position de ces mêmes parlers dans

« standard » tenant compte non seulement de la dichotomie oral/écrit mais également des différentes modalités de l'oralité et de l'écriture.

¹⁵ NT : « repertoire italo-roman [...] definito come una sorte di bilinguismo endogeno (endocommunitario) a basso rendimento strutturale con *dilalìa*. ».

¹⁶ Cf. Berruto, 1987.

le répertoire linguistique des communautés : si la variation de l'*italien* est ouverte vers le bas, en revanche, celle des variétés locales est fermée ou limitée vers le haut. Cela implique que cette dernière soit une sorte de langue « *au statut social inférieur* » et « *à faible potentiel communicatif* » (Berruto, 1993a : 22) : elle peut apparaître aussi comme une langue limitée dans sa diffusion géographique (en diatopie), mais aussi de part son emploi en fonction des situations et des registres. On note aussi, dans une perspective diachronique et diaphasique, que l'utilisation orale des dialectes, en situation informelle, entraîne des phénomènes d'étiollement linguistique presque inévitables, au fil du temps et des générations¹⁷ ; on peut aussi, mentionner, d'autre part, un haut degré d'*italianisation* de ces variétés orales au profit de la langue officielle standardisée. Dans une perspective diatopique, l'extension géographique occupée par les dialectes est grandement limitée aux aires moins exposées aux flux migratoires massifs et internationaux, comme les zones rurales. Cependant, du point de vue diastratique, la stratification sociale se montre beaucoup plus influente dans l'opposition *italien*/variétés locales, que sur la variation *interne*¹⁸ au dialecte lui-même (Berruto 1993 : 22)¹⁹ : à cette situation font exception les *koinè*²⁰ *littéraires dialectales* (*turinois, vénitien, napolitain, etc...*) qui sont employées, dans les métropoles, par les hautes sphères sociales. Dans ce dernier cas, en effet, l'opposition ville/campagne introduit, pour une variété locale, un paramètre d'évaluation complexifiée par la présence d'une *koinè* : celle-ci double l'effet d'aplanissement de l'*italien* et estompe les différences entre parlars locaux ayant un statut plus faible. On se retrouve alors, dans certaines régions, avec une hiérarchie au sein même des variétés locales basses (LBs) : le plus haut statut social reviendrait à celui de la *koinè*.

Face à ces nombreux paramètres, Berruto (1993a : 18-26) met en évidence quatre variétés fondamentales (non exclusives) hiérarchisées de la LB, dans la composition des répertoires linguistiques italiens : de la variété au statut plus haut à celle au statut plus bas, nous avons (a) la *variété locale littéraire* (ou *koinè dialectale*), employée à l'écrit dans les textes poétiques et narratifs ; (b) la *variété locale urbaine*, regroupée dans les différents domaines d'emploi oral du parler, dans la réalité contemporaine de la ville ; (c) la *variété locale rustique*, où ce dernier adjectif souligne l'emploi

¹⁷ En termes de transmission linguistique.

¹⁸ Ici, socio-dialectale.

¹⁹ Ceci signifie que dans le domaine de la variation diastratique la différence sociale entre un locuteur instruit et son interlocuteur moins instruit sera moins évidente dans le dialecte, que dans l'italien ou, parce que le premier utilisera l'*italien* et le second le *parler local*.

²⁰ Le terme dérive du grec *koinè diálktos* qui désigne une langue supra-régionale, dans un contexte de fractionnement dialectal : c'est une langue commune acceptée en tant que telle dans l'usage linguistique (Coluccia, 2010). Elle est adoptée dans un territoire —sub-régional, régional, supra-régional ou national— avec des caractères uniformes, par opposition aux variétés locales qui sont géographiquement limitées en termes d'extension et variés (Beccaria, 1994-96 : 408-409). Généralement c'est une langue qui se stabilise au premier abord dans la norme littéraire, à l'écrit, et qui, en vertu du prestige de la ville ou de la communauté linguistique qui en fait usage, acquiert un statut social élevé en rapport aux autres variétés locales limitrophes (Telmon & Ferrier, 2007 : 12). C'est le cas par exemple du *turinois*, *koinè* dialectale du Piémont (Regis, 2011).

de cette variété dans les campagnes ; (d) la *variété argotique*, qui regroupe toutes les formes expressives ou allusives d'utilisation du parler local, parmi lesquelles les argots (Berruto, 1993a).

2.1.1.2 Dans le sens du contact linguistique entre les deux langues, *italien* (LH) et variété locale (LB), nous focalisons notre attention sur un phénomène relevé ces dernières années par les dialectologues, qui porte le nom de « *italianisation* des parlers locaux », déjà évoqué *supra* (Griset, 1966 ; Menusan, 1973-74 ; Berruto, 1993a : 27). On parle de variété locale *italianisée* sur la base d'une présence, plus ou moins importante, d'emprunts lexicaux à la langue officielle nationale, ainsi que des traits morphosyntaxiques dérivés du contact avec l'*italien moyen* (Telmon, 1993 : 101). Cependant, le « produit » qui dérive de l'interférence entre les deux pôles (*italien* et variété locale) varie dans les dimensions diatopique, diastratique, diaphasique et diastratique, comme un système à part entière. L'étiquette « *variété locale italianisante* » ne résout pas certains problèmes d'ambiguïté : l'attraction envers les variétés basses de l'*italien* et la variété locale, produit des entités intermédiaires à plusieurs niveaux sans que l'on puisse définir aisément tous les degrés mixtes de compénétrations, auxquels ce processus donne lieu. On assiste souvent à la formation de traits ne pouvant plus être classés et qui s'apparentent à des formes 'hybrides'. Ainsi, l'*italianisation* du lexique et de la morphosyntaxe représentent les aspects plus remarquables de l'influence de l'*italien* sur le dialecte : « l'affaiblissement » de la structure d'un dialecte et l'évolution morphologique du lexique, restent des discriminants que l'on peut facilement associer à l'un ou à l'autre système. La phonétique, l'intonation et la phraséologie semblent être, en revanche, dans ce phénomène, plus résistants aux effets de *italianisation* (Berruto, 1993a ; Telmon, 1993 : 101).

2.1.1.3 Du contact linguistique qui se produit dans le sens de la *koinè dialectale* (LB) vers l'*italien moyen* (LH), naît l'*italien régional*, une variété sociogéographique d'*italien* caractérisée localement et régionalement. Les raisons de la présence d'un italien régional seraient à imputer à un phénomène d'émigration interne et au rapide peuplement des villes, suite à une industrialisation tout aussi rapide du chef-lieu régional, Turin, et du passage d'une économie agricole sous-développée à une économie industrielle de consommation ; ce processus a entraîné un dépeuplement massif des campagnes (par ex. Asti et Cuneo) et des vallées alpines (par ex. vallées pinérolaises), en provoquant des changements soudains dans les rapports sociaux, entre groupes démographiquement nombreux qui se déplacent de la campagne, ou de la montagne, à la ville. La contrepartie sociolinguistique de ce phénomène a été la coprésence, au Piémont, de plusieurs systèmes linguistiques en situations de contact (Berruto 1974 : 9). D'après Cortelazzo & Paccagnella (1992 : 269) l'*italien régional* est un

« sottoinsieme coerente di italiano fortemente influito, a tutti i livelli, dal dialetto, al punto che i tratti identificanti di questo italiano, quello che lo differenziano da un (ipotetico) italiano medio, sono proprio, e quasi solo, quelli locali. »²¹ (Cortelazzo & Paccagnella, 1992 : 269 ; cité aussi dans Telmon, 1993 : 100).

Nous notons, en premier lieu que le rapport entretenu entre l'*italien moyen standard* et l'*italien régional* est déterminé en termes de convergence et divergence, de manière non-univoque : le premier diverge du second, mais le second converge vers le premier (Telmon, 1993 : 98-100 ; Cortelazzo, 2001). En second lieu, nous soulignons que Telmon (1993) explicite²² cette dynamique en démontrant que seuls certains niveaux linguistiques des dialectes influent sur l'*italien moyen* pour caractériser l'*italien régional* (Telmon, 1993 : 100-141). Ainsi dans les niveaux d'analyse structurelle de l'*italien régional*, l'influence dialectale se fait sentir davantage au niveau phonétique et intonatif (cf. § II.1.1 : 2.1.1.2 du présent chapitre) ; à l'inverse, le niveau morphologique de l'*italien régional* semble être plus résistant que les autres. Pour argumenter ces propos, nous reportons le schéma de Telmon (1993 : 101) qui illustre synthétiquement les rapports d'interférence entre l'*italien régional* et le dialecte dans cette dynamique de contact :



Figure II.1.1.3 - Schéma de Telmon (1993 : 101) illustrant les niveaux d'interférence structurelle entre dialecte et italien, dans le diasystème italien régional.

L'*italien régional* résulte être marqué localement, aux niveaux de l'intonation, de la phonétique et de la phraséologie (cf. Telmon, 2016a). Nous ne rentrerons pas ultérieurement dans les détails structurels qui composent une variété d'*italien régional*, mais nous souhaitons évoquer cet aspect pour mieux appréhender les dynamiques de contact linguistique qui caractérisent l'aire du Piémont occidental et les données sociolinguistiques collectées au § II.3.

²¹ NT : « sous-ensemble cohérent d'italien fortement influencé, à tous les niveaux, par le dialecte, au point que les traits identifiants cet italien, ce qui le différencie d'un (hypothétique) italien moyen, sont véritablement, et presque uniquement, ceux [*i.e.* les traits] locaux. »

²² Telmon parle d'*italiens régionaux* qui « [...] potrebbero essere considerati dei sistemi dialettali intermedi (interlingue), autonomi, coerenti, dinamici e relativamente strutturati, nei quali l'interferenza di completamente è costituita dal sostrato dialettale « primario ». » (Telmon, 1993 : 100 ; italique de l'auteur). NT : « [...] pourraient être considérés comme des systèmes dialectaux intermédiaires (interlangues), autonomes, cohérents, dynamiques et relativement structurés, dans lesquels l'interférence d'aboutissement est constituée de substrat dialectal « primaire ». »

II.2 Dynamique de contact et minorités linguistiques au Piémont occidental

Le Piémont occidental est connu par les spécialistes pour une multitude de familles dialectales qui se côtoient et s'entremêlent. Etant donné la perspective imposée par le paramètre du *continuum* annoncé en début de chapitre (Berruto, 1993a, 1993b), il est difficile parfois de délimiter et différencier de manière nette les parlers entre eux. Nous ne mettrons certainement pas en discussion les acquis de la sociolinguistique ou de la géolinguistique ; cependant, nous tenterons de concilier les différents efforts et études menés par les linguistes italiens à l'égard d'une volonté de classification des variétés présentes dans le territoire qui nous concerne (*cf.* § II.2.3).

Nous avons vu précédemment que dans la zone géographique occidentale et méridionale du Piémont, et plus précisément à l'ouest de la diagonale Turin-Pinerolo, Pellegrini (1977 ; *cf.* Figure II.1.1.2) distingue deux principaux types dialectaux: les parlers gallo-italiens (*pedémontans*²³), à l'est, et les parlers gallo-romans (*francoprovençaux, français et occitans provençaux*) à l'ouest.

II.2.1 Les parlers gallo-italiens

Nous savons que dans tout le Piémont les conditions de substrat ethnique, aux temps de la colonisation romaine, furent semblables et que, pour cette raison, les parlers locaux de cette zone peuvent être insérés dans la famille du gallo-italien (Marazzini, 1991 ; Telmon, 1988a, 2001). On définit par gallo-italiennes, toutes les variétés locales de l'Italie septentrionale, qui avec celles de l'ancienne Gaule, ont eu un substrat *celtique* de départ (*cf.* Chapitre I § I.2.1). Dans le territoire du Piémont, on recense ces quatre sous-groupes gallo-italiens :

- 1) les parlers *piémontais*,
 - piémontais-turinois (*koinè dialectale*),
 - haut-piémontais, variétés péri-turinoises et pédémontanes²⁴ rustiques ;
 - dialectes du Monferrato (*monferrini*) ;
 - dialectes de la province d'Alessandria (*alessandrini*) ;
 - dialectes des Langhes (*langaroli*) ;

²³ Il s'agit d'un technicisme : ce terme adopté par Berruto (1974) et Telmon (1988a) définit un sous-groupe de parlers gallo-italiens, parmi lesquels ont retrouvé le *piémontais* (koinè turinoise oralisée) (*cf.* classification présentée au § II.2.1 qui suit).

²⁴ Littéralement « aux pieds des monts ».

- dialectes du Canavese (*canavesani*) ;
 - dialectes de la province de Biella (*biellesi*) ;
 - dialectes de la province de Vercelli (*vercellesi*) ;
 - dialectes de la Val Sesia (*valsesiani*).
- 2) les parlers *liguriens* ;
 - 3) les parlers *lombards* ;
 - 4) les parlers *émiliens* (Grassi, Telmon, Sobrero, 2003 : 54 ; Telmon & Ferrier, 2007 : 12).

Le premier sous-groupe, le numéro (1), est celui qui nous intéresse principalement.

Il existe une ambiguïté réelle entre les termes *turinois* (*koinè dialectale*) et *piémontais* : la *koinè dialectale régionale*, le *piémontais* oralisé, est totalement assimilable au *turinois littéraire*, comme code de communication possédé activement et/ou passivement dans toute la région, non seulement dans les zones alloglottes, mais aussi chez les communautés immigrées depuis un certain temps (Berruto, 1974 : 8-10). Néanmoins, il est vrai que le système linguistique que l'on appelle *piémontais*, né en opposition au *lombard*, au *ligurien* ou encore à *l'émilien*, correspond à un ensemble hétéroclite de parlers locaux très différents de *l'italien*, dans leur structure. Au XIX^e siècle, Graziadio Isaia Ascoli (1882) soulignait à juste titre que les variétés gallo-italiennes de la région paraissaient « staccarsi dal sistema italiano vero e proprio [...] »²⁵ (Ascoli 1882 : 103 ; cf. Telmon, 2001). En revanche, le *turinois*, *koinè littéraire*, est la variété locale urbaine de Turin, dont l'emploi a une fonction *relativement plus formelle par rapport aux parlers locaux* (Berruto, 1974 : 10), surtout dans les centres secondaires d'activités, comme par exemple à Pinerolo (Telmon, 1988a : 474 ; Berruto, 1974 ; Menusan, 1973-74).

Le terme *piémontais* se démarque, aussi, du terme *patois* habituellement adopté par la population locale pour désigner les parlers *minoritaires historiques* de l'aire²⁶ (*occitans, francoprovençaux* et *walsers*). Afin de ne pas superposer les termes de la *dialectologie générale* avec ceux de la *dialectologie perceptuelle* (subjective) — étant donné la perspective d'étude employée dans notre travail —, nous limiterons l'utilisation du terme *patois* aux descriptions fournies par nos participants aux enquêtes²⁷. Dans notre analyse nous tiendrons compte d'un usage du terme « *dialecte* » comme synonyme de *variété locale* ou de *parler local*, conforme à ce qui est propre habituellement pour la tradition dialectologique et sociolinguistique italienne.

²⁵ NT : « se détacher du [réel] système italien [...] » (Ascoli, 1882 : 103).

²⁶ Cf. § II.2.2 suivant.

²⁷ Cf. Chapitre VI.

II.2.2 Les minorités linguistiques et les parlers gallo-romans du Piémont occidental

La question de la tutelle des biens culturels des minorités est une préoccupation qui caractérise les gouvernements italiens à partir du XX^e siècle (Tani, 2006 ; Allasini & al., 2007 : 1-2 ; Telmon & Ferrier, 2007 : 7-9). Telmon et Ferrier (2007 : 7) expliquent, par ailleurs, que le faible pourcentage de locuteurs italo-phones déclarés dans les années 1970, à savoir 29 %²⁸, a pesé sur les débats des classes dirigeantes, notamment sur les questions de reconnaissance et de tutelle des « minorités linguistiques frontalières » qui avaient un lien plus ou moins fort avec les États voisins²⁹. Dans les années 1970, les régions qui n'étaient pas concernées par ce type de statut spécial commençaient à manifester leurs souhaits d'adhésion à un régime de protection, par la loi, des minorités linguistiques présentes sur leur territoire (Telmon & Ferrier, 2007 : 7 ; Tani, 2006). En 1992, à la souscription de la *Charte Européenne des Langues Régionales ou Minoritaires* (CELRM), les institutions italiennes sollicitent donc, implicitement, une manœuvre concrète du gouvernement pour reconnaître et valoriser toutes les minorités linguistiques présentes sur la péninsule (Telmon & Ferrier, 2007 : 7 ; Toso, 2008 : 7-68). C'est en 1999, avec la loi 482/1999, que le gouvernement italien règle la question de la tutelle des *minorités linguistiques historiques* sur tout le territoire : néanmoins, les spécialistes considèrent qu'il s'agit d'une avancée « aussi importante, que tardive » garantissant une pérennisation des spécificités linguistiques et culturelles des langues jusqu'à ce jour *négligées* par l'État (Telmon & Ferrier, 2007 : 7 ; Toso, 2008 : 54-57).

On apprend alors que les *minorités linguistiques historiques* recensées sur le territoire répondent au nombre de 12, parmi lesquelles nous avons le *français* et les variétés *albanaises, catalanes, germaniques, grecques, slovènes, croates, francoprovençales, frioulanes, ladines, occitanes* et *sardes*. Le débat critique relatif aux termes adoptés par la loi, aux ambiguïtés (socio)linguistiques qu'elle soulève et aux négligences qu'elle développe, pour les aspects culturels, est encore en cours. À ce sujet, nous nous limitons à souligner que la manière dont les langues ont été mentionnées dans le texte de loi occasionne quelques perplexités sur le fait qu'on se réfère, tantôt aux langues elles-mêmes, tantôt « aux populations » parlant ces langues. En effet, l'art. 2 de la loi jongle, aussi bien sur la sphère politique, en indiquant des populations qui appartiennent à d'autres nations (*i.e.* on

²⁸ Cf. § II.1 : Tableau II.1.2.

²⁹ L'Italie compte cinq régions à statut spécial ou autonome : la Sicile, la Sardaigne, le Friuli-Venezia-Giulia, la Vallée d'Aoste et le Trentino-Alto-Adige. Nous nous limitons à préciser que ces régions bénéficient d'une autonomie législative, administrative et financière, par rapport à l'État. La première a été rendue autonome en 1946, la dernière en 1963 et les autres en 1948.

parle de « populations albanaises, germaniques, slovènes... »), que sur la sphère linguistique, en désignant « le français, le francoprovençal, le ladin... »³⁰ (LO 482/1999, art. 2 (1)).

Sur le terrain, ce que prévoit la loi est parfaitement résumé par Telmon et Ferrier (2007 : 8), comme suit :

« Tale legge prevede infatti, oltre al principio di autodeterminazione (art. 3), secondo il quale la popolazione può richiedere, autonomamente o tramite il Comune di appartenenza, di essere riconosciuta come minoranza linguistica esistente³¹ su quel territorio, il diritto all'educazione linguistica impartita, oltre che nella lingua nazionale, anche nella lingua minoritaria (art. 4); l'assegnazione di fondi (destinati a enti o associazioni) a progetti sviluppati in attuazione della suddetta legge (art. 5) e l'utilizzo della lingua minoritaria in diversi ambiti fino ad allora trascurati (art. 7). »³² (Telmon & Ferrier, 2007 : 8).

Le principe d'autodétermination permet une délimitation territoriale des *minorités linguistiques* de la péninsule, reconnues comme enracinées *historiquement* : techniquement les Conseils départementaux (Provinciali) accordent cette reconnaissance aux communes qui en formulent la requête. Cette dernière peut être exprimée, soit par au moins 15% de la population inscrite aux listes électorales et résidente dans la commune (un tiers des conseillers communaux), soit par connaissance de résultats d'un référendum local organisé autour de cette question (Allasini & al., 2007 : 4). Ainsi, comme dans le cas du Piémont, le mécanisme est enclenché par les Conseils Communaux qui formulent leur requête auprès de la Province ; par ailleurs, les communes qui ne s'expriment pas par une requête à ce sujet, tout en se trouvant dans une aire d'implantation historique minoritaire, ne sont pas incluses dans ce processus législatif de reconnaissance par la Constitution.

Au Piémont, en avril 2005, on dénombre 172 communes ayant déclaré leur appartenance à une *minorité linguistique historique*, par l'application de la loi 482/1999 (Telmon & Ferrier, 2007 : 31) : il s'agit de minorités *germaniques (walser)*, *francoprovençales*, *occitanes* et *francophones*. Ces minorités linguistiques se disposent tout au long de la frontière alpine dans la partie occidentale du Piémont pour des raisons historiques, géographiques et sociales : dans le cadre de notre recherche, nous

³⁰ Texte original de la LO 482/1999, art. 2 (1) : « [...] la Repubblica tutela la lingua e la cultura delle popolazioni albanesi, catalane, germaniche, greche, slovene e croate e di quelle parlanti il francese, il franco-provenzale, il friulano, il ladino, l'occitano e il sardo. ».

³¹ Nous avons corrigé ici le texte original qui reporte le terme « insistente » : il s'agit probablement d'une faute de typographie.

³² NT : « Telle loi prévoit d'ailleurs, outre le principe d'autodétermination (art.3), selon lequel la population peut demander, de manière autonome ou à travers la Commune d'appartenance, d'être reconnue comme minorité linguistique insistante sur ce territoire, le droit à l'enseignement linguistique attribuée, non seulement à la langue nationale, mais aussi à la langue minoritaire (art.4) ; l'attribution de fonds (destinés aux institutions ou aux associations) aux projets développés pour la réalisation de ladite loi (art.5), ainsi que l'emploi de la langue minoritaire dans différents domaines négligés jusqu'à ce jour (art.7). »

allons nous concentrer essentiellement sur les minorités gallo-romanes *occitanes* et aborder, d'un point de vue général, celles *françaises*.

Parmi les communes ayant déclaré la présence d'une *minorité linguistique* gallo-romane, certaines ont déclaré une double appartenance à deux minorités différentes : *française* et *francoprovençale*, d'un côté, et *française* et *occitane*, de l'autre. Ces zones de double appartenance législative composent toute la haute vallée de Suse (Suse y compris), tout le haut Val Cluson et une partie du haut Val Pellice.

En ce qui concerne les communes où nous avons menées nos enquêtes linguistiques nous précisons que les déclarations à la loi 482/1999, sur la base du processus que nous avons évoqué plus haut, montrent la reconnaissance d'une *minorité linguistique historique occitane* à Prarostino, ainsi que deux déclarations de double appartenance minoritaire, *française* et *occitane*, à San Germano Chisone et à Villar Perosa. Aucune situation de ce type n'est à observer à Pinerolo où l'on parle une variété locale gallo-italienne *piémontaise*.

II.2.3 La réalité microlinguistique du Piémont occidental et de l'aire examinée.

Depuis la fin du XIX^e siècle, le Piémont occidental, ainsi que l'aire linguistique des *vallées vaudoises*, font l'objet d'analyses dialectologiques fines.

L'aire dialectale des variétés gallo-italiennes *piémontaises* est moins grande que la circonscription administrative de la région (Telmon, 1988a : 470-471). Berruto (1974) est le premier à proposer une véritable répartition des *variétés locales piémontaises* et *minoritaires* du Piémont, ainsi qu'une organisation hiérarchique entre elles (Telmon, 1988a : 476), qui se présente schématisée comme suit :

- A. *piémontais* ;
- B. *variétés du piémontais* ;
- Ba. « *canavese* » ;
- Bb. « *biellese* » ;
- Bc. « *longarolo-monferrino* » ;
- Bd.** *haut-piémontais* ;
- C.** *provençal alpin* ;
- D. *franco-provençal*³³ *alpin* ;
- Da. *franco-provençal des vallées piémontaises* ;
- Db. *franco-provençal de la Vallée d'Aoste* ;
- E. *zones intermédiaires* ;

³³ Ici, nous avons repris la graphie utilisée par Telmon (1988a).

- Ea. « *vercellese* » (*piémontais + lombard*) ;
- Eb. « *alessandrino* » (*piémontais + lombard + emilien + ligurien*) ;
- Ec. *zone méridionale du Piémont* (*piémontais + ligurien*) ;
- F. *zones non piémontaises* ;
- Fa. « *novarese* » et *Ossola* (*lombard*) ;
- Fb. *colonies alloglottes*.

En gras, figurent les sous-groupes qui intéressent notre travail. Dans cette répartition, l'appellation *haut-piémontais* — sous-ensemble du gallo-italien *pédémontan* — est attribuée à une vaste zone linguistique qui s'étend sur la diagonale Pinerolo-Cuneo, en incluant ces deux dernières (Berruto 1974 : 34-36 ; cf. § Figure II.2.4.1 plus loin).

La variété locale de Pinerolo est classée comme une variété *haut-piémontaise*, en tant que sous-type du *piémontais* (Berruto, 1974 ; Telmon, 1988a, 2001 ; Telmon & Ferrier, 2007 : 12) : ceci implique quelques distinctions par rapport à la *koinè turinoise* qui interviennent, comme nous le verrons au Chapitre III, au niveau de la morphologie verbale, ainsi qu'au niveau des évolutions particulières de certains traits vocaliques et consonantiques. Dans le premier cas, les parlers *haut-piémontais* et la *koinè* dialectale s'opposent pour un différent usage de l'adverbe de négation : on note [pa] pour le *haut-piémontais* et [nɛŋ] pour la *koinè*. Concernant la morphologie verbale, les parlers *haut-piémontais* plus archaïques enregistrent une désinence verbale particulière pour la 1^{ère} pers. pl. du présent indicatif, dans les verbes de la première conjugaison, caractérisée par [-u] : par exemple, [ˈparlu] « nous parlons », [ˈmandʒu] « nous mangeons » (Telmon, 1988a). La *koinè turinoise*, en revanche, présente la désinence [-ˈuma], comme dans [parlˈuma] « nous parlons » et [mandʒˈuma] « nous mangeons ». Pour ce qui est de l'évolution des traits phonétiques qui opposent les deux systèmes, *koinè*, d'une part, et *haut-piémontais* de l'autre, nous renvoyons au Chapitre III. En raison du rôle économique et social joué par la ville de Pinerolo, il nous paraît impossible d'étiqueter le parler comme variété de « *piémontais rustique* » : la présence d'une *koinè* sur le territoire, ainsi que son statut social plus haut que la variété locale de Pinerolo (cf. § II.2.1), nous laisse considérer des situations d'interférence entre les deux variétés. Preuve en est le fait que le morphème grammatical [-u] est aujourd'hui largement supplanté par la désinence [-ˈuma] de la *koinè turinoise*, dans la variété de Pinerolo (95% des cas³⁴).

³⁴ On se réfère ici aux résultats obtenus pour les enquêtes de terrain menées à Pinerolo. Pour de plus amples détails des résultats cf. Chapitre III. Pour des détails sur la méthodologie de collecte des données V. Chapitre V.

En référence au schéma de Berruto (1974), présenté plus haut, et afin d'éviter des ambiguïtés, nous soulignons que les variétés *provençales alpines* peuvent être nommées, soit par leur hyperonyme *occitanes*, soit par leur hyponyme *provençales* ou *provençales alpines* (Telmon, 1992 : 127). Sous l'étiquette *provençal alpin*, Berruto identifie trois sous-groupes essentiels : *le provençal alpin septentrional* (vallées Chisone et Germanasca), *le provençal alpin vaudois* ou *vaudois* (Val Pellice) et *le provençal alpin méridional* (les vallées de Cuneo) (Berruto, 1974 ; Telmon 1988a : 476). Dans la répartition de Berruto (1974), la transition qui s'effectue entre les diasystèmes C et D se fait dans une zone très diversifiée, mais qui est loin d'être connue de manière exhaustive (Telmon, 1988a) : un exemple est celui des vallées Chisone et Suse qui, dans leur contiguïté géographique, donnent lieu à des zones d'interférences linguistiques entre les diasystèmes *francoprovençaux* et *provençaux*, inextricables par endroits. Telmon & Ferrier (2007 : 13) parlent de sous-type *provençal alpin cisalpin*, sous-ensemble du *provençal (vivaro-)alpin*³⁵ (Bec, 1963 : 9-11) : en signe de démarcation, ils proposent quatre micro-aires linguistiques, réparties du nord au sud en fonction des principales vallées du Piémont occidental. On apprend alors qu'une vaste aire rassemble les parlers de la haute vallée de Suse et des vallées Chisone, Germanasca et Pellice. Cette zone est identifiée en orange dans la Figure II.2.3.1 qui suit.

³⁵ Nous rappelons que le type *provençal (vivaro-)alpin* est un sous-groupe du type *occitan* : l'étiquette utilisé par Telmon & Ferrier (2007) renvoie à la terminologie de Bec (1963 : 9-11). Nous mettons sous parenthèse le terme *vivaro-* qui date des années 1960 (Bec, 1963), pour éviter des lourdeurs de style : aujourd'hui, l'association entre les hyperonymes *occitan* ou *provençal* et l'hyponyme *alpin* suffit, pour les géolinguistes, à identifier et étiqueter les parlers (ou le diasystème) de cette aire de manière distinctive : *occitan alpin* ou *provençal alpin*. Les discussions autour des désignations des types et sous-types linguistiques de l'aire ne seront pas abordées dans ce travail ; cependant pour des raisons de style nous utiliserons au Chapitre III, soit le terme *occitan*, soit le terme *provençal* après avoir délimité notre aire de référence-: ces termes remplaceront la nomenclature complète « *occitans provençaux alpins cisalpins* ».

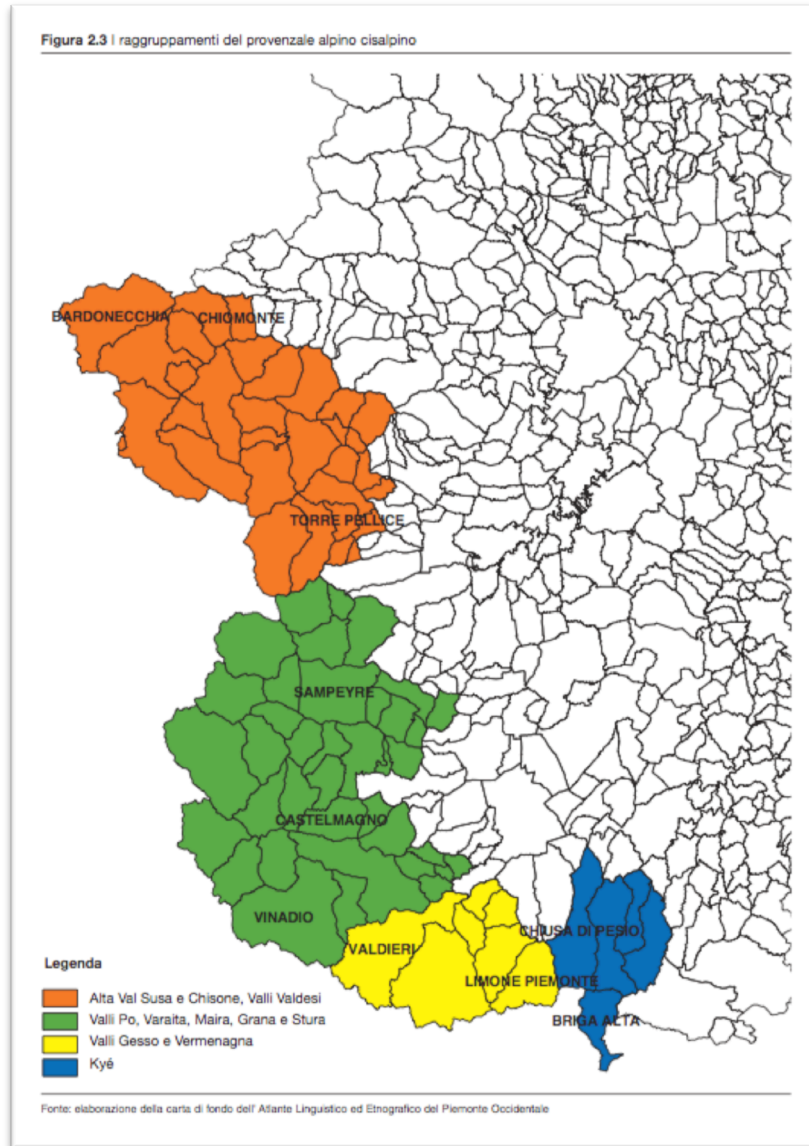


Figure II.2.3.1 – Regroupements du provençal alpin cisalpin, d'après Telmon & Ferrier (2007 : 13).

Mais le haut et le moyen Val Chisone constituent aussi le centre d'une réflexion dans le classement géolinguistique des variétés qui s'y retrouvent. En effet, Sibille (2004 : 122-123) déclare que ces variétés cessent de « suivre la même pente évolutive que le *français* et le *franco-provençal*, pour entrer dans une dynamique évolutive commune avec les autres dialectes *occitans* » : il les désigne comme variétés *alpines nord-centrales* appartenant au groupe *provençal (vivaro-)alpin*³⁶. D'après l'auteur, les variétés du Val Chisone et du Val Germanasca appartiennent au *Briançonnais linguistique*, au même titre que les parlers adoptés dans les territoires des anciens Escartons d'Oulx, de Pragelato et de Briançon :

³⁶ Ici, encore, la terminologie adoptée par Sibille (2004 : 123) est la même que celle de Telmon & Ferrier (2007) et Bec (1963).

« Les parlers du Moyen-Cluson et de la Val Germanasca (vallées vaudoises) [...] sont, par ailleurs, d'un point de vue phonétique, morphologique et lexical, très proches des parlers des anciens escartons de Briançon, Oulx et Pragela. [...] un “Briançonnais linguistique” qui sera notre zone de référence, composé des seuls Escartons d'Oulx, de Pragela, et de Briançon (amputé de la Vallouise et de St Martin de Queyrière proches linguistiquement de l'Embrunais et du Queyras), auxquels on ajoutera le Moyen-Cluson et la Val Germanasca qui historiquement ne font pas partie du Briançonnais (voir carte page suivante). » (Sibille, 2004 : 123-124)

Cette répartition ne semble pas être partagée par Telmon & Ferrier (2007 : 12) qui défendent un autre étiquetage géolinguistique où le sous-système *Briançonnais* est séparé de celui du *provençal cisalpin*, comme l'indique le schéma II.2.3.2 ci-dessous :

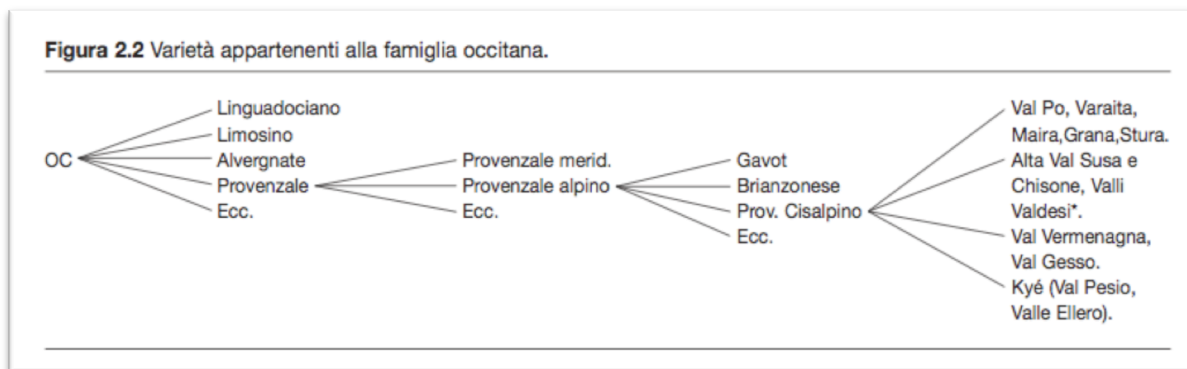


Figure II.2.3.2 – Variétés occitanes, d'après Telmon & Ferrier (2007 : 12).

L'image montre bien la hiérarchisation opérée entre le *provençal (vivaro-)alpin* et le sous-groupe *provençal cisalpin*.

De manière plus spécifique, pour les parlers qui nous intéressent, on connaît la position de Morosi (1890) pour laquelle nous renvoyons au Chapitre III. Nous pouvons anticiper, tout de même, que cette étude met en lumière une dynamique de variation linguistique particulière de l'aire : la spécificité géolinguistique présentée par cet auteur suggère le concept de *gradata linguistiques* théorisés dans les années 1980 par Weydt, Schlieben-Lange (Weydt & Schlieben-Lange, 1981) et Stehl (1986). Cette notion intéresse la dynamique de contact linguistique opérant entre les diasystèmes *haut-piémontais* et *provençal*, des parlers observés, et sera largement détaillé dans tout le Chapitre III.

Dans la même perspective des *gradata*, et un siècle plus tard, Griset (1966 : 3-4) fournit une description, en ces termes, de la situation linguistique du Val Chisone et de Villar Perosa :

« Mentre l'Alta Valle [*i.e.* Val Germanasca per l'autrice] con i suoi centri principali di Prali, Perrero, Massello, Pomaretto è un'area linguistica relativamente compatta, la Bassa Valle [*i.e.* Val Chisone, da Perosa Argentina a Porte di Pinerolo] presenta una situazione particolare : sulla riva sinistra [orografica] (comuni di Perosa Argentina, Pinasca, Villar Perosa, Porte) la popolazione è cattolica e parla il piemontese ; sulla riva destra [orografica] (Comuni di Inverso Pinasca, San Germano, Pramollo) la popolazione è valdese e parla dialetto valdese di tipo provenzaleggiante. Sulla riva sinistra parlano ancora un dialetto di tipo provenzaleggiante gli abitanti delle borgate di Giborgo, Tagliaretto, Gran Dubbione, dipendenti dal Comune di Pinasca, che occupano la parte più alta del vallone del Gran Dubbione. »³⁷ (Griset, 1966 : 3).

On apprend, non seulement que l'aire du bas et moyen Chisone est une aire linguistique non-homogène, mais aussi que dans toute la gauche orographique du fleuve homonyme la population est catholique et parle le *piémontais* (à entendre, ici, par *variété* de *piémontais*), comme à Villar Perosa³⁸. L'auteure opère aussi une distinction entre les parlers des deux vallons Germanasca et Chisone, d'une part, et le Val Pellice, d'autre part : toutefois elle classe, le parler de Prarostino dans le groupe linguistique de la Val Pellice et, particulièrement, dans le sous-groupe du vallon d'Angrogna, où comme dans le premier, l'on parle le « *dialecte vaudois* », de type *provençal* (Griset, 1966 : 2). La linguiste mesure les *indices d'émission*³⁹ des parlers *provençaux* du Val Germanasca et du Val Chisone, face à la pression et au statut social de la *koinè dialectale* (Griset, 1966 : 2-sq. ; 32-37 ; 38-137) en s'intéressant aux quatre niveaux structurels des variétés locales (phonétique, morphologique, lexical et syntaxique). Nous utiliserons donc ce modèle, et notamment ce qui concerne les traits phonétiques et lexicaux mis en avant par l'auteure, comme référence, tout au long du Chapitre III. En vue de ce que nous avons exposé au § II.2.2, nous pouvons émettre une première remarque concernant l'écart qui subsiste entre, d'un côté, la réalité linguistique décrite par les dialectologues à Villar Perosa (Morosi, 1890 ; Griset, 1966 : 2) et les déclarations de la commune aux yeux de la loi 482/1999, concernant son appartenance à deux langues *minoritaires historiques, française et occitane*.

En dehors de la citation très succincte qu'effectue Griset (Griset, 1966 : 2) sur la variété de Prarostino, on ne dispose pas à l'heure actuelle d'autres monographies dialectales qui nous permettent d'avoir un aperçu de la situation linguistique, diachronique ou synchronique, de cette

³⁷ NT : « Alors que la Haute Vallée [*i.e.* Val Germanasca, pour l'auteure] avec ces centres principaux de Prali, Perrero, Massello, Pomaretto est une aire linguistique relativement compacte, la Basse Vallée [*i.e.* Val Chisone, à partir de Perosa Argentina jusqu'à Porte di Pinerolo] présente une situation particulière : sur la rive gauche [horographique] (Communes de Perosa Argentina, Pinasca, Villar Perosa, Porte) la population est catholique et parle le piémontais ; sur la rive droite [horographique] (Communes de Inverso Pinasca, San Germano, Pramollo) la population est vaudoise et parle le dialecte vaudois de type provençal. Sur la rive gauche parlent encore un dialecte de type provençal les habitants des hameaux de Giborgo, Tagliaretto, Gran Dubbione, dépendants de la Commune de Pinasca, qui occupent la partie la plus haute du vallon du Gran Dubbione. »

³⁸ Ce constat est aussi fait par Menusan (1973-74) six ans plus tard.

³⁹ « *Sgretolamento* ».

variété : à cet effet, l'examen que nous effectuons dans le présent travail (cf. Chapitres II, III et VI) se veut exploratoire et non-exhaustif.

Concernant les descriptions dialectologiques détaillées que l'on recense au sujet du parler de San Germano C., la réalité décrite par Morosi (1980 : 373-374) en 1890 semble aujourd'hui quelque peu obsolète : néanmoins, les recherches des années 1960-1970⁴⁰ nous permettent d'établir un aperçu de la situation spécifique de la commune à cette époque. On remarque que les habitants de la commune sont plurilingues et emploient trois langues au quotidien outre l'*italien*, à savoir le *provençal* local de SGC, le *français* local. Par ailleurs, on ne dispose pas de monographies dialectales plus récentes au sujet des parlers de SGC. Les récentes recherches de Genre (2002) dédiées à l'ensemble du Val Germanasca, se consacrent principalement au parler le plus conservateur du vallon — à savoir celui de Prali — et survolent donc les spécificités du parler *provençal* de SGC (Genre, 2002 : 83-96, 97-140, 141-164).

En conclusion, dans le territoire pris en compte, — qui s'intéresse au versant occidental et méridional du Val Germanasca, au bas Val Chisone et à Pinerolo —, les parlers locaux gallo-romans (minoritaires) et gallo-italiens ne bénéficient pas d'une position paritaire ni d'un point de vue politico-administratif, ni dans la conscience des locuteurs qui entretiennent une relation complexe avec les différents types linguistiques — *i.e.* l'*italien*, l'*occitan*, le *piémontais* et le *français*. Si les trois premières langues semblent être en situation de plurilinguisme avec *dilalie*, le *français* n'entretient aucun rapport diglossique avec les autres variétés (Telmon, 1988a ; Cornagliotti, 1997 ; Cini & Regis, 2002).

Le *français* est aussi la langue minoritaire des aires *occitanes*⁴¹ du Piémont (Telmon & Ferrier, 2007 : 48). Depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, dans l'aire *occitane*, on distingue deux formes de bilinguisme *français-provençal*⁴² : aujourd'hui ces situations sont très rares⁴³ et les spécialistes enregistrent un rapport asymétrique social entre le *français* et les parlers *provençaux*. Le *français* a renforcé son statut social de manière séculaire, puisqu'adopté par les classes supérieures de la ville, plutôt que par les classes rurales et populaires ; les variétés *provençales* sont restées confinées au registre informel et au domaine familial, dans les campagnes

⁴⁰ *I.e.* Griset (1966), Menusan (1973-74) et Sappé (1978-79).

⁴¹ Et *franco-provençales*.

⁴² Un bilinguisme (1) propre aux locuteurs natifs de *français* (langue de première socialisation) qui ont, ensuite, appris le *provençal* comme langue de deuxième socialisation et, un bilinguisme (2) propre aux natifs, ayant appris et utilisé simultanément les deux langues dès la naissance.

⁴³ D'après de récentes enquêtes dans les communes déclarées comme « minorité linguistique française », une personne sur dix correspond à ce profil (Telmon & Ferrier, 2007 : 47).

et vallées piémontaises occidentales (Telmon & Ferrier, 2007 : 48). C'est pour cette raison⁴⁴ qu'aujourd'hui les spécialistes considèrent le *français* comme une *langue d'affirmation sociale*, dans un contexte dit de *bilinguisme social* (Telmon & Ferrier, 2007 : 46-49).

II.2.4 Disparités entre le recensement législatif des minorités linguistiques et la réalité géolinguistique observée *supra*

Comme nous avons remarqué précédemment pour la situation de Villar Perosa (*cf.* § II.2.3), il est possible d'avoir des conditions de partielle incohérence, entre, d'une part, la reconnaissance constitutionnelle et législative qu'obtient une commune au sujet des langues minoritaires historiques via la loi 482/1999 et, d'autre part, la réalité linguistique observée par les spécialistes sur le terrain. Il suffit de penser par exemple aux citoyens parlant une langue minoritaire quelle qu'elle soit et résidant en dehors de l'aire minoritaire intéressée, comme par exemple des locuteurs de *sarde* résidant à Turin ; ou, encore, une commune où on enregistre la présence d'une population majoritaire parlant une variété locale « A », qui n'a rien à voir avec une minorité linguistique « B », reconnue dans cette même commune (Allasino & al., 2007 : 4-5)⁴⁵. C'est, entre autre, ce qu'il résulte de la comparaison des données au points § II.2.2 et § II.2.3.

Un important argumentaire est dédié à cet aspect dans l'ouvrage d'Allasino & al. (2007) et notamment dans la contribution de Telmon & Ferrier (2007). La première carte linguistique que nous présentent ces derniers auteurs (2007 : 10) — *cf.* les Figures II.2.4.1 et II.2.4.2 qui suivent — recense toutes les variétés linguistiques locales présentes au Piémont, en se basant sur des études géolinguistiques et dialectales menées depuis les années 1960-1970 dans le territoire (*cf.* Calosso & Telmon, 1973 ; Telmon, 1992 : 116-133)⁴⁶.

⁴⁴ *Cf.* Chapitre I § I.5.

⁴⁵ Nous verrons au § II.3 comment se caractérisent les réalités linguistiques examinées dans les quatre localités de référence, en observant les répertoires linguistiques des communautés étudiées et en approfondissant les réalités de chaque commune (Pinerolo, Villar Perosa, Prarostino et San Germano Chisone).

⁴⁶ Ce recensement linguistique et dialectologique tient compte aussi, des nombreuses monographies évoquées au point § II.2.3 et au Chapitre III § III.1.

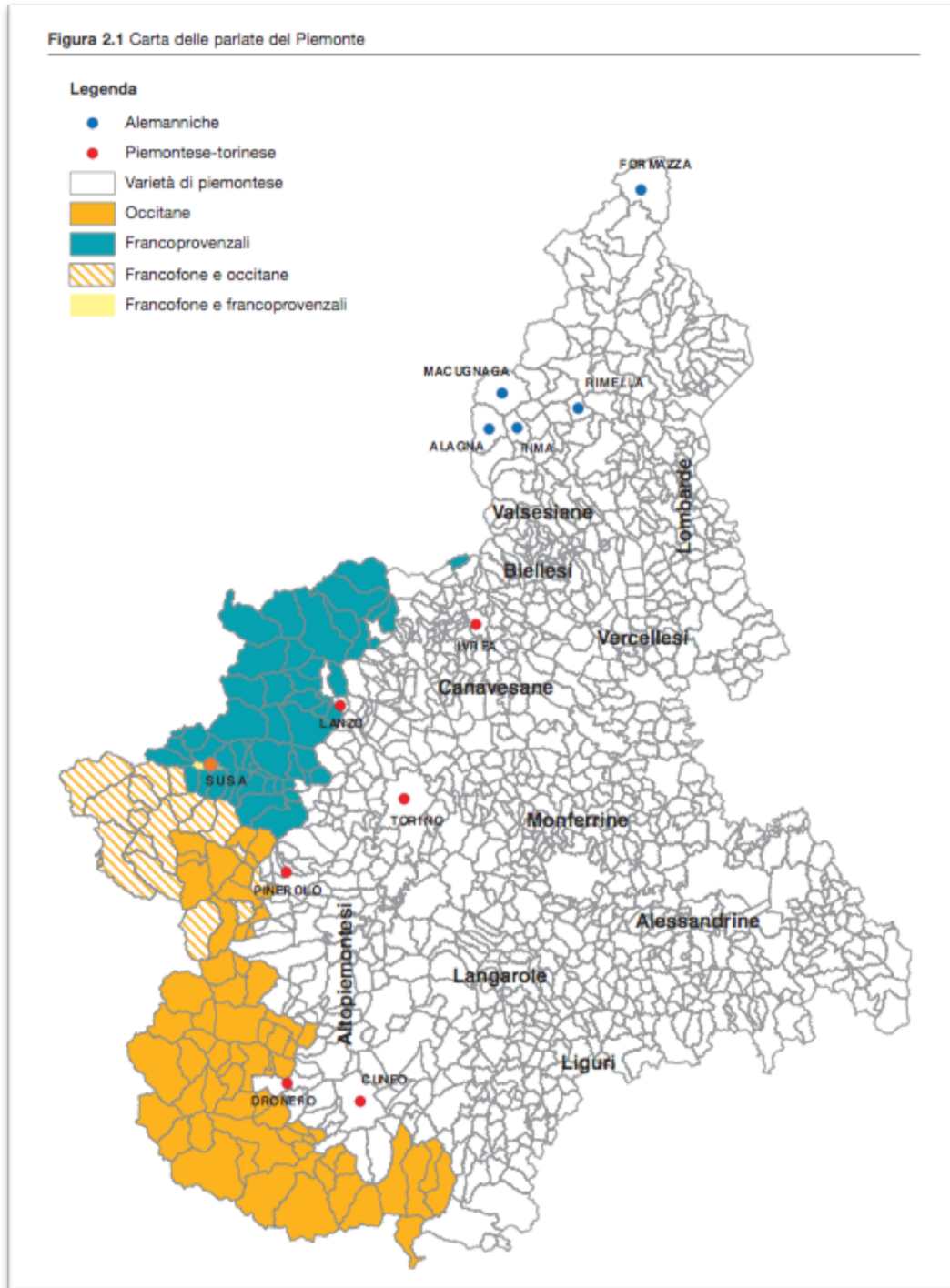


Figure II.2.4.1 – « Carte des variétés du Piémont », d'après Telmon & Ferrier (2007 : 10). Réalité linguistique des communes piémontaises autour des années 1970.



Figure II.2.4.2 – Zoom sur la réalité linguistique des communes de Pinerolo (1), Villar Perosa (2), San Germano Chisone (3) et Prarostino (4), d'après Telmon & Ferrier (2007 : 10).

Ci-dessus, en observant avec attention la Figure II.2.4.2, on s'aperçoit que la variété linguistique de la Commune de Villar Perosa — notée 2, sur la carte — est reconnue comme variété de *piémontais*. Par ailleurs, les situations linguistiques de San Germano C. (noté 3) et de Prarostino (noté 4) apparaissent distinctement : on recense la présence (i) d'un parler *francophone* local et d'une variété *occitane* locale, à San Germano C., (ii) d'un parler local *occitan* à Prarostino (Telmon & Ferrier, 2007). En revanche, la situation de Pinerolo (territoire communal noté 1) ne suppose aucune incohérence, *a posteriori*, puisque le parler local est étiqueté comme *haut-piémontais* (*altopiemontese*) dans les deux cartes.

Les incohérences politico-linguistiques de la Commune de Villar reposent donc sur des déclarations d'appartenance aux minorités *française* et *occitane*, alors que les linguistes (Telmon & Ferrier, 2007 : 29-30) ne semblent recenser aucune étude à ce sujet, comme illustré dans les images suivantes : cf. Figures II.2.4.3 et II.2.4.4.

Dans la Figure II.2.4.3, extraite à nouveau de Telmon & Ferrier (2007 : 29), nous observons que la Commune de Villar a délibéré son appartenance à la *minorité linguistique occitane*⁴⁷ par le biais de la loi 482/1999, alors que les linguistes la considèrent comme non-appartenant à cette minorité : elle est donc notée en rouge « *deliberante non appartenente* »⁴⁸, dans l'image qui suit.

⁴⁷ Nommée « *deliberante* » en italien.

⁴⁸ NT : « *délibérante non appartenant* ». Sous-entendu, « non appartenant à la minorité *occitane* ».

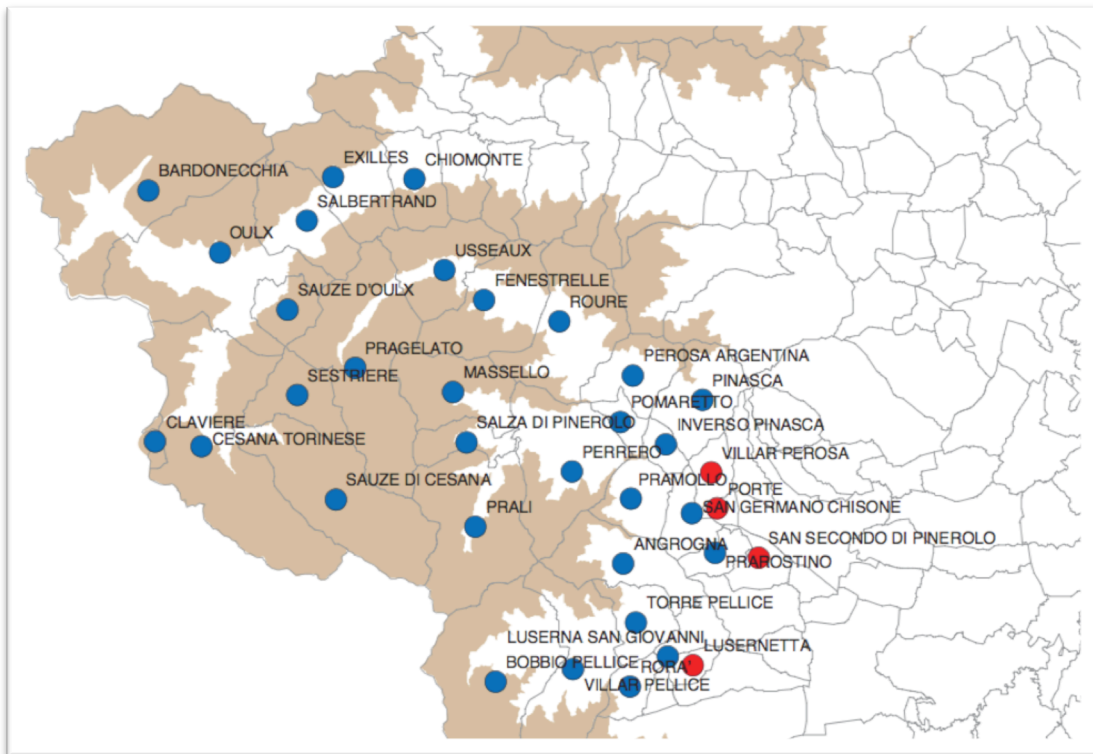
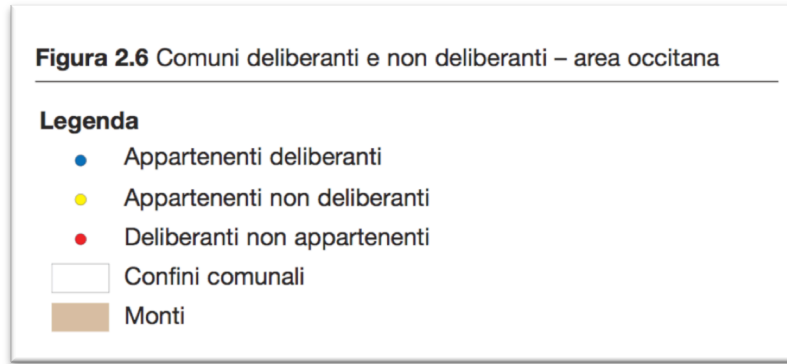


Figure II.2.4.3 – « *Communes délibérantes et non délibérantes – aire occitane* », in Telmon & Ferrier (2007 : 29).

Toujours dans cette carte, II.2.4.3, on remarque que les situations des communes de San Germano C. et de Prarostino sont différentes : elles sont identifiées en bleu comme « *appartenants et délibérantes* » par les linguistes. Ceci signifie qu'elles ont délibéré leur appartenance à la *minorité occitane* et que cela semble être en accord avec les études dialectologiques menées sur le terrain.

Dans la carte II.2.4.4 ci-dessous (Telmon & Ferrier, 2007 : 30), nous notons que cette situation se répète pour la Commune de Villar, dans le cadre des délibérations des *minorités francophones*.

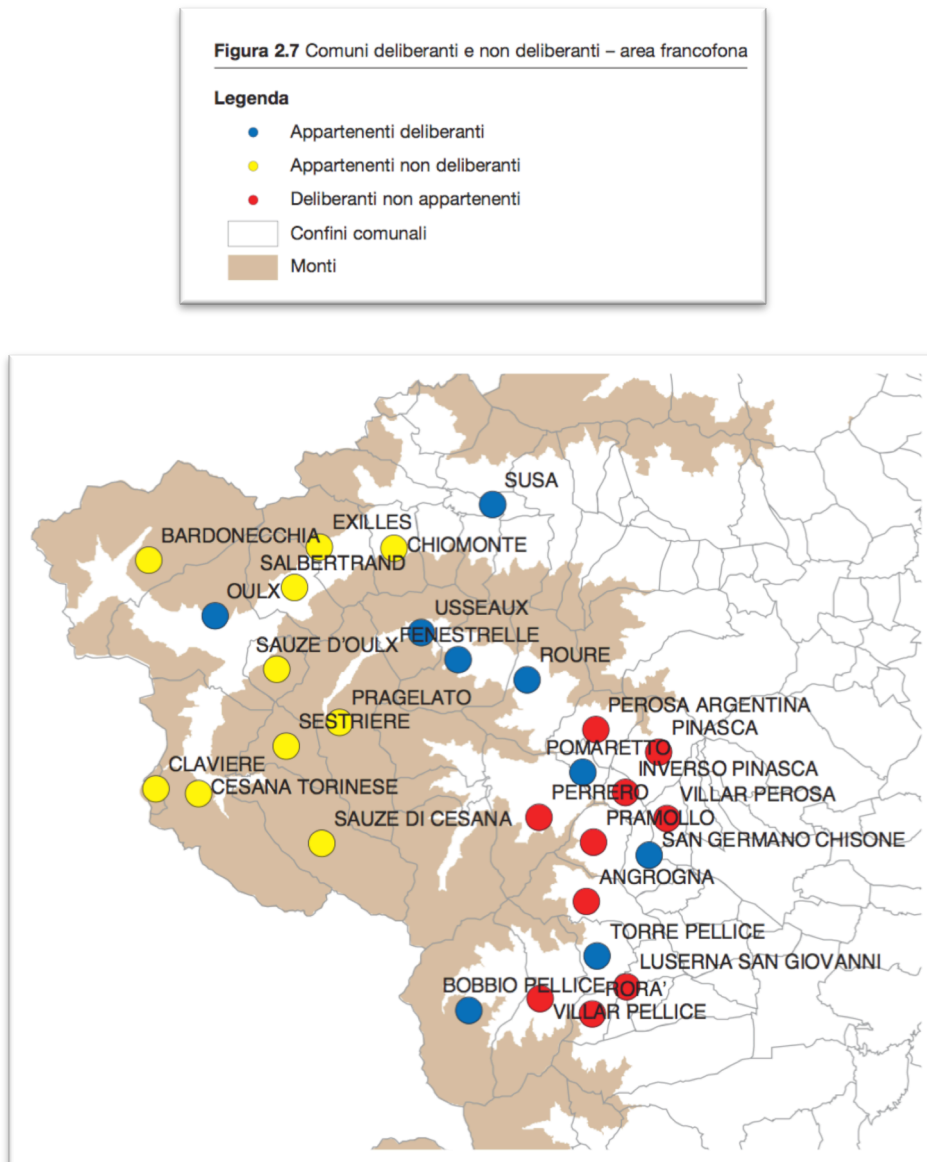


Figure II.2.4.4 – « *Communes délibérantes et non délibérantes – aire du français* », Telmon & Ferrier (2007 : 30).

Encore une fois, la commune de Villar Perosa a délibéré son appartenance à la *minorité française*, reconnue par la Constitution italienne, mais les études dialectologiques ne recensent pas un parler local de ce type ; la communauté est notée en rouge parmi les communes *délibérantes non appartenentes* dans la carte.

Comme le montrent les images II.2.4.3 et II.2.4.4, la situation linguistique de Villar Perosa n'est pas un cas isolé. Un grand nombre de communes délibérantes ne résultent pas appartenant aux *minorités linguistiques occitanes* ou *françaises* d'après Telmon & Ferrier (2007). La question concernant la présence ou absence des *minorités linguistiques* dans cette commune ne fait pas l'objet

de notre travail ; toutefois, les incohérences au niveau linguistique et législatif mises en évidence révèlent la complexité de la configuration de certaines localités.

II.3 Répertoires linguistiques des communautés examinées

En comparant le panorama *dilalique*⁴⁹ de l'aire (Berruto, 1987) aux modèles fournis par Trumper (1977) et Trumper & Maddalon (1982), et notamment le premier d'entre eux, qui se focalisent sur la situation sociolinguistique de l'Italie septentrionale, on peut définir la situation du Piémont occidental en termes de *macrodiglossie*⁵⁰, où la *koinè dialectale* domine les parlers *minoritaires* de l'aire puisque ces derniers ne comportent pas une tradition littéraire historique (Trumper, 1977 : 263-265). Par ailleurs, le degré de standardisation ou de codification normative des langues *minoritaires* au Piémont occidental reste réduit, ou quasi absent : en se concentrant exclusivement sur les minorités *occitanes* de l'aire, on s'aperçoit que la *macrodiglossie* procure une augmentation générale de leur variabilité. Dans le détail, Trumper (1977 : 263-265) explique que la *macrodiglossie* est régulée par l'interaction de trois langues dans les répertoires linguistiques des individus : les parlers locaux⁵¹ (LBs), différents de la *koinè dialectale* (LM⁵²), et l'*italien régional* (LH). Trumper (1977 : 272-276) prévoit qu'une superposition entre les rôles de chacune des trois langues au sein du répertoire est envisageable, dans des contextes ambigus, avec une lente et graduelle disparition des parlers locaux, géographiquement limités en termes d'extension, en faveur de la *koinè dialectale* et ce durant des siècles.

Dans notre aire, nous notons que cette situation se caractérise aussi bien en milieu urbain, à Pinerolo (PIN), qu'en milieu rural, à San Germano C. (SGC), à Villar Perosa (VIL) et à Prarostino (PRA) : on constate une variabilité des parlers *occitans* et *piémontais rustiques* locaux, sur le terrain, ainsi qu'un processus d'aplanissement de ces variétés au profit de la *koinè*. La variété urbaine de Pinerolo est soumise elle aussi à ce type d'aplanissement. Concernant les habitudes linguistiques de l'aire, en situation de *macrodiglossie*, on remarque que les interactions linguistiques familiales, entre parents et enfants, sont régulées aussi bien par l'*italien* que par le *dialecte* : ces usages semblent se maintenir dans les situations avec les groupes de pairs⁵³, à l'école ou dans la sphère du travail (Trumper, 1977 : 264). Le haut degré de superposition des langues dans divers

⁴⁹ *I.e.* cas spécifique de diglossie.

⁵⁰ La *microdiglossie* à la Trumper (1977 : 263-265), consiste à une forme « plus ample » de *diglossie fonctionnelle* (*i.e. dilalie*) où il existe une *koinè dialectale* (V. aussi Trumper & Maddalon, 1982).

⁵¹ Trumper (1977 : 263) utilise le terme *patois*, pour indiquer qu'il ne s'agit pas des parlers gallo-italiens, mais des variétés *minoritaires* : on peut aussi les nommer variétés, parlers ou dialectes, indistinctement. Encore, Trumper (1977) précise qu'il peut y avoir plus d'une variété basse (LB), dans les répertoires *macrodiglossiques*.

⁵² Langue moyenne du répertoire.

⁵³ Groupes de pairs, socialement parlant, donc dans une perspective qui tient compte du rôle du *réseau social* (*social network*) (cf. Sobrero, 1988 ; Iannàccaro, 2002a).

domaines socio-culturels favorise la multiplication des énoncés en *multilingues* entre LH et LB dans les interactions quotidiennes en fonction du registre, du domaine et des interlocuteurs (Trumper, 1977). Dans un registre informel, c'est l'utilisation de la langue en fonction de l'interlocuteur qui prime dans l'aire.

En considérant le modèle *macrodiglossique* de Trumper (1977 : 263-265) comme référence, nous souhaitons illustrer les répertoires des communautés et sous-communautés linguistiques observées (cf. Tableau II.3.1 qui suit et § II.3.1-II.3.4). Nous avons ainsi trois niveaux de langues de référence et, notamment, (i) l'*italien régional piémontais* (LH) ; (ii) la *koinè littéraire turinoise* (LM), sur le territoire, dont la forme oralisée — le *piémontais* — correspond à la variété présente dans toute la région ; (iii) une variété locale urbaine — *haut-piémontais* —, ou des variétés *minoritaires* — *occitanes, françaises* —, ou un *piémontais rustique* local, qui représentent les LBs parlées dans ces localités (V. Tableau II.3.1 suivant). Comme reporté dans le Tableau II.3.1 ci-dessous, nous notons une différence entre le répertoire des habitants de Pinerolo, où la LB est notée « ^A », et les répertoires des communautés des trois autres localités (SGC, PRA, VII), où les LBs sont notées « ^B ». Chacune des caractéristiques présentes dans les répertoires des participants, pour nos quatre localités, sera détaillée dans les paragraphes suivants § II.3.1-II.3.4.

Variété haute (LH)	<i>italien régional piémontais</i>
Variété moyenne (LM)	<i>koinè dialectale (piémontais/ turinois)</i>
Variété(s) basse(s) (LB)	variété locale <i>urbaine (haut-piémontais)^A</i> , et/ou variété locale <i>rustique^B</i> , et/ou variété locale <i>minoritaire^B (occitan, français)</i> .

Tableau II.3.1 – *Répertoires linguistiques généraux de l'aire pinérolaise : application aux bas Val Germanasca^B, bas Val Chisone^B et à Pinerolo^A.*

En effet, les situations linguistiques diffèrent entre les centres urbains majeurs (PIN) et mineurs (VII), ainsi que dans les villages ruraux (SGC et PRA), en reflétant également un haut degré d'hétérogénéité sociolinguistique. En effet, il n'est pas rare de constater la coprésence de plusieurs variétés basses qui composent les répertoires des communautés prises en compte, liées à la présence de groupes ou sous-groupes communautaires. Comme nous l'avons souligné au Chapitre I, les habitudes linguistiques de l'aire changent de communauté à communauté, notamment en fonction du culte religieux pratiqué par ces dernières : les *occitanophones* et les *francophones* des *vallées vaudoises* sont majoritairement (voire exclusivement) Vaudois, alors que les Catholiques emploient majoritairement (voire exclusivement) le *piémontais*. Les *occitanophones* et *francophones* sont des locuteurs actifs de *piémontais*, alors que les locuteurs de *piémontais* ne connaissent, que dans de rares cas, et ne parlent guère l'*occitan*. L'apprentissage du *français* est

diffus dans les communautés *occitanophones*, d'une part, et dans les sphères sociales les plus hautes des communautés *piémontaises*, d'autre part. La seule raison qui puisse expliquer qu'un locuteur de *piémontais* utilise l'*occitan*, peut être liée à ses « origines », c'est-à-dire la présence d'un (ou de plusieurs) membre(s) *occitanophone(s)* dans l'enceinte familiale.

II.3.1 Pinerolo

Pinerolo étant un centre urbain important, de plus de 34 000 habitants, il concentre la plupart des activités économiques des *vallées vaudoises*⁵⁴ : ceci explique que la communauté linguistique qui le représente soit hétérogène. Par ailleurs, l'immigration dans le nord d'Italie étant un phénomène géo-économique et social important, il n'est pas rare d'y relever la présence de locuteurs d'autres *minorités linguistiques* (*sarde, ladine, etc...*).

D'une manière générale le répertoire linguistique de la communauté *piémontaise* à laquelle nous nous sommes intéressée, est illustré ci-dessous :

Variété haute (LH)	<i>italien régional piémontais</i>
Variété moyenne (LM)	<i>koinè dialectale, français</i>
Variété(s) basse(s) (LB)	variété urbaine de Pinerolo (<i>haut-piémontais</i>)

Tableau II.3.1.1 – Répertoire linguistique de la communauté *piémontaise* observée à Pinerolo.

Dans les faits, on enregistre une situation hétérogène, notamment dans l'identification des LBs au sein des groupes d'individus qui composent le panorama social de la ville de Pinerolo : les informateurs que nous avons sélectionnés⁵⁵ emploient la variété *urbaine (haut-piémontais)* de Pinerolo comme LB et constituent le groupe sociolinguistique majoritaire de la ville. Mais d'autres communautés sont présentes dans le panorama linguistique urbain et il n'est pas rare de constater que les langues *minoritaires occitanes* — des vallées *occitanophones* voisines — ou *piémontaises* — *piémontais rustique* provenant des vallées environnantes — occupent les niveaux bas des répertoires linguistiques de ces sous-groupes.

Le *haut-piémontais* parlé à Pinerolo est utilisé dans des registres informels, avec les parents et la famille, les groupes de pairs et parfois dans les lieux publics — bureaux communaux, postaux —, dans les commerces et les lieux de culte (catholique) : la variable qui régit ces interactions semble être l'interlocuteur. C'est en présence d'un interlocuteur *piémontais* connu et reconnu par un autre locuteur, que ce dernier interagit verbalement en *piémontais*. Cette LB peut

⁵⁴ Les centres économiques secondaires du Val Chisone sont Villar Perosa et Perosa Argentina.

⁵⁵ Cf. Chapitre V § V.1-V.1.3 ; cf. *Annexes*, § V.1-V.1.3.4.

être aussi utilisée dans un domaine relativement plus formel, au travail par exemple, parfois, dans les interactions entre groupes de pairs : la condition étant toujours la même, les interlocuteurs doivent être (re)connus comme « pairs », c'est-à-dire « locuteurs de la variété locale de Pinerolo ».

Inévitablement, la LB *urbaine* subit un effet d'aplanissement au profit de la *koinè dialectale turinoise*, en perdant ses traits plus conservateurs. Le *français*, au même titre que la *koinè*, peut être adopté dans des interactions formelles, par les individus appartenant aux classes socioprofessionnelles les plus hautes, comme évoqué au paragraphe précédent (cf. § II.2.3) : il n'entretient pas un rapport diglottique ni avec la variété *urbaine*, ni avec la *koinè*. En revanche, dans un groupe linguistique originaire des *vallées vaudoises* et résidant à Pinerolo, le *français* devient la LB du répertoire, relégué aux interactions strictement familiales⁵⁶ ; pareillement, l'*occitan*, sera la langue basse des individus (ou communautés) originaires des vallées *occitanophones* de Pinerolo ou de Coni. Encore, si l'on s'intéresse aux habitants ayant émigré d'autres régions d'Italie, d'autres pays d'Europe ou du monde, les langues officielles ou locales de ces derniers représenteront les LBs de leurs répertoires.

Dans le répertoire surchargé de PIN nous notons des interactions verbales *multilingues* où se mélangent les deux variétés LH et LB en fonction du registre, du milieu et des interlocuteurs : les dialogues que nous proposons ci-dessous montrent cette dynamique macrosociolinguistique, auprès de la communauté piémontaise de nos informateurs, qui illustre les contacts entre l'*italien régional* (LH) et la *variété urbaine* (LB) de Pinerolo. Les contacts LH-LB observés opèrent essentiellement sous le modèle d'alternance codique (*code-switching*), qui est la plus diffuse, dans un registre informel : on peut aussi ajouter qu'à chaque changement d'interlocuteur opère un changement de langue, par *input* linguistique. Par ailleurs, la modalité la plus utilisée semble l'alternance *interphrastique* : le changement entre LH et LB s'effectue à la frontière de chaque phrase.

Dans les trois dialogues qui suivent, les enregistrements se sont effectués lors d'activités quotidiennes en famille et dans des lieux publics, auprès des intervenants qui ont participé à nos enquêtes de terrain. Nous rappelons, comme explicité en *Annexes* § V.1, que chaque participant est identifié par un code qui garantit son anonymat, tout en préservant les informations d'âge, de genre et de localité d'origine (cf. *Annexes* : § V.1.2-V.1.3). Toutefois certaines personnes prenant part à ces discussions font partie de l'« environnement linguistique » naturel et n'ont pas été retenues pour nos enquêtes de terrain : elles sont donc identifiées, ci-dessous, par un code qui

⁵⁶ Cela peut aussi s'appliquer aux habitants de Pinerolo originaires des vallées de Cuneo (Coni).

reporte leur genre — « f » pour « femme » ou « h » pour « homme » —, leur âge (un nombre) et leur ville d'origine répertoriée, dans la *Note de lecture*, par un code.

Dialogue 1

H72PIN (1)⁵⁷ : « Ma: io pensavo di andare in montagna e mi son messo il maglione + »

« *Mai: s je pensais d'aller en montagne et j'ai mis le pull +* »

PB70PIN (1) : « Anch'io + ['fa 'pa 'kaud] »

« *Moi aussi + [il ne fait pas chaud]* »

F55PIN (1) : « E: [a l'ε 'rriɔvɔ' liŋ'vɛrn] ! + Elio + ma cosa avete fatto ieri ? »

« *E: [l'hiver est arrivé] + Elio + mais où vous êtes allés hier ?* »

H72PIN (2) : « A: e: Ieri siamo andati nel Queyras in giornata + coi nostri amici (rires) »

« *A: e: nous sommes allés dans le Queyras en journée + avec nos amis (rires)* »

F55PIN (2) : « O: basta là ! + ma in giornata ? (rires) »

« *O: arrête ! + mais en journée ? (rires)* »

H72PIN (3) : (rires) Guarda (rires) che giornata ! (rires) ['mi e 'mi 'fumna l 'uma a'vu la nauzja 'tyt 'əl di'] »

« *(rires) Écoute (rires) quelle journée ! (rires) [moi et ma femme nous avons eu la nausée toute la journée]* »

F55PIN (3) : « [u: 'mi siŋ'jù:r] ! »

« *[o: mon dieu.] !* »

PB70PIN (3) : (rires)

H72PIN (4) : « ['suma an'daɪt] con una di quelle macchine 6000 mercedes + [e 'va 'biŋ] ! + F. ha messo il digitale e ci ha detto "[a'des: 'fuma l 'Izoar]" + "come l'Izoard ?" ! + e lui "[si: 'taŋt a l 'ε 'prest]" ! + ma non so là [a l 'ε 'prɔpi 'mat] ! (rires, gestes) + + »

« *[Nous (y) sommes allés] avec une de ces voitures 6000 mercedes + [très bien] !+ F. a mis le GPS et il a dit "[maintenant on fait l'Izoard]" + "comment l'Izoard ?" ! + et lui "[oui de toute façon il est tôt]" ! + je ne comprends pas là [il est vraiment fou] ! (rires, gestes) + +*

F55PIN (4) : (rires)

H72PIN (5) : « ['dju buŋ] ! (rires) [a l 'ε 'prɔpi 'be:l 'li] ! + ['ma 'mi i l av'i:a 'na 'nauzja] ! (rires) »

« *[bon dieu] ! (rires) [c'est vraiment joli là-bas] !+ [mais moi j'avais une nausée] ! (rires)* »

PB70PIN (5) : « [œ: djaʊ + 'as kapi:s:] ! (rires) »

« *[que diable + je comprends] ! (rires)* »

H72PIN (6) : « [e 'mi: i l 'qɪ 'dilu] « ['mɛntre ke 'suma 'si: pɔ'diʊlu 'pa an'de a 'briāsɔ] ? (rires) + [ε 'kjɛl] « [sa: n'duma 'fiŋ 'dzy a 'briāsɔ] ! » (rires) + ['no 'ma: 'kjɛl a l 'ε 'prɔpi 'mat] (rires) »

⁵⁷ Les numéros entre parenthèse se réfèrent aux tours de parole.

« [Et moi: j'ai dit] « [Pendant qu'on est là on ne pourrait pas aller à Briançon] ? (rires) + [Et lui] « [Allez, allons jusqu'en bas à Briançon] ! (rires) + [non mais il est vraiment fou] (rires) »

PB70PIN (6) : (rires) F. [a 'fa 'sɛmp pa'rɛj] !

« (rires) F. [fait toujours comme ça] ! »

F55PIN (7) : « (rires) [ɛm dəs'pjas:] ! (rires) [sa: 'mi 'fazʊ ʔl 'ka'fe] + E. [ti ʔt'vɔl əl 'ka'fe] ? »

« (rires) [je suis désolée] ! (rires) [allez je me fais un café] +E. [tu veux du café ?] »

H72PIN (7) : « [ma: + 'si 'gra:sje] ! »

« [mais + oui merci] ! »

Dans le Dialogue 1, on note une alternance codique entre LH et LB lié au registre informel, dans un groupe de pairs, formé par deux hommes et une femme : H82PIN et F55PIN ne se connaissent pas beaucoup, ce qui fait que le début de l'interaction est marqué par des tentatives d'alternance codique *intraphrasique* dans les échanges —tours de parole (1) et (2)— pour que les interlocuteurs puissent se reconnaître dans leurs compétences respectives du *piémontais* et continuer dans cette langue —tours de parole (3) et suivantes. La modalité *intraphrasique* s'enregistre, aussi, dans le cadre du discours rapporté, d'apostrophes et d'emphase, pour souligner l'ironie ou la contrariété vis-à-vis d'un sujet de discussion —tours de parole (4) à (7).

Dans le Monologue 1 nous proposons un cas spécifique de contact linguistique entre LH italien, LM *français* et LB *haut-piémontais*, où la LM entre en jeu lors du discours rapporté direct, dans un milieu un peu plus formel et dans la même modalité *interphrasique*. Il s'agit d'une réponse qu'un de nos informateurs de Pinerolo formule en présence de son ami au sujet d'une remise de diplômes qui a eu lieu en France : l'éloignement géographique et chronologique du récit provoque une alternance de code, qui permet de relater concrètement l'action dans une dimension spatio-temporelle précise. Le participant utilise alors le *français* pour expliquer à ses amis ce qui s'est déroulé dans cet espace géographique. Aussi, l'importance du fait narré justifie-t-elle l'emploi du *français* (LM) dans le récit⁵⁸.

Monologue 1

H73PIN : « ((il s'adresse à son amis)) [suŋ 'dajt a Pa'ri] la settimana scorsa +++ per la premiazione ! (sourire) ++ e pensa un po' mi hanno dato un diploma ! (rires) +++++ ci hanno premiati in due + ci hanno chiamati "Les diplômés de cette année

⁵⁸ Il n'est pas rare, dans certaines manifestations culturelles, d'assister à des discussions en *français* ou en *turinois*, sur des sujets précis comme la musique classique, la littérature ou encore l'art.

sont !" +++ eravamo io e L. il mio amico di Torino +++ pensa un po' ! +++ non me l'aspettavo è stato molto bello ! (rires) ».

« ((il s'adresse à son amis)) [je suis allé à Paris] la semaine passée +++ pour la remise des prix ! (sourire) ++ et imagine qu'on m'a délivré un diplôme ! (rires) +++ ils nous ont discerné un prix à deux + ils nous ont appelés "Les diplômés de cette année sont !" +++ nous étions moi et L. mon amis de Turin +++ imagine un peu ! +++ je ne m'y attendais pas c'était très beau ! (rires) ».

II.3.2 Villar Perosa

De part le rôle économique secondaire joué par Villar Perosa, au sein de la Vallée Chisone et des *vallées vaudoises*, la communauté linguistique de cette localité est aussi très hétérogène. Plusieurs groupes communautaires sont à noter : (i) les Catholiques utilisant le *piémontais* local comme LB ; (ii) les Vaudois de Villar (ou des vallées), utilisant le *provençal* local (ou exogène⁵⁹) comme LB, entre groupes de pairs, en famille et dans les lieux de culte ; (iii) les locuteurs d'une minorité *française*, Vaudois ou Catholiques, provenant du haut Val Chisone et du Val Pellice, qui utilisent cette langue, en famille (LB) ; (iv) les immigrants venant d'autres pays européens ou lointains (Maroc, Pologne, ex-Jugoslavie, etc...), ou venant des régions italiennes, qui utilisent leur langue maternelle ou locale comme LB dans leurs répertoires.

Dans le cas de notre étude, nous nous sommes focalisée sur le groupe des locuteurs du *piémontais rustique* de Villar Perosa, qui représente la LB de leurs répertoires : c'est pourquoi nous avons choisi de schématiser l'articulation de leur répertoire dans le Tableau II.3.2.1 qui suit.

Variété haute (LH)	<i>italien régional piémontais</i>
Variété moyenne (LM)	<i>koinè dialectale (et français)</i>
Variété(s) basse(s) (LB)	<i>piémontais rustique local</i>

Tableau II.3.2.1 – Répertoire linguistique de la communauté piémontaise locale de Villar Perosa.

Comme pour la communauté *piémontaise* de Pinerolo observée *supra*, les dynamiques de contact qui opèrent entre LH et LB auprès des locuteurs de cette communauté semblent se caractériser majoritairement par une alternance codique *interphrasique*. Cette dernière intervient en fonction de l'interlocuteur, du registre et du domaine, comme le montre le Dialogue 2 ci-dessous. Encore, l'alternance *intraphrasique* de la part des informateurs de Villar, se développe dans les mêmes cadres que celle observée auprès de informateurs de Pinerolo et notamment dans le cas de l'emphase.

⁵⁹ Une variété *provençale* parlée dans d'autres localités des vallées Chisone, Germanasca ou Pellice.

Dialogue 2

LB25VILm : « ((il s'adresse à son amie italoophone)) stavo pensando (rires) all'altro giorno quando siamo andati a mangiare fuori con C. +++ quando abbiamo dovuto pagare C. si è alzato ed è uscito ! ti ricordi ? (rires)+++ ma scusa ma [a 'le 'mat] ! (rires) +++ M. era talmente incazzato che è uscito ti ricordi ? (rires) e gli fa " [ti t 'pøl pa pa'ge 'kuma nui 'auti]"? (rires) +++ ci mancava solo un cazzotto »

« ((il s'adresse à son amie italoophone)) j'étais en train de penser (rires) à l'autre jour quand nous sommes sortis manger ((litt. dehors)) avec C. +++ quand on a dû payer C. s'est levé et il est sorti ! tu te souviens ? (rires) +++ mais je m'excuse mais [il est fou] ! (rires) +++ M. était tellement fâché qu'il est sorti tu te souviens ? (rires) e il lui dit " [toi, tu ne peux pas payer comme nous autres]"? (rires) +++ il ne manquait plus qu'un coup de poing ».

F31PINf : « (rires) ma pensa te ! (rires) ++++++ ma C. è fuori ! me lo ricordo sì ! (rires) ».

« (rires) mais imagine un peu ! (rires) ++++++ mais C. est fou ! je m'en souviens oui ! (rires) ».

Notre informatrice LB25VILm utilise le dialecte en présence d'une amie italoophone, originaire de Pinerolo, dans un contexte informel. LB25VILm utilise le dialecte, puisque son amie a aussi assisté à la scène : ceci permet de se faire comprendre, en utilisant une langue que son interlocutrice ne maîtrise pas, et de faire de l'ironie sur l'événement narré.

À Villar, des cours d'*occitan* sont proposés dans différentes structures, pour les enfants et les résidents. Lorsque nous nous sommes rendue dans une de ces structures, nous avons découvert qu'elle proposait de développer des activités périscolaires et parascolaires, pour les enfants, en incluant des activités d'apprentissage linguistiques d'*occitan*. Nous soulignons, à cet effet, que pour les activités auxquelles nous avons été présente, en 2009 et en 2013, lors des sections d'enseignement d'*occitan* pour enfants, la majorité des organisateurs était originaire du Val Germanasca. Il s'agissait notamment d'anciens enseignants du primaire qui employaient leur propre variété locale d'*occitan* (de San Germano CHisone, de Pramollo, etc...) pour interagir avec les enfants et leur faciliter l'apprentissage linguistique.

II.3.3 Prarostino

À l'image du Tableau II.3.3.1 qui suit, le répertoire de la communauté *occitanophone* de Prarostino change en rapport à ceux précédemment évoqués.

Variété haute (LH)	<i>italien régional piémontais</i>
Variété moyenne (LM)	<i>piémontais (koinè oralisée)</i>
Variété(s) basse(s) (LB)	<i>prustinenc (occitan), français</i>

Tableau II.3.3.1 – Répertoire linguistique de la communauté *occitanophone* de Prarostino.

D'abord le groupe des LBs de nos informateurs, et des habitants du village en général, se compose essentiellement de la variété *occitane* locale, le *prustinenc*, et pour certains individus, aussi du *français*. D'après nos enquêtes, il résulte que jusqu'aux années 1960 le bilinguisme *occitan-français* natif était diffus. Toutefois, nombreux sont les foyers où l'utilisation du *français* auprès des jeunes enfants de cette génération s'interrompt lors de la période de scolarisation au primaire qui s'effectue dans la commune voisine, à San Secondo. La Commune ne possédant pas des écoles dans le territoire, jusqu'aux années 1980-1990, les enfants sont scolarisés auprès de la Commune voisine, San Secondo, ce qui limite l'emploi du *français* et du *prustinenc* entre enfants.

Aujourd'hui, nos données montrent une transmission sporadique du *français* dans les interactions mère et fille ou fils⁶⁰ jusqu'à la génération 1980 : nous n'excluons pas des interactions verbales similaires entre père et fille, ou père et fils, bien que nous n'en ayons pas recensé sur le terrain. Les habitants étant majoritairement Vaudois, ils adoptent le *français* aussi dans le contexte liturgique : les psaumes et les cantiques sont chantés en *français*⁶¹. Toutefois, les interactions entre pasteurs et croyants ne se font plus qu'en *italien*, puisque les pasteurs ne sont plus recrutés dans les vallées, mais viennent d'autres pays (Suisse, Allemagne) : jusqu'à la fin du XIX^e siècle le *français* ou *l'occitan* étaient les langues de prédilections dans ces interactions. À ce propos, en 2008, nous avons assisté ponctuellement à des échanges en *français* et en *occitan*, dans le temple Vaudois de San Secondo, entre le pasteur et les croyants ; aujourd'hui, ni à Prarostino, ni à San Secondo, nous ne constatons plus une situation de ce genre.

Chez nos informateurs de Prarostino, l'alternance entre les différents codes du répertoire LH, LM et LB s'effectue en fonction des interlocuteurs. Dans un échange informel entre pairs, le locuteur de *prustinenc* attendent toujours un *input* linguistique émanant de son interlocuteur pour utiliser soit le *piémontais* oralisé, s'il vient des vallées Chisone, Germanasca et Pellice, soit le *prustinenc*⁶². Cependant, au cas où l'interlocuteur des *vallées vaudoises* soit un ami, il n'est pas rare d'entendre les deux occitanophones utiliser chacun leur variété pour interagir : en somme, chaque interlocuteurs garde sa langue *occitane*, en modulant toutefois le lexique ou en introduisant des formes lexicales « plus transparentes » pour se faire comprendre de son interlocuteur. Chez tous les *occitanophones* des vallées Chisone et Germanasca, il s'agit d'usages linguistiques habituels et répandus.

⁶⁰ Une mère sur les trois femmes interviewées ; un seul fils sur les trois hommes interviewés. Il s'avère que Prarostino est une des localités, avec San Germano C., où nous n'avons pas réussi à recruter une jeune femme par village parlant quotidiennement la variété locale de son village.

⁶¹ Cette situation est aussi vérifiable, à Villar Perosa et à San Germano Chisone, dans les lieux de culte vaudois.

⁶² Les *occitanophones* et les *francophones* de Prarostino sont aussi locuteurs actifs de *piémontais*.

Nous proposons, comme suit, le Dialogue 3 qui met en scène une alternance entre les trois langues (LH, LM et LB) employées en fonction des interlocuteurs, dans un milieu informel. Nous reportons une interaction entre 4 personnes : 3 appartenant à la même famille (père, mère et fille), ainsi qu'une amie. On assiste à une interaction en *français local*, entre mère de famille et fille, et à une interaction en *piémontaise*, entre la mère de famille et son amie, avec une interaction en dialecte local (*occitan*) entre conjoints (mari et femme).

Dialogue 4

SC56PRAf (1) : « ((elle s'adresse à sa fille)) si mangia ! à table E. ! Éteins la télévision ! »

« ((elle s'adresse à sa fille)) on mange ! ... »

F19PRA (1) : « oui:: (grimaces) j'arrive ! »

SC56PRAf (2) : « ((elle s'adresse à son amie)) serviti A. +++ [ti t 'bejvi yŋ 'tok əd 'viŋ] ? »

« ((elle s'adresse à son amie)) sers toi A. +++ [tu bois un peu de vin] ? »

F57TOR (2) : « ['sa: yŋ 'tok] +++ ['boŋ 'boŋ 'basta ne:] ! grazie »

« [allez un peu] +++ [assez assez ça suffit vah] ! merci »

SC56PRAf (3) : « ((elle se sert de vin)) [mi 'bevu yŋ 'pok] +++ ((elle s'adresse à son mari)) [u 'sai ke] **G.** [a 'vaŋ maŋ'dʒa da] **S.** ? »

« je bois un peu ((elle se sert du vin)) +++ ((elle s'adresse à son mari)) [tu sais que] **G.** [va manger chez] **S.** ? »

H60PRA (3) : « [a'lura nu'zajtɪ 'pjuma lu kə'fe 'si e 'pøj əŋ 'vaŋ da] **S.** ! »

« [alors nous autres ((nous deux)) on prend le café ici et puis nous allons chez] **S.** ! »

Ce dialogue illustre une situation tout à fait ordinaire pour un/une *occitanophone* (et *francophone*) habitué(e) à alterner avec les trois langues (*français local*, *occitan local* et *piémontais*), et l'*italien*, dans les interactions linguistiques quotidiennes.

II.3.4 San Germano Chisone

La distribution des langues qui composent le répertoire des habitants de San Germano C. n'est pas différente par rapport à celle observée à Prarostino (cf. le Tableau II.3.4.1, ici bas). Toutefois l'emploi du *français* semble plus diffus qu'à Prarostino⁶³, même si son utilisation semble raréfiée et obsolète, par rapport à ce qui était observé dans les années 1970-1980 (Sappé, 1978-79).

⁶³ Deux femmes sur trois interviewées parlent le *français*, essentiellement à la maison, avec leurs filles. Aucun homme interviewé n'utilise le *français* en famille, avec son père ou sa mère.

Variété haute (LH)	<i>italien régional piémontais</i>
Variété moyenne (LM)	<i>piémontais (koinè oralisée)</i>
Variété(s) basse(s) (LB)	variété <i>occitane</i> locale (ou exogène), <i>français</i>

Tableau II.3.4.1 – Répertoire linguistique de la communauté occitanophone de San Germano Chisone.

Il en découle que les femmes de San Germano semblent avoir un profil plurilingue plus dense que les hommes : essentiellement la transmission des LBs s'effectue dans le contexte familial, où les femmes apprennent majoritairement le *français* local avec leurs mères et la variété locale *occitane* avec leur père. Nous n'avons pas pu comptabiliser des cas d'apprentissage ou d'interaction verbale en *français* entre père et fille ou père et fils, que nous n'excluons pas : nous avons pris connaissance de deux cas de transmissions du *français* entre mère et fils, dans les années 1990, mais hélas aucun de ces sujets ne fait partie de notre échantillon de participants. La LM, le *piémontais*, est utilisé dans les interactions entre connaissances, et amis, originaires d'autres vallées (Chisone, Pellice, vallées méridionales) ou de la ville (Pinerolo) : cependant, si cette situation convient aux hommes, les femmes sont moins à l'aise avec le *piémontais*. Elles n'hésitent pas à préférer l'*italien* dans les interactions, même si elles connaissent parfaitement un interlocuteur *piémontais*.

Il n'est pas rare, non plus, de se retrouver face à des locuteurs d'autres variétés *occitanes* du Val Germanasca, à San Germano Chisone : ces personnes, ayant émigré depuis la vallée jusqu'à San Germano maintiennent leur parler local originel.

Nous proposons, à la suite, le Dialogue 5 où l'on observe une alternance des trois langues du répertoire (LH, LM et LB) employées en fonction des interlocuteurs, dans un milieu informel. On assiste à une interaction entre quatre personnes, trois appartenant à un même cercle familial (mère, père et fille) et une amie : l'échange entre la mère de famille et sa fille s'effectue en *français* local ; une interaction entre la mère de famille et son mari (père de famille) se produit en *occitan* local ; alors que le tour de parole entre la mère de famille et son amie se tient en *italien*.

Dialogue 5

F54SGC (1) : « maman le café brule ! je vais le servir ! (sourire) »

NS79SGCf (1) : « merci ! »

H81SGC (2) : « ((il s'adresse à sa femme, NS79SGCf)) [l əs'taŋsia vən 'frejda mi 'partou kami'na: pəl 'vjəl] »

« ((il s'adresse à sa femme, NS79SGCf)) la salle devient froide je pars marcher vers le sentier ! »

NS79SGCf (2) : « ((elle répond à son mari)) [ty 'va pəl 'vjø] ? [ei'kuta 'va pjən] !

++ ((elle s'adresse à sa fille)) il m'a entendu ? dis-lui de ne pas s'en aller là-bas après il ne remonte pas le sentier ! »

« ((elle répond à son mari)) [tu vas dans le sentier] ? [Ecoute va doucement] ! ++ ((elle s'adresse à sa fille)) ... »

H81SGC (3) : « ((il s'adresse à sa femme)) [dø'ba 'kɛ pa d peri'kul] ! »

« ((il s'adresse à sa femme)) [en bas il b'y a pas de danger] ! »

F54SGC (4) : « scusami ((elle s'adresse à son amie)) mi occupo un attimo di mio padre torno subito ! »

« excuse-moi ((elle s'adresse à son amie)) je m'occupe un instant de mon père puis je reviens immédiatement ! »

F35TOR (4) : « ma figurati vai pure non ti preoccupare ! »

« mais il n'y a pas de soucis vas-y tranquillement ne t'inquiète pas ! »

II.4 Conclusions

Dans ce chapitre nous avons présenté des matériaux macro-sociolinguistiques et micro-sociolinguistiques qui servent à appréhender les spécificités du panorama national, régional, sub-régional (Piémont occidental) et aréal (zone d'enquête). Nous nous sommes focalisée aussi sur l'analyse des répertoires linguistiques des localités où nous avons menés nos enquêtes linguistiques, en nous intéressant aux habitudes linguistiques des individus qui ont participé à cette étude. À cet effet, nous avons montré que les langues qui composent les répertoires quadrilingues de nos informateurs diffèrent en fonction des localités et des groupes d'individus auxquels ils appartiennent : dans ces répertoires, les langues qui les composent ne possèdent pas le même statut social. Dans cette dynamique, les alternances linguistiques interviennent en fonction des registres, des domaines et, pour finir, des interlocuteurs. Nous avons remarqué que chaque locuteur utilise une langue en fonction de son interlocuteur et les interactions multilingues restent fréquentes : les membres de ces quatre communautés intègrent parfaitement ces usages et développent des automatismes d'alternance langagière, dès lors qu'ils (re)connaissent la langue utilisée par leur interlocuteur.

Chapitre III

Éléments de phonétique, de morphologie et de lexique des variétés enquêtées : état de l'art et données collectées

*« Sta dunque il fatto, del resto già avvertito,
che più si lascia la pianura e si procede da Luzerna S. Giovanni,
da S. Germano e da Pomaretto verso il sommo delle valli,
meno si trovano le parlate valdesi alterate dall'influenza del piemontese o,
per meglio dire, soppiantate dall'invasione di questo ;
meno di tutte certamente quella di Pral. »¹ (Morosi, 1890 : 320-321).*

Nous présentons ici quelques aspects des systèmes phonétiques, morphologiques des parlers examinés, ainsi que quelques éléments de leurs lexiques, en nous appuyant sur les données que nous avons recueillies et sur les monographies réalisées par les spécialistes de l'aire, à des périodes distinctes : par ordre chronologique Morosi (1890), Soffietti (1949), Grassi (1958), Griset (1966), Calosso (1970-71, 1973), Menusan (1973-74), Berruto (1974 : 11-19, 34-38), Telmon (1988a, 1992, 2001a) et Genre (2002). Afin de bénéficier d'un regard plus large sur la partie basse des vallées Germanasca et Chisone, qui représentent notre zone d'enquête, nous avons comparé nos données aux ouvrages édités par l'*Associazione culturale La Valaddo* (2003) et aux travaux de Sibille (2004, 2012a)². Les données lexicales que nous avons collectées sur le terrain ont aussi été comparées aux matériaux présents dans les atlas linguistiques et ethnographiques des territoires italien et français (ALEPO, ALI, AIS, ALG, ALJA, ALMURA, ALP, ALO, ALLOC) ainsi que dans le THESOC : cela nous a permis d'avoir une vue d'ensemble de notre domaine des deux côtés, transalpin et cisalpin, à différentes époques. Les dictionnaires Sant'Albino (1859), Levi (1927), Gibelli (1987) et Pons & Genre (1997), Genre (2002) qui prennent en compte particulièrement le lexique *turinois* et *occitan* ont été consultés pour documenter au mieux nos résultats. En ce qui concerne les variétés occitanes examinées, nous sommes aussi reportée aux grammaires occitanes d'Alibert (2000 [1976]) e de Salvat (1973).

¹ NT : « Le fait est, donc, d'ailleurs déjà ressenti, que plus on quitte la plaine et on procède depuis Luzerna S. Giovanni, de S. Germano et depuis Pomaretto vers la sommité des vallées, moins on retrouve les parlers vaudois altérés par l'influence du piémontais ou, mieux encore, supplantés par l'invasion de ce dernier ; le moins [influencé] de tous est certainement celui de Pral. »

² Il faut remarquer que ce dernier auteur cite notamment les données issues des travaux d'une partie des auteurs que nous avons cités et notamment de Morosi (1890), Menusan (1973-74), Griset (1966), Berruto (1974 : 11-19, 34-38), de Telmon (1988a).

Dans ce chapitre, nous nous intéressons en priorité au vocalisme et notamment aux voyelles simples des systèmes de Pinerolo (PIN), de Prarostino (PRA), de San Germano Chisone (SGC) et de Villar Perosa (VIL), pour lesquels nous proposons des inventaires sonores, en syllabes toniques et atones, fondés sur les données de nos propres enquêtes, en tenant compte de la variation relevée dans les localités de notre réseau³. Les spécificités acoustiques ont été étudiées pour nos données et comparées à celles des données acoustiques récentes de Rivoira & Romano (2004) et Rivoira (2007)⁴. En ce qui concerne les phénomènes de diphtongaison, caractéristiques des systèmes étudiés, seuls quelques traits parmi les plus pertinents pour l'encadrement géolinguistique de l'espace enquêté seront ici évoqués.

Les quelques éléments de consonantisme et de morphologie présentés ici nous servent surtout pour mettre en évidence des frontières linguistiques majeures entre les grands types dialectaux, *occitan* et *haut-piémontais*, dans notre région.

Le vocalisme mais aussi le consonantisme et le lexique de nos parlers ont également fait l'objet d'un traitement géolinguistique fondé sur une analyse cartographique et cela afin de comparer le degré de variation phonétique et lexicale dans l'aire examinée.

Cette perspective globale nous permet d'encadrer et de relater la dynamique de variation linguistique spécifique au domaine et de pouvoir confirmer ou infirmer l'hypothèse initiale des *gradata linguistiques* (Weydt & Schlieben-Lange, 1981 ; Stehl, 1986).

III.1 Approche descriptive des systèmes linguistiques : la situation de *gradatum*

Les parlers ici examinés se placent à la croisée de deux diasystèmes linguistiques : le *haut-piémontais*, d'une part, qui s'étend dans la partie orientale (plaine) de l'aire, et le *provençal*⁵, d'autre part, qui se propage dans la partie occidentale (montagneuse) de la zone. La dynamique de contact linguistique qui s'articule entre les deux groupes peut être envisagée soit en termes de *continuum* (Berruto, 1995 : 127-132), comme déjà illustré dans le Chapitre II, soit en termes de *gradata linguistiques* comme déjà évoqué ci-dessus.

³ Se référer au Chapitre V pour connaître la méthodologie d'enquête utilisée à cet effet.

⁴ Dans ce travail nous n'avons pas la possibilité de montrer des spectrogrammes et de représentations d'espaces vocaliques qui ont fait par ailleurs l'objet d'une publication ciblée (Gally 2014).

⁵ Dans ce chapitre, nous utiliserons principalement l'hyponyme *provençal* pour s'aligner sur les termes employés dans les études de Griset (1966) et ne pas surcharger d'informations le texte. Dans le chapitre II nous utilisons, aussi bien *provençal* qu'*occitan*.

En reprenant les détails du Chapitre II § II.2.3, les descriptions et les modèles de contacts linguistiques qui semblent prévaloir au sein des monographies publiées depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 2010⁶, relèvent d'une dynamique qui fait penser au concept de *gradata*. L'approche en *gradata* circonscrit une « gradation de variétés discrètes qui se situent entre les extrêmes de deux langues en contact » (Stehl, 1986 : 30) : il s'agit aussi de prendre en compte un « diasystème de sous-systèmes, une gradation des variétés (plus ou moins) bien définies, dont chacune pourra être appelée *gradatum* (cf. Weydt & Schlieben-Lange, 1981 : 133) » (Stehl, 1986 : 29). Cette situation se développe dans le cadre du contact linguistique vertical entre deux variétés ayant un statut social différent, au sein d'un même répertoire linguistique. C'est le cas pour les répertoires de nos informateurs, dans les communautés observées, mais c'est aussi le cas, d'un point de vue horizontal, c'est-à-dire interlinguistique. En effet, les contacts linguistiques entre les diasystèmes *occitan provençal* et *haut-piémontais* sont tels qu'il semble pertinent d'en rendre compte à travers la notion de *gradata*. Aussi, selon Stehl (1986 : 30), le « diasystème de *gradata* [...] correspond aussi bien à la réalité de la *zone de la variation* pragmatique qu'à celle de la *zone d'interférence* linguistique »⁷. Pour finir, cet auteur considère donc que les locuteurs d'une communauté où s'opèrent les *gradata* peuvent avoir une idée précise de cette gradation, vérifiable au niveau des structures et des unités linguistiques.

Dans cette perspective en *gradata* et dans notre terrain d'enquête, les *extrema* A et B de l'échelle de variation correspondent à nos deux diasystèmes, *haut-piémontais* et *provençal*, opposés structurellement, géographiquement et aussi dans la représentation sociale des locuteurs. Ainsi, nous envisageons que l'*extremum* B peut être représenté par le diasystème *haut-piémontais*, utilisé en plaine et dans la partie basse des vallées (orientation SE), et que l'*extremum* A symbolise le diasystème *provençal*, employé dans les zones alpines, comme les Val Germanasca et Val Chisone. L'orientation des *gradata* A → B suit l'orientation orographique du fleuve Chisone NO-SE. À mesure que l'on s'éloigne de la montagne, on quitte les spécificités qui caractérisent l'*extremum* *provençal* pour se rapprocher de celles de l'*extremum* *haut-piémontais*. Cette approche permet de modéliser la situation linguistique de variation et de contact qui s'articule entre la plaine et les *vallées vandoises* pinérolaises⁸. Le haut Val Chisone, par ailleurs, représente une ultérieure zone de contact entre les diasystèmes *provençal* et *francoprovençal* du Piémont, décrits notamment par Telmon (1988a : 476 ; 1992 ; 2001a) et Berruto (1974 : 41-suiv.).

⁶ Cf. Morosi (1890), Soffietti (1949), Grassi (1958), Griset (1966), Calosso (1970-71, 1973), Menusan (1973-74), Berruto (1974 : 11-19, 34-38), Telmon (1988a, 1992, 2001a) et Genre (2002).

⁷ Nous soulignons que l'alternance *pragmatique* vs *linguistique* est indiquée ici par Stehl (1986 : 30) ; nous n'opérons pas cette distinction.

⁸ Elle s'applique aussi au Val Pellice.

La prise en compte de la variation linguistique en *gradata* émerge déjà au début du XIX^e siècle dans les recherches de Morosi (1890) qui classe les parlers *provençaux* des *vallées vaudaises* et du pinérolais en quatre groupes, vallon après vallon, toujours dans le sens NO → SE, en se basant sur les affinités linguistiques entre les parlers et leurs degrés de résistance à « l'intrusione di elementi forestieri [*i.e.* qui viennent du *piémontais*] »⁹ (Morosi, 1890 : 320). Il identifie, ainsi, cinq sous-groupes *provençaux*, allant du plus conservateur au plus innovateur¹⁰ : (i) le bassin de Prali et du haut Val Germanasca, (ii) le moyen Chisone, de Pomaretto, en passant par Pinasca, jusqu'à San Germano C., (iii) le Val d'Angrogna¹¹, (iv) le haut Val Pellice, comprenant les communes de Bobbio et Villar-Pellice, (v) le groupe dit « externe », plus peuplé et plus étendu, qui comprend le territoire du moyen Pellice allant de Torre jusqu'à Bibiana, et qui inclut les vallons de Luzerna, Rorà, Lusernetta (Val Pellice) et de Roccapiatta (Val Chisone), où se trouvent San Bartolomeo et Prarostino (Morosi, 1890 : 320). Par ailleurs l'auteur justifie la répartition des cinq sous-groupes comme suit :

« Sta dunque il fatto, del resto già avvertito, che più si lascia la pianura e si procede da Luzerna S. Giovanni, da S. Germano e da Pomaretto verso il sommo delle valli, meno si trovano le parlate valdesi alterate dall'influenza del piemontese o, per meglio dire, soppiantate dall'invasione di questo ; meno di tutte certamente quella di Pral. »¹² (Morosi, 1890 : 320-321).

Toutefois, Morosi n'est pas le seul spécialiste à détailler ainsi la dynamique géolinguistique et variationnelle de l'aire ; d'autres linguistes, bien des années plus tard, adoptent implicitement la perspective de description en *gradata*, que ce soit pour l'aire de notre recherche ou pour les aires linguistiques adjacentes : c'est le cas, par ordre chronologique, de Grassi, 1958, Griset, 1966, Calosso, 1970-71 et 1973, Menusan, 1973-74, Telmon, 1988a, 1992, 2001a, Genre, 2002.

La description des systèmes enquêtés que nous proposons se fonde ainsi sur ce concept que nous posons en arrière-plan et qui rend compte avec efficacité de la manière dont la variation se structure dans ce domaine linguistique de contact.

Dans les paragraphes suivants, nous présentons d'abord trois phénomènes majeurs, faisant ressortir la frontière entre *provençal* et *haut-piémontais*. Ils permettent de caractériser tout particulièrement le haut Val Germanasca (hVG), le bas Chisone (bVC) et la plaine pinérolaise, en permettant de mieux circonscrire notre aire de référence et de porter la réflexion sur une

⁹ NT : « l'intrusion d'éléments étrangers [*i.e.* qui viennent du *piémontais*] ». Morosi l'explique sans ambiguïté dans le second paragraphe de la page.

¹⁰ Les systèmes plus innovateurs étant ceux qui présentent un plus grand nombre d'interférences avec le (*haut-*)*piémontais*.

¹¹ À son tour décomposé en deux sous-groupes linguistiques, à la droite et à la gauche orographique du fleuve.

¹² Déjà traduit plus haut.

première typologie aréale. À cet effet, nous illustrons aussi comment les spécialistes du XIX^e siècle et de la deuxième partie du XX^e ont représenté les courants et les contrastes linguistiques majeurs de cette aire en les comparant aux groupes du *provençal* mais aussi du *turinois*.

Nous aborderons ensuite les spécificités de notre domaine d'enquête en mettant en évidence quelques phénomènes permettant de souligner le degré important de fragmentation linguistique dans l'aire enquêtée.

III.2 Frontière entre *provençal* et *haut-piémontais* : traits phonétiques et morphologiques

Le *provençal* et le *haut-piémontais* s'opposent en particulier pour l'évolution phonétique de la voyelle tonique de l'infinitif des verbes de la première conjugaison latine, de la flexion grammaticale dans les mots féminins et des articles définis. En ce qui concerne les morphèmes grammaticaux, il faut préciser que le *haut-piémontais* ne s'écarte pas du *turinois*¹³.

III.2.1 Evolution phonétique de -ARE

La voyelle tonique dans ces deux types dialectaux évolue différemment après l'apocope de la vibrante restée en position finale¹⁴. Dans les parlers *provençaux*, ce phénomène produit l'allongement de la voyelle finale réalisée comme postérieure, [-¹a:] (Griset, 1966 : 38 ; Genre, 2000 : 151), présente dans les exemples suivants : [min'dʒa:] « manger », [kan'ta:] « chanter », [pju'ra:] « pleurer » en *provençal* et dans les parlers de la hVG et du bVC, alors que nous avons [min'dʒe] « manger », [kan'te] « chanter », [pju're] « pleurer » dans le *haut-piémontais* et à Pinerolo (cf. aussi Griset, 1966 : 38 ; Telmon, 1988a : 476). La gauche orographique du bVC suit également le modèle du *haut-piémontais* avec la finale tonique [-¹e]. Les quatre parlers étudiés se distribuent ainsi en deux groupes : les parlers de SGC et de PRA optent pour le morphème grammatical de type *provençal* [-¹a:] alors que les parlers de PIN et VIL s'alignent sur le modèle (*haut-*)*piémontais*.

III.2.2 Evolution du morphème grammatical originel -A du genre féminin

¹³ Pour un approfondissement des phénomènes vocaliques discriminants entre le *turinois* et le *haut-piémontais*, nous renvoyons au § III.2.1 du présent chapitre.

¹⁴ Il faut remarquer que dans les aires *provençales* limitrophes à la nôtre, comme en Val Varaita et en Val Stura, -R final originel semblait être encore conservé dans les années 1960 (Griset, 1966 : 38 ; Grassi, 1958 : 122).

Le contact entre les deux diasystèmes produit tantôt des formes lexicales féminines locales « mixtes », présentant la juxtaposition d'un morphème lexical *provençal* et d'un morphème grammatical *turinois* et aussi *italien*. Les exemples de ces solutions trouvent leur régularité dans le dyasystème de SGC (*sangermanenc*), qui, depuis les années 1960, enregistre un haut degré de « piémontisation » et d'« italianisation » (Sappé, 1978-79), puisque la totalité du lexique de genre féminin présente l'aboutissant [-a] (*cf.* aussi Griset, 1966 ; Menusan, 1973-74). De ce fait, cette situation, qui n'était pas remarquée au XIX^e siècle par Morosi (1890), se réalise aujourd'hui dans le bas Val Germanasca (bVG) : dans ce dernier secteur, elle est représentée par l'isoglosse relative aux désinences du féminin séparant les variétés caractérisées par [-a] de celles qui présentent [-o], en opposant donc SGC à Pramollo (PRM). On a donc [l'aṡga] (SGC) ~ [l'aṡgo] (PRM) « eau » ; [tʃabbra] (SGC) ~ [tʃabbro] (PRM) « chèvre » ; [donna] (SGC) ~ [donno] (PRM) « femme ». La même isoglosse suit tout le versant oriental du Val Germanasca et sépare les parlers de ce dernier des variétés du moyen Val Chisone (mVC) qui présentent les aboutissants en [-a], aujourd'hui influencées par le *turinois* et l'*italien*¹⁵. Toujours en *occitan*, dans le hVG, le pluriel de la finale atone [-o] devient [-a] : [l a'rəzzo] « la myrtille (sing.) » et [la:z a'rəzza] « les myrtilles (pl.) » à PRM (Griset 1966). À ce sujet, le *sangermanenc* se démarque toujours des variétés du hVG, en adoptant les désinences du sing. et du pl. f. typiques du *haut-piémontais* et de l'*italien*¹⁶ : [l a'rəzza] « la myrtille (sing.) » et [la:z a'rəzze] « les myrtilles (pl.) » ; [la 'trynna] « la tanière (sing.) de la marmotte » et [le 'trynne] « les tanières (pl.) de la marmotte ». On remarque que la déclinaison du féminin pluriel *occitan* des hauts vallons Germanasca et Chisone ne concorde ni avec les parlers *haut-piémontais*, ni avec les parlers *occitans provençaux* du territoire français (Ronjat, 1932, III : 110 ; Griset, 1966 : 54-55 ; Telmon 1888a ; Pons & Genre, 1997 : XXIX-XXX).

III.2.3. Articles déterminés

Si les variétés de SGC et PIN suivent respectivement les diasystèmes *provençal* et *haut-piémontais*, il n'en est pas de même pour les parlers de Villar Perosa (VIL) et de Prarostino (PRA) : le premier présente des irrégularités et le deuxième adopte des formes piémontaises archaïques. À VIL, les articles déterminés du masculin singulier [lu], [ə] et [u], coexistent dans les mêmes

¹⁵ Dans les descriptions de Griset (1966 : 40) et de Menusan (1973-74) cette « piémontisation » n'était pas encore enregistrée : par ailleurs, un aboutissant approximant intermédiaire [w] apparaît dans le moyen-bas Chisone, comme témoin du contact de langue entre les deux systèmes.

¹⁶ Cette même solution est aussi de l'italien régional piémontais.

contextes : on dit [lu 'tʃit], [u 'tʃit], [əl 'tʃit] « l'enfant (m.), le garçon », [lu 'kɛr], [u 'kɛr] et [əl 'kɛr] « le char (de foin) », variantes dont la concomitance tient compte d'une perspective sociolinguistique : en effet, les articles déterminés [lu] et [u] sont utilisés davantage par les hommes âgés de plus de 40 ans à VIL. Nous remarquons que le dyasystème de PRA (*prustinenc*)¹⁷, quant à lui, présente une forme [əl] pour le déterminant f. pl. : nous avons ainsi [la 'krɑvɑ] « la chèvre (sing.) », mais [əl 'krave] « les chèvres (pl.) » ; [la 'bœrrɑ] « la brebis (sing.) », mais [əl 'bœrre] « les brebis (pl.) ». Cette situation montre qu'au sein des *extrema* [lu, la] ~ [əl, la] / [li:/ʎ, la:(z)] ~ [i, le] s'interposent des situations instables, comme à VIL, ou opposées aux deux systèmes, comme à PRA. Dans les parlers provençaux du Val Germanasca et de la droite orographique du Val Chisone, le déterminant [la:(z)] (f. pl.) subsiste et s'oppose à [la:] (f. pl.) : la forme avec fricative finale est réalisée devant un nom qui commence par voyelle, comme dans [la:(z) a'rɔzza] « les myrtilles (f. pl.) », alors que l'autre variante figure devant initiale consonantique, comme dans le cas de [la: rejs] « les racines (f. pl.) »¹⁸. Une autre alternance concerne le masculin toujours dans le hVG : on aura [li: 'fiʎ] « les fils, les enfants » devant consonne et [ʎ aʊtre] « les autres » devant voyelle. De manière analogue et dans les mêmes vallons, hVG et bVC, cet allongement se conserve dans les adjectifs possessifs f. pl. et dans le pron. f. pl. atone, toujours devant voyelle : on dira alors [sa:(z) 'øj] « ses (pron. fem. pl.) yeux », [sa: 'pœl] « ses (pron. f. pl.) cheveux » (Pons & Genre, 1997 : 231), [la:(z) 'aj 'vi:ta] « (je) les (pron. f. pl.) ai vues » (Griset, 1966 : 55). Nous remarquons que la « piémontisation » des articles déterminés féminins du dyasystème de VIL semble aujourd'hui actée, contrairement aux situations décrites en 1960-1970.

III.3 Concordances avec le *provençal* et le *haut-piémontais* : quelques traits phonétiques.

Dans les paragraphes qui suivent nous exposons quelques éléments de convergences entre nos parlers et les types *provençal* et *haut-piémontais* selon la grille proposée par Griset (1966). Nous anticipons que cette auteure organise ses données sur la base de la notion de continuum

¹⁷ Comme nous le verrons au Chapitre VI, *sangermanenc* et *prüstinenc* sont des désignations identitaires des deux parlers locaux.

¹⁸ La réalisation antérieure de la voyelle ouverte extrême est due à la position de l'article devant le nom alors que le même élément en position isolée (dans une liste de mots) prévoit une réalisation postérieure.

alors que nos données fournissent l'évidence d'une situation de gradata comme cela a été évoqué plus haut.

III.3.1 Éléments de vocalisme

Concernant la variabilité des vocalismes de l'aire comprise entre le hVG, la droite orographique du mVC et du bVC, et la plaine pinérolaise (PIN), la littérature des années 1960-1980 répartit les traits caractéristiques de l'aire en termes de continuité, par rapport tantôt à l'*occitan provençal* (Ronjat 1932¹⁹), tantôt au *turinois*²⁰ (Grassi, 1958²¹ ; Griset, 1966 ; Menusan, 1973-74²²). Ce choix, reflète les dynamiques de contact des deux diasystèmes majeurs, caractérisant toute la zone d'enquête. Nous allons lister ces généralités qui seront, pour la plupart d'entre elles, précisées dans les prochains paragraphes, grâce à nos résultats de terrain. Aussi, nous développerons séparément les éléments communs entre notre aire et les aires adjacentes (*cf.* § A et § B) et les éléments caractéristiques de la zone étudiée (*cf.* § C), en nous fondant sur les traits que Griset (1966) considère comme les plus représentatifs, auxquels nous ajouterons quelques commentaires. Nous précisons que certaines de ces particularités seront reprises plus tard avec des détails sur nos points d'enquête, notamment dans le paragraphe consacré aux généralités sur la diphtongaison, mais ici elles permettent de rappeler quelques éléments de discontinuité entre *provençal* et (*haut-*)*piémontais*.

A. Présence vs absence de la diphtongaison

a. Évolution de \bar{E} en syllabe fermée et de \bar{I} en syllabe ouverte > [e] en provençal ~ [ɛi] en piémontais (Griset, 1966 : § 23.b).

Les données que nous avons collectées toutefois montrent une situation moins nette et plus articulée que celle présentée par cette auteure. Ainsi, dans les deux dyasystèmes de PIN et VIL, nous trouvons majoritairement une voyelle antérieure mi-ouverte, bien que la diphtongue ne soit pas complètement absente : sur quatre répétitions des mots signifiant « mois », « (il) boit », seuls 12,5% des occurrences sont diphtonguées ([mɛis] « mois », [l'beiv] « (il) boit »), alors que 87,5% ne le sont pas ([mes] « mois », [bev]

¹⁹ L'ouvrage de Ronjat relate des variétés et des variations de l'*occitan* sur le territoire français, en 1930.

²⁰ Pour les caractéristiques phonologiques et phonétiques du *turinois* nous renvoyons à Soffietti (1949) et Berruto (1974 : 13-26). Nous faisons référence à la *koinè dialectale régionale*, que nous nommons indistinctement tout au long de ce travail *turinois* ou *piémontais*.

²¹ Il s'agit des parlers du Val Varaita (*i.e.* celui employé à Bertines di Casteldelfino) et du Val Stura (*i.e.* celui de Pietraporzio) (Grassi, 1958).

²² Mais, aussi Menusan (1974 : 1-10 ; 174-179), réactualise et reprend, sans distinction et dix ans plus tard, la situation géolinguistique de l'aire décrite par Griset.

« (il) boit »). En revanche, les diasystèmes de SGC et PRA suivent le modèle *provençal* et enregistrent pour le même voyelle un aboutissant antérieur mi-fermé qui évolue davantage à SGC vers une voyelle centrale ou, plus rarement, une voyelle antérieure mi-fermée arrondie ([mes] et [məs] « mois », [beʷ] et [bəʷ] « (il) boit »).

b. Evolution du Ö originel en syllabe ouverte > [o] dans le mVC ~ [ø] en turinois (Griset, 1966 : § 23.c).

Bien que Griset annonce plusieurs variantes dans l'évolution de cette voyelle latine, les exemples qu'elle fournit se réduisent au seul aboutissant [o] comme dans l'exemple FILIÖLUS > [fi'ʎol], par rapport au *turinois* [fjøl]. On note aussi un aboutissant particulier dans le cas de SÖRÖR qui, d'après Griset, évolue en [soare] dans le bVC (Griset, 1966 : 39) par rapport au *turinois* [søra].

Nos données montrent des aboutissants différents : dans les diasystèmes de PIN et VIL subsistent les formes [fjøl] et [sœre] (avec une variante lexicale [su'rela]), cette dernière présente aussi à SGC avec la variante [sœr], tandis que « fils » se dit de manière italianisée [fiʎ]. À PRA, on trouve pour « sœur » une forme [sru] avec métathèse, tandis que nous y trouvons [fjøl] pour « fils », comme en *turinois*.

c. Conservation de la diphtongue AU originelle > [aʷ] en provençal ~ [o] du piémontais (Griset, 1966 : § 23.d)

Nos enquêtes confirment la présence de la diphtongue AU uniquement à SGC : [aʷra] « vent léger », [paʷsa] « pause », *LAUSA (gaul.) « pierre plate » > [laʷza] « lauze ». Les autres trois systèmes attestent les formes avec voyelle [o] tonique, typiques du *turinois* à l'exception de mot signifiant « pause »

d. Évolution du suffixe latin -ARIUS > [-'je] ou [-'jer] en provençal ~ [-'e] en piémontais (Griset, 1966 : § 24.a).

Aujourd'hui on enregistre une opposition entre le diasystème de SGC qui s'aligne sur le modèle *provençal*, et les trois autres qui se conforment au modèle *piémontais* : lat. MACELLARIU(M) > [maz^lje] « boucher » à SGC, alors que les trois autres localités réalisent [maz^lle].

B. Réduction vocalique

Parmi les traits vocaliques qui illustrent un *continuum* linguistique avec le *piémontais*²³ Griset (1966 : 46-49) décrit la tendance à une réduction, sous la forme d'une centralisation, ou à la disparition de la voyelle provenant de -E- prétonique (Griset, 1966 : § 25.a), trait qui, d'après l'auteure, serait aussi à imputer à l'influence du *francoprovençal*, car il est absent dans les parlers provençaux distants de l'aire francoprovençale (AIS c. 442 « Lo scoiattolo » : P. 160, 170, 182 ; AIS c. 523 « ... a pescare » : P. 170, 180, 182, cités dans Griset, 1966 : 47). Cette même tendance est confirmée auprès de nos locuteurs du bVC (SGC, PRA et VIL) et de PIN : lat. SEPTIMANA > [smaŋa] « semaine » à VIL, PIN et PRA mais aussi à SGC influencé par le *turinois* ; bas lat. SEMĒNTIA(M) > [smøŋsa] « semence » à SGC, contre la forme avec la voyelle tonique antérieure mi-ouverte en *turinois* et dans les trois systèmes de VIL, PIN et PRA (les formes pour « boucher » vues ci-dessus révèlent également ce même phénomène).

C. À ces phénomènes, s'en ajoutent d'autres considérés comme des évolutions « locales » (Griset, 1966 : 49-53).

a. Présence de la séquence [ej] comme aboutissant d'une voyelle prothétique devant S- initial préconsonantique latin (SC-, STR-, ST-...) ensuite tombée, phénomène qui sépare le bVG et le bVC des parlers haut-piémontais et turinois conservant S- (Griset, 1966 : § 26.a).

Le phénomène décrit dans les années 1960 pour le bVC, semble aujourd'hui révolu : comme nous le verrons encore au sujet des généralités sur la diphtongaison, nos informateurs de SGC sont les seuls à utiliser les formes locales avec séquence prothétique. Le parler de SGC se présente ainsi comme limite de l'isoglosse qui sépare l'aire de la présence de diphtongue initiale de celle de la conservation de la fricative préconsonantique, en créant donc une frontière entre la variété de SGC et les trois autres systèmes. Ces derniers se caractérisent en revanche par un haut

²³ Les influences *piémontaises* dans l'aire de référence, se développent majoritairement dans le contexte consonantique qui a pour effet la production de cas particuliers de diphtongaison : c'est pourquoi, au § III.1.1, nous évoquons ces aspects, qui ne relèvent pas des phénomènes phonologiques vocaliques à proprement parler.

degré de « piémontisation » et d' « italianisation » car la fricative initiale est toujours réalisée. Le détail des exemples sera repris dans le paragraphe III.6.

b. Insertion « d'un faible son [a] devant L, R²⁴ » (Griset, 1966 : § 26.e).

Griset explique que ce « faible son » [a] représente une altération de la diphtongaison des continuateurs de Ö et Ě étymologiques dans les syllabes toniques fermée et ouverte originelle ; il est possible donc de trouver, en contact avec la vibrante et la latérale alvéolaires, dans les parlers de l'aire de référence, une séquence comme celle qui figure dans les exemples suivants : [po^art] « porte », [me^al] « miel » (Griset, 1966 : 52-53), [kɔ^arp] « corps » et [kɔ^arn] « corne(s) (f. sing. & pl.) ». Par ailleurs, Griset (1966 : 53) montre que ce phénomène s'étend aux continuateurs de Ö tonique latin devant la plosive sourde /k/, comme dans [fy^ak] « feu ». Ces réalisations semblent affecter, aujourd'hui, le seul système de SGC de manière sporadique comme cela sera illustré dans le § III.6.

III.3.2 Éléments de consonantisme

Les traits consonantiques de l'aire enquêtée sont plus sporadiquement identifiés par les locuteurs comme distinctifs de leur spécificité dialectale : pour cette raison nous nous limitons à quelques remarques marginales.

Comme pour le vocalisme, nous reprenons ici la répartition de Griset (1966 : 38-53) en termes de *continua* par rapport au *provençal* et au *turinois*.

A. Parmi les traits consonantiques qui illustrent un *continuum* avec le *provençal* nous en avons sélectionnés quatre, souvent associés dans la littérature dialectologique (*cf.* par exemple, Pellegrini, 1977) aux isoglosses majeures séparant les domaines italo-romans des domaines gallo-roman d'Italie et même du domaine rhéto-roman, ou encore le domaine gallo-italien des domaines italo-romans central et méridional.

a. Conservation des groupes consonantiques BL, CL, FL, GL, PL dans le diasystème provençal des Vals Germanasca et Chisone.

²⁴ Texte original : « Inserzione di un debole suono *a* davanti a *l, r* » (Griset, 1966 : 54).

Pour ces clusters, dont les aboutissants sont des consonnes palatales en *piémontais* et dans le diasystème *haut-piémontais* (/bj/, /tʃ/, /fj/, /dʒ/, /pj/) (Griset, 1966 : § 23.1), la variété locale de SGC semble être la seule à suivre le modèle *provençal*. Aujourd’hui, à SGC, nous trouvons par exemple [blank] « blanc (adj. m.) », [glas] (m.) « glace », [plu'ra:] « pleurer (inf.) », alors qu’à PIN, VIL et PRA, nous avons les correspondantes réalisations palatalisées [bjank] « blanc (adj. m.) », [dʒasa] (f.) « glace », [pju're] « pleurer (inf.) » (cf. aussi Griset, 1966 : 43).

b. Palatalisation de l’occlusive dans le groupe consonantique –TR– dans les aires haut-piémontaise et provençale (Griset, 1966 : § 23.m).

Cette palatalisation oppose les deux domaines en question où l’on trouve [ˈpe̞ira] « pierre », [ˈma̞ire] « mère », [ˈpa̞ire] « père », à la *koinè turinoise* qui ne palatalise pas mais qui présente une lénition de l’occlusive comme dans [ˈpera] « pierre », [ˈmare] « mère », [ˈpare] « père » (cf. aussi Griset, 1966 : § 23.m). Le parler de SGC suit donc le modèle *provençal* et *haut-piémontais* alors que les variétés de VIL et de PIN alignent leurs occurrences sur le modèle *turinois*. La situation de PRA, en revanche, semble se situer à un stade de contact linguistique entre la *koinè turinoise* et les diasystèmes *haut-piémontais* et *provençal* et donc, respectivement, entre les variétés de PIN, VIL, pour le premier type, et de SGC, pour le deuxième type. Ainsi, en *prustinenc*, on remarque la présence des formes simples [ˈmare] et [ˈpare] et des formes diminutives diphtonguées [me̞iˈri̞a]²⁵ « marraine » et [pe̞iˈri̞ŋ] « parrain ». Une hypothèse nous semble fortement plausible : les formes simples se seraient développées à une époque récente selon le modèle de la *koinè*, alors que dans les formes dérivées (diminutives) la diphtongaison est restée figée, en opacifiant l’alternance morphophonologique originelle.

c. Palatalisation des groupes consonantiques CA, GA originels > [tʃa], [dʒa]

La palatalisation, typique du diasystème *provençal*, mais absente des diasystèmes *piémontais* et *haut-piémontais* (cf. aussi Griset, 1966 : § 24.b), est présente uniquement à SGC, par exemple dans les formes [ˈvatʃa] « vache (f.) », [ˈtʃabbra] « chèvre (f.) », [eiˈtʃala] « échelle ». Toutefois, toujours à SGC, les continueurs [kaŋ] « chien (m.) » ainsi que [kaˈval] « cheval (sing.) » et

²⁵ On note ainsi le passage de [a̞i] tonique > [ei] atone.

[ka'rəza] « caresse », avec l'occlusive en syllabe prétonique, ne palatalisent pas : c'est sans doute un témoignage de l'influence du *turinois* sur le parler de SGC.

d. Lénition des occlusives sourdes et sonores intervocaliques posttoniques latines

Les différents degrés de lénition, des occlusives sourdes et sonores intervocaliques posttoniques latines, qui rejoignent souvent le degré Ø, sont présents dans les trois diasystèmes (*provençal*, *piémontais* et *haut-piémontais*). La variabilité des degrés de lénition des consonnes occlusives intervocaliques affecte toute la zone géolinguistique examinée. La figure III.1.2.1 que nous reportons ci-dessous, issue de Telmon (1988a : 472), présente une généralité des différentes situations enregistrées dans les parlers *pédémontans* (macro-système) de la région :

P > v	: ka'vej 'capelli', a'via 'ape', 'rava 'rapa';
B > v, b	: a'vej 'avere', ka'val 'cavallo', a'ba 'abate', ybi'di 'obbedire';
T > Ø, d	: spy'a 'sputare', 'frel 'fratello', 'kejna 'catena', ka'deŋa 'id.', 'seda 'seta';
D > Ø, d	: 'kua 'coda', 'medik 'medico';
K > Ø, g	: 'spia 'spiga', mas'tje 'masticare', 'gytfa (da ACUCULA) 'ago';
G > Ø, g	: 'stria 'strega', a'gust 'agosto'.

Figure III.1.2.1 – Degrés de lénition des occlusives en piémontais et dans les variétés *pédémontanes* (Telmon, 1988a : 472)²⁶.

Dans ce tableau général se détachent des cas spécifiques, locaux, comme ceux évoqués par Griset (1966 : 45-46) sur l'évolution de l'intervocalique alvéolaire sourde. Brièvement, nous reportons un cas du parler de VIL qui s'écarte du parler de PIN, où l'on note les aboutissants du lat. FĒTA(M) « brebis » > 'fēda > [fea], avec lénition totale de l'occlusive intervocalique, et ['feja], avec une épenthèse produite à la suite de cette même lénition. Les deux formes subsistent aujourd'hui dans le parler de la commune, mais elles sont adoptées dans des lieux différents : la première est usitée par les locuteurs du centre et de la partie basse de la localité (VIL)²⁷ alors que la seconde forme est employée au hameau Serre (VIL).

²⁶ Notre transcription diffère légèrement de celle de Telmon (1988a) puisque nous transcrivons l'élément faible de la diphtongue comme une voyelle fermée avec signe d'asyllabité, selon les stratégies de notation adoptées dans le cadre de l'*Atlas Linguistique Roman*. Il faut préciser que la transcription de ce type de séquences fait l'objet depuis longtemps de décisions différentes : Romano (2012) et Savoia (2015) par exemple transcrivent ces diphtongues comme des séquences vocaliques, sans notation de la faiblesse du deuxième élément.

²⁷ Par ailleurs, nos informateurs d'un autre hameau situé en altitude, Casavecchia (VIL), n'adoptent pas cette occurrence, qui est substituée par le terme ['bœrra] « brebis (f.) ».

B. Parmi les traits consonantiques qui illustrent une continuité avec le *piémontais*, Griset (1966 : 46-49) en reporte deux en particulier, également repérés dans le corpus collecté lors de nos enquêtes :

a. Passage graduel de -P- latin > [b] > [v]

Ce phénomène sépare le hVG du bVC : alors qu’au hVG prévaut le trait plus archaïque [b], le bVC s’aligne sur l’aboutissant *piémontais* [v] (Griset, 1966 : § 25.b). Une évolution semble avoir affecté les systèmes consonantiques des parlers que nous examinons, par rapport à la description de Griset (1966 : 47). En effet, les quatre parlers adoptent à ce jour uniquement les formes *turinoises* plus récentes, présentant la fricative labiodentale sonore, comme dans APRÎLE(M) > [av^hril]. Toutefois, des formes archaïques conservant les occlusives /p/ ou /b/ subsistent encore à ce jour dans les aboutissants de LÛPU(M) et LÛPA(M) qui donnent respectivement aujourd’hui [lup] « loup (m.) », à SGC et à PRA, et [ˈlubba] et [ˈluppa] « louve (f.) », uniquement à SGC²⁸ (cf. avec LÛP- + -ĂCCIÛS > [luˈbas:] « gros loup » dans Griset, 1966 : 47).

b. Passage du groupe consonantique -CT- > [-çt-], avec palatalisation de l’occlusive sourde (Griset, 1966 : § 25.d).

Ce passage, qui est aussi du gallo-roman mais que l’auteure considère, selon la littérature dialectologique italienne traditionnelle, comme typiquement *piémontais*, affecte également les variétés étudiées par nos soins. Cet aspect sera repris en traitant les exemples de diphtongaison descendante.

III.4 Premières remarques de typologie aréale

Les phénomènes présentés jusqu’ici, permettent d’avoir un aperçu général de la dynamique de la variation phonétique, vocalique et consonantique, de l’aire de référence, qui inclut les variétés linguistiques de nos quatre localités. Les descriptions de Morosi (1890), Griset (1966) et Menusan (1973-74) fournissent une photographie de la réalité géolinguistique des

²⁸ On note à Prarostino le toponyme « Castel del Lup » (Château du loup) ; par ailleurs, le terme est instable, les informateurs de PRA ont, tantôt utilisé [lup], tantôt adopté la forme [lyu] avec lénition au degré Ø de l’occlusive intervocalique originelle.

parlers compris entre le haut Germanasca (hVG), le moyen et bas Chisone (mVC et bVC) et la plaine, dans les années 1960-1970.

De leur côté, nos exemples tirés des parlers considérés, illustrent qu'en dépit de la véracité des faits remontant à plus d'un demi-siècle, la réalité géolinguistique de ces dernières années a indéniablement évolué. Parallèlement, la situation de *piémontisation* des parlers des bas vallons *vaudois* décrite par Morosi (1890 : 320-321) semble avoir progressé davantage dans les parlers étudiés.

En considérant les évolutions particulières des phénomènes décrits plus haut, nous pouvons désormais synthétiser l'évolution des quatre parlers examinés par rapport aux grandes typologies dialectales du Piémont :

- i) malgré un haut degré de *piémontisation*²⁹ déjà enregistré dans les années 1960-1990, le parler *provençal* le plus conservateur des quatre semble être le *sangermanenc* (variété de SGC) ;
- ii) le *prustinenc* (système de PRA) se caractérise par des évolutions morphophonologiques « *provençalisantes* », tout en présentant des résidus du *piémontais* ou du *provençal* archaïques ;
- iii) le système *haut-piémontais* de VIL ne semble pas s'écarter, au niveau phonétique, des solutions présentes à PIN, sauf pour des cas particuliers du lexique traditionnel ;
- iv) l'influence de la *koinè turinoise*, sur les parlers *haut-piémontais* de VIL et de PIN, semble toutefois forte, même si certains phénomènes locaux résistent.

III.5 Inventaires phonétiques des systèmes vocaliques enquêtés : voyelles simples toniques et atones

Nous reportons ci-dessous un inventaire des systèmes vocaliques toniques et atones des quatre variétés linguistiques étudiées. Les unités répertoriées seront illustrées d'abord sous forme de tableau phonétique mais notre intérêt portera surtout sur les aspects de variation montrés par nos enquêtes de terrain. D'autres exemples sont issus également des ouvrages de Morosi (1890), Berruto (1974), Telmon (1988a, 1992, 2001a), Genre (2000).

²⁹ Processus qui montre l'influence de la *koinè piémontaise* sur la variété locale *provençale*.

III.5.1 Diasystèmes de Pinerolo et de Villar Perosa

III.5.1.1 Diasystème Pinerolo : voyelles toniques simples

Le système des voyelles simples toniques de la variété *haut-piémontaise* de PIN est très riche : le tableau III.3.1.1.1 illustre un déséquilibre sur l'axe antérieur.

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i]	[y]			[u]
Mi-fermées	[e]	[ø]			[o]
Moyenne			[ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ]	[œ]	[ɐ]		
Ouvertes	[æ]			[ɑ]	

Tableau III.5.1.1 – *Inventaire phonétique des voyelles toniques du diasystème de PIN (pinérolais).*

Les voyelles antérieures arrondies ainsi que les voyelles centrales non-arrondies sont phonétiquement présentes aussi dans l'*italien régional*.

Par rapport à ce qui a été noté par Berruto (1974 : 12) et en vue des résultats obtenus par une approche phonétique de terrain, nous constatons que la réalisation phonétique des segments vocaliques moyens, ne coïncide pas avec ceux des *italiens régionaux* de Florence, Milan et Rome (*cf.* Ferrero, 1972 ; Ferrero *et al.*, 1978 ; Bertinetto & Loporcaro, 2005). En effet, la production des voyelles moyennes mi-fermées et mi-ouvertes des deux axes résultent sensiblement plus ouvertes que celles examinées par Ferrero (1972), d'après une comparaison en Hertz avec les valeurs moyennes des trois premiers formants vocaliques d'une partie de nos données (F1, F2 et F3). La figure III.5.1.2 qui suit, montre une comparaison et relève des écarts entre des diasystèmes différents : en bleu, nous avons les valeurs moyennes des deux premiers formants des productions de plusieurs italiens régionaux confondus, mesurées par Ferrero (1972 : 16)³⁰ ; en vert, figurent les valeurs moyennes des deux premiers formants du diasystème de Rorà, analysé par Rivoira & Romano (2004) ; en rouge, les valeurs moyennes des mêmes formants pour les voyelles des systèmes de PIN et de VIL³¹.

³⁰ Nous avons pris en compte les données de Ferrero (1972 : 16) relatives à 25 hommes.

³¹ Deux hommes âgés de 24 et 25 ans, provenant de PIN et de VIL : MB24PINm et LB25VILm.

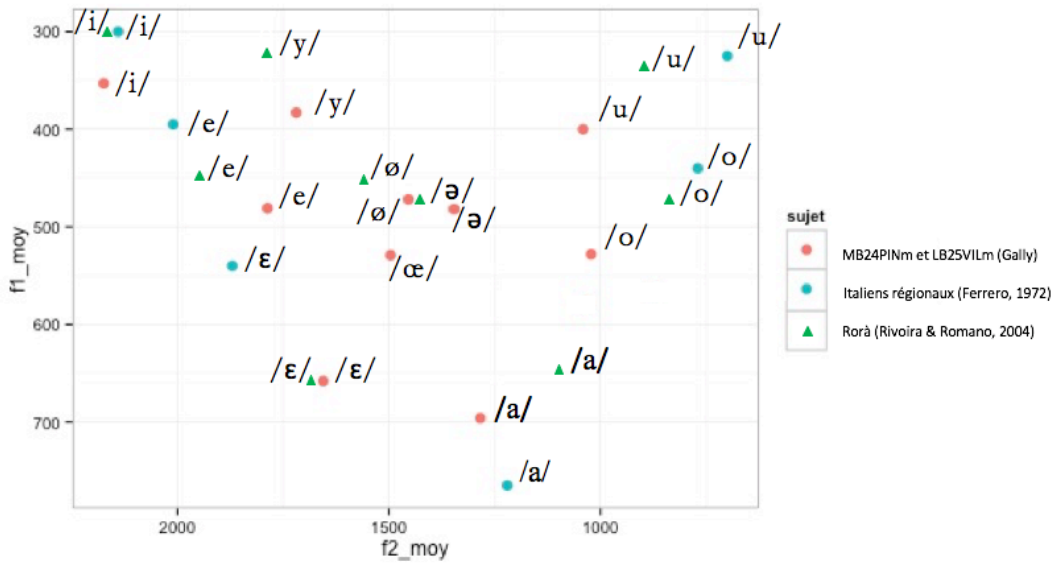


Figure III.5.1.2 – *Espaces vocaliques F2x F1 comparés, en Hertz : données de Ferrero (1972) en bleu clair, concernant plusieurs italiens régionaux ; données de Rivoira & Romano (2004) en vert, concernant le parler local de Rorà (Val Pellice) ; nos données en rouge, concernant les parlers locaux haut-piémontais de Villar Perosa et de Pinerolo.*

Nous devons noter que dans ce tableau la présence des éléments antérieurs mi-ouverts, arrondi et non arrondi, dans les systèmes de PIN et VIL est justifiée par l'occurrence de celles que nous considérons comme des paires minimales, bien que rares, entre /kɛr/ « char (à foin) » et /kœr/ « cœur ».

Il faut toutefois préciser que la voyelle antérieure mi-ouverte non arrondie semble présenter des réalisations marquées par un degré d'aperture bien supérieur, dont les valeurs des trois premiers formants se confondent avec celles d'un [æ] canonique³² (cf. Vallée, 1994 : 163).

En ce qui concerne l'évolution de \bar{A} et \check{A} toniques originels, la réalisation traditionnelle est [a], conformément à nos données et aux descriptions de Soffietti (1949), Berruto (1974), Telmon (1988a) et Rivoira & Romano (2004). Cette articulation, typique du *pinérolais* et du *turinois*, est aussi attestée dans d'autres variétés *italo-romanes* et *gallo-romanes* (Berruto, 1974 ; Telmon, 1988a). Toutefois, une variante combinatoire en position finale [-^hɐ] émerge des données de certains de nos locuteurs âgés de plus de 40 ans, qui la produisent en finale absolue dans les substantifs et dans les participes passés des verbes du premier groupe, comme dans [prɐ] « pré », [sy^hdɐ] « transpiré », et [by^htɐ] « mis ».

³² Les comparaisons formantiques ayant été réalisées avec les prototypes vocaliques des voyelles d'UPSID (Vallée, 1994 : 162-164).

Nous notons, tout de même, des cas de palatalisation de la voyelle ouverte comme dans la double réalisation [kær] et [kɛr] « char à foin » à côté de [kʌr] « char de carnaval », ce dernier dû peut-être à une influence de l'italien.

En ce qui concerne la voyelle centrale [ə], il est certain qu'il s'agit de l'aboutissement de l'évolution diachronique de [e] romane à partir de Ī et Ē toniques, comme dans les adjectifs de genre féminin d'origine latine [ˈsəkka] « sèche » (adj. f.), [ˈvərda] « verte » (adj. f.), mais aussi dans d'autres formes plus tardives comme [ˈfrəska] « fraîche » (adj. f.) (Berruto, 1974 ; Telmon, 1988a, 2001a : 70-72 ; Rivoira & Romano, 2004). Le masculin des adjectifs du premier groupe d'exemples, en revanche, ne présente pas le [ə] tonique attesté dans les formes féminines : [sɛk] « sec (m.) » ; [vɛrd] « vert (m.) » ; [frɛsk] « frais (m.) » (cf. aussi Soffietti, 1949 : 40 ; Berruto, 1974 : 15-suiv. ; Telmon, 2001). Il faut remarquer que ces alternances, auxquelles on peut ajouter celles entre [ˈvərda] « verte (f.) » et [ˈvarda] « regarde ! (imp. 2 p.sing.) », [ˈvədu] « je vois (prst. ind. 1 p.sing.) » et [ˈvadu] « je vais (prst. ind. 1 p.sing.) », attestées aussi par Soffietti (1949 : 40), ont induit cet auteur à attribuer le statut de phonème à la voyelle centrale.

Soffietti (1949) et Berruto (1974) font noter aussi que, d'un point de vue syllabique, schwa en position tonique provoque un allongement de la consonne qui suit le noyau vocalique, dans processus perçu par les locuteurs comme un redoublement consonantique et décrit comme tel par ces auteurs : cf. le cas de /ˈvədde/ « il voit » (prst. ind. 3 p.sing.). L'occurrence d'une voyelle centrale tonique est bien le seul facteur qui contraint un allongement consonantique dans les parlers *pédémontans* du Piémont, : cette condition s'applique aussi bien au *turinois*, qu'aux variétés *haut-piémontaises*, comme le *pinérolais* (PIN) et le *villarenc* (VIL).

La voyelle antérieure mi-ouverte, réalisée tantôt comme [ɛ] tantôt comme [æ], est le continuateur de Ĕ tonique en syllabe fermée originelle (Berruto, 1974), comme dans les cas de TĔMPUS > [tɛmp] « temps » ou de [tʃaˈdæɪ] « bruit/raffut », [ˈpæla/ˈpɛla] « poêle », ces deux dernières unités lexicales formées par les continuateurs des suffixes latins –ĔLLU(M), –ĔLLA(M), mais aussi de la voyelle tonique des suffixes de la série de *-etto, -etta* qui a donné une voyelle antérieure mi-ouverte comme dans [suˈlɛt] « seul » (adj. m.) < SŌL- + *-etto*. Le cas de

VĚRU(M) > [vɛr] « vrai (adj. m.) » montre que l'évolution a concerné sans doute aussi la syllabe fermée secondaire après chute de la voyelle finale.

Nos données montrent que le contexte le plus favorable à la variante plus ouverte [æ] est celui de consonne liquide suivante en coda d'une syllabe fermée comme dans le cas de [ra'bæɪ], [tʃa'dæɪ] « vacarme », [tæra] « terre », [tærsa] « troisième » (adj. num. f.), [utu'bæɪ] « octobre », [vært] « vert » (adj. m.), [tæɪba] « herbe », [tærs] « troisième (adj. num. m.) », [kæɪr] « char, à foin », [fæɪr] « fer (métal) ». Cependant d'autres contextes sont possibles : [sæk] « sec (adj. m.) », [pæs] « poisson » : il s'agit de réalisations effectuées par l'informateur PB70PINm.

En ce qui concerne Ě latine en syllabe ouverte, en revanche, l'aboutissant est une voyelle mi-fermée antérieure comme dans PĚDE(M) > [pe] « pied (s.) » et PĚTRA(M) > [pɛra] « pierre », aussi à PIN qu'à VIL.

L'élément antérieur mi-fermé arrondi [ø] est l'aboutissant de Ō tonique latin en syllabe ouverte originelle, comme dans ŌVU(M) > [øv] « œuf », FŌCU(M) > [fø] « feu », BŌVE(M) > [bø] « bœuf, bœufs » (sing. & pl.). La même voyelle latine Ō tonique, toujours en syllabe ouverte, mais en contact avec une vibrante suivante, a donné comme résultat la voyelle [œ] comme dans [kœɪr] « cœur » < CŌR ou [sœɪr], [sœɪrɛ] « sœur » < SŌROR ; il faut remarquer que la même voyelle figure également dans [flœɪr] « fleur » < FLŌRE en *haut-piémontais*, alors que le *turinois* a [fjɪr]. Par ailleurs, cette voyelle arrondie mi-ouverte caractérise aussi tous les systèmes vocaliques des parlers du Val Germanasca, comme décrit par Genre (2000 : 148). La présence de cette voyelle dans le système de PIN mais aussi dans ceux de VIL et PRA pourrait donc être le résultat du contact linguistique avec les parlers provençaux du Val Germanasca.

Les voyelles postérieures ouverte, mi-ouverte et mi-fermée sont le résultat de l'évolution du Ō tonique latin qui a donné [ɔ] en syllabe fermée, comme dans CŌRPUS > [kɔɪp] « corps », et [o] en syllabe ouverte des proparoxitons originels, comme dans DŌMINA > [dona] « femme » par exemple. Dans le contexte de consonne nasale suivante, l'aboutissant est

plutôt la voyelle postérieure fermée [u] comme dans FŎNTE(M) > [fuŋt] « source », mais aussi dans BŎNU(M) > [buŋ] « bon (adj. m.) » et BŎNA(M) > [ˈbuna] bien que la syllabe originelle soit ouverte.

La voyelle postérieure fermée est également le continuateur des Ū et Ō latins : *cf.* par exemple GŪLA(M) > [ˈgula] « gorge », AMŌRE(M) > [aˈmur] « amour », DOCTŌRE(M) > [duˈtur] « docteur », VŌCE(M) > [vus] « voix ». En revanche, comme nous l'avons déjà indiqué, on trouve plutôt une voyelle postérieure arrondie en cas de vibrante suivante, comme dans FLŌRE(M) > [flœr] « fleur ».

L'aboutissant du Ū tonique latin est la voyelle antérieure fermée arrondie que l'on retrouve par exemple dans BRŪTU(M) > [bryt] « laid » et LŪNA(M) > [ˈlyŋa] « lune ».

En ce qui concerne l'évolution de Ī et Ē, hormis les cas de diphtongaison descendante qui feront l'objet du paragraphe III.6, il faut mentionner la réalisation de la voyelle antérieure mi-ouverte suivie de nasale en syllabe fermée comme dans LĪNGUA(M) > [ˈlɛŋga] « langue » mais de la voyelle mi-fermée en syllabe ouverte comme dans CATĒNA(M) > [kaˈdeŋa] « chaîne » (*cf.* aussi Berruto 1974 : 18-19).

Pour conclure, il nous semble important aussi de souligner que, contrairement à ce qui se passe pour la *koinè* et le *haut-piémontais* (Telmon, 1988a : 480), nous n'avons enregistré aucun cas de métaphonie conditionnée par -I final originel dans les systèmes toniques des voyelles simples de PIN tout comme de VIL et de PRA. Ce phénomène produirait, d'après la littérature, la fermeture de la voyelle tonique précédente et deux formes distinctes au pluriel et au singulier du masculin.

III.5.1.2 Diasystème de Villar Perosa : remarques à propos des voyelles toniques simples

L'inventaire des voyelles simples toniques du système de Villar Perosa est identique à celui du *pinérolais* (*cf.* figure III.5.1.1), bien qu'il présente aussi quelques écarts.

Le *haut-piémontais* de VIL se caractérise en effet par des irrégularités et des confusions dans la réalisation phonétique des voyelles antérieures mi-ouverte et mi-fermée, à partir de Ĕ

originelle tonique ou de l'aboutissant roman **e ouverte*. Notamment, la confusion entre [e] et [ɛ] du point de vue acoustique, dans les productions de nos informateurs, concerne les valeurs des deux premiers formants. En revanche, les valeurs des troisièmes formants (F3) permettent de souligner une différenciation entre ces voyelles. Aussi, les valeurs formantiques des voyelles mi-fermées et mi-ouvertes antérieures, en fonctions des contextes syllabiques et métriques (*i.e.* voyelle tonique initiale absolue, syllabe ouverte, syllabe fermée, voyelle finale tonique absolue) montrent que la confusion des réalisations, à l'oral, est généralisée chez tous les sujets interviewés à VIL, mais ainsi qu'à PIN.

En revanche, les conditions qui privilégient la réalisation de la voyelle ouverte antérieure [æ] reproduisent ce qui a été illustré précédemment pour le *pinérolais* : le contact avec la liquide suivante, vibrante ou latérale, simple ou en position pré-consonantique, apparaît comme favorable : cf. les formes vues aussi pour le *pinérolais* comme [ˈrabæɪ] « désordre, chariot pour le bois », [ˈtʃadæɪ] « brouhaha fort », [ˈæɪrba] « herbe » etc. ; un cas isolé dans notre corpus figure précédé de vibrante : [træ] « trois ».

L'observation des données de terrain montre une confusion entre les réalisations de la centrale schwa et de la voyelle mi-ouverte arrondie, les deux tendant vers [œ] : les données récoltées font parfois émerger une réalisation faible ou nulle du schwa canonique aussi bien pour les hommes que pour les femmes, en faveur d'une surreprésentation du [œ], comme dans [aˈrœzza] « myrtille (sing.) », [ˈtœrsa] « tresse » [ˈbœrra] « brebis », [ramaˈsœtta] « brosse », [piŋˈsœtta] « pince à linge », [ˈtœrze] « treize », [aˈrœska] « arête (du poisson) ». La voyelle centrale tend à une réalisation arrondie [œ] dans 41% des cas et à une production de [ə] dans 59% des cas : la syllabe fermée semble favoriser cette convergence, ainsi que la position initiale et finale absolue de mots.

Pour résumer, le diasystème de VIL présente les mêmes aboutissants des voyelles toniques originelles du diasystème de PIN.

III.5.1.3 Voyelles simples atones des diasystèmes de Pinerolo et de Villar Perosa

Nous présentons dans le tableau III.5.1.3, qui suit, les principales réalisations simples prétoniques (en bleu) et posttoniques (en noir) des systèmes de PIN et de VIL.

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i] - [i]	[y] ³³			[u] - [u]
Mi-fermées	[e]				[o]
Moyenne			[ə] - [ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ]		[ɐ]		
Ouvertes			[a] - [a]		

Tableau III.5.1.3 – Inventaires phonétiques prétoniques (en bleu) et posttoniques (en noir) des variétés de PIN et de VIL.

Nous soulignons aussi qu'en syllabe posttonique finale, dans les variétés de VIL et de PIN — comme dans la variété de PRA (cf. § III.5.3) — il existe un processus significatif de réduction des voyelles jusqu'au degré zéro, à l'exception des désinences du féminin, qui caractérise aussi le *turinois*, comme dans les continuateurs de FÖNTE > [fuŋt] « source », DĚNTE > [dɛŋt] « dent », VIGĚNTI > [viŋt] « vingt », DOCTĚRE > [du'tur] « docteur », SPĪCA > ['spi] « épis », etc.

III.5.2 Diasystème de San Germano Chisone

Nous sommes partie des monographies de Morosi (1890) et de Genre (2000) qui nous ont permis de collecter les données de terrain et de produire les deux inventaires ci-dessous ; nous avons tout de même réactualisé les données grâce à nos résultats de terrain. En effet, si Morosi s'intéresse de très près aux particularités du patois de SGC, son inventaire peut paraître aujourd'hui obsolète. En revanche, Genre (2000) témoigne d'un intérêt pour les parlers provençaux transalpins et ceux du hVG, notamment celui de Prali (le plus conservateur).

III.5.2.1 Inventaire phonétique des voyelles simples toniques

L'inventaire des voyelles toniques simples de cette variété se caractérise par deux séries d'opposition de durée, une brève et l'autre longue, comme la plupart des parlers *provençaux* de l'aire. Les deux systèmes de durée n'étant pas symétriques, les voyelles antérieures arrondies (mi-ouvertes, mi-fermées) et centrales ne présentent pas d'éléments correspondants longs, comme nous pouvons le remarquer dans le tableau ci-dessous.

³³ En réalité, des cas rares d'évolution possible de la voyelle [œ] > [y] en position prétonique semblent exister si l'on tient compte de ce que Rohlfs (1966) atteste ; cependant, dans notre corpus aucun exemple de ce type n'a été relevé.

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i], [i:]	[y], [y:]			[u], [u:]
Mi-fermées	[e], [e:]	[ø]			[o], [o:]
Moyenne			[ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ], [ɛ:]	[œ]			
Ouvertes				[ɑ], [ɑ:]	

Tableau III.5.2.1 – Inventaire phonétique des voyelles toniques brèves et longues du sangermanenc (cf. aussi Genre, 2000 : 148-149).

Genre (2000) expose les oppositions entre brèves et longues en montrant des paires minimales, dont nous pouvons confirmer la présence pour certains cas : /bal/ « bal » ~ /bəl/ « beau (adj. m. sing.) », /kɛr/ « char à foin » ~ /kœr/ « cœur », /rut/ « rot » ~ /rot/ « cassé (p.p., adj. m. sing.) », /buc/ « bouc » ~ /byk/ « épi », /pes/ « pire » ~ /pɛs/ « poisson », /sap/ « hêtre (arc.) » ~ /sop/ « boiteux », /'tɛrsa/ « troisième (adj./pron. card. f. sing.) » ~ /'tœrsa/ « tresse ». Les éléments longs sont à leur tour identifiables par les paires minimales suivantes : /vu:s/ « voix » ~ /vi:s/ « vis (sing. & pl.) », /ve/ « il voit (3 p.sing. ind. prst.) » ~ /ve:/ « voir (inf.) ; vrai (adv.) », vo:l/ « il veut (3p.sing. ind. prst.) » ~ /vɛ:l/ « veau » ~ /va:l/ « il vaut (3p.sing. ind. prst.) », /tu:s/ « toux (s.) » – /ty:s/ « il tousse » (3 p.sing. ind. prst.).

Les conditions syllabiques et consonantiques qui régulent la réalisation des voyelles brèves et longues des parlers du Val Germanasca, qui s'appliquent aussi au *sangermanenc*, sont très complexes et ont été approfondies par Genre (2000 : 141-152). Notre corpus ne se prêtant pas à une analyse détaillée de ces aspects, nous renvoyons donc ici à cet auteur en nous réservant de prendre en compte ces phénomènes dans un travail futur.

Nous illustrons maintenant quelques détails concernant l'occurrence de certaines unités vocaliques :

- i) la voyelle /a/ est réalisée [ɑ], comme en *piémontais*, par exemple dans les continuateurs du lat. VACCA(M) > ['vattʃa] « vache » et du lat. SCALA(M) > [ɛj'skala] « échelle », mais dans le cas de la voyelle tonique des infinitifs des verbes de la première conjugaison, comme conséquence de l'apocope de la vibrante, le son est allongé à la différence de ce qui arrive en *piémontais* : [man'dʒɑ:] « manger »,

[ʤu'a:] « jouer », [afa'ma:] « affamer », [pju'ra:] « pleurer », une forme cette dernière qui témoigne aussi d'une évolution du cluster PL due à l'influence du *piémontais* (cf. [pju're]) ;

ii) le statut de l'élément central schwa pose les mêmes complications que dans les parlers de PIN et VIL ;

iii) la voyelle latine Ū évolue en [y] comme en *turinois* et *haut-piémontais* : cf. le cas du lat. LŪNA(M) > ['lyna] « lune » ou sa variante majoritaire ['lyŋa] ;

iv) les aboutissants du Ő latin en syllabe ouverte ont évolué différemment en produisant tantôt des voyelles arrondies, tantôt des diphtongues selon le contexte consonantique suivant ou à cause d'une ancienne métaphonie (cf. Schürr 1980 ; Sanchez Miret, 1998 : 232-234) : lat. NŌVE(M) > [nəy] « neuf » qui est une phase récente à comparer avec une forme [nøy] plus ancienne qui n'est plus réalisée aujourd'hui ; lat. BŌVE(M) > [byy] « bœuf » ; lat. SŌROR > ['søre] « sœur » ; lat. FŌCU(M) > [fyɔk] « feu » ; lat. IŌCU(M) > [ʤyɔk] « jeu ». L'évolution du lat. DŌMINA(M) est une forme avec voyelle postérieure mi-fermée : ['donna] « femme » ; en cas de cluster suivant formé de S+consonne dans l'étymon, la chute de la fricative induit un allongement de la voyelle : lat. médiéval BŌSCU(M) > [bo:k] « forêt » ; lat. PŌSTIS > [po:t] « poutre ». En syllabe fermée, l'évolution de cette même voyelle latine est en revanche une voyelle postérieure mi-ouverte, par influence du *piémontais* : lat. CŌRPUS > [kɔrp] « corps » ; lat. CŌRNU > [kɔrn] « corne » ; lat. HŌMINE(M) > [ɔm] « homme » ;

v) Ę tonique du latin, suivie de la nasale alvéolaire devant consonne a évolué vers la voyelle antérieure mi-fermée arrondie [ø], qui doit être considérée comme la plus archaïque, et ensuite, dans certains cas, plus récemment, vers schwa : lat. SEMĚNTIA(M) > ['smøŋsa] « semence » ; VĚNTU(M) > [vønt] « vent » devenu par la suite [vent] ; CĚNTU(M) > [sənt] « cent » qui est la forme actuelle. La même

évolution est à remarquer dans les exemples suivants, par effet du nouveau contexte de nasale préconsonantique dû à la chute de la voyelle posttonique : lat. GĚNERU(M) > [ˈdʒənre] « gendre » ; lat. TĚNERU(M) > [ˈtənre] « tendre ». Le cas de TĚMPUS, quant à lui, est particulier : il devrait se comporter comme les formes précédentes alors qu'on a actuellement la réalisation [tɛmp] « temps » — avec la voyelle ouverte par influence du *turinois* — avec une variante [tɔmp]. Ě tonique du latin devient [e], en syllabe ouverte et fermée, latine ou romane : par influence du *turinois*, elle peut être réalisée mi-ouverte ou ouverte : par ex. lat. HIBĚRNU(M) > [yˈvern] « hiver » ; lat. VĚRU(M) > [ve] « vrai » mais parfois aussi [vɛr] et même [væɾ] ; lat. PĚDE(M) > [pe] « pied » mais plus fréquemment [pɛ] ; BĚLLU(M) > [bɛl] « beau », BĚLLA(M) > [ˈbɛlə] « belle » ; PĚLLE(M) > [pæ:l]. Les continuateurs de formes contenant un suffixe provenant du lat. -ĚLLA(M) ou -ĚLLU(M) présentent une réalisation très ouverte. Dans les aboutissants de mots latins où Ě tonique précède une latérale palatale qui ferme la syllabe, cette même voyelle évolue en [e] mais la latérale peut aussi devenir une voyelle antérieure asyllabique en donnant ainsi une diphtongue descendante : lat. MĚLIUS > [meɿ] « mieux » et puis [mej], lat. tar. VECULUS > [veɿ] « vieux » et ensuite [vej] ;

vi) la voyelle Ē originelle évolue aussi en [e] comme dans les cas suivants qui peuvent parfois présenter des variantes : lat. SERĒNU(M) > [seˈren] et [səˈren] « serein, clair » ; lat. PLĒNU(M) > [plen] « plein » ; lat. VEDĒRE > [ve:] « voir » ; lat. MĒNSE(M) > [me:] « mois ». Cependant, dans certains cas, Ē > [ɛj] comme dans lat. TRĒS > [trɛj], lat. CRĒDĚRE > [krˈɛjre], lat. ECCLĒSIA > [glɛjzə], TĒCTU(M) > [tˈɛjt] : ce phénomène de diphtongaison existe dans la *koinè* et sera traité au § III.6 ;

vii) Ī latin en syllabe ouverte se conserve : lat. VIVO > [vivu] « (je) vis », lat. URTĪCA(M) > [yrt'ia] « ortie », lat. DĪCO > [diu] « (je) dis », lat. NĪDU(M) > [ni] « nid », lat. VĪLLA(M) > ['vilə] « ville », lat. MILLE > [milə] ;

viii) en revanche, Ī > [e] comme dans le cas de PĪLU(M) > [pel] « poilu » ; lat. SĪTI(M) > [se] « soif ».

III.5.2.2 Inventaire des voyelles atones simples

Dans le tableau III.5.2.2 ci-dessous, nous présentons les principales réalisations des voyelles simples prétoniques (en bleu) et posttoniques (en noir) du système de SGC.

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i] [i:] - [i]	[y] [y:] - [y]			[u] [u:] - [u]
Mi-fermées	[e:] - [e]				[o] - [o]
Moyenne			[ə] - [ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ:]		[ə]		
Ouvertes			[a] [a:] - [a]		

Tableau III.5.2.2 – *Inventaire phonétique des voyelles prétoniques (bleu) et posttoniques (noir) du sangermanenc (cf. aussi Genre, 2000 : 148-149).*

En ce qui concerne les voyelles longues, nos enquêtes ont fourni les exemples suivants notamment pour les pré-toniques : [ra:'tla:] « ratisser », [vɛ:'let] ou [vɛ:'let] « petit veau » (diminutifs de [vɛ:l] ou [væ:l] « veau »). Malheureusement, les matériaux que nous avons collectés ne nous permettant pas de corroborer la présence des voyelles longues [i:], [y:], [u:] et [o:] en position prétonique, nous renvoyons à la description faite par Genre (2000 : 150-151). Les autres voyelles en position prétonique figurent dans les exemples suivants : [bu'ra:] « rembourrer », [ba'ra:] « coup de barre », [by'ta:] « mettre », [sə'tʃa:] « sécher », [si'ra] « ciré ». [mi'ra] « prendre la mire ». En position prétonique on trouve également des diphtongues comme dans [vœi'da:] « vider » et [vuɨ'da:] « verser ». À la différence de ce qui a été présenté par Genre

(2000 : 150), en atonie ce système conserve aussi la diphtongue [aʊ], comme dans [tʃaʊ'sje] « chaussures » et [tʃaʊ'sə] « chaussette ».

Il faut préciser que les voyelles toniques moyennes subissent une réduction vocalique lorsqu'elles perdent l'accent en position prétonique, qu'elles soient longues ou pas (cf. aussi Genre, 2000 : 150). Ce phénomène limite ainsi, de manière inévitable, l'occurrence des voyelles moyennes dans cette position : [o:] tonique se ferme en [u:] comme dans le cas de [pu:ti'juŋ] « petite poutre » dont la base lexicale est [po:t] « poutre » ; [o] se ferme en [u] comme dans [ku'let] ou [ku'let] « col de chemise », formes suffixées à partir de [kol] « cou » ; [œ] se réduit en [y] comme dans [y'jet] ou [y'jet] « œillet » dont la base est [œj] « œil » ; [e] et [ɛ] se réduisent à [ə] comme dans [mə'zaŋ] « souteneur, intermédiaire » à partir de [mes] ou [mɛs] « milieu », [vər'daŋ] « verdâtre » à partir de [vɛrt] ou [vært] « vert ».

III.5.3 Diasystème de Prarostino

III.5.3.1 Inventaire des voyelles toniques simples

L'inventaire des voyelles simples toniques du *priüstinenc* est semblable à celui des systèmes de PIN et de VIL (cf. § III.5.1.1-5.1.2). Toutefois, comme le montre le tableau III.5.3.1 qui suit, la voyelle [ɑ], réalisée comme en *turinois* et en *haut-piémontais* dans les continuateurs de \bar{A} et \check{A} , possède une correspondante longue [ɑ:] comme aboutissant en position tonique de la voyelle \bar{A} des infinitifs des verbes de la 1^{ère} conjugaison latine : [man'ɕɑ:] « manger », [pa'gɑ:] « payer », [kuŋ'tɑ:] « compter ». Ce même cas a été relevé dans le système de SGC.

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i]	[y]			[u]
Mi-fermées	[e]	[ø]			[o]
Moyenne			[ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ]	[œ]			
Ouvertes	[æ]			[ɑ], [ɑ:]	

Tableau III.5.3.1 – Inventaire phonétique des voyelles toniques brèves et longues du prüstinenc.

En ce qui concerne les aboutissants de \ddot{O} , le diasystème de PRA suit tantôt les modèles de PIN et VIL, tantôt celui de SGC. Comme à PIN et VIL, on relève *i*) [ø] ou [œ] comme dans BÖVE(M) > [bø] ou [bœ] « bœuf », ÖVU(M) > [øf] « œuf » ; *ii*) [u] devant consonne nasale comme dans FÖNTE(M) > [fuŋt] « source », BÖN(U)M > [buŋ] « bon », BÖN(A)M > [bu'ŋa] « bonne » ; *iii*) [ɔ] en syllabe fermée comme dans le cas de CÖRPUS > [kɔrp] « corps », CÖRNU > [kɔrn] « corne ». En revanche, dans les cas suivants, on peut observer des formes qui s'alignent sur le modèle de SGC : NÖVE(M) > [nœv] « nœuf », FÖCUS > [fyɔk] « feu », IÖCUS > [ɕyɔk] « jeu ».

Contrairement au diasystème de SGC, puisque celui de PRA conserve le cluster S+consonne étymologique, il n'y a pas d'allongement vocalique : BÖSCU(M) > [bɔsk] « forêt », PÖSTIS + suffixe > [pɔsti'juŋ] « poutre ».

Les évolutions des autres voyelles sont analogues à celles des diasystèmes de VIL et PIN et peuvent être ainsi résumées : \ddot{E} devant nasale devient [ɛ] et [æ] tout comme dans les cas des aboutissants des suffixes -ĚLLU(M), -ĚLLA(M) ; \ddot{E} en syllabe ouverte évolue en [e] ; \ddot{I} , \ddot{E} devient [ə], [ɛ], ce dernier dans les mots masculins (par ex. [sek] « sec » par rapport à ['səkka] « sèche ») ; \ddot{U} > [y] ; \ddot{O} , \ddot{U} > [u].

III.5.3.2 Inventaire des voyelles atones simples

L'inventaire phonétique des principales réalisations atones simples du système de PRA est présenté dans le tableau III.5.3.2 qui suit :

	Antérieures		Centrales	Postérieures	
	Non arrondies	Arrondies		Non arrondies	Arrondies
Fermées	[i] - [i]	[y] - [y]			[u] - [u]
Mi-fermées	[e]				[o]
Moyenne			[ə] - [ə]		
Mi-ouvertes	[ɛ]		[ɐ]		
Ouvertes			[a] - [a]		

Tableau III.5.3.2 – Inventaires phonétiques prétonique (en bleu) et posttonique (en noir) du diasystème de PRA.

Cet inventaire présente les mêmes caractéristiques que les inventaires atones de PIN et VII illustrés au § III.5.1.3.

III.6 Généralités sur les diphtongues

Bien que les données de nos enquêtes ne se prêtent pas à une étude ponctuelle de la diphtongaison, elles permettent d'identifier des convergences et des divergences entre les parlars examinés, mais également entre ces derniers et les types dialectaux de référence (*turinois, haut-piémontais et provençal*). L'objectif visé est celui de montrer, encore une fois, le niveau de variabilité interne à notre micro-aire. Les données, que nous avons en partie anticipées dans les paragraphes précédents, seront illustrées ci-dessous en tenant compte cette fois d'une typologie de la diphtongaison qui oppose des séquences ascendantes, à sonorité montante et, dans notre cas, accentuée sur le second élément, à des séquences descendantes, à sonorité décroissante et accentuée sur le premier élément. Cette dernière précision nous permet d'inclure dans cet inventaire les séquences comme [ɛa] ou [yə] où le premier élément a une sonorité inférieure au second : ceci pourrait nous reporter — comme nous l'avons anticipé en résumant l'approche de ce phénomène illustrée par Griset (1966) — à des séquences instables, identifiables plutôt par le terme de *frangimenti* vocaliques. Ces derniers phénomènes sont bien connus en linguistique romane pour les variétés gallo-italiennes et italo-romanes méridionales, mais on les retrouve aussi dans d'autres langues, comme les langues germaniques (Schürr, 1980 ; Romano, 2010). Toutefois, dans l'examen de nos matériaux proposés ci-dessous nous utiliserons, de manière unifiée, selon

l'usage d'une partie de la littérature (Loporcaro, 2013), le terme diphtongaison en nous réservant de préciser dans un travail futur le statut de ces segments par des analyses phonétiques ciblées.

Diphtongaisons ascendantes (DA).

- i. DA à partir de -QU- + A : la séquence [wa] se réalise à PIN et VIL comme en *turinois*, dans une forme telle que [kwat] « quatre », alors que PRA et SGC réduisent la diphtongaison en produisant [ˈkattre] dans la première localité et [ˈkatre] avec dégémination dans la deuxième ; la même différence est enregistrée en position atone pour QUADERNUM > [kwaˈdɛrn] ou [kwaˈdɛrŋ] « cahier » à PIN, VIL et PRA par rapport à [kaˈje] à SGC.
- ii. DA dans les continuateurs du suffixe tonique lat. -ARIUS : tandis que VIL et PIN connaissent une réduction à [e] — par ex. [mazˈle] « boucher » — mais aussi PRA — [fɛrˈve] « février » — comme en *turinois* et *haut-piémontais*, la variété de SGC a plutôt la solution provençale avec diphtongaison ascendante — par ex. [mazˈlje] pour le « boucher » — bien que cette partition ne soit pas constante, comme le montre le cas par ex. de [dʒəˈne] « janvier » correspondant à l'usage commun de SGC, PRA, PIN et VIL.
- iii. DA à partir de Ō, Ö et Ū qui précèdent une consonne vibrante : à SGC, nos données montrent une diphtongaison que l'on retrouve dans [ˈtwɔrno] « (il) revient » < TÖRNAT, [ˈpwɛrgo] « (il) purge » < PÜRĠAT, [ˈfwɔrmo] « forme » (dans le Val Germanasca) et [ˈfwɛrma] (à SGC) < FÖRMA(M). L'hypothèse a été formulée que ces attestations révèlent ce qui reste d'une aire plus vaste de cette réalisation qui se serait émietlée au fil du temps, puisque les mêmes évolutions sont témoignées dans l'aire de Cuneo, dans les Hautes-Alpes, et dans le domaine francoprovençal (Schürr, 1980 : § 68 ; Genre, 2000 : 92).
- iv. DA de la voyelle Ī suivie d'une voyelle latérale simple ou géminée (Genre, 2000 : 89) : le Val Germanasca connaît des formes telles que [fjəl] « fil » < FĪLU(M), [vjəl] « villa » < VĪLLA(M), [aˈvrjəl] « avril » < APRĪLE(M). En revanche, seulement à SGC il y a des évolutions particulières, sans doute à attribuer au contact avec les diasystèmes *turinois* et *haut-piémontais* : [fjel], [ˈvilla] et [avˈrjel].

Diphthongaisons descendantes (DD).

- i. DD comme résultat de l'évolution de la séquence -AL- suivie de consonne dans l'étymon latin : les quatre systèmes enquêtés présentent la même solution avec vélarisation de la latérale, [aʊ] comme dans FALSU(M) > [faʊs] « faux », ALTU(M) > [aʊt] « haut », ALTERU(M) > [aʊtre] « autre » à SGC et [aʊt] dans les autres trois systèmes, CALIDU(M) > [kaʊd] « chaud ». Il s'agit d'une caractéristique de l'aire du bVC, hVG et bVG, et de la plaine, donc commune au *turinois (piémontais)*, au *haut-piémontais* et au *provençal* transalpin (Ronjat, 1932, III ; Griset, 1966 : 40-41 ; Telmon, 1988a), bien que les positions de Sibille (2012a) et Amaro-Péguy (2014-15 : 118-126) ne concordent pas sur ce point.
- ii. DD à partir de A tonique en position ouverte devant la séquence -TR- de l'étymon latin : il s'agit d'un changement bien attesté à SGC, mais absent à VIL, PIN et PRA qui présentent la forme avec voyelle simple, opposition visible dans PATRE(M) > [paire] « père », MATRE(M) > [maire] « mère », PĚTRA(M) > [peira] « pierre », VĚTRU(M) > [veire] « verre » de SGC par rapport à [pare], [mare] et [pera] des trois autres localités.
- iii. DD à partir de A tonique en position ouverte devant occlusive vélaire sourde ou séquence de cette dernière suivie d'une labiovélaire dans l'étymon : la répartition de nos systèmes par rapport à la diphtongue et à la voyelle simple est différente pour ce cas, comme pour les aboutissants des mots AQUILA > [aigla] « aigle » à SGC mais [akwila] à PIN, VIL et PRA, ACQUA(M) > [aigga] « eau » à SGC et [aiva] à PRA ma [eva] à PIN et VIL.
- iv. Dans le système de SGC, la DD est réalisée aussi dans le cas de MANSIONE(M) > [meizun] « maison », les autres localités se trouvant dans l'aire lexicale des aboutissants de CASA ([ka] à PIN, VIL et PRA).
- v. DD à partir de -A- suivi du groupe -CT- de l'étymon latin, avec palatalisation du premier élément du cluster : le résultat [aj] est une solution commune aux quatre points, et typique des variétés gallo-italiennes *pédémontanes* (Telmon, 1988a), que l'on retrouve dans le cas du lat. FACTU(M) > [fait] « fait » et du lat. LACTE(M) > [lait] « lait ». De manière analogue, Ě diphtongue en [ej] devant le même groupe consonantique comme

dans le cas de LĚCTU(M) > [lɛjt] « lit » réalisé dans nos quatre localités tout comme dans le Val Germanasca.

- vi. DD à partir de -A- tonique en syllabe ouverte devant attaque syllabique constitué d'une consonne alvéolaire sourde ou sonore : cette évolution est connue dans les variétés de SGC et PRA, comme dans CATENA(M) > [ˈtʃɛjnə] « chaîne », RADICE(M) > [rɛjs] « racine ».
- vii. DD de Ě, Ī, AE toniques suivies d'une latérale (gémignée ou simple) ou d'une vibrante : le résultat est une séquence [ɛɹ] localisée à SGC et PRA, que l'on retrouve par exemple dans les continuateurs du lat. PATĚLLA(M) > [pɛɹɹ] « poêle », SCUTĚLLA(M) > [ɛjˈkweɹɹa] « écuelle, poêle » à SGC et [ˈkweɹɹa] à PRA. Une évolution similaire mais avec première voyelle fermée concerne la voyelle tonique de -ĪLLU(M) uniquement à SGC, comme dans CAPĪLLU(M) > [kaveɹɹ] « cheveu(x) », forme plus ancienne, qui devient plus récemment [kaˈvæɹ]. Cependant, dans d'autres cas, SGC montre une tendance à la monophthongaison, là où le Val Germanasca présente cette diphtongaison avec premier élément mi-fermé ou mi-ouvert : PĪLU(M) > [pɛɹɹ] « poil » dans le Val Germanasca et [pɛl] à SGC ; CAELUM > [seɹɹ] dans le Val Germanasca contre [sel] « ciel » à SGC ; FĚRRU(M) > [fɛɹɹ] dans le Val Germanasca alors qu'il y a [fer] à SGC ; STĚLLA(M) > [ɛjˈtɛɹɹo] « étoile » dans le Val Germanasca et [ɛjˈtɛla] à SGC.
- viii. L'exemple ci-dessus fournit un autre cas d'isoglosse fondée sur la présence de la diphtongaison qui sépare SGC des autres localités et le lie aux variétés provençales du hVG et du hVC : la voyelle prothétique devant cluster avec S originel ne diphtongue pas à VIL, PIN et PRA où nous avons obtenu SCHOLA(M) > [ˈskola] « école » mais [ɛjˈkola] en revanche à SGC, SCALA(M) > [ˈskala] « échelle, escalier » pour [ɛjˈʃala] à SGC et, avec une différence entre les trois variétés, STĚLLA(M) > [ˈstɛla] à VIL et PIN mais [ˈstɛla] à PRA.
- ix. DD de la voyelle tonique à partir de Ě en syllabe ouverte : dans le système de SGC, on relève ce type de séquence puisque l'on trouve l'aboutissant [ɛj] comme dans

CRĒDĚRE > [ˈkrɛ̃ire] « croire » (avec le premier élément ouvert par influence du *turinois*), alors que dans les autres localités la métathèse de la vibrante crée une syllabe fermée qui bloque le processus de diphtongaison en donnant ainsi l'aboutissant [ˈkɔ̃rde]. La diphtongue peut aussi se présenter selon une variante [aj] mais elle peut plus fréquemment évoluer en voyelle simple [ɛ] ou [e], comme le soulignent Sobrero (1973), Berruto (1974 : 35) et Telmon (2001a). Ce dernier auteur explique en effet que le *haut-piémontais* et les variétés du 'pourtour' turinois ne suivent pas les mêmes règles de la *koinë* et possèdent des voyelles simples aussi devant nasale :

« [...] i dittonghi sembrano essere sottoposti ad una disciplina un po' diversa da quella che regola i dittonghi del *torinese* : mentre troviamo infatti dittonghi che questo non conosce (*taĩmp, trai* « tempo, tre » a fronte del *torinese tɛ̃mp, trè*), non mancano per contro vocali semplici là dove nella parlata di Torino si è sviluppato un dittongo. »³⁴ (Telmon, 2001a : 72).

Nos enquêtes confirment une certaine irrégularité de l'emploi des voyelles simples, ouvertes ou fermées : [ˈsɛra] « soir », [ˈtɛla] « toile », [trɛ] « trois » et [mɛs] « mois » chez les adultes de 18-30 ans, à PIN ainsi qu'à VIL, alors que pour les deux autres classes d'âge la situation est plus variée. Par exemple, les hommes, âgés de plus de 40 ans, utilisent rarement les formes diphtonguées et emploient majoritairement les formes simples, dans un rapport respectif de 1 à 4, pour les mêmes localités. De ce fait, les formes les plus couramment utilisées à hauteur de 87,5% des cas dans les deux diasystèmes restent celles que nous venons de citer pour « soir », « toile », « trois » et « mois » et qui s'opposent à la *koinë*. Pour ces même désignations, les diasystèmes de SGC et PRA se comportent comme les parlers de VIL et PIN, exception faite pour [trɛj] « trois ». Il faut souligner que les phénomènes de diphtongaison ne se produisent pas dans l'*italien régional piémontais*.

- x. DD des continuateurs de la voyelle Ö, selon les contextes identifiés par Genre (2000 : 83-90) qui nous fournit une grille de référence pour exposer les différents cas de figure que nous avons repérés par nos enquêtes : a) la séquence [oɔ̃] relevée par Genre (2000 : 90) en hVG et en hVC devant une liquide, ne se réalise plus à SGC par l'influence

³⁴ NT : « [...] les diphtongues semblent être soumises à une discipline un peu différente de celle qui régit les diphtongues du *turinois*. Alors que nous trouvons, en effet, des diphtongues que celui-ci ne connaît pas (*taĩmp, trai* « temp, trois » face aux turinois *tɛ̃mp, trè*), il ne manque pas en revanche des voyelles simples là où dans le parler de Turin s'est développée une diphtongue. ». Nous avons mis en évidence le terme *turinois* en italique.

du *turinois* : TÖLLERE > ['to̞re] « enlever, prendre », SÖROR > ['so̞re] « sœur » des deux vaux ci-dessus, correspondent à ['tœre] et ['sœre] de SGC (cf. aussi Schürr, 1980 : 13) ; b) devant le groupe consonantique -CT-, tandis que les parlers du Val Germanasca et les systèmes de VIL, PIN, PRA et SGC, tout comme le *turinois*, connaissent la diphtongaison : NÖCTE(M) > [nœ̞it] « nuit », CÖCTU(M) > [kœ̞it] « cuit » ; c) suivie d'une occlusive vélaire sourde, la diphtongaison a lieu dans le parler de SGC : lat. FÖCU(M) > [fy̞k] « feu » ; lat. IÖCU(M) > [ɕy̞k] « jeu » ; d) devant fricative labio-dentale sonore, le parler de SGC présente systématiquement une diphtongue [y̞] comme dans le cas du lat. ÖVU(M) > [y̞] « œuf » et du lat. BÖVE(M) > [by̞] « bœuf », alors que, dans ce dernier cas, les autres trois localités réalisent [bø], [bœ]. Les deux derniers cas de diphtongaison sont conformes à la diphtongaison réalisée dans les parlers du Queyras (Genre, 2000 : 90-93) ainsi que du hVC Chisone.

III.7 Cartes phonétiques

Nous nous focalisons ici sur la diffusion aréale de quatre phénomènes phonétiques qui intéressent les parlers observés ; la carte III.7.1³⁵ montre la localisation géographique des hameaux de chaque commune. À cet effet, nous décrivons les cartes phonétiques présentées dans les *Annexes* au § III.7 (cartes III.7.1-III.7.5). Les processus de variation phonétique seront illustrés en tenant compte du concept de *gradata*³⁶ appliqué à notre micro-aire géographique.

Lorsqu'on s'intéresse à l'évolution du \bar{A} -tonique original à l'initiale absolue dans les aboutissants du lat. \bar{A} QUA(M) « eau » (Cf. Carte III.7.2 dans *Annexes*, § III.7), on remarque une discontinuité entre les parlers de la rive droite et de la rive gauche du cours d'eau Chisone : SGC et PRA, d'une part, et VIL et PIN, d'autre part. Si dans les deux premiers dialectes, on enregistre un phénomène de diphtongaison du \bar{A} -tonique > ['aj-] : ['ajga] à SGC, ['ajva] à PRA, dans le second groupe, on observe plutôt une antériorisation de la voyelle : \bar{A} - > ['ɛ-], ['ɛva] à VIL et à PIN. En second lieu, concernant l'évolution des morphèmes lexicaux des continuateurs de

³⁵ Cf. *Annexes*, § III.5 : tirée de l'observation de terrain effectuée au Chapitre I § I.1.

³⁶ Cf. § III.1 : Weydt & Schlieben-Lange (1981), Stehl (1986) et la notion de *gradata*.

ĀQUA(M) nous enregistrons deux réalisations de la consonne : l'occlusive vélaire sonore à SGC ([^haig-]), selon le modèle *provençal* de *aigo*, et la fricative labiodentale sonore à PRA ([^hajv-]).

Ainsi, on retient deux *gradata phonétiques* : dans le premier cas, au sujet de l'évolution du Ā-tonique initial, qui oppose SGC et PRA à VIL et PIN et dans le second, au sujet de l'évolution de la consonne finale du morphème lexical, qui oppose la variété de SGC, aux trois autres de VIL, PIN et PRA.

Un autre *gradatum phonétique* se rapporte à la palatalisation de la consonne occlusive sourde -C- originelle latine comme illustré dans la carte phonétique III.7.3 dans les *Annexes* et au § III.3.2. Ce trait intéresse particulièrement le parler de SGC qui palatalise dans les continuateurs des mots latins ČĀPRA(M) > [^htʃabbr̩] « chèvre » et VĀCCA(M) > [^hvatʃfa] « vache », contrairement aux trois autres parlers de VIL, PRA et PIN, où aucune palatalisation n'est enregistrée. Toutefois, la variété de SGC semble avoir subi un effet d'aplanissement par la *koinè* et par l'*italien*, puisque l'on recense des cas de non-palatalisation de l'occlusive vélaire sourde dans d'autres formes lexicales courantes : notamment pour ČĀBĀLLŮ(M) > [^hkaval] « cheval », ČĀNĚ(M) > [^hkaŋ] « chien », ČĀNĚĀ(M) > [^hkaŋa] « femelle du chien », ČĀPĪLLŮ(M) > [^hkavej]. Ainsi, le *gradatum phonétique* (consonantique) de palatalisation de l'occlusive sourde pour le parler de SGC semble représenter une résistance du *provençal* au sein des autres occurrences non palatalisées qui suivent les diasystèmes *piémontais* (et *haut-piémontais*) et *italien*.

L'évolution des voyelles originelles toniques devant cluster -TR- latin semble, à son tour, nous montrer une situation aréale intéressante pour la variété locale de SGC³⁷. Dans ce cas, le parler renferme deux *gradata phonétiques* différents qui concernent, en premier lieu, les continuateurs de PĀTRE(M) « père » et MĀTRE(M) « mère », et en second lieu, l'aboutissant de PĚTRA(M) « pierre »³⁸. Dans les deux premiers cas, le dialecte de SGC s'oppose aux restants parlers, puisqu'on y atteste les termes [^hpajre] « père » et [^hmajre] « mère », contrairement aux aboutissants [^hpare] et [^hmare] recouverts dans les dialectes de VIL et PIN. Pour l'aboutissant de PĚTRA(M), on constate à nouveau une diphtongaison descendante contextuelle, à premier

³⁷ Cf. Carte III.7.4 dans *Annexes*, § III.7.

³⁸ Phénomènes vocaliques recensés au § III.1.2 : A.b.

élément fermé, [ˈpe̞ira] « pierre » qui se réalise à SGC 1 et à SGC 2, alors qu’au point SGC 3 on retrouve la forme non diphtonguée [ˈpera] « pierre », comme dans les restants parlers de VIL, PIN et PRA. Toutefois, la situation de PRA s’écarte légèrement des autres décrites ici, notamment pour les aboutissants PĀTRE(M) et MĀTRE(M) : [ˈpare] et [ˈmare] ne sont que rarement utilisés et délaissés au profit des informels [paˈpa] et [ˈmama], majoritairement adoptés, quel que soit le contexte d’élocution.

Nous soulignons, donc, que les continuateurs de -Ā-, -Ā- et -Ē- toniques devant -TR- forment un *gradatum intralinguistique* interne à la commune de SGC ([ˈpe̞ira] ~ [ˈpera]) et un *gradatum interlinguistique* qui oppose SGC aux trois autres dialectes de VIL, PIN et PRA ([ˈpa̞ire] et [ˈma̞ire] ~ [ˈpare] et [ˈmare]). À cela, s’ajoute un *gradatum* situationnel qui isole le dialecte de PRA, dans le cas des continuateurs de PĀTRE et MĀTRE : [paˈpa] et [ˈmama] utilisés dans le registre informel. Le *gradatum intralinguistique* observé dans la commune de SGC, met en évidence une situation linguistique qui intéresse toute l’aire de la Turina³⁹ et de Roccapiatta⁴⁰, non-observées dans notre étude : il s’agit de deux hameaux faisant partie d’un petit vallon situé au sud-ouest des deux communes de SGC et PRA, qui présente des solutions originales dans la mesure où il suit tantôt l’évolution du diasystème de SGC, tantôt celle du diasystème de PRA. Cela peut produire aussi bien des séries de *gradata intralinguistiques* que *interlinguistiques*. Cette situation très particulière peut être illustrée également dans le lexique : la carte lexicale qui examine les désignations de « la planche de bois », commentée ci-dessous au § III.8⁴¹, relate en effet une distribution similaire à celle observée ici.

En dernier lieu, nous proposons l’examen des continuateurs du -Ō- étymologique tonique, comme dans le cas du lat. SŌRŌR « sœur » : la diffusion aréale du phénomène, déjà décrite au § III.3.1 du présent chapitre, est présentée à la carte III.7.5 du volume d’*Annexes*, § III.7. Le *gradatum phonétique (vocalique)* qui se produit ici est constitué par l’alternance entre la présence d’un continuateur [œ], dans les parlers de SGC, VIL et PIN, et de la amuïssement au degré zéro du -Ō- originel > Ø. Le continuateur du dialecte de PRA est la forme [sru] « sœur ».

³⁹ Hameau de SGC, situé au sud-ouest de la commune.

⁴⁰ Hameau de PRA, localisé au nord-est de la commune.

⁴¹ *V. Annexes*, § III.8 : Carte III.8.4.

III.8 Cartes lexicales

Un aperçu des modalités de variation linguistique lexicale de l'aire est illustré dans les cartes qui traitent les désignations de la brebis, du veau et du petit veau, de la femelle du chien, de la planche de bois, de l'éclair et du pot de chambre. Pour cela nous renvoyons aux cartes présentées à la section § III.8 du volume des *Annexes* et, précisément, aux cartes III.8.1-III.8.6.

Les reconstructions étymologique ou motivationnelle des cartes lexicales nous permettent d'illustrer quatre modalités de variation et de contact linguistiques caractérisant la micro-aire étudiée, à savoir :

- A. une première modalité qui fait émerger une frontière lexicale entre les systèmes de PRA et de SGC, d'un côté, et les dialectes *haut-piémontais* de VIL et de PIN, de l'autre : cf. les cartes des désignations de la brebis (III.8.1), du veau et du petit veau (III.8.2), de la planche de bois (III.8.4) ;
- B. une deuxième articulation de la variation qui semble isoler le système de SGC par rapport aux autres : cf. carte III.8.3 qui concerne les désignations de la femelle du chien ;
- C. une troisième modalité de la variation qui isole le *haut-piémontais* de la plaine (PIN) par rapport aux variétés appartenant aux basses vallées (SGC, VIL et PRA), comme dans le cas des désignations de l'éclair (carte III.8.5) ;
- D. une dernière articulation, mettant en lumière les différents niveaux de contraste (conservatisme *provençal*) et de continuité linguistiques (avec l'*italien* et le *piémontais*) de l'aire (carte III.8.6, désignations du pot de chambre).

L'observation des désignations des animaux domestiques et d'élevage, au sein des variétés analysées, permet d'identifier dans ces cartes deux isoglosses lexicales ; *i*) l'une qui scinde la droite orographique du cours d'eau Chisone (SCG et PRA), de la rive gauche⁴² (VIL et PIN) ; *ii*) l'autre qui isole le système de SGC, le plus conservateur des traits *provençaux*.

En effet, dans la carte III.8.1⁴³ traitant les désignations de la brebis, figurent des désignations qui ne possèdent pas le même étymon. Le lat. VĔRVĔX « mouton, brebis mâle châté » a donné naissance à la forme locale [ˈbœrra] « brebis (f.) » à SGC et à PRA (cf. FEW, 14, 337a) : des formes similaires à celle-ci sont recensées dans les vallées transalpines mitoyennes, telles que le vallon de La Grave-La Meije, le haut vallon de Serre-Chevalier (Monétier-les-Bains)

⁴² En incluant la plaine.

⁴³ Cf. *Annexes*, § III.8.

et le bas Val d'Oisans (Le Bourg-d'Oisans) (*cf.* FEW, 14, 338). Un second type lexical est représenté par les continuateurs du lat. FĚTĀ(M) « (femelle) pleine, grosse » et puis « qui a mis bas » > ^l*feda* > ['fe:a] (à VIL 3 et à PIN), ['feja] (VIL 1 et VIL 2) « brebis (f.) » : dans le premier cas, on constate le degré Ø de la lénition de l'occlusive intervocalique -T-, alors que dans le deuxième cas, on remarque un phénomène d'épenthèse de l'approximante [-j-]. La forme ['fe:a] n'est utilisée que dans la partie basse de la commune de VIL et plus précisément dans le centre. En revanche, la forme ['feja] semble subsister dans les deux hameaux de la commune de VIL, Casavecchia et Serre : cette forme épenthétique se retrouve aussi dans la *koinè dialectale turinoise*. Le dernier type lexical, présent à PIN, est le continuateur du lat. PĚCŎRA « bétail, troupeau » > ['pekora] « brebis (f.) », présent dans *l'italien régional* et *standard*. La proportion des emplois de ['pekora] et de ['fe:a] à PIN montre que deux locutrices sur six (femmes, âgées de 30 et 55 ans) ont adopté ce terme lors de nos enquêtes dans l'intégralité des 4 répétitions et dans le parler spontané : aujourd'hui le type lexical *pecora* s'intègre dans la variété locale de PIN comme témoin du processus d'« italianisation » que connaissent tous les dialectes de la région, en général, et le *haut-piémontais*, en particulier. Dans cette carte la dynamique de la variation fait émerger une frontière lexicale le long du cours d'eau Chisone, comme annoncé plus haut.

L'articulation de la variation lexicale, illustrée pour les désignations de la brebis, se manifeste aussi pour les désignations du veau et du petit veau pour lesquelles on identifie deux groupes majeurs de continuateurs (*cf.* Carte III.8.2) : là aussi le Chisone semble représenter une frontière linguistique. Les occurrences adoptées à SGC, [væ:l] « veau » et [væ:lɛt] « petit veau », proviennent respectivement du lat. VĪŦŪĻŪS « veau » > [væ:l] et de VĪŦŪĻŪS + -ɛt⁴⁴ > [væ:lɛt]. Dans le cas de [væ:lɛt], on note une forme diminutive avec lénition au degré Ø de l'occlusive sourde. Toutefois, nous observons un aboutissant diphtongué VĪŦŪĻŪS + -ɛt > [væi:lɛt] qui présente deux signifiés dans les hameaux de PRA : « veau » à PRA 2, mais « petit veau » à PRA 1 (hameau Rocco). En revanche, nous enregistrons, par la même occasion, que la forme [væ:l] « veau » n'est ni reconnue, ni adoptée à PRA 2 au hameau Collaretto⁴⁵. Le second groupe d'occurrences, [bu'tʃiŋ] « veau » et [butʃi'nɔt] « petit veau », adoptées à VIL et PIN, sont

⁴⁴ Cf. Rohlfs, 1969 : §1141, 1143.

⁴⁵ Également au hameau Ser.

des aboutissants de BŌS « boeuf » > forme dim. *BŌCULUS/*BŪCULUS (DEI, *s.v. buccello* et *boccino* « vaccin »).

Au sein des différentes occurrences, l'on remarque des combinaisons de suffixes pour les formes diminutives, qui affectent distinctement les types *gallo-italiens* et *gallo-romans* :

- VĪTŪLŪS + *-et* > [væ:'lɛt], [væj:'lɛt] « petit veau » (SGC et PRA),
- *BŌC-/*BŪC- « bæuf » + -ĪNŪ(M) > [bu'tʃiŋ] « veau » (PIN et VIL),
- *BŌC-/*BŪC- « bæuf » + -ĪNŪ(M)- + -ɔt⁴⁶ > [butʃi'not] « petit veau » (PIN et VIL).

Dans la carte lexicale III.8.4 traitant les désignations de la planche de bois, nous remarquons toujours la séparation de deux groupes lexicaux distincts, au niveau du cours d'eau Chisone en enregistrant aussi un *gradatum phonétique* dans les parlers de PRA et de SGC. Les continueurs du lat. ĀXĪS « planche de bois » > gal. rom. *as*, anc. fr. *ais*, it. *asse* et [as:], constituent le premier groupe de désignation dans les variétés de PIN et de VIL (FEW, 25, 1294b-1295b). Le second type linguistique *post* est représenté par trois aboutissants distincts et issus du lat. pop. PŌSTĪS « jambage, piédroit, poteau » (FEW, 9, 248a, 249b). Ainsi, nous trouvons [(la) po:t] (f.) à SGC 1 et à SGC 2, ainsi que [(la) pɔst] (f.) à SGC 3 : les trois signifiants sont féminins. La deuxième forme, qui se trouve dans une zone géographique limitrophe à l'aire de la Turina⁴⁷ et de Roccapiatta⁴⁸, est utilisée à SGC 3 et s'aligne sur celle employée par les locuteurs d'une sous-variété linguistique de Roccapiatta, qui fait partie du diasystème de PRA. La troisième forme diminutive, PŌST- + -ĪLLU + -ONE > [(lu) pusti'juŋ] (m.) (FEW, 9, 248a et 249b) caractérise la norme du diasystème de PRA. Une alternance des formes masculines et féminines est attestée sur la droite orographique du Chisone : les formes féminines sont employées dans les trois hameaux de SGC, alors que le masculin est présent uniquement à PRA. On remarque, par ailleurs, un *gradatum phonétique interlinguistique* au sein du diasystème de SGC.

⁴⁶ Cf. Rohlfs, 1969 : §1141, 1143.

⁴⁷ Hameau de SGC.

⁴⁸ Hameau et lieu dit de PRA.

Dans la distribution géographique des désignations de la femelle du chien, illustrée à la Carte III.8.3, on note deux regroupements : cette fois-ci, deux frontières lexicales semblent isoler le diasystème de SGC par rapport à ceux de VIL et PRA. Les formes qui s'opposent sur le territoire sont [ˈvæsa] et [ˈkaŋa], cette dernière étant italianisante, dans la zone de référence. Ici les choix des informateurs de PRA s'écartent de ceux opérés par les locuteurs de SGC : dans les trois hameaux et quartiers de SGC l'on désigne la femelle du chien par un continuateur du lat. class. *VĪSĪRE* > lat. pop. *VĪSSĪRE* « péter » > *vèssa, vesse* « femme de mauvaise vie ». La forme [ˈvæsa] « femelle du chien » s'est construite par un glissement sémantique de *vèssa, vesse* (cf. FEW, 14, 531). Contrairement à ce qui se passe à SGC, ce terme est utilisé de manière péjorative et rare dans le diasystème de PRA pour désigner soit une personne (homme ou femme) aux mauvais meurs, soit la femelle d'un chien d'âge avancé. Dans les points d'enquête de PRA, VIL et PIN, seul le continuateur de *CĂNĚ* (m.) > **CANĚĂ* (f.) > [ˈkaŋa] semble perdurer : il s'agit d'une forme qui figure aussi dans *l'italien régional* et dans le *piémontais*.

Dans les désignations de l'éclair — Carte III.8.5 —, une configuration géolinguistique différente place la variété de PIN à l'écart des trois autres. À ce propos, on distingue à PIN la forme féminine [la ˈlɔzna] (f.) « l'éclair » qui peut être interprétée comme un continuateur du celtique (gaulois) **LEUXOS* « blanc, clair, brillant » formé sur la base de **LEUC-* (Tuailon, 1981 : 9). Dans les variétés des trois autres localités, on note le type lexical *slīdi*, qui est un probable déverbal de **EX-LEUXITARE* > **EXLUXITAT* préfixé et suffixé (Tuailon, 1981 : 9) : nous constatons les types étymologiques signalés par Tuailon (1981), même dans les déverbaux de notre aire géographique présentant un déplacement d'accent par rapport aux formes rapportées par l'auteur. Le type lexical *slīdi* se décline en trois variantes phonétiques dans notre aire de référence :

- [lu ˈzlydi] (m.), usité à VIL ;
- [lu ˈzly̆di] (m.), employé à PRA ;
- la dernière, [l ẽˈlydi] (m.), adoptée dans les variétés de SGC.

La forme de SGC ne fait que confirmer la présence d'une diphtongue épenthétique après l'affaiblissement de la fricative préconsonantique, selon ce qui a été exposé en début de chapitre.

Pour finir, les désignations locales du pot de chambre illustrent la dynamique de la variation lexicale qui regroupe les systèmes de PIN et de PRA, en les séparant de ceux de VIL et de SGC (*cf.* Carte III.8.6). Dans ce cas, on distingue trois entrées renvoyant à trois idées différentes, à savoir, (1) « urinoir » (2) « pot de nuit » et (3) « vase de nuit ». Le type *urinoir* provenant du lat. URĪNĀ « urine » + -ARI(U) et réalisé comme [yri'nari] « urinoir » est présent à VIL et à PRA 2 (50% des occurrences). Cette forme est la plus italianisée parmi les autres. Le type (2) issu du lat. pop. PÖTTUS « pot » > [pot], adopté à SGC, est un générique qui sous-entend la spécification « de nuit ». Le type (3) renvoyant à l'idée de « vase de nuit » se décline différemment à PIN et à VIL, où l'on retrouve respectivement [vaz də 'nøit] (m.) ou [ty'piŋ də 'nøit] (m.) « vase de nuit ». [ty'piŋ] est un continuateur de l'anc. frq. *TOPPĪN « pot, vase » (*cf.* FEW, 17, 347b) et désigne, ici, un type de vase en terre cuite qui peut avoir différentes formes, dimensions et fonctions : il se nomme [lu ty'piŋ] (m.) s'il est de taille petite utilisé pour contenir le lait, l'eau ou d'autres aliments ; il est appelé [lu typi'ŋøt] (m. dim.) s'il est des mêmes dimensions que le premier, mais avec un manche ; il est appelé [la ty'piŋa] (f.) utilisé en pot de fleurs ou de plantes, dans des dimensions deux à trois fois plus grandes. Dans les vallées Chisone et Germanasca, ces vases en terre cuite étaient fabriqués dans les fours potiers de San Secondo di Pinerolo, près de Prarostino, entre les XVIII^e et XIX^e siècles. En France, la base de données du THESOC, et les Atlas Linguistiques Régionaux du sud de la France, dénombrent une multitude de référents désignés par le même type lexical [tu'pi] : ces récipients, divergeant de par leurs fonctions, formes et matériaux constitutifs (Olivieri, 2004, 2012 : 26-27), peuvent être des « marmite(s) pour cuisson » (*cf.* ALO c. 496 : 118 ; c.721 : 96, 118 ; c. 729 : 92), des « petite(s) bouilloire(s) en terre » (*cf.* ALG c. 735 : 791, 791NE, 790S, 790SE) ou des « pots à soupe » (*cf.* ALG c. 732 : 791 ; ALLOC c.962 : 09.11, 09.20, 09.22).

III.9 Conclusions

Dans ce chapitre nous avons adopté une approche géolinguistique descriptive en terme de *gradata*. Cette notion nous permet de comprendre quels sont les choix opérés par les communautés linguistiques de SGC, PRA, PIN et VIL. Plus précisément, nous pensons que l'approche du *gradatum linguistique* présentée par Stehl (1986) s'adapte mieux que celle de *continuum* aux caractéristiques inhérentes à l'aire linguistique prise en compte.

Sur la base d'une première description de quelques éléments morphologiques et phonétiques, considérés comme principaux dans la littérature, nous avons développé des remarques de typologie aréale. Les inventaires phonétiques des voyelles simples en position atone et tonique, dressés à partir de nos données ont tenu compte des différents *gradata* internes et externes aux systèmes examinés. Ceci nous a permis de comprendre que le diasystème de PRA se trouve à la croisée de deux macrosystèmes, le *haut-piémontais* et le *provençal* cisalpin. Un trait *provençal* marque le système phonétique des voyelles toniques de PRA : la présence du continuateur [ɑ:] tonique final, dans la désinence de l'infinitif des verbes de 1^{ère} conjugaison. En revanche, les diasystèmes de PIN et de VIL présentent les mêmes caractéristiques dans les inventaires phonétiques des voyelles simples toniques et atones. Seul le diasystème de SGC semble se détacher des trois premiers, avec des solutions *provençales* pour les voyelles simples atones et toniques : toutefois, on remarque une tendance à l'*italianisation* ou à la *piémontisation* du diasystème.

L'hypothèse des *gradata* est renforcée grâce aux exemples des cartes géolinguistiques phonétiques et lexicales. Cependant, nous remarquons que l'apparente proximité phonétique entre les diasystèmes de VIL et de PIN est parfois bousculée par des choix lexicaux opposés. Aussi, le parler de PRA semble se démarquer tout seul d'un point de vue lexical, tantôt par rapport aux systèmes de PIN et VIL, tantôt par rapport aux trois autres systèmes SGC, PIN et VIL. Nous considérons que les *gradata* phonétiques et lexicaux mettent en exergue différentes dynamiques de variation et de contacts linguistiques entre les quatre systèmes.

Chapitre IV

Dialectologie perceptuelle : principes et méthodes

« [We] should be interested not only in (a) what goes on (language),
but also in (b) how people react to what goes on (they are persuaded, they are put off, etc.)
and in (c) what people say goes on (talk concerning language). »
(Hoenigswald, 1966 : 20)

Les recherches menées dans le domaine de la *dialectologie perceptuelle* (DP) sont extrêmement hétérogènes et s'intéressent, d'une manière générale, à la manière dont les personnes (locuteurs) perçoivent la variation linguistique dans une aire géographique donnée et, aussi, aux représentations qu'ils ont de cette variation. Nous allons avant tout expliquer la naissance et les divers développements qu'a connus la DP depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, en Europe, outre Atlantique et dans le Pacifique. Nous illustrons, donc, quelles sont les perspectives linguistiques adoptées dans la DP, quels sont ses objets d'étude, et dans quelle mesure ce secteur est pertinent pour la linguistique.

IV.1 Objets d'étude

Le terme « dialectologie perceptuelle » traduit l'anglais « Perceptual Dialectology », utilisé pour la première fois, par l'américain D. R. Preston, dans les années 1980-1990¹ ; entre 1999 et 2003 cet auteur rassemble toutes les études faisant partie du secteur dans les volumes du *Handbook of Perceptual Dialectology (Vol. I² & II³)* jugés comme les textes fondateurs de ce domaine de recherche. Dans le premier tome, Preston définit l'orientation et le type d'études dites de DP en expliquant qu'elles s'intéressent, d'abord, aux réactions qu'ont les locuteurs sur la variation linguistique dialectale, en particulier les « beliefs, attitudes and strategies » (Preston, 1999a : xxiii ; l'italique est le nôtre) ; en second lieu, ces recherches relanceraient, d'une certaine manière, le

¹ On fait particulièrement référence aux publications de Preston (1989 ; 1999 ; 2002a ; 2002c ; 2010a).

² Le mérite de Preston tient au fait d'avoir rassemblé des études parfois méconnues et peu accessibles au public de spécialistes dans le premier volume du *Handbook*, comme c'est le cas pour les études pionnières néerlandaises et japonaises datant des années 1940 et 1960, souvent publiées en langue originale.

³ Le second volume, qui se propose comme une suite du premier, *Handbook of Perceptual Dialectology II*, est sorti en 2003, coédité par D. Long et D. R. Preston (Long & Preston, 2003).

manque de résultats probants sur l'analyse des *attitudes* linguistiques, menées en psychologie sociale du langage, relatives à l'identification de l'accent et des variétés régionales (Preston, 1989 : 3 ; Preston, 1999b : 359-360). Pour comprendre ce dont la DP s'occupe, il propose un schéma relatant les trois orientations linguistiques majeures qui visent la collecte et l'analyse des données : a) l'observation des productions linguistiques effectives, b) l'analyse de la manière dont les personnes réagissent par rapport à ces productions effectives et aux usages linguistiques et c) l'exploration de ce que les individus pensent à propos des points a) et b), qui s'inscrivent dans le domaine des croyances, des comportements et des stratégies linguistiques. Ci-dessous, dans la figure IV.1.1, nous montrons comment Preston conçoit la tripartition des principaux champs d'investigation de la linguistique ; la dialectologie perceptuelle recouvre les points b) et c), ainsi que c') et b') (Preston, 1999a : xxiii-xxv).

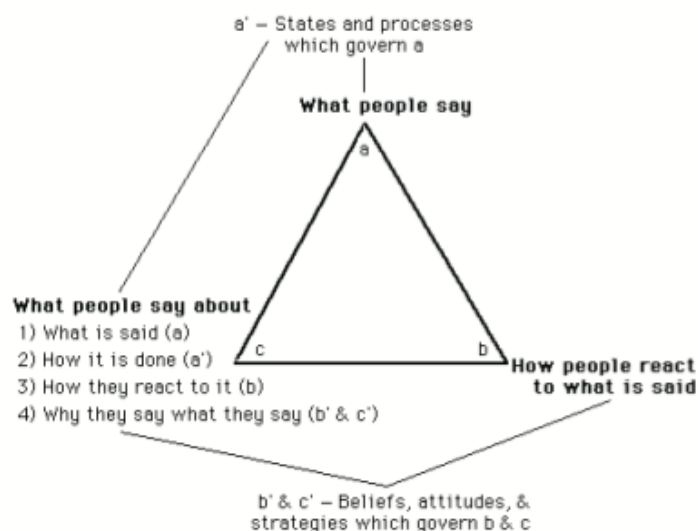


Figure IV.1.1 – *Tripartition des approches théoriques sur l'analyse des données linguistiques d'après Preston (1999 : xxiii).*

D'après l'auteur, au sommet du triangle, nous retrouvons tous les secteurs disciplinaires qui s'intéressent aux productions linguistiques effectives des individus et notamment, la linguistique historique, la géolinguistique et la sociolinguistique. Ainsi, les productions effectives ou « objectives » sont déterminées par les processus cognitifs sous-jacents, l'interaction sociale ou des facteurs géographiques qui orientent les mécanismes d'acquisition, de distribution, d'usage et de changement linguistiques, illustrés par a') dans le schéma⁴. Au point b) de la base du triangle, l'auteur positionne les investigations sociolinguistique, ethnographique, psycho-sociale et

⁴ À cet effet, Preston (1999 : xxiii) explique que ce sont les « cognitive, social interactive, geographical, and other forces and conditions that explain its acquisition, shape, distribution, change, and employment ».

anthropologique américaines qui se sont penchées sur l'étude des *attitudes* linguistiques – *i.e.* en anglais, *language attitudes* –, inaugurée avec les travaux de Henry Hoenigswald (1966) et, puis, avec Howard Giles⁵. À noter que les comportements linguistiques sont fortement corrélés aux processus sous-jacents décrits en *a'*). De façon analogue au cas précédent, *b'*) regroupe l'ensemble des relations historiques intergroupes, les associations et les représentations psychologiques, les opinions, les jugements, les croyances et les stéréotypes linguistiques qui régissent le comportement linguistique. En bas à gauche au point *c*), figure tout un pan de questions importantes pour la linguistique qui, selon l'auteur, a été précisé par Polle (1889), puis par Hoenigswald (1966) dans les termes suivants :

« [We] should be interested not only in (*a*) what goes on (language), but also in (*b*) how people react to what goes on (they are persuaded, they are put off, etc.) and in (*c*) what people say goes on (talk concerning language). » (Hoenigswald, 1966 : 20)

Les points *c*) et *c'*) illustrés à gauche de la figure, *i.e.* ceux qui prennent en compte ce que les individus pensent à propos des productions verbales effectives et « ce qui se cache derrière leurs déclarations », représentent l'objet d'étude de la dialectologie perceptuelle, et déjà de la linguistique *folk*⁶ dont la DP est, selon Preston (1999 : xxiv), une sous-branche directe.

Une précision s'impose quant au domaine de la linguistique *folk* en se référant aux définitions que N. A. Niedzielski et D. R. Preston donnent, en 2000, dans l'ouvrage américain fondateur, intitulé *Folk Linguistics*. Suite à cette publication, les auteurs ont suscité un engouement européen pour les questions théoriques et épistémologiques qu'il soulève auprès des linguistes européens et de l'hexagone, comme nous verrons dans le paragraphe § IV.6 du présent chapitre, en exposant les travaux de DP et de linguistique *folk* menés en France⁷. Niedzielski et Preston affirment que la *folk linguistics*⁸ américaine cherche à découvrir ce que les non-linguistes savent du langage pour mieux comprendre la (les) théorie(s) linguistique(s) populaire(s) sous-jacente(s). Ainsi, les auteurs nous éclairent sur les étiquetages populaires des langues (*i.e.* considérés comme des données perceptuelles) et les possibilités de repérage des perceptions linguistiques par le biais de l'analyse du discours : dans ce sens, ils montrent que la détection des données peut ainsi

⁵ En autres : Giles, 1977 ; Paltridge & Giles, 1984.

⁶ Le terme *folk* est traduit en France par *populaire*, *spontané*, *naïf*, *profane* ou *ordinaire* (Achard-Bayle & Paveau, 2008 ; Stegu, 2008 ; Paveau, 2007, 2008 ; Preston, 2008). À ce propos le débat sur l'utilisation du gallicisme ou de l'anglicisme étant très vaste, dans notre travail nous n'avons pas l'espace pour le traiter, mais nous avons pris la décision d'utiliser le terme *folk* dont l'usage est largement accepté dans la communauté des spécialistes anglo-saxons, italiens et allemands.

⁷ Léonard, 1987, 1991, 2003 ; Kuiper, 1999 ; Pustka, 2007, 2011, 2013 ; Boughton, 2006 ; Falkert 2007, 2012 ; Achard-Bayle & Paveau, 2008 ; Petitjean, 2008, 2009, 2011a, 2011b ; Stegu, 2008 ; Paveau, 2007, 2008.

⁸ Cf. avec la définition de *folk linguistics* dans Preston (2005a, 2008).

s'effectuer, soit par identification directe, soit en mettant en exergue les idéologies qui régissent les perceptions linguistiques (Niedzielski & Preston, 2000 : vii-x, 1-33 ; Montgomery, 2007 : 36-53). D'après Niedzielski et Preston, les origines géographiques et ethniques, la variété linguistique employée, le registre adopté, ainsi que le sexe du locuteur et l'éducation qu'il reçoit, peuvent influencer la perception linguistique du locuteur, qui émane de son subconscient (Niedzielski & Preston, 2000 : 1-40). Par ailleurs, ils expliquent que nombreux sont les secteurs des sciences humaines et sociales qui pourraient tirer des bénéfices majeurs de la prise en compte des perceptions linguistiques : à savoir, notamment, les secteurs de l'acquisition langagière et de la linguistique appliquée (Niedzielski & Preston, 2000 : 201-260), de la linguistique générale et descriptive (Niedzielski & Preston, 2000 : 261-301), sans oublier l'étude des facteurs régionaux (Niedzielski & Preston, 2000 : 41-126) et sociaux (Niedzielski & Preston, 2000 : 127-200) dans le langage.

Les présupposés théoriques de la linguistique *folk* américaine se retrouvent dans les recherches de Bloomfield (1944) et de Hoenigswald (1966), le premier ayant pour habitude de décrire « the language beliefs of non-linguists » (Niedzielski & Preston, 2000 : vii, 1), le second « réclam[ant] fermement la prise en compte de savoirs spontanés [populaires, naïfs]⁹ dans la constitution de toute science » (Achard-Bayle & Paveau, 2008 : 6)¹⁰. Niedzielski et Preston déclarent que l'intérêt des linguistes américains pour les perceptions dialectales des locuteurs naît dans les années 1960, lorsque les sociolinguistes de tradition américaine suivent les recherches dialectologiques de près car elles intègrent les opinions populaires dans l'analyse linguistique et dans la théorie du changement linguistique : c'est entre autres le positionnement que Labov (1966), Graff, Harris (Graff, Labov & Harris, 1986), ainsi que Weinreich et Herzog (Weinreich, Labov & Herzog, 1968) adoptent dans leurs œuvres, favorisant l'inclusion dans ces dernières des perceptions linguistiques des locuteurs (Preston 1989, 1999 ; Niedzielski & Preston, 2000 ; Montgomery, 2007). Preston (1989 : xi) considère que les « [...] *impressions, classifications and caricatures of language and language use* [...] are part of the information needed to understand the status of and regard for language use in speech communities »¹¹ : ce qui explique pourquoi, la linguistique *folk* américaine prend en compte ces aspects (*i.e.* ceux en italique) pour la description des langues. Plus précisément, l'auteur explicite la pertinence qui résulte de l'étude et de la

⁹ Entre crochets, nous rajoutons des synonymes du terme « spontané » utilisés par Achard-Bayle-Paveau (2008 : 6) pour faciliter la compréhension.

¹⁰ Les considérations abordées ici sur la linguistique *folk* américaine et les liens qu'elle entretient avec la DP américaine, seront amplement débattues au § IV.4 du chapitre.

¹¹ NT : « [...] *les impressions, les classifications et les caricatures linguistiques, ainsi que l'usage linguistique* [...] sont une partie de l'information dont les linguistes ont besoin pour comprendre le statut et le respect qu'on a pour l'usage linguistique dans une communauté de locuteurs. ». L'italique est le nôtre.

comparaison entre les croyances populaires, d'une part, et les domaines technique et scientifique, d'autre part, en s'appuyant sur trois conditions générales (Preston, 1999a : xxiv) :

- ❖ **condition 1** : les croyances populaires relèvent du domaine du folklore, de l'anthropologie culturelle et de l'ethnographie et leur étude se justifie en rapport au monde scientifique auquel elles sont rattachées ;
- ❖ **condition 2** : il peut y avoir une quelconque interaction entre les croyances populaires ou folkloriques, d'un côté, et les connaissances et techniques scientifiques, de l'autre : les interactions peuvent être plus ou moins fortes, notamment dans le cadre des vérités psycho-sociales, comme l'auteur l'indique (*cf.* l'exemple cité par l'auteur) ;
- ❖ **condition 3** : même s'il existe un fort contraste entre les connaissances populaires et scientifiques et même si les scientifiques peuvent accorder peu d'importance aux croyances populaires, ceux qui œuvrent dans les sciences appliquées ont tout de même besoin de connaître la vision des non-spécialistes pour intervenir avec succès, comme dans le cadre de l'éducation et de l'enseignement des langues nationales, régionales ou locales.

Quel est, alors, le lien entre linguistique *folk* et DP ? En 1999, Preston affirme :

« Perceptual dialectology, then, represents the dialectologist's-sociolinguist's-variationist's interest in folk linguistics. What do nonspecialists have to say about variation? Where do they believe it comes from? Where do they believe it exists? What do they believe is its function? » (Preston, 1999a : xxv).

La DP, branche « *dialectologico-sociolinguistico-variationniste*¹² » de la linguistique *folk*, suggérée par Preston, fait avant tout référence aux travaux de William Labov (Preston, 2002a : 95-97) qui demandait à des informateurs de New York d'évaluer et de juger les productions orales d'autres locuteurs¹³, en se basant sur la présence ou l'absence de la vibrante /r/ et des fricatives dentales de la variété linguistique de la mégapole (Labov, 1966 ; Graff, Labov & Harris, 1986). Par ce

¹² À cela il faut ajouter que dans la tradition dialectologique et sociolinguistique américaine, le terme « dialecte » fait référence à une « variété sociale » de langue (Preston, 2002a : 95-97 ; Preston, 2002b). Cette conception fait référence aux recherches dialectologiques et sociolinguistiques anglo-saxonnes des années 1970-1980 (Chambers-Trudgill, 1998). Le contexte sociolinguistique et dialectologique roman étant différent, le « dialecte » n'est pas essentiellement considéré comme étant une variante sociale d'une langue (Berruto, 1987, 1995).

¹³ Graff, Labov et Harris (1986), effectuent un travail similaire sur les variantes libres dans les variétés d'américain aux États Unis : ils s'intéressent aux attaques de mots /aw/, /æ/ et /a/. Ils démontrent que dans la perception des locuteurs les deux dernières variantes véhiculent une information ethnique, puisqu'elles sont identifiées comme étant les variables prononcées par la communauté 'blanche' des Américains. Ici la perception des locuteurs est donc à caractère identitaire et ethnique.

biais Labov & al. (Graff, Labov et Harris, 1986) démontraient qu'on pouvait étudier les *attitudes* et les comportements linguistiques en analysant les jugements de valeurs des non-spécialistes sur des productions linguistiques effectives : dans ce cas précis, en écoutant les bandes d'enregistrement, les locuteurs identifiaient certaines variantes phonétiques libres comme typiques d'une variété d'anglais parlé par la communauté 'blanche' américaine.

Dans le paragraphe précédent, Preston (1999a : xxv) identifie aussi les quatre problématiques essentielles auxquelles la DP essaye de répondre : *i*) ce que les non-spécialistes disent sur la variation linguistique en général ; *ii*) d'où croient-ils qu'elle provienne ; *iii*) où croient-ils qu'elle se manifeste ; *iv*) quelle est, ou quelles sont, d'après les locuteurs, la (ou les) fonction(s) de la variation linguistique. Si d'une part, toute la DP américaine et la majeure partie des écoles de la DP européenne se positionnent sur ces quatre questions prédominantes, d'autre part, comme nous le verrons plus loin, chaque école choisit de se concentrer sur certaines questions plutôt que d'autres, en adoptant des approches qui varient sensiblement, voire radicalement, les unes des autres. Les écoles italiennes de Turin et de Milan, qui ont inspiré notre travail, tentent d'apporter leurs contributions aux quatre questionnements susdits. Concernant les rapports entre croyances populaires et connaissances scientifiques, Preston spécifie que,

« Once linguists are in possession of these facts (satisfying Condition 1 above)¹⁴, they may go on to compare scientific and folk characterizations of dialect areas (or social class varieties or others), discovering, for example, that there may be perceived folk dialect areas where there are none scientifically and vice versa (satisfying Condition 2 above). Finally, a more intelligent approach to instruction, materials, teacher education, language and law, language and medicine, and a number of other applied matters that touch on language diversity may be taken once the folk as well as the scientific facts are known (satisfying Condition 3 above). »¹⁵ (Preston, 1999a : xxv).

Ici, l'auteur s'exprime sur les éventuelles applications des recherches et il considère que les croyances et connaissances folkloriques doivent être comparées avec les connaissances scientifiques et techniques puisqu'elles permettraient d'explorer des « choses » encore inconnues. Il cite en exemple une aire dialectale qui pourrait être mise en évidence dans la perception des locuteurs, mais demeurer inconnue pour les linguistes : la comparaison de deux points de vue — celui « subjectif » des non-spécialistes (locuteurs), d'un côté, et celui « objectif » des spécialistes (linguistes), de l'autre — permettrait le développement, aussi bien de nouveaux outils d'enseignement des langues nationales, régionales ou locales, que des politiques linguistiques

¹⁴ Les conditions 1, 2 et 3 explicitées dans le texte de Preston (Preston, 1999a : xxv) que nous avons reporté ici, ont été paraphrasées de notre part, en français, au début du chapitre.

¹⁵ Dans le texte, les conditions auxquelles renvoie Preston, sont celles que nous avons résumées et paraphrasées nous-mêmes, plus haut.

adéquates conduisant à la tutelle des langues en danger¹⁶. Ainsi, il nous paraît important de souligner que, pour la DP, ce que les locuteurs perçoivent quant aux différenciations linguistiques diatopique, diachronique et diastratique¹⁷ est tout aussi important que leurs productions orales effectives. Les deux domaines d'application (*i.e.* enseignement des langues et mise en place de politiques linguistiques) sont aussi bien suivis dans le territoire Nord-Américain, aux États Unis, au Canada et au Québec, qu'en Europe ou, encore, dans le Pacifique, au Japon. Dans le cadre de l'école italienne, la perspective des travaux de DP, conduite par Tullio Telmon¹⁸ et Gabriele Iannàccaro¹⁹, vise l'élaboration et l'instauration de politiques linguistiques adaptées à la sauvegarde et à la valorisation des langues « minoritaires » présentes sur le territoire national italien, comme par exemple, dans la région du Piémont occidental (Telmon, 1992, 2001b, 2006).

Bien que Preston soit considéré comme le majeur représentant actuel de la DP, l'intérêt qu'ont porté les linguistes européens (et surtout les dialectologues) envers « [...] la percezione dei parlanti nei confronti di ogni fatto linguistico che li concerne [...] »²⁰ (Telmon, 2002a : VI), naît entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Cette période nous ramène, plus précisément, aux travaux qui, à notre avis, ont ouvert la voie à la DP : nous pensons, notamment, aux recherches de Willems (1886) aux Pays-Bas, de de Tourtoulon (1890) en France, de Gauchat (2013 [1905]) en Suisse et, encore, de Terracini (1903, 1922, 1929, 1957, 1963, 1981) en Italie²¹, où les chercheurs ont manifesté un très grand intérêt pour la manière de percevoir et d'étiqueter tel ou tel autre parler dans un espace géographique donné de la part des informateurs. Certes, les enquêteurs ont tracé des classifications descriptives concernant les espaces linguistiques cités, mais sans omettre de reporter les remarques ainsi que les jugements d'affinités, émis par les informateurs sur les parlers présents dans l'espace géolinguistique où ils ont vécu. Ces études étant nées dans des pays européens où la pratique de la dialectologie s'est présentée et a évolué de façon différente, du point de vue méthodologique et théorique, la notion de DP et les relatifs objets d'étude se déclinent aussi différemment selon les écoles qui les ont pratiqués : notamment, on parle de *dialectologie subjective* (*i.e. Subjectieve Dialectologie*) (Goeman, 1989) aux Pays-Bas et en Italie (Terracini, 1957, 1963) ; de *dialectologie perceptive* (Léonard, 1987, 2003) ou de *dialectologie*

¹⁶ Cf. Preston, 1982, 1989, 1993a, 1993b, 1999a, 2002a, 2002b.

¹⁷ Dans le contexte sociolinguistique italien, nous rajoutons la perception des variations diaphasiques.

¹⁸ Cf. Telmon, 1988b, 1992, 2001b, 2002a, 2002b, 2006 ; Cini & Regis, 2002 ; Ajnardi *et al.*, 2002. Voir aussi Canobbio (1995).

¹⁹ Les études conduites par G. Iannàccaro s'intéressent aux régions plurilingues du Frioul (Val Fassa et Val Gardena), du Piémont septentrional du Val Vigizzo (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2000, 2001, 2006 ; Iannàccaro, 2002a, 2002b, 2002c, 2011 ; Dell'Aquila & Iannàccaro, 2002, 2004, 2012).

²⁰ NT : « [...] la perception des locuteurs relative à chaque fait linguistique qui les concerne [...] ».

²¹ Nous avons cité ces travaux-ci, parmi tant d'autres, en les considérant comme initiateurs du domaine de recherche qu'est la DP dans leurs pays respectifs. Voir aussi Terracini (1981).

perceptuelle (Pustka, 2007, 2011 ; Falkert, 2007, 2012), en France ; de *linguistique perceptive/perceptionnelle des variétés* (i.e. *perzeptive Linguistik, perzeptive Varietätenlinguistik*) (cf. Krefeld & Pustka, 2010), en Allemagne ; de *dialectologie perceptionnelle* (Telmon, 2002a ; Cini & Regis, 2002, D'Agostino, 2002) ou *perceptive* (Berruto, 2000), encore une fois en Italie. Dans les paragraphes § IV. 3, 4, 5 et 6 nous illustrons les différentes approches théoriques et méthodologiques adoptées en DP, aux Pays-Bas, au Japon, aux Etats-Unis, en l'Italie et en France ; certaines études ayant influencé davantage notre travail, nous expliquerons, ainsi, les choix que nous avons opérés dans le § IV. 7 de ce chapitre. Néanmoins, dans ce secteur, on observe trois orientations majeures qui se caractérisent différemment en fonction des époques et des territoires où elles sont appliquées : a) une orientation linguistico-historique, qui par l'emploi de la DP vise la reconstruction des phénomènes linguistiques ; b) une approche ethnolinguistique qui s'intéresse à la description du vécu linguistique du locuteur ; c) un axe sociolinguistique centré, soit sur l'étude des *attitudes* linguistiques (inspirée des recherches en psychologie sociale du langage), soit sur la description des répertoires linguistiques et des modalités discursives.

IV.1.1 La notion opérationnelle de conscience linguistique

La DP explore les réflexions, les opinions, les jugements, les savoirs, les croyances populaires, ainsi que les *attitudes*²² et les comportements linguistiques que les locuteurs émettent ou adoptent vis-à-vis d'une ou plusieurs langues. On note, cependant, une différence entre ces différentes entités qui se superposent et qui sont, parfois, corrélées les unes aux autres. En DP, ces phénomènes sont généralement observés dans le « métalangage » ou le « discours métalinguistique », entendu comme un « discours subjectif des locuteurs » ou, encore, comme témoin de la « conscience linguistique des locuteurs » (Fenoglio, 1996 : 675-676). De ce fait, il existe un lien direct entre ces notions et la conscience linguistique (CL) d'un individu : cette dernière reste une notion opérationnelle clé, extrêmement complexe à définir, sur laquelle les auteurs ne s'accordent pas. En se référant aux études de Terracini (1957, 1963), de Schlieben-

²² En psychologie sociale on entend par *attitude* (calqué de l'anglais « attitude ») une tendance à évaluer de façon positive ou négative, une personne, un objet ou autre. Les évaluations sont verbales ou non-verbales et opèrent dans trois registres différents : cognitif, comportemental et affectif (Eagly & Chaiken, 1993). Étant donné la nature hypothétique et inobservable de l'*attitude*, les psycholinguistes, ainsi que les sociolinguistes ont fini par reprendre les principes de définition et d'observation des *attitudes* tels qu'ils ont été explicités en psychologie sociale (Eagly & Chaiken, 1993). Ainsi les *attitudes* sont liées étroitement au comportement : les comportements sont une manière par laquelle un individu exprime son évaluation, son jugement et, donc, son « *attitude* » (Ric, 2003-04).

Lange (1971, 1982a, 1982b) et de Iannàcaro (1995, 1999-2000, 2002a, 2002b, 2002c)²³, la CL des locuteurs se construit à différents niveaux, composés à leur tour d'éléments distincts :

- i) au premier niveau de CL – appelé aussi, *préconscience linguistique*²⁴, *sentiment intuitif*²⁵ ou *conscience*²⁶ – figurent les croyances, les savoirs intuitifs, les jugements et les opinions linguistiques formulés par les individus ;
- ii) aux autres niveaux, moins immédiats, se créent les stéréotypes, les représentations linguistiques (RL), ainsi que les réflexions métalinguistiques des locuteurs²⁷, régissant les comportements et les *attitudes*, les usages et les habitudes linguistiques d'un individu ou d'une communauté : ces éléments dépendent de l'étape intuitive précédente et sont liés à un état de conscience ultérieur, « aiutato dalla riflessione »²⁸, qu'on nomme *conscience de la conscience*²⁹, non spontané et provoqué chez un individu.

Par ailleurs, on opère une différence entre le « discours métalinguistique » et le « discours épilinguistique » : si le premier consiste en une réflexion que le locuteur formule sur son propre système linguistique ou sur les langues de son environnement, par le biais d'une capacité d'abstraction, le second, antécédent, est « non posé pour soi dans la représentation »³⁰ (Auroux, 1989 : 13-15), tel « un discours de valeurs » ou « un jugement » (Petitjean, 2009 : 65). Ainsi le « discours métalinguistique » opère à un niveau supérieur par rapport au « discours épilinguistique » ; ce deuxième, en revanche, conçu comme un jugement, englobe les représentations linguistiques (RL) de l'individu. La RL est considérée comme l'image que les sujets ont de leurs langues et de celles avec lesquelles ils entrent en contact dans un environnement (Petitjean, 2009 : 65-66 ; cf. Boyer, 1996). Il en advient que sur une échelle allant des éléments plus au moins *intuitifs* qui composent la CL d'une personne, le « discours métalinguistique », comme entendu en DP, occupe le niveau le plus haut, le moins spontané, le

²³ Voir, aussi, Léonard (1987, 1991, 2003), Telmon (1988b, 2001b, 2002a, 2002b, 2005), Preston, (1989, 1999), Fenoglio (1996) et Falkert (2012).

²⁴ Nous utilisons volontairement le terme de B. Schlieben-Lange (Dittmar & Schlieben-Lange 1982 ; Schlieben-Lange, 1982b : 221) en considérant, qu'il s'agit d'un stade qui précède celui de la conscience, d'où le terme qui s'impose.

²⁵ L'expression originale de Terracini (1963 : 137-161) est « sentimento intuitivo », que nous avons traduit ici. Il s'agit, en d'autres termes, du *sentiment intuitif linguistique*.

²⁶ Iannàcaro entend par là le niveau spontané de la conscience, « livello spontaneo della coscienza » (2002a : 75).

²⁷ Ces facteurs déterminent les usages et les habitudes linguistiques d'une personne ou d'une communauté.

²⁸ Là, encore, nous utilisons les termes de Terracini (1929 ; 1963 : 137-161)

²⁹ Iannàcaro (2002a : 75) parle de « coscienza della coscienza [conscience de la conscience] » ou de « consapevolezza », distincte de la « coscienza [conscience] ».

³⁰ La pensée exacte étant : « [le discours épilinguistique est] non posé pour soi dans la représentation, avant d'être métalinguistique, c'est-à-dire représenté, construit et manipulé en tant que tel à l'aide d'un métalangage » (Auroux, 1989 : 13-15).

plus réfléchi : on note alors que, dans ce domaine, la CL est entendue comme la somme des différents éléments précités que l'on peut décortiquer et observer à sa guise.

La notion de CL trouve sa place dans la linguistique et, notamment, la linguistique de terrain, en particulier la sociolinguistique et la dialectologie, mais aussi dans le domaine de la linguistique de contact, puisqu'elle suppose que la variation de l'usage, tout comme l'existence et le savoir de cet usage linguistique, soient hétérogènes chez les locuteurs (*cf.* Fenoglio, 1996). Dans la dynamique du contact de langues, entendu comme contact entre deux langues ou entre deux niveaux de langues, la prise en compte des différents usages d'un ou de plusieurs codes linguistiques est fortement liée à la notion de diglossie³¹. Pour cette raison l'observation de la CL a connu un véritable engouement, à la fois dans l'analyse du panorama sociolinguistique occitan et catalan des années 1960-1980, en France et en Espagne³², que dans l'analyse des dynamiques de contact de langues chez les sociolinguistes et dialectologues italiens des années 1980-2000³³. La difficulté d'un accord unanime sur la définition de la CL tient au fait qu'elle « fait allusion à une théorie de la conscience » (Schlieben-Lange, 1982b : 221 ; Iannàccaro, 2002a : 9-11, 107-140) : cette dernière étant difficilement définissable, nous préférons nous limiter à en souligner le caractère opérationnel. En effet, même si les spécialistes s'accordent sur le caractère muable et contradictoire des indices « intuitifs » relatifs à un « état préconscient » qui précède celui de CL (*i.e.* ce que nous avons appelé « premier niveau de CL »), certains excluent ces éléments comme composants de la CL et les regroupent dans un ensemble nommé « savoir linguistique » (Schlieben-Lange, 1971, 1982b ; Iannàccaro, 2002a). Par ailleurs, d'un point de vue méthodologique et empirique, même si les travaux portant sur l'analyse de la CL diffèrent considérablement de pays à pays, une partie d'entre eux examine : *i)* la présence de la variation dans la théorie linguistique, dans les langues et auprès des locuteurs appartenant à une communauté donnée (Schlieben-Lange, 1982a : 212 ; Telmon, 2002a) ; *ii)* l'adéquation entre la CL « qui se réfère aux éléments d'une langue et qui permet de parler une langue » et la CL « qui identifie les langues et les variétés d'une langue, qui les caractérise et les évalue » (Schlieben-Lange, 1982b : 221 ; cité dans Iannàccaro, 2002a : 9). Cette notion est aussi débattue dans

³¹ Pour les généralités de la notion de diglossie nous renvoyons à Ferguson, 2000 [1959] ; pour des révisions de notion appliquées au contexte français nous renvoyons à Kremnitz (1982, 1987) pour la spécificité de la situation italienne nous faisons référence à Berruto (1987, 2007) et, notamment, à Trumper (1977) pour le contexte sociolinguistique italien septentrional.

³² En particulier nous renvoyons aux études sociolinguistiques de : Dittmar & Schlieben-Lange (1982), Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b) pour l'analyse de la CL dans le domaine occitan français ; Scherfer (1982) pour ces mêmes études menées en Alsace ; Marcellesi (1983) et Thiers (1986) pour l'analyse de la CL des locuteurs corses.

³³ *Cf.* pour l'Italie : Terracini, 1929, 1963 ; Telmon, 1988, 2002a, 2005 ; Fenoglio, 1996 : 676 ; Iannàccaro 2002a, 2002c ; Grassi, 2002.

certaines études sociolinguistiques françaises qui font référence à un discours sur l'« idéal du parler » plutôt qu'au parler réel, dans une analyse de l'identité régionale ou locale proche du « militantisme social et linguistique »³⁴ (Fenoglio, 1996 : 677-680).

Dans l'histoire de la linguistique, l'intérêt qu'ont eu les chercheurs envers la CL peut être initialement interprété comme la preuve d'une attention particulière au monde du locuteur, très marquée dans les premières recherches géolinguistiques et linguistiques, puis dissipée avec le temps. Une première volonté vouée à témoigner de la vision des locuteurs de la langue — CL des locuteurs — semble être attribuée à l'auteur du grand dictionnaire milanais-italien, Francesco Cherubini (Cherubini, 1814), spécialiste du domaine lombard et locuteur du milanais : pour créer son dictionnaire il s'intéresse, non pas au dialecte tel qu'il apparaît au yeux du linguiste, mais à « quello che è funzionale del dialetto » et aux « categorie [linguistiche] del dialettologo »³⁵ (Iannàccaro, 2002a : 78). Ces recherches nous montrent une attention particulière aux habitudes linguistiques des locuteurs, qui ne sont pas nécessairement celles du chercheur. Dans le *Cours de Linguistique Générale*, Ferdinand de Saussure précise que la CL des locuteurs est le *sentiment intime* que le natif aurait des règles de sa propre langue et des valeurs qu'il attribue à cette dernière (de Saussure, 2005 [1967]) ; ainsi, les prémisses d'une théorisation de la notion sembleraient être intimement liées au concept de *sentiment intuitif* ou « sentimento della lingua », qui seront développées plus tard par Terracini (1963 : 137-162) et Telmon (2002a, 2002b), en Italie.

Dans l'histoire de la dialectologie et de la géolinguistique — de la fin du XIX^e jusqu'au début du XXI^e siècle — comme le rappelle Grassi (2002), les linguistes ont été amenés à conceptualiser une *présence*³⁶ qui allait au-delà de la donnée de terrain et dans laquelle il devait y avoir une explication à la nature éphémère, muable et contradictoire de la donnée linguistique elle-même. À ce propos, d'après cet auteur, il n'est pas rare que le géolinguiste, ou le dialectologue, se soient trouvés en proie au doute face à l'image qu'ils donnent du dialecte qu'ils étudient, ainsi qu'aux procédures qu'ils mettent en place lors de l'enquête, même si les réponses fournies par leurs informateurs sont évidentes et fiables. Les spécialistes semblent être toujours conscients de l'écart qu'il existe entre leurs visions d'un parler et la vision qu'en ont les locuteurs :

³⁴ À ce propos, nous reprenons les termes adoptés par Irène Fenoglio : « militantisme social » (Fenoglio, 1996 : 677) et « militantisme linguistique » (Fenoglio, 1996 : 678). Nous choisissons de ne pas évoquer ces études en question qui s'écartent des approches, des méthodologies et des objectifs visés par notre recherche.

³⁵ NT : « [à] ce qui est fonctionnel du dialecte, et surtout [aux] catégories [linguistiques] de la pensée du dialectophone. ».

³⁶ Dans le texte, Grassi utilise le terme « presenza » (2002 : 3) : nous choisissons, ici, de le souligner en italique. Cf. avec la note 36, qui suit.

« non possono mancare le voci del dialettologo e del geolinguista che, in virtù della loro esperienza empirica, sono stati ripetutamente indotti ad ipotizzare, e talvolta a concettualizzare con gli strumenti di volta in volta a loro disposizione, una *presenza* che stava al di là del puro e semplice dato raccolto sul terreno e in cui doveva trovarsi la spiegazione della natura spesso effimera, mutevole e contraddittoria del dato stesso. Anche quando le risposte dell'informatore sono del tutto credibili, infatti, il ricercatore viene non di rado assillato dal dubbio che le procedure messe in atto durante l'inchiesta abbiano fornito un'immagine deformata, non vera del dialetto indagato perché si è consapevoli del dislivello culturale e dalla conseguente, diversa visione che del lavoro scientifico possono avere chi fornisce dati linguistici e chi li raccoglie e li utilizza. »³⁷ (Grassi, 2002 : 3).

Ainsi, le problème de cette *présence* de(s) donnée(s) complexe(s) s'exprime au sein de l'enquête dialectale elle-même, au moment où le locuteur, sollicité par les questions du linguiste, effectue un choix linguistique parmi ceux qui s'offrent à lui, dans sa langue locale ou nationale : le locuteur « en toute conscience » opère un choix dans son répertoire linguistique en définissant des « règles », des « caractéristiques » et des « frontières » linguistiques qu'il relate au linguiste pendant l'enquête de terrain. Comme le montre clairement Grassi (2002), la question des visions divergentes ou convergentes que peuvent avoir les linguistes, d'une part, et les locuteurs, d'autre part, de la réalité linguistique quelle qu'elle soit, sous-tend les questions de la relation entre la *source linguistique* (i.e. le locuteur et les réponses qu'il fournit) et l'enquêteur, de la quête de la part de ce dernier et de sa retranscription (phonétique)³⁸. En effet, en géographie linguistique la reconstruction des phénomènes linguistiques et de leurs causes se fait d'après la « *grammaire* des locuteurs » :

³⁷ L'italique est le nôtre. NT : « ne peuvent pas manquer les voix du dialectologue et du géolinguiste qui, en vertu de leur expérience empirique, ont été induits à émettre, à plusieurs reprises, l'hypothèse, et parfois à conceptualiser avec les instruments de temps en temps à leur disposition, une *présence* qui allait au-delà de la pure et simple donnée recueillie sur le terrain dans laquelle devait se trouver l'explication de la nature souvent éphémère, muable et contradictoire de la donnée elle-même. Même lorsque les réponses de l'informateur sont tout à fait crédibles, d'ailleurs, le chercheur n'est pas rarement hanté par le doute que les procédures mises en place pendant l'enquête aient fourni une image déformée, fautive du dialecte enquêté parce qu'on est conscient de la différence culturelle et de la conséquente, vision différente que du travail scientifique peuvent avoir ceux qui fournissent les données linguistiques, de ce qui les recueillent et les utilisent. »

³⁸ Nous rajoutons que le problème du choix des locuteurs et de la réalité linguistique qu'ils incarnent, n'a pas uniquement traversé les recherches de la dialectologie et de géolinguistique : la linguistique de terrain, ainsi que la phonétique expérimentale (Rousselot, 1887, 1897-1901) ont connu les mêmes questionnements quant à la quête de la *source linguistique* « idéale » —le locuteur— et aux techniques de retranscription les plus adaptées (Rousselot, 1891a, 1891b). Nous pourrions, ainsi, rappeler comme dans leurs études, P. Rousselot et J. Gilliéron s'inquiétaient à la fois des écarts que pouvaient représenter les retranscriptions phonétiques d'enquêtes, qui n'étaient pas effectuées par les locuteurs eux-mêmes mais par une tierce personne (Rousselot & Gilliéron, 1890 : 159-160), et des problématiques générées par la recherche de l'informateur idéal (Pop, 1950a ; Grassi, 1968 : 19-58 ; Grassi, 2002). En géolinguistique, quant à la quête de la *source* idéale, on note différents critères de sélection des informateurs. À ce propos, Chambers & Trudgill (1998 : 29-30), entre la première entreprise de George Wenker, en 1876, et les années 1960, distinguent trois archétypes d'informateurs privilégiés lors des enquêtes de terrain : parmi ces profils figure le plus usité entre la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, appelé « NORM – *non-mobile, old, rural man* », qui se focalise sur le choix de locuteurs masculins, âgés, non-mobiles et habitants en milieux rural, ayant une faible éducation et un réseau social limité.

« il compito della geografia linguistica non è di inventare e descrivere quello che sta nello spazio, ma di ricostruirne le vicende e di accertarne le cause secondo quella che è la “grammatica” propria dei parlanti. »³⁹ (Grassi, 2002 : 4).

Cependant, outre les travaux à caractère purement géolinguistique, dialectologique et phonétique des XIX^e et XX^e siècle⁴⁰, d'autres types de contributions, même plus récentes, ont accordé une importance primordiale à l'évaluation qu'ont les locuteurs sur l'organisation diastratique des langues et des niveaux de langues, ainsi qu'à la mise en œuvre de leurs rapports hiérarchiques⁴¹ : nous pensons, notamment, à Labov (1966, 1972), à Grassi (1968, 2002), à Goeman (1989), à Krefeld (1988), à Telmon (1988) et à Lerat (1990).

Parmi l'ensemble de dialectologues du début du siècle dernier qui ont ouvert la voie aux travaux sur le locuteur et sur la CL en Italie, Benvenuto Terracini apparaît certainement comme un précurseur qui a ressenti la nécessité de proposer une notion opérationnelle de *CL des locuteurs*, en donnant un relief important aux travaux dialectologiques italiens (*cf.* Terracini, , 1929, 1960, 1963, 1981 [1929]). En 1963 l'auteur aborde deux notions fondamentales, telles que celles de *sentiment intuitif* et de la CL, en ces termes :

« si intende con questo termine il *sentimento intuitivo* che i parlanti hanno della propria lingua che, quando è aiutato dalla riflessione si eleva a *coscienza* [...] »⁴² (Terracini, 1963 : 161).

D'après l'auteur, le *sentiment intuitif* serait produit naturellement et spontanément par un locuteur sur sa propre langue, par exemple par un jugement ou une opinion sur sa langue ; la CL, quant à elle, serait le produit d'une réflexion ultérieure, portée sur la langue à partir du *sentiment* susdit. On se trouverait alors dans une dynamique de *sentiment linguistique préconscient*, distinct de la CL tout court. Ce qui est digne de remarque dans la suite de l'affirmation que nous fournit l'auteur (Terracini, 1963) est que tout linguiste ou observateur externe, formé à un degré

³⁹ NT : « le devoir de la géographie linguistique n'est pas d'inventer et de décrire ce qui est dans l'espace, mais d'en reconstruire les événements et d'en assurer les causes d'après celle qui est la 'grammaire' propre aux locuteurs. ». *Cf.* aussi Grassi (1968).

⁴⁰ Parmi lesquels de Willems⁴⁰ (1886) au Pays-Bas, de Tourtoulon (1890) en France, de Gauchat (2013 [1905]) en Suisse ou, encore, de Terracini (1903, 1928) en Italie. D'après A.A. Weijnen (1966 : 6 ; 1989) et T. Goeman (1989 1989 : 536-537) P. Willems serait un précurseur, malheureusement peu connu, aussi bien de la dialectologie néerlandaise que de la DP : en 1886 il entreprend des enquêtes de phonologie et de morphologie comparées du néerlandais, du français et de l'allemand dans une région qui s'étend de Dunkerque jusqu'au Rhin et en Rhénanie (Willems, 1886).

⁴¹ D'après Corrado Grassi, l'analyse des évaluations subjectives sur la langue caractérise, aussi, toute l'histoire de la formation des langues nationales (Grassi, 2002 : 5)

⁴² NT : « [...] on entend par ce terme le *sentiment intuitif* que les locuteurs ont de leur propre langue qui, lorsqu'il est aidé par la réflexion s'élève à *conscience* [...] ». L'italique est le nôtre.

d'« observation différentielle », serait doté d'une *sensibilità percettiva*, qui lui permettrait de reconnaître les différences linguistiques entre variétés de langue :

« [...] altra cosa è la *sensibilità percettiva*⁴³ di differenze linguistiche esercitate da osservatori estranei in grazia di un'acutezza di *osservazione differenziale* che è addirittura l'opposto del *sentimento* di cui si parla. » (Terracini, 1963 : 210).

Il est intéressant de voir comme le terme terracinien, *sensibilità percettiva*, novateur pour le début du XX^e siècle (Terracini, 1929 [1981], 1963) renvoie, comme un écho, à l'étiquette de *Perceptual Dialectology*, utilisée soixante ans plus tard par Preston (1989) et par d'autres auteurs, jusqu'à aujourd'hui. En effet, il serait simpliste d'opérer une correspondance directe entre l'attention que les chercheurs portent « à la CL des locuteurs » et celle qu'ils portent à leur « monde linguistique (et culturel) » ; bon nombre de linguistes, parmi lesquels Iannàccaro (2002a : 74), partagent cet avis. D'après les observations fournies par Terracini (1963), le fondement empirique de l'enquête linguistique permet également de stimuler le locuteur et, donc, sa CL pour le faire réfléchir et réagir à propos de sa langue : en répondant à l'enquêteur, le locuteur effectuerait le choix d'une forme linguistique parmi toutes celles dont il dispose, dans un souci de sélection pertinente (Teaha, 1970 : 42). De ce fait, l'examen de la CL des locuteurs ne s'obtient, donc, que par un échange et une parfaite collaboration entre le chercheur et le locuteur natif d'une aire linguistique donnée. C'est pourquoi on pense que la CL fasse partie de l'activité linguistique, mais ne serait pas explicitée : on pourrait cependant l'expliciter par le biais d'une enquête de terrain (Iannàccaro, 2002a : 74-75).

Les recherches en linguistique romane, en sociologie du langage et en sociolinguistique menées dans les années 1960-1980 sur l'aire *gallo-romane*, constituent une des avancées majeures dans la discussion et la théorisation de la notion de CL : nous pensons, notamment, aux contributions de Dittmar, Schlieben-Lange (Dittmar & Schlieben-Lange, 1982 ; Schlieben-Lange, 1971, 1982a, 1982b) et Scherfer (1982) dont les propos s'entrecroisent. Par ailleurs, ces études constituent un tournant dans la théorisation sociolinguistique de l'Europe des années 1980 car elles dénoncent certaines lacunes du point de vue sociolinguistique et proposent au secteur disciplinaire de s'inspirer davantage des approches développées en philologie et en linguistique

⁴³ NT : « [...] autre chose est la *sensibilità percettiva* sur les différences linguistiques exercées par des observateurs étrangers en grâce d'une acuité *d'observation différentielle* qui est même l'opposé du *sentiment* dont on parle. ». L'italique est le nôtre. C'est d'ailleurs ce terme, *sensibilità percettiva*, qui constituera l'élément fondateur de la DP turinoise, repris, adapté et utilisé par T. Telmon en 2000 (Telmon, 2002a), à l'occasion du congrès qui s'est tenu à Bardonnèche (Val de Suse), dans le but d'en expliciter les approches théoriques et méthodologiques du domaine de recherche (Telmon, 2002a) (*cf.* § IV.5).

romanes (Schlieben-Lange, 1982a : 210-212 ; Scherfer, 1982 : 232). En 1971, Schlieben-Lange, en étudiant la CL des patoisants occitanophones français, déclare

« Il s'agit donc d'une conscience qui accompagne toute activité linguistique. Autrement : il n'y a pas d'acte de langue sans conscience. À cet égard, la conscience linguistique révèle des structures analogiques avec la conscience de soi. » (Schlieben-Lange, 1971 : 300).

L'auteure expose une difficulté apparente quant à l'identification d'une distinction entre un niveau explicite (*préconscient*) et un niveau implicite (*conscient*) de la CL, mais elle souhaite « localiser la CL dans le cadre d'une théorie de la conscience » et « traiter de façon intégrée le savoir sur les éléments des langues (savoir linguistique pré-scientifique) et le savoir sur les langues dans leur totalité » (Schlieben-Lange, 1982a : 213⁴⁴). L'auteure résout la dichotomie préconscient *vs* conscient, en introduisant la notion de *savoir linguistique* qui rend compte des éléments hétérogènes de la CL (Schlieben-Lange, 1982b : 221-223) : les locuteurs manifestent donc différents niveaux de *savoir linguistique*, à leur tour composés du *savoir-expérience*, dérivé de l'expérience et de la pratique linguistique quotidienne, et du *savoir-idéologie* (*i.e.* le stéréotype), issu d'expériences antérieures et externes au sujet, conditionné culturellement (Schlieben-Lange, 1982a : 213). Le *savoir-idéologie* pourrait avoir plusieurs niveaux d'expression : régional ou national. Dans certains cas, les niveaux pourraient être concordants, dans d'autres cas, ils pourraient être contradictoires, comme par exemple pour la communauté occitane française qui se caractérise par une « fausse conscience linguistique occitane »⁴⁵, dépendant du fait que peu de communautés composant le domaine linguistique susdit se déclarent « occitanes » (Schlieben-Lange, 1971 : 302). Aux côtés de cette identification sporadique, les autres communautés se caractérisent comme étant « patoisantes »⁴⁶ : ce qui démontre que la CL occitane des locuteurs des années 1970-1980 ne reflète pas l'homogénéité linguistique décrite et analysée par les spécialistes (Schlieben-Lange, 1971). Les recherches de P. Scherfer (1982)⁴⁷, contemporaines à celles de Schlieben-Lange (1982a, 1982b), vont plus loin que celles de cette dernière et proposent une véritable théorisation de la CL : le titre de l'article de référence en la matière explicite cela, *À propos d'une théorie et de l'étude empirique de la conscience linguistique*. Dès les premières lignes, Scherfer (1982 : 225) explique, en observant le cas des communautés linguistiques de Franche-Comté, que :

⁴⁴ Elle renvoie à ce propos à la théorisation de la CL proposé par Scherfer (1982).

⁴⁵ Schlieben-Lange (1971) explique que la CL type « Provence », « provençal » est la « vraie conscience » des communautés et des patoisants occitans, qui pour la plupart ne connaissent pas, en 1971, le terme « occitan » et ne s'y identifient pas, ou dans de rares cas.

⁴⁶ Puisque le terme « occitan » n'est que peu (ou pas) utilisé par les locuteurs de ces variétés, dans les années 1970.

⁴⁷ Dans cet article Scherfer produit un rapport sur l'étude de la CL des patoisants français de Franche-Comté.

« Dans la communauté linguistique française, il existe la faculté et la pratique de la communication verbale. Parallèlement à ceci, il existe la faculté et la pratique de la perception, de la description et de l'évaluation de la communication. Par définition, je désigne ces dernières facultés et cette dernière pratique telles qu'elles existent dans une région donnée et à un moment donné dans une communauté linguistique précise par le terme de *conscience linguistique collective* (ou, pour raison de brièveté : *conscience linguistique* tout court). » (Scherfer, 1982 : 225).

La CL, telle que l'entend Scherfer, serait : *i*) « la faculté et la pratique de la perception, de la description et de l'évaluation de la communication » ; *ii*) celle qui appartient à « une région donnée et à un moment donné dans une communauté linguistique précise » et par conséquent, *iii*) « *collective* ». La première caractéristique s'aligne sur la pensée des autres spécialistes précités. Mais les innovations et les avancées des recherches de Scherfer rejoignent celles de Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b) et apportent la découverte de la nature sociale, collective, géographique et historique de la CL⁴⁸. La mise en avant de ces quatre caractéristiques rejoint, en différents points, non seulement les considérations des spécialistes italiens, français, japonais, nord-américains et néerlandais sur la notion de CL, mais aussi le point de vue de l'école turinoise de DP (Italie), dont Terracini (1929 [1981], 1957, 1960, 1963) a ouvert la voie et Telmon (1988a, 2002a, 2002b, 2002c) a défini les approches et le cadre disciplinaire. Dans son rapport de 1982, Scherfer expose avec précision ce qu'il considère comme étant les caractéristiques, les fonctions générales, la structure et les contenus possibles de la CL (Scherfer, 1982 : 225-229). Nous choisissons, ici, de reprendre mot à mot les dix aspects décrits par l'auteur, sous forme de liste⁴⁹, afin de mieux comprendre l'articulation de cette notion :

- i) la CL en tant que savoir commun ;*
- ii) la CL en tant que faculté ;*
- iii) la CL est supra-individuelle, donc sociale ;*
- iv) la CL est intentionnelle ;*
- v) la CL n'est pas un système formellement constant : elle est partielle complexe, ouverte et peut contenir des contradictions ;*
- vi) la CL est liée à une langue ;*
- vii) la CL est historique ;*
- viii) la CL peut être créée et manipulée artificiellement ;*
- ix) certains aspects d'une CL donnée peuvent être codifiés ;*
- x) la CL a des répercussions sur la pratique de la communication verbale et sur le contrôle social qui est lié.*

Ainsi (*i*) la CL serait composée d'une partie du « *savoir commun* », une sorte de « ethno-théorie sémi-consciente » et d'« interprétation pré- et quasi-scientifique » que les locuteurs

⁴⁸ C'est pour ces raisons que Scherfer parle, alors, de « conscience linguistique française » (1982 : 225).

⁴⁹ Nous respectons l'ordre de la liste de Scherfer (1982) et l'italique qu'il a adopté. Nous choisissons d'utiliser l'acronyme CL pour signifier « conscience linguistique ».

auraient sur la communication verbale (Scherfer, 1982 : 225). En tant que CL, particulière, elle ne pourrait exister que chez les individus : (ii) il y aurait un premier niveau de conscience nommé « *perception intérieure* » qui correspondrait à un jugement de valeur du locuteur sur un fait linguistique⁵⁰, puis un second niveau de conscience dit de *perception attentive* qui apparaîtrait lorsque le premier serait de nature problématique, manifesté lorsque une personne se rend « compte des conditions et du déroulement de l'événement en question » (Scherfer, 1982 : 225). Ici, il est facile de lire, en transparence les termes *sentiment intuitif* et *conscience* de Terracini (1963) ; d'autre part, l'étiquette '*perception attentive*' de Scherfer sonne de manière prémonitoire pour les premières études américaines de DP qui se développeront en 1989 (Preston, 1989).

Les caractéristiques (i), (iii), (iv) et (vii) désignées par Paul Scherfer seraient liées les unes aux autres : (iii) la CL contiendrait un noyau du savoir commun – devant être identifié – présent dans une communauté linguistique donnée, qui se transmet d'un individu à l'autre, sous forme de « connaissances sûres et naturelles ». Scherfer considère que la CL individuelle ne se constitue qu'à partir de la CL collective, ou à partir du milieu dans lequel l'individu a vécu. À ce propos il indique :

« Chez, l'individu les expériences individuelles et les expériences collectives (transmises de bouche à oreille, par l'éducation, dans les médias etc.) se confondent et forment un tout surtout au niveau des catégories de perception et de description et au niveau des patrons et des catégories d'évaluation. » (Scherfer, 1982 : 226)⁵¹.

De ce fait, en comparant les patrons et les catégories de perception, de description et d'évaluation de chaque locuteur (*i.e.* ce qui compose l'ensemble des données perceptuelles), entre elles, il serait donc aisé de déceler le savoir commun répandu dans une communauté donnée (Scherfer, 1982 : 226). Il s'avère que la méthodologie de comparaison et de traitement de données perceptuelles qualitatives explicitée par l'auteur, est utilisée depuis les débuts de la DP jusqu'à nos jours par tous les linguistes⁵². L'auteur démontre que la CL se constitue toujours par rapport à quelque chose (iv) en répondant aux besoins et aux intérêts d'un groupe « au sein duquel s'est formée une conscience linguistique » : (vii) elle se développe, ainsi, dans l'histoire de la communauté linguistique dans laquelle elle existe (Scherfer, 1982 : 226-227). En outre, la CL ne

⁵⁰ Scherfer (1982 : 226) explique que lorsqu'on émet un jugement sur un fait, linguistique ou autre, on sait ce que l'on fait sans se rendre réellement compte comment se déroule l'événement.

⁵¹ L'assertion émise par Scherfer (1982 : 226) renvoie, comme un écho, à la pensée de Terracini (1981 : 175-231) sur l'objet d'étude des historiens du langage et des dialectologues : à savoir, *l'histoire linguistique externe* d'une communauté donnée, créée par le concours de contrastes et d'innovations internes (*cf.* Telmon, 2010). En ce sens, Terracini est un précurseur puisque cette réflexion naît déjà dans les années 1930 (*cf.* Terracini, 1935 ; Terracini, 1981 : 175-231).

⁵² *Cf.* § IV.2-6.

peut pas refléter tous les aspects de la communication verbale : (i) elle est donc partielle et « ne représente pas les relations existant entre les différents aspects qu'elle comprend en elle » (Scherfer, 1982 : 227). L'exemple de la nature contradictoire de la CL, se retrouve dans les déclarations des patoisants de Franche-Comté :

« [...] Il est tout à fait naturel pour un patoisant de croire et de dire que chez lui, il n'y a plus personne qui parle le patois et de raconter quelques instants plus tard que son voisin parle encore. Ceci tout en rajoutant que le patois est « vieilli » et pas très « beau » » (Scherfer, 1982 : *ibidem*).

Également, en 1971, Brigitte Schlieben-Lange affirme que la CL des Occitans est « fragmentaire » : « C'est très rare de rencontrer des sujets parlants qui se déclarent 'occitans'. » (Schlieben-Lange, 1971 : 301), puisque la communauté linguistique qui constitue la CL des Occitans ne comporte que quelques villages épars sur le territoire, contrairement au cas du catalan où, à l'exception de Valence, une fragmentation similaire n'existe pas.

Par ailleurs, sur la nature contradictoire des perceptions et des évaluations des locuteurs, Telmon partage la même idée, en s'intéressant aux locuteurs du Piémont occidental italien :

« E tanto vale cercare di comporre e di dare ordine alla molteplicità degli aspetti attraverso i quali tale percezione si manifesta, per cercare di fondare un sistema coerente, in cui tutte le categorie esplicative che nello sviluppo delle scienze linguistiche sono state elaborate e possono confluire. Proprio perché (e nella misura in cui), in fondo, tali categorie corrispondono, a ben vedere, a quelle che in modo magari confuso, magari implicito, magari contraddittorio, contraddistinguono l'attività metalinguistica dei parlanti. »⁵³ (Telmon, 2002a : XII).

Comme l'a fait Paul Scherfer, on peut citer Stephen A. Tyler, au sujet, aussi bien du *savoir collectif*, dont le savoir individuel est issu⁵⁴, que de la nature contradictoire qui les caractérise :

« [...] our commonplace knowledge is not a formally consistent system ; it is full of gaps, contradictions, redundancies, and illogicalities of every kind, yet its rule of inference work far better than those of any formally consistent system [...] » (Tyler, 1978 : 235).

⁵³ Dans ce même discours Telmon renvoie, justement, aux travaux de Scherfer (1982), cités comme référence, à ce titre (Telmon, 2002a : 235). NT : « Et autant vaut chercher à créer et à donner de l'ordre à la multitude d'aspects par lesquels une telle perception se manifeste, pour essayer de fonder un système cohérent, dans lequel toutes les catégories explicatives qui ont été élaborées dans le développement des sciences linguistiques peuvent converger. Justement parce que (et dans la mesure où), au fond, ces catégories correspondent, en rétrospective, à celles qui de manière peut-être confuse, peut-être implicite, peut-être contradictoire, marquent l'activité métalinguistique du locuteur. »

⁵⁴ De la même manière la CL collective, et communautaire, module la CL individuelle : c'est, entre autre, la pensée commune de Scherfer (1982) et de Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b).

Pour revenir aux caractéristiques décrites par Scherfer (1982 : 225-227), l'auteur affirme que la langue possède « le pouvoir d'objectivation » et met à disposition des locuteurs des catégories de descriptions ; de cette manière (vi) certains aspects de la CL prennent une forme figée en tant qu'« expressions toutes faites » ou « lieux communs et stéréotypes » et sont transmis dans la littérature. Nous rajoutons que ces lieux communs et ces stéréotypes se transmettent, parallèlement et prioritairement, à l'oral⁵⁵ dans l'acte de communication. La CL (viii) peut être créée et manipulée artificiellement au travers des politiques linguistiques menées sur un territoire donné qui peuvent mener à des phénomènes répandus comme, l'« aliénation ethnique et linguistique » ou la « culpabilité sociologique » décrites par Lafond (1967, 1971), ou bien la « fausse conscience linguistique » décrite par Schlieben-Lange (1971 : 302) concernant la situation socio-politico-linguistique de l'occitan et de l'*Occitanie* en France. Les derniers points caractérisant la CL selon Scherfer, (ix) et (x), semblent transparents dans leurs contenus. Cependant leur évocation mérite une réflexion ultérieure : les recherches menées dans les années 1940 et 1960, respectivement, aux Pays-Bas⁵⁶ et au Japon⁵⁷ sur les frontières linguistiques perçues par les locuteurs montrent que la CL « contribue à la différenciation sociale et linguistique », évoquée dans le point (x) de Scherfer (1982 : 228). C'est ce que B. Terracini (1981, 1963) appelle le « *sentimento linguistico* di coesione » et J. A. Fishman (2013 [1964]) nomme la « *language loyalty* », responsable de la vie, du changement, de la maintenance et de la mort d'une langue. Du reste, la théorie du changement linguistique de Weinreich, Labov & Herzog (1968) montre que les *attitudes* et les évaluations des locuteurs jouent un rôle dans le changement linguistique.

IV.1.1.1 De la conscience linguistique à l'identité linguistique

Ce qui retient notre attention dans l'œuvre de Scherfer (1982) est que la CL soit spécifique à une communauté linguistique donnée et qu'elle contribue à la formation d'une identité sociale exclusive :

« [elle] contient un savoir en commun sur l'étendue géographique et sociale d'un système de communication, elle contribue à la constitution d'une unité sociale et d'une identité sociale, c.-à-d. que les critères qui font qu'une communauté linguistique reconnaisse un système communicatif comme sa langue, se trouve dans l'acceptation de celui-ci dans ce rôle. » (Scherfer, 1982 : 228).

⁵⁵ Les formes langagières orales précédant, de toute évidence, l'acte d'écriture et de normalisation, par conséquent, la littérature.

⁵⁶ Cf. Weijnen (1966, 1999) ; Daan (1999) ; Goeman (1989) ; Rensink (1999).

⁵⁷ Cf. Grootaers (1959, 1963, 1964, 1964 [1999]) ; Mase (1964, 1999a, 1999b) ; Inoue (1999a) ; Sibata (1999).

De ce fait, nous reprenons ici les propos de Thiers (1986), spécialiste du corse, qui explique que la CL concerne le

« répertoire symbolique où s’ancre, par une stratégie discursive faite d’adhésions, de valorisations ou de stigmatisations, la conscience [...] [que les locuteurs en général] [...] ont de leur langue, le(s) nom(s) qu’ils lui donnent, l’historicité réelle ou mythique qu’ils lui attribuent, le statut et l’avenir qu’ils lui assignent »⁵⁸ (Thiers, 1986 : 67 ; *cit.* in Fenoglio 1996 : 677).

Dans la réflexion de Fenoglio (1996) le lien qu’elle met en exergue entre la notion de CL et la manifestation de « l’identité linguistique » (IL) paraît important et constitue, par ailleurs, l’intérêt de notre recherche :

« La conscience linguistique a pour dessein conscient ou inconscient de fonder, à tout le moins, de contribuer à construire une *identité linguistique* par identification à ce que l’on croit devoir parler, autrement dit, à une *norme*. »⁵⁹ (Fenoglio, 1996 : 677).

Ici, nous souhaitons rajouter que le terme *norme* auquel Fenoglio fait allusion renvoie à la notion de langue officielle. En revanche, nous souhaiterions remplacer le terme « norme » par toute variété linguistique quelle qu’elle soit, officielle, non-officielle et, donc, régionale, subrégionale, locale ou minoritaire⁶⁰, orale ou écrite.

Mais alors, que signifie le terme identité ? À quoi se réfère-t-il : à un individu ou à un groupe ? Edwards (2009 : 2) parle de multiples identités constitutives d’un individu membre d’une collectivité dans laquelle il vit :

« [...] it is clear that identity is at the heart of the person, and the group, and the connective tissue that links them. People need psychosocial ‘anchors’: it is as simple as that. It is also clear that identities very rarely exist singly: on the contrary, we all possess a number of identities — or facets of one overarching identity, if you prefer — the salience of which can be expected to wax and wane according to circumstance and context. [...] » Edward (2009 : 2).

Cette conception de « l’identité multiple », repris par Lagarde (2008), s’inspire de l’œuvre de Lipiansky (1997 : 25) qui souligne que depuis l’enfance, le sujet, non seulement a « besoin d’autrui pour se connaître soi-même », mais il apprend aussi à prendre en charge de multiples

⁵⁸ Dans la citation que nous avons reprise, J. Thiers reportait ces considérations en parlant de la CL des corses et du cas sociolinguistique du corse (Thiers, 1986) : nous trouvons, que cette citation peut s’étendre aux communautés linguistiques étudiées par l’équipe de Rouen de Marcellesi (1983 ; Guespin & Marcellesi, 1986) et des spécialistes du corse (Thiers, 1986), bien qu’il s’agisse du domaine de la linguistique sociale française qui a manifesté un fort intérêt pour le militantisme social (Fenoglio, 1996).

⁵⁹ L’italique est le nôtre. Nous choisissons d’abord, de souligner le terme « identité linguistique » parce qu’il renvoie au titre de notre thèse « Identités linguistiques perçues : ... ». C’est en analysant les indices ou les facteurs de la CL que nous avons pu comprendre comment se crée, prend forme et opère sur l’IL des locuteurs.

⁶⁰ Ou « minimale » (Telmon, 2016b).

identités, en intériorisant peu à peu tous ces différents groupes d'appartenance⁶¹ (Lagarde, 2008 : 44).

L'identité personnelle et l'identité collective sont liées entre elles mais la première se construit, à partir d'un socle commun :

« I begin by arguing that personal and group identities embrace one another. The elements of individual identity are not unique but, rather, are drawn from some common social pool; there is uniqueness at the level of personality, to be sure, but it comes about through the particular combinations and weightings of those broadly shared elements.» (Edwards, 2009 : 2),

Contrairement à ceci, la somme des identités individuelles n'équivaut pas à l'identité collective ou sociale, puisque le groupe possède ses propres dynamiques qui influent sur chacun des membres qui le composent (Lagarde, 2008 : 47 ; Edwards, 2009 : 2-3). Ainsi comme le montre Tap (1997 : 67, cité dans Lagarde, 2008 : 47) les rapports entre individus et groupes peuvent générer des formes très différentes d'identités qui dépendent « des critères qui les caractérisent ou du croisement des critères qui les caractérisent ». Mais il en demeure que l'identité, quelle qu'elle soit, culturelle, sociale, linguistique ou autre, se construit et se caractérise, pour l'individu ou le groupe, dans un processus dynamique. Ce processus a été mis en exergue, initialement, par Paul Ricoeur (1990 : 13-14), puis repris par Tap (1997) et Lagarde (2008 : 45), comme étant un rapport contradictoire dynamique entre, d'un côté la nécessité d'une continuité dans le temps (« la mêmété »), et le besoin de construire soi-même, par l'action, en tant qu'Autre⁶² (« l'ipseité »). Dans cette dialectique Lagarde explique que l'individu doit reconnaître que, consciemment ou pas, certaines choses échappent à son contrôle et qu'ils existent des « ponts » entre le Soi et l'Autre, par exemple « dans la part d'altérité dont chacun est porteur » (Lagarde, 2008 : 45-46). Par ailleurs, Tap (1997 : 65) explique que l'individu doit constamment « gérer [le] [...] paradoxe [...] du changement de soi dans la continuité. » (cité dans Lagarde, 2008 : 48). C'est pourquoi Lagarde (2008 : 48-49) pense que l'individu s'inscrit dans une « dynamique identitaire » et « élabor[e] des stratégies identitaires » qui lui permettent d'atteindre ses propres finalités, soient-elles conscientes ou inconscientes. La construction identitaire est pour Ricoeur (1990), Tap (1997), Lagarde (2008) et Edward (2009) un processus dynamique, non figé, qui se construit en interaction, comme le spécifient, aussi, Camilleri & al. (1990) : « l'individu

⁶¹ Lagarde parle d' « identité-rhizome » à cet effet (Lagarde, 2008 : 44).

⁶² Paul Ricoeur (1990 : 367), repris par Lagarde (2008 : 46), affirme que : « [...] l'individu et son identité ne sont pas d'une seule pièce, que dans chacun de nous existe une part d'altérité, c'est-à-dire que, tout bien considéré de manière objective, l'autre est en nous, que nous en soyons conscients ou pas, car [...] "l'altérité ne s'ajoute pas du dehors à l'ipseité" ».

ou le collectif agissent dans leur environnement contextuel, lui-même “fonction de différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques)”» (Lagarde, 2008 : 49). L'interaction construit l'identité et « dès le début de la vie le regard de l'autre renvoie à chacun une image, une personnalité, des modèles culturels et des rôles sociaux que le sujet peut rejeter ou accepter, mais par rapport auxquels il ne peut éviter de se déterminer » (Camilleri & *al.*, 1990 : 22, cité dans Lagarde, 2008 : 49). Ainsi, le sujet choisit à quel groupe appartenir, dont il peut *a priori* partir pour en choisir un autre de référence ; de la même manière, le collectif peut évoluer, se recomposer ou se dissoudre (Lagarde, 2008 : 49). C'est de cette manière que naissent les « enjeux des dynamiques identitaires » (Lagarde, 2008 : 49). L'identité ne serait donc pas innée comme l'explique aussi l'*école de Palo Alto* des années 1950 (Lagarde, 2008 : 55) : en effet, l'identité serait « la ligne d'une anthropologie de communication » qui se construit en interaction, à la fois avec les différents membres d'un groupe et l'Autre.

Avant de se lancer dans une définition de la notion de IL, nous souhaitons aborder celle d'identité culturelle (IC) qui se comporte comme la première. Meyer-Bisch (cité dans Lagarde 2008 : 55) en donne, à notre avis, une bonne linéature :

« [...] l'expression identité culturelle doit être comprise comme ensemble des éléments de culture par lequel une personne ou un groupe se définit, se manifeste et souhaite être reconnu : l'identité culturelle implique les libertés inhérentes à la dignité de la personne et intègre dans un processus permanent la diversité culturelle, le particulier et l'universel, la mémoire et le projet. » (Meyer-Bisch, 2000 : 283).

L'IC de Meyer-Birsch respecte les caractéristiques précitées de l'identité 'tout-court', à savoir : la perspective dynamique de l'IC, la nature non-innée de l'IC et la constitution en interaction de l'IC. Cependant, nombreux sont les spécialistes qui pensent que pour mieux comprendre ce que signifie l'IC il faut avoir à l'esprit la distinction entre les deux notions, identité, d'un côté, et culture, de l'autre. Les définitions de l'identité ayant déjà été largement présentées, ici, nous ajoutons que

« La culture, fondée comme l'a bien montré l'anthropologie, aussi bien sur des systèmes cohérents de croyances (les mythes) que de pratique (les us et coutumes), se voit ainsi assumée voire revendiquée par tous ceux qui se reconnaissent en eux. » (Lagarde, 2008 : 56).

En outre, les ressources culturelles dont les individus disposeraient pour s'identifier seraient « en quelque sorte, les produits d'interprétation de l'histoire de la collectivité [...] en systèmes de normes et de valeurs. » (Lagarde, 2008 : 56).

C'est pourquoi Hobsbawm (1983, 1995) et Lagarde (2008 : 56-57) insistent sur le fait que toute culture se rallie aux traditions et que ces dernières peuvent être soit « inventées, construites et formellement identifiées », soit difficilement identifiables « [surgissant] sur une période brève et mesurable ».

« [Ces traditions correspondent à] une série de pratiques normalement régies par des règles acceptées explicitement ou tacitement, et [un] rituel de nature symbolique qui vise à inculquer certaines valeurs et normes du comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé. » (Hobsbawm, 1983, 1995, cité dans Lagarde, 2008 : 57).

Ainsi l'IC se réactualiserait et s'inventerait dans une cohérence apparente qui témoigne d'une continuité historique, sociale, etc., voire une immuabilité. Ce qui nous intéresse ici c'est que la culture fait l'objet de nombreuses instrumentalisations, parfois contradictoires.

La nécessité de « la *mêmeté* » et la construction de « l'*ipseité* » articulent « les stratégies identitaires » de l'individu, mettant en œuvre un processus « d'individuation » (Thiers, 1989 ; Lagarde, 2008). « L'individuation » c'est l'identification de marqueurs personnels/collectifs de classification qui paraissent importants à une personne ou au groupe et qui les définissent, par rapport aux Autres :

« 'Identity' [...] can refer to an individual's own subjective sense of self, to personal classification 'markers' that appear as important, both to oneself and to others, and also to those markers that delineate group membership(s). » (Edwards, 2009 : 3)

Par ailleurs, du point de vue du relativisme culturel — approche que nous soutenons —,

« peu importe que deux individus, deux groupes ou deux cultures soient objectivement différenciés ; l'important est que l'on pose sa différence vis-à-vis de l'autre et qu'il l'identifie (qu'il choisisse délibérément) un certain nombre de marqueurs de différence comme intangibles, en quelque sorte non négociables. » (Lagarde, 2008 : 58).

C'est pourquoi, la différence identitaire ne correspond pas à la différence culturelle, elle n'en est pas la conséquence directe, mais plutôt la conséquence d'une stratégie identitaire visant à « l'individuation » (Lagarde, 2008 : 58). Par ailleurs, la différence identitaire est

« un compromis entre [l'identification] que le groupe prétend se donner et celle que les autres veulent lui assigner (Cuche, 2001 : 95 ; cf. Lagarde, 2008 : 58).

À ce propos, Lagarde (2008 : 58) conclut en spécifiant que les contours de l'identité, de l'IC et de l'identification sont donc le produit d'une dynamique triangulaire entre le contexte, d'une part, et le rapport de force qui s'instaure entre les Autres et Nous, d'autre part (Lagarde,

2008 : 58). De ce fait, Lagarde (2008 : 59) souligne que l'IL est la manifestation la plus tangible de l'IC ; l'IL, qui compose cette dernière, est une façon de s'autodéfinir en tant que groupe, ou individu, qui déploient leurs activités mentales en fonction de leurs relations au territoire et aux langues qu'ils parlent (Lagarde, 2008 : 43).

Pour conclure, sur le large débat des notions d'identité et d'IL, nous ne souhaitons pas revendiquer pour l'instant, dans ce travail, ni la « théorie ethnolinguistique Sapir-Whorf » (Sapir, 1921 ; Whorf, 1956) sur le lien entre représentations mentales, catégories linguistiques et langues, ni l'œuvre de Humboldt (2000 [1822-24]) sur les propriétés qu'apportent les langues du monde entendues comme formes de pensées ; nous voudrions plutôt promouvoir un relativisme culturel auquel se rattache la pensée de Lagarde (2008 : 60-65), notamment pour la définition de l'IL qui n'impose aucun ethnocentrisme.

Lagarde (Lagarde, 2008 : 63) affirme, par ailleurs, que « L'identité est une et qu'en même temps [...] sa constitution est multiple, de type rhizomique », telle une « *unitas multiplex* ». Dans cette perspective, nous préférons l'image de Bauman (2003 : 55-86), qui consiste à prendre en compte l'identité de manière *liquide*⁶³, ni *solide*, ni figée : ceci signifie que le processus de construction identitaire est constamment remodelé, qu'il n'y a pas un dessein structuré pour atteindre une *identité*-finie et immuable. L'identité se façonne et change dans le temps au travers de l'existence (Maalouf, 1998). Cela suppose non seulement que le travail pour la construction de l'identité ne soit pas défini et que son parcours reste peu prévisible, mais aussi qu'il nécessite une réorganisation et une prise de conscience de ce que l'individu possède sur lui-même et sur ce qui l'entoure⁶⁴ (Bauman, 2003 : 55-57 ; Bauman, 2010).

Ainsi, les identités linguistiques (IL) et culturelles (IC) peuvent être multiformes, correspondant aux parcours individuels, soumises aux influences que les sujets entretiennent avec Autrui, les groupes ou les communautés (Lagarde, 2008 : 64). L'IL serait donc la manière dont une personne, un groupe ou une communauté, s'agglomère(nt) autour de valeurs communes, relatives à la langue, définies selon les termes déjà évoqués de « mêmété » et de « ipséité ». Toutefois les pressions *individu* vs. *groupe* pourraient laisser ou pas, de l'espace à la différence

⁶³ Nous pourrions utiliser aussi le terme « muable ». La définition qu'émet Bauman de l'*identité liquide*, renvoie au concept qu'il formule sur les sociétés modernes qu'il qualifie de *liquides*, car représentées par l'instabilité et la *muabilité* constante, par opposition aux sociétés *solides*, qui ne connaissent ni le World Wide Web, ni les réseaux sociaux, ni la mondialisation ou « l'hybridité culturelle » (Bauman, 2013). Nous ne nous étendrons pas, ici, sur ces concepts de *sociétés liquides* ou *solides* de Bauman, mais nous évoquons le lien qui subsiste entre sa définition des *sociétés liquides* et la définition de l'identité qui en découle et que nous partageons ici.

⁶⁴ Bauman (2003 : 55-57) parle des parcours *d'introspection* et *d'identification* qui caractérisent l'identité *liquide*.

individuelle (Lagarde, 2008 : 64) : c'est pourquoi dans certains cas « l'injonction de *mêmeté* est variable, [allant] de l'exigence totale de conformité à l'acceptation des degrés divers de différences (en d'autres termes l'*ipseité*), c'est-à-dire de singularité de chacun de ses membres, voire de minorité » (Lagarde, 2008 : 65). Ce qui définit le rapport entre IL collective et IL individuelle. Nous choisissons, par ailleurs, de citer en exemple Marcellesi (1983) pour une définition qu'il émet sur la notion d'IL collective en référence au corse et qui peut, aisément, se généraliser :

« [L'identité linguistique est] le processus par lequel une communauté reconnaît explicitement ou implicitement un ensemble de traits de langue comme lui étant spécifique » (Marcellesi, 1983 : 399).

S'intéresser à l'IL équivaut donc à s'intéresser aux stratégies identitaires d'une communauté linguistique et des sujets qui la composent, qu'il s'agisse d'une personne isolée ou du groupe interne à cette communauté. Cela revient à observer, au sein d'une communauté donnée, en quoi consistent la *mêmeté* et l'*ipseité* linguistique. C'est ce que nous tentons de faire, en analysant les « Identités linguistiques perçues », aux Chapitres VI et VII. C'est par l'observation des éléments constitutifs des CL, communautaire et individuelle, que nous pouvons examiner comment se crée, prend forme et opère l'IL dans cette aire géographique plurilingue.

Nous croyons, et l'exemple de notre recherche le prouve, que l'*identité linguistique* ne se construit pas strictement par rapport à la *norme*, mais plus généralement par rapport à une, ou plusieurs, variétés linguistiques que le locuteur considère comme « propre(s) normes », soient-elles *individuelle(s)* ou *communautaire(s)*, qui ne correspondent pas forcément à « la norme » vue par le linguiste. À ce propos, nous pourrions nous demander : « *Est-ce la norme de qui ? De quoi ? Pour qui ? Et pour quoi ?* ». Il pourrait s'agir d'une *norme* linguistique communautaire, ou bien, du reflet de ce que le locuteur considère comme étant *sa propre norme* (*i.e.* la variété linguistique qu'il parle) ; soit-elle la même que celle adoptée par sa communauté, soit-elle différente de cette dernière et « sienne ». Nous verrons que l'IL du locuteur se construit dans le rapport qu'il entretient avec la communauté dans laquelle il vit, et que l'IL communautaire, partagée par un groupe, s'articule souvent différemment vis-à-vis de l'IL individuelle, souvent dans un rapport *de tension* (*cf.* Terracini, 1929 ; Terracini, 1981). À juste titre, Terracini (1929) soulignait déjà au début du XX^e siècle, qu'il existait un conflit entre la *liberté linguistique*⁶⁵ du locuteur et le *prestige de la norme*⁶⁶ communautaire (*cf.* aussi Terracini, 1963 ; Grassi, 2002 ; Telmon, 2002a, 2002b, 2002c).

⁶⁵ « Libertà linguistica » (Terracini, 1929 ; Terracini, 1981).

⁶⁶ « Prestigio della norma » (Terracini, 1929 ; Terracini, 1981).

IV.2 Méthodes

Après avoir spécifié ce dont la DP s'occupe⁶⁷, nous soulignons que le domaine de recherche embrasse des techniques et des méthodes d'analyse de données empruntées à d'autres secteurs disciplinaires, comme la géographie (culturelle), la psychologie sociale, l'ethnographie communicationnelle, l'ethnolinguistique, l'anthropologie culturelle, ainsi que d'autres disciplines linguistiques, comme la géolinguistique et la dialectologie, la phonétique acoustique ou, encore, la psycholinguistique et la sociolinguistique.

Nous proposons alors de présenter, comme suit, un *excursus* des méthodes actuelles utilisées et développées en DP pour l'analyse de la CL des locuteurs, *i.e.* la variation linguistique « vue » par les non-spécialistes.

IV.2.1 Questionnaires linguistiques *ad hoc*

L'enquête linguistique qui met en place une interaction entre chercheur et locuteur est le moyen idéal dont le linguiste dispose pour sonder et analyser la CL des locuteurs, puisque, comme mentionné *supra*⁶⁸, ce n'est que par la réflexion que l'on stimule la CL des locuteurs. Dans la linguistique de contact, ainsi qu'en sociolinguistique, la CL est apparentée au domaine des représentations⁶⁹ qui ne sont pas linguistiques en elles-mêmes, mais discursives. De ce fait, la CL est considérée comme

« un *discours* porté sur la langue [...] [et] peut donc être abordée comme catégorie sociolinguistique de travail désignant un discours auto-reflexif sur la compétence et la pratique linguistique » (Fenoglio, 1996 : 676).

Toujours selon Fenoglio, la CL « repose essentiellement sur la représentation du parler et c'est, en général, l'oral seul, qui est concerné par cette "conscience" » (Fenoglio, 1996 : 676).

Terracini (1963) démontre que le fondement empirique de l'enquête linguistique permet de stimuler le locuteur, et donc sa CL, pour le faire réfléchir et réagir à propos de sa langue ; en répondant à l'enquêteur, le locuteur opèrerait le choix d'une forme linguistique parmi toutes celles qu'il a dans son répertoire, en la jugeant « la plus pertinente ». Mais encore, Iannàccaro (2002a), explique que la CL devrait être sondée, enquêtée, mais aussi recherchée dans l'usage et les

⁶⁷ Cf. § IV.1.1 et § IV.1.1.1.

⁶⁸ Cf. § IV.1.1.

⁶⁹ L'italique est celui utilisé par Fenoglio (1996 : 676-ss.).

habitudes linguistiques des locuteurs, en lien avec leurs expériences, qui ne sont pas nécessairement celles du linguiste :

« [...] la coscienza linguistica va indagata [...] Va ricercata all'esterno, nella pratica e nella teoria linguistica di parlanti che siano altri da sé, che siano in contatto con esperienze (linguistiche ma anche comunicative nel senso più generale) che non necessariamente devono essere quelle del ricercatore. » (Iannàccaro, 2002a : 74).

C'est d'ailleurs ce que les recherches des précurseurs, parmi lesquels Cherubini (1814) et Gauchat (2013 [1905]), ont montré au début du XIX^e et du XX^e siècles. Iannàccaro (2002a : 74) explique, par ailleurs, que les informations explicites que l'on peut collecter sur la CL

« non si possono ottenere se non mediante una certa collaborazione fra ricercatore e parlante ; ma le informazioni esplicite non sono il solo strumento a nostra disposizione per accedere alla strutturazione della coscienza linguistica [...] attraverso tecniche *ad hoc* [...] » (Iannàccaro, 2002a : 74).

Les enquêtes de terrain par questionnaire privilégient l'échange entre le linguiste et le locuteur et restent, dans un certain nombre de pays européens, la méthode la plus suivie, notamment en Italie et en France, pour sonder la CL d'un sujet et les différents éléments qui la composent ; par ailleurs, cette méthode permet de pousser le locuteur toujours plus loin dans la réflexion métalinguistique et de s'apercevoir de la nature composite, voire contradictoire, de son *sentiment linguistique* et de sa CL, comme les chercheurs Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b) et Scherfer (1982) décrivent.

En Italie, depuis la fin des années 1990, des questionnaires perceptuels *ad hoc*, denses et composés de nombreux points – parfois plus d'une centaine – ont permis de vérifier les adéquations ou les inadéquations éventuelles qui apparaissent entre les comportements, les habitudes linguistiques des informateurs et les descriptions effectives des langues et de leurs usages. Dans ce sens, les écoles italiennes de Turin (Telmon, 2002a, 2002b, 2002c, 2005), de Milan (Iannàccaro, 1995, 2002a, 2002b, 2002c), mais aussi de Palerme (D'Agostino, 2002a ; Paternostro, 2004, 2013 ; Paternostro & Pinello, 2013), ont développé par ce type de supports de véritables outils qui permettent de « sonder la conscience linguistique du locuteur en stimulant la réflexion » métalinguistique de la personne interviewée, dans sa confrontation avec l'enquêteur. À ce propos, nous souhaitons rappeler que les travaux de Sobrero (1988, 1989, 1992) ont défini un cadre méthodologique aux travaux italiens de DP pour la constitution des questionnaires. Du point de vue théorique et méthodologique, les questionnaires originels de Sobrero (1988, 1992) sont caractérisés par une approche pragmatique et conversationnelle des recherches

dialectologiques ; bien que les questionnaires turinois et milanais puissent tirer profit de ces approches, ils s'en démarquent, aussi bien de par leur structure, que de leurs contenus.

Les questionnaires perceptuels utilisés par Telmon (2002a), tout comme celui mis en place par Iannàccaro (2002b), s'organisent en différentes sections et s'intéressent aussi bien à dresser un profil sociolinguistique du locuteur, qu'à en déchiffrer ses habitudes, ses déclarations, ses jugements et ses comportements linguistiques, répondant la plupart du temps aux thématiques visées et étudiées par les chercheurs⁷⁰.

IV.2.2 Les cinq points de Preston

La méthodologie que Preston a rendue explicite dans les deux *Handbook of Perceptual Dialectology* (Preston, 1999a, 1999b ; Long & Preston, 2003) est celle qui a rencontré le plus grand succès dans la majorité des pays où les études de DP sont pratiquées. Elle est composée de cinq tâches principales soumises aux locuteurs, dont trois premières qui doivent être réalisées avec un support cartographique (croquis) où est délimitée une zone géographique de référence pour l'étude (Preston, 2002a). Sur ce support les informateurs doivent : *i*) étiqueter et labelliser les différences entre parlers, identifiées sur la carte par des points de localité ; *ii*) identifier des similitudes et des différences (*degree of difference*) entre ces variétés ; *iii*) évaluer le degré d'exactitude (*correctness*) et d'appréciation (*pleasantness*) que les locuteurs ressentent envers ces variétés locales, régionales ou nationales (Preston, 1993a, 1993b, 1999b ; cf. Boughton, 2006 ; Jewell, 2015).

Les deux dernières tâches consistent à soumettre aux locuteurs un *test de reconnaissance* pour qu'ils puissent identifier l'origine géographique des personnes enregistrées (*Matched Guise Technique*) et répondre à différentes questions qui permettent d'évaluer les jugements et les opinions linguistiques des locuteurs sur la/les langue(s) examinée(s), comme la traditionnelle question « Qui parle la *meilleure/pire* langue⁷¹ et pourquoi ? » (Preston, 1996, 2002a : 75-81).

Les trois premiers travaux ouvrent le champ aux *cartes mentales linguistiques* ou *perceptuelles* : le but étant de demander aux locuteurs de dessiner des frontières linguistiques sur des croquis préparés préalablement par les chercheurs. Les pionniers en la matière sont les chercheurs des Pays-Bas des années 1940-1960 (Daan, 1999 ; Weijnen, 1999 ; Rensink, 1999) : Preston modifie

⁷⁰ Cf. § IV.5.

⁷¹ Preston vise son étude sur les variétés d'anglais américain, ainsi sa véritable question est « Qui parle la *meilleur/pire* anglais et pourquoi ? » (Preston, 2002a : 75-81).

considérablement les travaux néerlandais, en demandant aux informateurs d'étiqueter les variétés locales en degrés de similitude et de différences perçues (Hartley, 1999 ; Jewell, 2015).

La méthodologie en cinq points, mise en place par Preston dans les années 1990, a été suivie⁷² outre Atlantique, aussi bien reprise dans son intégralité que partiellement, notamment en France (Kuiper, 1999, 2005 ; Boughton, 2006 ; Petitjean, 2011a, 2011b), en Norvège (Røstad, 2009), en Allemagne (Dailey-O'Cain, 1999) et en Grande Bretagne (Montgomery, 2007, 2012)⁷³ : dans ces recherches les données perceptuelles collectées ont été mises en relation avec les réalités linguistiques locales, afin de mieux comprendre les processus sociaux et cognitifs qui régissent la CL des locuteurs, ainsi que le changement et les habitudes linguistiques. D'autres recherches se sont inspirées ponctuellement d'un ou plusieurs « points » de Preston : nous faisons référence aux recherches menées en Acadie (Canada) par Falkert (2007, 2012), sur Île de Lesbos (Grèce), par Goudi (Gally & Goudi, 2009 ; Goudi, 2011). Ces travaux explorent la perception des locuteurs, pour mieux rendre compte des dynamiques de variation et de contact linguistique dans les aires examinées : malgré les différences considérables des terrains d'enquête, des approches théoriques et des objectifs visés, l'avantage de la « méthode en cinq points » réside dans son adaptabilité. L'étude de Falkert (2007) adopte une approche sociolinguistique variationniste centrée sur l'analyse du changement phonétique et phonologique ; l'analyse de Goudi (2011) s'inscrit dans les recherches dites de « géolinguistique motivationnelle » avec comme objectif l'observation du changement lexical, sémantique et morphosyntaxique des variétés de l'Île de Lesbos.

D'une manière générale, la « méthode en cinq point » permet une prise en compte des perceptions linguistiques des non-spécialistes pour expliquer différentes dynamiques linguistiques propres aux territoires enquêtés : ainsi, la caractéristique fondamentale de cette méthode résulte être son fort degré d'adaptabilité en fonction du terrain d'enquête, des approches théoriques employées et des objectifs visés par les chercheurs.

IV.2.3 Cartes mentales (*mental maps*)

Les cartes mentales utilisées aujourd'hui en DP, principalement inspirées des travaux dialectologiques néerlandais de la première moitié du XX^e siècle, permettent de sonder la perception qu'ont les locuteurs de la variation linguistique dans un espace géographique donné,

⁷² De forts retentissements des recherches de Preston ont eu lieu au Québec ; se référer à Laur (2002 : 153-156) et aux nombreuses publications sur le sujet de Remysen (2004, 2014a, 2014b).

⁷³ Sans oublier les études de Long (1999a, 1999b) menées au Japon.

ainsi que de mettre en exergue les traits dialectaux caractéristiques d'une aire, du point de vue des locuteurs.

Spécifiquement, ces travaux nous renvoient aux recherches menées en géographie appliquée et en géographie culturelle (*cf.* Guld & White, 1974 ; Rowntree, 1997) où les cartes mentales relatent de

« la perception spatiale de l'espace [en] englob[ant] toutes sortes de savoirs : percevoir, penser, imaginer, raisonner, juger et se souvenir. [...] Une carte mentale est un construit qui enveloppe ces processus cognitifs. Du coup, elle permet aux gens d'acquérir, de coder, de stocker, de revenir sur, de décoder, de manipuler de l'information concernant l'environnement spatial. Or, cet environnement renvoie à des attributs et à des localisations relatives de personnes et d'objets » (Rowntree, 1997 : 586).

Il paraît donc aisé de démontrer l'intérêt des cartes mentales pour la linguistique de terrain : elles permettent aux locuteurs de percevoir, de penser, d'imaginer, de raisonner, de juger et de se souvenir des langues entendues et parlées dans un zone géographique donnée.

Techniquement, on propose aux locuteurs de répondre à une tâche linguistique, par le biais du dessin et d'un commentaire oralisé, sur une feuille blanche ou sur un croquis géographique choisi par les enquêteurs⁷⁴. Cet exercice imposé aux participants (locuteurs) peut porter sur les similitudes entre parlers locaux d'une aire donnée (*cf.* Goeman, 1989 ; Daan, 1999 ; Kremer, 1999 ; Rensink, 1999 ; Weijnen, 1999) mais aussi sur des différences entre variétés linguistiques (*cf.* Grootaers, 1959, 1963, 1964 ; Sibata, 1999a, 1999b) ou encore sur les deux à la fois (*degree of difference*) (*cf.* Mase, 1964, 1999a, 1999b ; puis Preston, 1993a, 1996, 2002a) ; il permet aussi de labelliser les parlers locaux par des degrés « d'exactitude » ou « d'appréciation » (bonne, mauvaise, sympathique, antipathique, etc.) en référence à une norme linguistique (*cf.* Inoue, 1999a, 1999b ; Long, 1999a, 1999b). Il est possible, par ailleurs, de demander aux locuteurs de labelliser des parlers en faisant transparaître les jugements et les stéréotypes linguistiques des informateurs, à la manière de Preston (1996) et de Long (1999a, 1999b).

Les études sur les cartes mentales linguistiques montrent que les locuteurs organisent, perçoivent et jugent les langues dans un espace donné, en se focalisant sur un type de traits linguistiques bien défini : par exemple, dans le cas des similitudes entre parlers, les études néerlandaises de 1940-1960 démontrent que les locuteurs du Brabant identifiaient plus facilement

⁷⁴ Il s'agit notamment d'une carte géographique qui détaille les frontières politiques d'un état, d'une région, des localités ou autres caractéristiques pertinentes souhaitées par les chercheurs : différents niveaux d'informations géographiques peuvent y être représentées. Il se peut aussi que la feuille soit entièrement blanche et vide.

des critères phonologiques (Weijnen, 1999) et intonatifs (Daan, 1999) pour différencier les parlers ; en revanche, dans les années 1960, les locuteurs des Alpes japonaises et de la région d'Itogawa différenciaient les parlers des différentes aires en se basant sur des critères indices politico-administratifs (*cf.* Grooaters, 1959, 1964 ; Mase, 1964 ; Sibata, 1999).

Les données linguistiques perceptuelles qui émergent dans les tâches de cartes mentales, constituent un objet d'analyse relativement récent et novateur en linguistique, et donc aussi en DP, qui permet une comparaison avec des données aussi bien géolinguistiques, que sociolinguistiques, historiques, géographiques, sociales et culturelles : les recherches néerlandaises et japonaises de la première moitié du XX^e siècle se positionnent spécifiquement dans cette démarche. Par ailleurs, les résultats cartographiques perceptuels de l'époque ont été comparés avec des données issues d'atlas linguistiques nationaux, régionaux ou, encore, des données dialectales ponctuelles, dans les deux pays. Nous verrons, plus loin⁷⁵, que les méthodes de comparaison entre les cartes perceptuelles (*i.e.* subjectives), d'une part, et les cartes linguistiques (*i.e.* objectives), ont soulevé des questions théoriques, épistémologiques et méthodologiques.

IV.2.4 Techniques de traitement et d'analyse des données perceptuelles

Depuis les années 2000, la DP se positionne comme d'autres secteurs disciplinaires de la linguistique de terrain, notamment la géolinguistique et la sociolinguistique, dans une quête d'outils informatisés qui permettent d'allier, à la fois, des analyses quantitatives et qualitatives sur des grandes bases de données de nature variée et des représentations cartographiques plus complexes sur des phénomènes linguistiques étudiés.

Les logiciels de traitement cartographique des données linguistiques, sont largement utilisés pour le traitement des données perceptuelles recueillies sur le terrain, soit par le biais de questionnaires, soit dans le cadre des travaux des cartes mentales produites par les informateurs.

Dans le premier cas, les logiciels peuvent être créés *ex novo* par les chercheurs eux-mêmes (*cf.* Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001, 2006 ; Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012) mais aussi combiner les outils Systèmes d'Information Géographiques (SIG) (Dell'Aquila, 2010 ; Montgomery, 2007 ; Evans & Dunbar, 2012) et R (R Development Core Team, 2008). En Italie, Gabriele Iannàccaro et Vittorio Dell'Aquila sont partis d'une réflexion sur les logiciels utilisés dans le traitement et l'analyse de données de terrain de type géo- et sociolinguistique, pour les adapter au traitement et

⁷⁵ *Cf.* § IV.4.

à l'analyse des données perceptuelles, parfois en tirant profit de la visualisation cartographique, en mettant en exergue aussi bien la perception d'une population donnée dans sa globalité que celle d'une communauté linguistique spécifique⁷⁶ (cf. Dell'Aquila, 2010 ; Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012). En revanche, l'avantage de deux derniers logiciels, SIG et R, consiste en leur capacité à traiter statistiquement un grand nombre de données linguistiques diverses par nature, d'en programmer des modèles d'analyse et de traitement quantitatifs et qualitatifs, à la demande.

Dans le cas du traitement des cartes mentales produites par les participants à une enquête, les données peuvent être traitées et analysées différemment : les techniques, appliquées par les chercheurs, ont considérablement évoluées depuis les années 1940, surtout depuis l'introduction de l'informatique aussi dans ces domaines. Par ailleurs, les traitements et les analyses de ces données « perceptuelles et cognitives » ont pris des directions très distinctes en fonction des méthodes et des résultats visés. Les travaux néerlandais des années 1940 (Weijnen 1952, 1999 ; Kremer, 1999) présentent des traitements et des analyses *manuelles* de données qualitatives, se référant aux cartes mentales des locuteurs du Brabant de la même époque. Plus tard, dans les années 1960, les travaux japonais partis sur la même orientation, se dirigent finalement vers l'emploi de techniques d'analyse et de traitement quantitatif⁷⁷, toujours *manuelles* : un exemple est la procédure de traitement mise au point par Mase (1964, 1999a, 1999b), qui demeurera une innovation et une référence d'inspiration en DP⁷⁸, jusqu'aux années 2000. Nous rappelons que jusqu'à cette période les chercheurs et les groupes de recherche néerlandais et japonais comparaient les analyses des cartes subjectives aux cartes géolinguistiques descriptives présentes dans les atlas linguistiques régionaux ou nationaux de leurs pays respectifs.

Dans les années 1980-1990 — années de l'essor informatique — les chercheurs américains, anglo-saxons et japonais, inaugurent une nouvelle ère du traitement et de l'analyse cartographique informatisée des cartes mentales : la première expérience se forge sur la mise au point de l'analyse factorielle confirmatoire⁷⁹ qui aboutit aux travaux dits de *dialect image*,

⁷⁶ Cf. aussi Evans, 2012, 2013a, 2013b ; Fernandez, Routhier & Ravindranath, 2014

⁷⁷ On parle toujours de traitement de données cartographiques, *i.e.* cartes mentales.

⁷⁸ La technique de Mase (1964) est tellement innovante et bien accueillie en DP qu'elle sera reprise et adaptée 30 ans plus tard aussi bien par Dennis R. Preston, aux États-Unis, qu'en Europe, en Grande-Bretagne, et au Japon.

⁷⁹ Il s'agit là de l'analyse factorielle confirmatoire anglo-saxonne de Spearman, différente de l'analyse factorielle exploratoire fréquemment utilisée en France : ces deux méthodes permettent de décrire des variables observées au moyen de variables non-observées (latentes) en utilisant des matrices de variance et co-variance. Les matrices varient considérablement d'une méthode à l'autre présentant des avantages et des inconvénients. Néanmoins, la méthode de Spearman est largement utilisée dans les sciences humaines et sociales pour analyser un grand nombre de données.

représentant des cartes psycholinguistiques choroplèthes⁸⁰ (cf. Preston, 1981 ; Preston & Howe, 1987 ; Inoue 1999a, 1999b). À ce propos, les plus grands représentants du secteur (au Japon), Daniel Long et Isao Onishi (Long 1999a, 1999b ; Long & Yim, 2002), développent un logiciel dans la perspective de construire un « Atlas Dialectal Perceptuel » en utilisant les *dialect images*. Cet ouvrage se trouve depuis quelques années sur le web, sous le nom de *Online Perceptual Dialect Atlas*⁸¹ réalisé sous Windows, avec l'outil « Perceptual Dialect Quantifier (PDQ) » (Long, 2000). Parallèlement à ces travaux, d'autres chercheurs se concentrent sur l'utilisation des SIG — *i.e.* ArcGIS⁸², QGIS⁸³ ou MapInfo⁸⁴ — permettant de coupler le traitement quantitatif et qualitatif des cartes mentales et des représentations cartographiques par requête, par couche d'informations⁸⁵. En août 2014, le Workshop intitulé *Integrating perceptual dialectology and sociolinguistics with Geographic Information Systems*⁸⁶ — qui s'est déroulé au Congrès *Methods in Dialectology XV, The Future of Dialects* (Groningen, Pays-Bas) — a démontré, l'utilité et les avancées majeures de l'application des SIG, notamment en DP, pour le traitement de données cartographiques : il est désormais possible d'affiner les analyses et les interprétations des cartes mentales, en effectuant des requêtes diverses et des superpositions de cartes presque à l'infini, en ciblant un traitement géostatistique de données perceptuelles. Les couches d'informations — critères de genre, d'âge et de localité des informateurs — peuvent enfin être considérées statistiquement, pour une mise en perspective d'un phénomène perceptuel étudié via les cartes mentales (Fernandez, Routhier & Ravindranath, 2014 ; Jeon, 2014 ; Montgomery, 2014a, 2014b). La même chose peut être obtenue en utilisant le logiciel R : ce dernier outil, à la différence du premier, constitue un atout majeur pour les traitements géostatistiques plus poussés et l'intégration de calculs de modèles statistiques de traitement des données. Par le biais de ces outils « dernier cri », il nous semble que l'interprétation des phénomènes perceptuels soit davantage pointilleuse et renforcée : les recherches de Evans (2013) et de Montgomery (2012, 2014b) vont en effet dans ce sens. Par ailleurs, les travaux de ces deux linguistes montrent que les frontières linguistiques perçues par les locuteurs correspondent, aussi bien à des frontières géographiques

⁸⁰ Nous parlerons plus en détail des *dialect images* (terme anglais) dans le § IV.4.

⁸¹ <http://nihongo.hum.tmu.ac.jp/~long/maps/perceptmaps.htm> (Long, 2000).

⁸² ArcGIS (2009) : ESRI (Environmental Systems Resource Institute) (2009). ArcGIS 9.8, ESRI, Redlands, California.

⁸³ QGIS (2015) : Quantum GIS Development Team, 2015. Quantum GIS Information System, 2.8.2 – Wien (2015) . Open Source Geospatial Foundation Project. En ligne (consulté en janvier 2015) : <http://qgis.osgeo.org> .

⁸⁴ MapInfo (2010) : Pitney Bowse Software. Inc., 2010. MapInfo Pro. En ligne (consulté en 2014) : <http://reference.mapinfo.com/us/location-intelligence/geographic-information-systems/mapinfo-pro.html> .

⁸⁵ Nous entendons par là les informations sociolinguistiques ou ethnolinguistiques qui peuvent accompagner les données « brutes » perceptuelles.

⁸⁶ Animée par : Lisa Jeon, Patricia Cukor-Avila, Chris Montgomery et Patricia Rektor.

naturelles et administratives (comme des fleuves ou des cascades d'eau : Evans, 2013a), qu'à des frontières psychologiques (Montgomery, 2012).

IV.3 Pays-Bas et Japon : les pionniers

Aujourd'hui, les pionniers en matière de travaux sur les cartes mentales dans la DP restent les chercheurs néerlandais et japonais de la moitié du XX^e siècle.

C'est avec l'école néerlandaise de Antonious A. Weijnen (1909-2008) que les dialectologues se sont lancés dans l'examen et la cartographie des frontières dialectales (diatopiques) perçues par les locuteurs. Ces travaux se regroupent autour d'une thématique qui se consacre à l'étude de la « conscience subjective de cohésion entre dialectes » dans la région du Brabant septentrional et du Limbourg, en 1944 (Weijnen 1952, 1999 ; Goeman, 1989 ; Iannàccaro, 1995, 2002a ; Daan, 1999 ; Kremer, 1999 ; Preston, 1999 : xxiii-xl ; Rensink, 1999). Cette conscience linguistique, subjective, se construit sur les travaux de la « division objective par les traits dialectaux » produite par les dialectologues et géolinguistes néerlandais : ces derniers proposent une réactualisation et un approfondissement des recherches de Büld (1939) conduites sur la *Sprachgefühl* « sentiment de la langue » et la *Sprachwirklichkeit* « réalité de la langue » (Goeman, 1989 : 533).

Du point de vue méthodologique et théorique, l'équipe néerlandaise se propose, en 1944, de poser à un échantillon de locuteurs sélectionnés, la question suivante : « *Dans quels endroits de votre aire géographique les gens emploient-ils le même parler ou presque le même parler que vous ?* » (Iannàccaro, 1995 ; Preston, 1999 : 3-8). Les réponses des locuteurs sont schématisées, de manière codifiée, sur des croquis de cartes représentant les frontières politiques et géographiques (cours d'eau, mer, reliefs) du territoire, ainsi que les localités choisies par les enquêteurs, identifiées par des points. La réponse « *ici (localité A) on parle le même parler que là (localité B)* » donnerait donc lieu au dessin d'une *flèche unidirectionnelle* tracée entre deux localités, A et B, symbolisant la similitude entre le parler de la localité A et celui de la localité B ; une *flèche bidirectionnelle* entre les localités A et B, symboliserait, en contrepartie, la similitude réciproque entre les parlers des deux localités A et B. Le résultat produit ce qu'on appelle, aujourd'hui, une carte en « little arrows » (Preston, 1999a), comme le montre l'image qui suit (figure IV.3.1).

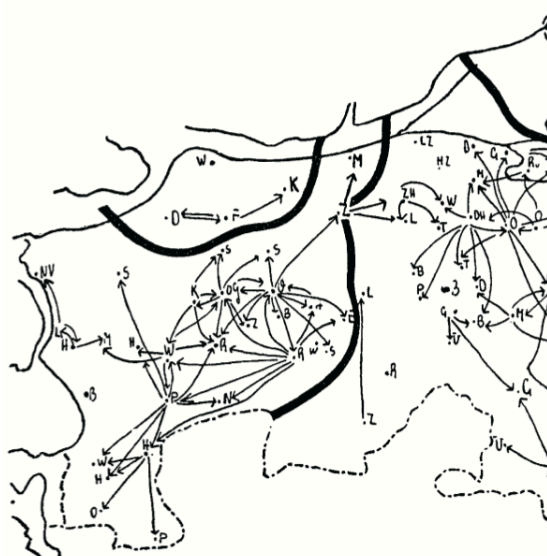


Figure 0.2. Westernmost section of the North Brabant, showing isogloss boundaries (thick lines) and the "little arrows" of respondent similarity perceptions (enlarged from Weijnen 1946)

Figure IV.3.1 – Cartographie en « little arrows » issue des travaux néerlandais de Weijnen des années 1944-1952 (Preston, 1999 : xxviii).

Cette représentation (figure IV.3.1) met en lumière plusieurs aspects des perceptions des locuteurs sur les faits de langue. Nous constatons : a) des similitudes linguistiques réciproques (doubles flèches entre deux points/localités) reconnues par les informateurs entre deux ou plusieurs parlars de l'aire ; b) les similitudes partielles, unidirectionnelles (flèches simples entre deux points/localités, reconnues par les locuteurs ; c) des variétés locales ni reconnues, ni identifiées par les participants, qui se trouvent « isolées » au milieu du croquis. Par ailleurs, les lignes épaisses présentes dans la Figure IV.3.1 représentent les « frontières dialectales perçues » —que nous pourrions appeler *isoglosses subjectives* ou *perceptuelles*—, tracées manuellement par les chercheurs, en regroupant les points linguistiques (localités) unis par des flèches. Ces frontières perceptuelles seront nommées plus tard *unités dialectales subjectives* (Grootaers, 1963, 1964).

Cependant, aussi innovante et importante qu'elle puisse paraître, cette cartographie soulève des complications dans l'interprétation des données perceptuelles : *i*) il paraît difficile d'attribuer aux *unités dialectales subjectives* de l'aire une valeur interlinguistique ou intralinguistique, comme le montre la Figure IV.3.1 ; *ii*) il semble délicat d'accorder un poids linguistique aux parlars isolés, non-reconnus par les locuteurs sur le croquis, tout en étant englobés par les scientifiques dans les *unités dialectales subjectives*. Ici (Figure IV.3.10), ce sont les « unités dialectales perçues » interlinguistiques ou intralinguistiques, ainsi que les « points linguistiques non-identifiés », qui donnent lieu aux « frontières linguistiques subjectives » : on est en droit de se demander si ces dernières sont interlinguistiques ou intralinguistiques. Nous constatons, aussi,

qu'à cette époque, et dans les études néerlandaises présentées ici, les frontières subjectives représentées par les linguistes sont éminemment statiques et géographiques : les équipes de Weijnen confrontent les cartes mentales obtenues dans ce type de travaux (*cf.* Figure IV.3.1) avec les cartes géolinguistiques des atlas régionaux et nationaux néerlandais, pour y trouver d'éventuelles correspondances (Weijnen, 1999 ; Kremer, 1999). Bien que Weijnen explique souvent dans ses travaux que ses recherches se consacrent au recueil des « jugements subjectifs émis sur le néerlandais » et que les « unités dialectales subjectives » représentent la conscience linguistique des locuteurs de cette aire, la prise en compte des « frontières linguistiques perçues » ne s'accompagne pas d'une mise en perspective du panorama sociolinguistique, psycholinguistique ou du vécu sociolinguistique des informateurs, ce qui laissera perplexe un grand nombre de chercheurs, par la suite (*cf.* Telmon, 1983 ; Goeman, 1989 ; Iannàccaro, 1995 ; Lőrinczi, 2001). Il en demeure que le critère retenu par Weijnen pour évaluer la conscience linguistique des locuteurs du nord du Brabant et du Limbourg est le critère de « similitude » entre variétés linguistiques du néerlandais. Peu de temps après, Rensik (1999) et Daan (1999) produiront des travaux similaires étendus à l'ensemble du territoire national, alors que Peeters (Goeman, 1989 : 533) s'intéressera aux perceptions des différences entre les variétés de néerlandais.

Nous concluons cette partie consacrée aux recherches menées par Weijnen en remarquant que la confrontation entre la cartographie des jugements subjectifs (perceptuels) entre variétés et la cartographie descriptive (objective) issue de la géolinguistique traditionnelle néerlandaise montre une étonnante correspondance entre les deux visions, *i.e.* celle des non-linguistes et celle des spécialistes. De ce résultat plutôt unique et en apparence « cohérent », peu de temps après, naît une grande controverse.

À cette première vague d'études sur les frontières linguistiques subjectives — *i.e.* isoglosses subjectives — s'ensuit une seconde, quelques années plus tard, insufflée par le néerlandais Willem A. Grootaers (1911-1999) qui s'établit au Japon en important tout le savoir-faire néerlandais en la matière. De 1957 à 1959, le NINJAL (*Institut National de la Langue et de la Linguistique Japonaise*) entreprend plus de 150 enquêtes linguistiques, dans la région d'Itogawa, dans le but de constituer un atlas linguistique, sous la direction de Takesi Sibata, Munemasa Tokugawa et Willem A. Grootaers (Sibata, 1999 ; Grootaers, 1959, 1963, 1964 ; Inoue, 2014). Les enquêtes mises en place par ces trois chercheurs se proposent d'étudier la grammaire, la phonétique, la phonologie et le lexique dans ce domaine linguistique, en examinant les différents phénomènes examinés grâce à une dizaine de questions sur les habitudes linguistiques et sociales

des locuteurs de l'aire et leurs modes de vie. Une de ces questions sonde la perception des frontières linguistiques des habitants de l'aire comme suit :

« Is the speech here ... from the speech of the neighboring hamlet ? (with the following choice in order of difference)

1. not different
2. a little different
3. quite different
4. mostly incomprehensible. » (Sibata, 1999 : 40).

De ce fait, différemment de ce qui a été accompli par les équipes de Weijnen, les Japonais s'intéressent à la perception des différences entre parlers locaux. Les réponses à cette question sont, elles aussi, compilées sur des croquis de cartes géographiques illustrant les reliefs et les frontières nationales ou naturelles du territoire, ainsi que les localités prises en considération par les études : cependant les cartes mentales fournies par les participants aux enquêtes ont été analysées, manuellement par les chercheurs japonais, comme l'illustre la Figure IV.3.2 ci-dessous.

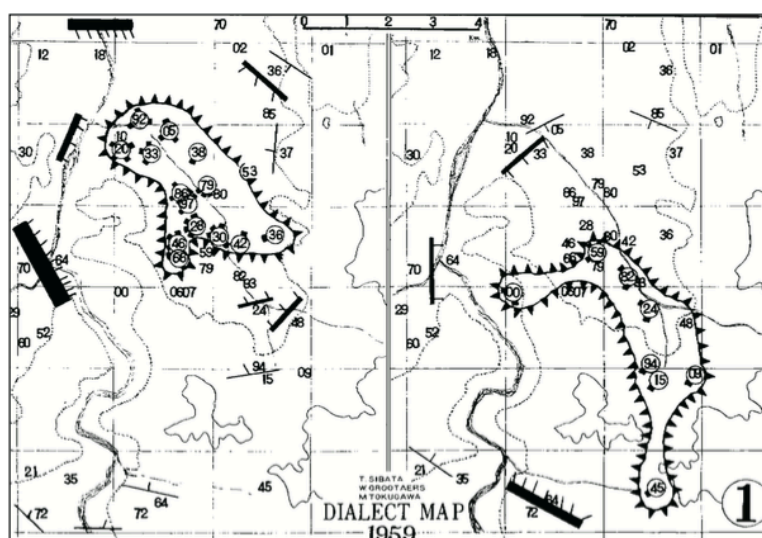


Figure 4.1. *How individual responses and boundaries were plotted*

Figure IV.3.2 – *Traitement et analyse des cartes mentales dans la région d'Itogawa (Sibata, 1999 : 42).*

Sans rentrer dans les détails du type de traitement cartographique, les chercheurs effectuent des analyses quantitatives des cartes mentales des locuteurs en comptabilisant les frontières linguistiques que les participants perçoivent à l'intérieur de la zone géographique : on note dans la figure IV.3.2 des traits plus ou moins épais en forme de « peigne », placés dans des orientations très différentes. L'orientation des « peignes » tente d'illustrer la direction spatiale d'une frontière perçue et son emplacement entre différents parlers de l'aire ; les « dents » de ces

peignes, comptabilisent numériquement (quantitativement) le nombre de frontières par localité. Par exemple, le point 36 en haut à droite, présente un « peigne » diagonal en contre bas, orienté NO-SE avec trois « dents » : cela signifie de manière générale que trois locuteurs, provenant des localités au sud-ouest de ce point, perçoivent une frontière linguistique avec le parler de la localité 36. L'épaisseur des « peignes » correspond au degré de différence linguistique (de 1 à 4) retenu par les participants. D'autres types de traitement cartographique des cartes mentales seront effectués par les équipes japonaises de Sibata, Tokugawa et Grootaers, dont nous présentons ci-dessous une illustration (Figure IV.3.3) : c'est le début des traitements manuels quantitatifs, qui permettent d'isoler des « *unités dialectales subjectives* » (Grootaers, 1959, 1964) et de se concentrer sur les perceptions recueillies à l'intérieur de ces unités.

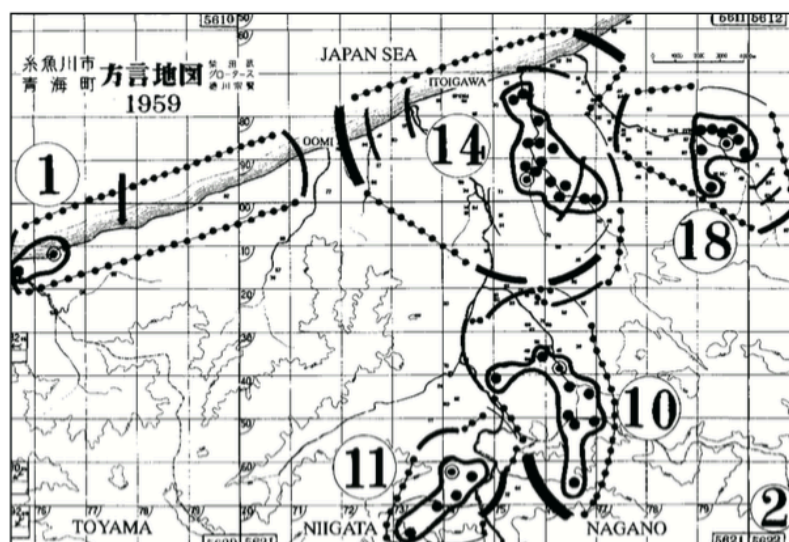


Figure 4.2. *Subjective dialect groups 1, 10, 11, 14, and 18*

Figure IV.3.3 – *Exemple de traitement et analyse des cartes mentales dans la région d'Itoigawa par unités dialectales (Sibata, 1999 : 42).*

Ceci montre dans quelle mesure les perceptions divergent en fonction de l'unité dialectale à laquelle on se consacre. Mais les résultats de ces analyses fournissent un certain nombre de réponses aux chercheurs, plutôt déconcertantes : *i)* il n'y a pas de correspondance entre les isoglosses subjectives des locuteurs et les isoglosses linguistiques effectives, c'est-à-dire tracées à partir des analyses de données lexicales, phonologiques et phonétiques ; *ii)* dans les cartes mentales, tous les villages sont séparés par une isoglosse subjective ; *iii)* les frontières subjectives les plus importantes apparaissent là où aucune variation linguistique effective n'est enregistrée. Ce dernier point, va démontrer que les frontières subjectives correspondent aux anciennes frontières administratives de la région ; ainsi, malgré le fait que l'ancien découpage ait été remplacé en 1954,

trois ans avant l'enquête, c'est celui-ci qui se reflète et perdure dans la prise en compte des différences linguistiques entre parlers, par les informateurs. Pour finir, la localisation des isoglosses subjectives reconnues entre les variétés « totalement incompréhensibles » (niveau 4) correspond, non seulement au découpage féodal du territoire, mais aussi aux isoglosses effectives linguistiques.

Le premier constat de l'équipe japonaise sur la conscience linguistique (CL) des locuteurs de l'aire est qu'elle se base sur des données non-linguistiques, comme la reconnaissance d'une réalité administrative qui prédomine sur des phénomènes linguistiques enquêtés. Ainsi, Grootaers qui traduit le rapport d'enquête de Sibata pour sa diffusion en Europe, en 1959 (Grootaers, 1964), démontre qu'il est impossible de se baser sur la perception⁸⁷ du dialecte et de ses frontières pour établir une division dialectale effective, puisque cette perception d'ordre psychologique se base sur des facteurs extralinguistiques, transitoires et temporaires (Goeman, 1989 : 358). De cette manière, Grootaers va à l'encontre, des préconisations de Misao Tôjô, qui est l'initiateur de la dialectologie perceptuelle japonaise (Sibata, 1999 : 39).

C'est de ces résultats que naît une grande controverse entre les méthodes de collecte de données, le poids des résultats obtenus et les différentes réflexions théoriques sur la CL des locuteurs, entre les Pays-Bas et le Japon. Le poids des données subjectives dans la prise en compte des frontières linguistiques effectives divise les deux écoles : Weijnen (1999 : 132) considère que la plus grande erreur des recherches japonaises conduites par Sibata a été de se concentrer sur les différences, et non sur les similitudes, entre parlers. Pour appuyer sa défense, il utilise comme contre-exemple la seconde vague d'études japonaises menées en 1961, par les chercheurs Yoshio Mase, Hikari Shimizu et Satoru Kobayasi (Mase, 1964, 1999a, 1999b). Ces derniers reproduisent les enquêtes du NINJAL, dans le même secteur d'Itogawa, pour comparer leurs résultats aux précédents : cependant, cette fois-ci, non seulement ils modifient la question posée tout en rassemblant les jugements de similarités et différences entre parlers locaux (Mase, 1999a : 72 ; Preston, 2002a), mais aussi ils aboutissent à des résultats totalement différents de ceux obtenus par Sibata. À ce propos, nous reportons les détails de procédure des enquêtes de Mase (1999a : 72), relative à la perception des frontières linguistiques :

« We asked the subjects the following questions in order to examine what natural perceptions the people in this region have:

A. Where do people speak *the same as here* (giving the name of the hamlet)?

⁸⁷ Par un non-linguiste.

- B. Where do people speak *a little differently from here*? How is it different?
- C. Where do people speak *quite differently from here*? How is it different?
- D. Where do people speak *totally differently from here*? How is it different? Is it so different that you can't understand it? (If the reply was yes, it was classified as a response to question E.)
- E. Where do people speak so differently that you can't understand? How is it different?

We asked these questions of the subjects, one after another, while showing them a map in which all the names of the villages and hamlets in the research region were written large enough for them to read and in which there was some additional geographic information; we then asked them to reply to each question and to describe how the speech was different. » (Mase, 1999 : 72 ; la forme italique est la nôtre).

Si cette seconde entreprise linguistique japonaise n'a fait que raviver la controverse et les critiques entre cette école et celle néerlandaise, nous souhaitons souligner le caractère novateur dont Yoshio Mase (Mase, 1999a : 80) a fait preuve concernant les techniques d'analyse et de traitement cartographique quantitatives, des cartes mentales. En effet, cette procédure inspirera quelques décennies plus tard, les travaux de Dennis Preston, pour la mise au point d'un traitement cartographique des données perceptuelles informatisée (*cf.* § IV.4). Les cartes développées par Sibata et puis par Mase, seront successivement appelées cartes en « degree-of-difference » par opposition à celles dites en « little-arrows » (Preston 1999a, 1999b, 2002a, 2002c, 2010a). Ci-dessous, nous souhaitons simplement reporter une des plus célèbres cartes (Figure IV.3.4) représentant un traitement quantitatif des données issues des enquêtes de Mase (1999 : 80).

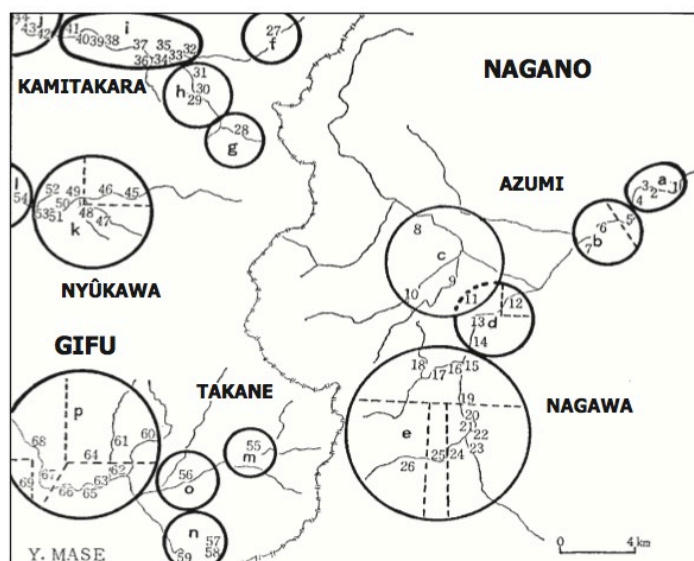


Figure 6.6. The sixteen dialect perception areas (based on responses to Questions A and B)

Figure IV.3.4 - Perception de soixante-dix variétés locales, dans la région Alpine japonaise (Mase, 1999 : 80). On distingue aisément les différentes isoglosses subjectives, tracées par le chercheur. Chaque numéro identifie une localité. Mase octroie un indice numérique (ratio) de similarité ou de différence en fonction des réponses des locuteurs, pour chaque localité. Après avoir pondéré chaque indice, par localité, il trace les isoglosses subjectives.

Les recherches néerlandaises et japonaises illustrées dans cette section représentent une avancée, non seulement dans le domaine méthodologique pour l'étude des frontières linguistiques et dialectales *perçues* par les locuteurs d'une aire donnée, mais aussi dans la prise en considération générale des *frontières linguistiques*, en géolinguistique et en dialectologie (Telmon, 1983 ; Goeman, 1989 ; Iannàccaro, 1995). Afin de mieux comprendre l'enjeu du débat théorique qui entoure cette dernière notion, nous proposons des pistes de réflexions suggérées par Telmon (1983) et reprises par Iannàccaro (1995).

À juste titre, en 1983, Tullio Telmon remarque que lorsqu'on étudie les « frontières/limites » en géolinguistique on peut se référer à deux aspects de ces dernières : (1) les *isoglosses*, qui sont éminemment « statiques »⁸⁸, regroupant et délimitant les phénomènes linguistiques effectifs (Telmon, 1983 : 101) dans une unité représentative qu'est le « point linguistique » ; (2) les *autres* frontières qui, au contraire, reflètent le vécu linguistique des locuteurs, entendues comme « [una] relazione, [una] dialettica, [o un] antagonismo »⁸⁹, permettant au linguiste d'accéder à la délimitation que le sujet a de son vécu linguistique, *i.e.* « limiti del vissuto

⁸⁸ Telmon parle de « frontiera del posseduto » ; nous proposons la traduction suivante, « frontière de ce que l'on possède » (Telmon, 1983 : 101).

⁸⁹ NT : « [une] relation, [une] dialectique, [ou un] antagonisme ».

del portatore del fenomeno stesso »⁹⁰ (Telmon, 1983 : 102). La seconde délimitation, préconisée par l'auteur, se caractérise dans l'identification — reconnaissance de Soi et d'Autrui — des traits linguistiques qu'une personne reconnaît et discerne, à la fois, dans sa propre communauté linguistique⁹¹ ou envers une communauté linguistique externe. Toujours d'après l'auteur c'est dans la délimitation du vécu linguistique, que les (géo)linguistes « [possono] ricostruire le mappe mentali della comunità che sono l'esatto corrispondente spaziale dei loro repertori linguistici »⁹² (Telmon, 1983 : 102). En partant de ce présupposé, le constat, émis par Telmon (1983) et repris plus tard par Iannàccaro (1995), permet de démontrer que la géolinguistique s'est historiquement intéressée aux limites linguistiques statiques (*i.e.* les isoglosses) — il suffit de penser aux entreprises des atlas linguistiques nationaux —, plutôt qu'aux frontières interactionnelles entre individus ou communautés linguistiques (Telmon, 1983 : 102). Il est vrai aussi, que le caractère « subjectif » d'une représentation en isoglosses — telle qu'elle est conçue en géolinguistique ou dans un Atlas Linguistique de première et de deuxième génération —, met en exergue un type d'interprétation des phénomènes linguistiques.

Dans le milieu des années 2000, certains spécialistes se sont concentrés sur une approche *cognitive* de l'espace linguistique, pour représenter les diffusions transfrontalières⁹³ des phénomènes linguistiques : les études de Auer (2005) et de Preston (2005) ont permis de considérer les frontières géopolitiques comme des constructions cognitives propres aux communautés vivant dans les régions frontalières. C'est alors, que ces linguistes se sont intéressés davantage à l'image qu'ont ces communautés de leurs « limites » géographiques. En outre, ces modèles cartographiques mis au point par ces linguistes, ont permis de dépasser la cartographie géolinguistique initiée par les atlas (Auer, 2005).

IV.4 Dennis R. Preston : l'étude des *attitudes*

Les premiers intérêts que Preston (1981) nourrit en DP se focalisent sur un projet de cartes mentales « dessinées à la main » par les participants aux enquêtes — *hand-drawn maps* —, et questionnent la notion de *frontière linguistique subjective*. Dans ce travail il s'agit de mesurer « le poids des représentations linguistiques » qui croît, d'après l'auteur, lorsqu'il y a correspondance entre les perceptions linguistiques (subjectives) des locuteurs d'une aire et les productions linguistiques

⁹⁰ NT : « accéder aux limites du vécu du porteur [*i.e.* locuteur] dudit phénomène [linguistique] ».

⁹¹ Dans un rapport individu-groupe.

⁹² NT : « [peuvent] reconstruire les cartes mentales d'une communauté, qui constituent les justes correspondants spatiaux de leurs répertoires linguistiques ». Cf. Iannàccaro (1995 : 96).

⁹³ Diffusions de traits se trouvant à cheval entre deux frontières géopolitiques, nationales.

(objectives) enregistrées par les linguistes (Preston, 2002a : 69-75). Ainsi, pour sonder la perception des variétés régionales d'anglais américain d'une population —celle du Michigan—, l'auteur demande aux participants de dessiner et de labelliser, sur un croquis des Etats-Unis, les zones où différents parlars existent, comme le montre la figure IV.4.1 qui suit.

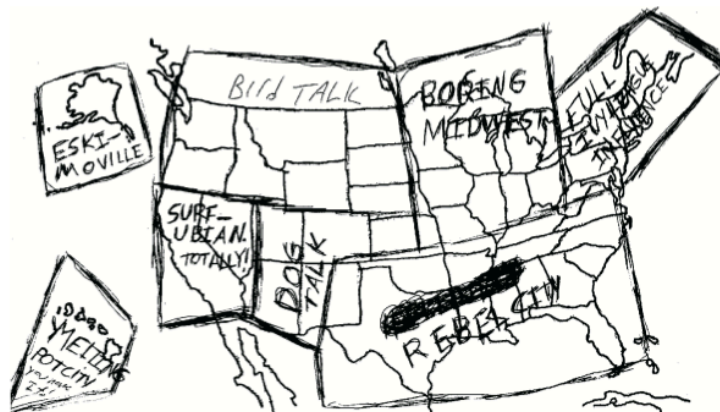


Figure 22.1. A Michigan hand-drawn map

Figure IV.4.1 - Exemple de hand-drawn map recueillie par Preston en 1981 (Preston, 1999 : 362).

L'auteur considère que l'idée de labelliser des aires perçues par les locuteurs constitue une véritable innovation dans le domaine de la DP, bien que ces travaux aient débuté initialement en géographie (Rowntree, 1997) et en géographie culturelle (Guld & White, 1974 ; Preston, 2002a : 69) : cette technique permet de faire émerger un grand nombre de stéréotypes culturels. Le but ultime de ces recherches étant d'observer les *taxonomies* et les *stéréotypes populaires*, ainsi que les processus d'identification adoptés par les participants (Preston, 2002a : 70). Pour le traitement et l'analyse de ces cartes, Preston & Howe (1987) développent un logiciel qui permet un examen quantitatif des frontières linguistiques subjectives : le programme permet de sélectionner un nombre de locuteur parmi la totalité — en termes de pourcentage — et de donner une estimation quantitative — une tendance — des représentations cognitives et spatiales des participants. En se concentrant sur plus de 200 locuteurs originaires du sud du Michigan et du sud de l'Indiana, Preston illustre, via le logiciel, des tendances concernant les perceptions des participants envers les variétés linguistiques américaines, dans la partie méridionale des Etats-Unis. Cette procédure, non seulement a le mérite de mesurer les perceptions, mais elle permet de dégager deux généralisations sur la notion d'*isoglosse subjective*, qui dirigent l'approche théorique et méthodologique de Preston (2002a : 71-72) : *i*) l'importance de quantifier un *noyau* ou une *aire*

*perceptuelle commune*⁹⁴ (région, état, localité, etc.) au sein des perceptions recueillies ; *ii*) l'influence de la diffusion spatiale des perceptions collectées dans une aire donnée, soit-elle organisée⁹⁵ ou irrégulière. Or, dans l'étude de 1981, l'auteur mesure que 94 % des locuteurs du Michigan perçoivent *une aire perceptuelle commune*, située au sud du territoire américain ; ensuite, 61% de ces mêmes locuteurs perçoivent une seconde *aire commune*, située dans le région des Grands Lacs ; et, pour finir, le 54% d'entre eux, en perçoivent une troisième, située au nord-est des États-Unis (Preston, 2002a⁹⁶ : 73). Ceci est ce que Preston appelle « le poids des représentations linguistiques » et c'est, d'après lui, ce sur quoi l'analyse quantitative des données sur les *isoglosses subjectives* devrait mettre l'accent.

Après avoir recueilli des informations sur une *aire perceptuelle stable* et sur le poids des *représentations linguistiques* ainsi que leur diffusion dans une zone donnée, Preston considère qu'il est souhaitable de procéder à un ensemble de questions, organisées par exemple sous forme de questionnaire⁹⁷, relatives aux problématiques examinées et aux résultats mis en avant par les *hand-drawn maps* (Preston, 2002a : 74). Ainsi, il soutient la nécessité de comparer le traitement et l'analyse des cartes mentales avec les représentations cartographiques effectives des linguistes : d'après lui, les premières (subjectives) seraient davantage importantes si elles correspondaient aux secondes (objectives) (Preston, 2002a : 73). Nous rajoutons que l'inverse serait tout aussi important, d'un point de vue linguistique, notamment dans le cas où des facteurs extra-linguistiques pourraient gouverner les représentations des frontières linguistiques, des locuteurs, comme l'ont montré les études japonaises de Sibata (1999)⁹⁸.

Les travaux entrepris par Preston dans les années 1985-1996, s'inscrivent dans la lignée des cartes *degree-of-différence* japonaises, où l'auteur reprend les techniques de traitement et d'analyse quantitative des données perceptuelles. Dans ce cadre, Preston s'intéresse à nouveau à la perception des frontières linguistiques des variétés de l'anglais américain, chez des locuteurs du Michigan (Preston, 1993a, 1993b, 1996) et de l'Indiana méridional (Preston, 1989, 1993a, 1993b, 1996) : cette fois, l'objectif est d'observer la valeur du savoir populaire —*folk knowledge*— dans la prise en compte des frontières linguistiques subjectives (Preston, 2002a : 66). Ainsi, sur les traces de Mase (1964), il enquête sur quatre niveaux de perception de similarités et de différences entre

⁹⁴ Cette dénomination est la nôtre ; Preston parle tout simplement de « core of a region », sous-entendu, « perceived » (Preston, 2002a : 71).

⁹⁵ Dans le cas des recherches de Preston (1981) : la diffusion spatiale des phénomènes linguistiques perçus était de type concentrique.

⁹⁶ Repris aussi dans Preston (2002b : 52-53) et Preston (2010a : 93).

⁹⁷ Dans les faits, c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons les « cinq points de Preston » (*cf.* § IV.2.2).

⁹⁸ *Cf.* § IV.3.

les parlers des États-Unis : il interroge des informateurs du Michigan pour que ces derniers reconnaissent et identifient les variétés linguistiques sur la totalité du territoire des États-Unis. Comme chez Mase (1964, 1999a, 1999b), la comptabilisation des réponses s'effectue de manière quantitative et à chaque réponse d'un participant est octroyé un indice numérique (un ratio) de sorte à pouvoir quantifier, à la fois de manière individuelle et collective. L'image IV.4.2 qui suit (Preston, 2002a : 67), illustre le traitement statistique effectué par l'auteur : les quatre tramages utilisés sur la carte, se réfèrent respectivement aux quatre niveaux de perception entre parlers — niveaux 1 (similitude), niveaux 2 à 4 (différence progressive) — (Preston & Howe, 1987).

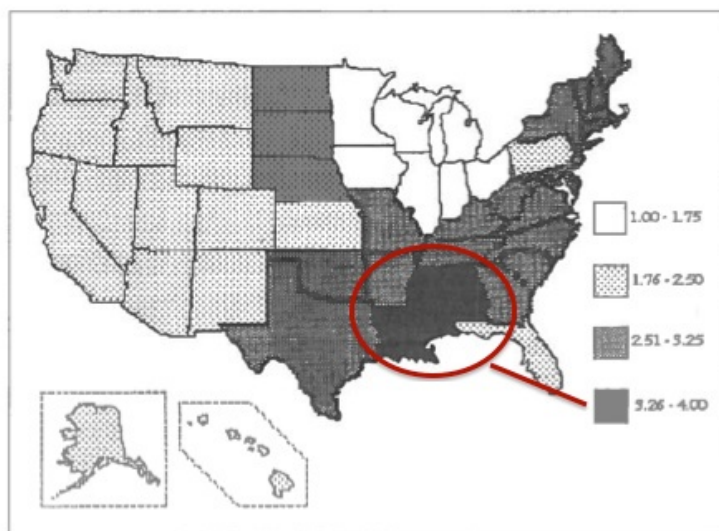


Figure 6. Mean degree of difference ratings for MI respondents (N=147).

Figure IV.4.2 - Exemple de traitement et analyse des cartes mentales en degree-of difference issu des travaux de Preston (2002a : 67 ; Preston, 1996).

Les résultats obtenus démontrent que les locuteurs du Michigan sont parfaitement conscients d'une différence linguistique entre leur variété d'américain et celles parlées dans la partie sud-est des États-Unis, où l'on enregistre les niveaux 3 et 4 de reconnaissance : d'après Preston (2002a : 67), les participants identifieraient un *noyau perceptuel commun* totalement distinct de leur variété, situé au sud du continent auquel ils affectent le niveau 4 de reconnaissance (*i.e.* intelligiblement différent), que nous avons entouré en rouge sur la figure IV.4.2. D'un point de vue méthodologique, dans ces travaux (Preston, 2002a : 68), qui se démarquent des recherches pionnières présentées au § IV.3, le linguiste adopte une approche sociolinguistique, en sélectionnant des locuteurs d'âges et de genres différents dans une même aire ou pour un même

point linguistique, en s'écartant de l'approche dialectologique traditionnelle anglo-saxonne⁹⁹ suivie au Japon, qui prévoit un informateur NORM par localité¹⁰⁰ (Chambers et Trudgill, 1998 : 29) ; en outre, il considère que son étude se base sur une évaluation des similarités et différences entre parlars à échelle nationale, et non régionale ou subrégionale ; finalement, il essaye de dégager des tendances classificatoires et de faire émerger des généralités sur les perceptions recueillies au travers d'analyses multidimensionnelles¹⁰¹ ou en *clusters* (Preston, 2002a : 66-68). Nous remarquons que, vers la fin des années 1990, les recherches européennes de Kuiper (1999), en France, et de Dailey-O'Cain (1999), en Allemagne, s'ancrent sur ces mêmes approches théoriques, méthodologiques et sur les mêmes traitement cartographiques —*i.e. hand-drawn map* et cartes en *degree-of-difference*.

Fort des résultats obtenus aussi bien dans les travaux de *hand-drawn maps* que dans ceux de *degree-of-difference*, Preston inaugure une nouvelle approche sur l'étude des *attitudes* linguistiques aux États-Unis : pour cela il adopte des postulats théoriques et méthodologiques variés que nous essayons de retracer ici. L'auteur observe, tout d'abord, que la question des jugements positifs et négatifs sur les langues régionales aux États-Unis, émerge lorsque les participants aux enquêtes labellisent ces variétés-mêmes (Preston, 2002a : 75). Ce phénomène sous-tendrait le rapport existant entre une langue standard dominante et les différentes langues régionales/non-standards, dans une aire linguistique où la notion de langue « correcte » et « agréable » est bien présente et se constate à peu près partout (*cf.* Preston, 2002b, 2010a). À partir de cette vérification, il décide de s'inspirer des recherches menées en psychologie sociale du langage (Lambert & al. 1960) et en sociolinguistique (Labov 1966, 1972 ; Graff, Labov & Harris 1986), dans les années 1970, et de revaloriser les modèles théoriques proposés par Ryan & Giles¹⁰² (1982) et par Milroy & McClenaghan (1977). Sans rentrer dans les détails de ces études nous rappelons que, non seulement elles intègrent des considérations *folks* à l'étude du langage, mais aussi qu'elles font émerger des modèles spécifiques (ou tendanciels) de comportements des locuteurs vis-à-vis des langues régionales (américaines) de la langue standard. D'autre part, nous notons que Preston se réfère souvent aux notions d'*insécurité linguistique*, de *covert prestige* et d'*overt prestige* de Labov (1966 et 1972), qui lui permettent d'expliquer les résultats de ses recherches et de motiver l'intérêt de ses

⁹⁹ Nous considérons que l'approche dialectologique anglo-saxonne (Chambers & Trudgill, 1998) diffère de l'approche dialectologique issue de la linguistique romane.

¹⁰⁰ On rappelle que les travaux japonais en *degree-of-difference* adoptent l'approche traditionnelle anglo-saxonne dite NORM, pour la sélection des informateurs : ce terme signifie *nonmobile, older, rural male*.

¹⁰¹ « *Multidimensional scaling* » (Preston, 2002a : 68). Un exemple de traitement cartographique qui reflète ce type d'analyse est la figure IV.3.4 au § IV.3.

¹⁰² Recherches qui peuvent être classées, aujourd'hui, comme appartenant aussi bien aux secteurs de la psycholinguistique que de la sociolinguistique (Ryan, Giles & Sebastian 1982 ; Paltridge & Giles 1984).

travaux. En outre, il renvoie à la dimension affective (psychologique) qui compose la labellisation et l'étiquetage — *i.e.* stéréotypes — des langues par les non-linguistes, en s'inspirant des travaux de Giles (Giles & Powesland, 1975 ; Giles, 1977 ; Ryan & Giles, 1982 ; Paltridge & Giles, 1984). Le linguiste se réfère aussi à la conception de l'*observer's paradox* (*paradoxe de l'observateur*) suggérée par Labov (1972)¹⁰³, qui constitue la base des techniques d'enquêtes et du rapport enquêteur-informateur que l'auteur développe en DP, et à la *Matched Guise Technique*¹⁰⁴ (Lambert et al., 1960) ou à un *test de reconnaissance*, largement adopté dans le domaine des *language attitudes* (Milroy & McClenagh, 1977) et réadapté par le linguiste.

Grâce aux approches théoriques ci-dessus, les travaux de Preston en DP mettent en évidence, aussi bien les aires où émerge une forte *insécurité linguistique* aux États-Unis (*i.e.* Michigan et Indiana), que les aires où une variété linguistique régionale est considérée comme la moins prestigieuse (au sud de l'État de New York). Le linguiste corrobore ainsi les thèses de Giles, selon lesquelles les américains considèrent comme « agréable » une variété linguistique régionale (ou locale) qui se trouve en *insécurité linguistique*, alors qu'une variété standard, jugée linguistiquement « correcte », est associée à des affects hostiles tels que la froideur, la distance ou la mal-amabilité (Preston, 2002a : 75-81 ; Preston 2010a : 91-94).

Comme dernier volet de recherche, le linguiste se concentre sur l'étude des labels linguistiques qui émergent des cartes mentales, pour baser son approche sur l'étude de la perception des variétés régionales d'anglais-américain. Pour se faire il s'inspire des techniques méthodologique, et d'analyse géostatistique multifactorielle, développées dans les recherches dites de *dialect image*, nées au Japon et en Grande-Bretagne, dans les années 1980-1990 (*cf.* Inoue, 1999a, 1999b ; Long, 1999a, 1999b ; Preston, 1999b, 2002a, 2002b, 2010a ; Montgomery, 2007).

Nous effectuons, ici, une brève parenthèse pour illustrer les objectifs communs aux recherches de Preston, aussi bien dans le domaine des *dialect images*, que dans celui des « labels linguistiques », en citant Fumio Inoue (1999a) :

¹⁰³Preston s'appuie, en outre, sur les travaux de Weinreich, Labov & Herzog (1968, 1972), Graff, Labov & Harris (1986).

¹⁰⁴Cette technique développée par Lambert et ses collaborateurs, au cours des années 1960, permet d'étudier les *attitudes* et les comportements linguistiques. Elle s'applique par approche indirecte —opposée à la soumission de questionnaires ou aux interviews linguistiques— et vise à faire écouter aux participants une série d'enregistrements dans des variétés linguistiques qui intéressent les scientifiques, tout en demandant aux informateurs d'exprimer leur propre opinion sur les personnes qui parlent. Les informateurs jugent les textes entendus en se basant sur une échelle de Likert (1932) et sur des couples d'adjectifs, pour évaluer les degrés d'entente ou de désaccord que le participant nourrit envers les parlars qu'il écoute dans l'enregistrement. Par ailleurs, les résultats de Lambert et al. (1960) montrent que les *attitudes* analysées au travers de ces classements sont *de facto* des jugements et qu'ils dépendent de la manière dont les informateurs perçoivent chacune des variétés qu'ils ont entendues.

« The topic of this study, *dialect image*, can be defined as the socio-psychological image of a (geographical or social) dialect. The study of *dialect images* can be approached through a quantitative method which is similar to the Semantic Differential Method (Osgood, Suci, and Tannenbaum, 1957). » (Inoue, 1999 : 147 ; l'italique est le nôtre).

L'étude des *dialect images* se consacre exclusivement à l'observation de la *connaissance populaire* qui définit et identifie les traits caractéristiques de variétés linguistiques géographiquement reconnues par les participants aux enquêtes, tout en considérant le dialecte comme un phénomène social, caractérisé par un (ou plusieurs) aspect(s) émotionnel(s) :

« As the study of *dialect images* is concerned with practical (social) problems, this study is also part of *applied dialectology*. [...] A dialect is not only an abstract entity for intellectual communication; it has also an emotional aspect, and it should be treated as a social phenomenon. » (Inoue, 1999 : 147 ; l'italique est le nôtre).

De ce fait, la perspective de recherche, soulignée par cet extrait rejoint celle de Preston concernant l'étude des labels linguistiques. L'objectif commun à ces deux travaux est de répertorier la représentation linguistique — en d'autres termes, *l'image* — qu'ont les habitants d'une langue régionale ou locale dans une zone donnée (Preston, 1999 ; Inoue, 1999a, 1999b ; Long, 1999a, 1999b ; Montgomery, 2007, 2012). Nous souhaitons cependant ajouter, comme d'autres l'ont fait avant nous (Jewell, 2015 : 4), que si les études des labels linguistiques, et par conséquent des *attitudes* linguistiques, sont fortement dépendantes de la méthodologie et des approches théoriques adoptées par les linguistes, elles permettent de dégager des modèles psycholinguistiques qui mettent en exergue les facteurs influençant les perceptions (âge, classe socio-professionnelle, ethnicité et exposition aux médias).

D'un point de vue méthodologique et dans les recherches des *attitudes* linguistiques, Preston travaille sur les *labels* les plus fréquemment utilisés par ses informateurs lors de leur compilation des cartes mentales (Preston, 1999b : 362-373), comme l'illustre la Figure IV.4.1 précédente, dans le cas des informateurs du Michigan. Pour cela, il sélectionne ainsi douze paires de mots ou d'adjectifs (Preston, 1999b : 363), qui ressortent des données d'enquêtes, en les resoumettant aux participants : ces derniers sont amenés à les utiliser pour « juger et étiqueter » douze parlars régionaux sur le territoire global des Etats-Unis. De plus, la tâche combine les jugements de valeurs, à une échelle de Likert.

Afin de comprendre les détails méthodologiques des travaux sur les *labels*, ainsi que le mode opératoire utilisé par le linguiste, nous choisissons de reporter les instructions soumises aux participants, ci-dessous :

« Instructions

This map shows where many people from southern Michigan believe speech differences are in the U. S.. We will give you a list of descriptive words which local people have told us could be used to describe the speech of these various regions. Please think about twelve of these regions, and check off how each pair of words applies to the speech there.

For example, imagine that we gave you the pair “ugly” and “beautiful”

ugly _____ beautiful
a b c d e f

You would use the scale as follows:

- If you very strongly agree that the speech of a region is “ugly,” select “a.”
- If you strongly agree that the speech of a region is “ugly,” select “b.”
- If you agree that the speech of a region is “ugly,” select “c.”
- If you agree that the speech of a region is “beautiful,” select “d.”
- 1. If you strongly agree that the speech of a region is “beautiful,” select “e.”
- 2. If you very strongly agree that the speech of a region is “beautiful,” select “f.”

Use the op-scan form (and the numbers on it) for all answers.

1. First, please tell us your sex

- a. female
- b. male

Go on to Region 1 (which begins with Question 2 on the next page). Refer back to the map on this page whenever you like.

Thank you very much for your cooperation. » (Preston, 1999b : 363-364).

Après avoir collecté les données, le linguiste effectue des analyses multifactorielles (à la Spearman) à différents niveaux, pour élaborer un modèle des représentations psycho-socio-linguistiques des participants du Michigan, au sujet des variétés d’anglais-américain régionales. Sans rentrer dans les détails des analyses et des résultats, longuement et soigneusement décrits par l’auteur dans de nombreux articles (Preston, 2002a : 81-94 ; Preston, 2002b : 54-61 ; Preston, 2010a : 94-96), nous décidons d’exposer un traitement statistique parmi d’autres et de l’intégrer dans une réflexion globale, sur les *attitudes* linguistiques. Dans la première étape du traitement des données, par exemple, le linguiste réduit les paires de mots soumises aux participants, en regroupements principaux qui, en d’autres termes, représentent les tendances majeures de jugement linguistique dans l’aire. Ces regroupements, au nombre de deux, reflètent les jugements en termes de « standard/non-standard » (groupe 1) et « amical/hostile » (groupe 2) : ils constituent, pour l’auteur, les deux modalités évaluatives adoptées par les participants du Michigan pour désigner les variétés régionales d’anglais-américain des États-Unis. Ces dimensions, par ailleurs, renvoient aux critères soulevés, dix ans auparavant, par Ryan, Giles &

Sebastian (1982 : 8-9), sur le jugement populaire d'une langue : à savoir, que les non-spécialistes évaluent une langue américaine, en termes de « *statut social* » et de « *solidarité de groupe* ».

Dans l'étude des *attitudes* linguistiques, les analyses multifactorielles des *labels*, sont nombreuses et de nature très variées, puisqu'elles contribuent à l'élaboration de modèles psycholinguistiques : cependant, elles font unanimement référence aux travaux de Osgood, Suci & Tannenbaum (1957)¹⁰⁵ qui ont ouvert la voie dans le secteur. Néanmoins, dans les travaux de Preston, tout comme dans les travaux de *dialect image*¹⁰⁶, il est possible d'effectuer des traitements géostatistiques, afin d'illustrer une distribution géographique, tendancielle, des jugements linguistiques préalablement analysés.

Ce que nous retenons des études des *attitudes* et des labels par Preston, c'est que les participants étiquettent les régions et les zones considérées comme *cognitivement réelles*, puisqu'on leur demande d'étiqueter douze régions sur la totalité du territoire des États-Unis, avec douze paires d'adjectifs (Preston, 1999b : 369). En second lieu, l'auteur démontre que les participants évaluent des aires pour lesquelles la notion de variété régionale a un *statut linguistique populaire*¹⁰⁷ (Preston, 1999b : 369), qui, rajoutons-nous, répond à un *savoir linguistique*, à la fois *idéologique* et dérivé de l'expérience (*cf.* Schlieben-Lange, 1982b). Dans ce cadre, nous soulignons que le linguiste entend se démarquer de la *Matched Guise Technique* (Lambert et al, 1960) originelle, en y démontrant les limites : lorsqu'on soumet à l'évaluation des participants des enregistrements linguistiques, ces derniers peuvent ne pas reconnaître les variétés linguistiques proposées par les linguistes, ou ne pas disposer d'une représentation linguistique claire du parler en question. Ainsi, par le biais de l'étude des labels, le linguiste propose une autre alternative à l'étude des *attitudes* et démontre, par la même occasion, que son approche peut permettre d'affiner davantage les recherches menées en psychologie sociale du langage et en sociolinguistique, mais aussi sur la perception des variétés régionales d'anglais-américain (Preston, 2002a : 93-97 ; 2002b : 40-43 ; 2010a).

¹⁰⁵ Il s'agit de la *Méthode Différentielle Sémantique* de Osgood, Suci & Tannenbaum (1957).

¹⁰⁶ Dans les travaux japonais et anglo-saxons (Inoue, 1999a, 1999b ; Long, 1999a, 1999b), les chercheurs regroupent le territoire en aires dialectales effectives, en sélectionnant des paires de mots qui « représentent socio-psychologiquement » chaque aire, choisis parmi une liste 200 mots/adjectifs. Le nombre de mots sélectionnés (de 9 à 13 en général) caractérise, non seulement chacune des zones étudiées, mais aussi les phénomènes linguistiques propres à chaque variété, en servant de base au classement des différents parlers par « image » pour le traitement des résultats. Les participants étiquettent les variétés enquêtées en utilisant les mots proposés par les scientifiques et, ainsi, jugent les variétés linguistiques. Pour finir, lors du traitement des étiquetages, chaque parler est composé de deux images placées sur un repère orthonormé : une image placée sur le plan horizontal, et l'autre sur le plan vertical. Chaque variété est, donc, projetée en fonction des deux dimensions, émotive ou cognitive, qui forment une image. Ensuite, chaque image est transposée sur une carte géographique pour visualiser sa distribution dans un espace géographique.

¹⁰⁷ Preston parle de « *folk-linguistic status* » (Preston, 1999b : 369).

Comme le montrent les nombreuses publications de l'auteur (Preston, 1999a, 1999b, 2002a, 2002b, 2002c, 2010a, 2010b, 2011), les travaux se développent essentiellement dans l'étude des *attitudes* linguistiques, ayant pour objectif d'explorer la perception des non-spécialistes sur la variation linguistique de l'aire des États-Unis. Le linguiste insiste, par ailleurs, sur la nécessité de comparer les résultats perceptuels subjectifs, récoltés dans les *labels* et dans les cartes mentales, avec les données linguistiques effectives, dans le but de confronter les deux niveaux d'observation des phénomènes linguistiques. L'observation des degrés classificatoires de la linguistique *folk* conduit Preston au développement d'une théorie sous-jacente. Autour des années 2000, Niedzielski et Preston (2000 : 371) et Preston (2002b : 64)¹⁰⁸ proposent un modèle prototypique de *folk theory of language* (FTL), qui entend illustrer la « théorie linguistique des non-linguistes » ; cette perspective fait écho à la *linguistic theory of language*, comme l'illustre bien la Figure IV.4.3 ci-dessous.

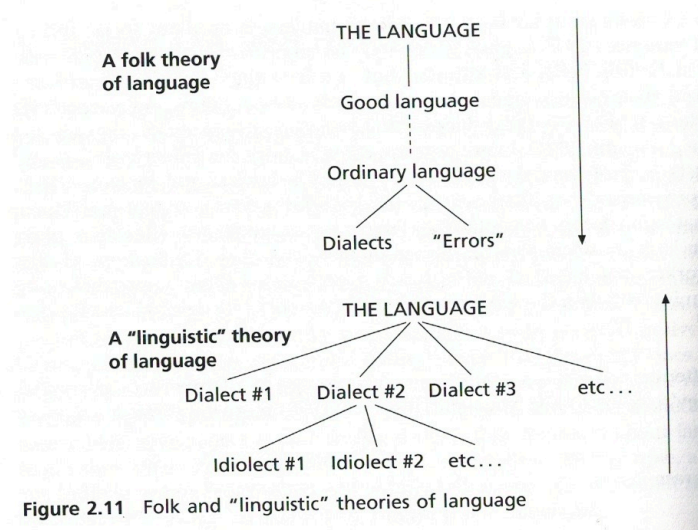


Figure IV.4.3 - La folk linguistic theory of language et la linguistic theory of language de Preston (2002b : 64).

Nous rajoutons que le schéma FTL s'applique à la perception de la variation de l'anglais-américain des États-Unis et découle directement des travaux effectués sur ce territoire. On note, ainsi, une différence entre l'étude scientifique des phénomènes linguistiques et la vision des non-spécialistes sur ces derniers : alors que, dans le premier cas prévalent les aspects descriptifs horizontal et vertical de la variation, dans le second s'articule une échelle perceptuelle de valeurs, strictement verticale, allant de la norme à l'erreur linguistique.

¹⁰⁸ Il s'agit du chapitre « Language with Attitudes » (Preston, 2002b : 64) paru dans *The Handbook of Language Variation and Change* (Chambers, Trudgil & Schilling-Estes, 2002).

Aux USA la DP représente un intérêt réel pour les acteurs des disciplines de terrain, tels que les enseignants de langues : les applications des recherches précitées — entre autre celles de Preston, 2002 ; Niedzielski & Preston, 2000 — ont permis de développer des techniques et des outils précieux pour la didactique des langues dans la plupart des états américains.

IV.5 Les recherches en Italie

Les approches théoriques et méthodologiques de DP développées en Italie, sont le reflet de nombreuses orientations scientifiques caractéristiques, aussi bien de la sociolinguistique et de la psycholinguistique, que de la géolinguistique et de l'ethnolinguistique. Mais dans ce panorama, s'intègrent aussi des applications directes de l'ethnographie communicationnelle (Gumperz, 2000 [1968] ; Gumperz & Hymes, 1972) ou des techniques de cartographie linguistique. Les perspectives socio- et géolinguistiques des travaux italiens évoluent dans une complémentarité scientifique qui atteint son point culminant dans le domaine de la DP, comme en témoignent les études que nous allons exposer ci-dessous.

Le panorama de ce secteur de recherche s'articule en trois orientations : *i*) prédominance ethnographique et géolinguistique (*cf.* § IV.5.1) ; *ii*) reconstruction historique des faits linguistiques¹⁰⁹ (*cf.* § IV.5.2) ; *iii*) approche sociolinguistique, intégrant une perspective ethnographique communicationnelle (*cf.* § IV.5.3). À l'intérieur de ces orientations se déclinent, respectivement, les recherches menées pour l'*Atlas Linguistique et Ethnographique du Piémont Occidental* (ALEPO), dans les Alpes centrales et orientales, et enfin, pour l'*Atlas Linguistique de Sicile* (ALS). Ces travaux ont contribué à cinq avancées scientifiques majeures portant, d'abord, sur la réflexion théorique et épistémologique autour de la notion de DP, ainsi que l'éventuelle autonomisation disciplinaire de cette dernière ; ensuite, sur la mise en place d'un protocole d'enquête défini, basé sur des questionnaires ciblés, des *tests de reconnaissance*¹¹⁰ et des travaux de cartes mentales ; sur la théorisation de la notion de *conscience linguistique* (CL) ; sur le développement de la représentation cartographique des données qualitatives et quantitatives « perceptuelles » et finalement, l'observation de l'adéquation entre espace géographique vécu et pratiques linguistiques.

¹⁰⁹ Ainsi qu'à la cartographie de ces derniers.

¹¹⁰ *Matched Guise Technique* (Lambert et al., 1960).

IV.5.1 Les recherches dans le Piémont occidental

À partir des années 1980, fort de l'héritage scientifique laissé par Benvenuto Terracini et Corrado Grassi, le Centre de l'*Atlas Linguistique et Ethnographique du Piémont Occidental* (ALEPO) décline ses orientations scientifiques, aussi bien sur l'approfondissement du concept de CL (Terracini, 1963), que sur l'utilité d'adopter différentes approches¹¹¹ vouées à la description des phénomènes linguistiques, comme le suggérait Grassi (Grassi, 1958, 1968 ; Grassi, Sobrero & Telmon, 1997, 2003). Par ailleurs, à Turin, les exigences de recherche et les différents matériaux collectés dans l'ALEPO (Canobbio & Telmon, 1993 ; Canobbio, 1995, 2004, 2013 ; Canobbio & Raimondi, 2002), ainsi que l'intérêt nourri envers les « opinioni e i pensieri linguistici dei locutori »¹¹² (Telmon, 1988b, 1990 ; Telmon, 2000 : VIII), instillent — outre le désir d'une autonomisation disciplinaire — le besoin d'une réflexion théorique globale, épistémologique et méthodologique en DP. À ce propos, le Congrès intitulé *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia percezionale all'alba del nuovo millennio*, (Bardonnèche, 2000¹¹³) a offert l'occasion à différents chercheurs d'exprimer ces nécessités. À cette occasion Tullio Telmon souhaite

« [...] cercare di affidare al Convegno, il compito di darsi un aspetto "fondativo" in relazione con la *Dialettologia percezionale*, o comunque di saggiare le possibilità di estensione, gli apparentamenti, l'autonomia epistemica e metodologica¹¹⁴ » (Telmon, 2002a : IX ; l'italique est le nôtre).

Avant d'expliquer en quoi la terminologie « dialectologie perceptionnelle¹¹⁵ » (DPz), adoptée par l'auteur (*i.e. dialettologia percezionale*), diffère du terme « perceptuelle¹¹⁶ », nous reportons, ci-dessous, la proposition qu'a faite le linguiste au sujet de l'encrage disciplinaire de la DPz :

« [la dialettologia percezionale è] un ramo della dialettologia che si prefigge di studiare la *percezione* dei parlanti nei confronti di ogni *fatto linguistico* che li concerne, sia esso relativo alla propria parlata o a quella degli altri ; o sia relativo alla *variazione interna*

¹¹¹ Nous faisons allusion aux secteurs disciplinaires de la géolinguistique (et de la dialectologie), de la sociolinguistique, sans oublier les niveaux d'études phonétique phonologique, sémantique, morpho-syntaxique et prosodique.

¹¹² NT : « opinions et les pensées linguistiques des locuteurs. ».

¹¹³ Et publié en 2002 (Cini & Regis, 2002).

¹¹⁴ NT : « [...] essayer d'attribuer au Congrès, le devoir de se donner un aspect "fondateur" en relation avec la Dialectologie perceptionnelle, ou au moins d'en sonder les possibilités d'extension, les liens de parenteté, l'autonomie épistémique et méthodologique ».

¹¹⁵ Néanmoins, l'auteur n'hésite pas à utiliser aussi l'appellatif *dialectologie subjective*, qui renvoie aux travaux de Terracini (Terracini, 1963 ; cf. Telmon, 2002b).

¹¹⁶ L'auteur préfère l'adjectif « perceptionnelle » à « perceptuelle » : il s'agira d'expliquer le choix du linguiste et de montrer ce que cette terminologie met en exergue.

della propria parlata o di quella del proprio repertorio [...] »¹¹⁷ (Telmon, 2002a : VI ; l'italique est le nôtre).

Ainsi, à la différence de Dennis R. Preston¹¹⁸ (1999a : xxv), Tullio Telmon considère la DPz comme une « branche de la dialectologie¹¹⁹ », dont l'objet d'étude est la « perception qu'ont les locuteurs des faits linguistiques qui les concernent ». Dans un deuxième temps, l'auteur envisage deux sous-thématiques majeures, à l'objet de recherche initiale (Telmon, 2000 : VI) : l'étude de la perception qu'ont les locuteurs des phénomènes linguistiques relatifs aux parlars locaux d'une aire (on parle ici de « *perception de la variation linguistique externe* ») et l'analyse de la perception des locuteurs à propos de la *variation interne* de leurs parlars ou des parlars de l'aire examinée (*i.e.* différents usages, idiolectes... : on parle alors de « *perception de la variation linguistique interne* »)¹²⁰.

Quant au cadre disciplinaire de la DPz, Telmon rappelle que la caractéristique principale de la dialectologie, depuis qu'elle est née, est la collecte des matériaux linguistiques *à la source*, en d'autres termes, *in vivo*, donc auprès du locuteur (Telmon, 2002a : IX-X). La dialectologie romane traditionnelle veut que, lorsque le linguiste demande à son interlocuteur quelles sont les désignations d'un référent, les requêtes s'appuient non seulement sur le fait que le locuteur représente la communauté linguistique à laquelle il appartient, mais aussi sur le fait que le référent auquel le chercheur fait allusion soit identique à celui de son interlocuteur qui propose la désignation du référent dans son parler local (Telmon, 2002a : X). Ce constat illustre que le non-linguiste n'est pas un simple « informateur », énonçant ce qu'il connaît de sa langue, mais plutôt un « *transmetteur linguistique de ses propres connaissances* » : la réalité qui entoure le témoin interrogé n'est que le fruit de sa propre interprétation, filtrée par le langage¹²¹ (*ibidem*). Cette vision ethnoscientifique de la relation informateur-enquêteur illustrée par le linguiste renvoie aux études dialectologiques *terraciniennes*¹²² (Terracini, 1913, 1922, 1929, 1957, 1960, 1963) et notamment à l'analyse minutieuse de ce rapport au sein des enquêtes dialectologiques de terrain proposée par Terracini. Ce dernier propose de considérer la relation en termes de *sentiment intuitif* du premier

¹¹⁷ NT : « [la dialectologie perceptionnelle est] une branche de la dialectologie dont l'objectif est l'étude de la *perception* des locuteurs concernant chaque *fait linguistique* qui les concerne, relatif à leur parler ou relatif aux parlars des autres ; ou encore relatif à la *variation interne* de leur parler ou celle de leur répertoire [linguistique] ».

¹¹⁸ Cf. § IV.1.

¹¹⁹ Sous-entendu « romane ».

¹²⁰ Le premier sous-objet se référant aux phénomènes *interlinguistiques*, relatifs aux dynamiques de contacts entre différents systèmes linguistiques, observés par les non-linguistes ; le second, aux phénomènes *intra-linguistique*, issues des dynamiques de variation internes à un système linguistique.

¹²¹ Iannàccaro (2002a) parle, aussi, des rapports privilégiés « informateur-enquêteur » lors des enquêtes géolinguistiques de terrain : il considère ce rapport comme une « transmission de savoirs ».

¹²² Cf. § IV.1.1.

acteur en vue des phénomènes linguistiques qu'il perçoit et de *degré différentiel de sensibilité perceptive* du second sujet, rigoureusement scientifique. L'interaction entre ces deux niveaux d'analyse, respectivement *subjectif* et *objectif*, constituent l'élément fondateur et la caractéristique principale qui définit les enquêtes de dialectologie, mais aussi celles de DPz (cité dans Telmon, 2000 : XI). Toutefois on peut se demander en quoi ce concept fondateur de la *dialectologie terracinienne* intéresse la réflexion de Telmon sur la DPz et sur ses objets d'étude. Si l'objectivité scientifique de l'enquêteur dépend fortement du degré « d'observation différentielle » dont ce dernier ferait preuve (Terracini, 1963), alors d'après Telmon, le terme *terracinien* « perceptive » soulignerait, non seulement la valeur active de cette sensibilité du dialectologue, mais aussi son opposition avec la perception du locuteur sur les faits linguistiques. Telmon propose que ce type de perception soit l'objet d'étude de la DPz. L'autre raison théorique qui pousse Telmon à opter pour le terme « perceptionnelle », et non « perceptuelle », s'explique par la présence d'une « double perception » qui caractérise et règle les enquêtes linguistiques de terrain : dans une enquête linguistique, le duo « informateur-enquêteur » implique, d'un côté, la perception *objective* du linguistique, et de l'autre, la perception *subjective* du non-linguiste, qui se complètent à deux niveaux différents (Telmon, 2000 : X-XII). Ainsi, Tullio Telmon, en partant de cet aspect fondamental de la dialectologie descriptive, pose les bases théoriques de ce qu'il définit après comme étant la DPz.

La méthodologie adoptée par le groupe de Turin¹²³ se scinde en plusieurs tâches qui peuvent soit se compléter, soit être appliquées séparément, afin d'enquêter sur une ou plusieurs dimensions de la « CL du locuteur ». Notamment, elle repose sur un questionnaire linguistique fondé sur celui de Ajnardi (1999-2000) et de Iannàccaro¹²⁴ (2002a : 251-256), mais aussi des *tests de reconnaissance*, semblables à ceux de la *Matched Guise Technique*, auxquels on associe des travaux de cartographie. Ces protocoles sont complétés par une approche sociologique, qui consiste à sélectionner le même nombre d'informateurs par localités, répartis selon des critères de genre et de tranche d'âge afin de recouvrir au mieux le panorama sociolinguistique de l'aire étudiée¹²⁵. L'approche théorique sous-jacente à cette organisation, part du principe que la perception des locuteurs est composée par une multitude d'aspects, et que, pour cette raison, le matériel recueilli doit être soigneusement organisé et de différente nature.

¹²³ Cf. Telmon, 1988b, 2002a, 2002b, 2002c, 2005 ; Canobbio, 1995 ; Ajnardi, 1999/2000 ; Ajnardi *et al.*, 2002 ; Cini & Regis, 2002, 2005. IDEM

¹²⁴ Le questionnaire de Iannàccaro a été mis en place dans les années 1992-1994. Nous rajoutons, à ce sujet, qu'il s'agit des questionnaires qui ont inspirés notre travail.

¹²⁵ Les chercheurs sélectionnent le même nombre de femme et d'homme dans une même localité, subdivisé en trois tranches d'âge, respectivement 15-30 ans, 30-60 ans et plus de 60 ans, de sorte à rendre compte au mieux des dimensions synchronique, diachronique, diatopique, diastratique et diaphasique de la variation qui sied au panorama sociolinguistique italien.

Les questionnaires turinois réunissent ainsi :

- A. des matériaux perceptuels de type sociolinguistique qui envisagent le répertoire du locuteur comme un ensemble de pratiques et d'usages linguistiques et prennent en compte la spécificité de la variété parlée par le locuteur et l'emploi des différents codes qui le concernent, au quotidien, en s'intéressant au profil sociolinguistique des participants, à leurs habitudes linguistiques, aux sentiments qu'ils manifestent sur la variation *diatopique*¹²⁶, *diachronique*¹²⁷, ainsi qu'aux dimensions variationnelles diaphasique et diastratique des codes utilisés dans l'aire étudiée (Telmon, 2002a : XXI-XXXII ; Cini & Regis, 2005) ;
- B. des matériaux perceptuels de type psycholinguistique qui relèvent de ce qu'on appelle communément la *conscience linguistique* du locuteur et qui permettent d'observer les *sentiments d'appartenance linguistique* (à un(e) groupe/communauté linguistique), le sentiment de *l'altérité linguistique*, mais aussi les développements des stéréotypes et des *blasons* linguistiques élaborés par les locuteurs sur les langues de leurs répertoires ou des autres communautés (Canobbio, 1995) ;
- C. des matériaux perceptuels de type sémantique, interrogeant la perception des locuteurs sur la traductibilité des mots d'un parler local vers la langue nationale italienne¹²⁸ ou sur l'intraductibilité des mots, accompagnés par des questions du type : « Peut-on tout dire dans votre variété ? » (Telmon, 2002a : XII-XV) ;
- D. des matériaux de type cartographique fournis comme réponse à la demande faite au locuteur de dessiner sur une feuille blanche l'emplacement géographique de sa propre localité et des localités environnantes, dans un espace correspondant à l'aire enquêtée (Ajnardi *et al.*, 2002).

Les recherches de Cini & Regis (2005), concernant les matériaux de type A¹²⁹, se rapportent à l'étude des attitudes et des jugements linguistiques des Piémontais, âgés en

¹²⁶ Telmon (2002a : XXX) parle de *perception de la diatopie interne* à la commune de résidence (c'est-à-dire savoir si les habitants d'une commune rendent compte de différentes désignations utilisées dans les hameaux, pour un même objet ou une même notion) et de *perception de la diatopie externe* (*i.e.* être capable de reconnaître qu'un objet ou une notion est désigné différemment dans un village environnant).

¹²⁷ Ce qui signifie, comprendre si les locuteurs constatent le changement dans le temps d'un parler qui a changé dans le temps au sein de la communauté ; s'ils se rendent compte d'une utilisation de la langue qui varie en fonction de leurs interlocuteurs ; s'ils voient évoluer leur parler local dans les années à venir ou pas, etc..

¹²⁸ Et inversement.

¹²⁹ Nous n'oublions pas les recherches de Scaletti (2003-04 ; 2005) qui se concentrent, elles-aussi, sur la collecte de matériaux sociolinguistiques perceptuels.

particulier de 15 à 30 ans, envers le dialecte et la langue nationale¹³⁰ (Cini & Regis, 2015 : 161). Les données recueillies sur 16 jeunes issus de 8 localités distinctes, aux profils linguistiques très différents¹³¹, montrent des attitudes très positives envers les deux langues¹³². Ils ne semblent pas avoir honte du dialecte et se sentent désireux de le parler, même s'ils admettent considérer l'italien comme plus utile et plus facile (Cini & Regis, 2015 : 176) : les chercheurs parlent, à ce propos de *wishful thinking* envers la langue locale. Les associations de mots opérés par les jeunes envers le dialecte renvoient aux valeurs culturelles, traditionnelles, identitaires et familiales (Cini & Regis, 2015 : 166). Malgré ces jugements positifs, les informateurs dressent des pronostics linguistiques assez négatifs pour le futur des parlers locaux dans la région ; 75 % d'entre eux considère que le dialecte disparaîtra dans une décennie tout au plus, en indiquant qu'il reculera face à l'anglais, le français ou, encore, aux langues issues de l'immigration. Les auteurs concluent que si la sympathie des jeunes envers le dialecte est sincère, ils considèrent toutefois ce dernier comme le « cousin pauvre » de l'italien (Cini & Regis, 2015 : 177). Cependant, d'une manière intéressante, les phénomènes perceptifs étudiés rejoignent les recherches sociolinguistiques italiennes : les jeunes piémontais voient la variété locale comme une langue d'un point de vue structurel, mais comme un dialecte¹³³ du point de vue fonctionnel (Cini & Regis, 2015 : 177).

Les données perceptuelles de type psycholinguistique, sous B., se corrélaient au débat sur la *conscience linguistique* (CL) des locuteurs et notamment sur les réflexions métalinguistiques des sujets sélectionnés par les enquêtes. Le travail de Canobbio (1995) illustre parfaitement cette orientation scientifique et s'intéresse aux désignations populaires des variétés locales qui, d'après l'auteure, seraient l'indice du bagage identitaire et culturel des locuteurs du Piémont occidental. Dans le cadre des enquêtes menées sur quarante-deux localités pour l'ALEPO, le groupe de recherche a enquêté sur les dénominations des dialectes dans deux situations distinctes (Canobbio, 1995 : 3-9) : une première, qui ne prédispose pas les sujets à une réflexion métalinguistique, représentée par des questions relatives au champ sémantique du « corps humain » demandant une comparaison entre l'italien et le dialecte ; une seconde situation, dirigée, qui requiert de la part des participants l'utilisation de blasons locaux, ainsi que le nom dialectal de la commune et la dénomination du parler local (Canobbio, 1995 : 6-9). En premier lieu, les participants témoignent d'une forte capacité de réflexion métalinguistique (Canobbio, 1995 : 23) où l'identification

¹³⁰ Pour une meilleure compréhension de la situation sociolinguistique du Piémont, cf. aussi Ferrier (2006) et Cerruti & Regis (2007).

¹³¹ Parmi les seize jeunes interviewés, dix jeunes déclarent avoir d'abord appris l'italien et, ensuite, le dialecte ; quatre, disent avoir appris les deux langues simultanément et les deux derniers ont appris le dialecte avant l'italien.

¹³² De même lorsqu'on leur demande d'effectuer une comparaison de valeurs entre les deux langues.

¹³³ Le terme est ici entendu dans le sens « moins prestigieux » du terme, dans leurs répertoires.

linguistique des informateurs de l'aire semble être caractérisée par des différences entre parlers, et non pas par des similitudes : ceci expliquerait, par conséquent, l'emploi d'étiquettes « identitaires-affectives » pour souligner la distinction entre les langues locales (Canobbio, 1995 : 24). L'auteure propose aussi une réflexion autour des paramètres classificatoires populaires, liés à ces désignations locales, en démontrant qu'ils agissent sur le sentiment d'appartenance et sur les stéréotypages linguistiques, en touchant à la sphère cognitive et psycho-socio-linguistique : dans ce contexte, le terme [pat'wa], anciennement connoté et stéréotypé, ne serait utilisé par les informateurs que par opposition au terme *piémontais*¹³⁴ et ne désignerait que les dialectes *gallo-romans*, *francoprovençaux* ou *occitans* (Canobbio, 1995 : 13-16)¹³⁵. Cette étude paraît déterminante dans le débat de la notion de frontière linguistique, un concept qui met en difficulté les linguistes, mais qui ne semble pas affecter les locuteurs, bien conscients de ce que cela représente (Canobbio, 1995 : 25). Les participants ont une conscience fine de la variation diatopique et leur espace linguistique vécu semble totalement circonscrit (Canobbio, 1995 : 25). Par ailleurs, les cartes géolinguistiques dessinées par les locuteurs remettent clairement en jeu la définition du point linguistique (PL) tel que Terracini l'entendait (Terracini, 1929 ; Terracini, 1981 : 251-253). Pour cet auteur le PL doit être considéré dans une dynamique linguistique continue, synchronique et diachronique à la fois, où des courants de prestige et de force différents s'entrechoquent : le PL est, par conséquent, en conflit constant avec les autres points environnants ou avec l'aire linguistique dans laquelle il se trouve, où il n'y a pas de place pour la cohésion linguistique, cette dernière étant un idéal jamais rejoint par les locuteurs (Terracini, 1981 : 253). De ce fait le PL *terracinien* n'est pas conçu comme une unité, mais comme la « molécule di un'area¹³⁶ » (Terracini, 1981 : 253) ou l'ensemble d'une « pluralità di fonti¹³⁷ » : tantôt il est soumis au *sentiment de la langue* des locuteurs, liés à la tradition « sempre aperta, e nel tempo stesso sempre chiusa, agli influssi che vengono da fuori¹³⁸ » (Terracini, 1981 : 253), tantôt, il est contraint par le prestige et la liberté linguistique des locuteurs, pouvant être à la tête d'une communauté linguistique et s'ouvrant à l'innovation. Les conclusions des recherches de Canobbio (1995 : 25) portent sur l'intérêt d'avancer dans le champ de la *dialectologie des locuteurs* (i.e. DP) afin de mieux comprendre la façon dont ces derniers organisent leur espace linguistique et d'observer les phénomènes qui régissent

¹³⁴ Générique adopté pour désigner l'ensemble des parlers locaux *gallo-italiens*, de la région.

¹³⁵ La réflexion autour des désignations populaires des variétés locales fait émerger des choix terminologiques différents : des mots simples comme le type [pat'wa] déjà mentionné (Chianocco, 340) ou des formes accompagnées d'un locatif comme « patois de... » (par ex. [pat'wa d pri'e]) (Perrero, 430) ou encore des syntagmes avec nom précédé d'un adjectif possessif (par ex. ['nostu pat'wa] au point 230, Lemie), [(a la) 'nosta 'modda] au point 210, Chialamberto).

¹³⁶ « Molécule d'une aire ».

¹³⁷ « Pluralité de sources ».

¹³⁸ NT : « toujours ouverte, et en même temps toujours fermée, aux influences qui viennent de l'extérieur »..

les classifications populaires diatopiques des non-spécialistes. En d'autres termes, l'auteure considère que ce type d'étude doit être pensé en mesurant le poids des stéréotypes culturels qui influencent l'*organisation populaire* du paysage linguistique et la *conscience linguistique* des locuteurs et des communautés linguistiques qui les produisent (Canobbio, 1995 : 25).

Les données cartographiques récoltées par l'équipe de Turin (D), sont souvent couplées à un *test de reconnaissance*¹³⁹ qui permet d'observer le lien existant entre la perception d'un espace géographique donné de la part d'un sujet et le degré de reconnaissance¹⁴⁰ linguistique dont ce dernier fait preuve vis-à-vis des langues incluses dans cet espace (Ajnardi & al., 2002 : 65-73). En fonction du degré de reconnaissance des variétés, propre à chaque informateur, les chercheurs établissent des cartes et des tableaux matriciels qualitatifs et quantitatifs conjoints. Sur une carte, les linguistes dessinent des lignes, droites continues ou pointillées, entre les points linguistiques identifiés par les participants : ces traits illustrent, respectivement, une reconnaissance totale ou nulle entre un parler de référence, correspondant à celui du participant, et les parlers environnants. Sur un tableau matriciel, les chercheurs inscrivent les niveaux de reconnaissance entre les parlers locaux identifiés par les locuteurs : on distingue alors trois degrés, notamment, « 0 » indiquant une « *reconnaissance erronée* » de la langue en question, « 1 » équivalant à une reconnaissance effectuée après une seconde écoute des enregistrements et « 2 » supposant une « *reconnaissance immédiate* » des langues entendues (Ajnardi & al., 2002 : 73). De cette manière, chaque informateur comptabilise un nombre de points de « reconnaissance » des variétés présentes dans les tableaux et écoutées lors des enregistrements. La sélection méticuleuse des sujets soumis à l'épreuve de reconnaissance permet d'observer les aspects éminemment sociologiques du rapport entre espace géographique et pratiques linguistiques : il est ainsi possible de quantifier « [...] quale paese, quale sesso e quale gruppo di età presentasse maggiore o minore propensione al riconoscimento [del dato linguistico] [...] »¹⁴¹ (Telmon, 2002b : 44). Ainsi, dans Ajnardi & al. (2002 : 75-78), on apprend le cas particulier de la perception du dialecte de Mattie, dans le bassin de Suse, une variété facilement reconnue par tous les participants de l'enquête, grâce à ses caractéristiques intonatives (Ajnardi & al., 2002 : 76). En revanche, il émerge que les

¹³⁹ Le groupe de Turin, dans le *test de reconnaissance* prévoit de soumettre aux informateurs des enregistrements de la *Parabole du fils prodigue* en dialecte, afin que les participants procèdent à la reconnaissance et à l'identification de ces derniers. Dans, Ajnardi & al. (2002), les chercheurs se sont intéressés au bassin de Suse et à 13 localités : ils ont donc choisi 6 locuteurs par localité, auxquels ils ont proposé l'écoute des 13 versions de la *Parabole*. Les locuteurs sélectionnés sont repartis par genre et par classe d'âges : une femme et un homme allant de 15-30 ans, puis de 30-60 ans, et, enfin, au delà des 60 ans.

¹⁴⁰ Entendu en termes de pratique et de savoir linguistique de la zone géographique dans laquelle évolue.

¹⁴¹ NT : « [...] quel village, quel genre et quel groupe d'âge présentait une plus grande ou une plus petite prédisposition à la reconnaissance [de la donnée linguistique proposée] [...] ».

habitants de ce même village présentent des difficultés à identifier les parlers voisins de l'aire étudiée. Par ailleurs, cette étude met en évidence que l'utilisation d'un dialecte par un individu n'a pas grand-chose à voir avec la capacité qu'a ce dernier à reconnaître les variétés locales de l'aire dans laquelle il vit (Ajnardi & al., 2002 : 77) : « l'uso totalmente ed esclusivamente spontaneo ed automatico [del dialetto] tende a ridurre quella che potremmo chiamare la *soglia della conoscenza/consapevolezza linguistica*. Che è come dire che l'attenzione per la diversità è maggiore, si direbbe, in chi ha una pratica meno frequente e meno spontanea del proprio dialetto. »¹⁴² (Ajnardi & al., 2002 : 77 ; l'italique est le nôtre).

Les chercheurs expliquent cette tendance au travers de l'importance des réseaux sociaux des locuteurs : les personnes d'âge compris entre 30 et 60 ans développeraient des réseaux sociaux plus importants que ceux des sujets de moins de 30 ans ou des personnes de plus de 60 ans, moins mobiles, et seraient, donc, plus aptes à reconnaître les dialectes de l'aire (Ajnardi & al., 2002 : 78).

L'utilité des travaux de l'équipe de Turin réside dans l'attention aux problématiques liées à la sauvegarde des minorités linguistiques, ainsi qu'aux méthodes et outils développés pour une planification linguistique de tutelle et de pérennisation de ces parlers (Telmon, 1988b, 2000, 2005). Pour cette raison, l'action linguistique de terrain en milieu associatif, concentrée sur la valorisation et la sauvegarde des patrimoines culturels et linguistiques locaux, est fortement liée aux travaux, modèles et outils développés par les chercheurs turinois (*cf.* Chapitre I § I.4).

IV.5.2 Les recherches dans les Alpes centrales et orientales

Une seconde parenthèse dans le domaine des recherches en DP italienne est consacrée aux études produites par Gabriele Iannàccaro dans sa thèse doctorale de 1995, publiée en 2002, sur une aire du Piémont nord-oriental, à la frontière avec le Canton Tessin (2002a)¹⁴³, ainsi que dans les années 2000-2010 au sein d'autres zones géographiques¹⁴⁴ avec Vittorio Dell'Aquila (Iannàccaro, 2002b, 2002c ; Iannàccaro & Dell'Aquila, 2000, 2001, 2006).

¹⁴² NT : « l'usage totalement et exclusivement spontané et automatique [du dialecte] tend à réduire celui qu'on pourrait appeler *le seuil de la connaissance/conscience linguistique*. Ce qui équivaut à dire que l'attention pour la différence est plus grande, on dirait, auprès de celui qui développe une pratique moins fréquente et moins spontanée de son dialecte. ».

¹⁴³ Les enquêtes linguistiques de ce travail se sont déroulées entre 1992 et 1994.

¹⁴⁴ *I.e.* les vallées du Lys et de l'Ayas en Vallée d'Aoste, la région *ladine* des Dolomites, la région du Latgale en Lettonie (Iannàccaro, 2011).

Iannàccaro (2002a) propose d'étudier la perception qu'ont les habitants d'une aire du Val Vigizzo¹⁴⁵ (Piémont septentrional) sur les variétés linguistiques locales, ainsi que leurs réactions face au changement linguistique dans cette vallée (Iannàccaro, 2002a : 9). Cette étude, qui est l'un des premiers encadrements théoriques de la DP, développe une méthodologie d'investigation « perceptuelle » aboutie, en lien avec les thématiques étudiées (Iannàccaro, 2002a : 73-165) et se consacre à l'observation des phénomènes émergents dans la CL des informateurs d'une aire, en comparant les perceptions des phénomènes linguistiques et les productions linguistiques effectives de la part des locuteurs (Iannàccaro, 2002a : 169-222). Faisant échos aux objectifs ambitionnés par Schlieben-Lange dix ans auparavant dans son travail sur l'aire occitane française (Schlieben-Lange, 1971, 1982a, 1982b), le linguiste italien souhaite vérifier « si la variation [linguistique] se trouve dans la théorie des linguistes ou dans les individus qui font partie d'une communauté linguistique » (Schlieben-Lange, 1982a : 212, cité dans Iannàccaro, 2002a : 9) et « si la conscience linguistique qui se réfère aux éléments d'une langue et qui permet de parler une langue est identique à celle qui identifie les langues et les variétés de langue, qui les caractérise et les évalue » (cité dans Iannàccaro, 2002a : 9 ; Schlieben-Lange, 1982b : 221)¹⁴⁶. Pour atteindre ces objectifs, Iannàccaro s'intéresse à recueillir, non seulement les jugements idéologiques et sociologiques formulés sur les locuteurs d'une variété linguistique donnée, mais aussi les perceptions des participants sur la variation linguistique diatopique et sur le changement linguistique diachronique (Iannàccaro, 2002a : 10).

La première section du travail combine les approches géolinguistique et sociolinguistique pour aboutir à une analyse des dynamiques linguistiques de contact et de variation caractéristiques de l'aire. Au premier niveau descriptif, géolinguistique, l'auteur défend la nécessité d'un modèle de description qui représente *ce qui varie et comment cela varie*, en associant à chaque locuteur un *gradatum variationnel*¹⁴⁷ (Mioni, 1979 ; Stehl, 1986) qui lui est propre (Iannàccaro, 2002a : 25-71), c'est-à-dire une échelle de variation par rapport à la norme¹⁴⁸. Le choix porte sur l'analyse des

¹⁴⁵ Le linguiste s'intéresse à 14 parlers, pour lesquels il sélectionne un échantillon total de 33 participants (Iannàccaro, 2002a : 19-22).

¹⁴⁶ Dans cette étude Iannàccaro ne fait pas référence à la CL idéologique et nationale liée aux domaines de l'école et de la tradition littéraire italienne (Iannàccaro, 2002a : 10). Se référer au § IV.1.1 portant sur « la notion opérationnelle de conscience linguistique ».

¹⁴⁷ Pour une définition de *gradatum linguistique* V. Chapitres II et III.

¹⁴⁸ En effet, l'auteur affirme : « [...] ogni parlante riconosce una *norma* che è tipica della sua parlata, e che presenta una serie di realizzazioni che la contrappongono alle altre [parlate]. La fedeltà linguistica esplicita a questa norma è molto forte [...] e qualsiasi *fenomeno di variazione* [...], all'interno della comunità, ha senso per il parlante solo in opposizione alla *norma*. » (Iannàccaro, 2002a : 26 ; l'italique est le nôtre). NT : « [...] chaque locuteur reconnaît une *norme* qui est typique de son parler, et qui présente une série de réalisations qui l'opposent aux autres [parlers]. La fidélité linguistique explicite à cette norme est très forte [...] et tout *phénomène de variation* quel qu'il soit [...], à

aspects phonétiques (vocalisme, consonantisme et morphophonologie) de la variation¹⁴⁹, en comparant ses propres données récoltées avec celles contenues dans les atlas linguistiques nationaux *italo-romans* (l' AIS et l' ALI) et dans des monographies locales. Au niveau sociolinguistique, l'auteur analyse les répertoires linguistiques des participants de 14 communautés sélectionnées, ainsi que les rapports que ces derniers entretiennent entre l'*italien régional* et le dialecte : le paradigme suivi se concentre sur la dimension individuelle de l'adaptation linguistique et vise la systématisation des comportements linguistiques qui ne sont ni arbitraires, ni prévisibles (Iannàccaro, 2002a : 60). D'un point de vue méthodologique, le linguiste effectue des enquêtes de groupe (*peer groups*) qui lui permettent de recueillir des données orales spontanées d'adolescents, dans les interactions familiales et au sein de groupes dans les villages (Iannàccaro, 2002a : 145-147). Ces données s'intéressent à l'usage effectif des variétés locales, ainsi qu'à la variation et à la norme linguistiques.

Les travaux de Iannàccaro (2002a) sur la CL se rattachent à la pensée de Terracini (1963) et, comme nous l'avons précisé plus haut, de Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b), tout en opérant une distinction importante entre deux niveaux constitutifs de la CL : pour le premier, explicite et spontané, il emploie le terme de « *coscienza* »¹⁵⁰ et pour le second, implicite et réfléchi, celui de « *consapevolezza* »¹⁵¹ (Iannàccaro, 2002a : 75). De cette manière, il rejoint la proposition initiale de Schlieben-Lange (1971, 1982b) qui considère la CL comme la somme du *savoir linguistique expérience* et du *savoir linguistique idéologie* : il prend position, par ailleurs, sur la nécessité d'explicitier ces *savoirs* par le biais d'enquêtes ciblées. Au sujet des deux niveaux de la CL, il observe, respectivement, les « *giudizi espliciti sulla coscienza* »¹⁵² et la « *coscienza che deriva dall'uso* »¹⁵³ (Iannàccaro, 2002a : 75) et rappelle que « *si intende considerare la CL come una componente integrante del quadro generale dello stato di lingua di cui dare conto* »¹⁵⁴ (Iannàccaro, 2002a : 74), en soulignant l'importance de la collaboration fondamentale entre chercheur et locuteur pour l'examen de la CL (Iannàccaro, 2002a : 76). L'approche méthodologique adoptée est *émique* parce que l'auteur tient compte du point de vue et du système de pensées propre à la

l'intérieur de la communauté, a un sens pour le locuteur uniquement en opposition à la *norme*. » (Iannàccaro, 2002a : 26).

¹⁴⁹ Iannàccaro délaisse volontairement les volets descriptifs syntaxique et lexical, qui seraient soumis plus facilement à Pidiosyncrasie et aux *variations lexicales impaires (odd variations)* (Iannàccaro, 2002a : 26-60).

¹⁵⁰ NT : « Conscience ».

¹⁵¹ NT : « Conscience de la conscience ».

¹⁵² NT : « Jugements explicites sur la conscience ».

¹⁵³ NT : « conscience qui découle de l'usage ». Les enquêtes qu'il met en place s'intéressent techniquement à l'analyse du comportement réel et spontané et au discours métalinguistique (ou interprétation) que le locuteur fait de la donnée linguistique (Iannàccaro, 2002a : 120).

¹⁵⁴ NT : « on entend considérer la CL comme une composante intégrante de l'état général de la langue dont on veut parler ».

communauté/culture qu'il étudie : inspirée de l'ethnoscience et de l'ethnographie de la communication, cette approche prévoit « *l'adaptation des questions vers le monde du locuteur* » et la « *découverte des questions* » par les participants (Iannàccaro, 2002a : 99). Dans cette perspective, la collaboration avec l'informateur paraît centrale (Gumperz & Hymes, 1972 ; Iannàccaro, 2002a : 100-167). L'avantage d'une méthode de ce type permet de « [...] comprendere le relazioni linguistiche dal punto di vista dell'informatore, non del ricercatore. »¹⁵⁵ (Deutscher cité dans Iannàccaro, 2002a : 100). Par ailleurs, le terme *émique* peut renvoyer aussi à l'idée de « [...] tenere conto al massimo grado possibile delle variabili pragmatiche e situazionali che condizionano l'evento linguistico "inchiesta dialettologica" »¹⁵⁶ (Iannàccaro, 2002a : 101). Pour cela, d'un point de vue technique, l'auteur évite avec une attention particulière le *paradoxe de l'observateur*¹⁵⁷ (Labov, 1972) en contrôlant au mieux les aspects psychologiques du participant¹⁵⁸, pendant les entretiens. En d'autres termes, la dynamique d'enquête de terrain soulève deux difficultés : d'une part, le participant interprète la situation de manière différente de celle souhaitée, en se sentant observé, d'autre part, il y a une motivation asymétrique de la part des deux interlocuteurs (enquêteur/informateur) lors de l'entretien, puisque le témoin pourrait ne pas être disposé à fournir autant de réponses que l'observateur souhaiterait en recevoir (Iannàccaro, 2002a : 103). Force est de constater que

« [...] l'enquêteur est bien la dernière personne à qui l'on [ici, l'informateur] parlera franchement, naturellement, en patois ; sans doute on fouillera dans sa mémoire pour lui faire plaisir, pour lui faire exhumer ce qu'il recherche. » (Chaurand, 1968: 20¹⁵⁹).

Autour de ces aspects complexes des enquêtes linguistiques, gravite une difficulté ultérieure : s'il est vrai que l'enquête métalinguistique permet d'étudier la CL, il est vrai aussi que les considérations métalinguistiques n'apparaissent pas dans le discours normal d'une personne, sauf si elles sont induites par le biais d'un questionnaire (Iannàccaro, 2002a : 108). Cependant, s'il est possible d'induire la réflexion non-naturelle d'un sujet sur un phénomène linguistique donné, il faudrait éviter les enquêtes intégrant une approche *étique*, c'est-à-dire fondée sur le point de vue de l'enquêteur, comme la *Matched Guise Technique* (MGT)¹⁶⁰ et les *tests de [re]connaissance*

¹⁵⁵ NT : « comprendre les relations linguistiques du point de vue de l'informateur, pas du chercheur ».

¹⁵⁶ NT : « prendre en compte au maximum possible, des variables pragmatiques et situationnelles qui conditionnent l'événement linguistique "enquête dialectologique" » (Iannàccaro, 2002a : 101).

¹⁵⁷ Cf. § IV.4

¹⁵⁸ Il s'agit ici de l'expression de la variable interactionnelle et communicationnelle '*key*' (Hymes, 1984 ; Iannàccaro, 2002a).

¹⁵⁹ Cité aussi dans Iannàccaro (2002a : 89).

¹⁶⁰ Mais en réalité la MGT est utilisée par Iannàccaro dans le but d'étudier les trois niveaux de l'évaluation du changement linguistique soulevés dans les recherches de Labov (1994 : 78 ; cité dans Iannàccaro, 2002a : 137-138). En l'occurrence il s'agit du *stéréotype*, du *marker* et de l'*indicator* linguistiques.

(Iannàccaro, 2002a : 103-105, 108-109, 130-134). Il adopte, entre autres, l'approche théorico-méthodologique turinoise qui conçoit les enquêtes linguistiques (dialectologiques, sociolinguistiques, de DP, etc.) comme un moment de *transmission du savoir*, où on lance le participant sur un sujet contrôlé et on le laisse libre de formuler des digressions ethnographiques et (méta)linguistiques (Iannàccaro, 2002a : 114-115). Ainsi, les recherches de l'auteur rejoignent les travaux de Canobbio & Telmon (1993, I) qui conçoivent le moment de l'enquête comme un « insegnamento che il partecipante offre a un rappresentante della cultura ufficiale [*i.e.* il ricercatore] »¹⁶¹ (Canobbio & Telmon, 1993, I : 17). Le questionnaire développé à cet effet permet de réaliser une approche émiqque « *au négatif* » qui stimule, dans certains contextes, une réflexion (méta)linguistique sans l'évoquer explicitement, et de confronter les participants à des situations de « malaise linguistique », afin de capter les indices et les stratégies¹⁶², le sentiment et l'idéologie linguistiques qui gouvernent les comportements des locuteurs (Iannàccaro, 2002a : 120-169¹⁶³). Les multiples sources d'inspiration¹⁶³, théoriques et méthodologiques, de l'auteur restent les travaux de Bianconi (1980), de Zahner (1989), de Telmon (1982) et de Lo Piparo *et al.* (1990)¹⁶⁴.

Un dernier élément méthodologique important, mis au point par Iannaccaro est représenté par la figure du *collaborateur interne* (cf. aussi Carpitelli & Iannàccaro, 1995). Le *collaborateur* est préalablement sélectionné par l'enquêteur en tant que représentant de la communauté linguistique étudiée et adopte les rôles suivants :

- il permet une pré-sélection des informateurs qui correspondent aux critères exigés pour l'étude (nombre de locuteur par localité, en fonction de l'âge, du genre, de leurs compétences dialectales, mais aussi de leurs aptitudes à l'exercice linguistique (Iannàccaro, 2002a : 16-24) ;
- il donne un retour critique sur les thématiques du questionnaire mis en place, afin d'écartier les points des questionnaires les moins adaptés aux recherches (Iannàccaro, 2002a : 148-149) ;

¹⁶¹ NT : « enseignement que le participant offre à un représentant de la culture officielle [l'enquêteur] ». Cité aussi dans Iannàccaro (2002a : 117).

¹⁶² On entend par là les stratégies de choix linguistiques effectuées en termes de norme et de variation.

¹⁶³ Cf. aussi Iannàccaro (2002c : 82, 89-90) et Iannàccaro (2002b).

¹⁶⁴ Iannàccaro (2002a) rappelle qu'à l'époque de son travail de thèse, en 1995, il avait pris connaissance des questionnaires utilisés par le CREHOP (*Centre de Recherches méditerranéennes sur les Ethnotextes, l'Histoire Orale et les Parlers régionaux*) (cf. Bouvier et al., 1980 ; Pelen, 2011 [1992]) et des travaux de Léonard sur l'Île de Noirmoutier (1987).

- il conduit parfois les enquêtes métalinguistiques vouées à l'étude des comportements linguistiques et des usages linguistiques, en enregistrant *in vivo* les réponses des participants (Iannàccaro, 2002a : 120-121) ;
- il a un rôle de médiateur entre l'informateur et le chercheur pour contribuer à un meilleur déroulement de l'interrogatoire en abaissant le degré de formalité de l'événement (Iannàccaro, 2002a : 85 ; Iannàccaro, 2002c : 90).

Cependant, il est évident que les enquêtes menées par les *collaborateurs* nécessitent une organisation considérable en amont : tels des « chevaux de Troie » (Iannàccaro, 2002a : 120), ces médiateurs introduisent volontairement, par exemple, des *items* lexicaux lors des enquêtes auprès des témoins, afin de recueillir leurs réactions métalinguistiques. Ils agissent donc en véritables éclaireurs puisqu'ils stimulent les réactions des participants face aux événements linguistiques qu'ils provoquent (Iannàccaro, 2002a : 120-130). L'objectif visé par ce type d'élicitation est d'analyser aussi bien la distribution des variables phonétiques d'un même mot dans un *continuum* allant de la forme la plus archaïque à la forme la plus innovatrice, que la nature du sentiment linguistique des sujets envers les *items* proposés¹⁶⁵.

De ce fait, la complexité de la dynamique d'enquête tient à trois ordres d'éléments : *i*) la constitution d'un questionnaire dense et homogène ciblant l'observation des différents niveaux de la CL (Iannàccaro, 2002a : 251-256) ; *ii*) la présence des *collaborateurs internes* à l'enquête ; *iii*) une veille constante qu'exerce l'enquêteur sur l'ensemble des éléments pragmatiques et situationnels entrant en jeu.

Le questionnaire est organisé en thématiques métalinguistiques (questions directes, indirectes et idéologiques), à l'image du questionnaire précédemment exposé dans les travaux de l'ALEPO (Iannàccaro, 2002a : 149). Les données métalinguistiques (subjectives) sont comparées ensuite avec les données linguistiques effectives (objectives) obtenues sur le terrain, afin de mesurer les écarts ou les adéquations entre les deux types de matériaux (Iannàccaro, 2002a : 169-222). Nous retiendrons que la nature des données qualitatives et quantitatives n'a pas permis au linguiste de procéder, à l'époque, à des analyses statistiques systématiques : les méthodes de pondérations des données ont été opérées par pertinence et dans un souci de continuité thématique entre les points du questionnaire.

¹⁶⁵ Pour les modèles d'échelle adoptés, cf. Iannàccaro (2002a : 122-126).

Dans d'autres travaux, de nouvelles méthodes de représentation cartographiques des données perceptuelles ont été introduites (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2000 : 5-49) et différents protocoles de recueils de données objectives et subjectives ont été élaborés. Nous notons, à ce propos, les enquêtes *créatives de groupe* (*focus group creative surveys* - FGCS), qui permettent, d'une part, l'observation des dynamiques d'usage et de changement linguistique et, d'autre part, l'émergence de choix linguistiques « inexistants » lors des enquêtes individuelles (Iannàccaro, 2002b : 62). L'objectif des FGCS¹⁶⁶ est de pénétrer dans la vision symbolique des valeurs que chaque informateur développe pour la/les langue(s) de son répertoire (Iannàccaro, 2002b : 62-69) : à partir des FGCS, des *cartes mentales* ont été compilées (comme les *Dialect Images* japonaises et anglo-saxonnes), pour enregistrer les différents jugements affectifs émis sur les variétés linguistiques par les informateurs (Iannàccaro, 2002b : 70).

Ce qui attire notre attention est aussi le positionnement théorique et méthodologique que Gabriele Iannàccaro et Vittorio Dell'Aquila ont émis aux égards de la DP : « [...] perceptual dialectology, [is] a branch of *linguistics* strictly connected with *geography*¹⁶⁷ » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 265). Ils proposent de considérer le domaine de recherche comme une « [...] 'border' discipline of both *sociolinguistics* and *geolinguistics*, [who] particularly adopts an interpretive, interactional approach. »¹⁶⁸ (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 265-266). D'après eux, la géolinguistique « [...] pays particular attention to diatopic variation of the internal structure of the language, as well as to the spatial determination of different types of speech. » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 266), alors que la sociolinguistique, « [...] focuses on the vertical differentiation among social and demographic classes, as well as on communicative situations. » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 266).

Plus précisément, la géolinguistique considère la variation sociale uniquement d'un point de vue spatial :

« [...] because of methodological issues, geolinguistics does not consider the social aspect of the language, compressing all social variation into just one spatial

¹⁶⁶ Les FGCS sont caractérisées par la présence d'un psychologue qui dirige l'enquête, flanqué d'une personne extérieure qui enregistre le déroulement des faits. Elles sont subdivisées en 5 phases, d'une durée d'environ 3 heures chacune, où l'on mélange des gens natifs de différentes localités, de tous âges et de toutes classes sociales et socioprofessionnelles. Elles se subdivisent en plusieurs phases allant de la présentation du projet aux informateurs, à l'attention envers la production orale de chacun, tout en passant par des jeux d'association de mots proposés par le psychologue même.

¹⁶⁷ Cette réflexion est née autour de la « perception des frontières linguistiques » chez les informateurs des vallées ladinnes du Val Fassa et du Val Gardena, en Italie (Iannàccaro et Dell'Aquila, 2001).

¹⁶⁸ À cet effet ils renvoient à quelques études et recherches : « (see for instance Auer and Di Luzio, 1984; Cameron, 1995; Duranti, 1997; Fasold, 1984; Saviile-Troike, 1989; Schiffrin 1994) » (*ibidem*, 2001 : 266).

dimension. » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 266 ; *cf.* Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012 : 254).

Les recherches sociolinguistiques, en revanche, sont particulièrement limitées sur le plan de l'analyse de la variation diatopique, puisqu'elles se contenteraient d'une vision géographiquement homogène :

« Sociolinguistic explanations, nevertheless, are particularly limited at the diatopic level, and tend to consider the area under consideration as geographically homogenous. » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 266 ; *cf.* Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012 : 254).

Les auteurs définissent, aussi, les objets de recherche de cette *discipline charnière*, comme étant l'étude des opinions des locuteurs et le traitement géographique de la variation du langage, en tenant compte des habitudes (la dimension externe de la variation) et de l'identification linguistiques des locuteurs (la dimension interne de la variation) :

« Crucially, we would argue that *Perceptual Dialectology* - that is, the scientific evaluation of the speaker's opinion - can be viewed as a means of integrating these two perspectives [c'est-à dire géolinguistique et sociolinguistique]. This proposal is certainly not new. [...] *Perceptual dialectology* then, in its specific terms, does not deal either with internal linguistic variability or with the variation of linguistic phenomena. Its goal is the study of the geographical treatment of the variation of the language itself; in other words, it focuses on linguistic habits and notions of linguistic identification. Indeed, it is an attempt to explain through cartography some phenomena that are internal to spatial communities. » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 266 ; l'italique est le nôtre).

Pour les auteurs la DP aurait comme principale mission la représentation cartographique de variétés linguistiques perçues par les locuteurs-mêmes et l'étude des frontières linguistiques du locuteur en termes de pratiques, de pragmatique et de fonctionnalités langagières¹⁶⁹ (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 275 ; *cf.* aussi § IV.3 de notre présent travail) :

« One of its main goals is to map the linguistic landscape of a specific region or community as it is seen from the inside - that is, seen from the standpoint of the members of the communities living there. It attempts to draw the geographical distribution of language varieties as it is perceived by the speakers themselves, and this entails dealing with the notions of linguistic border and linguistic boundary [...] » (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 265).

Pour atteindre le premier objectif, qui nous intéresse tout particulièrement, les chercheurs se concentrent sur le développement d'outils cartographiques permettant la représentation et

¹⁶⁹ Pour les auteurs Iannàccaro & Dell'Aquila (2001) la cartographie perceptuelle n'est pas un objectif en soi de la DP, mais l'outil qui permet d'enquêter sur la CL.

L'observation des données qualitatives et quantitatives linguistiques à caractère géolinguistique, sociolinguistique et perceptuel en adaptant la « cartographie thématique » à la linguistique (*cf.* Iannàccaro & Dell'Aquila, 2000, 2006 ; Iannàccaro, 2011 ; Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012). Dans un article dédié aux avantages et aux contraintes relatives aux techniques cartographiques linguistiques courantes — géo- et sociolinguistiques, en particulier — les auteurs considèrent que le traitement géostatistique des données « transform[e] ainsi la cartographie non seulement en un instrument de description, mais aussi en un instrument heuristique pour l'analyse linguistique. » (Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012 : 254). À ce propos, ils proposent d'intégrer des données démographiques, politiques et socio-économiques au traitement cartographique des données géo-/sociolinguistiques et perceptuelles (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2005 ; Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012 : 254-255). Cependant, le travail cartographique de représentation dépend de la nature des données analysées et de ce que l'on décide de montrer ; sur ces deux aspects, liés entre eux, repose l'approche théorique dont les données dépendent. À ce propos, les auteurs considèrent que

« les données dont nous disposons pour la construction des cartes sont créées – et interprétées comme données linguistiques – seulement à la lumière de théories précédentes, uniquement à l'intérieur desquelles des phénomènes divers peuvent être considérés comme des 'données' [...]. À son tour, la théorie se nourrit de données, et c'est justement la dialectique particulière entre ces deux pôles d'un processus circulaire, reconnue comme étant à la base de l'activité scientifique, qui représente la difficulté dans la préparation d'une carte : celle-ci est, cependant, même dans les cas dans lesquels un tel aspect particulier n'est pas reconnu ou mis en question, toujours une interprétation schématique, synthétique et simplifiée de la réalité. [...] ce n'est pas uniquement la théorie qui filtre toujours et inévitablement les informations sensorielles que nous recevons du monde extérieur, mais elle décide aussi, implicitement, lesquelles de ces informations infinies recevront le statut même de 'données' et seront présentées comme résultats des recherches, pour devenir, par la suite, des éléments de nos constructions théoriques.» (*ibidem*, 2012 : 258)

La *cartographie thématique* vision permet de recréer par la cartographie la complexité paradigmatique des phénomènes géo-/ sociolinguistiques, en collectant des données diverses et en produisant des représentations cartographiques variées, via de multiples techniques d'analyse¹⁷⁰, afin d'expliquer la dispersion géographique d'un phénomène linguistique :

« La carte géolinguistique, de par sa nature, peut donc présenter à la fois seulement quelques-uns des phénomènes de la réalité étudiée : de ce fait, afin de pouvoir étudier la réalité d'une manière complète et globale, cohérente avec les données disponibles,

¹⁷⁰ Ils présentent 13 techniques de représentations cartographiques des phénomènes linguistiques (*ibidem*, 2012 : 262-273) et discutent par ailleurs des agrégations des valeurs d'une variable dans des classes distinctes (*ibidem*, 2012 : 274-276).

il est nécessaire de faire plus de cartes de la même aire, non seulement basées sur des données différentes, mais aussi en utilisant des méthodologies différentes. La possibilité de visualiser des données différentes sur une même carte de base permet d'étudier la réalité d'une manière beaucoup plus complète et globale. » (Dell'Aquila & Iannàccaro, 2012 : 279).

Alors que ce passage se réfère principalement à la cartographie géo- ou sociolinguistique, d'autres publications ont démontré que cette technique peut s'appliquer aussi à la cartographie des données perceptuelles (subjectives), ainsi qu'à leur confrontation avec des phénomènes linguistiques effectifs (objectifs) (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2005 ; Dell'Aquila, 2010).

En ce qui concerne la détermination des frontières linguistiques par les locuteurs, il ne s'agit pas que d'une « affaire de diatopie » : les participants aux enquêtes frioulanes et ladines ont montré une capacité naturelle à identifier également des frontières diastratiques et diaphasiques (cf. Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001, 2005). Par le biais d'enquêtes perceptuelles, il a été possible de déterminer le poids géographique et symbolique (idéologique) des variétés linguistiques de l'aire ladine (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 269-272). Les auteurs ont envisagé les frontières des locuteurs comme le résultat de perceptions de comportements et d'habitudes linguistiques à l'intérieur d'une aire donnée, en terme de pratique, de valeurs fonctionnelle et pragmatique (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 275). La conclusion des deux chercheurs rejoint ainsi celle formulée par Canobbio (1995 : 25) : les locuteurs manipulent avec une facilité déconcertante les barrières diatopique, diastratique, diaphasique (et, nous rajoutons, diachronique), puisqu'elles caractérisent leurs usages linguistiques ; le linguiste, en revanche, a besoin de systématiser ces frontières et leurs 'enchevêtrements'. Ainsi, la méthode développée par les deux spécialistes de DP vise une appréhension des frontières linguistiques sur différents niveaux, subjectif et objectif, tout en prenant en considération les usages linguistiques (Iannàccaro & Dell'Aquila, 2001 : 276). *In fine*, la pensée développée par Iannàccaro et Dell'Aquila, tend à illustrer la distinction que le chercheur doit opérer entre le « *jugement explicite* » du locuteur et ses comportements linguistiques effectifs, qui doivent être mis en relation avec les faits linguistiques réels commentés par le locuteur lui-même (Iannàccaro, 2002c : 82).

IV.5.3 Les recherches en Sicile

Les chercheurs travaillant à la constitution de la base de données de l'ALS s'intéressent à différentes thématiques, parmi lesquelles l'étude des dynamiques de variation linguistique et de contact de langues dans l'aire sicilienne et dans les aires urbaines (Paternostro, Pinello & Sottile,

2012) et l'analyse des rapports entre territoire, locuteur et langues¹⁷¹ (D'Agostino, 2002b ; Paternostro & Pinello, 2013) ou, encore, l'observation d'une causalité entre les caractéristiques, et les lieux de vie, des locuteurs et le type de perception linguistiques fournis par ces derniers (D'Agostino & Pennisi, 1995 ; D'Agostino, 2002a, 2002b ; D'Agostino & *al.*, 2002 ; Ruffino, 2006). Ces thématiques partent toutes du présupposé que le sentiment d'appartenance territoriale implique trois aspects inter-corrélés : les rapports entre individus, les rapports avec l'espace géographique dans lequel ils vivent et les rapports entre et avec les langues (D'Agostino & *al.*, 2002 : 175).

Dans le débat organisé autour des limites entre variétés locales, en situation de contact dans une même aire géographique, la ville a été choisie, par les chercheurs de l'ALS comme domaine privilégié pour la perception du locuteur autour de la variation linguistique. L'attention à l'aire géographique urbaine est née d'une volonté de cartographier la variation linguistique en fonction des différences sociales, ethniques, spatiales et générationnelles qui déterminent les emplois, les comportements, les attitudes et les pratiques linguistiques de chaque locuteur (D'Agostino, 2002b : 95-96). Les spécialistes de l'ALS s'inspirent de la *sociolinguistique urbaine* et font appel aux héritages de la méthodologie de Grootaers (Grootaers, 1964 ; cité dans D'Agostino, 2002b : 100). En effet, le groupe de l'ALS se concentre essentiellement sur l'analyse des rapports existants entre l'organisation spatiale du territoire et le répertoire linguistique propre à chaque communauté de locuteurs présente sur le territoire de l'île sicilienne (D'Agostino & Pennisi, 1995 ; D'Agostino, 1996 et Mondada, 2000 ; D'Agostino, 2002b : 95). Le travail sur ce thème est encadré par une série de questions, qui enquêtent sur la dimension diatopique de la variation et sur le degré de reconnaissance sociale et spatiale des variétés locales, en demandant au locuteur de se situer à l'intérieur et à l'extérieur de son propre espace urbain (D'Agostino, 2002b : 97, 100)¹⁷². À ces questions est associée une multitude d'autres qui sondent l'auto-évaluation des compétences linguistiques par le locuteur, le profil sociolinguistique des informateurs, la perception du changement diatopique, les attitudes idéologiques envers les variétés locales, les relations entre domaines linguistiques et langues, etc... (D'Agostino & *al.*, 2002 : 176). Suite à de nombreux volets expérimentaux, 1100 enquêtes définitives de l'ALS sont entreprises entre 1999

¹⁷¹ À ce propos, D'Agostino (2002b) parle de « organisation [linguistique] urbaine et [d'] espace [linguistique] régional perçu ».

¹⁷² On part d'une question générale qui mesure la quantité de l'emploi de l'italien en rapport à la *variété locale*, pour arriver à des questions qui visent l'évaluation des variations diatopiques urbaines, mettant en jeu une reconnaissance spatiale sociale urbaine, inter-urbaine et intra-urbaine, de ces mêmes variétés.

et 2005¹⁷³. Les informateurs ont été sélectionnés suivant une typologie familiale trigénérationnelle (grands-parents, parents, enfants) et les questionnaires, denses, ont été proposés en alternant différentes techniques : directive (questions fermées), semi-directive (questions ouvertes) et spontanée (D'Agostino & *al.*, 2002 : 176).

En ce qui concerne les *perceptions linguistiques intergénérationnelles*, les travaux des chercheurs siciliens se concentrent sur l'étude d'un même noyau familial pour alimenter le débat sur la notion de CL des locuteurs. À ce titre, les résultats obtenus dans les enquêtes présentent les caractéristiques suivantes : *a*) les locuteurs appartenant à la tranche d'âge intermédiaire (parents) entre 40 ans et 65 ans, semblent ne pas reconnaître les habitudes linguistiques qui leur sont attribuées par leurs propres parents (les grands-parents) et par leurs propres enfants ; *b*) ces mêmes sujets ressentent une fracture linguistique entre le monde traditionnel dialectophone, dans lequel ils sont nés, et l'univers plurilingue côtoyé en grandissant, sans réussir à identifier les frontières de ce dernier (D'Agostino & *al.*, 2002 : 184) ; *c*) la variable « instruction » semble avoir une fonction inopérante sur la reconnaissance des habitudes linguistiques familiales, ce qui tend à prouver qu'elle serait inutile à la composition d'une conscience de la CL (D'Agostino & *al.*, 2002 : 185) ; *d*) le comportement linguistique hétérogène (multilingue) des locuteurs des tranches d'âge comprises entre 18 et 35 ans est difficilement reconnu par les générations précédentes (parents et grands-parents) et déçoit les attentes de la famille au sujet du maintien des traditions culturelles et linguistiques locales (D'Agostino & *al.*, 2002 : 185-186). En second lieu, l'observation des linguistes cueille l'organisation socio-spatiale linguistique de l'aire. La gestion particulière de l'aire linguistique, témoigne d'un type d'identification par noyaux opposables, auxquels les participants octroient des jugements de valeurs (beau, inaudible, vulgaire, rural, urbain...) : ainsi apparaissent des perceptions dichotomiques dans l'association « espace géographique » et « espace linguistique ». Les participants différencient les variétés employées dans le noyau historique d'une ville des parlers des quartiers urbains plus récents ou sinon des parlers ruraux et une distinction entre les variétés de la montagne et ceux des zones côtières (D'Agostino & *al.*, 2002 : 180-182 ; Paternostro & Pinello, 2013 : 51). D'après les spécialistes, cette mise en perspective spatiale reflèterait une répartition territoriale ancienne, aujourd'hui disparue (D'Agostino, 2002b : 98).

Si ces résultats montrent, d'une manière générale, que les perceptions et les jugements des locuteurs sur les variétés présentes dans leur territoire relèvent des expériences individuelles et

¹⁷³ D'Agostino *et al.* (2002 : 176) parlent d'enquêtes qui se sont déroulées entre 1999 et 2001 ; Paternostro & Pinello (2013 : 42) expliquent qu'elles se seraient prolongées jusqu'en 2005.

d'une mémoire collective ancienne — propre à chaque communauté linguistique —, qui se superposent et se confondent, d'autres recherches siciliennes ont investigué davantage sur les modes de construction de l'identité linguistique et socio-culturelle du locuteur. Nous faisons notamment allusion aux recherches de Paternostro & Pinello (2013) qui s'inscrivent dans une critique de la conception de l'identité en linguistique depuis le XX^e siècle : leur analyse de la perception des frontières subjectives leur permet d'élaborer plusieurs modèles des constructions identitaires dynamiques correspondant aux participants des enquêtes de l'ALS (Paternostro & Pinello, 2013 : 34-35). L'intérêt de l'approche théorique suivie ici repose sur le fait de considérer l'identité linguistique comme « plurielle et continue », au même titre que la langue, ainsi que de la décrire d'un point de vue à la fois *speaker-based* (i.e. focalisée sur locuteur) et *speaker-free* (i.e. focalisée sur l'usage linguistique¹⁷⁴) (Paternostro & Pinello, 2013 : 34-38). Cette approche se veut différente de celle adoptée en sociolinguistique variationniste, qui focalise son attention exclusive sur les usages linguistiques, au détriment des acteurs/locuteurs, considérés comme dépourvus d'identité sociale (Paternostro & Pinello, 2013 : 37). Également, elle met en doute le contrôle du *paradoxe de l'observateur* qui « induce a considerare il dato [linguistico] come una realtà oggettiva pre-esistente alla sua scoperta¹⁷⁵ », préexistante aussi au locuteur et à la réalité elle-même¹⁷⁶ (Paternostro & Pinello, 2013 : 38). L'intérêt de ces travaux est d'observer le locuteur et son vécu linguistique – les représentations qu'il a des usages, le système linguistique qu'il emploie et le système social au sein duquel il évolue –, afin d'étudier son identité socio-culturelle et linguistique. Les chercheurs s'intéressent aussi bien aux identités individuelles que collectives¹⁷⁷, entendues comme un « [...] complesso fenomeno socio-culturale e linguistico, un prodotto che viene costruito e che trova espressione compiuta nelle pratiche interazionali e discorsive, e che coinvolge tutti i livelli di analisi linguistica »¹⁷⁸ (Paternostro & Pinello, 2013 : 41). C'est pourquoi en partant de trois points du questionnaire centrés sur la perception de la variation diatopique, la

« [...] configurazione dei confini fisici e la rappresentazione cognitiva che i parlanti di essi fanno, danno luogo a particolari attività di modellizzazione degli spazi e a identità proteiformi, cioè tese tra riscatto, riconoscimento, antagonismo.¹⁷⁹ » (Paternostro &

¹⁷⁴ On parle aussi de linguistique *interne* et *externe*.

¹⁷⁵ NT : « induit à considérer la donnée [linguistique] comme une réalité objective pré-existante à sa découverte ».

¹⁷⁶ Paternostro & Pinello (2013 : 38) considèrent que la découverte de la donnée linguistique coïncide avec le moment où on l'observe : c'est dans cette observation et avec cette observation qu'elle se construit.

¹⁷⁷ D'après ces auteurs (2013 : 41), les premières conduisent aux secondes.

¹⁷⁸ NT « [...] complexe phénomène socio-culturel et linguistique, un produit qui est construit et qui trouve son expression accomplie dans les pratiques interactionnelles et discursives, et qui implique tous les niveaux d'analyse linguistique ».

¹⁷⁹ NT : « [...] la configuration des confins géographiques et les représentations cognitives qu'on les locuteurs de ces premiers (i.e. des confins géographiques), donnent lieu à des activités particulières de modélisation des espaces et à des identités protéiformes, c'est-à-dire coincées entre rédemption, reconnaissance, antagonisme. » (Paternostro &

Pinello, 2013 : 45).

Les enquêtes sont ainsi vécues comme de véritables « tractation » entre chercheur et informateur, où *input* (stimulus) et *output* (réponse) s'alternent et déterminent, à la fois, les interactions discursives et les représentations linguistiques spatiales des informateurs (Paternostro & Pinello, 2013 : 45).

En partant de l'étude des relations entre *diatopie*, *variabilité linguistique* et *espace physique*, six modèles de représentations des frontières linguistiques en relation aux « images mentales de la proximité » formulés par les participants ont été réalisés (D'Agostino & Pinello, 2010). La dynamique de ces études peut être décrite de la manière suivante : on invite d'abord le locuteur à réfléchir sur les différences linguistiques entre sa variété linguistique et l'« altérité voisine », pour lui soumettre ensuite un *input* déictique afin de l'orienter dans la déclaration ; une *tractation* entre l'informateur et l'enquêteur a lieu sur « l'espace vécu » et « les comportements linguistiques », ce qui implique un *élargissement cognitif* des conditions de l'enquête de la part du locuteur qui se rapporte à « son espace vécu » en y intégrant des éléments de proximité physique (Paternostro & Pinello, 2013 : 45-49). Les méthodologies d'enquête, les approches théoriques sous-jacentes, ainsi que les résultats présentés ici, sont élaborés dans une perspective sociolinguistique fortement influencée par les travaux sur les *attitudes* et par l'ethnographie communicationnelle, les références des auteurs, étant, les travaux de Albarrac, Johnson & Zanna (2005) en psychologie sociale, et les recherches de Niedzielski (2002) et de Niedzielski & Preston (2000) en linguistique *folk*.

Ces recherches se développent dans un souci de préservation des patrimoines linguistiques et culturels des minorités régionales et subrégionales reconnues par la loi 482/1999 : l'équipe tout entière est reconnue, dans la péninsule, pour le rôle de sensibilisation qu'elle tient auprès de la population locale et du gouvernement, sur ces questions (Paternostro & Pinello, 2013).

IV.6 Les travaux en France

Contrairement à ce que nous avons vu pour les Pays-Bas, le Japon, les États-Unis et l'Italie (*cf.* § IV.3, § IV.4 et § IV.5), pour la France on ne peut véritablement parler d'une « école » de DP : une réflexion globale sur ce domaine de recherche n'a pas eu lieu jusqu'à présent dans ce pays où la forte polarisation entre les domaines de la dialectologie et de la sociolinguistique a contribué à freiner, à notre avis, la reconnaissance de ce secteur de recherche. On pourrait aussi

supposer que la présence d'un grand nombre de thématiques affrontées en DP enraye une réflexion théorique globale du secteur. Cependant, depuis les années 2000, un intérêt croissant pour ce domaine et pour son contenu innovant émerge au sein de la communauté des linguistes français, en réponse aux développements scientifiques nord-américains de la linguistique *folk* (Niedzielski & Preston, 2000) et à la reconnaissance de la DP en termes de continuité théorique et épistémologique par rapport à des disciplines linguistiques proches, déjà bien reconnues, comme la géolinguistique, la sociolinguistique et la psycholinguistique (Paveau, 2007, 2008 ; Achard-Bayle & Paveau, 2008a, 2008b ; Stegu, 2008).

Néanmoins, il est possible de reconnaître des précurseurs des réflexions menées plus récemment dans une littérature qui, depuis les années 1970, s'intéresse tout de même aux thématiques propres à la DP. On distingue d'abord les recherches qui posent des fondements théoriques sur les notions de CL et d'IL (*cf.* § IV.1.1 ; Schlieben-Lange, 1971, 1982a, 1982b ; Scherfer, 1982 ; Dittmar & Schlieben-Lange, 1982 ; Marcellesi, 1983 ; Thiers, 1986 ; Léonard, 1987, 1991) et ensuite, dans les années 2000, une série d'études utilisant la DP comme un outil d'investigation dans l'analyse de la variation linguistique (Falkert 2007, 2012 ; Pustka, 2007, 2011, 2013). À cette dernière vague, s'ajoutent les recherches menées dans le domaine des *représentations* linguistiques des locuteurs (Kuiper, 1999, 2005 ; Boughton, 2006 ; Petitjean, 2008, 2009, 2011a, 2011b), reprenant la méthode des « cinq points » de Preston (*cf.* § IV.2.2) et combinant les approches de l'ethnographie communicationnelle, de la sociolinguistique et de la psychologie sociale.

Dans les années 1970-1980, du point de vue aréal, les spécialistes se sont intéressés aux situations plurilingues de l'Alsace (Scherfer, 1982 ; Dittmar & Schlieben-Lange, 1982), de la Corse (Marcellesi, 1983 ; Thiers, 1986), du sud de la France (Schlieben-Lange, 1971, 1982a) et de la Vendée (Léonard, 1987, 1991) : ces travaux constituent de solides bases théoriques, épistémologiques et méthodologiques sur la notion de CL contribuant à une « autonomisation disciplinaire » de la DP à l'étranger, comme en Italie (*cf.* § IV.5). Par ailleurs, les recherches dialectologiques et ethno-linguistiques de l'équipe de Jean-Claude Bouvier (Bouvier, 1980, 1984) qui se sont concentrées depuis 1984, sur l'étude de la CL des locuteurs ont inspiré des années plus tard les recherches de l'équipe de dialectologie d'Alsace.

C'est dans cette première mouvance que prennent forme les recherches de Léonard¹⁸⁰ (Léonard & Lautrou, 1984 ; Léonard 1987, 1991a, 1991b, 2002)¹⁸¹ sur l'analyse de la variation dialectale de l'Île de Noirmoutier¹⁸², dans une perspective à la fois géolinguistique et ethnolinguistique, rendant compte des *sentiments linguistiques identitaires* dont les locuteurs de l'île font preuve :

« Nous partons de l'hypothèse que tout dialectophone partage avec ses pairs une *conscience de la variation* de son espace linguistique, et qu'en tant qu'acteur linguistique il va contribuer par cette conscience à maintenir, renforcer ou au contraire à modifier le modèle linguistique de sa communauté. Son *action linguistique* sera déterminée non seulement par sa propre *conscience linguistique*, mais par l'ensemble des *jugements* de valeurs et des *attitudes* intégrés par sa *conscience sociale*. » (Léonard, 1987 : 11 ; l'italique est le nôtre).

Cet auteur focalise son attention sur deux aspects de la CL au sein des communautés linguistiques îliennes étudiées : « les principes généraux qui fondent la CL globale des îliens [...] et les spécificités de chaque communauté en fonction de son sentiment identitaire propre » (Léonard, 1987 : 13) et « l'importance des habitudes perceptives, propres à chaque communauté linguistique dans le découpage de la variation linguistique et dans le choix des faits différentiels » (Léonard, 1987 : 13). Ce type d'étude comporte l'observation de « la représentation que se font les îliens sur la variation linguistique de leur espace », en recueillant des *ethnotextes évaluatifs* (discours épilinguistiques) et *métalinguistiques* (Léonard, 1987 : 15). Pour ce faire, il élabore un questionnaire¹⁸³ centré notamment sur les thématiques des perceptions des similitudes linguistiques et des représentations collectives ou individuelles de la variation. D'un point de vue général, Léonard (1987 : 21) s'intéresse à trois niveaux de la CL : les stéréotypes (parfois, des blasons), qu'il nomme niveau « épidermique » ou spontané de la CL ; les discours épilinguistiques (« *épidialectologiques* »), qui permettent de mettre en évidence des « marqueurs d'identité » (*i.e.* des variables linguistiques stigmatisées) ; les discours d'imitation linguistique où s'intègrent les *stéréotypes*, les *marqueurs* et les *phénomènes différentiels* (différents des deux premiers), à la fois.

¹⁸⁰ Pour les contributions de Schlieben-Lange (1971, 1982a), de Scherfer (1982), de Dittmar & Schlieben-Lange (1982), de Marcellesi (1983) et de Thiers (1986) que nous avons déjà mentionnées, nous renvoyons aux § IV.1 et § IV.1.1 du présent chapitre.

¹⁸¹ L'article de 2002 reprend son DEA de 1987 intitulé *Demarcation linguistique. Conscience de la variation dialectale e dialectologie du locuteur* et sa thèse de 1991 intitulée *Variation Dialectale et Microcosme Anthropologique: l'Île de Noirmoutier* (Vendée, France).

¹⁸² Il s'agit de 33 enquêtes réalisées entre 1982-1984 et entre 1986-1987..

¹⁸³ Ce premier questionnaire est nommé « aide-mémoire » : il s'agit d'une trame présentant les questions principales qui guident le linguiste lors des enquêtes. La méthode adoptée est celle du questionnaire libre et semi-directif (Léonard, 1987 : 15-16). L'auteur élabore, ensuite, un second questionnaire qui est centré plutôt sur la perception de la situation socio-économique qu'ont les habitants à propos de l'île, afin d'en étudier les éventuelles tensions sociales, les divergences socio-économiques entre groupes et les transformations de la structure socio-économique vécues par les habitants (Léonard, 1987 : 37-51).

L'auteur souligne que les enquêtes dialectologiques en milieu rural, différentes des enquêtes sociolinguistiques laboviennes, n'ont pas permis de sélectionner un échantillonnage d'informateurs varié : ce qui explique pourquoi seules deux générations de participants ont été retenues (Léonard, 1987 : 18). Le linguiste, qui s'est servi d' « intermédiaires » (*i.e. collaborateurs internes*) qui lui ont permis de choisir et de rencontrer les participants aux enquêtes, précise que la nature des relations amicales entre le chercheur et les informateurs a permis d'alléger le degré de formalité de l'enquête et de recueillir des avis critiques sur le questionnaire de la part des participants.

D'un point de vue du traitement des données, le linguiste effectue une comparaison systématique des données linguistiques perceptuelles (subjectives) et effectives¹⁸⁴ (objectives) des variétés îliennes : les phénomènes perceptuels décrits par Léonard portent un éclairage sur les faits linguistiques (Léonard, 1987 : 97). Les données contenues dans les ethnotextes épilinguistiques sont quantifiées par une méthode empruntée à Guiter (1973) : chaque taxonomie perceptuelle (des participants) est comparée aux taxonomies géolinguistiques élaborées par le spécialiste qui mesure les écarts et les alignements entre chaque regroupement (Léonard, 1987 : 97-110, 111-123).

Une seconde vague de contributions se rattachant partiellement au secteur de DP se caractérise par une influence sociolinguistique et psycho-sociologique, l'objectif visé étant d'employer les données perceptuelles à des fins d'investigation linguistique dans les milieux plurilingues (Kuiper, 1999, 2005 ; Sobotta, 2003 ; Boughton, 2006 ; Pustka, 2007, 2011, 2013 ; Petitjean, 2008, 2009, 2011a, 2011b). Ces recherches appliquent intégralement ou partiellement la « méthode en cinq points » de Preston (*cf.* § IV.2.2) : les chercheurs s'intéressent à l'observation des représentations linguistiques populaires, en analysant les discours épilinguistiques ou métalinguistiques des participants sur des faits linguistiques précis (Sobotta, 2003 ; Pustka, 2007, 2011, 2013 ; Petitjean, 2008, 2009, 2011a, 2011b), et à l'observation du comportement et des *attitudes* des locuteurs, via l'usage de *tests de reconnaissance* ou de travaux cartographiques (Kuiper, 1999, 2005 ; Boughton, 2006).

Les recherches de Pustka, menées sur les « accents du français » dans le cadre de la phonologie des variétés régionales, se concentrent sur les contacts linguistiques intervenant au sein de différentes communautés linguistiques : les Aveyronnais et les Guadeloupéens (Sobotta¹⁸⁵,

¹⁸⁴ Ces dernières portant sur la phonologie, le lexique et la prosodie.

¹⁸⁵ Sobotta est le nom de jeune fille de Pustka.

2003 ; Pustka, 2007), les Toulousains et les Parisiens (Pustka, 2011). Au premier niveau, l'approche théorique et méthodologique de la DP est adoptée pour observer les parlers étudiés selon la perspective d'une *linguistique perceptive des variétés*¹⁸⁶, en se concentrant sur la comparaison systématique de données linguistiques effectives avec celles perceptuelles (Pustka, 2007 : 9-12). La perspective subjective devient ainsi fondamentale pour Pustka (2007) pour définir ce qu'est une « variété linguistique », notamment dans la réflexion sur le contact des langues et dans les cadres théoriques auxquels elle se rattache (Weinreich, 1972 ; Berruto, 2004 ; Hambye, 2005). Pustka, à ce propos, considère que « les données linguistiques seules ne suffisent pas » à définir ce qu'est une variété linguistique (Pustka, 2007 : 6-7), et que les données sur la CL permettent de répondre à la question « *Quelles sont les variétés et qui les parle ?* », lorsqu'elles sont définies dans la CL des locuteurs (Hambye & Simon, 2004 : 399 et suiv. ; Krefeld, 1987 ; Krefeld & Pustka, 2010). Ainsi le concept de variété linguistique pour Pustka (2007 : 7-8), renvoie aux travaux de Hambye & Simon (2004),

« We hypothesize that linguistic varieties are abstract models of speech and thus have the status of social constructs. This means that they constitute a particular social representation [...], which the French sociolinguistic tradition calls '*representations linguistiques*' [...] and are thus part of the speaker's '*imagination linguistique*' » (Hambye & Simon, 2004 : 399 ; l'italique est le nôtre).

La linguiste entend les « représentations linguistiques des locuteurs » sur les variétés linguistiques comme des formes de perception linguistique, caractérisées par des *savoirs linguistiques*¹⁸⁷ ou *culturels* n'ayant pas « de base productionnelle ou perceptive¹⁸⁸ », contrairement aux données linguistiques effectives (Pustka, 2007 : 9). Elle fournit par ailleurs un schéma exhaustif illustrant le lien qu'entretiennent le *savoir linguistique* (donc les « représentations ») et le *comportement linguistique*, les actes de production, imitation (*reproduction*) et perception linguistiques reliant les deux sphères (cf. l'image IV.6.1 ci-dessous : Pustka, 2007 : 10).

¹⁸⁶ La linguiste utilise le terme « perceptive » ; ici, comme dans tout le reste du chapitre, nous utilisons l'adjectif 'perceptuel' d'une manière générale (cf. IV.1).

¹⁸⁷ Elle parle à ce propos d'« imaginaire linguistique » et de « mythes linguistiques » (Pustka, 2007 : 9).

¹⁸⁸ Ce terme renvoie aux tests perceptifs phonétiques.

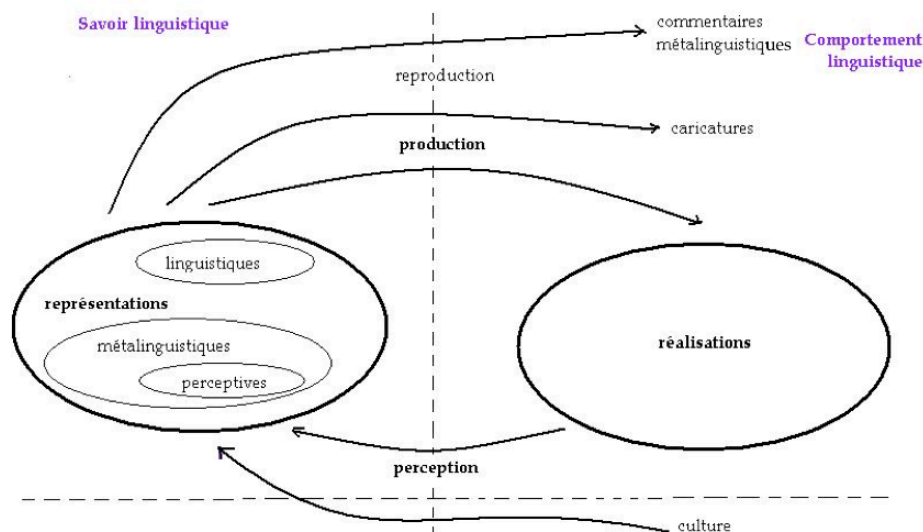


Figure IV.6.1 : *Reproduction du schéma de Pustka (2007 : 10) représentant les liens entre savoir et comportement linguistiques.*

D'un point de vue méthodologique, l'auteure considère qu'il est important d'étudier les représentations linguistiques de manière systématique avec les techniques mises au point par la linguistique *folk* (Pustka, 2007 : 11-13) : ainsi la « méthode en cinq points » de Preston, précédemment évoquée, est adoptée dans tous ses travaux. Relativement aux recueils des discours épilinguistiques et métalinguistiques, la linguiste s'inspire, respectivement, des questionnaires de Gueunier & *al.* (1978) et des techniques de Woerling & Boula de Mareuil (2006) (Sobotta, 2003 ; Pustka, 2007, 2011, 2013).

À la même époque, les études de Kuiper (1999, 2005) et de Boughton (2006) ont permis de comprendre l'articulation des représentations linguistiques des variétés de français régional, tout en soulevant quelques points intéressants sur la nature des stéréotypes linguistiques. Kuiper (1999, 2005) s'intéresse notamment au rôle joué par la diatopie dans la perception des variétés régionales du français de l'hexagone, en concluant que la région où vivent les participants aux enquêtes influe fortement sur leur jugement linguistique et, de ce fait, sur la représentation qu'ils ont des variétés régionales du français. Ainsi, en comparant les représentations linguistiques des habitants de Paris avec celles des habitants de Provence, sur les deux variétés de français, il révèle des stigmatisations qui opposent les deux communautés de locuteurs en termes de diatopie (Kuiper, 1999, 2005). En reproduisant la même expérimentation auprès de deux communautés linguistiques différentes, Boughton (2006) prouve, au contraire, que l'identification de l'origine géographique des locuteurs (*i.e.* leur perception de la variation diatopique) n'est pas

systématiquement repérée par les participants lors des *tests de reconnaissance*. Après de deux communautés de locuteurs, de Nancy et de Rennes, il semblerait qu'une combinaison de stéréotypes sociaux et géographiques permette aux sujets d'attribuer une provenance géographique (juste ou erronée) aux locuteurs d'une certaine variété régionale.

Du point de vue de la nomenclature, nous retenons que les auteurs mentionnés ici n'adoptent pas les mêmes termes pour désigner la DP : Léonard (1987, 1991, 2002) parle indistinctement de *dialectologie perceptive* ou *subjective* ; Kuiper (1999, 2005), Boughton (2006) et Petitjean (2008, 2009, 2011a, 2011b) de *dialectologie perceptuelle* ou de *folk linguistics* ; enfin, Pustka (2008, 2009, 2011a, 2011b) de *linguistique perceptive des variétés*.

IV.7 Conclusions et positionnement théorique

IV.7.1 L'orientation des études de DP dépend des approches théoriques et méthodologiques sous-jacentes

Dans ce chapitre, nous avons essayé de fournir un aperçu chronologique et critique de la manière dont est née et s'est développée la DP dans différents pays depuis les années 1930. Nous avons parcouru les différents aspects théoriques et méthodologiques abordés dans les travaux européens et d'outre-mer, en partant des travaux fondateurs¹⁸⁹. Nous nous sommes concentrée, d'une part, sur les recherches réalisées aux Pays-Bas, en Italie et en France, d'autre part, sur les travaux japonais et américains. Nous avons également mis en évidence la pluralité d'objets d'étude qui intéressent la DP et les problématiques concernant l'identification de ces mêmes objets d'étude, tout en illustrant la variété des approches théoriques et méthodologiques adoptées à cet effet. Nous avons voulu montrer que la littérature existante permet de caractériser la DP comme un secteur d'étude « interface » entre l'étude de la réalité linguistique menée par le spécialiste et la réalité observée par le locuteur et donc un non-linguiste. Aujourd'hui, la DP semble focaliser son attention essentiellement sur l'opposition entre taxonomies populaires et scientifiques et donc sur les écarts ou adhérences qui subsistent entre les deux.

Cependant, les travaux développés jusqu'à présent montrent que le rôle « d'interface » de la DP outrepassé les aspects que nous venons d'évoquer : l'approche théorique et épistémologique adoptée par ce domaine de recherche place celui-ci dans une position contiguë par rapport à différentes disciplines appartenant au champ de Sciences Humaines et Sociales. En

¹⁸⁹ Cf. § IV.1-IV.4.

effet, les recherches perceptuelles permettent deux types d'études : a) les discours méta- et épilinguistiques (jugements et opinions populaires, les croyances populaires et perceptions et représentations linguistiques), souvent recueillis dans les travaux géo-, ethno-, socio- et psycholinguistiques, mais aussi en anthropologie culturelle et en géographie pour sonder les expressions de la *conscience* et de l'*identité linguistiques* ; b) les comportements, les attitudes et les usages linguistiques observés en linguistique (géo, socio-, psycholinguistique), en psychologie sociale, en géographie des langues. Ces deux secteurs représentent un large champ d'investigation outrepassant la linguistique et englobant les Sciences Humaines et Sociales.

Les travaux néerlandais et japonais¹⁹⁰ soulignent à ce propos une continuité avec la géographie linguistique, la géographie appliquée et la psycholinguistique. Par ailleurs, ces travaux constituent une base importante dans l'observation, conjointe, des « frontières linguistiques populaires » et des représentations (linguistiques) qui y sont corrélées : les premiers travaux de cartographie perceptuelle mettent en évidence l'importance des mécanismes (cognitifs, historiques, géographiques, sociaux, etc...) qui entrent en jeu dans la création et l'identification de frontières populaires.

Dans les recherches américaines de Preston¹⁹¹ (et de ses collaborateurs), les approches de la sociolinguistique, de la psycholinguistique, de la psychologie sociale, ainsi que de l'ethnographie communicationnelle, se fondent entre elles pour trouver leurs applications dans l'étude des *attitudes* linguistiques ; nous remarquons à ce propos que de tels travaux représentent une utilité pour les acteurs de la didactique des langues et de la planification linguistique. D'un autre côté, c'est aussi avec Preston qu'émerge la nécessité de réfléchir à une *théorie linguistique folk*¹⁹² : l'auteur insiste, à raison, sur la nécessité de comparaison systématique entre les taxonomies populaire et scientifique. On retiendra, en outre, que la méthodologie mise au point par Preston pour l'étude des *attitudes* trouve un écho considérable dans le monde entier¹⁹³, en sociolinguistique et en psychologie sociale du langage. Cette technique a, entre autre, permis la consolidation épistémologique et théorique du secteur disciplinaire de la *linguistique folk* dont la paternité revient à Niedzielski & Preston (2000)¹⁹⁴.

¹⁹⁰ Cf. § IV.3.

¹⁹¹ Cf. § IV.4.

¹⁹² Cf. § IV.4, Figure § IV.4.3.

¹⁹³ Cf. § IV.2.2.

¹⁹⁴ Cf. § IV.1.

En Italie¹⁹⁵, on remarque une ramification de la DP dans différents courants de recherche à empreinte (a) géo- et ethnolinguistique, (b) historique¹⁹⁶, (c) sociolinguistique et ethno-communicationnelle : en fonction de ces trois, les champs de l'observable varient. Cependant, quel que soit l'objectif visé, en Italie, les approches théoriques de la géolinguistique rencontrent ceux de la sociolinguistique : l'observation du vécu sociolinguistique d'une communauté se combine à l'analyse *micro* ou *macro* de la variation et du changement linguistiques. La DP italienne ne réduit pas les perspectives analytiques de la perception des phénomènes linguistiques des locuteurs à la seule dimension diatopique —qui limite considérablement le champ de l'observable et ne reflète pas véritablement l'étendue des recherches de la péninsule—, mais les étend aussi aux dimensions, diachroniques, synchroniques, diastratiques et diaphasiques¹⁹⁷.

En France, nous constatons un fort engouement envers les recherches de DP, notamment pour les acteurs de la sociolinguistique, de la psycholinguistique et de la psychologie sociale du langage¹⁹⁸, depuis les années 2000. Par ailleurs, nous soulignons l'influence des approches et des techniques d'enquêtes élaborées par Preston¹⁹⁹, à savoir la « méthode en cinq points ». En outre, nous rappelons l'importance des recherches socio-, ethno- et géolinguistiques françaises des années 1970-1980 qui ont, d'une certaine manière, posé les jalons des approches théoriques et méthodologiques italiennes sur l'étude de la CL des locuteurs et sur les objets de DP²⁰⁰.

Mais les travaux de DP ont aussi rencontré des critiques de la part de sociolinguistes (Berruto, 2002 ; Falkert, 2012). Une première remarque concerne la complexité des thématiques affrontées simultanément : la CL, les représentations linguistiques, l'expression des identités linguistiques, les jugements, les croyances et les savoirs populaires, les comportements, les *attitudes* linguistiques (Berruto, 2002 : 351-354). Une deuxième observation a été soulevée au sujet des difficultés liées aux traitements et à l'analyse de données perceptuelles qui se révèlent de nature hétérogène et difficiles à classer (Falkert, 2012). Une dernière appréciation concerne l'impossibilité de généralisation des résultats (Berruto, 2002 : 344), notamment concernant les données métalinguistiques des individus et des communautés examinées.

¹⁹⁵ Cf. § IV.5.

¹⁹⁶ Nous entendons, par là, la linguistique historique.

¹⁹⁷ Cf. § IV.5.1- IV.5.3. Par ailleurs, afin d'étayer notre propos, nous renvoyons, aussi, aux autres contributions, italiennes d'Ajnardi (1999-2000, 2002), Binazzi, (2002), Sornicola (2002), Romanello (1996 ; 2002) et Toso (2002).

¹⁹⁸ Cf. § IV.6.

¹⁹⁹ Cf. § IV.2.2 et § IV.3.

²⁰⁰ Cf. § IV.6 et § IV.5.2.

En se concentrant sur les deux premières critiques, les chercheurs américains, italiens et français de la seconde moitié du XX^e siècle²⁰¹ ont développé des méthodologies et des traitements importants, qui permettent aujourd'hui d'analyser de manière aboutie les objets de la DP. On retient, notamment les techniques de Preston sur le traitement et l'analyse des cartes mentales²⁰², la méthode d'analyse des données par thèmes, systématisée dans les recherches du Piémont occidental²⁰³, les techniques de traitement et d'analyse cartographique appliquées à toute donnée linguistique, y compris celles perceptuelles, comme montrées dans les travaux des Alpes orientales²⁰⁴, l'apport de l'ethnographie communicationnelle qui permet d'analyser en profondeur les discours épi- et métalinguistiques²⁰⁵ et finalement les comparaisons systématiques des données subjectives et objectives, comme l'ont montré les chercheurs français (Léonard, 1987) et italiens (Iannàccaro, 2002a)²⁰⁶. En réponse à la troisième remarque, nous pourrions suggérer, au premier abord, les réponses fournies par Scherfer (1982) et Tyler (1978) qui définissent les données perceptuelles comme étant propres à « une région donnée et à un moment donné dans une communauté linguistique précise » (Scherfer, 1982 : 225-229), sans être « [des] système[s] formellement constant[s] » (Tyler, 1978 : 235)²⁰⁷.

IV.7.2 Notre positionnement théorique

Dans le présent travail, nous choisissons d'adopter la perspective des écoles italiennes qui combinent les approches géolinguistiques et sociolinguistiques pour mieux appréhender l'étude de terrain de la variation et du contact linguistique²⁰⁸. En particulier, notre travail renvoie à l'approche *terracinienne* (Terracini, 1969, 1981 ; Telmon, 2010) qui consiste à analyser les dynamiques conservatives et innovatrices du changement linguistique en y *insérant*²⁰⁹ « ogni tipo di oggetto (socio)linguistico : da quelli macrosociolinguistici, come il bilinguismo e il suo correlato storico del sostrato, a quelli microsociolinguistici²¹⁰ » (Telmon, 2010 : 152). Nous renvoyons aussi aux études terraciniennes sur la CL des locuteurs, sans oublier les contributions des recherches de Schlieben-Lange (1971, 1982a, 1982b), Scherfer (1982) et Iannàccaro (2002a) à cet égard. Nous envisageons une analyse des phénomènes linguistiques en tenant compte des axes variationnels

²⁰¹ Cf. § IV.4-IV.6.

²⁰² Cf. § IV.4.

²⁰³ Cf. § IV.5.1 et Telmon (2002a).

²⁰⁴ Cf. § IV.5.2.

²⁰⁵ Cf. § IV.5.3, § IV.6.

²⁰⁶ Cf. § IV.5-IV.6.

²⁰⁷ Cf. § IV.1.1.

²⁰⁸ Cf. § IV.5.

²⁰⁹ Terme utilisé par Telmon (2010 : 152).

²¹⁰ NT : « [...] chaque type d'objet (socio)linguistique : de ceux macrosociolinguistiques, comme le bilinguisme et son corrélaté historique du substrat, à ceux microsociolinguistiques. » (Telmon, 2010 : 152).

diachronique (et synchronique), diatopique et diastratique ; ces phénomènes seront mis en relation avec les données perceptuelles recueillies sur le terrain. Dans le volet perceptuel de notre étude, nous nous consacrons essentiellement à l'observation des témoins de la CL des locuteurs, pour en sonder les expressions des *identités linguistiques des communautés* et des participants aux enquêtes : cet exercice nous amène à observer les discours épilinguistiques (jugements, stéréotypes, croyances populaires) et métalinguistiques (pour en identifier les marqueurs), ainsi que les comportements linguistiques. La conception d'identité linguistique à laquelle nous nous rattachons, est largement illustrée dans le § IV.1.1.1, du présent chapitre : elle se réfère essentiellement aux études de Ricœur (1990), Thiers (1986), Lipiansky (1997), Meyer-Bisch (2000), Bauman (2003, 2010), Lagarde (2008) et Edwards (2009).

L'approche théorique et méthodologique ethnoscientifique *émique*, employée par Iannàccaro (2002a), constitue le noyau central sur lequel se fondent nos enquêtes perceptuelles, y compris les enquêtes phonétiques, de terrain. Le chapitre qui suit, permet d'illustrer plus en détail les techniques de recueil de données linguistiques objectives et subjectives, qui découlent du positionnement théorique illustré ici.

Chapitre V

Méthodologie d'enquête

« [...] niente in un'inchiesta è più d'ostacolo della mancanza di libertà interiore dell'intervistato [...] »

*La regola del raccogliere dev'essere quella di non attenersi a nessuna regola.*¹
(Jaberg et Jud, 1987 [1928] : 259, cité dans Iannàccaro, 2002a : 89).

Ce chapitre met en exergue la préparation et le déroulement des enquêtes menées sur deux domaines distincts, à savoir, l'observation de la variation phonétique² et lexicale, et l'analyse des perceptions qu'ont les locuteurs de la variation linguistique.

À cet effet, nous soulignons l'importance d'une construction en amont des interviews linguistiques et métalinguistiques, ainsi que du rapport interactionnel existant entre enquêteur et participants. Nous avons articulé deux types d'enquête de terrain, en nous attardant sur la conception des outils (questionnaires), leur objectif et leur nature, et nous avons attribué différents rôles aux participants. Nos méthodologies d'enquête s'articulent différemment selon l'objectif visé : nous avons envisagé, d'une part, un entretien dirigé et semi-dirigé pour les enquêtes phonétique et lexicale, d'autre part, un entretien libre et semi-dirigé pour l'enquête perceptuelle. En référence à ce dernier volet, nous avons soumis, au préalable, le questionnaire épi- et métalinguistique (perceptuel) aux *collaborateurs internes*, en nous inspirant de la méthode utilisée par Iannàccaro (2002a : 94-118). Par ailleurs, nous rappelons brièvement que la structure des questionnaires diverge selon qu'il s'agisse du questionnaire phonétique et lexical, organisé en deux phases distinctes, ou de celui perceptuel, subdivisé en plusieurs sections, où figurent aussi des travaux de cartes mentales.

¹ NT : « [...] rien, lors d'une enquête, n'est plus contraignant que le manque de liberté intérieure de l'informateur [...] la règle de celui qui collecte [les données] doit être celle de ne se conformer à aucune règle. ».

² Les deux types de questionnaires analysant la phonétique, le lexique et la conscience linguistique, sont situés en *Annexes*, § V.2 et § V.3, l'un après l'autre.

V.1 *Collaborateurs internes et informateurs*

V.1.1 Dynamique du rapport *enquêteur-informateur*

D'un point de vue méthodologique général, depuis la création et jusqu'au développement des enquêtes de terrain, nous avons adopté une approche *émique*³, en considérant que chaque système de pensée et culture organise le monde à sa manière : de ce fait, en tant qu'enquêtrice, nous n'avons jamais imposé notre vision culturelle à l'informateur. Ainsi, nous avons recueilli scrupuleusement les points de vue, les systèmes de pensées et les concepts propres aux personnes et cultures que nous avons étudiées.

Le choix des informateurs⁴, qui concerne les deux types d'enquêtes linguistiques de terrain, implique plusieurs nœuds de fond qui sont à la base même du rapport que le linguiste entretient avec le locuteur et, par conséquent, avec « sa source ». Les difficultés sont relatives au choix de locuteurs, plus ou moins conservateurs d'un point de vue linguistique, mais aussi à la sélection d'informateurs qui puissent garantir des résultats fiables. Dans notre cas, le choix des informateurs a été compliqué par le fait que bon nombre de personnes que nous connaissions, avant même d'effectuer les interviews, ne parlaient pas forcément les *variétés locales* que nous souhaitions examiner, mais plutôt des variétés exogènes du Val Chisone ou du Val Pellice.

Le modèle général d'interaction linguistique adopté dans l'ensemble des enquêtes est caractérisé par les trois éléments *Stimulus-Personne-Réaction* (Iannàccaro, 2002a : 88-91), où la place centrale du participant (*Personne*) modifie la nature des rapports entre le *Stimulus* et la *Réaction* : la *Réponse* n'est pas la conséquence directe du *Stimulus*, car la *Personne* agit en fonction de ce qui s'est dit ou fait dans le passé et son comportement est orienté vers les interactions verbales futures. Ce modèle permet au chercheur de piloter l'enquête comme il le souhaite pour deux raisons : l'informateur ne sait pas si ce qu'il a répondu est vraiment ce qu'on attend de lui et le participant ne connaît pas la démarche mise en place pour cette activité (Iannàccaro, 2002a : 89). Pour mieux illustrer la réalité à laquelle nous étions confrontée, nous avons pris en considération les

³ L'approche ethnoscientifique *étique*, en revanche, se base exclusivement sur le point de vue de l'enquêteur, qui s'impose sur les concepts ou les systèmes de pensées étudiés : l'enquêteur ne tient donc pas compte des déclarations ou des interprétations des personnes ayant un autre système de pensée que le sien.

⁴ Dans ce chapitre et en général dans la thèse, nous utilisons également les termes « participant(s) », « sujet(s) » et « locuteur(s) » comme des synonymes d'« informateur(s) ». Seule l'étiquette « collaborateur(s) » ou « collaborateur(s) interne(s) » constitue une sous-catégorie d'« informateurs ».

interactions linguistiques qui se sont créées avec nos participants⁵, bien que nous ayons exclu une analyse interactionnelle minutieuse et systématique de ces échanges.

Relativement aux difficultés interactionnelles, nous nous sommes souciée d'évincer le degré de formalité lors des contextes communicationnels, pour pallier les éventuels « blocages de l'informateur » face à la nouveauté de l'exercice (interview) et à la difficulté des tâches imposées dans les questionnaires. C'est pourquoi, lors du déroulement des enquêtes, nous avons choisi d'essayer de libérer chaque informateur de contraintes communicationnelles, en alternant les questions ouvertes et fermées, à notre guise : nous avons commencé nos enquêtes par une question ouverte, afin d'évincer les formalités, de mettre à l'aise le participant et de faciliter la narration, comme par exemple « *Parle-moi un peu de toi et de ton village...* ». Notre but était de permettre à l'informateur de se sentir à son aise et libre de discourir : à ce propos, Jaberg et Jud affirmaient déjà que « niente in un'inchiesta è più d'ostacolo della mancanza di libertà interiore dell'intervistato [...] La regola del raccogliere dev'essere quella di non attenersi a nessuna regola »⁶ (cité dans Iannàcaro, 2002a : 89). Alors, c'est dans cet état d'esprit que nous avons abordé nos enquêtes, géolinguistiques et de dialectologie perceptuelle.

Nos recherches reflètent le point de vue de Canobbio & Telmon (1993, I) et de Carpitelli & Iannàcaro (1995), qui entendent les enquêtes linguistiques comme une *transmission du savoir* où le rôle de l'apprenant est tenu par l'enquêteur et non pas par le participant. Cette conception s'ancre sur les travaux de Mougin⁷ (cité dans Iannàcaro, 2002a : 114) qui montrent comment les enquêtes linguistiques permettent de *transmettre un savoir* et de favoriser la spontanéité et les digressions ethnographiques des participants (Iannàcaro, 2002a : 114). Ceci a pour effet que l'informateur lui-même puisse se prendre au jeu et être davantage intéressé, enthousiaste et désireux d'en apprendre plus, grâce au simple fait que quelqu'un s'intéresse tout particulièrement à sa culture et à la communauté à laquelle il appartient : c'est ce qu'il s'est réellement passé durant nos interviews⁸.

⁵ En général le chercheur possède une conscience éthique du phénomène qu'il enquête, mais il est plutôt tenté d'en rejoindre un niveau *émique* ; son devoir est celui de procéder à une compréhension, une identification et une successive différenciation des faits qu'il constate. Selon Sobrero (1988 : 197), pour accéder à un niveau *émique* de la *conscience* du locuteur, il faut tenter de capter « the speaker's intentional — and transintentional — behavior within a social community » en concevant l'informateur comme un individu immergé dans des dynamiques microsociales, plus que comme la somme de nombreuses caractéristiques.

⁶ Déjà traduit plus haut.

⁷ Mougin affirme que « les témoins sont alors sortis du lieu commun pour raconter des anecdotes vécues et la situation d'enquête est ainsi occasion de sociabilité et source de plaisir partagé » (cité dans Iannàcaro, 2002a : 114).

⁸ A ce propos et concernant nos participants, au moment où nous demandions quelles étaient pour eux les questions qu'ils considéraient les plus/les moins intéressantes ou pertinentes, il se pouvait que l'un d'entre eux manifeste, soit un grand enthousiasme de soumettre sa propre réponse, soit un grand étonnement de voir qu'une inconnue

Les enquêtes sont organisées en deux volets distincts : phonétique et lexical (*cf.* § V.2), d'une part, et perceptuel (*cf.* § V.3), d'autre part. Lors de l'enquête phonétique et lexicale, nous avons laissé libre cours à la production orale de nos informateurs au regard des concepts que nous voulions faire émerger, sans prêter attention aux marqueurs discursifs et aux tours de parole ; lors du recueil des éléments perceptuels, en revanche, nous avons été beaucoup plus attentive à l'attitude et au comportement des locuteurs, en essayant de mettre en rapport les marqueurs et les tours de parole avec les réponses données. Les réponses collectées sont parfois accompagnées de conversations libres qui s'organisent tout autour du projet planifié par nos soins, le but étant de concevoir des entrevues comme un « serbatoio [...] per stimolare e suggerire nuove domande nel lettore e nello studioso »⁹ (Iannàccaro, 2002a : 90). Nos interviews ont donc laissé place à toute liberté de la part de l'informateur d'argumenter ses réponses, d'exprimer librement sa pensée quant aux questions posées ; nous avons voulu faire place aux moments de narration qui sortent des thématiques d'enquête, afin de rentrer plus profondément « dans le monde de l'informateur » (Iannàccaro, 2002a), tout en confinant notre propre interprétation.

Nous avons dû également tenir compte des variables pragmatiques et situationnelles qui conditionnent la production linguistique en situation d'enquête¹⁰. Au sein des enquêtes perceptuelles, la majorité des entretiens s'est déroulée en tête-à-tête avec le participant. Cependant, nous avons aussi examiné l'usage effectif des langues au sein des répertoires complexes des communautés linguistiques observées, aussi bien dans des lieux formels, comme des classes de primaire, que dans des lieux informels, mettant en scène des réunions collectives, pendant un repas ou dans des lieux publics. Il nous est aussi arrivé de nous rendre dans des lieux de culte, pour comprendre comment les interactions linguistiques s'organisaient, à cet effet. Nous avons toujours demandé, dans ces cas, l'autorisation d'enregistrement et nous avons fait signer des déclarations de consentement aux participants, pour qu'ils sachent que cela s'orchestrerait dans un contexte scientifique.

s'intéresse de près à leurs parlers, leurs cultures et leurs traditions linguistiques ; nous faisons notamment allusion aux informateurs de Prarostino et de Villar-Perosa.

⁹ NT : « réservoir [...] qui stimule et suggère de nouvelles questions au lecteur et au spécialiste. »

¹⁰ Les variables interactionnelles qui structurent l'interaction linguistique sont présentées et résumées dans le modèle SPEAKING de Hymes. Ce modèle montre qu'il y a 16 composantes de base regroupées sous 8 entrées principales : les cadres physiques et psychologiques (Settings), Les Participants : le locuteur, l'auditeur, le destinataire ou non, membres présents ou participants d'une façon ou d'une autre au déroulement de l'action ; les finalités, buts et résultats de l'activité de communication (Ends) ; les actes constituant le contenu du message et sa forme (Acts) ; la tonalité (Key) : le canal et les formes du discours ; les instruments (Instrumentalities) : les canaux de la communications et les codes qui leur correspondent ; les normes d'interaction et d'interprétation (Norms) ; et le type d'activité du langage (Genre) (Baylon 1996 : 279).

De toute évidence, certains éléments influencent à différents degrés l'aspect pragmatique et situationnel de l'interaction, comme Iannàccaro (2002a : 103) le montre clairement dans la description des entretiens. Parfois, la présence d'une personne externe et inconnue, qui pose des questions demandant une part importante de réflexion à l'informateur, peut conduire à ce que ce dernier interprète la situation de manière différente de celle souhaitée par l'enquêteur : par conséquent, tout ce qui s'en suit pourra être biaisé¹¹. Les situations génèrent souvent une asymétrie des comportements des participants : la motivation de l'enquêteur à la réalisation de la tâche est différente de celle de l'informateur¹². Nous avons été confrontée à ce problème jusqu'à devoir interrompre, dans trois cas, le déroulement de l'enquête pour distraire le participant afin de le mettre dans les conditions optimales pour la reprise de l'interaction ; parfois nous n'avons pas hésité à reporter le travail si le locuteur ne semblait pas réceptif.

V.1.2 *Collaborateurs internes*

Il est possible de trouver un autre expédient qui permette d'éviter la contrainte, la formalité et le déroulement trop rigide d'une enquête : Carpitelli & Iannàccaro (1995) se concentrent notamment sur la présence d'un « intermédiaire » qu'ils nomment *collaborateur interne*. Ce dernier favorise le bon déroulement de l'enquête et devient, avec le questionnaire, le deuxième « médiateur » entre la *réalité* de l'informateur et celle de l'enquêteur. L'application de cette stratégie a permis, dans notre cas, d'atteindre des résultats probants et une participation accrue des *collaborateurs* aux travaux généraux de l'enquête, dans les quatre localités. Ce sont eux qui ont facilité notre démarche globale : je pense particulièrement à notre collaboratrice de Pinerolo qui, depuis le début de nos enquêtes dans l'aire¹³, en 2004, a fait preuve d'un grand scrupule, en se souciant du bon déroulement des activités de recherche. Grâce à elle, un grand nombre de situations propices au bon déroulement du travail, se sont créées comme des « réactions en chaîne » et m'ont permis de rentrer en contact avec les autres *collaborateurs* (cf. *Annexes*, § V.1.2). Nous soulignons à ce sujet que les enquêtes se sont étalées sur deux périodes distinctes : la première, couvrant les années 2008 à 2010, et la seconde s'étalant entre les années 2013 et 2015. Dans le volume des *Annexes*, sont renseignées les deux périodes des interviews en fonction des participants, notamment dans la partie consacrée aux profils sociolinguistiques des *collaborateurs*

¹¹ Il est vrai aussi que l'enquêteur construit son questionnaire en fonction de ce qu'il croit être pertinent pour l'étude générale, mais il n'est pas dit que cette pertinence soit partagée par l'informateur qui, membre d'une autre communauté, n'a pas forcément la même représentation de la réalité que le chercheur.

¹² Il en découle que si le degré de réciprocité de la communication est petit, alors les réponses coïncideront parfaitement avec la structure des questions et pas forcément à une expérience personnelle de l'informateur (Iannàccaro, 2002a : 103). En outre, selon Mattheier (cité dans Iannàccaro, 2002a : 104), d'autres traits véhiculent des informations cruciales qui se perdent dans le message, à savoir les « tonality, pitch, register, stress, phrasing ».

¹³ Travaux de Licence (2004-2005), Master 1 (2005-2006) et Master 2 (2006-2007).

internes (cf. *Annexes*, § V.1.1) et des restants informateurs (cf. *Annexes* § V.1.2.1 - § V.1.2.4). Chaque collaborateur, de manière unique et exceptionnelle, m'a permis de percer avec discrétion les différentes « langues » ainsi que les participants de mon étude, afin d'en découvrir les « identités linguistiques et culturelles » qui les caractérisaient. Toujours grâce à nos collaboratrices, et notamment à celle de San Germano Chisone, j'ai pu assister à des activités scolaires, comme les cours de *patois* proposés à l'école primaire de cette localité, en 2009, et me former aux bases des us et coutumes locaux. Ces rencontres, généreuses et avenantes, ont favorisé la recherche d'informateurs linguistiquement 'idéaux' pour mon étude.

Néanmoins, le rôle des *collaborateurs* ne s'est pas limité aux tâches les plus agréables : nous leur avons aussi demandé un avis critique sur la pertinence des questions contenues dans nos travaux. Ainsi, il émerge que les questions explicites qui requièrent une formulation de jugements de valeurs sur les variétés linguistiques ne semblaient pas pertinentes : elles étaient plutôt considérées comme dérangeantes (2 *collaborateurs* sur 4). Les critiques les plus sévères, ainsi que les gênes, ont été provoquées par les q. 16, 17, 41, 45 et 57 de notre questionnaire perceptuel : la *collaboratrice* plus âgée s'est montrée désagréablement étonnée sur les questions qui s'intéressaient aux jugements de valeurs envers les variétés. En revanche, la *collaboratrice* plus jeune n'a pas semblé avoir un quelconque problème avec la nature, parfois provocatrice, desdites questions. Néanmoins, ces questions ont été volontairement survolées par 83% de nos informateurs qui, soit ne voulaient pas se prononcer, soit nous regardaient avec un air ébahi (cf. Chapitre VI § VI.1.1).

L'intérêt de recueillir l'avis d'un *collaborateur* sur la pertinence des questions présentes dans le questionnaire paraît simple :

« Con il questionario i rischi della proiezione, e della cultura e mentalità propria dell'interrogante sull'ambiente in esame sono, non solo grossi, ma inevitabili. »¹⁴
(Iannàccaro, 2002a : 98).

Cependant, nous n'avons pas mis en place la méthode qui consiste à proposer au *collaborateur* de devenir *enquêteur* pour la collecte des données, comme a pu le faire Iannàccaro (2002a : 98). Étant donnée la difficulté de contrôle à distance du bon déroulement des entretiens, menées par des tiers non-formés à l'exercice, nous avons volontairement évité cette technique : nous avons ainsi conduit de façon systématique chaque enquête. Nous ajoutons également que nos *collaborateurs* n'avaient pas le temps matériel pour effectuer des enquêtes ininterrompues, en

¹⁴ NT : « Avec le questionnaire, les risques de projection de la culture et de la mentalité de l'interviewer sur la zone en examen, sont non seulement grands, mais inévitables. »

notre absence. En outre, pour contrecarrer les risques de projection de notre culture sur l'aire en question, nous avons multiplié les séjours dans cette zone pendant de longues périodes s'étalant de 2004 à 2015¹⁵, afin d'être en contact, au maximum, avec les habitants.

V.1.3 Informateurs

Lors du déroulement des enquêtes, l'enregistreur était mis en évidence et les informateurs, bon gré mal gré, étaient préparés à cette « présence ». Les *collaborateurs* nous introduisaient aux participants potentiels dans de brefs rendez-vous de présentation, en utilisant leur *parler local*, histoire de mettre en confiance tous les présents et, surtout, les plus âgés sur notre capacité à comprendre leurs langues. Ces premières rencontres étaient pour nous l'occasion principale de témoigner de nos « compétences linguistiques » de compréhension des parlers locaux : ceci nous a permis de réduire le degré d'« altérité » représenté par l'enquêteur. Nous soulignons cet aspect, car les locuteurs d'un certain âge ne se confient pas spontanément à une personne externe, étrangère, qui pourrait 'potentiellement' ne pas les comprendre. Pour « briser la glace », nous n'avons pas hésité à parler le *piémontais*, mais aussi le *français*, notamment avec les locuteurs âgés de San Germano Chisone et de Prarostino, qui étaient ravis d'accorder une attention particulière à cette langue, considérée aujourd'hui comme « mourante » dans les villages. Nous avons utilisé majoritairement l'*italien*¹⁶ pour formuler les questions, mais le *piémontais oralisé* lorsqu'il était nécessaire d'attirer l'attention d'un participant peu concentré, surtout auprès des locuteurs âgés, en sollicitant l'informateur à utiliser leurs propres langues locales. Même si la dialectophonie a été déclarée par tous nos informateurs, la différence, nous le savons, réside dans l'intentionnalité de l'acte de locution en dialecte¹⁷.

Pour nous aligner sur les choix opérés par les chercheurs turinois, nous avons choisi des participants dialectophones actifs et natifs des localités considérées : par ailleurs la mobilité géographique n'a pas été un facteur limitant nos recherches du « locuteur idéal », dans la mesure où il n'excédait pas un changement de résidence supérieur à 12 mois. Dans deux cas, nous avons

¹⁵ Nous renvoyons aux 39 enquêtes de terrain que nous avons effectuées en Licence, Master 1 et Master 2, depuis 2004 : ces enquêtes se sont focalisées sur les taxonomies populaires en phytonymie, en dialectologie et en dialectologie perceptuelle. Nous nous sommes rendues dans ces lieux, aussi pour tourisme.

¹⁶ Le fait de formuler les questions en *italien* ne change en aucun cas le code que nos interlocuteurs pourraient utiliser si, dans le cas de nos recherches, l'enquêtrice parlait la même langue qu'eux. Ayant des compétences en *piémontais* et en *provençal*, aussi bien actives que passives, nous avons toujours fait en sorte de mettre à l'aise le locuteur, pour qu'il se confie à nous et réponde le plus librement possible aux questions.

¹⁷ En effet, nous avons dressé des profils sociolinguistiques des locuteurs dans les *Annexes* § V.1.3. Nous avons remarqué que certains informateurs, souvent les adultes de 18-30 ans, ont parlé majoritairement en *italien*. 75% (18 locuteurs sur 24) des participants ont utilisé la *variété locale* pour répondre aux questionnaires métalinguistiques ; parmi ce 75%, 40% utilisait alternativement l'*italien* et la *variété locale*.

sélectionné des participants, locuteurs actifs d'une variété donnée qui, pour des raisons personnelles, ne résidaient plus dans la commune étudiée, mais étaient reconnus par l'ensemble des membres d'une communauté donnée comme parlants actifs de la variété en question : il s'agit de GR61PRAf et TP81PRAm¹⁸. Le choix des participants a été déterminé par leur condition de résidents dans les localités sélectionnées pour une durée minimum de 18-20 ans. Nous nous sommes aussi intéressée à l'origine géographique des parents des participants (*i.e.* père et mère), notamment pour les interactions verbales dans le domaine familial, qui, comme nous l'avons vu dans le Chapitre II, influent sur l'apprentissage et l'usage des variétés linguistiques basses et locales (*cf.* § II.3). Nous nous sommes assurée que les parents des participants soient originaires des mêmes localités que leurs enfants : en vue de la dynamique de contact qui caractérise les parlars des vallées Chisone et Germanasca (*cf.* Chapitre III), ce choix nous a permis de réduire les risques d'interférences entre les variétés linguistiques observées, d'une part, et les facteurs « exogènes » à ces dernières, d'autre part.

Nous avons sélectionné 24 informateurs distribués en trois catégories d'âge distinctes, pour une prise en compte idéale du panorama sociolinguistique italien (*cf.* Chapitre II). Nous avons respecté, lorsque cela était possible, une parité de nombre de sujets par catégorie et par genre : nous avons, donc, interviewé 6 adultes âgés de 18 à 30 ans, 10 personnes¹⁹ de 40 à 60 ans et 8 personnes âgées de plus de 70 ans. Aussi, nous dénombrons 12 femmes et 12 hommes²⁰. Le but étant de faire en sorte que les divergences ou les convergences saillantes, liées entre autres à l'âge, au genre et aux localités, soulignent ou pas des tendances lors de l'analyse des questionnaires.

V.2 Le questionnaire phonétique et les *items* lexicaux

La mise en place du questionnaire phonétique et lexical (*cf.* § V.2.1) a comporté différentes adaptations, aussi bien pour les supports utilisés lors des enquêtes, que pour la liste des entrées lexicales. En effet, pour atteindre le niveau *émique* de l'enquête, nous avons mis au point une méthode qui permet d'utiliser des supports (des diapositives) qui permettent de collecter les données, sans influencer le système culturel de l'informateur. Pareillement, nous

¹⁸ Nous rappelons que l'encodage des informateurs préserve leur anonymat. Pour connaître les règles d'encodage, aller au volume des *Annexes* § V.1.

¹⁹ Il nous a été impossible de trouver dans un laps de temps circonscrit, deux femmes dans la tranche d'âge 18-30 ans ayant demeuré et vécu depuis leur naissance à San Germano et à Prarostino, tout en étant locutrices actives d'une des deux *variétés*.

²⁰ Les profils des participants sont situés dans les *Annexes*, § V.1.2 et § V.1.3.1-§ V.1.3.4.

avons veillé à ce que les entrées lexicales étudiées soient présentes dans les systèmes linguistiques examinés.

V.2.1 Structure du questionnaire

Dans un premier temps, la constitution du questionnaire phonétique a impliqué la consultation de bases de données issues d'atlas linguistiques nationaux et locaux, parmi lesquelles celles de l'*Atlas Linguistique Italien* (ALI), du *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (AIS), de l'*Atlas Linguistique et Ethnographique du Piémont Occidental* (ALEPO)²¹. À ce propos, les questionnaires élaborés par le comité scientifique de l'ALEPO, en la matière, nous ont été d'une très grande aide, pour la construction d'un questionnaire phonétique qui soit en adéquation avec les spécificités de notre micro-aire de référence (Telmon, 2001a : 70-72). Nous n'oublions pas les consultations, en parallèle, de nombreuses monographies géolinguistiques de la région du pinérolais, citées au Chapitre III § III.1²².

Le protocole de l'enquête phonétique est basé sur l'enregistrement de quatre répétitions de 347 notions : il s'agit d'*items* lexicaux choisis pour obtenir les traits phonétiques nécessaires à décrire le vocalisme simple, tonique et atone, des quatre parlers pris en compte. Les répétitions ont été effectuées en deux phases : une, préliminaire, qui consiste en un entretien libre, où l'on a enregistré un discours spontané contenant les occurrences attendues, qui nous ont permis d'attirer l'attention du participant sur les éléments ciblés ; une seconde phase, directive (*i.e.* un entretien dirigé), où ont été réalisées les trois répétitions successives (aléatoires) sur les *items* ciblés au préalable. Les 347 *items* sélectionnés ont été abordés en travaillant avec les informateurs dans l'approche *émique* (*cf.* § V.1.1) : c'est dans cette perspective que nous avons proposé des photographies ou des images d'objets, d'animaux ou de paysages aux informateurs, afin de les laisser s'exprimer sur leurs systèmes de pensées sans être influencés par notre culture. Les informateurs ont pu « découvrir » les notions que nous souhaitions examiner, en les répétant aléatoirement à quatre reprises, pour nous permettre de constituer notre base de données phonétique. Les photos et les dessins rassemblés pour ce travail ont été présentés à l'ordinateur sur des diapositives (avec *PowerPoint*) pour faciliter l'identification de la notion recherchée et guider le participant.

²¹ La base des questionnaires de l'ALEPO se trouve sur la page Internet <http://www.alepo.it/default.htm>.

²² En outre, nous renvoyons aussi à Berruto (1974) ; Telmon (1988a, 2001a : 70-72).

Dans les cas où il a fallu obtenir une conjugaison verbale, une action, un adverbe ou une notion complexe qui ne peut se résumer en une image, nous sommes intervenue sur les slides lorsqu'il était possible en ajoutant des indices (flèches, points, cercles), ou à l'oral, toujours dans une approche *émique* pour guider le locuteur. Ce travail, relativement facile à mettre en place, s'est avéré dans l'ensemble aussi bien intuitif que ludique pour les participants. Les images qui suivent montrent la manière générale dont le matériel d'enquête a été installé²³ (cf. Figure V.2.1.1 qui suit) et les diapositives soumises aux participants (cf. Figure V.2.1.2, ci-dessous) pour l'identification des notions.



Figure V.2.1.1 – Matériel d'enquête.



²³ Pour des précisions sur le matériel utilisé lors des enregistrements se référer au § V.2.2.

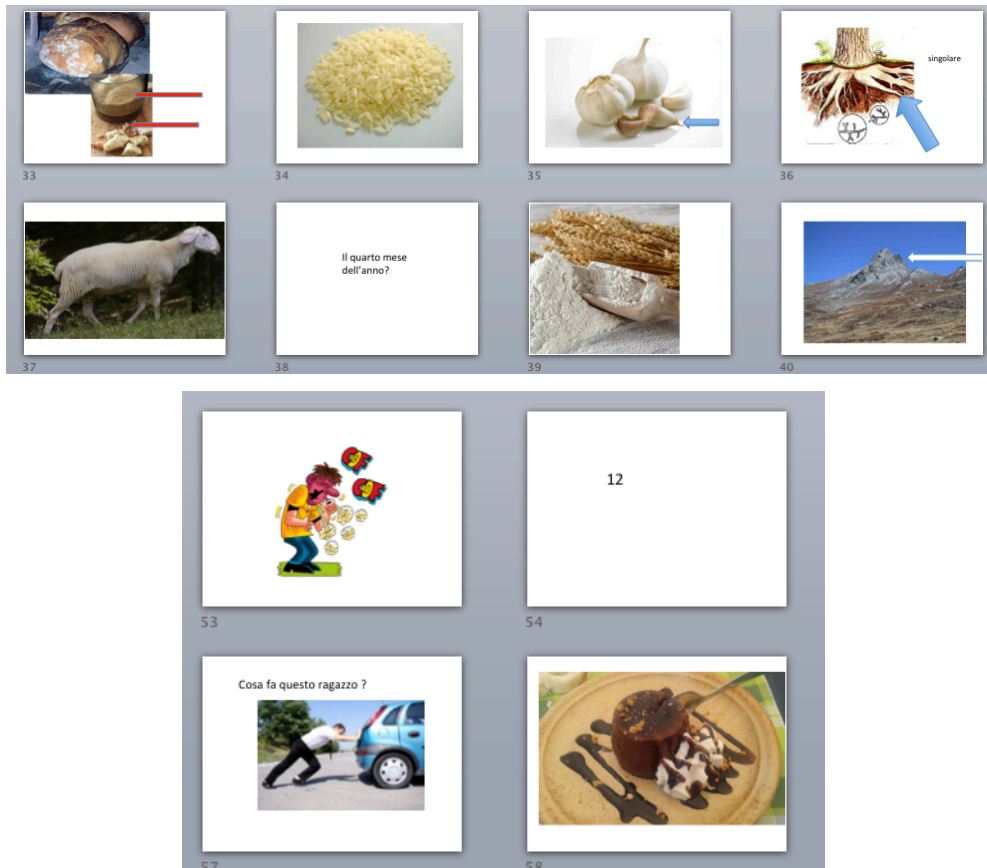


Figure V.2.1.2 - Diapositives soumises aux participants pour l'identification des notions et les répétitions des items lexicaux.

Aussi, nous proposons un extrait de la première prise d'enregistrement spontané qui s'effectue lors des enquêtes phonétiques. Dans l'interaction qui suit, notre informateur LB25PRAm découvre, en notre présence, les diapositives et décrit ce qu'il voit. De notre côté, nous essayons de le guider sur la prononciation d'« items » qui intéressent notre étude.

S (1) : « +++ prova a parlare un attimo facciamo un test »

« alors vas-y +++ essaye de parler un peu on fait un test »

LB25PRAm (1) : ((l'informateur visualise la 1^{ère} diapositive)) « [a'lura si: 'je²⁴ na ka'raffa 'daiva ki 'voidə 'dənt əŋ bi'tʃer] ++ »

« alors ici il y a une carafe d'eau qui se vide dans un verre ++ »

S (2) : « ok perfetto ++ vai pure »

« ok parfait ++ tu peux y aller »

LB25PRAm (2) : ((l'informateur visualise une nouvelle diapositive)) « + [si: 'je 'd erba] ++ »

« + ici il y a de l'herbe ++ »

S (3) : « e quello che m'interessa è e:: sai quando soffia + »

²⁴ La norme du *pristinenc* est [si: a 'je əd] « ici il y a de... » : il s'agit d'une variation sociolinguistique relative à l'âge du participant.

« et ce qui m'intéresse est e.: tu sais lorsque ça souffle + »

LB25PRAm (3) : « [l' ɔra] + [l' ɔra ki 'suffja] »

« le vent + le vent qui souffle »

S (4) : « ok »

LB25PRAm (4) : ((nouvelle diapositive)) « + [si: 'ɛ 'u su'lɛj ka 'sor 'fora in 'puɪŋtə l 'mar] + + »

« + ici il y a le soleil qui se lève ((litt. qui sort dehors)) au bout ((litt. à la pointe)) de la mer »

LB25PRAm (5) : ((nouvelle diapositive)) « [si: a 'jɛ 'n 'œf] + [slɛ 'taɥlə] + [o:: syl 'taɥl] »

« ici il y a un œuf + sur la table ((s. féminin)) + ou sur la table ((s. masculin)) »

S (5) : « mmm ++ [e:: 'l kulur] ? »

« mmm ++ e.:t la couleur ? »

LB25PRAm (6) : « ['jɛ 'n 'œf 'bjank] »

« il y a ((c'est)) un œuf blanc »

S (6) : « ok ! »

Les *items*/notions sélectionné(e)s pour ces enquêtes, nous ont permis d'explorer huit champs sémantiques distincts : le domaine de la parenté, de la maison, de la vie quotidienne, du temps, de la nature, des animaux (domestiques et sauvages), les outils et les aliments. Quatre catégories lexicales supplémentaires ont été investiguées afin d'explorer la morphologie des quatre parlers : les classes d'adjectifs, les nombres, les adverbes et les formes verbales (cf. Tableau V.2.1 dans *Annexes* § V.2). Aucun des *items* choisis n'a posé problème aux locuteurs par rapport à la culture des villages où nous avons réalisé notre travail, à l'exception d'un des animaux domestiques, le bœuf, absent des localités de montagne (Prarostino, San Germano C. et Villar-Perosa). Certaines notions ont dû être spécifiquement choisies pour les parlers de San Germano C. et Prarostino afin de compléter l'étude des traits vocaliques de ces systèmes, en abordant les phénomènes de diphtongaison. En dehors de ce cas précis, 80 % des notions prises en compte sont communes aux quatre parlers locaux étudiés.

Dans le cadre de l'étude des voyelles toniques, nous avons choisi les *items* en tenant compte de quatre positions syllabiques distinctes et de la position des voyelles dans le mot :

- ❖ voyelle tonique en position initiale absolue /#¹VC./ ; /#¹V.C/
- ❖ voyelle tonique en syllabe ouverte, en milieu de mot /.¹CV./
- ❖ voyelle tonique en syllabe fermée, en milieu de mot /.¹CVC./
- ❖ voyelle tonique en position finale absolue de mot /.¹CV#./

Nous avons retenu, en moyenne, trois à quatre *items* par construction syllabique et douze à seize *items* par trait vocalique : il n'a pas été rare, dans certains cas, d'en avoir beaucoup moins.

V.2.2 Enregistrements

Les enregistrements ont été effectués en format WAVE stéréo à 44kHz, en utilisant un enregistreur Marantz© (PMD 660) équipé d'un microphone Behringer© B-5, placé à 30cm du participant. Vingt-quatre intervenants ont participé à ce travail et les enregistrements se sont effectués *in situ*, à leurs domiciles : de ce fait, plusieurs données sont malheureusement inexploitable à cause des bruits environnants (animaux de ferme mitoyens, volatiles présents dans les jardins, animaux domestiques bruyants). Par ailleurs, le volume des données collectées par informateur étant très important — 33 332 fichiers sonores (24 personnes x 4 répétitions x 347 mots) — nous avons opéré une sélection des enregistrements, en tenant compte aussi de la qualité en fonction de l'analyse acoustique, ce qui nous a obligée à réaliser, si nécessaire, un nettoyage des enregistrements les plus bruités. Nous avons retenu, *in fine*, trois informateurs par localité, répartis dans trois catégories d'âge distinctes, ce qui nous a permis d'obtenir des mesures acoustiques fiables et comparables.

V.2.3 Etiquetage et description des données acoustiques

Nous avons étiqueté 8 328 fichiers WAVE, manuellement, en 12 mois, en utilisant PRAAT, et en deux temps²⁵. Ce type d'étiquetage nous a permis de contourner des pièges liés à l'interprétation des données : ainsi nous avons veillé à la qualité du signal des données sélectionnées pour le traitement, ainsi qu'à l'identification des traits vocaliques spécifiques rencontrés dans le dépouillement des données. Nous insistons sur le fait que la *veille* lors de l'étiquetage — *i.e.* un étiquetage en deux temps — permet, aussi, de limiter les erreurs liées à cet exercice.

Relativement au premier point, nous soulignons que notre travail a été conçu comme une véritable « recherche de terrain » : à chaque étape de notre collecte, les enregistrements n'ont pas été effectués *in vitro*, dans une salle anéchoïque de laboratoire, mais *in vivo*, c'est-à-dire, comme nous l'avons précisé dans le paragraphe précédent, sur le terrain.

²⁵ Les fichiers étiquetés par Jean-Pierre Lai ont ensuite été vérifiés en collaboration avec ce dernier, pour nous permettre une observation plus fine des traits vocaliques identifiés et favoriser les discussions scientifiques autour des caractéristiques propres aux locuteurs et aux dialectes analysés.

En référence au deuxième point, nous avons procédé d'abord à un sous-échantillonnage²⁶ des données à 16kHz nous permettant d'effectuer nos mesures acoustiques et les extractions formantiques adéquates, en vue d'établir les descriptions et les inventaires phonétiques au Chapitre III. En second lieu, pour chaque *item* lexical nous nous sommes concentrée sur trois niveaux d'analyse comme le montre la Figure V.2.3.1 qui suit :

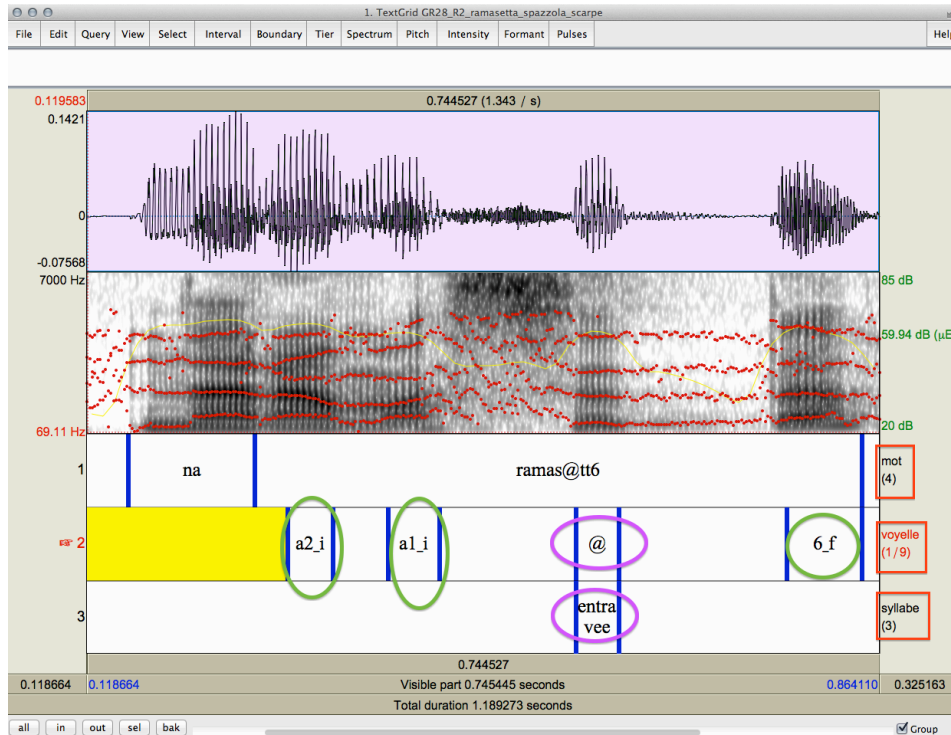


Figure V.2.3.1 - Exemple d'étiquetage des données acoustiques en trois niveaux d'analyse. Donnée extraite du corpus de la locutrice GR29VILf (femme de 29 ans, de Villar Perosa). Deuxième répétition de ramaſeſta, « brosse ».

Dans la Figure V.2.3.1, nous avons encadré les objets d'analyse par différents coloris, afin de mieux expliquer les choix opérés. En rouge, figurent les trois niveaux d'analyse, répondant :

- 1) à la catégorie « mot », où figure la transcription phonétique de l'*item* en SAMPA²⁷ ;
- 2) à la catégorie « voyelle », où sont étiquetées phonétiquement (en SAMPA) les voyelles prétoniques (notées avec un « _i »), toniques et posttoniques (notées avec un « _f »). Les voyelles prétoniques, comme leurs homologues posttoniques, sont notées en fonction de leur degré

²⁶ Le choix de la fréquence d'échantillonnage fait écho au théorème de Nyquist-Shannon qui impose que « la fréquence d'échantillonnage soit supérieure ou égale à la plus haute fréquence du signal échantillonné » (Martin, 2008 : 48).

²⁷ L'étiquetage en alphabet SAMPA permet le traitement des données sous R, qui n'aurait pas été possible sous alphabet IPA. Pour les correspondances des alphabets SAMPA et IPA utilisés dans notre travail, nous renvoyons au volume des *Annexes*, § III.3.1.3.

d'éloignement syllabique vis-à-vis de la voyelle tonique, par un chiffre : au premier niveau d'éloignement syllabique, on note « 1 », à un niveau syllabique ultérieur (antérieur/postérieur) ; par ordre croissant on note « 2 », « 3 », etc... Par exemple, dans l'image V.2.3.1, nous avons « a1_i » correspondant à la voyelle [a] prétonique, appartenant à la syllabe qui précède immédiatement la tonique ;

3) la catégorie « syllabe » qui indique uniquement la position syllabique de la voyelle tonique : notamment, « entravée »²⁸ pour les toniques en position syllabique fermée (VC, CVC, CCVC, CVCC), « libre » pour les toniques en syllabe libre (V, CV).

Comme le montre bien la figure V.2.3.1, précédente, les voyelles sont étiquetées dans leur intégralité en prenant en compte les transitions vocaliques (Di Paolo Marianna & Yaeger-Dror, 2011 : 87-106). Ceci nous a permis de rendre compte d'une description phonétique plus fine. Le corpus vocalique comporte un nombre restreint de diphtongues, décrites au Chapitre II § III.6 et étiquetées de la même manière. Ces derniers phénomènes n'ont pas fait l'objet d'une analyse approfondie, mais qui a été quand même ponctuelle en utilisant PRAAT et *Voweltrack* (Romano & Manco, 2004) : ainsi, nous avons effectué quelques observations générales synthétisées dans le Chapitre III, au § III.6. En ce qui concerne les descriptions des voyelles simples toniques et atones, nous nous sommes basée sur cinq mesures telles que le calcul de la durée totale de la voyelle, la fréquence fondamentale (F0) et des trois premiers formants (F1, F2, F3)²⁹ : d'une manière générale, cela nous a permis avant tout d'opérer la distinction entre les voyelles antérieures fermées, non-arrondie et arrondie (Vallée, 1994) ; en second lieu, nous avons pu lever le doute sur les confusions potentielles dans les réalisations acoustiques des locuteurs, comme c'est le cas pour les données enregistrées auprès de nos participants, concernant les voyelles antérieures, mi-fermée et mi-ouverte, et les voyelles centrales (*cf.* Chapitre III ; Di Paolo Marianna & Yaeger-Dror, 2011 : 93-102). En phase finale d'extraction des valeurs acoustiques des F0, F1, F2 et F3, nous avons comparé les valeurs obtenues dans notre corpus, avec celles des voyelles canoniques figurant dans la base UPSID (Vallée, 1994 : 158-164) et dans différents travaux européens (Ferrero, 1972 ; Ferrero & al., 1978 ; Hillenbrand & al., 1995 ; Pätzold & Simpson, 1997 ; Gendrot & Adda-Decker, 2004 ; Geogeton & al., 2012).

²⁸ Terme noté sans accent sous PRAAT.

²⁹ Nous avons extrait, automatiquement et manuellement, sous PRAAT, la F0 et les trois premiers formants à cinq endroits équidistants de la voyelle : au début, à 25%, à 50% (milieu), à 75% et à la fin de la voyelle²⁹ (Van der Harst, 2011 : 208 et suiv.). Lorsque l'extraction automatique ne s'est pas révélée fiable dans le cas des voyelles antérieures et postérieures fermées, notamment auprès des productions acoustiques féminines : c'est pourquoi, dans ces situations nous avons procédé, soit au recalibrage des paramètres d'extraction automatique de formants, soit à une extraction manuelle des F0, F1, F2 et F3.

V.3 Le questionnaire perceptuel

L'enquête perceptuelle, par le biais du questionnaire, implique une réflexion métalinguistique de la part de l'informateur qui n'est pas naturelle, mais nécessite une adaptation :

« il fatto che l'inchiesta tradizionale (tanto più se condotta col questionario) è metalinguistica, impone [...] al parlante un difficile compito di traduzione prima di tutto culturale. »³⁰ (Iannàccaro, 2002a : 97).

De ce fait, celui qui tisse quotidiennement un lien avec sa propre langue est le mieux placé pour parler de sa propre culture ; la complexité se développe là où le spécialiste, « externe » à la communauté, doit adapter les éléments du questionnaire en fonction de la réalité qui entoure l'informateur (Iannàccaro, 2002a : 98). L'enquêteur devient une sorte de *traducteur culturel* : « Il questionario delega [...] all'informatore il compito del traduttore »³¹ (Iannàccaro, 2002a : 97). Cette idée conforte une fois de plus l'approche théorique sous-jacente que nous avons adoptée permettant au témoin de s'exprimer librement et visant à établir une *collaboration scientifique entre savoirs* (cf. § V.1.1). Iannàccaro (2002a) a envisagé une méthode progressive qui emmène l'informateur à connaître et à apporter un jugement détaché, extérieur, au contenu même du questionnaire. C'est cette méthode, appelée *découverte des questions* au sein d'un « questionnaire test », qui a été mise en œuvre dans notre étude : elle prévoit, en amont, une première lecture des questionnaires par les *collaborateurs internes*, de sorte que leurs considérations en la matière soient prises en compte dans l'élaboration finale de l'outil³².

L'étude que nous proposons s'intègre dans l'ensemble des recherches en DP effectuée par l'équipe turinoise de l'ALEPO et se base sur une approche théorique *terracinienne*. Nous proposons, au Chapitre VI, d'observer les témoins de la *conscience linguistique* et, notamment, l'expression de l'*identité linguistique* des membres de quatre communautés linguistiques : en d'autres termes nous enquêtons, d'une part, sur les jugements, opinions, croyances linguistiques et, d'autre part, sur le « *sentiment qui aidé par la réflexion s'élève au rang de conscience* » (Terracini, 1963 : 131). Toutefois, notre enquête perceptuelle est complétée par l'étude de cartes mentales qui relatent de

³⁰ NT : « le fait que l'enquête traditionnelle (encore plus si conduite avec un questionnaire) soit métalinguistique, impose [...] au locuteur une tâche difficile de traduction culturelle. »

³¹ NT : « Le questionnaire [...] lègue à l'informateur la tâche du traducteur ».

³² À ce propos, nous renvoyons à Iannàccaro, qui montre que « Nel contesto di un approccio dichiaratamente emico (che cioè tenga conto dei giudizi e delle categorizzazioni proprie della cultura cui si sta indagando) [...], dunque che tenga conto della figura dell'informatore, [...] Si afferma infatti esplicitamente che le domande vanno 'scoperte' allo stesso modo delle risposte [...] » (Iannàccaro, 2002a : 99). NT : « dans le contexte d'une approche clairement émique (qui, donc, tiennent compte des jugements et des catégorisations propres à la culture dans lesquelles on enquête) [...], et qui par conséquent tiennent compte de la présence de l'informateur, [...] On affirme explicitement que les questions doivent être découvertes comme les réponses [...] ».

la perception des locuteurs quant à la variation linguistique diatopique (cf. § V.3.5) : à cet effet, nous observons les attitudes et les représentations linguistiques, ainsi que les catégories perceptuelles mises en avant dans cet exercice. Nous voulons aussi savoir si nos informateurs considèrent les variétés locales comme langues en tant que telles, ou s'ils les considèrent comme inférieures, inadaptées, vis-à-vis des interlocuteurs ou des sujets de discussions ; nous souhaitons savoir aussi, si ces langues, pour les habitants de l'aire, changent, meurent ou s'imposent (cf. § V.3.3).

Pour illustrer avec un exemple l'approche employée lors des enquêtes perceptuelles de terrain, nous reportons le début d'une enquête effectuée à Prarostino avec notre informateur DF54PRAm.

S (1) : « quindi:: il patois del tuo paese si chiama + »

« donc le patois de ton village s'appelle + »

DF54PRAm (1) : « [prysti'neŋk] »

« priistinenc »

S (2) : « e:: se dovesti se dovessi ! descriverlo quali aggettivi o perifrasi useresti ? »

« et si tu devrais si tu devais ! le décrire quels adjectifs ou périphrases tu utiliserais ? »

DF54PRAm (2) : « [a'lura e:: ++ 'ja əd pa'role ki suŋ 'propi karat'teristike d pry'stiŋ] che quindi cioè [ti t 'pølə tʃa'ma əŋ 'tuta l avi'ruŋ da nyŋ d 'altre 'parti intoŋrn ((on ne les nomme ainsi))] quindi anche lì sicuramente [e di'suma ʷŋ dʒene'ral a l 'ε uŋ pa'twa e::: mi lu 'tʃamu barba'rja ((!)) in tal seŋs kə] tante cose + [per'ke no'zajtɪ ko 'turna eŋ suŋ e:: n 'aru lu prim 'paɟ: a kun'tat: kuŋ la pja'nyra kuŋ lu pjemun'tes: [...]] »

« [alors et ++ il y a des mots qui sont vraiment caractéristiques de Prarostino] et donc [tu peux les appeler comme tu veux dans les environs et ((qui viennent)) d'aucun autres endroits autour ((on les nomme ainsi))] donc pour cela ((i.e. les mots de Prarostino)) sûrement [et disons qu'en général c'est un patois que j'appelle barbarià ((i.e. qui dérive de « barbare »)) dans le sens que] ((dans)) beaucoup de choses sont + [pour nous autres ici autour nous sommes e:: nous étions le premier pays en contact avec la plaine avec le piémontais [...]] »

Comme on le voit ici, toutes nos enquêtes perceptuelles se sont déroulées à la manière d'entretiens semi-directifs.

V.3.1 Le questionnaire « test »

Le questionnaire conçu comme « test » a été uniquement soumis aux *collaborateurs internes* pour qu'ils puissent nous aider à rectifier les questions gênantes du type « Trouvez-vous la langue

locale belle ou non ? ». Ce préalable permet aussi de dépasser la structuration « rigide »³³ de cet outil et d'établir un plan d'action plus personnalisé, lorsque certains *collaborateurs* paraissaient moins réceptifs. La démarche globale s'inspire des travaux réalisés par Iannàccaro (2002a : 147-150).

V.3.2 Thématiques

La structure du questionnaire, quant à elle, s'inspire, d'une part, des supports élaborés dans les recherches au Piémont occidental (Telmon, 2002a, 2002b ; Ajnardi & al., 2002 ; Cini & Regis, 2005), et d'autre part, du questionnaire élaboré par Iannàccaro (2002a : 251-256). Il s'agit, donc, d'un *mélange* de questionnaires perceptuels, qui touche à des thèmes divers, notamment psycholinguistiques, sociolinguistiques, sémantiques³⁴. Notre outil, *i.e.* notre questionnaire, est articulé de sorte à recueillir des discours épilinguistiques et métalinguistiques, nous permettant d'identifier, aussi bien les stéréotypes, que les marqueurs linguistiques ; dans de rares cas, nous avons aussi collecté des imitations linguistiques. La première partie du questionnaire permet de dresser un profil sociolinguistique pour chaque informateur (*Section A* : genre, âge, diplômes, catégorie socioprofessionnelle et langues parlées) ; la seconde partie se concentre sur ce que nous appelons les *discours* perceptuels³⁵, répartis en trois thématiques principales et explorées par le biais de la cartographie perceptuelle³⁶.

Les questions qui traitent des thèmes développés en psycho-socio-linguistique sont divisées en trois parties : *a*) une série qui se propose d'analyser le *sentiment d'appartenance* de chaque participant, en fonction de son propre parler et de ceux qui l'entourent³⁷ ; *b*) une deuxième série, qui enquête sur le *sentiment d'altérité* du locuteur, soulignant le rapport qu'entretiennent les locuteurs d'une communauté envers les autres³⁸ ; *c*) une dernière série de questions, visant à recenser les *jugements explicites* que les informateurs formulent envers leurs parlers et ceux des autres³⁹.

³³ Quant à ce problème Spolsky affirme la nécessité de présenter dans un questionnaire « two kinds of questions : (a) real questions, (b) exam questions. In real questions S[peaker] wants to know (find out) the answer; in exam questions, S[peaker] want to know if H[earer] knows » (cité dans Iannàccaro, 2002a : 109).

³⁴ Cette troisième section est celle qui, au-delà de tout, n'apporte que des informations restreintes à des sous-thèmes : nous expliquerons ces résultats dans le Chapitre VI.

³⁵ Discours, aussi bien épilinguistiques, que métalinguistiques.

³⁶ Cf. Questionnaire présent au § V.3.3.1, dans le volume *Annexes*.

³⁷ Questions n° 3, 4b, 5, 7d, 20, 52, 54. Les questions qui abordent le *sentiment implicite de tradition* sont les n°22.b, 23, 30, 32, 45.1-45.8.

³⁸ Questions n° 53, 55, 56.

³⁹ Questions n° 16, 17, 18, 41, 43, 51, 50, 55, 57, 58.

Les questions qui abordent des problématiques sociolinguistiques sont les plus nombreuses, et sont aussi divisées par thèmes : *a) la perception de l'usage des codes*⁴⁰ par les informateurs dans différentes situations (perception de la variation diaphasique); *b) les questions abordant la problématique du sentiment la diachronie*⁴¹, à savoir la perception de l'usage des codes qui change, pour chaque informateur, soit dans le temps (*diachronie implicite*)⁴², soit par rapport à l'âge et au genre des interlocuteurs, au sein du noyau familial (*interne*) ou au sein des villages (*externe*) ; *c) des-questions visant à enquêter la perception des locuteurs par rapport à des hypothèses diachroniques futures*⁴³ concernant la survie ou la « mort » des parlers de l'aire ; *d) un groupe de questions analysant la perception des frontières linguistiques géographiques, rassemblées sous le thème du sentiment de la diatopie*⁴⁴.

Le dernier groupe de questions, visant à collecter des informations dans le domaine sémantique observe la perception des locuteurs quant à *la toute-puissance sémantique*, à *la richesse sémantique*, ainsi qu'à *la traductibilité* de chaque parler local⁴⁵. Nous avons aussi proposé quelques questions sur la graphie et la normalisation des parlers locaux : ces questions s'intéressent au désir d'orthographier un dialecte et/ou d'en définir des règles d'orthographe⁴⁶.

Les questions que nous venons de mentionner sont placées dans un ordre spécifique, allant du général au particulier, pour stimuler la réflexion de l'informateur ; parfois, il est possible de trouver des questions redondantes dont le but est de mettre en évidence les paradoxes ou les contradictions perceptuelles qui émergent sur le même thème métalinguistique.

À ces trois thèmes principaux, s'ajoutent des travaux de cartes mentales que nous avons expressément créées pour cette étude (cf. § V.3.5). Nous avons proposé trois travaux aux sujets qui ont participé aux entretiens, enquêtant sur le *sentiment de la diatopie*, la perception des frontières linguistiques et l'identification de phénomènes linguistiques spécifiques. Dans l'ordre chronologique du questionnaire, nous avons un premier travail, qui s'intéresse aux limites d'intercompréhension d'un parler local, dans une aire géographique étendue (région) ; un second exercice, qui s'intéresse à l'observation des similitudes et des différences linguistiques perçues par

⁴⁰ Questions n° 4, 6, 7 (tout), 8 (hormis « différent), 11, 12, 13 (tout), 14.a-b, 62, 66, 67, 68.

⁴¹ Questions n° 13.b, 13.c, 13.d, 13.e, 13.f, 13.g, 13.l, 39.e, 13h, 13.i, 19, 36, 37, 39.f 60a-e, 61.

⁴² Questions n° 36, 13.b, 38, 39.f, 13.e-l, 39.e.

⁴³ Questions n° 31, 34, 35a-35f, 46, (47), 59a-e, 63.

⁴⁴ Les questions qui traitent du sens de la diatopie sont les n° 8b, 25, 26, 28, 33, 42, 44. À ce propos nous n'oublierons pas, dans la section dédiée aux travaux de *'cartographie'*, de mentionner que les résultats de ces questions seront mis en relation avec les cartes sur les frontières linguistiques que nous avons proposées de réaliser à nos informateurs (cartes n° 27, 69, 70a).

⁴⁵ Il s'agit des questions n° 24.c, 47, 48, 49.

⁴⁶ Questions n° 21, 22, 23, 24a-c.

les locuteurs, dans l'aire des *vallées vaudaises*, inspirée des travaux japonais de Mase (1964, 1999a, 1999b) ; une dernière étude, qui s'intéresse à l'identification d'un phénomène linguistique précis, dans un espace géographique donné, inspiré des travaux de Preston (1999) et Kuiper (1999).

V.3.3 Traitement des données perceptuelles

Étant donné le grand nombre de données, ainsi que leur nature très variée, les différents traitements quantitatifs, qualitatifs et géographiques se sont imposés. Bien que le nombre de locuteurs sélectionnés par nos soins ne nous garantisse pas une représentativité globale de la population totale qui compose le panorama linguistique de ces localités, la complexité des thèmes abordés, ainsi que l'enchevêtrement des questions, nous ont contrainte à croiser les variables entre elles, afin d'étayer ou d'infirmer ce qui n'apparaît pas au premier niveau d'analyse. La stratégie adoptée a consisté à mettre en place des traitements en fonction du type des données recueillies. En revanche, les questions ouvertes qui invoquent un trop grand nombre de paramètres ingérables du point de vue statistique, sont traitées par thématique et par des méthodes quantitatives de regroupement. Notre corpus de données qualitatives et quantitatives est très dense et diversifié : l'approche statistique, bien qu'exploitée de façon non exhaustive dans le cadre de notre travail, nous a permis de visualiser des tendances corrélées à l'influence de différents paramètres (âge, genre, localité, etc.) sur les données.

Dans le Tableau IV.3.3.1 qui suit, nous montrons la manière dont nous avons encodé sous Excel les réponses recueillies sur le terrain pour un traitement statistique descriptif effectué sous R (R Development Core Team, 2008). L'encodage est représenté par des lettres ou acronymes qu'il est possible de visualiser sur le questionnaire situé en *Annexes* § V.3.3.1. Pour chacun des matériaux collectés⁴⁷, nous avons constitué des tableaux de variables *quantitatives* (réponses directes) et *qualitatives* (réponses à choix multiple, réponses ouvertes ou, encore, à choix multiple avec échelle de valeurs) croisées dans de simples tableaux de contingences.

⁴⁷ Matériaux psycholinguistiques, sociolinguistiques et sémantiques, composés par des questions.

Chapitre V

	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	M	N	R	S	T	q
1	Informateurs	ville	age	sexe	NE	LS1	CSP	deb_sopr	quest 3a	quest4b	quest7d	quest16	quest21a	quest21b	quest22a	
2	AR61PINf	PIN	b	f	bac+	d	l	pinerolesi	pm	pmm	n	s	n	n	n	
3	AC30PINf	PIN	a	f	bac+	i	et	n	i pm	pm	ns	s	s	it	n	
4	ESS5PINf	PIN	b	f	bac+	i	en	pinerolesi	i pm	pm	n	s	n	n	n	
5	MB24PINm	PIN	a	m	bacp	i	m1	pinerolesi	i pm	pm	n	s	s	cor	s	s
6	FC64PINm	PIN	b	m	bac+	d	rl	n	i	pm	s	s	n	n	s	s
7	PB70PINm	PIN	c	m	bac+	d	rl	pinerolesi	i pm	pmm	n	s	n	n	s	di
8	GR61PRAf	PRA	b	f	bac	b	ren	treuie	i p	pr	s	s	s	cor	s	qt
9	EN82PRAf	PRA	c	f	cm2	b	ra	n	pr	pr	s	s	n	n	n	
10	SC56PRAf	PRA	b	f	bac	b	c	treuie	pr	pr	s	s	s	cor	n	
11	LB24PRAm	PRA	a	m	bacp	d	j	treuie	pr	pr	s	s	n	n	s	s
12	TP81PRAm	PRA	c	m	cm2	d	rm1	treuie	pr	pr	s	s	n	n	n	
13	DF54PRAm	PRA	b	m	bacp	d	c	treuie	pr	pr	s	s	s	cor	n	ng pe
14	IR53SGCf	SGC	b	f	bac+	b	en	babi	i p	p	s	s	n	n	n	
15	NS79SGCf	SGC	c	f	cm2	b	ro	babi	p fr	sgc	/	s	n	n	n	
16	VP75SGCf	SGC	c	f	bac	b3	ren	babi	p	p	s	s	s	cor	s	pe
17	LF40SGCm	SGC	b	m	col	b	b	babi	i p	sgc	s	s	s	cor	n	
18	DB77SGCm	SGC	c	m	cm2	b	ra	babi	p	p	s	s	n	n	s	p
19	RG30SGCm	SGC	a	m	bacp	d	m1	babi	p	p	s	s	n	n	n	
20	CU86VILf	VIL	c	f	col	d	ro	n	pm	pm	s	s	s	cor	s	n
21	GR29VILf	VIL	a	f	bacp	d	c	n	pm	pm	s	s	n	n	s	pe
22	AF48VILf	VIL	b	f	bac+	d	c	n	pm	pmm	s	s	n	n	n	pe t
23	PF85VILm	VIL	c	m	cm2	d	ro	n	pm	pmm	s	s	n	n	s	
24	CL60VILm	VIL	b	m	col	d	em	villaresi	pm	pmm	n	s	n	n	n	
25	LB25VILm	VIL	a	m	bacp	d	m2	n	pm p	pmm	n	s	s	it	n	
26																

Tableau V.3.3.1 - Encodage des données du questionnaire perceptuel.

Les lignes du tableau V.3.3.1, représentent les sujets interviewés ; les colonnes identifient les variables et, donc, les réponses des participants. Dans ce cas précis, par colonne et de gauche à droite, nous avons : les âges qui indiquent les trois catégories recensées (a=18-30 ans, b=40-60ans et c= +70 ans)⁴⁸; les classes socio-professionnelles (CSP) encodées par « types de profession »⁴⁹ ; le niveau d'études (NE) encodé par type de diplômes⁵⁰ ; les langues de premières socialisation (LS1), encodées elles aussi ; les codes correspondants aux réponses, par exemple aux questions n°3a, 4b, 7d, 16, etc...⁵¹.

Nous traiterons les points principaux relatifs à chaque thématique à partir des réponses aux 70 questions dont la plupart (95%) exploitables avec l'objectif de croiser le plus possible de variables afin de dégager des « tendances perceptuelles ». Nous exposerons de manière détaillée notre démarche d'analyse perceptuelle dans le Chapitre VI.

⁴⁸ Les lettres correspondent à a :18-30 ans, b :40-60 ans, c : plus de 60 ans.

⁴⁹ Les codes des CSP se trouvent dans le questionnaire perceptuel situé en *Annexes* au § V.3.3.1.

⁵⁰ Cf. *Annexes* § V.3.3.1.

⁵¹ Se reporter au questionnaire situé en *Annexes* pour voir tous les encodages apparaissant près de chaque réponse.

V.3.4 Traitement qualitatif et quantitatif des cartes mentales

Les cartes mentales que nous avons proposées aux informateurs s'intéressent à l'observation des frontières linguistiques perçues dans une aire géographique délimitée (*cf.* Chapitre VI § VI.2.3). Pour cela, nous avons appliqué une méthode inductive, qui consiste à présenter un croquis de carte géographique aux participants et à leur soumettre une tâche (question) pour laquelle ils doivent, non seulement exécuter un dessin sur la carte, mais aussi formuler un argumentaire, motivant leur choix.

Comme annoncé au § V.3.2, nous avons soumis trois tâches différentes qui portent sur les frontières linguistiques des parlers locaux (*cf. Annexes*, § V.3 : q. n°27), sur la perception des similitudes et des différences linguistiques entre dialectes (*cf. Annexes*, § V.3 : q. n°69) et sur l'identification géographique d'un phénomène linguistique (*cf. Annexes*, § V.3 : q. n°70). Les croquis de travail, plus ou moins simplifiés par nos soins, requièrent différentes appréhensions de l'espace de la part des informateurs (*cf. Annexes*, § V.3 : q. n° 27, 69, 70). Dans les exercices sur les frontières et sur l'identification des phénomènes, chacune des cartes des participants a été géoréférencée et analysée avec QGIS (2015) ; en revanche, dans la tâche concernant la perception des similitudes et des différences entre parlers, le traitement et l'analyse des cartes mentales ont été réalisés manuellement. Il est intéressant de préciser que QGIS (2015) permet la prise en compte de diverses couches d'informations (informateur, âge, genre, localité de résidence, commentaires, etc...) propres à chaque carte, et donc à chaque locuteur, afin de garantir un traitement géostatistique en fonction d'une ou plusieurs variables (*i.e.* couches d'informations).

Dans le premier travail cartographique, nous avons traité qualitativement et géographiquement les données concernant les frontières, en superposant les croquis des locuteurs, par le biais de QGIS (2015) : ceci nous a permis de dégager les caractéristiques saillantes sur les frontières linguistiques perçues, par variables (âge, genre ou localité) afin d'en définir des tendances (*cf.* Chapitre VI § VI.2.3.1). Ainsi, nous avons pu examiner les frontières de l'intercompréhension linguistique auprès des locuteurs et, donc, les limites d'extension diatopique perçue pour une variété linguistique donnée — celle du participant —, au niveau régional.

Dans le second exercice, nous avons demandé aux participants de noter de 1 à 4 les degrés de similitude et de différence perçus entre les parlers locaux des trois *vallées vaudoises* (*cf.* Chapitre VI § VI.2.3.2), en nous inspirant des travaux japonais de Mase (1964, 1999a). Les cartes

mentales japonaises en *degrés-de-différence* (cf. § IV.2.3 et § IV.3) s'adaptent totalement à la dynamique de variation linguistique propre à notre terrain d'enquête (Chapitre III : § III.1 à § III.5) : nous croyons que les *gradata linguistiques* observés dans cette aire rejoignent l'appréhension de l'espace géolinguistique sous-jacente aux travaux cartographiques des *degrés-de-différence*. Nous avons, ainsi, comptabilisé les indices de similitude/différence inscrits par les informateurs, afin de présenter une *carte mentale* en « indices de distance linguistique perçue » : ce calcul nous a permis d'envisager un traitement quantitatif des données qualitatives (Mase, 1964 ; cf. Chapitre IV : § IV.2.3 et § IV.3).

La dernière tâche (cf. Chapitre VI § VI.2.3.3) nous a permis de vérifier si la réalité linguistique telle qu'elle est décrite par les spécialistes, correspond ou non à celle vécue par les habitants de l'aire examinée : il s'agit d'une manière de confronter les taxonomies, linguistique et populaire. Or, ce travail sous-tend trois questions : *i)* est-ce que les non-linguistes connaissent la taxonomie spécifique adoptée par les spécialistes ? ; *ii)* si oui, qu'en savent-ils ? ; *iii)* arrivent-ils à localiser ce phénomène linguistique dans un espace géographique donné ?

Ces questions seront traitées dans le Chapitre VI. § VI.2.3 .

Chapitre VI

Du côté des locuteurs : analyse des données perceptuelles

« [...] *il giudizio spontaneo del locutore sulla sua lingua è irriflesso : è un fatto e basta, come salire una scala, e molti fenomeni come il cambio linguistico diatopico possono essere dati per scontati e « normali » dal parlante.* »¹
(Iannàccaro, 2002a : 173).

Nous proposons de traiter et d'analyser de manière systématique ce que pensent les non-linguistes à propos de la variation linguistique d'une aire géographique donnée. Pour cela nous avons examiné, d'une part, les opinions, les savoirs intuitifs et les jugements linguistiques que les locuteurs formulent sur les langues locales de la zone d'enquête, et d'autre part, les représentations, les *attitudes* et les comportements linguistiques qu'ils développent et adoptent envers leurs propres langues et celles des autres.

Puisque la perception des locuteurs sur la variation linguistique est caractérisée par différents facteurs (parmi lesquels le temps, l'espace géographique, le contexte social etc.), nous choisissons d'examiner les matériaux perceptuels recueillis en fonction des thématiques suivantes.

Dans le premier volet du chapitre figurent les éléments perceptuels psycho-sociolinguistiques qui investiguent les expressions de l'identité linguistique (IL) collective et individuelle, des communautés examinées et des participants aux enquêtes. Dans la deuxième partie du chapitre nous rassemblons les matériaux perceptuels sociolinguistiques et cartographiques qui s'intéressent à la perception de l'usage des langues en fonction du contexte (*perception de la diaphasie*) et à la perception de la variation linguistique diachronique. Toujours dans cette deuxième partie, nous examinons aussi la perception qu'ont nos informateurs de la variation linguistique diatopique, en analysant les résultats obtenus dans des travaux de cartes mentales. Le troisième volet de cette section présente l'examen des éléments perceptuels relatifs à des questions d'ordre sémantique en sondant le *sentiment d'intraduisibilité* des langues locales et de la

¹ NT : « [...] *le jugement spontané du locuteur sur sa propre langue est irréfléchi : c'est un fait et cela suffit, comme [le fait de] monter une échelle, et de nombreux phénomènes comme le changement linguistique diatopique peuvent être [considérés comme] supposés et « normaux » pour le locuteur.* »

langue nationale. En dernier lieu se trouvent les matériaux qui se soucient d'étudier les expressions du *sentiment de tradition linguistique*, qui viennent clore l'observation de l'IL de nos participants, ainsi que les opinions des locuteurs sur la graphie des langues locales.

Nous considérons l'identité, au même titre que Bauman (2010), comme un « prisme complexe » qui permet, aux spécialistes, d'examiner différentes réalités sociale, culturelle, historique, géographique et psychologique. De ce fait nous pensons que l'IL, en tant que composante de l'identité, est aussi un *prisme* qui permet d'identifier et de déterminer la réalité linguistique d'une communauté ou d'une personne, dans une aire géographique donnée. Ainsi, il faut considérer chaque matériau perceptuel comme indissociable des autres : les expressions de *mêmeté* linguistique (*appartenance*), d'*ipséité* linguistique (*altérité*), ainsi que les stéréotypes et les jugements sur les langues, tout comme la perception sur l'utilisation et la variation des langues (dans le temps, dans l'espace géographique, dans la société et dans le domaine sémantique), les opinions sur l'orthographe des langues et les *sentiments de tradition linguistique*, forment et façonnent l'IL des personnes et des groupes. C'est dans ce sens que nous souhaitons acquérir une vision globale de la réalité linguistique dans laquelle nous avons été immergée et des ILs (communautaires et individuelles) que nous avons observées tout au long de cette recherche.

Nous considérons, par ailleurs, que le processus de construction de l'IL est dynamique et non statique, en perpétuelle construction et déconstruction. Aussi, ce processus est dynamique lors de nos enquêtes perceptuelles de terrain : au fil des questions les sujets construisent leur IL, qui n'est pas figée, en formulant des pensées qui vont toujours plus loin, en fonction de leurs savoirs, de leurs expériences et de leurs idéologies linguistiques.

Les résultats *perceptuels* que nous présentons aux § VI.1, § VI.2.2 et § VI.2.3 vont être confrontés aux données linguistiques *objectives* présentées aux Chapitres II et III : l'ensemble de cette comparaison figurera dans le dernier chapitre conclusif (*cf.* Conclusions et perspectives : § 1).

Au sein du présent chapitre le terme diasystème, qui définit et identifie l'ensemble des variables propres à un système linguistique, est remplacé par une terminologie générique et courante, à savoir, « variété linguistique », « langue locale », « parler local » ou « dialecte ». Ceci nous permet d'alléger la discussion des données perceptuelles et d'utiliser indistinctement ces termes. En revanche, nous rappelons que l'étiquette « patois » sera strictement utilisée pour désigner les parlers locaux de SGC et de PRA, puisqu'ils sont nommés ainsi par nos propres informateurs.

VI.1 Matériaux psycho-socio-linguistiques

Le terme *sentiment linguistique* (Terracini, 1963) se réfère à un ensemble d'impressions et de connaissances immédiates qu'une personne produit au sujet d'une langue : il s'agit là de jugements, de savoir intuitifs, de croyances populaires ou d'opinions linguistiques. L'analyse de ces aspects fournit aux linguistes des clés interprétatives sur les rapports de norme et de prestige entre les différentes langues d'une aire plurilingue comme celle de nos enquêtes. Puisque chaque langue acquiert un poids social différent dans le répertoire linguistique des locuteurs, l'objectif de la DP est d'identifier, non seulement les emplois fonctionnels et les domaines d'usage d'une ou plusieurs langues, mais aussi les phénomènes linguistiques individuels et collectifs qui règlent les comportements et les *attitudes* des locuteurs à l'égard de ces variétés.

La collecte des matériaux perceptuels psycho-socio-linguistiques² nous a permis de sonder de l'*identité linguistique* (IL) individuelle de nos informateurs, qui se construit à partir des ILs des communautés auxquelles ils appartiennent³.

VI.1.1 Sentiments d'appartenance et d'altérité linguistique

L'expression de l'*appartenance linguistique* est indissociable de celle de l'*altérité linguistique*, puisque une personne construit sa propre *identité* en termes de continuité (*mémeté*), par rapport à la communauté à laquelle il appartient, et de discontinuité (*ipséité*)⁴, vis-à-vis des autres en général (Ricœur, 1990). Le sentiment de discontinuité linguistique que les participants manifestent envers autrui est abordé ici d'un point de vue général, mais il sera repris spécifiquement dans les § VI.2-VI.4 qui suivent. En effet, les processus linguistiques de continuité et discontinuité sont facteurs des axes de variation linguistique, puisque les locuteurs perçoivent la variation linguistique en termes de diatopie, diachronie, diastratie et diaphasie.

Les q. n° 3b « *Quelle langue locale utilise-t-on ici ?* » et 4b « *Comment s'appelle la langue locale de votre village/ville/hameau ?* » sondent, dans un premier temps, la perception qu'un locuteur a de l'environnement linguistique dans lequel il évolue et, dans un deuxième temps, le sentiment d'appartenance qu'il exprime vis-à-vis de la communauté linguistique à laquelle il affirme

² La thématique de l'identité linguistique intéresse aussi bien la psychologie sociale que la sociolinguistique : d'où l'étiquette « psycho-socio-linguistique ».

³ Nous renvoyons au Chapitre IV § IV.1.1.1 pour une définition du concept d'IL et de son lien avec la conscience linguistique des locuteurs. Chapitre VI § VI.4)

⁴ À ce propos et au sujet d'une définition approfondie de ce que représente l'identité linguistique (IL), nous renvoyons au Chapitre IV : § IV.1.1 et § IV.1.1.1. De la même manière sur les méthodes appliquées ici pour le sondage de la CL et de l'IL, nous renvoyons au Chapitre V : § V.1, § V.3 et § V.4.

appartenir. D'un point de vue général, les réponses fournies aux deux questions suggèrent une vision linguistique dichotomique de la réalité dans l'aire d'enquête, où les informateurs tentent de s'aligner sur deux fronts opposés, en prenant comme référence deux groupes linguistiques « majeurs », à savoir les mondes « *patoisant* » et « *piémontais* ». Il s'agit donc d'observer la manière dont les communautés examinées s'identifient à ces deux groupes.

Aux q. n°3b et 4b, nos 6 participants de Pinerolo ont répondu de manière unanime, dans les deux cas, « piemontese » (« piémontais ») alors que dans les autres localités les réalités linguistiques perçues par les informateurs sont beaucoup plus hétérogènes.

À Prarostino, à la q. n°3b, 5 informateurs sur 6 répondent « *prüstinenc* », alors qu'une seule femme de 56 ans affirme parler « *patois* ». Deux groupes distincts émergent parmi les 5 premières déclarations : le premier, composé de 4 personnes qui étiquettent le *prüstinenc* comme une variété de « *patois* » (deux hommes, de 24 et 86 ans, et deux femmes, de 61 et 82 ans), le second, constitué d'un homme de 54 ans qui considère le *prüstinenc* « a metà strada tra il *piemontese* e il *patois* »⁵. Nous révélons, ci de suite, les déclarations de notre informateur qui affirme avoir des difficultés à classer son propre parler :

S : « ++ dunque mi stavi spiegando che il *prüstinenc* è un patois ++ »
« ++ donc tu étais en train de m'expliquer que le *prüstinenc* est un patois ++ »

DF54PRAm : « ma:: ++ non saprei +++ io credo che il *prüstinenc* non sia un vero e proprio patois ++ perché non è come il patois di Prali, di Pramollo + ma neanche di San Germano +++ io direi che è più vicino al piemontese ++ non lo vedo come un patois della Val Germanasca +++ non so ++ però allo stesso tempo non è neanche piemontese perché è molto diverso dal piemontese che si usa a Pinerolo ».

« *mai::s* ++ je ne sais pas +++ je crois que le *prüstinenc* n'est pas un vrai patois ++ parce qu'il n'est pas comme le patois de Prali de Pramollo + mais non plus comme celui de San Germano +++ je dirais qu'il est plus proche du piémontais ++ je ne le vois pas comme un patois du Val Germanasca +++ je ne sais pas ++ mais en même temps ce n'est pas non plus du piémontais parce qu'il est très différent du piémontais que l'on utilise à Pinerolo ».

Par ailleurs, une femme de PRA, âgée de 61 ans, appartenant au groupe de personnes qui définissent le *prüstinenc* comme étant un « *patois* », nous expose son point de vue, partagé avec deux autres participants de PRA :

GR61PRAf (1) : « [l'me pa'twa 'le 'lu prysti'neŋk e: as ka'pisu 'beŋ 'tra 'saŋdzer'maŋ pra'mol 'bøbi e'la 'tur] + + + [as ka'pisu 'beŋ] + + checché se ne dica il nostro patois è molto simile al loro »

⁵ « À mi-chemin entre le *piémontais* et le *patois* ».

« [mon patois c'est le *prüstinenc* et il se comprend bien entre celui de San Germano Pramollo Bobbio ((Pellice)) et la Tour] +++ [on le comprend bien] ++quoi qu'on en dise notre patois est semblable au leur »

S (1) : « in che senso? c'è qualcuno che dice che non è simile ? »

« c'est-à-dire ((litt. dans quel sens)) ? il y a quelqu'un qui dit qu'il n'est pas semblable ((aux autres élicités)) ? »

GR61PRAf (2) : « e:: +++ alcuni dicono che il nostro non è un patois, ma un piemontese storpiato ++ e altri dicono “ma voi siete alessandrini e astigiani, non gente di Pinerolo” e:: (sourire) +++ e quindi vedi ognuno ci vede diversamente + ma per noi di Prarostino è un patois +++ ».

« e::t +++ certains disent que le nôtre n'est pas un patois mais un piémontais déformé ++ et d'autres disent “mais vous vous êtes des habitants de la Province de Alessandria ou de la province d'Asti, pas des gens de Pinerolo” e::t (sourire) +++ et donc tu vois chacun nous voit différemment + mais pour nous de Prarostino c'est un patois+++ ».

La moitié des informateurs de PRA est du même avis que cette informatrice et accueille avec préoccupation les jugements sur le *prüstinenc* des communautés environnantes. Ces affirmations assument plus de relief à partir du moment où elles trouvent un écho dans les perceptions des participants appartenant aux communautés externes, comme celles de VIL et de PIN qui considèrent le *prüstinenc* comme une langue différente, aussi bien du *piémontais* que du *patois*. Pour cette raison, nous pouvons affirmer, que le *sentiment d'appartenance communautaire* des participants de PRA, en apparence homogène, révèle leurs préoccupations vis-à-vis des jugements linguistiques qui peuvent être émis par des personnes « externes » à leur propre communauté.

À VIL, un tiers des interviewés affirme que le *piémontais* et le *patois* (locaux) sont parlés tous les deux dans cette localité, en expliquant la dynamique linguistique locale particulière : certains habitants utilisent le *patois* local à la sortie du temple *vaudois*, pour parler entre pairs, ou parce qu'ils sont originaires du Val Germanasca et du haut Chisone. Les deux tiers restants, âgés de 60 à 86 ans, affirment avec une grande résolution : « qui si parla piemontese »⁶. À ce propos, comme évoqué au Chapitre II § II.3, pour notre travail nous avons sélectionné des dialectophones actifs de la variété locale (*haut-*)*piémontaise* de VIL⁷, les plus âgés nés entre 1920 et 1930 : ceci explique, sans doute, la vision partielle que certains d'entre eux ont de la situation linguistique locale.

Toutefois, tous les informateurs de VIL déclarent que le *piémontais* local varie par rapport à celui utilisé en plaine et à Pinerolo. Un homme de 85 ans (PF85VILm) et une femme de 29 (GR29VILf) expliquent que certains termes varient d'un hameau à un autre de la même

⁶ « Ici on parle *piémontais* ».

⁷ Résidant aussi bien au centre, que dans les hameaux, de la commune.

commune, et constatent des différences lexicales avec la variété de Pinerolo, à leur avis beaucoup plus italianisée :

PF85VILm (hameau Serre) : « [mi 'pensu əd 'si] + + [a Pine'rəl a 'varia] + + [a 'le di'vers] [le pa'role 'suŋ di'verse] +++[a Pine'rəl i 'dizʊ a'des: e 'si 'nuʝ 'luma 'ure pøi i 'dizʊ la taʊla e 'nuʝ u taʊl] al maschile ».

« [moi je pense que oui] ++ [à Pinerolo ça varie ((par rapport à nous))] ++ [c'est différent] [les paroles sont différentes] +++[à Pinerolo ils disent "maintenant ((adv.))" et ici nous disons ((litt. nous avons)) "maintenant ((litt. les heures ; s.))" puis ils disent "la table ((f. sing.))" et nous "la table ((m. sing.))] au masculin ».

GR29VILf (hameau Casavecchia) : « [si pe'rke 'nuʝ 'luma la 'bœrra 'kwi pe'ro a'je⁸ ka par'laŋ 'əd la 'feʝa 'od la 'feʝa pi 'dʒy] + + [a Pine'rəl a'le la pe'kora e 'basta] + + + [a'le un pjemun'tes pi 'mistu kuŋ l ita'liɑŋ] + ['pi di'vers] + + + ».

« [oui parce que nous avons la "brebis" ((f. sing.)) ici ((hameau Casavecchia)) mais il y en a qui parlent de la "brebis" ((f. sing.)) ((elle se réfère aux habitants du hameau Serre)) ou de la "brebis" ((f. sing.)) ((elle se réfère aux habitants du centre-ville, partie basse et rive gauche de la commune))] ++ [à Pinerolo ils disent la "brebis" ((f. sing.)) et c'est tout] +++ [c'est un piémontais un peu plus mélangé avec l'italien] + [plus différent] +++ ».

Les informateurs de VIL, à la q. n°4b, confirment les déclarations recueillies⁹ à la q. n°3b : tous répondent « piemontese » ou « *piemontès* »¹⁰. Cette vision semble, par conséquent, évincer toute une réalité linguistique qui correspond à celle du groupe des locuteurs de parler occitan local, perçue par d'autres personnes, externes à VIL¹¹.

À SGC, 5 participants déclarent que la langue locale est le *patois*, contre un seul informateur qui a nommé son propre parler « *sangermanenc* ». Une informatrice de 82 ans (NS79SGCf) affirme que dans la commune il y a deux parlers locaux, le *patois* et le *français*, en nous expliquant qu'avec le temps l'usage de cette dernière langue s'est perdu presque totalement dans toute la localité : elle ajoute que rares sont les familles qui l'emploient aujourd'hui, en le reléguant aux domaines de la maison et de la famille.

Le *sentiment d'altérité* (de différence ou d'étrangeté) linguistique, se manifeste dès lors que les membres d'une communauté linguistique identifient ceux qui sont « différents » et «

⁸ Ici, nous devrions avoir [a na 'je] : c'est un exemple de variation linguistique diamésique (dû à l'usage oral) et diastratique (lié à l'âge de l'informatrice).

⁹ À VIL, pendant les enquêtes perceptuelles 4 informateurs sur 6 ont utilisé la langue locale (*haut-piémontaise*). Lors des enquêtes de terrain nous avons incité et veillé, personnellement, à ce que les participants nous répondent dans leurs langues locales.

¹⁰ Prononcé [pjemun'tes].

¹¹ Nous verrons plus loin que les informateurs de SGC voient la situation linguistique de VIL différemment que la plupart de nos informateurs de VIL.

étrangers » à cette dernière. Dans la reconnaissance de l'*altérité* linguistique, les communautés et les individus prennent en considération un ou plusieurs traits caractéristiques des parlers qu'ils considèrent « différents », tout en les comparant aux leurs, par des mécanismes cognitifs et psycho-sociaux. La perception de la variation linguistique — dans un espace géographique circonscrit (diatopique), dans le temps (diachronique) et en fonction du contexte (diaphasique), comme exemple de la manifestation de l'*altérité* linguistique, est amplement examinée dans ce Chapitre, aux § VI.2.1-VI.2.3. Le premier groupe de questions observées ici — q. n°3b et 4b — a été comparé aux perceptions intercommunautaires déduites des réponses aux q. n° 3b-e suivantes : (3b) « *Quelle langue locale on utilise à Villar Perosa?* », (3c) « *Et à Pinerolo?* » (3d) « *Et à San Germano ?* » (3e) « *Et à Prarostino ?* ». L'objectif visé par ces questions a été de comprendre si les communautés linguistiques prises en examen se reconnaissent réciproquement d'un point de vue linguistique : ainsi nous avons pu nous concentrer sur les dynamiques qui caractérisent l'identité linguistique (IL) communautaire et individuelle d'une aire. La capacité d'une personne à étiqueter son propre parler et les langues locales, différentes et éloignées géographiquement, utilisées par les autres, facilite l'analyse simultanée des perceptions et des *sentiments d'appartenance* et d'*altérité* linguistique.

Si, d'une part, la situation linguistique de PIN et de SGC paraît clairement définissable de la part des habitants des quatre communautés examinées, d'autre part, l'identification linguistique des communautés de PRA et de VIL ne semble pas aisée pour eux.

Tout d'abord, la situation linguistique de PRA ne semble pas être reconnue par les habitants de PIN et de VIL : parmi les 12 personnes interrogées, 40% considère le *priëstinenc* comme différent, à la fois, du *piémontais* et des *patois* du vallon Germanasca, sans arriver à lui attribuer une étiquette et à le définir. Différemment, pour les participants de SGC, l'appartenance linguistique du *priëstinenc* au groupe des *patois* des Val Germanasca et Chisone semble indiscutable. Les habitants de SGC, à leur tour, sont reconnus linguistiquement comme des « patoisants », par tous les autres informateurs (PRA, PIN et VIL). Cependant, l'IL de VIL met en difficulté, dans une certaine mesure, les informateurs de PRA et de PIN : la moitié des locuteurs de PIN et un tiers des locuteurs de PRA ne sont pas sûrs que la variété locale de VIL soit le *piémontais*, en nous signalant que dans certains cas on y utilise aussi bien le *patois* que le *piémontais*. À ce propos, nous avons choisi de retranscrire les réponses qui illustrent les indécisions exprimées sur le parler de VIL, par des hommes et des femmes qui appartiennent exclusivement aux tranches d'âge 'a' (18-30 ans) et 'b' (40-60 ans) de ces deux localités :

1. à PRA,

LB24PRAm : « A Villar ? +++ a:: +++ non so assolutamente se si parli piemontese o patois sai ? ++ non ne ho idea + ».

« *À Villar ? +++ a:: +++ je ne sais absolument pas si on ((y)) parle piémontais ou patois tu sais ? ++ je n'en sais rien+ ».*

DF54PRAm : « A Villar + non so neanche se si parli un patois ++ non credo ++ ma io direi che si parla solo piemontese ++ ma è solo il mio parere e:: ++ bisogna chiedere ad altri o a loro direttamente perché non mi sono mai fatto la domanda ».

« *À Villar + je ne sais même pas si on ((y)) parle un patois ++ je ne crois pas ++ mais je dirais que l'on y parle que piémontais ++ mais ce n'est que mon avis e:: ++ il faut demander aux autres ou à eux directement parce que je ne me suis jamais posé ((litt. fait)) la question ».*

2. à PIN,

AR61PINf : « secondo me ((parlano)) piemontese ma non sono sicura ++ io rispondo che “non lo so” ++ (rires) mi dispiace ma non lo so ».

« *D'après moi ((ils parlent)) piémontais mais je ne suis pas sûre ++ je réponds que je ne sais pas ++ (rires) je suis désolée mais je ne le sais pas ».*

MB24PINm : « a Villar ho sentito parlar patois addirittura ++ io direi che parlano sia patois che piemontese perché ho sentito parlare tutti e due là ++ quindi ti dico tutti e due ».

« *à Villar j'ai même entendu parler le patois ++ je dirais qu'ils parlent aussi bien patois que piémontais parce que je ((les)) ai entendu parler tous les deux là-bas ++ donc je dis tous les deux ».*

AC30PINf : « non ne ho la più pallida idea ! +++ non so cosa si usa a Villar ! + anche perché non conosco nessuno là ! ++ non lo so ».

« *j'en ai pas la moindre idée ! +++ je ne sais pas ce qu' ((quelle langue)) on utilise à Villar ! + aussi parce que je ne connais personne là-bas ! ++ je ne sais pas ».*

En revanche, un participant de plus de 70 ans de PIN ne nourrit aucun doute, ni sur la question linguistique de VIL, ni sur le parler local de PRA : il affirme que dans la première localité on parle *piémontais*, alors que dans la seconde, le *patois*.

Les habitants de SGC considèrent qu'à VIL il y a deux groupes distincts de locuteurs : les « patoisants » (vaudois) qui parlent, soit la variété locale endogène (de VIL), soit des « patois » exogènes des vallées Chisone et Germanasca, et les locuteurs de *piémontais* (catholiques) qui utilisent exclusivement un « piémontais local ». Comme nous l'avons vu, cette situation, réelle, qui caractérise la communauté linguistique de VIL dans sa globalité, semble ne pas être identifiée en revanche par la plupart des informateurs de PRA et de PIN.

Ces résultats sont examinées en tenant compte de la distance géographique relative qui intervient entre les quatre localités, PIN, VIL, SGC et PRA : certaines études récentes de DP

(Romanello, 2002) montrent que la distance géographique, au même titre que la compétence et l'expérience linguistiques d'une personne, influent sur la capacité de cette dernière à reconnaître et à identifier une variété linguistique différente, « externe et étrangère » à la sienne. En d'autres termes, plus les localités sont géographiquement éloignées, plus il est difficile, pour une personne, d'identifier la langue locale de cet endroit : ceci expliquerait pourquoi certains informateurs de PRA et de PIN ne connaissent pas les habitudes linguistiques des habitants de VIL. D'autre part, il est vrai aussi que seuls 3 informateurs de VIL affirment que l'utilisation du *patois* et du *piémontais*, dans la commune, varie en fonction de la situation (domaine religieux) et des micro-communautés, vaudoise et catholique, qui appartiennent à la localité. Le fait que l'ensemble des interviewés ayant plus de 70 ans ne nourrisse aucun doute sur la nature de la variété linguistique utilisée à VIL, nous amène à reconsidérer l'importance du degré de compétence et de l'expérience linguistique qu'une personne possède envers les autres parlers d'une zone géographique.

VI.1.2 Stéréotypes, blasons et jugements sur les langues

Cette partie, consacrée à l'analyse des jugements explicites et des stéréotypes linguistiques envers les variétés locales et *l'italien*, met l'accent sur des jugements d'ordre préférentiel, relatifs entre autre à la conception éventuelle des variétés locales en tant que « langues », au même titre que la langue officielle. Par ailleurs, les impressions recueillies sur les deux langues LH (haute) et LB (basse), qui composent les répertoires de nos participants, permettent de recueillir des propos *naïfs*, collectifs ou individuels, sur des aspects macro-sociolinguistiques débattus au Chapitre II. Cette section sera organisée en deux parties : l'une, porte sur différents aspects tels que *les sentiments de fierté linguistique*, les préférences entre langues (locales ou officielle), pour finir sur les considérations d'ordre général sur l'éventuelle reconnaissance, des parlers locaux en tant que langues ; l'autre s'intéresse aux stéréotypes et donc aux blasons, aux *marqueurs* et aux imitations linguistiques.

VI.1.2.1 Sentiment de fierté linguistique et jugements sur les langues

L'analyse du *sentiment de fierté linguistique* (explicite) ou de son contraire, la honte, constitue dans notre cas, une contre preuve de l'analyse du *sentiment d'appartenance* communautaire qui se manifeste envers la langue locale. Aux q. n°16 « *Aimez-vous la langue locale ?* » et 41a « *Aimez-vous parler la langue locale ?* », tous les participants, sans surprise, répondent par l'affirmative. À la q. n° 41b « *Dans quelles occasions êtes-vous fier/fière de parler la langue locale ?* », les sentiments varient, notamment, en fonction des genres et des localités.

Dix informateurs sur 24 (41, 6%) affirment être fiers de parler dialecte en milieu familial et avec les amis les plus proches : c'est le cas pour 2 informateurs de PIN, 4 de SGC, 3 de PRA et un seul de VIL. Cinq participants sur 24 (20,8%) sont fiers d'utiliser la langue locale lors des fêtes du village/quartier/hameau, mais aussi avec les personnes âgées de la commune de résidence : ce groupe est composé par 3 informateurs de PIN, 1 de SGC et 1 de PRA, sans qu'il n'y ait des représentants de la commune de VIL. Par ailleurs, la seule catégorie d'âge qui ne partage pas ce dernier ressenti semble être celle des 18-30 ans. Enfin, nous avons deux informateurs qui ne se sont jamais posés la question de la fierté d'usage d'une langue locale, contrairement à deux personnes qui considèrent être toujours fières d'employer le dialecte dans n'importe quelle situation. Les femmes (4/12) ressentent une grande fierté dans l'utilisation de la langue locale au village/quartier/hameau de résidence, en interaction avec les personnes qu'elles considèrent « âgées » (ils les appellent « anziani ») et garantes des traditions linguistique et culturelle locales ; les hommes, quant à eux, même s'ils sont peu nombreux à avouer leur fierté d'emploi du dialecte au village (1/12), éprouvent beaucoup plus de satisfaction à utiliser cette langue dans le contexte familial, amical et même au travail, avec leurs pairs et même leurs supérieurs hiérarchiques. Les réponses à la q. n° 16 montrent que 13 participants sur 24 (54,16%) aiment leur langue locale pour sa musicalité, ses mots et son expressivité, alors que 6 informateurs sur 24 apprécient leur parler local dans son intégralité, sans donner de précisions. La même question nous permet également de relever que l'affection de certains informateurs (5/24) pour leurs parlers est liée au fait qu'ils affirment l'utiliser depuis l'enfance. Dans ce dernier groupe, figurent tous les dialectophones exclusifs et les bilingues appartenant aux deux catégories d'âges 'b' et 'c' (à partir de 40 ans et au-delà), plus un informateur de 25 ans.

Lorsque nous comparons ces données de jugement et fierté envers la langue locale, avec la q. n°57 « *Aimez-vous l'italien ?* » nous déduisons, du tableau VI.1.2.1.A qui suit, que certains participants (6/24) préfèrent les variétés locales à *l'italien* (réponses « pdia »).

A.

Nombre de quest57		Question 41a	
Question 57		s	Total général
nmi		1	1
nhp		3	3
nst		7	7
pdia		6	6
s		7	7
Total général		24	24

B.

Nombre de quest57_2 Âge				
Question 57	a	b	c	Total général
nmi			1	1
nhp		3		3
nst	1	3	3	7
pdia	3		3	6
s	2	4	1	7
Total général	6	10	8	24

C.

Nombre de quest57_2 Localité					
Question 57	PIN	PRA	SGC	VIL	Total général
nmi			1		1
nhp	2			1	3
nst	2	1	3	1	7
pdia	1	2		3	6
s	1	3	2	1	7
Total général	6	6	6	6	24

D.

Nombre de quest57_2 Genre			
Question 57	f	m	Total général
nmi	1		1
nhp	3		3
nst	2	5	7
pdia	2	4	6
s	4	3	7
Total général	12	12	24

Tableaux VI.1.2.1 – Réponses à la q. 57 (A), en fonction des catégories d'âge (B), des localités d'origine (C) et du genre (D).

Dans ce groupe, où figurent uniquement des adultes de 18 à 30 ans et de plus de 70 ans (cf. tableau VI.1.2.1.B), il n'y a aucun locuteur (homme ou femme) de SGC (cf. tableau VI.1.2.1.C) et sont représentés surtout des hommes, deux fois plus nombreux que les femmes (cf. tableau VI.1.2.1.D). Une partie de nos informateurs (réponses « nst») paraît gêné par le choix de préférence entre les deux langues, *italien* et variété locale, comme c'est le cas pour 7 locuteurs qui nous expliquent qu'ils ne s'évertuent pas à donner un jugement de valeur « beau/moche » pour les deux langues. À ce propos, la question « *Donnez un degré de sympathie et de beauté de votre parler local de 1 à 7...* » que nous avons prévu d'insérer initialement dans notre questionnaire¹², a été lourdement critiquée par deux de nos *collaborateurs internes*. La première collaboratrice, GR61PRAf¹³, paraissait choquée par l'énoncé de la question puisqu'elle considérait qu'il était malvenu de juger une langue, en termes de beauté, de sympathie ou d'abjection. La seconde collaboratrice, AF48VILf, avait peur que la question puisse heurter la sensibilité des participants à cause des évaluations d'une langue en termes de beauté ou de laideur. Nous avons, par

¹² Inspirée des travaux et du questionnaire de Cini & Regis (2005 : 186-188).

¹³ Nous souhaitons souligner que cette informatrice formule, par la suite, des jugements de valeur en termes de beauté/défaut sur sa propre langue locale, plus loin, lorsqu'elle doit la qualifier aux q. n° 18 et 51.

Chapitre VI

conséquent, préféré éviter cette question dans le questionnaire final. Néanmoins, ce type de comportement vis-à-vis d'un jugement de valeur sur un parler local peut-être aussi un indicateur d'un *sentiment d'insécurité linguistique*, voire d'une perte de prestige social des parlers locaux en question (de PRA et de PIN), comme nous l'illustrons au § VI.4.1 du présent chapitre.

Nous avons également sollicité les participants pour qu'ils produisent des adjectifs qui pourraient qualifier les langues locales et l'*italien* (q. n° 5, 18, 51 et 58). Nous avons répété deux fois la question pour les variétés locales (q. n° 18 et 51) et deux fois celle sur l'*italien* (q. n° 5 et 58), afin de déceler d'éventuels jugements contradictoires entre les deux phases de déclarations. Toutefois, nous n'avons détecté aucune impression contradictoire dans les quatre questions.

Le tableau, ci-dessous, illustre les jugements recueillis auprès de chaque localité d'enquête qui permettent à nos participants de qualifier la variété locale et l'*italien* :

	Parler local	Italien
Pinerolo	<ul style="list-style-type: none"> - beau - langue des ancêtres - proche du français - coloré - mon cher, ancien, dialecte - la langue de mes gens, archaïque - la langue de ma mère 	<ul style="list-style-type: none"> - officiel, commun - langue en modification constante - langue commune, nationale qui change - on le lit comme on l'écrit - harmonieux, rythmée, pleine de racines toscanes - douce et fantaisiste
Prarostino	<ul style="list-style-type: none"> - expressif et utile (pragmatique) - il est dur, pas agréable à le parler - harmonieux - un doux parler proche du français - plus doux que les parlers des hautes vallées 	<ul style="list-style-type: none"> - efficace - expressif, commun - aux racines méditerranéennes - difficile - langue très belle
San Germano C.	<ul style="list-style-type: none"> - fleuri - coloré - limité dans les termes (technologie) - une langue importante pour mon travail - il me fait rire très souvent - la langue de mon enfance, de mon pays 	<ul style="list-style-type: none"> - littéraire, qui fait penser à l'étymologie - lié à l'école, langue commune et littéraire - lié à l'école, langue commune - difficile - juste, correct

Villar Perosa	<ul style="list-style-type: none"> - beau, ma langue - la langue de ma famille - la langue de mon enfance - la langue de mon village - musical, beau - ancien, la langue des ancêtres 	<ul style="list-style-type: none"> - il me fait penser à l'école - formel, lié à l'école - je ne comprends pas ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de parler italien - harmonieux - langue du travail et de l'école
----------------------	---	---

Nous observons, au premier abord, une alternance significative entre des définitions liées au domaine personnel, envers la langue locale, et des impressions plus détachées, vis-à-vis de l'*italien*. En effet, les reproches faits à l'*italien*, par les informateurs de nos quatre localités, reflètent la complexité, la difficulté et le registre trop formel qui sont associés à l'usage de cette langue (« littéraire, lié à l'école et au travail, officiel, sérieux »). Les nombreux informateurs de PRA, VIL et SGC, qui conçoivent l'*italien* comme une langue très difficile ou complexe, sont pour la plupart des dialectophones exclusifs et natifs, dont les compétences dans la langue officielle sont principalement passives. En revanche, une seule informatrice (GR61PRAf) conçoit sa variété locale comme « dure et pas agréable à parler », à cause des mots considérés comme archaïques et désuets, mais aussi du rythme perçu comme trop saccadé.

GR61PRAf : « [me pa'twa l'ɛ se'ver e mas'sək] non è piacevole è grossolano non è frivolo ma è il mio ! e mi piace ! +++ è solo che non è raffinato o dolce ma aspro quando lo si parla »
« [mon patois est dur et compliqué ((litt. têtu))] il n'est pas agréable il est grossier il n'est pas frivole mais c'est le mien ! et je l'aime ! +++ c'est juste qu'il n'est pas raffiné ou doux mais rude ((litt. âpre)) lorsqu'on le parle »

Dans la catégorie des jugements formulés pour l'*italien* nous constatons une tendance à mettre en relief l'harmonie, l'utilité, la fonctionnalité et l'efficacité de cette langue. Parallèlement, les jugements envers les variétés locales soulignent une dimension plus personnelle liée à l'enfance, à une tradition (les ancêtres), à un registre de type informel et aux émotions (ironie), mais aussi au monde de la vie de la commune (vie du village) : les langues locales se caractérisent, contrairement à la langue nationale, par une dimension beaucoup plus intime, relatant du domaine des sentiments, auxquels se mêlent les couleurs, la tradition et la vie de la localité.

Nous constatons à deux reprises que les langues locales de PRA et de PIN sont considérées comme étant proches du *français*, ce qui renvoie pour les locuteurs à la représentation de la « douceur ». Par ailleurs, le terme « langue », est utilisé 8 fois par nos participants pour désigner les parlers locaux de PIN, de SGC et de VIL.

Relativement à ce dernier point, nous avons cherché à savoir si nos locuteurs considèrent les parlers locaux comme des langues à part entière. Lest tableaux VI.1.2.2.A-D ci-dessous, illustrent les réponses collectées à la q. n°50 « *D'après vous le parler local est ? Une langue, un italien déformé, un vieil italien ou autre chose ?* ».

Nombre de quest50		Localité				
Question 50	PIN	PRA	SGC	VIL	Total général	
alt		2	3	1	1	7
lin		4	3	5	5	17
Total général		6	6	6	6	24

A.

Nombre de quest50		Âge/Genre						
Question 50	f	a		b		c		Total général
		m	f	m	f	m	f	
alt			1	4	1	1		7
lin	2	3	2	3	3	4		17
(vide)								
Total général	2	4	6	4	4	4		24

B.

Nombre de NE		NE				
Question 50	bac	bac+	bacp	cm2	col	Total général
alt	1	3	2	1		7
lin	2	4	4	4	3	17
Total général	3	7	6	5	3	24

C.

Nombre de quest50		LS1				
Étiquettes de lignes	b	b3	d	i	Total général	
alt	2	4	1		7	
lin	5	1	9	2	17	
Total général	7	1	13	3	24	

D.

Tableaux VI.1.2.2 – Réponses à la q. 50 en fonction des localités (A), de l'âge et du genre (B), du niveau d'études (NE) (C) et de la langue (des langues) de première socialisation (D).

Il apparaît que 17 personnes sur 24 considèrent les langues locales comme de véritables langues, contrairement au reste des participants (*cf.* tableau VI.1.2.2.A) : il s'agit majoritairement d'hommes (10 hommes, contre 7 femmes ; tableau VI.1.2.2.B), tous niveaux d'études (*cf.* tableau VI.1.2.2.C) et tous profils linguistiques confondus (*cf.* tableau VI.1.2.2.C). Les réponses montrent aussi que les femmes (*cf.* tableau VI.1.2.2.B) considèrent majoritairement les parlers locaux comme « autre chose » qu'une langue et, notamment, un dialecte, moins développé lexicalement et syntaxiquement que la langue italienne, par exemple. Pour finir, 6 informateurs sur 7 considérant les langues locales comme ayant un statut linguistiquement inférieur à la langue officielle, ont un baccalauréat : trois d'entre eux ont fait aussi des études universitaires. Les réponses de nos 7 informateurs rejoignent étrangement le point de vue de certains linguistes italiens du milieu du XX^e siècles qui considéraient les dialectes comme des systèmes linguistiques « incomplets » et « à usage fonctionnel limité » (Telmon, 2002a : XIII). Cependant, d'autres

données de terrain (*cf.* § VI.3.1) montrent que les avis de ces mêmes informateurs ne sont pas toujours aussi tranchés. En effet, au § VI.3.1 nos participants soulignent l'intraduisibilité de mots et d'expressions des parlers locaux vers l'*italien*.

VI.1.2.2 Blasons populaires, stéréotypes et imitations linguistiques

La stigmatisation d'un trait linguistique d'une langue aboutit très souvent à l'emploi de stéréotypes linguistiques tels que les blasons et les imitations qui résument l'attitude généralisée à désigner ceux qui, dans cette catégorisation, ne font pas partie du monde restreint dans lequel les locuteurs vivent. Dans ce sens, différents exemples de blasons linguistiques nous montrent qu'à cause d'une expression qui caractérise un parler local, tous les membres de la communauté qui l'emploient sont désignés par cette expression qui devient un « blason » (Telmon, 2002a ; Iannàccaro, 2002a) : c'est le cas par exemple des habitants de Oresco dans la Val Vigizzo (Piémont) surnommés « les chats », pour la manière dont ils articulent ou prononcent les mots (Iannàccaro 2002a : 142). Toutefois, d'après l'observation de nos données, nous n'avons pas trouvé de traces de blasons linguistiques dans les quatre communautés étudiées (PIN, VIL, PRA et SGC), mais plutôt des blasons populaires, qui se réfèrent à des histoires, des contes et des légendes populaires à caractère historique et anthropologique, qui ne sont pas liés à des stigmatisations linguistiques (réponses collectées à la q. n° 56). Les blasons que nos informateurs ont évoqués peuvent être subdivisés en deux catégories distinctes relatives, l'une, à la stigmatisation collective d'une communauté, l'autre, à la stigmatisation individuelle ; dans cette section nous nous limiterons à livrer quelques exemples de blasons populaires communautaires parmi lesquels *ël treuie* [əl 'trøje] « les truies (femelle porc) » de PRA et *i babi* [i 'babi] « les crapauds » de SGC.

La légende raconte qu'à PRA,

GR61PRAf : « [lu] ++ [nostu stran'òm a Pry'stin̩ 'le əl 'trøje] + le scrofe + [ma 'le na 'storia ka 'lar an'da pa'rej̩] ++ [ja 'viŋ da 'fa lu 'sendi e: 'jaŋ 'dit a'lura lu 'prim 'ka 'vej spun'ta 'daŋ kaŋ'tuŋ a 'faj̩ lu 'sendi] ! ++ [e: 'i 'suŋ by'taj̩ 'li a spe'ta kaj̩'kyŋ e: ja'riva na 'trøja e a'lura i laŋ 'fait a 'sendi] ++ ».

« le ++ [notre surnom à Prarostino est les truies] + les femelles du porc + [mais c'est une histoire qui est allée ((qui s'est passée)) comme ça] ++ [ils voulaient trouver ((litt. faire)) un maire et ils ont dit "alors le premier que l'on voit ((litt. qui se voit)) sortir du coin on le fait maire ((il devient maire))] ! ++ [e: ils se sont mis là à attendre que quelqu'un arrive e: est arrivée une truie et alors ils l'ont fait ((élue)) maire] ++ ».

Pour expliquer l'origine du surnom des habitants de SGC nous avons choisi, parmi de nombreuses légendes différentes, celle qui lie l'histoire de SGC aux Communes de Cavour (plaine) et de Pramollo (Val Germanasca) :

NS79SGCf: « [la 'kɔtʃə 'əd ka'vuɐ a 'leɔa 'kella 'ke i kuɐna'ʒas: 'əd pɾa'mɔl 'lavi pur'ta a ka'vuɐ] dove si sono posati ++ i corvi mangiavano le ciliegie di qui e gli avevano messo della pece sulla pietra per attaccarli perché non si muovessero più ++ e loro si sono sollevati e hanno portato via la roccia che è quella di Cavour +++ e qui hanno creato un buco + [e: 'pɔi 'se 'faj la ba'biɛka] ».

« [le rocher de Cavour c'était celui que les corbeaux ((animaux)) de Pramollo avaient amené à Cavour] où ils se sont posés ++ les corbeaux mangeaient les cerises d'ici ((de SGC)) et on ((les habitants de SGC)) leur avait mis de la poix sur la pierre pour les coller afin qu'ils ne se bougent plus ((de la pierre)) ++ et ils se sont soulevés et ils ont emporté le rocher qui est celle de Cavour +++ et ici ((à SGC)) ils ont créé un trou + [et puis s'est formée ((litt. faite)) la mare aux crapauds] ».

Nous souhaitons préciser que Cavour (Province de Turin), qui se situe dans la plaine au sud-est de Pinerolo, est une commune caractérisée par la présence d'une colline de 462 m, au-dessus du niveau de la mer, qui s'appelle la « Rocca di Cavour » (rocher de Cavour) à l'entrée de la ville. Il s'agit d'un petit relief isolé, granitique, qui émerge au bon milieu de la plaine.

D'après nos données de terrain, les habitants de PIN jouissent du blason générique communautaire « pinerolesì » (pinérolais) et préfèrent utiliser les surnoms individuels pour stigmatiser les personnes, leurs traits de caractère ou leurs histoires. Toutefois, à VIL nous avons enregistré un grand nombre de blasons populaires qui sont utilisés pour désigner aussi bien des familles que certains hameaux des quartiers de la localité. Par exemple nous avons [i 'dragu] « les dragons » et [i dra'gɔt] « les petits dragons » qui désignent une famille en particulier (notamment les petits-enfants de cette famille), dans un hameau où à la fin du XIX^e les hommes de famille ont servi dans le régiment de la Cavalerie des Dragons¹⁴. Ensuite, nous avons les blasons qui identifient les résidents de différents quartiers de VIL, comme « il borgo del fumo » (le bourg de la fumée) qui porte son nom à cause de l'exposition plein nord et des cheminées constamment allumées tout au long de l'année, « il borgo dei nobili » (le bourg des nobles) et « le Siberie »¹⁵ (les Sibéries).

¹⁴ Régiment de Cavalerie créé par la Maison de Savoie au XVII^e siècle, qui s'est maintenu pendant l'Unité d'Italie et a évolué au lendemain de la 1^{ère} Guerre Mondiale.

¹⁵ Cet appellatif actuel concentre deux quartiers qui portent les surnoms [i 'biŋ ry'si] « les bons russes » et [i 'mal ry'si] « les mauvais russes » : ces appellatifs ont été octroyés à des quartiers où la population était très pauvre, constituée en grande partie d'ouvriers de la RIV.

Nos informateurs nous ont rapporté d'autres blasons populaires communautaires utilisés pour désigner différents habitants¹⁶ : *i*) du Val Chisone : [i kykym'ber] « les concombres » à Pinasca, [i greizu'liŋ]¹⁷ « les petits de Greizole » ou « les petits plaignants »¹⁸ à Greisole (hameau de Roure), [i pentʃe'nəttə] « les petits peignes à poux » à Fenestrelle ; *ii*) du Val Germanasca : [i 'væsa] « les chiens » à Pomaretto, [le 'rave]¹⁹ « les radis » à Pramollo, [i kur'vas:]²⁰ et [i kurna'jas:]²¹ litt. « les 'mauvais' corbeaux » à Prali, [ʎ 'aze] « les ânes » à Massello, [le 'rørtje] « les poignées des hottes (récipients) » à La Turina (hameau de SGC) ; *iii*) de la plaine : [i 'dubi] « les doubles », soulignant le peu de fiabilité des habitants de Osasco et [i typi'ne]²² à San Secondo. Il émerge, donc, que les blasons conservent des empreintes de légendes locales, de traits historiques, socio-économiques, culturels, géographiques et anthropologiques de ce territoire.

Nous souhaitons aussi présenter un cas d'imitation linguistique, que nous considérons comme une forme extrême de stigmatisation linguistique, qui montre le poids social des langues à l'intérieur d'une communauté. L'imitation linguistique consiste à restituer des traits (phonétiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques et/ou prosodiques) caractéristiques d'une langue dans un temps très limité et à les hiérarchiser, en faisant ressortir ceux qui sont pressentis comme caractéristiques de la langue et qui sont l'objet de moqueries. Un exemple d'imitation a été livré par le témoignage d'un homme de 77 ans, né à Pramollo, qui par dérision imite le *français* local de SGC et explique qu'aujourd'hui cette variété est désuète et son prestige social a cédé le pas face au *patois* local de SGC :

H77PRA : « il francese non lo usa quasi più nessuno qui ((a San Germano)) +++ solo gli anziani + si usava di più venti trent'anni fa + adesso chi lo parla ? ++ (sourire) una volta qui parlavano in francese + [a sandʒɛk'maŋ 'bjɛŋ i paʁ'laŋ] ++ [i paʁ'la:vaŋ fʁaŋ'sɛ] ++ più o meno (sourire) ++ [ade'semple ma'dam:o i di'zia a 'sa 'fi:ʎo 'va əŋ 'kɔtə 'a 'pɾãdɛ lu piŋ'tuŋ] !+ oppure ++ ['slɛra 'daɟo 'pasa 'pa

¹⁶ Nous insérons ici les blasons tels qu'ils sont prononcés par nos informateurs.

¹⁷ Aussi « les petits pénibles ». Le s. m. sing. [greizu'liŋ] dérive du lat. pop. GRĀVĀRĚ « opprimer, accabler, affliger » > anc. fr *graver* « être désagréable, pénible », dauph. *se greiz̄ar* (v.) « se plaindre » (FEW, 4 : 262a). Dans le Queyras on retrouve les formes *se greiz̄ar* (v.) et *greiz̄o* (s.f.) « plainte » (Chabrand, 1877 : 79, v. *se greiz̄ar*, *greiz̄o*).

¹⁸ Ou « les petits pénibles ».

¹⁹ Dans la Val Nigra et tout le haut Val Germanasca [v] > [b]: on aura par conséquent [i 'rabba] de Prali.

²⁰ Appelés comme cela par les habitants de SGC.

²¹ Désignés ainsi par les habitants de PRA.

²² Ce terme dérive du mot [i ty'piŋ] qui désigne des vases de Crète particuliers, fabriqués dans la commune de San Secondo (cf. Chapitre III § III.6 et les désignations du « vase de nuit »).

'dã sə 'patʃək si'nõ ty'tə 'baɲə] ! +++ (sourire) [e:: a'luk əl pa'twa əd sandʒɛ'maŋ əd pɾa'mol a'lɛ 'poɟ pi 'mɛʎ°] ! (rires) ».

« le français presque plus personne ne l'utilise ici ((à San Germano))²³ +++ seulement les personnes âgées + on l'utilisait plus il y a vingt trente ans+ maintenant qui le parle ? ++ (sourire) une fois ici ((à San Germano)) ils ((les habitants)) parlaient français + [à San Germano ils parlent bien] ++ [ils parlaient français] ++ plus ou moins (sourire) ++ [par exemple madame disait à sa fille “va à la cave prendre la grosse bouteille de vin”] ! + ou bien ++ [s'il y avait de l'eau “ne passe pas dans cette boue ((bouillie)) sinon tu te mouilles”] ! +++ (sourire) [e:: alors le patois de San Germano et de Pramollo il est beaucoup mieux] ! (rires) ».

Cette imitation, produite par une personne externe à la communauté linguistique de SGC, peut se révéler utile dans l'étude des marqueurs et des stéréotypes linguistiques liés au parler de SGC, en particulier dans la comparaison avec les données de terrain. D'un point de vue structurel nous soulignons deux éléments : *i*) l'imitation est effectuée en variété occitane de Pramollo qui se démarque, dans cet exemple, de la variété occitane de SGC par la présence du morphème grammatical du féminin [-o] ([ma'dam:o] « madame » et [f'i:ʎo] « fille »), un trait occitan conservateur ; *ii*) les phrases censées imiter le français local de SGC sont un mélange de patois local, français, piémontais et italien :

- ['va əŋ 'kɔtə 'a 'pɾãdɛ lu piŋ'tuŋ] : ['kɔtə] « cave » et [piŋ'tuŋ] « grande bouteille de vin » (*bottiglione*, en italien) sont deux termes typiques des variétés piémontaises, alors que le verbe « prendre » français est affublé de la particule « a » qui est typique de la séquence italienne *vai a prendere* ! « va prendre !, va chercher ! » ;
- ['pasa 'pa 'dã sə 'patʃək si'nõ ty tə 'baɲə] : ['pasa 'pa] « ne passe pas ! » appartient aussi bien au patois local de SGC, qu'au haut-piémontais local ; ['dã sə] et [si'nõ ty'tə] en revanche semblent être les seules particules (adverbiale et pronominale) françaises de cette phrase ; [ty tə 'baɲə] « tu te mouilles », présente une flexion verbale composée d'un morphème lexical italien ['baɲ-] (de *bagnare*, *bagnarsi* « mouiller, se mouiller ») et un morphème grammatical des verbes réguliers de la 1^{ère} conjugaison du français, au mode ind. et à la 2^e p. sing. [-ə].

Cette imitation inclut des marqueurs linguistiques qui témoignent de l'usage et des habitudes sociolinguistiques attribués aux membres de la communauté de SGC. Par le biais de

²³ Pour des soucis de traduction et de compréhension globale de la phrase, nous avons été obligée de changer la structure syntaxique de la langue de départ (italien) pour la langue cible (français).

cette imitation, l'informateur de Pramollo reporte l'utilisation du *français* local, mélangé au parler *occitan* local dans le domaine familial et, notamment, dans les interactions verbales entre mère et fille (*perception de la variation linguistique diaphasique et diastratique*). Par ailleurs, il s'aperçoit de l'emploi raréfié du *français* local, notamment depuis les années 1960-1970, dans la localité de SGC ainsi que dans ses hameaux (*perception de la variation linguistique diachronique*). Pour finir, notre participant conclut sur le poids et le prestige social actuel des patois (de SGC et de Pramollo), qu'il considère comme supérieurs au *français* local de SGC (*perception de la variation linguistique diaphasique et diastratique*).

VI.1.3 Observations

Les matériaux perceptuels psycho-socio-linguistiques, recueillis auprès des participants ont été examinés, dans un premier temps, en termes de manifestations des *sentiments d'appartenance* et *d'altérité linguistiques* : ce premier niveau d'analyse permet de comprendre comment se construisent les ILs individuelles et collectives.

Les données recueillies sur le *sentiment d'appartenance* montrent que les participants perçoivent une bipolarisation de l'espace linguistique dans lequel ils vivent, notamment, au sein du bas Val Chisone et de la plaine de Pinerolo. Cette perception les pousse à séparer les langues locales dans deux macro-groupes linguistiques qui sont le *patois*, d'un côté, et le *piémontais*, de l'autre. Si d'une part, les informateurs de PRA et de SGC se positionnent dans le groupe des « *patoisants* », les participants de VIL et de PIN se considèrent comme appartenant au groupe des locuteurs « *piémontais* ». Deux spécificités ont attiré notre attention dans les considérations épi- et métalinguistiques des participants de VIL et de PRA : les premiers relèvent une différence d'ordre lexical entre leur parler et le (*haut-*)*piémontais* adopté par les résidents de PIN ; les seconds semblent beaucoup plus sensibles aux opinions exprimées par les communautés linguistiques environnantes à leur égard²⁴.

L'analyse des *sentiments d'altérité* clarifie la manière dont les non-linguistes voient, jugent et classent les parlers différents des leurs, dans une zone géographique déterminée. Au § VI.1.2.B, nous avons aussi montré d'abord la différence qui subsiste entre une stigmatisation ethno-anthropologique (blasons), portée par un ensemble de savoirs intuitifs et idéologiques sur des aspects sociaux, géographiques et historiques relatifs aux communautés de l'aire, et celle qui se

²⁴ Toutefois, nous renvoyons aussi au § VI.4 qui s'intéresse à l'analyse des *sentiments de tradition linguistique*, pour compléter la thématique amorcée ici au § VI.1.

fonde sur des phénomènes linguistiques (dans ce cas précis, par une imitation). Cette dernière peut véhiculer des informations sur le poids social d'une langue, ainsi que sur les habitudes linguistiques individuelles ou communautaires.

Cependant, nous avons traité dans le § VI.1.1 une petite partie des expressions du *sentiment d'altérité* individuel et communautaire, manifestées par nos locuteurs : l'altérité linguistique se caractérise par la prise en compte de différentes dimensions (temporelle, géographique et sociétale) dans lesquelles une personne ou un groupe évoluent en interaction. L'examen des matériaux perceptuels sociolinguistiques (*cf.* § VI.2) et sémantiques (*cf.* § VI.3), ainsi que l'analyse du *sentiment de tradition linguistique* et des opinions sur la graphie des langues locales (*cf.* § VI.4) définissent ainsi *l'altérité* et *l'appartenance linguistique* des locuteurs et de leurs communautés.

Nous verrons donc, dans les paragraphes suivants, quelles sont les catégories perceptuelles que les informateurs emploient pour déterminer une similarité ou une différence linguistique entre plusieurs langues. Parallèlement, nous expliquerons aussi quels sont les paramètres qui régissent les perceptions linguistiques.

VI.2 Matériaux sociolinguistiques et cartographie perceptuelle

Les données qui composent les matériaux perceptuels sociolinguistiques se concentrent sur les perceptions des locuteurs envers quatre dimensions de la variation linguistique : ces variations sont induites par le contexte et les interlocuteurs (diaphasie), le temps (diachronie), l'espace géographique (diatopie) et la société (diastrie).

Le § VI.2.1 et § VI.2.2 s'intéressent, respectivement, aux perceptions de la variation diaphasique et diachronique. Nous nous sommes concentrée sur l'observation des premiers niveaux de conscience des participants, ceux intuitifs, en recueillant les déclarations qu'ils formulent à propos de l'utilisation des langues, au sein de leurs répertoires, et des représentations qu'ils ont de ces usages²⁵. Nous avons aussi exploré un second thème perceptuel, plus *implicite*, qui s'intéresse à la perception des changements linguistiques dans le temps²⁶. En dernier point, nous nous sommes intéressée aux *hypothèses diachroniques* (Telmon, 2002a), qui rassemblent les opinions des locuteurs sur l'avenir des langues locales.

²⁵ Questions n° 4, 6, 7, 8, 11, 12, 13b-d, 13f, 13e-l, 13m-q, 13x, 14a-b, 39a-f, 62, 66, 67, 68.

²⁶ Questions n° 13b-l, 19, 31, 34, 35a-f, 36, 37, 38, 39e-f, 43, 46, 47, 59, 60a, 60e, 61, 63.

La troisième partie des matériaux sociolinguistiques, le § VI.2.3, se préoccupe d'observer les perceptions de la variation diatopique. À cet effet, nous avons regroupé des questions d'ordre général sur la perception que peuvent avoir nos participants à propos de la variation linguistique diatopique, de l'aire d'enquête : nous avons complété cette thématique avec des travaux de *cartes mentales*, dessinées par nos informateurs²⁷. Pour cela, nous avons soumis aux sujets trois exercices de cartes dont l'objectif est : d'observer les limites d'extension géographique de l'usage d'une langue locale (§ VI.2.2.1.1) ; d'identifier des variétés locales selon des critères de similitude ou de différence (§ VI.2.2.1.2) ; d'identifier, au niveau régional, les parlers locaux dits « occitans ». Ces travaux permettent d'atteindre différents niveaux de représentation géographique et linguistique des faits de langue et s'insèrent dans la tradition de la dialectologie perceptuelle, centrée sur la cartographique.

VI.2.1 Perception de la diaphasie : sur l'usage des langues en fonction du contexte et des interlocuteurs

Les questions qui portent sur la perception de l'utilisation des langues dans les répertoires de nos participants — à savoir, *l'italien régional piémontais* et les *variétés occitanes* et/ou *piémontaises locales* — ont été regroupées sous différents domaines d'emploi pour faciliter notre exposé : nous avons observé les comportements linguistiques des participants dans le domaine familial (*cf.* § VI.2.1.1), dans le domaine public (*cf.* § VI.2.1.2), dans le milieu du travail et de l'école (*cf.* § VI.2.1.3), dans les milieux religieux (questions n° 13o) (*cf.* § VI.2.1.4) et, pour finir, dans le cadre des situations particulières (*cf.* § VI.2.1.5). Nous avons aussi demandé aux sujets s'ils se rendaient compte des changements de langue en fonction des interlocuteurs et des sujets de discussion (*cf.* § VI.2.1.6).

Dans la partie dédiée aux Conclusions et perspectives (*cf.* § 1), les données récoltées ici seront comparées aux productions linguistiques effectives recueillies au Chapitre II § II.3. Cela nous permet de d'observer à la loupe les règles et les poids sociaux qui régissent l'utilisation des langues en fonction des différents paramètres (domaines, sujets de discussion et interlocuteurs), aux sein des communautés examinées.

²⁷ Questions n° 8b, 25, 26, 27, 28, 33, 42, 44, 69, 70.

VI.2.1.1 Domaine familial

Les perceptions de nos informateurs, au sujet des langues principales adoptées dans les interactions verbales entre conjoints, sont en phase avec la réalité sociolinguistique observée au niveau régional et local (cf. Ajnardi, 1999-2000 ; Telmon, 2002a) : l'utilisation d'une dialectophonie exclusive semble décroître et tendre vers une italoophonie exclusive, en fonction de l'âge de nos participants. Dans nos données (cf. tableaux VI.2.1.1.A-B, ci-dessous), il apparaît que les personnes ayant plus de 70 ans perçoivent des productions dialectales exclusives avec leurs conjoints, alors que les sujets de 40-60 ans et de 18-30 ans se rendent compte d'une utilisation langagière mixte dialecte/*italien* (50%-50%), lors des échanges verbaux entre conjoints. Ces perceptions concordent avec la réalité linguistique examinée au sein des couples d'informateurs. Toutefois, la perception des adultes de 18-30 ans illustrée dans ce cas précis — qui n'est pas du tout opposée à la réalité constatée — se réfère non pas à la réalité linguistique des couples de 18-30 dans les milieux urbains, mais plutôt à celle des couples vivant dans les milieux ruraux (montagne, campagne). Un seul adulte de 25 ans utilise l'*italien* avec sa compagne à la maison et perçoit cette utilisation comme exclusive : il s'agit là d'une habitude linguistique typique de la réalité piémontaise urbaine.

A.

NB sur quest13b		Genre/âge		Somme a		Somme b		Somme c		Total
Question 13b		f	m	f	m	f	m	f	m	
d								3	3	6
di		1	2	3	1	1		1	1	2
i		1		1	3	2				6
pd					1			1		1
Total		2	2	4	4	3		7	4	8

B.

NB sur quest13b		NE					Total
Question 13b		bac	bac+	bacp	cm2	col	
d					5	1	6
di		1	3	2			6
i		1	2	2		1	6
pd						1	1
(vide)							
Total		2	5	4	5	3	19

Tableaux VI.2.1.1 - Réponses à la q. 13b par tranche d'âge et par genre (A) et par niveau d'études (B).

Dans les déclarations des sujets qui concernent les interactions verbales parents-enfants — interactions père-fils et mère-fils (q. n°13c), père-fille et mère-fille (q. n°13d) — on enregistre un déséquilibre dans l'usage des langues locales (cf. tableaux VI.2.1.2.A-B et VI.2.1.3, ci-dessous).

NB sur quest13c Âge				NB sur quest13c Genre			
Question 13c	b	c	Total	Question 13c	f	m	Total
d		2	2	d	1	1	2
di	1	1	2	di		2	2
fr	1	1	2	fr	2		2
i	3		3	i	2	1	3
pd		1	1	pd	1		1
pi	1	1	2	pi		2	2
Total	6	6	12	Total	6	6	12

Tableaux VI.2.1.2 - Réponses à la q. 13c par tranche d'âge (A), par genre (B).

NB sur quest13d Genre			
Question 13d	f	m	Total
d	2		2
di		1	1
fr	2		2
i	4	2	6
pd	1	1	2
pi		1	1
Total	9	5	14

Tableau VI.2.1.3 - Réponses à la q. 13d par genre.

Au premier abord, en comparant les trois tableaux ci-dessus, il apparaît que les parents utilisent davantage le dialecte avec leurs fils, plutôt qu'avec leurs filles : 7 parents sur 12 utilisent la langue locale avec leurs fils (58,33% de ceux qui répondent), contre 6 parents sur 14 qui emploient la variété locale avec leurs filles (42,43% des sujets ayant répondu).

Au tableau VI.2.1.2.B, nous remarquons qu'il y a autant de pères et de mères qui utilisent le parler local avec leurs fils (6 et 6) : cependant, cet équilibre des genres n'est pas maintenu dans les interactions verbales avec les filles (tableau VI.2.1.3, au-dessus). Dans les interactions verbales parents-filles, ce sont les mères qui emploient deux fois plus le parler local avec leurs filles respectives, contrairement aux pères de famille. Aussi, dans le tableau VI.2.1.3, deux femmes déclarent parler le *français* local avec leurs filles : ces perceptions correspondent en tous points à la réalité que nous avons observée sur le terrain à SGC (cf. Chapitre II § II.3.4). Toutefois, les cas de transmissions linguistique du *français* local, de mère en fils, ne sont pas exclus, ni à SGC, ni ailleurs. Des informateurs de PRA nous ont reporté ce phénomène dans diverses occasions, mais aucun d'entre eux n'a mentionné cet aspect à la q. n° 13c.

Il est possible d'entrevoir l'évolution des comportements linguistiques dans le temps, en examinant les réponses aux questions qui s'intéressent aux langues adoptées, en famille, avec les parents, les grands-parents, les oncles et les tantes, les frères et les sœurs et les petits-enfants (q. n°13e-l).

Chapitre VI

Aux tableaux VI.2.1.4.A et VI.2.1.4.C, qui suivent, nous remarquons que nos participants utilisent plus le dialecte avec leurs pères qu'avec leurs mères : 18 participants sur 24 (75%) utilisent le dialecte avec leurs pères, alors que 15 informateurs sur 24 (62,5%) emploient la langue locale avec leurs mères.

A.

NB sur quest13e		Localité/Âge												Total
Quest13e	▼	▼ PIN			▼ PRA			▼ SGC			▼ VIL			
		a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	b	c	
d			3		3	2		1	2	1	1	2	2	17
di		2			1									3
fr									1					1
i									1					1
pd			1											1
pi												1		1
Total		2	3	1	1	3	2	1	2	3	2	2	2	24

B.

NB sur quest13e		Genre		Total
Question 13e	▼	f	m	
d		9	8	17
di		1	2	3
fr		1		1
i		1		1
pd			1	1
pi			1	1
Total		12	12	24

C.

NB sur quest13f		Localité/Âge												Total
Quest 13f	▼	▼ PIN			▼ PRA			▼ SGC			▼ VIL			
		a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	b	c	
d			3		3	2		1	1	1	1	2	1	15
di		2			1								1	4
fr									1	2				3
pd			1											1
pi												1		1
Total		2	3	1	1	3	2	1	2	3	2	2	2	24

D.

NB sur quest13f		Genre		Total
Quest 13f	▼	f	m	
d		8	7	15
di		2	2	4
fr		2	1	3
pd			1	1
pi			1	1
Total		12	12	24

Tableaux VI.2.1.4 – *Langues parlées avec les parents : 1) avec le père de famille (q. 13e) par localité et âge (A) et par genre (B) ; 2) avec la mère de famille (q. 13f) par localité et âge (C) et par genre (D).*

Nous observons que, en interactions avec leurs parents, les femmes adoptent sensiblement plus les langues locales, que les hommes, (cf. tableaux VI.2.1.4.B et D) : ainsi (i) 5 femmes sur 6 (83,3%) et 2 hommes sur 3 (66,6%) emploient le dialecte avec leurs pères (tableau VI.2.1.4.B), (ii) 5 femmes sur 6 (83,3%) et 3 hommes sur 4 (75%) utilisent le parler local avec leurs mères (tableau VI.2.1.4.D). Nous avons 3 femmes et un seul homme qui utilisent le *français* local avec leurs parents (mères et pères) (cf. tableaux VI.2.1.4.B et D) : par ailleurs, à SGC, une femme (53 ans) et un homme (de 77 ans) l'employaient, dans le passé, avec leurs mères respectives, alors qu'une femme de 79 ans l'utilisait avec ses deux parents. Nous relatons, dans ce cas, l'importance de ce dernier indice diachronique qui illustre l'utilisation du *français* dans le

contexte familial restreint, à savoir père-mère-enfant, dans cette localité à partir des années 1940 jusqu'à la fin des années 1990 : en tenant compte des déclarations de nos informateurs, aujourd'hui seules les interactions verbales mère-fille et mère-fils, en *français* local, semblent avoir subsisté (cf. tableaux VI.2.1.4.A-D). Ces déclarations correspondent donc, en partie, aux données réelles collectées sur le terrain et nous permettent d'avoir une trace des usages linguistiques passés, au sein de la communauté linguistique de SGC.

Lorsque nous analysons les déclarations sur les usages linguistiques de nos participants en interactions avec leurs grands-parents, nous remarquons sans surprise une augmentation de l'utilisation des langues locales, comme nous le montrent les données de terrain (cf. tableaux VI.2.1.5.A-B, qui suivent). Si l'utilisation de la variété locale²⁸ avec les grands-parents concerne 87,5% de nos informateurs (21/24) (cf. tableau VI.2.1.5.A), en revanche, l'utilisation du dialecte²⁹ avec les parents intéresse 75 % de nos participants (18/24) (cf. tableau VI.2.1.4.A et VI.2.1.4.C). On remarque une augmentation de 12,5% de l'utilisation du dialecte en faveur des grands-parents. Si on se concentre sur les tableaux VI.2.1.2.A-B et VI.2.1.3 précédents, l'usage de la variété locale diminue dans les interactions verbales avec les enfants (q. n°13c-d) : seuls 4 participants sur 12 interagissent en dialecte avec leurs fils (33,3%), 4 personnes sur 14 emploient le parler local avec leurs filles (28,6%). Ces données montrent que la perception de nos participants relative à l'usage des parlers locaux avec les différents membres de la famille (fils, parents, grands-parents) n'est pas différente de la réalité linguistique effective, observée par les spécialistes (Chapitre II § II.1) : plus on interagit avec les jeunes générations du noyau familial, moins l'on adopte le parler local.

Les informateurs appartenant à la tranche d'âge la plus jeune (18-30 ans) affirment utiliser majoritairement les variétés locales avec leurs grands-parents respectifs, comme l'illustre le tableau VI.2.1.5.A qui suit : cette situation s'enregistre notamment dans les localités à plus faible nombre d'habitants, comme à PRA, SGC et VIL. Néanmoins, un informateur âgé de 18 à 30 ans, déclare mélanger le dialecte et l'*italien*, à PIN, en présence des grands-parents.

NB sur quest13g	Localité/âge												Total
	PIN			PRA			SGC			VIL			
Étiquettes de lignes	a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	b	c	
d			3	1	2	2	1	1		2	2	2	16
di	1		1										2
fr					1			1	3				5
pi	1												1
Total	2	3	1	1	3	2	1	2	3	2	2	2	24

²⁸ Réponses lignes « d » et « fr ».

²⁹ Réponses lignes « d » et « fr ».

NB sur quest13g		Genre		
Question 13g		f	m	Total
d		8	8	16
di			2	2
fr		3	2	5
pi		1		1
Total		12	12	24

B.

Tableaux VI.2.1.5 – Langues parlées avec les grands-parents (q. 13g), par localité et âge (A) et par genre (B).

Nous enregistrons aussi une augmentation du nombre de déclarations sur l'utilisation du *français local*, à SGC et à PRA, avec les grands-parents (5/24) (tableaux VI.2.1.5.A-B), par rapport aux interactions avec les parents directs (3/24) : cela implique que les habitudes linguistiques changent en fonction des générations, donc, en diachronie.

Nous élargissons maintenant l'observation des habitudes linguistiques des participants à d'autres membres des familles tels que les frères et les sœurs (q. n° 13h et 13i), ainsi que les petits-enfants (q. n°13). Les tableaux VI.2.1.6.A-D et VI.2.1.7 qui suivent montrent, encore une fois, que les déclarations de nos participants ne sont pas éloignées de la réalité linguistique observée au niveau national, régional et local (Chapitre II § II.1).

NB sur quest13h		Localité/âge									
Question 13h		PIN		PRA		SGC		VIL		Total	
		a	b c	a	b c	a	b c	a	b c		
d			1		1 2		1	1 1	1	2	10
di		1		1							2
fr							1				1
i		1		1		1			1		4
Total		2	2	1	2	2	1	2	1	2	17

A.

NB sur quest13h		Genre		
Quest 13h		f	m	Total
d		5	5	10
di			2	2
fr		1		1
i		2	2	4
Total		8	9	17

B.

NB sur quest13i		Localité/âge								
Quest 13i		PIN		PRA		SGC		VIL		Total
		a	b c	a	b c	a	b c	a	b c	
d			1		2		1	1	2	7
di			1							1
fr							1			1
i					1					1
Total			1	1	1	2	2	1	2	10

C.

NB sur quest13i		Genre		
Quest 13i		f	m	Total
d		4	3	7
di			1	1
fr		1		1
i			1	1
Total		5	5	10

D.

Tableaux VI.2.1.6 – Langues parlées avec les frères (q. 13h), par localité et âge (A) et par genre (B). Langues parlées avec les sœurs (q. 13i), par localité et âge (C) et par genre (D).

Chapitre VI

Les tableaux VI.2.1.6.A-D illustrent qu’au sein d’une famille, on emploie davantage les variétés locales avec les sœurs (8/10 informateurs), plutôt qu’avec les frères (11/17 participants). En effet, ce sont majoritairement les femmes qui utilisent les langues locales avec leurs frères et sœurs respectifs (tableaux VI.2.1.6.B et VI.2.1.6.D). À l’inverse, nos informateurs emploient davantage l’italien ou la langue mixte dialecte/italien avec leurs frères respectifs (6/17) (tableaux VI.2.1.6.A et VI.2.1.6.B). Nous constatons aussi que l’utilisation du français local, dans les mêmes contextes interactionnels (avec frères ou sœurs) est plutôt rare : nous recensons seulement, un homme de PRA (DF54PRAm) utilisant cette langue avec son frère aîné, ainsi qu’une femme de SGC (NS79SGCf) l’employant avec sa sœur cadette.

Pour finir, dans les interactions verbales avec les petits-enfants, les déclarations que nous avons récoltées (cf. tableaux VI.21.7.A-D, qui suivent) montrent, d’abord que, 4 informateurs sur 14 adoptent les langues locales avec leurs petits-enfants (28,6%) : ce sont majoritairement des personnes ayant des niveaux d’études peu élevés (CM2, collège et Bac Pro) (tableau VI.21.7.A). Nous observons que la tranche d’âge qui utilise le plus les variétés locales avec leurs petits-enfants semble être la tranche ‘c’ (personnes de plus de 70 ans) (tableaux VI.21.7.C). Nous remarquons aussi, que les femmes adoptent davantage (3 femmes pour 1 homme) les langues locales avec leurs petits-enfants (tableau VI.21.7.D). Pour finir, sur le tableau VI.2.1.7.B, il apparaît que VIL est la localité où l’on emploie majoritairement le dialecte, avec les petits-enfants, au sein du cercle familial.

NB sur quest13i		NE					
Quest 13i		bac	bac+	bacp	cm2	col	Total
d				1	2	1	4
di		1		1			2
i		1	2	1	1	1	6
pi					2		2
Total		2	2	3	5	2	14

A.

NB sur quest13i		Localité				
Question 13i		PIN	PRA	SGC	VIL	Total
d			1		3	4
di		1	1			2
i		1	2	3		6
pi				2		2
Total		2	4	5	3	14

B.

NB sur quest13i		Âge			
Question 13i		a	b	c	Total
d		1		3	4
di		1	1		2
i			3	3	6
pi				2	2
Total		2	4	8	14

C.

NB sur quest13l		Genre		
Question 13l	f	m	Total	
d	3	1	4	
di	1	1	2	
i	2	4	6	
pi	1	1	2	
Total	7	7	14	

Tableaux VI.2.1.7 – *Langues parlées avec les petits-enfants, dans le cercle familial (q. 13l). Résultats en fonction du NE (niveaux d'études – A), des localités (B), de l'âge (C) et du genre (D) des informateurs.*

Pour résumer cette section dédiée à la perception de l'usage des langues locales avec les différents représentants du noyau familial, nous constatons que l'emploi du dialecte augmente avec les personnes les plus âgées (les grands-parents). À l'inverse, l'utilisation des variétés locales s'étirole progressivement dans les interactions verbales avec les plus jeunes générations de la famille : le tableaux VI.2.1.8a ci-dessous illustre parfaitement cette tendance.

	% des informateurs utilisant leur langue locale	Tableaux de données § VI.2.1.A
Avec les grands-parents	87,50%	VI.2.1.5
Avec les parents	75%	VI.2.1.4
Avec le conjoint (h ou f)	25%*	VI.2.1.1
Avec les frères et les sœurs	39,58%*	VI.2.1.6
Avec les enfants	27,08%*	VI.2.1.2-3
Avec les petits-enfants	16,66%	VI.2.1.7

Tableau VI.2.1.8a – *Utilisation des langues locales en fonction des membres constitutifs du cercle familial. (*) Moyenne des % d'interaction linguistique en fonction du genre.*

Le tableau VI.2.1.8a illustre que les participants emploient davantage la langue locale avec leurs frères et leurs sœurs, plutôt qu'avec leurs conjoints. La première raison à ce phénomène est que les interactions entre frères et sœurs se développent dans un même réseau psycho-social restreint (familial). La seconde raison est que les conjoints sont souvent originaires de communautés linguistiques différents : ainsi, le dialecte n'est plus maintenu au sein des interactions verbales entre eux. À noter, que les interactions en langue italienne, dans le cadre familial — qui correspondent à la première colonne du tableau VI.2.1.8a — ont des valeurs inversement proportionnelles par rapport aux conversations en langue locale (*cf.* tableaux VI.2.1.1-7 du § VI.2.1.1). Plus on s'adresse aux jeunes générations du cercle familial, enfants et petits-enfants, plus on a tendance à utiliser l'*italien* : ce qui correspond au panorama sociolinguistique du territoire italien.

VI.2.1.2 Domaine public

Les déclarations recueillies à propos de l'usage des langues dans le domaine public vont être séparées en différents thèmes. Notre questionnaire sonde les usages : *i*) dans le village/la ville d'enquête (q. n° 13m, 13r), *ii*) en milieu urbain (q. 13s, 39c), *iii*) dans les trois *vallées vaudoises* (q. n° 13t). Par ailleurs, nous examinons aussi les déclarations sur les usages linguistiques de nos informateurs dans trois situations distinctes de la vie publique : avec les instituteurs des enfants des participants (q. n° 13n), avec le médecin de ville ou du village (q. n° 13p), et pour finir, avec un inconnu (q. n° 39d).

Nos participants aux enquêtes n'ont pas les mêmes usages linguistiques selon qu'ils se rendent auprès des commerçants, dans les bureaux de poste ou dans les mairies de la localité de résidence : en effet, le dialecte est davantage employé lorsqu'on se rend chez le commerçant local (lignes « d » et « d (pat) » : 9 informateurs sur 24), plutôt que dans les bureaux administratifs et postaux (colonne « d » : 2 participants sur 24) (*cf.* tableau VI.2.1.8b qui suit). À l'inverse, l'*italien* est privilégié dans l'usage, par la majorité des informateurs qui se rendent aux bureaux postaux et communaux (colonne « i » : 14 personnes sur 24). Seuls 4 informateurs sur 24 (ligne « i ») utilisent l'*italien* avec les commerçants locaux.

NB sur quest13m		Question 13m				
Question 13r	d	di	i	pi	Total	
d	1	3	3	1	8	
d (pat)	1				1	
di		2	5	2	9	
i			4		4	
pi				2	2	
Total	2	5	14	3	24	

Tableau VI.2.1.8b – Utilisation des langues dans les localités d'enquête : aux bureaux de poste et à la mairie (q. 13m, colonnes), avec les commerçants locaux (q. 13r, lignes).

Lorsque les participants se rendent aux commerces locaux, l'emploi du dialecte varie en fonction de la localité de résidence (*cf.* tableau VI.2.1.9.C, suivant) : en milieu rural nos informateurs utilisent davantage le dialecte et la langue mixte dialecte/*italien*. C'est le cas pour nos participants de SGC (3/6), de VIL (3/6) et de PRA (2/6). À PIN, on enregistre une situation linguistique un peu différente (tableau VI.2.1.9.C) : auprès des commerçants locaux nos informateurs affirment utiliser majoritairement (réponses « pi ») ou uniquement (réponses « i ») l'*italien*, ainsi que la langue mixte dialecte/*italien* (réponses « di »).

Aucune incidence de l'âge, du genre et des niveaux de diplômes n'est à signaler concernant les usages linguistiques avec les commerçants, dans les quatre localités examinées (*cf.* tableaux VI.2.1.9.A-B, suivants).

NB sur quest13r		Question 13r					
NE	d	d (pat)	di	i	pi	Total	
bac	1		2			3	
bac+	1		1	3	2	7	
bacp	1		4	1		6	
cm2	3	1	1			5	
col	2		1			3	
A. Total	8	1	9	4	2	24	

NB sur quest13r		Question 13r					
Étiquettes de lignes	d	d (pat)	di	i	pi	Total	
f	4		4	3	1	12	
a			1		1	2	
b	2		1	3		6	
c	2		2			4	
m	4	1	5	1	1	12	
a	1		2	1		4	
b	1		2		1	4	
c	2	1	1			4	
B. Total	8	1	9	4	2	24	

NB sur quest13r		Localité				
Question 13r	PIN	PRA	SGC	VIL	Total	
d		2	3	3	8	
d (pat)			1		1	
di	2	4	1	2	9	
i	2		1	1	4	
pi	2				2	
C. Total	6	6	6	6	24	

Tableaux VI.2.1.9 – Utilisation des langues avec les commerçants locaux (q. 13r) en fonction du niveau d'études (A), du genre et de l'âge des participants (B) et de la localité de résidence (C).

Les déclarations sur l'emploi de l'*italien* augmentent lorsque nos informateurs affirment se rendre en plaine, à PIN : dans le tableau VI.2.1.10, ci-dessous, la case « marron » montre que 50% des informateurs (12/24) affirme employer l'*italien* avec un résident de PIN. Par ailleurs, nous constatons aussi que 70,8% des participants (17/24 : colonne) déclarent employer l'*italien* pour s'adresser aux commerçants de PIN.

En comparant les contextes similaires, à savoir les interactions verbales avec les commerçants locaux (q. n°13r) et urbains (q. n°13s), nous enregistrons une augmentation forte de l'emploi de l'*italien* en milieu urbain (de 4 à 17 personnes sur 24).

NB sur quest39c		Question 13s					
Question 39c	d	d (piem)	di	i	pi	Total	
a	1			11		12	
b			1		1	2	
c	2	1	1	6		10	
Total	3	1	2	17	1	24	

Tableau VI.2.1.10 – Utilisation des langues à PIN : avec les commerçants de PIN (q. 13s) et avec un résident de PIN (q. 39c).

Après avoir enquêté sur les habitudes linguistiques avec les commerçants locaux et les commerçants de PIN, nous avons posé la même question concernant les interactions avec les commerçants des vallées Chisone, Germanasca et Pellice. L'objectif est d'observer si le contexte

géographique influence les usages langagiers. Les tableaux VI.2.1.11.A-B qui suivent, comparent l'emploi des langues auprès des commerçants des vallées Chisone, Germanasca et Pellice (q. n°13t) avec l'usage linguistique auprès des commerçants locaux (q. n° 13r) et de PIN (q. n° 13s).

A.

NB sur quest13t		Question 13r					
Question 13t		d	d (pat)	di	i	pi	Total
d		3					3
di		3	1	5			9
i		2		2	4	1	9
pd				1			1
pi				1		1	2
Total		8	1	9	4	2	24

B.

NB sur quest13t		question 13t					
question 13s		d	di	i	pd	pi	Total
d		2		1			3
d (piem)			1				1
di			2				2
i		1	5	8	1	2	17
pi			1				1
Total		3	9	9	1	2	24

Tableaux VI.2.1.11 - Utilisation des langues avec les commerçants des vallées vaudoises (q. 13t, colonnes) : comparaisons avec les déclarations obtenues aux q. 13t (A), 13s (B).

Les résultats des interactions linguistiques entre les participants et les commerçants des vallées (tableau VI.2.1.11.A) montrent une forte utilisation de la langue mixte dialecte/*italien* (ligne « di » : 9 informateurs sur 24) et de l'*italien* (ligne « i » : 9 informateurs sur 24). Dans le contexte informateurs-commerçants de PIN (tableau VI.2.1.11.B), l'adoption de la langue mixte semble, en revanche, très peu représentée (linge « di » : 2 informateurs sur 24). Si l'usage de l'*italien* paraît fortement adopté en milieu urbain (tableau VI.2.1.11.B) avec les commerçants, à hauteur de 70,8% (ligne « i » : 17/24), il se réduit presque de moitié auprès des commerçants des *vallées vaudoises* (tableau VI.2.1.11.A : linge « i », 9/24), pour atteindre son plus faible taux au niveau local (tableau VI.2.1.11.A : colonne « i », 4/24).

Dans d'autres situations, comme dans les interactions avec des instituteurs du village (q. n° 13n), avec le médecin local (q. n° 13p) ou avec un inconnu (q. n° 39d) (*cf.* tableaux VI.2.1.12.A-C), les affirmations sur l'emploi de l'*italien* atteignent des taux bien plus importants, que dans les situations précédentes.

A.

NB sur ville		Question 13n			
Localités		d	di	i	Total
PIN				4	4
PRA				5	5
SGC				5	5
VIL		1	1	2	4
Total		1	1	16	18

NB sur quest13p Question 13p				
Localités	d	di	i	Total
PIN			6	6
PRA		2	4	6
SGC			6	6
VIL	2	2	2	6
Total	2	4	18	24

B.

NB sur quest39d Question 39d				
Localités	a	b	c	Total
PIN	6			6
PRA	4		2	6
SGC	6			6
VIL	4	1	1	6
Total	20	1	3	24

C.

Tableaux VI.2.1.12 – Utilisation des langues avec les instituteurs de la localité de résidence (q. 13n, tab. A), avec le médecin de la localité de résidence (q. 13p, tab. B) et avec un inconnu (q. 39d, tab. C).

Les tableaux VI.2.1.12.A-C illustrent une forte tendance à l'utilisation de l'*italien* dans ces trois situations différentes (cf. cases colorées en bleu) : sans surprise il semble qu'on utilise davantage l'*italien* avec un inconnu (tableau VI.2.1.12.C : 20 participants sur 24). Les personnes qui affirment conserver le dialecte en interaction avec un inconnu sont représentées par les personnes de plus de 40 ans (cf. tableau VI.2.1.12.C : cases colorées en mauve). Nous observons une forte utilisation de la langue mixte dialecte/*italien*, en interaction avec le médecin local (tableau VI.2.1.12.B) : la catégorie d'âge qui représente le plus cet type d'emploi est celle des plus de 70 ans. En effet, certains participants dialectophones exclusifs nous ont fait part de leurs difficultés à interagir en *italien* avec leurs médecins, en illustrant l'irritation de ces derniers qui ne comprennent pas la langue locale et réprimandent leurs patients en leur demandant de faire un « effort linguistique ». Nous reportons ici le témoignage d'un monsieur de VIL, PF85VILm, qui relate ce genre d'incident.

PF85VILm (1) : « ero in cura per le orecchie dall'otorino ++ li à [pine'røl e:: a 'jera la M. ((nom propre)) 'əmla ri'kordu 'taŋt ke 'vivu] ! ++ [e:: la profəssu'rəssa la'via 'fame e::] ++ [laudjo'metria] !+++ »

« j'étais en cure pour les oreilles chez l'oto-rhino ++ là à [PIN e:: il y avait la M. ((nom propre)) je m'en souviens tant que je vis] ! ++ [e:: la professeure m'avait fait e ::] ++ [l'audiométrie] !+++ »

S (1) : « e:: ((acquiesce)) »

PF85VILm (2) : « ['pøi du'viu passe' døl dut'tur] +++ »

« puis je devais passer ((i.e. retourner)) chez le médecin »

S (2) : « si »

« oui »

PF85VILm (3) : « [e:: 'jera la profəssu'rəssa kə la 'fame laudjo'metria 'mi e stu dut'tur 'ši e 'mi i ri'voldzu a la profəssu'rəssa e laj 'dije] : “[i 'vøddu ke suŋ'si a 'le 'sempə 'sypa ə 'paŋ ba'na]” ! [a 'lera di'verse 'vølte kaŋda'zju e a kaŋ'bjava

'pa] ++ [e:: 'stu 'st.. ((début dumot [sty'pid])) maledy'ka:³⁰ a 'lɛ 'staj̃t³¹ + ɐŋ
'fa] : “Parli in italiano che non la capisco ! Parli in italiano ! ” ((imitation)) [ma dən³²
ra'bjɑ] ! + + + [mi 'lai pa 'pi par'laj̃ pa 'pi 'di 'njɛntə tal'mɛŋtə a la
myrtifi'kame] !

« [e:: il y avait la professeure qui m'a fait l'audiométrie, moi et ce docteur là e je m'adresse à la
professeure et je lui dis ((en parler local))] : “[je vois que celui-là ((i.e. le médecin qui est avec eux))
c'est toujours du pareil au même ((trad. litt. « il est toujours soupe et pain mouillé »))] ” ! [cela
faisait plusieurs fois que j'y allais et ça ne changeait rien ((i.e. son oreille n'allait pas
mieux))] ++ [e:: ce stu.. ((début du mot « stupide »)) mal élevé ((comme)) il a été + il me fait] :
“Parlez en italien puisque je ne vous comprends pas ! Parlez en italien ! ” ((imitation)) [mais d'un
((ton)) énervé] ! + + + [je n'ai plus ((re-)) parlé et je n'ai plus rien dit tellement il m'a mortifié] ! »

S (3) : « [e:: a 'lɛ pa 'grav] ! »

« [e :: ce n'est pas grave] ! »

PF85VILm (4) : « ['si:: ma:: a jɛ ma'nera e ma'nera 'ne ((il interpelle
l'auditoire))] ! »

« [ouï:: mais:: il y a manière et manière ((de faire)) n'est-ce pas ((il interpelle l'auditoire))] ! »

S (4) : « e:: lo so ! »

« e:: je sais ! »

PF85VILm (5) : « [mi 'fjøl a la 'dime] : “ [ti t du'veje 'di « mi suŋ pa buŋ a par'le
italjaŋ »] ” ! + + + e invece [mi 'suŋ 'staj̃t 'tjytu e myrtifi'ka: pa'rej̃ dən 'kaŋ] ! »

« [mon fils m'a dit] : “ [tu devais lui dire « je ne suis pas bon à parler italien »] ” ! + + + et au
lieu de cela [je me suis tu et ((j'ai été)) mortifié comme un chien] ! »

³⁰ Forme dialectale italianisée : forme m. sing. dérivée de l'italien *maleducato* « mal élevé (m.sing.) » qui présente une chute de la syllabe finale et passage du U originel > [y], [maledy'ka:]. Un processus similaire est à observer pour le terme [myrtifi'ka:] « mortifié, moqué » (PF85VILm (5)) : en *koinè* on dit [mutʃ] (m. sing.) « mortifié, moqué », en parler local haut-piémontais de VIL [mutʃ] ou [mu'ket] (m. sing.) (cf. moqué, fr.). L'équivalent en Val Germanasca est [mu'rtuddʒe] (m. sing.).

³¹ [a 'lɛ 'staj̃t] : variation stylistique et fonctionnelle de [kuma a 'lɛ 'staj̃t], « comme il ((le médecin)) a été ». Il y a une modulation de l'intonation (changement de ton et de rythme prosodique) dans la structure de la phrase, pour que l'interlocuteur puisse comprendre la suppression de la particule modale « comme ». Cette variation est due à l'action du report du discours direct : l'informateur cherche à capturer l'attention du destinataire du message. Cependant, la vitesse d'élocution et l'exercice de narration d'un événement passé peuvent aussi conduire à ce type de variation linguistique.

³² [dən], variation fonctionnelle de [dyn] « d'un ». Il s'agit d'un commentaire du narrateur, sur le discours rapporté : l'élocution est rapide et la charge phatique de la narration contraint les discours rapportés. Le débit vocal rapide a comme effet une centralisation des voyelles dans les mots qui ne sont pas accentués prosodie) : c'est le cas de ce type de particule (déterminant).

L'expression “[i 'vøddu ke suŋ'si a 'le 'sempə 'sypa ə 'paŋ ba'ɲa]” — cf. PF85VILm (3) — est un échange reporté, avec une femme médecin, dans une narration : il s'agit d'une variation linguistique de l'usage de la *koïnè* dialectale oralisée, autrement appelée « piémontais », langue moyenne (LM) du répertoire des locuteurs de la basse vallée et de la pleine de PIN³³. Cependant, notre informateur, face à la difficulté d'insertion du discours rapporté dans la narration³⁴ et n'ayant pas une compétence active totale de la LM, tente de traduire l'expression italienne « Se non è zuppa è pan bagnato ! »³⁵ en *koïnè* : pour cela, il ôte la particule négative de la phrase « non » et transforme tout à la forme affirmative, en rajoutant l'adverbe *sempre* « toujours ». Le résultat produit des variations stylistique, fonctionnelle et syntaxique, à la fois, en LM. Ceci peut être induit, non seulement par l'âge de l'informateur (85 ans) et sa difficulté d'élocution rapide et exacte, mais aussi par le fait que le discours rapporté impose une forte économie de langage, où le maximum d'information doit être livré dans un temps très limité.

Dans cette narration, notre informateur reporte avec emphase la réaction du second médecin — cf. PF85VILm (3) — qui ne comprend pas pourquoi PF85VILm s'adresse au premier médecin (femme) en lui parlant en *piémontais*³⁶ : en effet, PF85VILm provoque une interaction en LM (langue moyenne du répertoire) en situation formelle, sachant pertinemment que le troisième interlocuteur (médecin) n'a pas de compétence active ou passive de la variété moyenne en question.

VI.2.1.3 Domaine du travail et de l'école

Suite aux déclarations de nos informateurs qui concernent les langues utilisées au travail, nous découvrons, comme le montrent les tableaux VI.2.1.14.A-C qui suivent, que l'utilisation de la langue locale dépend fortement de l'activité professionnelle (CSP) exercée par les participants. Six informateurs sur 24 affirment utiliser uniquement, voire majoritairement (2/24), le parler local au travail (V. tableau VI.2.1.14.B, 8 personnes au total). Il s'agit de 6 hommes et 2 femmes qui ont (ont eu) des professions, parfois typiques du milieu rural, en contact avec une clientèle locale. Concernant les hommes, nous comptons des mécaniciens, des ouvriers, des agriculteurs et des bûcherons (V. tableau VI.2.1.14.A) qui travaillent, ou ont travaillé, dans les localités de VIL, de SGC et de PRA. Nous constatons, aussi, que 7 participants sur 24 déclarent utiliser, à la fois

³³ Le reste du discours est en variété locale de VIL : variété de *haut-piémontais*.

³⁴ Charge linguistique d'information.

³⁵ La traduction littérale en français serait « Si ce n'est pas de la soupe c'est du pain mouillé ! ». Les équivalents français de cette expression sont : « C'est du pareil au même ! » ou « Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre ! ».

³⁶ L'informateur utilise ce qu'il considère être le *piémontais* (oralisé), autrement dit la *koïnè dialectale (turinoise)* (cf. avec le paragraphe précédent).

Chapitre VI

l'italien et la langue locale, dans le contexte formel du travail (V. tableau VI.2.1.14.A) : les profils professionnels semblent être sensiblement différents de ceux précédemment évoqués, à savoir, une étudiante à l'Université, un commerçant, des anciens enseignants et des professionnels libéraux (médecins), ainsi qu'un jardinier. L'étudiante AC30PINf déclare utiliser la langue locale à l'Université avec ses pairs originaires de la région de PIN, en dehors des salles de cours. Quant à l'enseignante retraitée, nous n'avons pas pu confirmer ou infirmer sa déclaration sur l'utilisation de la langue locale de PRA, au travail et avec ses collègues³⁷. Dans l'utilisation de la langue italienne au travail, nous découvrons au tableau VI.2.1.14.B que parmi les 7 informateurs sur 24, les femmes sont majoritaires par rapport aux hommes (5 : 2) : elles recouvrent toutes sortes de classe socio-professionnelles (CSP). On enregistre une influence importante du lieu de résidence de nos participants sur l'emploi des langues locales dans le travail, comme le montre le tableau VI.2.1.14.C : ces informateurs se situent essentiellement à SGC, à PRA et à VIL, milieux plus ruraux que PIN.

Nombre de age		Age			
Réponses q. 13x /CSP		a	b	c	Total général
d			1	5	6
b			1		1
ra				2	2
rm1			1		1
ro				2	2
di		2	3	2	7
c			1		1
et		1			1
j		1			1
ren			1	1	2
rl			1	1	2
i		2	4	1	7
c			1	1	2
en				2	2
l			1		1
m2		1			1
ro				1	1
pd		2			2
m1			2		2
pi			2		2
c			1		1
em			1		1
A. Total général		6	10	8	24

Nombre de quest13x		Genre		
Question 13x		f	m	Total général
d		2	4	6
di		4	3	7
i		5	2	7
pd			2	2
pi		1	1	2
B. Total général		12	12	24

³⁷ Nous n'avons jamais eu l'occasion de l'observer au travail.

Nombre de quest13x		Localité				Total g
Question 13x	PIN	PRA	SGC	VIL		
d		2	2	2	6	
di	3	2	1	1	7	
i	2	1	2	2	7	
pd	1		1		2	
pi		1		1	2	
C. Total général	6	6	6	6	24	

Tableaux VI.2.1.14 – Réponses à la q. 13x en fonction des CSP (A), du genre (B) et des localités (C) des participants.

VI.2.1.4 Milieux religieux

Dans le contexte religieux les déclarations sur les usages linguistiques changent par rapport aux autres situations d'interaction. Pour analyser cette situation particulière, nous avons demandé à nos participants quelles langues ils utilisaient avec le prêtre (catholique) ou le pasteur (vaudois), dans les quatre localités de référence (SGC, VIL, PRA et PIN).

Nombre de quest13o		Localité/âge								Total général
Question 13o	a	PIN		PRA		SGC		VIL		
		b	c	a	b	c	a	b	c	
d										2
di				1	2	2		1		6
fr								1		1
i	1	2	1			2	1	1	1	9
pd									1	1
pi			1		1					2
A. Total général	1	3	1	1	3	2	3	1	2	21

Nombre de quest13o		Genre		Total général
Question 13o	f	m		
d	1	1	2	
di	3	3	6	
fr	1		1	
i	5	4	9	
pd		1	1	
pi		2	2	
B. Total général	10	11	21	

Tableaux VI.2.1.15 – Réponses à la q. 13o en fonction localités et des âges (A) et du genre (B).

À VIL (V. tableau VI.2.1.15.A), 2 informateurs (un homme et une femme) déclarent employer exclusivement le dialecte avec le prêtre de la paroisse locale catholique ; à l'inverse, 2 participants affirment n'utiliser que l'*italien* dans le même contexte. Dans le premier cas, il s'agit de deux personnes âgées de plus de 85 ans, dialectophones exclusifs ayant de grandes difficultés à s'exprimer en *italien*, dans tous milieux et contextes confondus (CU86VILf et PF85VILm). Par

ailleurs, nous soulignons que nous avons observé la communauté piémontaise qui compose une partie du panorama communautaire de VIL : les déclarations de nos informateurs, relatives aux habitudes linguistiques dans le domaine religieux correspondent en tous points avec la réalité observée sur le terrain. Cependant, cette réalité ne reflète pas les habitudes linguistiques des habitants *patoisants* de VIL. En effet, après nous être rendue à la sortie du temple vaudois de VIL, nous avons constaté que les pratiquants n'employaient que des variétés *occitanes* (des patois) pour parler entre eux, fussent-elles celle de VIL ou d'autres du Val Germanasca (Pomaretto, Perrero, Pramollo). Toutefois, pour s'adresser au pasteur ils utilisaient majoritairement l'*italien* et dans de rares cas quelques mots de patois *occitans*.

Une femme de SGC (SN79SGCf) déclare utiliser la langue locale avec le pasteur vaudois du temple local (*cf.* tableau VI.2.1.15.A) : toutefois, les déclarations des autres informateurs de SGC laissent supposer qu'elle se soit fourvoyée dans ses déclarations. En effet, il s'avère que pour les participants pratiquant le culte vaudois l'utilisation des langues *français* local, *italien* et patois, soit répartie en fonction des interlocuteurs, du contexte et des situations. Après nous être rendue dans les lieux de culte, nous avons constaté que le *français* est adopté pour les cantiques (chants) dans le moment dit « de louange ». Les pratiquants s'expriment en *italien* lorsqu'ils se réfèrent au pasteur et en langue locale avec leurs pairs.

Les habitants de PRA, quant à eux, affirment utiliser simultanément le parler local et l'*italien*, avec le pasteur vaudois local. En réalité, encore une fois, ces déclarations s'écartent légèrement de la réalité linguistique que nous avons observée sur le terrain : les pratiquants s'expriment, ici aussi, en *italien* lorsqu'ils se réfèrent au pasteur et en langue locale entre pairs.

En revanche, nous ne constatons pas une influence du genre dans les habitudes linguistiques des participants dans les milieux religieux (V. tableau VI.2.1.15.B).

VI.2.1.5 Situations particulières

Nous avons questionné les pratiques linguistiques des locuteurs en fonctions de situations particulières personnelles pour étudier l'emploi des langues à table, dans le calcul mathématique et dans le contexte général de la pensée. À la q. n° 13u « *Habituellement dans quelle langue parlez-vous à table ?* », nous remarquons que 10 personnes sur 24 déclarent utiliser la langue locale (V. tableau VI.2.1.16) : parmi ces informateurs figurent davantage d'hommes que de femmes (respectivement 6 et 4).

Nombre de quest13u		Question 13u					
Genre/Âge		d	di	i	pd	pi	Total général
f		4	6	2			12
a			1	1			2
b		1	4	1			6
c		3	1				4
m		6	3	1	1	1	12
a		3	1				4
b			1	1	1	1	4
c		3	1				4
Total général		10	9	3	1	1	24

Tableau VI.2.1.16 – Réponses à la q. 13u en fonction du genre et de l'âge des participants.

Parmi ces 10 informateurs, 6 d'entre eux ont plus de 70 ans, alors que 3 sont âgés de 18 à 30 ans. À table, les femmes déclarent utiliser majoritairement la langue mixte *italien*/parler local (réponses « di ») et l'*italien* exclusif. C'est une situation que l'on retrouve aussi dans le domaine du travail : les hommes semblent plus enclins à utiliser les variétés locales que les femmes.

Contre toute attente, aux q. n°11 « Dans quelle langue pensez-vous ? » et 12 « Dans quelle langue faites-vous les calculs (mathématiques) ? », nous avons remarqué que les dialectophones exclusifs et natifs affirment penser, aussi bien en langue locale (7/13) qu'en *italien* (6/13). De la même manière, les bilingues (parler local/*français*) quant à eux, déclarent penser davantage en langue locale (4/7) (cf. tableaux VI.2.1.17.A-B, suivants). Ces déclarations semblent, donc, en contradiction avec le profil linguistique des informateurs que nous avons dressé : en effet, 8 informateurs sur 20 (dialectophones et bilingues) affirment penser en langue italienne, alors que nous nous attendions à des impressions plus nuancées avec des hésitations dans les choix des langues.

Nombre de quest11		Question 11			
LS1		d	di	i	(vide) Total général
b		4	1	2	7
b3				1	1
d		7	6		13
i			3		3
(vide)					
A. Total général		11	1	12	24

Nombre de quest11		Question 11			
Genre/âge		d	di	i	Total général
f		5	1	6	12
a		1		1	2
b		1	1	4	6
c		3		1	4
m		6	6		12
a				4	4
b		3		1	4
c		3		1	4
B. Total général		11	1	12	24

Tableaux VI.2.1.17 – Réponses à la q. 11 en fonction des langues de première socialisation (LS1) (tab. A) et en fonction du genre et des âges (tab. B).

Les réponses d'impression linguistique en situation de calcul mental, nous indiquent quelle est la langue de prédilection de nos participants lors d'un effort de concentration (cf. tableau VI.2.1.18 ci-dessous).

Nombre de quest12		LS1/âge												
Question 12		b			b3		d			i			Total général	
		b	c		c		a	b	c	a	b			
d		1	3	4			1	3	4					8
di		1		1			1		1					2
i		2		2	1	1	3	4	1	8	2	1	3	14
Total général		4	3	7	1	1	4	5	4	13	2	1	3	24

Tableau VI.2.1.18 – Réponses à la q. 12 en fonction des langues de première socialisation et de l'âge des informateurs.

Au tableau VI.2.1.18 on découvre que les profils linguistiques bilingues langue locale/*français* local (colonne « b ») affirment majoritairement faire leurs calculs mathématiques en langue locale (4/7) : une seule personne répond qu'il lui arrive de calculer dans les deux langues (réponses « di »), alors que 2 informateurs semblent privilégier l'*italien* dans cet effort. Une informatrice bilingue *italien/français* (colonne « b3 ») et 3 participants italophones exclusifs (colonne « i ») affirment calculer en *italien*. Les profils dialectophones exclusifs ou natifs, en revanche, se partagent entre la majorité qui déclare employer l'*italien* (8/13) ou la langue locale (4/13) dans les calculs mathématiques. Dans le groupe de dialectophones qui affirment utiliser l'*italien* dans les calculs, figurent essentiellement 3 adultes âgés de 18 à 30 ans et 4 personnes âgées de 40 à 60 ans : il s'agit là d'informateurs qui habitent en milieu rural, dont la langue de première socialisation est la variété locale (L1), apprise et utilisée dans le contexte familial et délaissée au

profit de l'*italien* (L2), appris à l'école en contexte formel. Leurs profils sociolinguistiques divergent de leurs homologues dialectophones exclusifs, qui âgés de plus de 70 ans (3 informateurs) affirment penser en parler local lorsqu'ils font des calculs. Dans les réponses à cette question, une nuance émerge entre, d'une part, un profil *dialectophone exclusif* qui ne change peu ou pas d'habitudes linguistiques en fonction des contextes, des interlocuteurs et des registres, et, d'autre part, un profil *dialectophone natif*, qui peut ne pas être « exclusif », et change ses habitudes linguistiques en fonction des contextes, des interlocuteurs et des registres.

VI.2.1.6 Interlocuteurs et sujets de discussions

Pour finir nous nous sommes intéressée aux perceptions des participants quant aux changements de langue, en fonction des interlocuteurs et des sujets de discussion (q. n°66 et 67). À la q. n°66 « *Vous arrive-t-il de changer de langue en fonction de l'interlocuteur ?* » un seul informateur s'est abstenu de répondre, en déclarant qu'il n'en avait aucune idée.

Nombre de quest66		Question 66				Total général
Genre/âge	m	n	s	v (vide)		
▣ f	4	1	2	5	12	
a			1	1	2	
b	2			4	6	
c	2	1	1		4	
▣ m	5	3	2	1	11	
a	1	1	1	1	4	
b	2			1	3	
c	2	2			4	
▣ (vide)						
(vide)						
A. Total général	9	4	4	6	23	

Nombre de quest66		Question 66				Total général
NE	m	n	s	v		
bac	2			1	3	
bac+	3			4	7	
bacp	1	1	3	1	6	
cm2	1	3	1		5	
col	2				2	
B. Total général	9	4	4	6	23	

Tableau VI.2.1.19 – Réponses à la q. 66 en fonction du genre et des âges (A), et du niveau d'études (B).

Le tableau VI.2.1.19.A ci-dessus indique que 4 personnes sur 24 (3 hommes et 1 femme) ne changent pas de langue en fonction de leurs interlocuteurs (réponses « n »). Les autres participants, 20 au total, se distribuent dans diverses habitudes langagières : en fonction des interlocuteurs, 9 participants affirment changer de langue « de manière naturelle/spontanée » (colonne « m »), 6 personnes déclarent en changer « parfois » (colonne « v ») et 4 informateurs « souvent » (colonne « s »). Toujours, en observant le tableau VI.2.1.19.A, nous découvrons qu'il y a sensiblement plus d'hommes que de femmes qui changent de langue en fonction des

interlocuteurs de manière spontanée (colonne « m » : lignes « m » et « f »). On remarque que 4 femmes sur 12, âgées entre 40 et 60 ans, affirment changer « parfois » de langue en fonction de leurs interlocuteurs.

Nous avons aussi sondé les impressions des participants sur le changement de langue en fonction du sujet de discussion. Les réponses à la q. n°67 indiquent que 5 informateurs sur 24 (4 femmes et 1 homme) ne s’aperçoivent pas d’un changement linguistique lié au sujet de discussion (tableau VI.2.1.20). Quatre hommes sur 24 considèrent qu’ils ne changent jamais de langue en fonction de ce contexte. En revanche, 13 personnes sur 24 (presque autant d’hommes que de femmes) se rendent compte de changer de langue en fonction du sujet de discussion « souvent » (7/13), voire « parfois » (6/13). Par ailleurs, nous n’avons pas enregistré une influence des localités de résidence ou du niveau d’études sur les réponses fournies à cette question.

Nombre de quest67		Q. 67						
genre/âge		m	n	s	v	z (vide)	Total général	
f			2	4	3	3	12	
a			1		1		2	
b				2	2	2	6	
c			1	2	1		4	
m			1	4	3	4	12	
a				2	1	1	4	
b				2	1	1	4	
c			1		1	2	4	
(vide)								
(vide)								
Total général			2	5	7	6	4	24

Tableau VI.2.1.20 – Réponses à la q. 67 en fonction du genre et des âges des informateurs.

VI.2.1.7 Observations

Pour conclure cette section, les habitudes, les attitudes et les comportements linguistiques de nos informateurs, en fonction des contextes (milieux) et des interlocuteurs, ont été examinés sur la base de leurs déclarations (perceptions). Nous avons découvert que les dynamiques interactionnelles dans le noyau familial sont perçues différemment en fonction des âges, de genres et de milieux de vie (villes et localités rurales). Les usages linguistiques se déterminent, notamment, en fonction des dynamiques d’interactions, qu’il s’agisse des productions entre conjoints, entre parents-enfants, ou entre grands-parents et petits-enfants (cf. § VI.2.1.1). Par ailleurs, il émerge que les changements de langue en fonction des sujets de discussion, des interlocuteurs et du domaine religieux sont plus difficilement identifiables par certains participants (cf. § VI.2.1.4 et § VI.2.1.6). En revanche, les habitudes linguistiques dans le milieu du travail sont relativement bien identifiées, par l’ensemble des participants, qui livrent des détails sur les différentes situations auxquelles ils ont été confrontés (cf. § VI.2.1.3).

VI.2.2 Perception de la diachronie

Les matériaux perceptuels *diachroniques* s'organisent en quatre thématiques qui prennent en compte la perception induite par l'enquêteur, sur : *i*) l'apprentissage des langues locales par nos informateurs (cf. § VI.2.2.1) ; *ii*) l'usage des langues locales et de l'*italien*, dans un intervalle diachronique qui définit les expériences personnelles de nos participants (perception de la *diachronie implicite interne*) (cf. § VI.2.2.1) ; *iii*) la perception qu'ont nos informateurs des usages linguistiques entre différentes générations d'adultes, au sein de leurs communautés (perception de la *diachronie implicite externe*) (cf. § VI.2.2.2) ; *iv*) les impressions des participants sur le futur de leurs variétés locales (cf. § VI.2.2.3).

VI.2.2.1 Sur l'apprentissage des langues locales

Au sein de la variabilité des compétences linguistiques des personnes retenues, nous dénombrons 12 informateurs (50%) dialectophones natifs et actifs, dont 3 exclusifs : TP81PRAm, CU86VILf et PF85VILm. Il s'agit de 3 personnes de plus de 70 ans. Aucun de nos informateurs de PIN et de SGC ne s'est avéré dialectophone exclusif : trois personnes de PIN sont dialectophones natives et emploient aussi l'*italien* ; parmi les habitants de SGC, 5/6 sont bilingues natifs et un est dialectophone natif. Les dialectophones exclusifs, contrairement aux dialectophones natifs, n'emploient presque jamais la variété linguistique haute du répertoire (LH), l'*italien*, ni en fonction du registre, ni du contexte, ni des interlocuteurs. La seule situation qui contraint un dialectophone exclusif à parler l'*italien* est (serait) la présence d'un interlocuteur qui est incapable de comprendre sa langue locale. Par ailleurs, les dialectophones exclusifs ont du mal à s'exprimer en *italien régional* ou *moyen*, puisqu'ils superposent les niveaux morphologique, phonétique, lexical et syntaxique, des deux systèmes, dialecte et *italien*. Les dialectophones natifs, apprennent la langue locale dans le contexte familial, comme langue de première socialisation³⁸ (L1), au même titre que les dialectophones exclusifs, mais développent des compétences en *italien régional* ou *moyen* (L2), dans le contexte scolaire : ils utilisent, par la suite, l'*italien* dans toutes les interactions verbales qui sortent du cadre familial.

Cependant, on opère encore une distinction entre, d'une part, les profils linguistiques dialectophones natifs, et d'autre part, les profils bilingues langue locale/*français* local ou *italien/français* local. Les profils linguistiques bilingues (8 informateurs sur 24) témoignent d'habitudes et des comportements linguistiques qui se complexifient, notamment, en fonction du

³⁸ Que nous avons encodé dans nos tableaux par le sigle LS1.

contexte et des interlocuteurs. Les personnes bilingues de SGC et de PRA, que nous avons sélectionnées, ont appris et emploient deux langues au sein du noyau familial, à savoir la variété locale et le *français* local. La plupart ont appris le *français local*, soit avec leurs grands-parents (VP75SGCf, GR61PRAf, EN82PRAf, SC56PRAf, DB77SGCm) soit avec leur mère (IR53SGCf, NS79SGCf) ou leur père (LF40SGCm, VP75SGCf) de famille ; la variété locale, quant à elle, est utilisée avec les autres membres de la famille. Nous avons donc deux langues qui sont employées au sein du noyau familial, en fonction des interlocuteurs. Aussi, au sein de leurs communautés, les interactions linguistiques avec leurs pairs se précisent et varient en fonction des individus, mais aussi au fil du temps. À la question n° 40c, la totalité de nos intervenants de PRA et SGC a affirmé avoir appris le *français* local et le patois local dans contexte familial et avec les riverains du lieu de résidence : si le *français* ne semble pas avoir été employé par nos informateurs de PRA en dehors du cadre strictement familial, il n'est pas de même pour les participants de SGC. En effet, les informateurs NS79SGCf, VP75SGCf et DB77SGCm affirment avoir utilisé le *français* local, dans le village, depuis l'après-guerre jusqu'aux années 1970. Les participants de PRA semblent ne pas avoir vécu la même situation, puisque 3 d'entre eux nous ont expliqué avoir été interdit, dans leur enfance et adolescence, d'utiliser le *français* local, depuis l'après-guerre. Ceci peut s'expliquer par la présence sur la Commune de PRA de deux communautés religieuses qui ont adopté des comportements sociaux hostiles l'une envers l'autre, pour des raisons religieuses historiques (Chapitre I) : nous rappelons, que les habitants de culte vaudois des communes de San Secondo de Pinerolo et de PRA ont été dépossédés de tous leurs biens (immobiliers et agricoles), au profit de la communauté catholique locale et du bVC.

Tous nos informateurs réussissent, avec facilité, à détailler leurs propres profils linguistiques : leurs contributions nous ont permis de proposer cette vue d'ensemble qui est primordiale pour la compréhension des paragraphes § VI.2.2.2-3 qui suivent. En effet, en fonction de chaque expérience linguistique personnelle, les informateurs développent des impressions différentes sur : *i*) leurs propres usages du dialecte et de l'*italien*, *ii*) l'usage du dialecte, dans le temps, par divers membres d'une même communauté (§ VI.2.2.2), *iii*) l'avenir des langues locales, au sein des aires où ils vivent (§ VI.2.2.3).

VI.2.2.2 Diachronie implicite

Les éléments perceptuels relatif au *sentiment de diachronie implicite* rassemblent les opinions, les savoirs et les impressions linguistiques qu'une personne développe quant à l'évolution, dans le temps, des habitudes linguistiques personnelles et communautaires. Le terme *implicite* souligne

que la réflexion sur ces thématiques est induite par l'enquêteur, auprès des informateurs, à travers une série de questions.

VI.2.2.2.1 Diachronie implicite interne

Les perceptions de la *diachronie implicite interne* se concentrent sur les considérations linguistiques relatives au changement, dans le temps, des usages linguistiques d'une personne et des usages linguistiques de la famille de celle-ci. Dans notre cas, une partie des questions qui traitent sur les habitudes linguistiques dans le milieu familial, ont été déjà examinées dans le volet § VI.2.1 : à cette première contribution, nous ajoutons les résultats recueillis aux q. n° 36, 38, 39e-f.

Comme illustré précédemment au tableau VI.2.1.8, du § VI.2.1, l'utilisation de la langue locale en contexte familial, diminue de manière significative dans les interactions avec les conjoints et les petits-enfants : en effet, les trois générations différentes interviewées utilisent le dialecte trois fois moins dans les interactions langagières avec leurs conjoints et quatre fois moins dans les échanges linguistiques avec les petits-enfants. Ceci montre, avant tout, une perte de l'usage des langues locales, au profit de l'*italien*, de manière intergénérationnelle et, par conséquent, en diachronie, au sein du noyau familial. Les q. n° 39e et 39f, centrées sur la même thématique, corroborent ultérieurement ce constat, parfois nuancé par les habitudes spécifiques de chaque participant. Les tableaux VI.2.2.2.A-B et VI.2.2.2.C-D montrent la manière dont les informateurs perçoivent l'utilisation des dialectes et de l'*italien* en interaction, respectivement, avec leurs parents (VI.2.2.2.A), leurs enfants (VI.2.2.2.B), leurs grands-parents (VI.2.2.2.C) et leurs petits-enfants (VI.2.2.2.D).

Nombre de que Question 39 (parents)				
Genre/âge	a	a c	c	Total général
f	2	1	9	12
a	1		1	2
b	1		5	6
c			1	3
m	1		11	12
a			4	4
b	1		3	4
c			4	4
Total général	3	1	20	24

Nombre de quest39f_figl		Question 39 (enfants)				
Genre/âge		a	a b	a c	c	Total général
f		4			5	9
	b	3			2	5
	c	1			3	4
m		2	1	2	3	8
	b	2	1	1		4
	c			1	3	4
B. Total général		6	1	2	8	17

Tableaux VI.2.2.2.A-B – Interactions linguistiques des sujets, avec leurs parents (A, q. 39f) et leurs enfants (B, q. 39f), dans le contexte familial. Les résultats sont présentés en fonction du genre et des âges des informateurs (colonne gauche).

Aux tableaux VI.2.2.2.A-B, les résultats obtenus sur les interactions verbales avec les parents ou les enfants d'un noyau familial sont de la même nature que ceux analysés aux q. n° 13c-d, 13e-f du § VI.2.1 : pour 20 informateurs sur 24 (83,33%) qui déclarent utiliser (avoir utilisé) le dialecte avec leurs parents, nous dénombrons seulement 8 participants sur 17 (47,05%) qui emploient les langues locales avec leurs enfants. Inversement, toujours dans les deux contextes interactionnels, l'utilisation de l'*italien* redouble d'intensité avec les enfants, plutôt qu'avec les parents : 3 locuteurs sur 24 (12,5%) emploient l'*italien* avec leurs parents, alors que 6 informateurs sur 17 (35,29%) utilisent cette langue avec leurs enfants.

Nombre de quest39e_non		Question 39e (g-p)			
Genre/âge		a	b	c	Total général
f			1	11	12
	a			2	2
	b		1	5	6
	c			4	4
m		2		10	12
	a	1		3	4
	b	1		3	4
	c			4	4
C. Total général		2	1	21	24

Nombre de quest39e_nip		Question 39e (pt-enf)			
Genre/âge		a	a c	c	Total général
f		2		2	4
	a				
	b				
	c	2		2	4
m		1	1	1	3
	a				
	b				
	c	1	1	1	3
D. Total général		3	3	1	7

Tableaux VI.2.2.2.C-D – Interactions linguistiques des sujets, avec leurs grands-parents (C, q. 39e) et leurs petits-enfants (D, q. 39e), dans le contexte familial. Les résultats sont présentés en fonction des variables « genre » et « âge » des informateurs (colonne gauche).

Dans le cadre des interactions verbales entre nos locuteurs et leurs grands-parents ou leurs petits-enfants respectifs, les résultats présentés aux tableaux VI.2.2.2.C-D, au-dessus, illustrent, également, qu'en famille, avec les générations les plus âgées, l'on emploie majoritairement la langue locale (tableau VI.2.2.2.C) : plus on s'adresse aux générations plus jeunes du noyau familial, plus on a tendance à utiliser l'*italien*, que ce soit en milieu rural ou en zone urbaine. Ces données corroborent les résultats retrouvés au § VI.2.1.1. Vingt-et-un informateurs sur 24 (87,5%) affirment utiliser le dialecte avec leurs grands-parents respectifs, contre 1 seul locuteur sur 7 (14,28%) qui déclare employer le dialecte avec ses petits-enfants. Les interactions verbales déclarées, en *italien*, augmentent massivement lorsque certains de nos participants s'adressent à leurs petits-enfants : 3 informateurs sur 7 (42,8%) utilisent l'*italien* avec leurs petits-enfants, de même que 2 locuteurs sur 24 (9,5%) déclarent employer l'*italien* avec leurs grands-parents.

Les déclarations recueillies aux q. n° 39e et 39f soutiennent, aussi, la réalité sociolinguistique observée sur le terrain (Chapitre II § II.1 et § II.3). Toutefois, nous remarquons que certains participants âgés de plus de 70 ans (3/7, au tableau VI.2.2.2.D) alternent l'*italien* et le dialecte dans les interactions linguistiques avec leurs petits-enfants : il s'agit de locuteurs bilingues natifs ou dialectophones exclusifs qui tentent d'employer le dialecte local avec leurs petits-enfants. Ces derniers rencontrent parfois des difficultés de compréhensions, souvent dues à leur bas âge (de 2 à 5 ans).

Nous souhaitons savoir si nos participants étaient capables d'évaluer les interactions verbales de leurs parents, afin d'en déduire des changements des comportements linguistiques, en diachronie. Pour cela, nous leur avons soumis la q. n° 38 suivante « *Vos parents, parlent-ils (ou parlaient-ils) davantage le dialecte ou l'italien, entre eux ?* ».

Nombre de quest38		Question 38				
Âge	d	di	nn	pd	Total général	
a	2	3		1	6	
b	7	1		2	10	
c	6		1	1	8	
A2. Total général	15	4	1	4	24	

Tableau VI.2.2.2.A2 – Réponses à la q. 38 en fonction des tranches d'âge.

Les réponses « d » (2^{ème} colonne de gauche), collectées au tableau VI.2.2.2.A2, se réfèrent à une perception de l'utilisation du dialecte dans les interactions entre les parents de famille : cette

impression décroît avec l'âge des interviewés et atteint son plus bas niveau pour les adultes âgés de 18 à 30 ans. En effet, parmi les 15 participants qui déclarent une utilisation exclusive du dialecte, dans les interactions parentales, nous ne dénombrons que 2 adultes âgés de 18 à 30 ans. Ceci montre que l'emploi de la langue locale lors des interactions parentales s'étirole dans la perception de nos informateurs et en diachronie. Inversement, pour preuve d'une augmentation de l'utilisation de l'*italien régional* dans les interactions verbales parentales, nous découvrons que les adultes de 18 à 30 ans (3/6 adultes) perçoivent davantage l'utilisation de la langue mixte (*italien/langue locale*) dans ce contexte interactionnel. Les informations que nous venons de recueillir, se réfèrent aux emplois linguistiques actuels et passés des parents de nos participants. L'examen attentif de ces usages langagiers parentaux, présents (pour les adultes âgés de 18 à 30 ans) et passés (pour les personnes de plus de 50 ans), a démontré que l'utilisation des variétés locales était quasi totalitaire au sein des interactions entre conjoints, dans les années 1930-1940. Cet usage s'étirole dans le temps, comme nous le montrent les réponses à la q. n°38, ci-dessous.

Pour conclure sur la thématique de la perception de la *diachronie implicite interne*, nous avons demandé aux participants s'ils utilisent majoritairement leur dialecte aujourd'hui ou lorsqu'ils avaient 10-12 ans (q. n° 36). Cela nous permet de comprendre s'ils se rendent compte d'une variation des habitudes linguistiques dans le temps.

Le tableau VI.2.2.2.D ci-dessous (réponses à la q. n° 36) montre que nous avons trois types de comportements : *i*) les personnes qui ont l'impression d'avoir utilisé majoritairement le dialecte à 10-12 ans (11/24), *ii*) les locuteurs qui pensent utiliser davantage la langue locale aujourd'hui (6/24) et *iii*) les informateurs qui ne se rendent pas compte d'un changement linguistique dans le temps (7/24). Les informateurs qui appartiennent au groupe (*i*) — *i.e.* ils croient en l'utilisation plus importante du dialecte lors de la préadolescence — sont tous âgés de plus de 40 ans. Le groupe (*ii*) — *i.e.* qui a l'impression d'utiliser davantage le dialecte aujourd'hui — semble, en revanche, être représenté par toutes les tranches d'âges et, majoritairement, par les adultes de 18 à 30 ans. Les déclarations linguistiques du groupe (*ii*) se traduisent par des comportements linguistiques intéressants qui touchent tous les italophones natifs (3 femmes de PIN, tableau VI.2.2.2.E, ci-dessus) : elles témoignent d'une volonté d'utiliser le dialecte avec leurs pairs. À cet effet, nous avons observé qu'elles utilisent leurs langues locales lorsqu'elles rencontrent des ami(e)s dialectophones de leurs âges ou âgé(e)s de plus de 70 ans.

Nombre de quest36 Question 36				
Localité/âge	a	b	d	Total général
PIN	3	3		6
a		2	1	3
b	2	1		3
c	1			1
PRA	3	1	2	6
a		1		1
b	1	2		3
c	2			2
SGC	1	2	3	6
a			1	1
b		1	1	2
c	1	1	1	3
VIL	4	2		6
a		2		2
b	2			2
c	2			2
Total général	11	6	7	24

Nombre de quest36 Question 36				
LS1	a	b	d	Total général
b	3	1	3	7
b3		1		1
d	8	1	4	13
i		3		3
Total général	11	6	7	24

Tableaux VI.2.2.2.E-F – Réponses à la q. 36 en fonction des localités et des âges (E), mais aussi des langues de première socialisation (D).

Pour finir, nous remarquons que le groupe (iii) — *i.e.* personnes qui ne se rendent pas compte d'un changement d'habitudes linguistiques dans le temps — est essentiellement composé de dialectophones et de bilingues natifs : il se pourrait que les personnes bilingues, qui composent ce groupe, aient du mal à discerner leurs usages linguistiques dans le temps, compte tenu de leurs répertoires surchargés.

Ces données nous permettent d'affirmer, d'une manière générale, que tous nos informateurs — tous profils linguistiques, âges, genre et classes socioprofessionnelles confondus — perçoivent un affaiblissement des interactions en langue locale, dans le contexte familial personnel et dans le temps.

VI.2.2.2.2 Diachronie implicite externe

La *diachronie implicite externe*, à son tour, concerne les impressions qu'une personne peut développer, au sujet des habitudes et des comportements linguistiques de la communauté dont il fait partie. Ces opinions sont toujours recueillies *i)* de manière inductive, par l'enquêteur, et *ii)* dans une perspective temporelle.

Nous nous sommes intéressée aux comportements linguistiques adoptés par différents groupes de locuteurs, au sein des quatre communautés observées : ces comportements concernent, aussi bien l'utilisation des dialectes, que l'utilisation de l'*italien*. D'une manière générale, on observe que les opinions sur la variation des habitudes linguistiques dans le temps et pour chaque communauté, changent en fonction des âges et des origines géographiques des informateurs.

Dans un premier temps, nous nous sommes intéressée à la manière dont nos informateurs perçoivent les comportements (et les habitudes) linguistiques généraux, au sein de leurs communautés respectives (q. n°37), depuis leur adolescence jusqu'à ce jour. Ensuite, nous avons examiné les impressions des participants sur les habitudes linguistiques de leurs communautés, en comparant différents groupes sociaux (q. n° 60a - d).

En observant les données présentées aux tableaux VI.2.2.2.G-H qui suivent, nous découvrons que la plupart de nos informateurs (19/24) remarquent un affaiblissement général de l'utilisation des dialectes, dans les localités examinées, depuis l'âge de leur adolescence jusqu'à ce jour. Parmi ces 19 personnes, 8 sont ont des considérations plus alarmistes et radicales (colonne « mm ») que les autres (colonne « pm ») : ils considèrent, en effet, que l'on parle « beaucoup moins dialecte » aujourd'hui, au sein de leurs localités. Seuls 3 participants ne trouvent aucune différence entre les fréquences d'utilisation des langues locales lorsqu'ils avaient 10-12 ans et aujourd'hui (colonne « nn »).

Nombre de quest37		Question 37					
Localité/âge	pas de rép	mm	nn	pd	pm	Total général	
PIN		4	1		1	6	
a			1		1	2	
b		3				3	
c		1				1	
PRA	1	2	1	1	1	6	
a	1					1	
b		1	1		1	3	
c		1		1		2	
SGC		1	1		4	6	
a			1			1	
b		1			1	2	
c					3	3	
VIL		4			2	6	
a		1			1	2	
b		1			1	2	
c		2				2	
Total général	1	11	3	1	8	24	

G.

Nombre de quest37		Question 37					
Genre	pas de rép	mm	nn	pd	pm	Total général	
f		6	1		5	12	
m		1	5	2	1	12	
Total général	1	11	3	1	8	24	

H.

Tableaux VI.2.2.2.G-H – Réponses à la q. 37 en fonction des localités et des tranches d'âge (G), en fonction du genre (H).

D'une manière générale, ils n'arrivent pas à se décider pour savoir si l'on parle majoritairement le dialecte ou l'*italien* dans les localités d'enquête. En effet, les réponses collectées à la q. n°60a (tableaux VI.2.2.2.I-J, ci-dessous) montrent que : i) 9 informateurs (6 femmes et 3 hommes) ont l'impression qu'on parle « plus italien » dans leurs localités de résidence (réponses

colonne « b ») ; ii) 7 participants pensent qu'on parle autant en dialecte qu'en *italien* (réponses colonne « c ») ; iii) 7 personnes croient qu'on adopte davantage le dialecte dans leurs localités de résidence (réponses colonne « d ») ; iv) 1 informatrice croit qu'on utilise uniquement le dialecte dans sa localité (réponses colonne « e »).

Nombre de quest60a		Quest 60a				
Localité/âge	b	c	d	e (vide)	Total général	
PIN	4	2			6	
a	1	1			2	
b	3				3	
c			1		1	
PRA	1	1	4		6	
a			1		1	
b			1	2	3	
c	1		1		2	
SGC	1	3	2		6	
a		1			1	
b	1	1			2	
c			1	2	3	
VIL	3	1	1	1	6	
a	1		1		2	
b	1		1		2	
c	1	1			2	
(vide)						
(vide)						
I. Total général	9	7	7	1	24	

Nombre de quest60a		Quest 60a				
Genre	b	c	d	e	Total général	
f	6	1	4	1	12	
m	3	6	3		12	
J. Total général	9	7	7	1	24	

Tableaux VI.2.2.2.I-J – Réponses à la q. 60a en fonction des localités et des tranches d'âge (I), en fonction du genre (J).

Nous avons ensuite recueilli les impressions de nos informateurs au sujet des langues que des groupes de personnes pourraient employer pour interagir entre eux. Ainsi dans une perspective diachronique, nous avons demandé dans quelle langue pouvaient interagir entre pairs *i)* les adultes de 18 à 30 ans (q. n°60b), *ii)* les personnes âgées de 45 à 55 ans (q. n°60c) et *iii)* les personnes âgées de plus de 70 ans (q. n°60d). Les résultats recueillis illustrent que la perspective diachronique, soutenue par nos trois questions, influe sur les impressions de nos participants. Nos locuteurs considèrent que les habitudes linguistiques des habitants de leurs localités divergent en fonctions des âges de ces derniers : les adultes de 18-30 auraient plutôt tendance à employer *l'italien* entre eux, contrairement aux personnes âgées de plus de 70 ans qui utiliseraient davantage, ou uniquement, le dialecte entre pairs.

Lorsqu'on demande à nos locuteurs leurs impressions quant à la langue utilisée en interaction, par les adultes de 18-30 ans, entre pairs et dans leurs localités de résidence (q. n°60b : tableaux VI.2.2.2.K-L), nous découvrons des considérations tranchées. Quatorze personnes sur 24 croient que les jeunes adultes (18-30 ans) emploient « uniquement *l'italien* » entre eux, dans les localités d'enquête (colonne « a », tableaux VI.2.2.2.K) : ces impressions sont partagées par le

même nombre d'hommes que de femmes (tableau VI.2.2.2.L) et massivement par les personnes appartenant aux tranches d'âges de plus de 40 ans. En effet, parmi ces 14 personnes, 13 ont plus de 40 ans (tableau VI.2.2.2.K) : 6 informateurs appartiennent à la tranche d'âge 'b' et 7 participants ont plus de 70 ans. Inversement, peu d'informateurs croient que les adultes de 18 à 30 ans utilisent majoritairement (colonne « d ») ou uniquement (colonne « e ») le dialecte pour interagir entre eux (tableau VI.2.2.2.K).

Nombre de quest60b		Quest 60b					
Localité/âge		a	b	c	d	e	Total général
PIN		4	2				6
	a			2			2
	b	3					3
	c	1					1
PRA		3	1	2			6
	a				1		1
	b	1	1	1			3
	c	2					2
SGC		4	2				6
	a			1			1
	b	2					2
	c	2	1				3
VIL		3	1	1	1		6
	a	1			1		2
	b		1	1			2
	c	2					2
K. Total général		14	6	2	1	1	24

Nombre de quest60b		Quest 60b					
Genre		a	b	c	d	e	Total général
f		7	2	1	1	1	12
m		7	4	1			12
L. Total général		14	6	2	1	1	24

Tableaux VI.2.2.2.K-L - Réponses à la q. 60b en fonction des localités et des tranches d'âge (K), en fonction du genre (L).

Les opinions de nos participants changent radicalement par rapport aux précédentes, lorsqu'on leur demande de se concentrer sur la langue que les personnes âgées entre 45 et 55 ans, emploient majoritairement, entre eux, dans nos quatre localités d'enquête (q. n°60c). On s'aperçoit, au tableau VI.2.2.2.M, qu'à PIN, contrairement à ce qu'il se passe dans les autres localités, les participants pressentent (5 contre 1) un emploi égal de l'*italien* et du dialecte, dans les interactions des adultes âgés de 45 à 55 ans (colonne « c »). Ces impressions, toujours relatives aux mêmes circonstances interactionnelles, changent dans les trois autres localités : à SGC et à PRA, nos participants croient que les personnes entre 45 et 55 ans interagissent davantage en dialecte, entre eux. À VIL nos informateurs ne se positionnent pas vraiment, lors de cette question, et affirment que les personnes de 45-55 ans utilisent, soit le dialecte et l'*italien* de manière égale (2/6 informateurs), soit davantage (2/6), soit uniquement (2/6) la langue locale pour interagir entre eux.

Nombre de quest60c		Quest 60c			
Localité/âge/genre		c	d	e	Total général
■ PIN		5	1		6
□ a		1	1		2
	f	1			1
	m		1		1
■ b		3			3
	f	2			2
	m	1			1
■ c		1			1
	m	1			1
■ PRA		2	3		5
□ a			1		1
	m		1		1
□ b			2		2
	f		2		2
□ c		2			2
	f	1			1
	m	1			1
■ SGC		2	3	1	6
□ a			1		1
	m		1		1
□ b		1	1		2
	f	1			1
	m		1		1
□ c		1	1	1	3
	f	1	1		2
	m			1	1
■ VIL		2	2	2	6
□ a		1	1		2
	f			1	1
	m		1		1
□ b		1	1		2
	f		1		1
	m	1			1
□ c			2		2
	f		1		1
	m		1		1
M. Total général		11	9	3	23

Tableau VI.2.2.2.M – Réponses à la q. 60c en fonction des localités, des tranches d’âge et du genre des participants.

Pour finir, quand nos informateurs se concentrent sur les langues que pourraient employer les personnes âgées de plus de 70 ans, entre elles, au sein de leurs localités respectives (q. n° 60d), 19 d’entre eux répondent sans hésiter « le dialecte » (colonne « e » : tableaux VI.2.2.2.N-O qui suivent). Aussi, les informateurs de SGC, de PRA et de VIL considèrent massivement que les personnes de plus de 70 ans interagissent en langue locale entre elles ; à l’inverse, à PIN, seuls 3 locuteurs sur 6 partagent cet avis (colonne « e » : tableau VI.2.2.2.N ci-dessous).

Nombre de quest60d		Question 60d				
Localité/âge/genre		c	d	d-e	e	Total général
■ PIN			1	2	3	6
□ a			1		1	2
□ b			1		2	3
□ c		1				1
■ PRA					6	6
□ a					1	1
□ b					3	3
□ c					2	2
■ SGC				1	5	6
□ a					1	1
□ b				1	1	2
□ c					3	3
■ VIL			1		5	6
□ a					2	2
□ b			1		1	2
□ c					2	2
N. Total général		1	3	1	19	24

Nombre de quest60d	Quest 60d				
Genre	c	d	d-e	e	Total général
f		1		11	12
m	1	2	1	8	12
Total général	1	3	1	19	24

Tableaux VI.2.2.2.N-O – Réponses à la q. 60d en fonction des localités, des tranches d'âge (N) et du genre (O) des participants.

Nous avons, donc, découvert comment les perceptions de *diachronie externe* s'organisent de la q. n°60a à la q. n°60d. Nous avons volontairement amené les participants à se focaliser sur les habitudes linguistiques de trois groupes générationnels et communautaires, caractérisés par des âges différents. Ainsi, nous avons vu, encore une fois, que les impressions sur les habitudes linguistiques, changent en fonction des générations que l'on veut examiner : c'est ce qui caractérise les perceptions sur la *diachronie implicite externe*.

En dernier point, nous avons souhaité comparer les impressions des informateurs au sujet des habitudes linguistiques propres à deux groupes communautaires distincts : d'une part, celui des personnes âgées de plus de 70 ans et, d'autre part, celui des adultes de 18 à 30 ans. La comparaison des habitudes linguistiques de ces deux groupes, se focalise sur les emplois distincts qu'ils peuvent avoir, de l'*italien* (q. n°61a-b) et du dialecte (q. n°19), au sein des quatre localités d'enquête. Nous découvrons, par ailleurs, que les résultats des q. n°19 et 61a-b appuient ceux obtenus aux q. n°60a-d.

En effet, lorsqu'on demande « *Pensez-vous que dans votre localité, les personnes âgées³⁹ parlent une langue locale différente de celle employée par les jeunes⁴⁰ ?* » (q. n°19), deux tendances majeures émergent (tableau VI.2.2.2.P, qui suit). D'une part, 10 informateurs sur 24 pensent que les personnes âgées, de plus de 70 ans, emploient un dialecte local différent de celui adopté par les adultes de 18 à 30 ans (colonne « pd »). D'autre part, 11 participants sur 24 croient que les personnes âgées utilisent le même dialecte que celui employé par les personnes de 18 à 30 ans (colonne « nu »). Les premières considérations se réfèrent à une utilisation du dialecte, par les personnes de plus de 70 ans, beaucoup plus « traditionnelle » et « correcte », qui garantit les « patrimoines linguistique et culturel » communautaires.

³⁹ Sous-entendu « de plus de 70 ans ».

⁴⁰ Sous-entendu « allant de 18 à 30 ans ».

Nombre de quest19 Question 19					
Localité/âge	gi	mol	nu	pd	Total général
PIN	1		2	3	6
a			2		2
b	1			2	3
c				1	1
PRA	1		2	3	6
a			1		1
b	1			2	3
c			1	1	2
SGC			3	3	6
a				1	1
b			1	1	2
c			2	1	3
VIL		1	4	1	6
a		1	1		2
b			1	1	2
c			2		2
P. Total général	2	1	11	10	24

Tableau VI.2.2.2.P – Réponses à la q. 19 en fonction des localités et des tranches d'âge des participants.

Cette pensée générale veut que les adultes de 18 à 30 emploient davantage de « mots » italianisés, en dialecte, en s'écartant d'un usage plus « traditionnel ». Par exemple, une femme de SGC nous explique :

VP75SGCf: « ad esempio ++ qui una volta si usava il termine [tuŋ'diŋ] ++ adesso non lo usa più nessuno +++ ma neanche i giovani! +++++ qui i vecchi dicono ancora [gub'let] ++ i giovani invece usano il termine [bi'tʃɛɾ] (sourire) vedi cambia un po'! ++ tantissimo tempo fa qui si usava persino il termine ['veire] ++ come in alta Val Germanasca ++ oggi nessuno lo usa più! ».
 « par exemple ++ ici une fois on utilisait le terme [assiette ((au m. sing., dans le parler de SGC))] ++ maintenant plus personne ne l'utilise ((ce terme)) +++ y compris les jeunes! +++++ ici les vieux disent encore [verre ((au m. sing., dans le parler de SGC))] ++ les jeunes en revanche ils utilisent le terme [verre ((au m. sing., dans le parler de SGC))] (sourire) tu vois ça change un peu! ++ il y a très longtemps ici on utilisait le terme [verre ((au m. sing., dans le parler de SGC))] ++ comme dans la haute vallée Germanasca ++ aujourd'hui plus personne ne l'utilise! ».

Lorsqu'on demande si les personnes âgées de plus de 70 ans emploient un *italien* régional différent que celui adopté par les adultes de 18-30 ans (q. n°61a), 22 participants sur 24 nous répondent par l'affirmative. Seuls 2 personnes nous répondent avec un « peut-être ». Parmi toutes les raisons invoquées par nos informateurs (q. n°61b, tableau VI.2.2.2.R qui suit), il semblerait que l'*italien* utilisé par les plus de 70 ans, soit « plus dialectal » (colonne « dia », 19/24) ou incorrect (colonne « cor », 5/24). Les réponses des participants se distribuent différemment en fonction de leurs localités d'origine et des âges, sans qu'il y ait de véritables tendances liées à ces facteurs. Cependant et d'une manière générale, l'intégralité de nos locuteurs témoigne d'un jugement assez sévère envers la qualité de l'*italien* adopté par les personnes ayant plus de 70 ans : sans doute est-ce dû au fait qu'ils considèrent les locuteurs de cette tranche d'âge comme dialectophones exclusifs, au vu de leurs expériences linguistiques personnelles.

Nombre de quest61b		Question 61b	
Localité/âge	cor	dia	Total général
▣ PIN		6	6
a		2	2
b		3	3
c		1	1
▣ PRA		4	2
a		1	1
b		1	2
c		2	2
▣ SGC		6	6
a		1	1
b		2	2
c		3	3
▣ VIL		1	5
a		2	2
b		1	1
c		2	2
R. Total général		5	19
			24

Tableau VI.2.2.2.R – Réponses aux q. 61a et 61b, en fonction des localités et des tranches d'âge.

Dans les faits, la perception *diachronique implicite externe* de nos participants est en phase avec les données sociolinguistiques diachroniques effectives qui caractérisent d'abord le panorama italien et ensuite le domaine local (Chapitre II § II.1-II.3). L'utilisation de la langue locale s'étiolo au fil des générations, entre pairs, aussi bien dans les faits, que dans les impressions des locuteurs à ce sujet.

VI.2.2.3 Hypothèses diachroniques

Les informations sur la perception de la *diachronie externe et interne*, que nous venons d'examiner, s'intéressent à l'analyse des emplois linguistiques actuels et passés, au niveau individuel et communautaire. Elles montrent que l'usage des langues locales s'amenuise dans le temps : ceci se constate, aussi bien dans la vie personnelle de chaque informateur (emplois linguistiques lors de son adolescence, interactions linguistiques parentales, etc.) que dans la vie communautaire entre chaque génération (emplois linguistiques des adolescents, des personnes d'âge moyen et des personnes âgées).

Notre avis sur la question serait que, en vue de la perception actuelle de nos participants et des faits de langues enregistrés sur les lieux, *l'italien régional* pourrait devenir, dans le futur, la seule langue présente dans les interactions verbales familiales et communautaires, au moins dans deux localités sur quatre (VIL et PIN). Nous avons voulu investiguer davantage sur cette supposition générale, en guidant la réflexion des participants sur leurs impressions vis-à-vis du changement et de la disparition des variétés locales (q. n° 34, 46) dans le futur. Nous leur avons demandé s'ils pensaient que cette disparition adviendrait, soit au profit de *l'italien régional* (q. n°

59), soit au profit d'une langue locale qui, parmi les autres, s'imposerait comme *supra-locale*⁴¹, dans les zones intéressées (q. n°31, 35).

D'après nos données il émerge que 20 informateurs sur 24 voient leurs dialectes disparaître (q. n° 34 : tableaux VI.2.2.3.A-B). Nos participants (toutes tranches d'âges confondues) ressentent une disparition inéluctable du patrimoine linguistique local, à moyen et à long terme. Seuls deux participants, un homme de PRA (DF54PRAm) et une femme de VIL (CU86VILf), ont confiance dans l'avenir des dialectes : ils pensent que les adultes 18-30 ans feront des efforts pour maintenir et pour revitaliser les langues et les patrimoines culturels locaux.

Nombre de quest34 question 34				
Localité/âge	f	n	s (vide)	Total général
PIN			6	6
a			2	2
b			3	3
c			1	1
PRA	1	1	4	6
a			1	1
b			1	2
c	1		1	2
SGC	1		5	6
a			1	1
b			2	2
c	1		2	3
VIL			1	5
a			2	2
b			2	2
c			1	1
(vide)				
(vide)				
Total général	2	2	20	24

Nombre de quest34 question 34				
Localité/Genre	f	n	s (vide)	Total général
PIN			6	6
f			3	3
m			3	3
PRA	1	1	4	6
f			1	2
m			1	2
SGC	1		5	6
f			3	3
m	1		2	3
VIL			1	5
f			1	2
m			3	3
(vide)				
(vide)				
Total général	2	2	20	24

Tableaux VI.2.2.3.A-B – Réponses à la q. 34, en fonction des localités et des âges (A), puis du genre (B) des informateurs.

Nous nous sommes demandée si nos participants opéraient une distinction entre les phénomènes de disparition et de changement linguistique : ainsi à la q. n°34 sur la disparition des langues nous avons opposé la q. n°46, sur le changement des langues locales (« *Pensez-vous que la langue locale soit en train de changer énormément ?* »). Les résultats collectés à la q. n°46 montrent que seuls 10 participants sur 24 opposent, la disparition linguistique au changement linguistique : ce dernier serait, pour eux, un signe de vitalité et de renouvellement qui empêcherait la disparition d'une langue. En revanche, 14 locuteurs sur 24 croient que un changement linguistique est synonyme de disparition linguistique : ils considèrent le changement linguistique comme une « *italianisation* » du parler et, donc, une perte des traits linguistiques les plus conservateurs.

⁴¹ Pour paraphraser Telmon, on parlerait alors de « *variété cantonale* » (Telmon, 2002a).

En partant du présupposé que les variétés locales puissent un jour où l'autre disparaître, nous avons tenté de comprendre si les perceptions des participants se concentrent sur l'utilisation d'une autre langue locale qui assumerait le rôle de « *variété cantonale* », en fonction des aires géographiques (plaine ou vallées).

D'après nos informateurs, il existerait déjà une langue locale qui serait utilisée et comprise dans toute l'aire de Pinerolo, ainsi que dans les *vallées vaudoises* (Chisone, Germanasca et Pellice) (q. n°31). Pour 20 informateurs sur 24, cette langue est le *piémontais*, c'est-à-dire la variété oralisée de la *koinè turinoise*. À l'inverse, quatre informateurs sur 24, considèrent qu'il n'existe pas de variété *supra-locale* (*cantonale*) puisque l'*italien régional* sert déjà à cet effet. Cependant, nous avons voulu recueillir les opinions de nos participants, dans le cas où le remplacement des langues locales devait survenir dans toute l'aire pinérolaise ou dans des zones distinctes (q. n°35a-e).

D'une manière générale, la moitié de nos locuteurs (davantage les hommes) estime que le *piémontais* (oralisé) sera employé dans un futur proche ou lointain comme variété *supra-locale*, dans la plaine et dans les trois *vallées vaudoises* réunies (tableaux VI.2.2.3.C-D qui suivent). À l'inverse, onze participants (plus de femmes que d'hommes, tableau VI.2.2.3.D) croient que l'*italien régional* supplantera complètement les langues locales et qu'aucune *variété cantonale* ne subsistera, dans le futur, au sein de cette grande aire géographique.

Nombre de quest35a		Question 35a		
Localité/Âge	f	n	piem	Total général
C. PIN				
a		5	1	6
b		2		2
c		3		3
			1	1
PRA				
a		4	2	6
b		1		1
c		2	1	3
		1	1	2
SGC				
a		6		6
b		1		1
c		2		2
		3		3
VIL				
a		1	2	3
b		2		2
c		1	1	2
		2		2
Total général		1	11	12

Nombre de quest35a		Question 35a		
Genre	f	n	piem	Total général
f		1	6	5
m		5	7	12
Total général		1	11	12

Tableaux VI.2.2.3.C-D – Réponses à la q. 35a par localité et par âges (C), ainsi que par genre (D).

Cependant, les hypothèses linguistiques futures sur le choix des langues *cantonales* qui pourraient caractériser quatre micro-aires géographiques distinctes, varient : nous faisons allusions aux opinions recueillies concernant l'avenir linguistique de PIN (q. n°35b), de la vallée Chisone (q. n°35c), du vallon Germanasca (q. n°35d) et du Val Pellice (q. n°35e).

Dans les zones fortement urbanisées, comme à PIN (q. n°35b), le 91,6% des informateurs (22/24) pense qu'aucune variété linguistique *cantonale* locale ne pourra être adoptée par les locuteurs à long terme. En cause, l'utilisation de l'*italien régional* qui est perçue comme massive, dans toutes les situations et les registres confondus, y compris en fonction des interlocuteurs (tableau VI.2.2.3.E ci-dessous). Seuls deux informateurs de SGC, croient que l'utilisation du *piémontais* (oralisé) pourrait se diffuser à grande échelle, dans les usages linguistiques des habitants de PIN, pour les années à venir. Nous croyons que le degré de mobilité géographique de ces deux participants peut influencer sur le type de réponse qu'ils fournissent : les personnes ayant relativement peu ou pas de mobilité, peuvent ne plus être en mesure de reconnaître l'évolution de la situation linguistique d'un lieu, dans le temps, car ils ne s'y rendent plus physiquement.

Nombre de quest35b		Question 35b		
Localité/âges	n	s	Total général	
PIN	6		6	
a	2		2	
b	3		3	
c	1		1	
PRA	6		6	
a	1		1	
b	3		3	
c	2		2	
SGC	4	2	6	
a		1	1	
b	2		2	
c	2	1	3	
VIL	6		6	
a	2		2	
b	2		2	
c	2		2	
Total général	22	2	24	

Tableau VI.2.2.3.E – Réponses à la q. 35b par localité et par tranches d'âges.

En ce qui concerne les opinions sur les habitudes linguistiques futures des locuteurs de la vallée Chisone (réponses à la q. n°35c), nos informateurs considèrent massivement (20/24) que les parlers locaux de la vallée seront maintenus et employés, surtout dans le haut Chisone (tableaux VI.2.2.3.F-H, qui suivent). À l'inverse, 4 participants sur 24 croient que le *piémontais* sera adopté dans la partie moyenne et basse de la vallée, en tant que langue *cantonale*. La variation diatopique, sur cette question, définit la perception de nos informateurs.

Nombre de quest35c		Question 35c		
Âges	n	piem	(vide)	Total général
a	5	1		6
b	10			10
c	5	3		8
(vide)				
Total général	20	4		24

Nombre de quest35c		Question 35c		
Localité	n	piem	Total général	
PIN	6		6	
PRA	6		6	
SGC	3	3	6	
VIL	5	1	6	
Total général	20	4	24	

Nombre de quest35c		Question 35c		
Genre	n	piem	Total général	
f	11	1	12	
m	9	3	12	
H. Total général	20	4	24	

Tableau VI.2.2.3.F-H – Réponses à la q. 35c en fonction des âges (F), des localités (G) et du genre des participants (H).

Les hypothèses sur les usages langagiers futurs de la population du vallon Germanasca, montrent que 18 participants sur 24 ne croient pas à l’implantation d’une variété cantonale dans ce vallon (tableau VI.2.2.3.I, suivant). En effet, ces informateurs de VIL, PRA et PIN pensent que les langues locales perdureront et seront toujours employé à moyen ou long terme, dans le vallon. Seuls 6 informateurs se prononcent sur l’adoption éventuelle d’une langue *commune/cantonale* dans le vallon. Les participants de VIL (2/6) et de PRA (1/6) croient que les habitants du Val Germanasca finiront tous par parler la variété locale de Pramollo ou de SGC (situées en aval). La moitié des informateurs de SGC considèrent que la seule variété cantonale imposable dans le futur serait celle de Prali. Ces deux visions linguistiques révèlent que, d’un côté, pour les informateurs de VIL et PRA, les variétés locales de SGC et de Pramollo semblent refléter l’identité linguistique du vallon, et d’un autre côté, pour les informateurs de SGC, la variété de Prali semble caractériser l’identité linguistique du vallon.

Nombre de quest35d		Question 35d		
Localité/âge	n	s	Total général	
PIN	6		6	
a	2		2	
b	3		3	
c	1		1	
PRA	5	1	6	
a	1		1	
b	2	1	3	
c	2		2	
SGC	3	3	6	
a	1		1	
b	1	1	2	
c	1	2	3	
VIL	4	2	6	
a	2		2	
b	2		2	
c		2	2	
I. Total général	18	6	24	

Tableau VI.2.2.3.I - Réponses à la q. 35d en fonction des localités et des âges.

Au sujet de la vallée Pellice (q. n°35e), les hypothèses linguistiques futures des participants convergent toutes sur la description d’une situation linguistique locale bien définie (tableau VI.2.2.3.J, qui suit). D’après nos informateurs, toutes les localités du Pellice garderons leurs parlars respectifs ou, dans le cas contraire, le *français* survivra à toute éventualité, et il sera employé quel que soit le contexte ou la situation, comme variété *supra-locale*.

Nombre de quest35e		Question 35e	
Localité/âge	n		Total général
<input type="checkbox"/> PIN		6	6
a		2	2
b		3	3
c		1	1
<input type="checkbox"/> PRA		6	6
a		1	1
b		3	3
c		2	2
<input type="checkbox"/> SGC		6	6
a		1	1
b		2	2
c		3	3
<input type="checkbox"/> VIL		6	6
a		2	2
b		2	2
c		2	2
J. Total général		24	24

Tableau VI.2.2.3.J – Réponses à la q. 35e en fonction des localités et des âges des locuteurs.

En se projetant sur l’avenir linguistique de la vallée Pellice, nos informateurs définissent l’identité linguistique (IL) du lieu : les habitants de la vallée sont considérés comme des « patoisants » et des locuteurs de « français ». Nous apprenons aussi que nos participants confèrent au français parlé en Val Pellice un statut social plus élevé, par rapport aux parlers locaux. Voici les propos que nous avons recueillis dans nos 4 localités, à ce sujet :

AF48VILf : « forse si parlerà francese in Val Pellice +++ sì sì ++ hanno mantenuto le tradizioni del francese ! penso che in ogni caso terranno i loro patois e il francese ». « peut-être on parlera français au Val Pellice +++ oui oui ++ ils ont maintenu les traditions du français ! et je crois que dans tous les cas ils garderons leurs patois et le français ».

PB70PINm : « ma in Val Pellice ognuno terrà il suo dialetto ++ e poi ++ guarda che c’è il francese +++ quindi se i dialetti scompaiono loro useranno il francese dappertutto +++ à scuola là insegnano il francese ! ». « mais en Val Pellice chacun gardera son dialecte ++ et puis ++ il faut que tu saches qu’il y a aussi le français +++ donc si les dialectes disparaissent ils utiliseront le français partout +++ à l’école là-bas ils enseignent le français ! ».

IR53SGCf : « secondo me in Val pellice ognuno continuerà a usare il suo patois +++++ e poi loro hanno il francese che usano molto +++ forse useranno il francese sai ? se i patois si perdono useranno il francese sicuramente ! ». « à mon avis en Val Pellice chacun continuera à utiliser son patois +++++ e puis ils ont le français qu’ils utilisent beaucoup +++ peut-être ils utiliserons le français tu sais ? si le patois se perdent ils utiliseront le français sûrement ! ».

GR61PRAf : « a:: in Val Pellice è tutto un altro discorso loro mantengono le tradizioni locali ! ci tengono e secondo me i patois sopravviveranno ! non come qui ! ++ e poi se veramente dovesse cambiare qualcosa loro hanno il francese noi qui stentiamo a mantenerlo perché ci sono pochissime persone che lo parlano in casa oggi +++ ». « a:: en Val Pellice c’est tout un autre sujet ((litt. un autre discours)) ils maintiennent les traditions locales ! ils y tiennent e à mon avis les patois survivront ! pas comme ici ! ++ et puis si vraiment

quelque chose devait changer ils ont le français nous ici nous avons du mal à le maintenir parce qu'il y a très peu de personnes qui le parlent à la maison aujourd'hui +++ ».

Si nous résumons les perceptions recueillies aux q. n°35a-e — *i.e.* hypothèses diachroniques — nos locuteurs ne pensent pas qu'une *variété cantonale* puisse émerger aux sein de haut Val Chisone et du Val Pellice, dans un moyen et long terme. À l'inverse, les informateurs se prononcent sur des hypothétiques variétés *supra-locales* dans le vallon Germanasca : le choix des habitants de SGC se porte sur la variété de Prali, considérée comme la plus conservatrice de l'aire. Ceci nous permet d'affirmer qu'une partie des locuteurs encouragent le maintien d'une pluralité des patois locaux, dans les vallées Chisone et Pellice, comme signe de vitalité de ces langues.

Dans un deuxième temps, nous avons inversé le point de vue des q. n° 35a-e : ceci nous a permis de collecter les opinions linguistiques sur l'utilisation de l'*italien régional*, à moyen et à long terme, dans les localités d'enquêtes (q. n°59a), à PIN (q. n°59b), dans la vallée Chisone (q. n°59c), dans le vallon Germanasca (q. n°59d) et dans le Val Pellice (q. n°59e). En changeant la perspective de l'hypothèse linguistique, notamment l'utilisation future de l'*italien* dans ces zones géographiques, nous avons identifiées les aires les plus perméables à l'*italien*, dans la perception de nos informateurs. Aussi, nous avons pu comparer ces résultats aux précédents pour comprendre comment les différentes perspectives peuvent engendrer des perceptions totalement différentes. À PIN (q. n°59b), la totalité des participants croit que l'on parlera l'*italien régional* dans un futur proche ou lointain : *a contrario*, dans la q. n°35, nous avons vu que 2 informateurs gardaient espoir dans l'adoption d'une *langue cantonale* sur moyen et long terme. En changeant de perspective linguistique, tous les espoirs sur l'utilisation d'une langue *cantonale*, voire locale, semblent anéantis. Les espoirs d'un maintien des langues locales dans le futur et dans les Communes d'enquêtes, sont aussi anéantis, lorsqu'on observe les réponses à la q. n°59a : 18 locuteurs sur 24 pensent que l'*italien* supplantera à long terme les variétés locales de VIL, PIN, SGC et PRA dans les usages courants quel que soit le contexte et les interlocuteurs. Seuls 6 personnes refusent de croire à cela (2/6 à SGC, 3/6 à VIL et 1/6 à PRA) en imaginant une subsistance des parlers locaux, au moins dans les interactions familiales. En considérant les situations linguistiques des trois vallées Chisone, Germanasca et Pellice, la perspective future de l'utilisation de l'*italien* dans tous contextes et avec tous interlocuteurs s'affaiblit progressivement dans chaque vallée, d'après l'avis de nos informateurs. Ainsi, la vallée Chisone serait, parmi les trois, la plus perméable à l'*italien régional* (d'après 9 participants sur 24) : ceci parce dans les parties moyenne et basse de la vallée, à l'image de ce qui se passe pour les centres économiques de Perosa Argentina et de Villar Perosa, les parlers locaux cèdent le terrain face au *piémontais* et à l'*italien*, employés davantage par les habitants. La moins exposée à l'emploi de l'*italien* dans les

années à venir, serait — toujours d’après l’opinion de nos locuteurs — la vallée Pellice : 21 personnes sur 24 considèrent que dans cette vallée l’italien régional ne sera pas la langue principale de communication dans les interactions verbales communautaires et/ou individuelles, tous contextes confondus. Pour finir, à hypothèse linguistique diachronique similaire concernant le vallon Germanasca, 18 informateurs sur 24 croient que l’italien ne deviendra pas non plus la langue principale de communication dans les interactions verbales communautaires et/ou individuelle, tous contextes confondus.

Le dernier volet des hypothèses perceptuelles diachroniques, concerne l’analyse des opinions sur l’origine et la datation des langues locales et de la langue officielle nationale. Pour cela nous avons demandé aux informateurs « D’après vous, lequel des deux est le plus ancien : l’italien ou la langue locale ? » (q. n°63 ; tableaux VI.2.2.3.K-M, suivants). Seize informateurs (sur 24) nous répondent que les langues locales seraient à leurs yeux les plus anciennes. À ce sujet, nous recensons : *i*) majoritairement des personnes âgées entre 18 et 30 ans (4/6) et de plus de 70 ans (7/8) (tableau VI.2.2.3.K) ; *ii*) davantage de femmes (9/12) que d’hommes (7/12) (tableau VI.2.2.3.L). Seuls 4 informateurs considèrent, à juste titre, que les langues locales et l’italien se sont développées aux mêmes époques (colonne « u », au tableaux VI.2.2.3.K-M) : par ailleurs, nous remarquons que les niveaux d’études les plus élevés caractérisent ce groupe de personnes (Baccalauréat, Bac Professionnel et études universitaires).

Nombre de quest63 Question 63					
Localité/âge	d	nn	u	Total général	
▫ PIN	6			6	
a	2			2	
b	3			3	
c	1			1	
▫ PRA	3	1	2	6	
a	1			1	
b	1		2	3	
c	1	1		2	
▫ SGC	3	2	1	6	
a			1	1	
b			1 1	2	
c	3			3	
▫ VIL	4	1	1	6	
a	1		1	2	
b	1	1		2	
c	2			2	
K. Total général	16	4	4	24	

Nombre de quest63 Question					
Genre	d	nn	u	Total général	
f	9	1	2	12	
m	7	3	2	12	
L. Total général	16	4	4	24	

Nombre de quest63		Question 63		
NE		d	nn u	Total général
bac		2	1	3
bac+		6	1	7
bacp		3	1 2	6
cm2		4	1	5
col		1	2	3
M. Total général		16	4 4	24

Tableaux VI.2.2.3.K-M – Réponses à la q. 63 en fonction des localités et des âges (K), ainsi que du genre (L) et des niveaux d'études (M) des informateurs.

VI.2.3 Perception de la diatopie et cartographie perceptuelle

À l'intérieur de cette troisième partie, qui rassemble les matériaux perceptuels sociolinguistiques, nous nous intéressons à ce qu'est appelé *sentiment de la diatopie*. Au cours du chapitre dédié à l'analyse des données psycho-socio-linguistiques, nous avons montré que nos participants perçoivent des différences, plus ou moins importantes, entre leurs propres parlers et ceux des autres (communautés et individus). D'une manière générale, les spécialistes considèrent que la perception de la variation régit les comportements linguistiques des locuteurs (Cini & Regis, 2002 : V-14). Le *sentiment des différences linguistiques diatopiques* est mis en avant, dans l'expérience du locuteur, non seulement parce que les personnes entrent en contacts avec d'autres langues, dans un espace géographique donné, mais aussi parce que il est présent dans l'activité même de communication interne au point linguistique auquel le locuteur est rattaché. En référence à ce dernier aspect, le locuteur est en mesure, parfois, d'identifier, à partir de différences minimales, des « tics » linguistiques, ou, encore, des spécificités phonétiques ou sémantiques, que d'autres locuteurs externes emploient. Ces attitudes se trouvent, en réalité, à mi-chemin entre le « *sentiment intuitif* » et la « *sensibilité perceptive* » dont Terracini (1963, 1981) parle.

Ce qui surprend dans l'analyse du *sentiment de la diatopie*, propre à chaque locuteur, est la manifestation de deux faits contradictoires : d'une part, les informateurs font preuve d'une capacité d'analyse très fine qui leur permet de reconnaître les différences minimales, internes à leurs parlers locaux et, d'autre part, ils recomposent ces mêmes différences en « *unités* » qui sont le fruit d'une synthèse individuelle liée à une certaine solidarité communautaire. C'est ce que nous avons vu, entre autres, dans l'examen des données psycho-socio-linguistiques. Des exemples de ces phénomènes sont constitués, aussi, par les réponses que nous avons recueillies aux q. n°25, 26, 42 et 52.

Tous nos informateurs considèrent que, dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice, les parlers locaux ne se ressemblent pas entre eux et varient de vallée à vallée (réponses aux q.

n°25 et 42⁴²). Aussi, tous nos participants considèrent qu'il y a une différence entre leur dialecte et le *piémontais* (*koinè oralisée*) (réponses à la q. n°26) : *i*) les participants de PIN et de VIL croient que les différences entre la koinè et leurs dialectes se situent au niveaux des mots (8 sur 12 participants), des adjectifs (3 sur 12 informateurs) et des adverbes (1 locuteur sur 12) ; *ii*) les informateurs de SGC et de PRA pensent que le *piémontais* est totalement différent de leurs patois en termes de « sons » (4 informateurs sur 12), de « mots » (6 informateurs sur 12) et de « cadence » (*i.e.* intonation ; 2 informateurs sur 12).

La q. n°52 « *En quoi votre parler local est différent de ceux qui vous entourent ?* » permis de collecter des données importantes auprès de nos informateurs, surtout en termes de classement des catégories subjectives linguistiques et diatopiques. Pour nos participants les mots sont les indices les plus importants qui témoignent de la diversité linguistique d'un dialecte par rapport à un autre : suivent les caractéristiques phonétiques (« *i suoni* ») et, en moindre mesure, les caractéristiques prosodiques (« *la cadenza* » ou « *il ritmo* ») des dialectes. En effet, 17 informateurs sur 24 (6 de PIN, 6 de VIL, 3 de SGC et 2 de PRA) ont répondu que leur dialecte se distinguait des autres, principalement à cause du vocabulaire (mots). Ensuite, 3 locuteurs de PRA et 3 informateurs de SGC ont déclaré que dialectes respectifs se distinguaient des autres par les sons (phonétique), voici le témoignage d'un informateur de PRA :

LB24PRAm : « [ma:: me pa'twa l'e di'vers] perché abbiamo questa [æ] riconoscibile tra tutti ! +++ veramente ! non c'è altrove ! »
 « [*mai:s mon patois est différent*] parce que nous avons ce [æ] reconnaissable parmi tous les autres ! +++ vraiment ! on ne le retrouve pas ailleurs ! »

Pour finir une seule personne de PRA (DF54PRAm) croit que le phrasé et la cadence (intonation) de son parler le distingue davantage des autres environnants.

Nous avons aussi sondé le « *savoir expérience* » de nos informateurs (q. n° 8a, 8d, 33 et 53), en observant les compétences dialectales déclarées (passives et actives), qui concernent l'aire des *vallées vaudaises*. Le *savoir expérience* (Schlieben-Lange, 1982a, 1982b ; Chapitre IV § IV.1.1.1) de nos informateurs est, en d'autres termes, l'ensemble des compétences linguistiques actives et passives que ces derniers ont acquis, dans un espace géographique donné. Aux q. n° 8a, 8d, 33 et 53, nous enregistrons un faible taux de personnes (4 informateurs sur 24 : 16,66%)⁴³ qui affirment ne pas

⁴² Q. n°25 : « *Trouvez-vous que dans l'aire de Pinerolo et des Vallées Chisone et Germanasca l'on parle des dialectes différents ?* ». Q. n°42 : « *D'après vous, les dialectes des vallées Chisone, Germanasca et Pellice, sont-ils identiques ? Pourquoi ?* ».

⁴³ Quatre informateurs : deux appartenant à la tranche d'âge des 18-30 ans et deux appartenant à la catégorie d'âge des 40-60 ans.

connaître et ne pas comprendre aucune langue locale des vallées Chisone, Germanasca et Pellice. Ces informateurs présentent tous un profil à mobilité géographique réduite et un réseau social qui n'implique pas des échanges linguistiques avec quelqu'un étant originaire d'une localité des *vallées vaudoises* autre que la leur. À l'inverse, 6 locuteurs sur 24 (25%) ont déclaré avoir davantage de contact avec les parlers des *vallées vaudoises* et de la plaine de PIN (q. n° 53) : il s'agit notamment de 4 informateurs de PRA et de 2 informateurs de VIL. Parmi ces personnes, la catégorie d'âge des 40-60 ans semble être la plus représentée (3 sur 6) ; s'en suivent les catégories d'âge des plus de 70 ans (2 personnes sur 6) et des 18-30 ans (1 personne sur 6). Les informateurs de SGC déclarent connaître et comprendre davantage les langues locales du Val Germanasca (tous les participants), du bVC (4 personnes sur 6) et du Val Pellice (1 personne sur 6). Les représentants de la ville de PIN déclarent, en revanche, connaître et comprendre majoritairement, et respectivement, d'abord les dialectes de la plaine pinérolaise (2 participants sur 6), puis ceux du bVC (3 informateurs sur 6) et du bVP (1 locuteur sur 6). Personne, parmi nos participants, semble avoir acquis des compétences passives ou actives sur les dialectes du hVC : cette situation régit, en grande partie, la représentation linguistique de nos locuteurs vis-à-vis des parlers du hVC. En effet, les parlers du hVC sont considérés comme « totalement différents », « incompris » et « inconnus » des restants dialectes des *vallées vaudoises*.

Sur la base de ces données nous pouvons initialement postuler que les *savoirs expérience* individuels se déterminent en fonction du profil linguistique propre à chaque personne, du rôle psycho-social et du réseau social qu'un individu développe au sein de sa propre communauté, du degré de mobilité géographique dont il fait part, parfois en lien avec son activité socio-professionnelle. C'est forcément en interaction avec autrui que le *savoir expérience* se développe et s'étend.

Pour compléter l'analyse des données perceptuelles diatopiques, nous avons soumis trois exercices de cartes mentales⁴⁴ aux participants, qui requièrent diverses appréhensions de l'espace géographique et linguistique de leur part (*cf. Annexes, § V.3 : q. n° 27, 69, 70*)⁴⁵. Dans les paragraphes qui suivent (§ VI.2.3.1-VI.2.3.3) nous montrons, aussi bien les croquis réalisés et commentés par les participants (cartes mentales), que les traitements et les analyses de données que nous avons effectuées (cartes perceptuelles). Par ailleurs, pour chaque exercice, nous mettrons en exergue les catégories perceptuelles soulevées et identifiées par les locuteurs.

⁴⁴ Appelées aussi cartes *perceptuelles* ou *subjectives* : nous utiliserons indistinctement ces trois adjectifs (*mentales, perceptuelles, subjectives*).

⁴⁵ Les croquis ont été géoréférencés et analysés avec des logiciels de traitement géostatistique des données (QGIS, 2015).

VI.2.3.1 Limites perceptuelles d'une variété locale

Le premier exercice de carte mentale que nous avons effectué, avec nos informateurs, porte sur les *frontières subjectives diatopiques* d'une langue locale, à échelle régionale : pour cela nous avons demandé aux participants de nous indiquer jusqu'où ils sont compris par autrui en utilisant leur langue locale (q. n°27). Sur une carte géographique, représentant la région du Piémont, ainsi que les bassins hydrographiques et les réseaux routiers, (cf. *Annexes*, § V.3 : q. n°27), nous avons soumis aux participants la tâche suivante : « *En parlant votre langue locale, jusqu'où pensez-vous être compris ? Indiquez-le sur la carte en dessinant une ligne, un cercle, un demi-cercle, etc... pour me montrer les zones géographiques où vous pensez être compris par tout le monde, en utilisant votre parler local. Sentez-vous libre de vous exprimer (oralement/par écrit/avec un dessin) pour m'expliquer votre point de vue. Indiquez, par un point sur la carte, votre localité de résidence.* ».

Dans un premier temps, les croquis des locuteurs ont été géoréférencés sous QGIS (2015). Ensuite, nous avons précisé des couches d'information — nom de l'informateur, âge, genre, localité de résidence, commentaires, etc. — pour chaque croquis, afin d'envisager un traitement géostatistique en fonction des variables (couches d'information). Nous avons choisi d'identifier des *aires linguistiques perceptuelles communes*, en pondérant les taux de réponses, par variable, avec QGIS (2015)⁴⁶ : pour cela nous nous sommes inspirée des travaux de Preston (2002a)⁴⁷. Cependant, nous avons été confrontée à des difficultés de classement et de traitement des cartes mentales, comme nous le détaillons ci-dessous.

La tâche n° 27 du questionnaire impose aux participants deux premières difficultés de repérage géographique liées à l'emplacement de localité de résidence, qui doit être indiqué, et aux aires linguistiques que l'on veut représenter sur le même support cartographique. Il est arrivé que des personnes n'aient pas su placer les localités de résidence sur la carte et, par conséquent, ils ont représenté de des aires linguistiques erronées. C'est ce que nous pouvons remarquer dans les croquis situés en *Annexes* aux § VI.2.3.1.A-B : en effet, les dessins des informateurs CL60VILm et FC64PINm illustrent ce problème.

Dans le croquis de CL60VILm (cf. *Annexes* § VI.2.3.1.A : A1), le participant a confondu le réseau routier de la ville de Turin, avec le celui de PIN : il a, ainsi, localisé VIL à 40 km à l'ouest de l'emplacement réel (Turin). Ensuite, l'informateur a projeté l'aire linguistique perceptuelle qu'il

⁴⁶ Adobe Photoshop® CS3 a permis d'améliorer le rendu graphique des cartes choroplèthes.

⁴⁷ La méthode d'identification des *aires linguistiques perceptuelles communes* (Preston, 2002a) sera décrite plus loin dans cette section.

à 40 km de là où elle aurait dû se trouver : précisément à sud-est de son point de référence. Voici ce qu'il a dit en dessinant sur la carte :

CL60VILm (1) : « allora io direi che +++ ['si a 'jɛ Pine'røɫ] +++ ((il pointe le stylo sur la carte)) +++ giusto [nɛ] ? (rires) »

« alors moi je dirais que +++ [ici il y a PIN] +++ ((il pointe le stylo sur la carte)) +++ c'est juste [n'est-ce pas] ? (rires) »

S (1) : « (rires) e.: purtroppo per l'esercizio non posso dirti se si trova lì o no (sourire) ++ vai pure ! ++ disegna e non ti preoccupare ! »

« (rires) e.: malheureusement pour l'exercice je ne peux pas te dire si elle se trouve là ou pas (sourire) ++ vas-y quand même ! ++ dessine et ne te préoccupe pas ! »

CL60VILm (2) : « [va 'biŋ] ! +++ quindi Villar è qui ((il dessine un point sur la carte)) +++++ se io parlo il mio dialetto sono capito nella bassa Val Chisone e nel pinerolese quindi tutta la pianura intorno a [Pine'røɫ] ((il dessine le cercle)) +++ [a va 'biŋ] ? »

« [très bien] ! +++ donc Villar est là ((il dessine un point sur la carte)) +++++ si je parle mon dialecte je suis compris dans le bas Val Chisone et dans le piénorlais donc toute la plaine autour de [PIN] ((il dessine le cercle)) +++ [ça va] ? »

Les impressions géographiques et linguistiques que le participant nous livre, à l'oral, sont idéales, mais la représentation géographique de ces dernières est erronée. L'informateur FC64PINm (cf. Annexes § VI.2.3.1.B : B1), à son tour, a localisé son lieu de résidence (PIN), sur la carte, à 40 km au sud-ouest, de là où il se trouve : il a placé PIN à Saluzzo (Province de Cuneo⁴⁸). Ensuite, il a projeté une première aire linguistique perceptuelle qu'il a étiqueté « pinerolese » (i.e. pinérolais) et une seconde aire perceptuelle, plus vaste, qui s'étend de l'ouest de Cuneo et de PIN jusqu'à Biella (nord), en passant par l'est (Novara, Asti, Alessandria et Alba). Voici son explication :

FC64PINm : « allo:ra ++ io mi trovo qui ((il dessine un point sur la carte)) e nel pinerolese sono capito perfettamente ++ nelle basse valli Chisone, Germanasca e Pellice anche ((il dessine le premier cercle autour du point)) +++++ anche nella pianura attorno a PIN ((il écrit PINEROLESE dans le petit cercle)) +++ da Bibiana a Carmagnola diciamo ! +++ A Torino sì sono capito dai ! ++ ma anche più su ((il dessine un autre grand cercle)) +++ tranne forse da Biella in su a nord +++ e tutte le montagne e le valli qui ad Ovest +++ perché in montagna si parla un patois che è diverso dal piemontese ! +++ »

« alo:rs ++ moi je me trouve ici ((il dessine un point sur la carte)) et dans le pinérolais je suis compris parfaitement ++ dans les basses vallées Chisone, Germanasca et Pellice aussi ((il dessine le premier cercle autour du point)) +++++ même dans la plaine autour de PIN ((il écrit PINEROLESE⁴⁹ dans le petit cercle)) +++ de Bibiana jusqu'à Carmagnola disons ! +++ À Turin je suis compris allez ! ++ mais même plus haut ((il dessine un autre grand cercle)) +++ sauf

⁴⁸ En français, « Coni ».

⁴⁹ En français « pinérolais ».

*peut-être de Biella jusqu'en haut au nord +++ e toutes les montagnes et les vallées ici à l'Ouest
+++ parce qu'en montagne on parle un patois qui est différent du piémontais ! +++ »*

En présence des erreurs d'identification et de projection géographique de cette nature, nous avons décidé de ne pas prendre en compte les croquis de ces participants dans les analyses globales par QGIS. En tout, nous comptons quatre cartes mentales de ce type : les deux relatées précédemment (celles de CL60VILm et de FC64PINm), auxquelles on ajoute deux autres croquis exécutés par des informateurs de VIL (LB25VILm) et de PIN (ES55PINf).

Lors de cette analyse⁵⁰, nous n'avons pas pris en compte les cartes mentales qui présentent des erreurs de projection géographique, comme dans les exemples ci-dessus : nous avons considérés valables tous les dessins des informateurs où les localités de résidence ont été identifiées (sur les croquis) dans un rayon de 15 km maximum par rapport à leur emplacement réel.

En second lieu, nous avons été confrontée à un autre embarras qui concernait les cartes mentales de trois informateurs : un participant de SGC (RG30SGCm) et deux personnes de PRA (LB24PRAm et SC56PRAf). Ces informateurs ont identifié, sans fautes, leurs localités respectives sur la carte, tout en nous expliquant que les frontières d'utilisation de leurs parlers locaux s'arrêtaient aux limites géographiques de leur commune : ils n'ont pas rempli leurs cartes, nous notifiant que cela n'était pas nécessaire. Voici une déclaration que nous avons recueillie et qui va dans ce sens :

RG30SGCm : « la mia parlata è capita solo qui ! ++ perciò faccio un punto qui ((il marque le point de sa localité sur la carte)) +++ e basta e non penso di essere capito altrove parlando il patois di San Germano +++ se poi cambio le parole o altro il discorso è diverso come ti dicevo +++ ma non credo che nella bassa valle ((Chisone)) mi capiscano +++ neanche a PIN o altrove ! »
« mon parler ((local)) est compris seulement ici ! ++ donc je fais un point ici ((il marque le point de sa localité sur la carte)) +++ et ça suffit et je ne pense pas être compris ailleurs en parlant le patois de San Germano +++ si après je change les mots ou autre ((chose)) le discours est différent comme je te disais +++ mais je ne crois pas que dans la basse vallée ((Chisone)) ils me comprennent +++ ni à PIN ou ailleurs ! »

Nous avons fini par traiter, sous QGIS, 18 cartes mentales dessinées par nos informateurs, que nous avons géoréférencées et classées. Nous avons généré 12 cartes perceptuelles, que nous avons regroupées en fonction des localités, des âges et du genre des participants, comme illustré dans les *Annexes* (§ VI.2.3.1.C : § C1-C4). La géolocalisation des cartes mentales remplies par nos

⁵⁰ Une analyse des cartes mentales présentant des erreurs de projection géographique de la localité de résidence des informateurs, ainsi que de leur espace linguistique vécu, sera effectuée dans des publications ultérieures.

informateur nous a permis d'identifier des *aires perceptuelles communes* (Preston 2002a : 71-73)⁵¹, définies en fonction des variables « localité d'origine », « âge » et « genre ». Ce système de traitement géostatistique permet de pondérer une multitude d'*aires linguistiques perceptuelles* caractérisées par différentes variables qualitatives et quantitatives.

D'un point de vue spécifique, pour les données collectées à PIN, à VIL et à PRA, nous avons représenté, par des couleurs foncées, trois *aires linguistiques perceptuelles communes* qui correspondent chacune aux réponses de 66,66% des informateurs, par localité (cf. *Annexes* § VI.2.3.1.C : § C1, C2 et C4). À l'inverse, l'*aire linguistique perceptuelle commune* identifiée par les informateurs de SGC — § C3, située en *Annexes* § VI.2.3.1.C —, correspond à un taux de réponses de 83,33%. Les *aires perceptuelles* représentées par des couleurs claires, qui figurent sur les mêmes cartes mentionnées précédemment, correspondent aux *frontières linguistiques dialectales* maximales *perçues* par chaque sous-groupe de locuteurs.

En comparant les cartes C1 et C2 — *Annexes* § VI.2.3.1.C —, qui représentent les réponses des informateurs de PIN et de VIL, nous constatons que les deux *aires linguistiques perceptuelles communes* se correspondent à peu de choses près : les participants de PIN et de VIL auraient une perception similaire des limites d'usage linguistique de leurs variétés locales respectives. Chaque informateur identifie les aires comme étant les limites géographiques d'utilisation et d'intercompréhension de son propre parler avec les autres. Les aires maximales de perception (couleurs claires), convergent, elles aussi, à peu de chose près pour les sujets des deux localités : elles s'étendent sur presque toute l'intégralité du territoire régional.

En confrontant les deux cartes C3 et C4 (*Annexes* § VI.2.3.1.C), nous remarquons différentes localisations d'*aires perceptuelles communes*. La carte perceptuelle C3 représente l'*aire commune* aux participants de SGC, localisée à l'ouest du Piémont et s'étalant de la Vallée de Susse (NO de Turin) jusqu'aux abords de la vallée de Stura di Demonte (SO de Cuneo⁵²). Cependant, la carte perceptuelle C4 montre que les sujets de PRA ont une perception plus restreinte des limites linguistiques de leur variété : une plus petite *aire commune* identifie les seules *vallées vaudoises* Chisone, Germanasca et Pellice comme étant la limite d'usage et d'intercompréhension du *prüstinenc*. Si nous tenons compte de l'extension des aires maximales de perception, identifiées avec les couleurs claires dans les deux cartes C3 et C4, nous découvrons respectivement deux zones distinctes : la première (cf. carte C3) s'étend du nord au sud et à l'ouest du Piémont, le long

⁵¹ Cf. Chapitre IV § IV.4.

⁵² En français « Coni ».

de l'aire montagnaise ; la seconde (*cf.* carte C4) se propage d'est en ouest sur toute la partie centrale du Piémont, depuis les Alpes jusqu'à la plaine du Pô. Ces deux exemples de projections des limites géo-linguistiques d'usage des langues locales sont des représentations des ILS communautaires que nous avons examinées tout au long de ce chapitre aux § VI.1.1-VI.1.4 et § VI.4.1. D'une part, les informateurs de SGC déclarent parler un « *patois* » qu'ils opposent au *piémontais*, ainsi qu'aux parlers (*haut-piémontais*) du bas Val Chisone et de la plaine de PIN, d'autre part, les participants de PRA ont plus de mal à identifier les caractéristiques linguistiques de leur dialecte et croient que les frontières géographique d'usage de ce dernier sont très restreintes. En effet, ces derniers situent leur langue à la limite entre les « *patois* » du Val Germanasca et du haut Val Chisone et « le *piémontais* » parlé dans le bas Chisone jusqu'à la plaine de PIN.

Les cartes perceptuelles C1-C4 ont été analysées en fonction des variables d'âge et de genre, dans chaque localité — *Annexes* § VI.2.3.1.C : § C1.1-C4.2 —, afin de visualiser d'autres conformations des *aires perceptuelles communes*. Il semblerait que les *aires communes subjectives* les plus étendues géographiquement, soient celles des informateurs de VIL (cartes C2.1 et C2.2). En revanche, pour les cartes perceptuelles des participants de PIN, il est possible de constater que les *aires communes* se dispersent du nord au sud de la partie occidentale de la région, tout au long des montagnes. La frontière à l'est de cette zone est caractérisée par la ligne Chivasso-Villanova d'Asti-Brà. Aussi, nous remarquons que les trois catégories d'âge semblent se condenser presque sur les mêmes aires géographiques (*cf.* carte C1.1) et que les hommes identifient l'aire d'usage de la variété de PIN de manière latitudinale, alors que les femmes le font dans une orientation longitudinale (*cf.* carte C1.2). Les *aires subjectives communes* des participants de VIL (*cf.* cartes C2.1 et C2.2) sont, non seulement plus amples que les précédentes de PIN, mais aussi orientées différemment. Elles se déploient sur toute la plaine et le centre du Piémont : la limite à l'est est identifiée, cette fois-ci, par les lignes Val Sesia-Novara-Vercelli, au nord-est, et Vercelli-Aqui Terme-Pareto, au sud-est⁵³. Toujours pour les informateurs de VIL (*cf.* carte C2.1), nous enregistrons des *aires subjectives* plus étendues pour les catégories d'âge 'b' (40-60 ans) et 'c' (plus de 70 ans). Encore, les femmes, davantage que les hommes, semblent étendre des limites d'usage de la langue locale de VIL, plutôt dans la plaine (*cf.* carte C2.2).

Les différentes *aires subjectives communes*, représentées par nos informatrices de VIL et de PIN, témoignent des situations opposées : d'après nos données, les femmes de VIL seraient plus géographiquement mobiles que celles de PIN et auraient des activités professionnelles et extra-

⁵³ Elles coupent donc les Provinces (départements) de Novara, Vercelli et Alessandria.

professionnelles impliquant davantage l'utilisation de la langue locale. Par exemple, notre informatrice AF48VILf, commerçante, se déplace dans la région pour acheter les produits qu'elle revend à VIL et utilise sa langue locale au travail ; aussi, notre participante CU86VILf a pris des cours de théâtre en langue locale, pendant 30 ans, en se déplaçant dans toute la région avec sa troupe pour des représentations.

Les *aires subjectives communes* qui se rapportent aux informateurs de SGC, en fonction de âges et du genre de ces derniers (*cf.* cartes C3.1 et C3.2), identifient une zone géographique montagnaise occidentale, beaucoup plus longitudinale et resserrée que celles examinées précédemment. En premier lieu, dans la carte C3.1, les sujets appartenant à la catégorie d'âge des 40-60 ans caractérisent une zone d'utilisation et d'intercompréhension de leur parler local beaucoup plus grande que leurs homologues âgés de plus de 70 ans. En second lieu, sur la carte C3.2, nous reconnaissons deux *aires communes* différenciées en fonction du genre des participants : *i)* les limites géographiques d'usage de la langue locale, pour les femmes de SGC, ont été attribuées aux *vallées vaudoises* Chisone, Germanasca et Pellice ; *ii)* pour les hommes de SGC, les mêmes limites s'étendent du Val de Suse jusqu'à la partie basse de la Vallée Vermenagna (Cuneo). Il se pourrait que les activités professionnelles des informateurs masculins de SGC (LF40SGCm, DB77SGCm) puissent expliquer une plus grande étendue de l'*aire commune subjective*, en rapport aux projections des femmes. Par ailleurs, nous constatons que les participants masculins de SGC sont plus mobiles (géographiquement) que leurs homologues féminines : en effet, un bûcheron (LF40SGCm) et un ancien agriculteur (DB77SGCm) affirment avoir utilisé leur parler local, dans de nombreuses occasions, avec des personnes venant des vallées limitrophes. Ci-dessous, un exemple :

LF40SGCm : « ma faccio una linea qui ((il dessine un trait sur la carte)) +++ ti confesso di aver usato per lavoro il mio patois con persone dalla Val Stura fino alle valli Vermenagna e Maira +++ ci capiamo benissimo ++ loro usano il loro patois io il mio +++ poi però quando vado in pianura o in tutto il Piemonte uso il *piemontese* e mi capiscono tutti in qualsiasi posto ».

« *mais je fais une ligne ici ((il dessine un trait sur la carte)) +++ je t'avoue avoir utilisé pour le travail mon patois avec des personnes du Val Stura jusqu'aux vallées Vermenagna et Maira ((Cuneo)) +++ on se comprend très bien ++ ils utilisent leurs patois moi le mien +++ après quand je vais dans la plaine ou dans tout le Piémont j'utilise le piémontais et ils me comprennent tous dans n'importe quel endroit ».*

Voilà, à l'inverse, ce que pense une femme de SGC des limites géographiques de son parler :

VP75SGCf : « allora +++ più o meno tutto il cuneese perchè con degli amici della Val Varaita e della Val Maira ci capiamo benissimo ++ in Val Chisone non ci sono

problemi mi capiscono ma sono io che faccio difficoltà a capire loro ++ soprattutto da Pragelato in sù ((rires et gestes de la main)) ++++ in Val Pellice sono capita sì mentre in Val Susa più o meno +++ in alta Val Susa meglio che in bassa valle +++ ma comunque ecco io faccio un disegno in queste tre zone ((dessin des trois aires)) ».

« alors +++ plus ou moins toute la région de Cuneo parce que avec des amis du Val Varaita et du Val Maira nous nous comprenons très bien ++ dans le Val Chisone il n'y a pas de problèmes ils me comprennent mais c'est moi qui ait des difficulté à les comprendre ++ surtout à partir de Pragelato jusqu'en haut ((de la vallée)) ((rires et gestes de la main))++++ au Val Pellice je suis comprise oui alors que dans la Vallée de Suse plus ou moins +++ dans l'haute Vallée de Suse mieux qu'en basse vallée +++ mais malgré tout voilà je fais un dessin dans ces trois zones ((dessin des trois aires)) »

Les cartes perceptuelles C4.1 et C4.2 (*Annexes* § VI.2.3.1.C) représentent les *limites linguistiques subjectives* d'utilisation du parler de PRA : cette aire comprend les *vallées vaudoises* (cf. carte C4.1) et les vallées adjacentes méridionales, de la Province de Cuneo, jusqu'au versant nord-ouest de Stura di Demonte (cf. carte C4.2). La comparaison avec les six cartes précédentes (cf. cartes C1.1-C3.2) montre qu'il s'agit des plus petites *aires communes perceptuelles* identifiées par nos locuteurs.

Les différentes extensions des *aires perceptuelles communes* témoignent des représentations des limites géographiques qu'ont les informateurs sur leurs propres parlers : un écart subsiste entre les représentations des frontières linguistiques des parlers de VIL et de PIN, très étendues, et les correspondantes plus resserrées, relatives aux variétés de SGC et de PRA. Ces représentations peuvent trouver leur source dans la nature des poids sociaux qu'ont ces langues locales dans le territoire : alors que les variétés (*haut-*)piémontaises bénéficient d'une *koinè dialectale* (*turinois*), reconnue sur tout le territoire régional (cf. Chapitre II), les variétés locales *occitanes* se déploient de manière fragmentée sur toute la partie sud-occidentale et alpine de la région, sans connaître un processus de *koinéisation*. Par ailleurs, les variétés *occitanes* et (*haut-*)piémontaises ne se partagent ni le même espace géographique, ni les mêmes fonctions sociales, à la fois, dans la représentation linguistique de nos participants et au sein des communautés examinées (cf. Chapitre II).

VI.2.3.2 Indices de distance linguistique perçue

Dans un tout autre exercice de cartes mentales, nous avons demandé aux participants de noter de 1 à 4 les degrés de similitude et de différence perçus entre les langues locales présentes dans les trois *vallées vaudoises* (q. n°69).

Ce travail s'inspire de la cartographie perceptuelle japonaise et prend le nom de *degrés-de-différence* (cf. Mase, 1964, 1999a ; cf. § IV.2.3 et IV.3). Nous croyons que ce type d'exercice s'adapte

totalemment à la dynamique de variation linguistique propre au terrain d'enquête, qui met en exergue des *gradata linguistiques* (cf. § III.1-III.5). En effet, l'approche théorique des travaux perceptuels en *degrés-de-différence* prévoit l'identification, de la part des participants, de « paliers » de similitudes ou de différences entre langues dans une appréhension de l'espace qui renvoie aux théories des *gradata linguistiques objectifs* de Weydt & Schlieben-Lange (1981) et de Stehl (1986).

Nous avons présenté à nos informateurs la tâche suivante :

« Indiquez, dans la carte ci-dessous, **quels parlars locaux sont identiques ou différents du vôtre**, dans les trois vallées Chisone, Germanasca et Pellice.

Près de chaque localité, représentée par un point, inscrivez un numéro de 1 à 4 qui se référera aux langues locales parlées dans ces localités. Les numéros de 1 à 4 doivent indiquer :

- 1 : les dialectes (d'une ou plusieurs localités) **identiques** au vôtre ;
- 2 : les dialectes (d'une ou plusieurs localités) **légèrement différents** du vôtre ;
- 3 : les dialectes (d'une ou plusieurs localités) **différent** du vôtre ;
- 4 : les dialectes (d'une ou plusieurs localités) **totalemment différents** du vôtre, voire **incompréhensibles** ou **inconnus** pour vous. ».

Les images A1 et A2, situées an *Annexes* § VI.2.3.2 : § A, montrent les supports cartographiques utilisés pour l'exercice, où les *vallées vaudoises* et les localités apparaissent stylisées, ainsi que la manière dont les participants ont rempli les croquis. Dans ce cas précis, les supports cartographiques n'ont pas généré des difficultés d'appréhension de l'espace et de projection géographiques. Nous rappelons que, dans ce travail, les langues locales *perçues* sont identifiées par le nom des localités (Communes) où elles sont employées.

Après avoir récoltés les cartes mentales dessinées par les locuteurs, nous avons procédé à un traitement quantitatif des dessins : nous avons effectué la somme des indices de similitudes et de différences inscrits par les informateurs, pour et dans chaque variété locale de l'aire, afin de présenter une carte perceptuelle. Cette carte représente des *indices de distance linguistique perçue*.

Le tableau VI.2.3.2.1 qui suit, montre les sommes des *indices de distance* obtenues par localité examinée.

Sigles	Localités	Indices de distance
SSEC	San Secondo di Pinerolo	44
PRA	Prarostino	47
VIL	Villar Perosa	50
SGC	San Germano Chisone	52
PINAS	Pinasca	52
PERARG	Perosa Argentina	52

Sigles	Localités	Indices de distance
POR	Porte	53
AIR	Airali	54
PIN	Pinerolo	55
LUS	Luserna San Giovanni	58
BIB	Bibiana	59
ANGR	Angrogna	59
TORR	Torre Pellice	61
ROR	Rorà	62
PRM	Pramollo	63
POM	Pomaretto	69
VILPE	Villar Pellice	69
BOB	Bobbio Pellice	69
PERRE	Perrero	71
SALZ	Salza di PIN	73
MAS	Massello	73
GHI	Ghigo di Prali	74
ROU	Roure	74
PRL	Prali	75
USS	Usseaux	84
PRG	Pragelato-Ruà	91
SES	Sestriere	92
	Indice min.	44
	Indice max.	92
	Ecartype	12,76
	Moy.	64,25
	Médiane	62
	1er quartile	53
	2ème quartile	73

Tableau VI.2.3.2.1 – *Indices perceptuels de distance linguistique perçue par localité, dans les vallées Cbisona, Germanasca et Pellice.*

Ultérieurement, comme le montre la partie basse du tableau, nous avons calculé différentes valeurs (médiane, 1^{er} et 2^e quartiles) qui nous ont permis d'effectuer quatre regroupements quantitatifs. Ces regroupements nous ont servi à proposer une représentation cartographique choroplèthe : à chaque groupe numérique on attribue une couleur. La carte B située en *Annexes* § VI.2.3.2, illustre l'attribution, aux points linguistiques, de quatre couleurs différentes en fonction des regroupements : le résultat permet de visualiser des points linguistiques colorés qui forment des *aires perceptuelles*. Ces *aires subjectives* sont des zones de similarité linguistique subjective. Aux marges de chaque *aire perceptuelle* nous avons dessiné des *frontières (isoglosses) subjectives* représentées par des traits blancs : ces limites, juxtaposés aux points

linguistiques, sont dirigés vers les points n'appartenant pas aux mêmes aires. L'attribution des couleurs en fonction des quartiles perceptuels est illustrée dans la légende qui suit la carte B. Nous insistons sur le fait que les *aires*, tout comme les *frontières subjectives*, ne sont pas géoréférencées : il s'agit d'une représentation de l'espace linguistique perçu où les frontières séparent les localités qui n'appartiennent pas géographiquement à la même *aire perceptuelle*.

Toujours sur la carte B un point linguistique est entouré par un cercle rouge : il s'agit de San Secondo di Pinerolo, dont le parler local a récolté le plus faible indice de distance linguistique perçue. Ce constat n'est pas surprenant dans la mesure où les projections de *distance linguistique perceptuelle* octroyées par les participants sont proportionnelles aux distances géographiques entre les points linguistiques : plus un point linguistique est éloigné de celui d'un informateur, plus la langue locale sera perçue comme différente par ce dernier. Les quatre *aires perceptuelles* représentées rassemblent, respectivement, trois groupes de variétés : *i*) les parlers du bas et moyen Chisone, puis de Porte et San Secondo (versant sud-oriental du Germanasca), jusqu'à Perosa Argentina ; *ii*) les variétés du bas et moyen Val Pellice avec ceux de la plaine, depuis Torre Pellice jusqu'à Rorà et PIN ; *iii*) les parlers du haut Pellice (Bobbio Pellice et Villar Pellice), ceux du moyen Val Germanasca (de Pomaretto à Salza di Pinerolo) avec Pramollo (versant sud-oriental Germanasca)⁵⁴ ; *iv*) les langues locales du haut Val Chisone (de Roure à Sestrières) et du haut Val Germanasca (Ghigo et Prali). Une *aire perceptuelle* unique englobe les variétés locales de VIL, de SGC et de PRA, séparée de celle de PIN ; une *isoglosse perceptuelle* sépare la variété urbaine de la plaine de celles du bas Val Chisone⁵⁵. En revanche, contrairement à ce que nous avons constaté sur le terrain par le biais de l'examen des données phonétiques et lexicales (*cf.* cartes géolinguistiques § III.5-III.6), le traitement cartographique des indices de distance ne fait pas apparaître d'*isoglosse perceptuelle* entre les trois variétés de VIL, PRA et SGC.

Les parlers situés dans les parties hautes des *vallées vaudoises* sont pressentis comme les plus différents et éloignés structurellement et géographiquement, par rapport aux langues locales de nos participants.

Dans l'image qui suit (figure VI.2.3.2.2) nous remarquons la répartition des indices (1 à 4) de similitudes/différences que les locuteurs ont affecté à chaque variété locale de l'aire : les langues locales sont identifiées par des sigles qui représentent les localités des *vallées vaudoises*. Par exemple, pour la variété locale de Airalì (AIR) : sur 24, 7 informateurs lui ont octroyé l'indice

⁵⁴ C'est le versant nord-ouest du Chisone, qui donne sur le versant méridional du bas Val Germanasca.

⁵⁵ Les quatre points linguistiques, qui correspondent globalement aux Communes où nous avons effectuées nos enquêtes, sont identifiés avec un petit point noir.

« 1 », 4 informateurs lui ont attribué l'indice « 2 », 12 personnes l'indice « 3 » et 1 participant l'indice « 4 ».

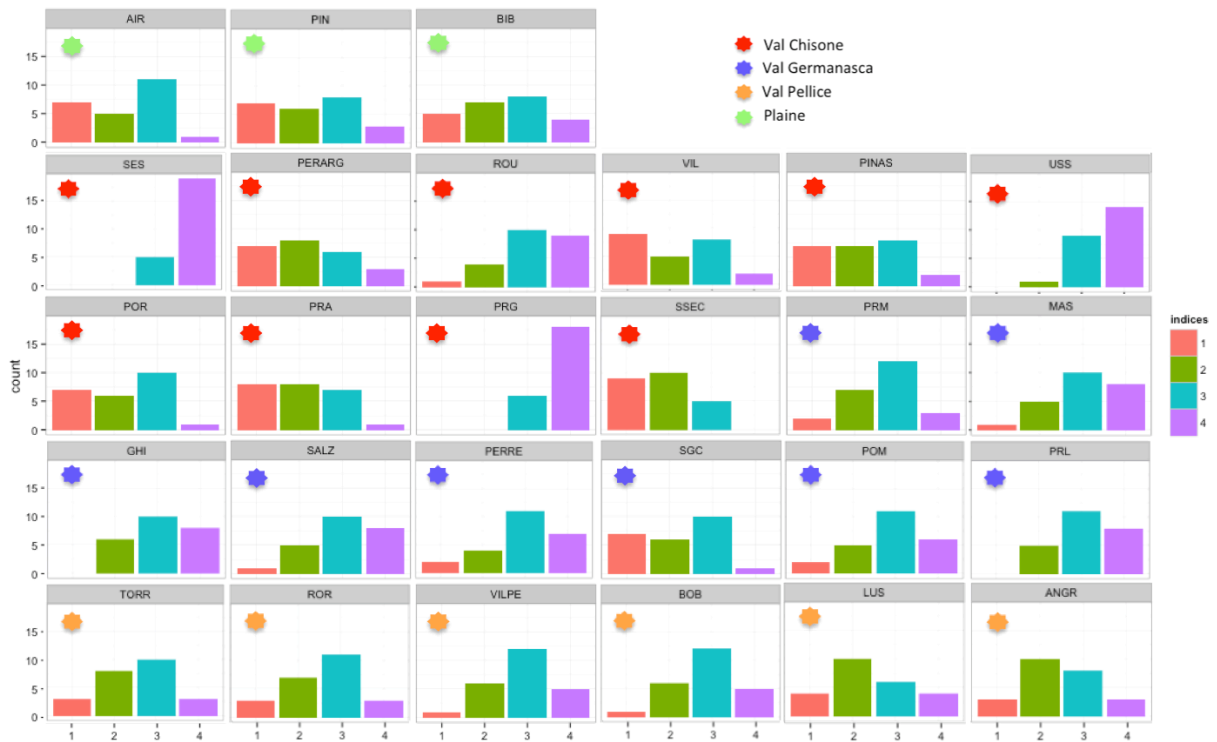


Figure VI.2.3.2.2 – *Distribution des degrés perceptuels de distance linguistique entre langues locales. Les variétés locales sont identifiées avec les codes des localités où elles sont utilisées.*

La même image permet de relever que certaines langues locales n'ont jamais été perçues et étiquetées, par nos participants, comme étant « 1 : identiques », ou « 4 : totalement différentes » par rapport aux leurs. Ainsi les variétés de Pragelato, de Usseaux et de Sestrières (Val Chisone), celles de Prali et de Ghigo di Prali (Val Germanasca) n'ont jamais obtenu le degré « 1 » de similitude. Le parler de San Secondo (Val Chisone), quant à lui, n'a jamais obtenu le degré « 4 » de différence. On remarque aussi le rapport direct qui lie la perception des distances linguistiques aux distances géographiques entre parlers locaux.

Un autre aspect important lié à ce type de travail concerne le classement des commentaires qui accompagnent les étiquetages perceptuels et qui permettent de mettre en relief les catégories perceptuelles des informateurs dans les processus d'identification et de catégorisation linguistiques : comment nos locuteurs comparent les langues locales entre elles ? Comment arrivent-ils à déterminer qu'elles sont identiques, similaires, voire différentes entre elles ?

Le premier paramètre de classement sur lequel repose toute la comparaison des variétés locales pour un locuteur est la compétence ou la connaissance linguistique, entendue comme *savoir expérience*⁵⁶ (Schlieben-Lange, 1982a, 1982b) : si l'informateur ne connaît pas une variété donnée ou ne la comprend pas, il la classe immédiatement en marge de l'espace linguistique de référence. Dans cette configuration et dans le cadre de notre exercice, les participants ont toujours étiquetés au degré « 4 » les parlers locaux déclarés comme inconnus ou non compris.

Viennent, ensuite, toutes les langues locales que l'informateur est capable de discerner et pour lesquelles il développe un certain nombre de compétences de catégorisation perceptuelle implicites : il les classe et les identifie en fonction de différents critères linguistiques qu'il juge pertinents par rapport à son propre parler de référence. Il peut arriver que le *savoir idéologie* (stéréotypes) et le *savoir expérience* d'un locuteur se fondent entre eux : ces doubles compétences permettent à une personne d'identifier des langues qu'elle ne connaît pas personnellement, mais dont les « oui-dire » (stéréotypes) sont acquis, véhiculés et transmis dans sa propre communauté. La *savoir idéologie* facilite l'identification d'une langue et les *a priori* sur cette dernière sans qu'on la connaisse directement : dans le cas de notre tâche (q. n°27), les variétés stéréotypées ont été étiquetées à tous les degrés allant de « 1 » à « 3 ».

Les remarques sur la *perception de la variation diatopique* de la part de ceux qui ont participé à l'élaboration des cartes mentales montrent la priorité des traits lexicaux dans la détermination d'une différence entre parlers. Aux caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques, qui apparaissent plus tard, nos informateurs ont évoqué aussi des différences prosodiques entre variétés lorsqu'ils soulignent une méconnaissance linguistique partielle ou totale envers une langue locale donnée (Gally, 2015b : 37).

Les préférences des traits linguistiques distinctifs entre les variétés de l'aire oscillent surtout en fonction de l'âge de nos participants : alors que les jeunes de 18-30 ans identifient presque exclusivement des distinctions lexicales entre les parlers de la zone de référence, les personnes âgées de plus de 40 ans sont plus attentives aux particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques et prosodiques des langues locales. Nous choisissons de reporter les commentaires de nos informateurs, à ce sujet, pour illustrer la manière dont ils discernent les spécificités structurelles linguistiques des langues locales de l'aire. Nous regroupons leurs propos par traits linguistiques identifiées (Gally, 2015b : 37-39) :

⁵⁶ Ce que Schlieben-Lange (1982a, 1982b) nomme « *savoir expérience* ».

a. Perception des distinctions lexicales entre variétés

TP81PRAm : « [a Prys'tiŋ a'je la 'tʃussa] invece a Pramollo dicono la ['clyssa] + + + [pøi a'je lu pu'lik e: lu 'pɛntʃe 'əd pra'mɔl] + + + [əl prysti'nɛŋk di'ria pi'pi e'pɛntu] ».

« [à Prarostino il y a la poule] alors qu'à Pramollo ils disent la [poule] +++ [puis il y a le poil ((du corps)) et le peigne de Pramollo] +++ [le prüstinenc ((parler de Prarostino)) dirait poil ((du corps)) et peigne] ».

LF40SGCm : « noi usiamo ['tʃabbra] qui a San Germano ma a Pramollo e sù in val Germanasca dicono ['tʃabbro] +++ mentre giù verso la media Val Chisone e anche a PIN dicono ['krava] ».

« nous utilisons ((le mot)) [chèvre] ici a San Germano mais à Pramollo et en haut dans le Val Germanasca ils disent [chèvre] alors qu'en bas vers le moyen Val Chisone e anche a PIN ils disent [chèvre] ».

GR61PRAf : « ad esempio +++ non è assolutamente per essere scurrile ma è una cosa che mi ha colpita ++ te la racconto così ++ un giorno sono andata con un mio amico a fare ricerche e non so per quale motivo aveva lasciato la giacca e ce l'aveva addosso ++ e lui è di Pramollo + e io gli ho detto “ ['gaute la 'bærɲa] ! ” e lui si è guardato intorno timidamente e mi ha detto “Ma scusa, perché? Smettila!” (rires) ed io “Ma scusa, togliti la giacca! Cosa ho detto?” +++ (rires) e pensa un po' noi a Prarostino usiamo il termine ['bærɲa] molto comunemente ++ perché significa “cappotto, giacca” +++(rires) mentre per loro ((à Pramollo)) la ['bærɲa] è l'organo sessuale femminile ! +++ (rires) non c'entra niente ! (rires) ».

« par exemple +++ ce n'est absolument pas pour être vulgaire mais c'est une chose qui m'a marquée++ je te la raconte comme ça ++ un jour je suis allée avec un ami faire des recherches ((dans un endroit)) et je ne sais pour quelle raison il avait gardé la veste et il l'avait sur lui ++ et il est de Pramollo ++ et moi je lui ai dit “ [enleve la ((ta)) veste] ! ” et il a regardé autour de lui timidement et il m'a dit « Mais excuse-moi, pourquoi ? Arrête ! ” (rires) et moi “Mais écoute enlève la ((ta)) veste ! Qu'est-ce que j'ai dit ? ” +++ (rires) et ((pense un peu)) imagine un peu nous à Prarostino nous utilisons le terme [veste] très communément ++ parce que ça signifie “manteau, veste”+++ (rires) alors que pour eux ((à Pramollo)) la [veste] c'est l'organe sexuel féminin ! +++ (rires) ça n'a rien à voir ! (rires) ».

b. Perception des différences phonétiques entre parlers

VP75SGCf (1) : « il nostro patois è francesizzante e le vocali nel cuneese o nel pinerolese o torinese sono molto più larghe, ad esempio le [ɛ] ».

« notre patois est françaisé et les voyelles dans les parlers de ((la région)) Cuneo ou de ((la région)) PIN ou de ((la région)) Turin sont beaucoup plus larges, par exemple les [ɛ] ».

S (1) : « in che senso ++ spiegami un po ».

« c'est-à-dire ++ explique-moi un peu ».

VP75SGCf (2) : « e:: al posto delle loro [ɛ] belle larghe noi usiamo le [ɛ] più chuse ».

« e.: à la place de leurs [ɛ] très larges nous utilisons les [ɛ]⁵⁷ plus fermées ».

GR61PRAf : « da noi vedi c'è questa [æ] che è molto aperta a metà tra una [a] ed una [ɛ] aperta +++ come in [væ:l], [ra'bx:l] +++ la senti? +++ questa [æ] è proprio nostra ».

« chez nous tu vois il y a cette ((voyelle)) [æ] qui est très ouverte à mi-chemin entre une ((voyelle)) [a] et une ((voyelle)) [ɛ] ouverte +++ comme dans [veau], [charriot pour le bois] +++ tu l'entends ? +++ cette [æ] est vraiment la notre ».

PF85VILm : « il piemontese è pronunciato in modo molto più aperto del patois ».
« le piémontais est prononcé de manière beaucoup plus ouverte que le patois ».

c. Perception des distinctions phonétiques et morphologiques entre variétés

TP81PRAm : « [əl prysti'neŋk di'ria ty tseu n'da pur'ta: əl 'krave⁵⁸ a ma'ja] ?
+ + + [əl pa'twa 'əd pra'məl di'ria ty se'na pur'te: la 'tʃabbro a ma'ʎa] ? »⁵⁹.

« [le prustinenc dirait « tu es allé porter les chèvres à manger ((ici, le sens de « porter... à manger » est de « faire pâturer... »))] ? + + + [le patois de Pramollo dirait « tu es allé porter les chèvres à manger » ((ici, le sens de « porter ... à manger » est de « faire pâturer ... »))] ? ».

d. Perception des différences morphologiques, adverbiale et verbale (flexion), entre parlars

SC56PRAf : « io trovo che quelli che parlano piemontese pronunciano le [e] e le [o] in modo molto più aperto ++ le parole sono più lunghe tipo [an'duma] e [suŋ aŋdajt] +++ noi diciamo [vaŋ] e [suŋ a'ŋa] capisci ? +++ loro allungano le parole +++ in piemontese è più lungo dire le cose ».

« moi je trouve que ceux qui parlent piémontais prononcent les ((voyelles)) [e] et les ((voyelles)) [o] d'une façon beaucoup plus ouverte ++ les mots sont plus longs comme [nous allons] et [ils sont allés] +++ nous disons ((en parler local)) [nous allons] et [ils sont allés] tu comprends ? +++ ils rallongent les mots +++ en piémontais c'est plus long de dire les choses ».

ES55PINf : « noi qui usiamo tutti il [pa] se tu vai fuori dal pinerolese verso Torino ad esempio là usano il [neŋ] +++ ».

⁵⁷ Ici l'informatrice voulait prononcer un [e] : dans les faits (analyse acoustique) elle a bien prononcé un [ɛ]. Nous renvoyons au Chapitre III § III.3.2.1 et rappelons que le système vocalique simple du *sangermanenc* présente bien quatre unités phonologiques distinctes [e], [ɛ], [e:], [ɛ:].

⁵⁸ Le pluriel de [la 'krava] « la chèvre » est [əl 'krave] « les chèvres », dans le (dia)système de PRA.

⁵⁹ L'informateur fait un parallèle entre le substantif pl. [əl 'krave] « chèvres » et le substantif s. occitan [tʃabbro] : ce déséquilibre dans l'exemple n'est pas à imputer à un manque de compétence linguistique dans le parler local de Pramollo, mais plutôt à l'âge (exemple de variation diastatique) et à sa difficulté d'élocution dans cette circonstance : en effet, il doit livrer un exemple qui contient toutes les caractéristiques qu'ils veut évoquer, à l'enquêteur et en peu de temps (exemple de variation diaphasique). Dans d'autres circonstances l'informateur est capable de faire une distinction entre la forme occitane au sing. et au pl..

« nous ici nous utilisons tous le [pas] si tu sors du pinérolais vers Turin par exemple là-bas ils utilisent le [pas] ((deux adverbes de négations différents)) ».

NS79SGCf : « in piemontese dicono [nuj an'duma a 'fɛ əl 'fɛŋ] in patois invece [nu 'van 'fa: lu 'fɛŋ⁶⁰] ! ».

« en piémontais ils disent [nous allons faire le foin] en patois en revanche ((on dit)) [nous allons faire le foin] ! ».

AF48VILf : « non so se conosci gente che parla il dialetto di Bibiana ++ quando ero andata a lavorare là in un agriturismo loro hanno tutte le finali con la 'esse' ++ tipo + [pjɛ'tes: e: by'tes: e: man'dʒɛs:] (rires) ++++++ noi invece diciamo [pi'jɛ e: by'te e: man'dʒɛ] (rires) senza la 'esse' ».

« je ne sais pas si tu connais des personnes qui parle le dialecte de Bibiana ++ quand j'étais allée travailler là-bas dans une ferme aménagée ((en gîte touristique)) ils ont toutes les finales ((de mots)) avec un 's' ++ comme ++ [tu prends ((ind. prés. 2 pers. sing.)) et tu mets ((ind. prés. 2 pers. sing.)) et tu manges ((ind. prés. 2 pers. sing.))] (rires) ++++++ nous au contraire nous disons [tu prends ((ind. prés. 2 pers. sing.)) et tu mets ((ind. prés. 2 pers. sing.)) et tu manges ((ind. prés. 2 pers. sing.))] (rires) sans le 's' ».

DB77SGCm : « qui a San Germano al femminile dei nomi si mette la [a] sù in Val Germanasca usano la [o] ».

« ici à San Germano au féminin ((singulier)) des noms on met la ((voyelle)) [a] en haut dans le Val Germanasca ils utilisent la ((voyelle)) [o] ».

e. Perception des différences syntaxiques, liées à la forme interrogative, entre variétés

EN82PRAf : « noi diciamo in patois ['as: 'ty 'pa:] ? [ve'nes 'ty 'pa:] ?⁶¹ ++ con questa forma + che nel piemontese non c'è +++ credo ++++ ».

« ici nous disons en patois [n'as-tu pas] ? [ne viens-tu pas] ? ++ avec cette forme + qui en piémontais n'existe pas +++ je crois +++ ».

f. Perception des distinctions prosodiques, intonatives ou rythmiques entre parlars

MB24PINm : « se devo essere sincero c'è un patois dell'alta val Chisone che non capisco ++ quello di Pragelato per la cadenza delle parole + parlano troppo velocemente per me è incomprensibile +++ totalmente incomprensibile ++++ »

⁶⁰ Ici la réalisation acoustique de [fɛŋ] présente une voy. antérieure mi-ouverte : dans le (dia) système de SGC la réalisation devrait être fermée, [fɛŋ]. Hélas, dans nos données de terrain, plus aucun informateur ne prononce ce mot avec la voy. antérieure mi-fermée. Il se peut que le (dia) système de SGC ait subi une influence du piémontais, qui affecte les aboutissants de Ě tonique latine : cela expliquerait l'utilisation de [fɛŋ], puisque en piémontais Ě tonique latine > [ɛ] en syllabe fermée, [e] en syllabe ouverte (cf. Chapitre III).

⁶¹ Il s'agit de formes interrogatives archaïques encore utilisées de nos jours dans la priüstinenc. Ces formes interrogatives inversées ['as: 'ty] sont encore utilisées aujourd'hui, par des femmes de plus de 80 ans, dans toute la commune aussi bien au centre-ville (San Bartolomeo) que dans les hameaux : d'après les témoignages linguistiques que nous avons recueillis ces formes étaient utilisées dans les années 1960-1970, à PRA. Les formes actuelles équivoques sont [ta 'pa:] ? « n'as-tu pas ? » et [əd 'venə 'pa:] ? « ne viens-tu pas ? ».

eppure gli altri della Val Germanasca li capisco più o meno + ma non so perché ++ è abbastanza frustrante ».

« *si je dois être sincère il y a un patois du haut Val Chisone que je ne comprends pas ++ celui de Pragelato pour la cadence des mots + ils parlent très rapidement pour moi c'est incompréhensible +++ totalement incompréhensible ++++ pourtant les autres ((patois)) du Val Germanasca je les comprends plus ou moins + mais je ne sais pas pourquoi ++ c'est assez frustrant ».*

DF54PRAm (1) : « il patois è molto più staccato ++++ le parole sono corte + 'ta-ta-ta-ta' è tutto più accorciato ++ come se tu camminassi come un soldatino +++ il piemontese è più lungo (rires) »

« *le patois est beaucoup plus séparé/haché ++++ les mots sont courts + 'ta-ta-ta-ta' c'est tout plus raccourci ++ comme si tu marchais comme un petit soldat +++ le piémontais est plus long (rires) »*

S (1) : « intendi il ritmo? stai parlando del ritmo ? »

« *tu entends ((par là)) le rythme ? tu es en train de parler du rythme ? »*

DF54PRAm (2) : « brava ! + non mi veniva il termine giusto ! ++ il ritmo è totalmente diverso +++ trovo che il piemontese è più lungo più lento del nostro patois ».

« *bravo ! + je n'arrivais pas à trouver le terme exact ! ++ le rythme est totalement différent +++ je trouve que le piémontais est plus long plus lent de notre patois ».*

Les exemples fournis clarifient la manière dont nos informateurs perçoivent l'ensemble des traits linguistiques pris en considération par les linguistes, en général : aux capacités classificatoires précises de certains participants — parfois riches d'exemples — s'opposent des déclarations totalement floues au sujet de la reconnaissance et de la distinction entre les variétés nommées. Ces témoignages illustrent le savoir, l'expérience et les compétences linguistiques, acquises au niveau communautaire, et développés différemment par chaque locuteur.

VI.2.3.3 « Où parle-t-on *occitan* au Piémont ? »

Cet exercice de carte mentale, qui correspond à la q. n°70 du questionnaire (*Annexes § V.3*), nous a permis de vérifier si la taxonomie scientifique des langues correspond à la taxonomie populaire. Le support cartographique utilisé pour cette tâche est le même que celui du premier travail de cartographie *perceptuelle* (§ VI.2.3.1) : il représente les frontières administratives de la région, les bassins hydrographiques, ainsi que les réseaux routiers. La tâche est caractérisée par la question suivante : « *Sauriez-vous m'indiquer (avec une ligne ou un cercle) sur cette carte, dans quelles zones parle-t-on occitan ? Sentez-vous libre de dessiner sur la carte et de faire des commentaires.* »

Ce travail a permis de nous questionner sur l'éventuelle coïncidence entre les taxonomies des linguistes et des non-linguistes, ainsi que sur l'application de la part de ces derniers de ces mêmes classifications.

Dans un premier temps, la collecte des résultats à la q. n° 70 montre que rares sont les participants qui connaissent et emploient l'étiquette « *occitan* » pour désigner une partie des parlers

gallo-romans de la région du Piémont. Aucun des informateurs intervenus dans nos enquêtes n'a utilisé spontanément le terme « *occitan* ».

Nous avons sélectionné les croquis des informateurs pour les répartir en trois groupes numérotés de 1 à 3 :

1. **le groupe 1** est défini par 4 participants qui n'ont jamais entendu parler du terme « *occitan* » (3 hommes et 1 femme qui viennent des localités de PRA, SGC et VIL) et n'ont, par conséquent, pas représenté d'aire perceptuelle sur leurs croquis ;
2. **le groupe 2** est constitué par les esquisses de 13 informateurs — 4 informateurs de PIN, 4 informateurs de PRA, 2 de SGC et 3 de VIL — qui ont déjà entendu ce terme, à plusieurs reprises, et semblent en connaître le sens ; ils localisent géographiquement et sans hésitation les parlars concernés sur la carte, dans des aires que nous appelons « *déterminées* » ;
3. **le groupe 3**, est composé des schémas cartographiques de 7 participants qui ont déjà entendu ce terme mais ne savent pas ce qu'il désigne : ils identifient sur leurs croquis des aires que nous nommons « *approximatives* ».

Seuls les croquis des participants aux groupes 2 et 3 ont été analysés et nous ont permis d'obtenir les cartes *perceptuelles*, situées en *Annexes* § VI.2.3.3 : A-D.

Les tableaux qui suivent (VI.2.3.3.1.A-C) illustrent les proportions d'âge, de localité d'origine, de genre et de niveaux d'études (NE) en fonction des regroupements 1, 2 et 3 mentionnées.

Question 70				
Localité/âge	gr 1	gr 3	gr 2	Total général
▣ PIN		4	2	6
a		1	1	2
b		2	1	3
c		1		1
▣ PRA	1	4	1	6
a		1		1
b	1	1	1	3
c		2		2
▣ SGC	1	2	3	6
a	1			1
b			2	2
c		2	1	3
▣ VIL	2	3	1	6
a	1	1		2
b	1	1		2
c		1	1	2
A. Total général	4	13	7	24

Réponse question 70			
	f	m	Total général
gr 1	1	3	4
gr 3	9	4	13
gr 2	2	5	7
B. Total général	12	12	24

Nombre de NE	NE					
Carte 70	bac	bac+	bacp	cm2	col	Total général
gr 1	1	2	1			4
gr 2		2	2	1	2	7
gr 3	2	5	2	4		13
Total général	3	7	6	5	3	24

Tableaux VI.2.3.3.1 – Groupes en fonction de la localité et de l'âge (A), du genre (B) et du NE (C) des participants : carte perceptuelle n°70.

Le groupe 1, n'ayant jamais entendu parler du terme « occitan », rassemble en majorité des hommes (3, pour 1 femme) et essentiellement des locuteurs appartenant aux tranches d'âge 'a' (18-30 ans) et 'b' (40-60 ans) (b) (VI.2.3.3.1.A). Le groupe 2 est également représenté surtout par des hommes (VI.2.3.3.1.B). Les études universitaires (« bac+ ») caractérisent les informateurs appartenant au groupe 3 qui affirment avoir déjà entendu le terme, mais ont une idée approximative sur la question.

La carte perceptuelle A (*Annexes* § VI.2.3.3) permet de visualiser tous les croquis des informateurs des groupes 2 et 3, par un géoréférencement sous QGIS. D'une part, les dessins des participants du groupe 2 (*aires déterminées*) sont localisés dans la zone montagneuse occidentale du Piémont, qui intéresse la Province de Cuneo, depuis le Val Po jusqu'aux Val Stura di Demonte. D'autre part, les esquisses des informateurs du groupe 3 (*aires approximatives*) s'étendent du Val Chisone jusqu'à Val Stura di Demonte. Sans surprise, nous constatons que les *aires approximatives* sont plus étendues que les *aires déterminées*. Les *aires perceptuelles communes* à tous les informateurs du groupe 2 (54,16% des participants) et 3 (29,16% des participants), sont respectivement représentées sur les cartes B et C qui suivent (*Annexes* § VI.2.3.3) : elles sont, aussi, superposées dans la carte finale D (*Annexes* § VI.2.3.3).

Les commentaires recueillis, à cet effet, justifient les raisons qui ont poussé les locuteurs du groupe 3 à produire les esquisses, classées comme « *approximatives* ».

GR29VILf (1) : « o:: addirittura l'occitano ? bo:: ++ ma in che senso ? ++ l'occitano inteso come patois ? ++++ aspetta perché l'occitano ed il patois sono due cose diverse credo ! +++ »

« o:: carrément l'occitan ? bo:: ++ mais dans quel sens ? ++ l'occitan qui serait comme le patois ? ++++ attends parce que l'occitan et le patois sont deux choses différentes je crois ! +++ »

S (1) : « non lo so dimmi tu cosa ne pensi ! secondo te l'occitano dove si parla qui in Piemonte ? »

« je ne sais pas dis-moi toi ce que tu en penses ! selon toi l'occitan où est-il parlé ici au Piémont ? »

GR29VILf (2) : « sto pensando che non credo assolutamente che si parli qui nelle valli ((Chisone, Germanasca, Pellice)) +++ io penso che l'occitano ma non sono sicura si parla solo nel cuneese +++ sì giù ++ ma in basso troppo no ! ++ [suma

'li] dai faccio una linea qui ((elle dessine un trait sur la carte)) ma non sono convinta ++ non son sicura di quello che faccio ! »

« *je suis en train de penser que je ne crois absolument pas qu'on le parle ici dans les vallées ((Chisone, Germanasca, Pellice)) +++ je pense que l'occitan mais je ne suis pas sûre est parlé uniquement dans la région ((Province)) de Cuneo +++ oui en bas ++ mais pas trop en bas non ! [nous sommes là] allez je fais une ligne ici ((elle dessine un trait sur la carte)) mais je ne suis ni convaincue ma non sono convinta ++ je ne suis pas sûre de ce que je fais ! »*

S (2) : « hai già sentito il termine 'occitano' oppure no ? »

« *tu as déjà entendu le terme 'occitan' ou non ? »*

GR29VILf (3) : « sì ma non mi è ben chiaro dove lo parlano +++ non saprei dirti +++ ho disegnato giusto così ad istinto +++ ne ho vagamente sentito parlare per le valli Varaita, Magna e giù di lì (rires) »

« *oui mais cela ne m'est pas claire où ils le parlent +++ je ne saurais pas te dire +++ j'ai dessiné juste comme ça par instinct +++ j'en ai vaguement entendu parler pour les vallées Varaita, Magna et plus bas (rires) ».*

CU86VILf : « o:: per carità ! non saprei dirti esattamente dove si parla occitano +++ ma vagamente io penso che si parla qui in alta val Chisone +++perchè c'è quel signore là che mantiene l'occitano [kul 'li ka la 'fajt kul 'liber a'des am̃ re'kordu 'pa] ++++ poi nella val Germanasca e Pellice penso di no ma non sono sicura ! +++ ci sono forse delle valli sù di lì a Cuneo o in Val d'Aosta +++ ma non so ! ++ guarda ((elle trace une ligne sur la carte)) facciamo una linea qui e basta ! »

« *o:: par pitié ((litt. charité)) ! je ne saurais pas te dire exactement où on parle occitan +++ mais vaguement je pense qu'on le parle ici dans le haut Val Chisone +++ parce que il y a ce monsieur-là qui maintient l'occitan [celui qui a fait ce livre maintenant je ne me souviens pas] ++++ puis en Val Germanasca et Pellice je ne pense pas mais je ne suis pas sûre ! +++ il y a peut-être des vallées par là-haut à Cuneo ou en Vallée d'Aoste +++ mais je ne sais pas ! ++ regarde ((elle trace une ligne sur la carte)) faisons une ligne ici et ça suffit ! »*

LF40SGCm : « non lo so assolutamente ! ++ ba:: ++++++ sa:: traccio una linea qui ((il dessine sur la carte)) ma non so né cosa indica né dove si parla »

« *je ne sais absolument pas ! ++ ba:: ++++++ sa:: ((allez)) je trace une ligne ici ((il dessine sur la carte)) mais je ne sais pas ni ce que cela indique ni où on le parle ».*

Les participants du groupe 3 remplissent les cartes mentales en ayant donc des idées « *approximatives* » sur ce que le terme « *occitan* » signifie et sur l'aire géographique où les parlars *occitans* se trouvent, au Piémont. Ils ne savent pas non plus si les langues locales des *vallées vaudoises* sont concernées ou pas par cette taxonomie.

Les commentaires que nous avons reportés ci-dessous illustrent les raisons qui ont poussé les locuteurs du groupe 2 à produire leurs esquisses, classées sous l'étiquette « *déterminées* ».

AR61PINf (1) : « dunque le parlate occitane si trovano nell'alto cuneese in Val Varaita e Vermenagna ma anche Maira +++ a San Peyre +++ non so se conosci i balli occitani e le canzoni +++ c'è un gruppo della Val Varaita che fa canzoni occitane con la ghironda +++ sono famosissimi li conosci ? ((elle parle du groupe Lou Dalfin)) »

« alors les parlers occitans se trouvent dans la haute région ((montagneuse)) de Cuneo dans la Val Varaita e Vermenagna mais aussi Maira +++ à San Peyre +++ je ne sais pas si tu connais les danses occitanes et les chansons +++ il y a un groupe en Val Varaita qui fait des chansons occitanes avec la veille à roue +++ ils sont très connus tu les connais ? ((elle parle du groupe Lou Dalfin)) »

S (1) : « sì sì (rires) li hai già sentiti cantare ? »

« oui oui (rires) tu les as déjà entendu chanter ? »

AR61PINf (2) : « sì ! (rires) +++ allora io disegno qui ((elle fait un cercle qui englobe les vallées citées à l'ouest de Cuneo)) ++ a posto »

« oui ! (rires) +++ alors je dessine ici ((elle fait un cercle qui englobe les vallées citées à l'ouest de Cuneo)) ++ c'est bon »

S (2) : « quindi sai a cosa si riferisce l'occitano ++ e dove si parla +++ »

« donc tu sais à quoi se réfère l'occitan ++ et où on le parle +++ »

AR61PINf (3) : « si sente parlare molto spesso di occitano soprattutto in queste valli e nel cuneese ++ l'occitano è parlato anche in Francia ++ qui no ((dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice)) perchè si sente solo parlare di patois +++ il patois è diverso dall'occitano non sono la stessa cosa e in val Chisone Germanasca e Pellice non si parla occitano si parla patois »

« on entend parler très souvent d'occitan surtout dans ces vallées et dans la région de Cuneo ++ l'occitan est parlé aussi en France ++ ici non ((dans les vallées Chisone, Germanasca et Pellice)) parce qu'on entend juste parler en patois +++ le patois est différent de l'occitan ce n'est pas la même chose et dans la val Chisone Germanasca e Pellice on ne parle pas occitan on parle patois »

S (3) : « e mi sapresti dire chi usa questo termine ? e perchè lo hai sentito ? »

« et tu saurais me dire qui utilise ce terme ? et pourquoi tu l'as entendu ? »

AR61PINf (3) : « ma:: secondo me è usato là ((Province de Cuneo)) per definire le lingue di quel posto ma non so dirti chi ha inventato questa parola +++ (rires) forse si usa il termine per riferirsi alla letteratura occitana francese ! +++ sto dicendo stupidaggini non lo so ! (rires) ».

« ma::s d'après moi il est utilisé là-bas ((Province de Cuneo)) pour définir les langues de cet endroit mais je ne sais pas te dire qui a inventé ce mot +++ (rires) peut-être on utilise le terme pour se référer à la littérature occitane française ! +++ je suis en train de dire des bêtises je ne le sais pas ! (rires) ».

PF85VILm (1) : « dove ? l'occitano ? +++ a Cuneo ! nelle valli intorno a Cuneo +++ ma non qui ! ((il dessine un cercle à l'ouest de Cuneo, sur la partie montagneuse)) »

« où ? l'occitan ? +++ à Cuneo ((Coni)) ! dans les vallées autour de Cuneo +++ mais pas ici ! ((il dessine un cercle à l'ouest de Cuneo, sur la partie montagneuse)) »

S (1) : « sa cosa vuol dire 'occitano' ? »

« vous savez ce que veut dire 'occitan' ? »

PF85VILm (2) : « (rires) e:: sono quelle parlate giù di là +++ ['sai 'pa] +++ è una lingua là ! »

« (rires) e:: ce sont ces parlers plus bas par là-bas +++ [je ne sais pas] +++ c'est une langue allez ! »

S (2) : « lei lo usa sto termine o no ? o lo ha già sentito ? »

« vous utilisez ce terme ou pas ? ou l'avez-vous déjà entendu ? »

PF85VILm (3) : « io ? no:: (rires) non lo uso +++ ma l'ho sentito là ! e ho visto i balli ! belli ! »

« moi ? no::n (rires) je ne l'utilise pas +++ mais je l'ai entendu là-bas ! et j'ai vu les danses ! jolies ! ».

AF48VILf : « per sentito dire in Val Chisone e Germanasca non esiste l'occitano neanche in Val Pellice ++ è parlato in Val Maira Val Varaita + Vermenagna ma non in queste valli ! ».

« par oui-dire en Val Chisone et Germanasca ça n'existe pas l'occitan pas même en Val Pellice ++ c'est parlé en Val Maira Val Varaita + Val Vermenagna mais pas dans ces vallées ! ».

VP75SGCf (1) : « allo::ra l'occitano +++ è parlato in alta Val Chisone »

« allo::rs l'occitan +++ est parlé dans le haut Val Chisone »

S (1) : « e qui ((Val Germanasca)) no ? +++ voglio dire in Val Germanasca ++ o in Val Pellice ? »

« et pas ici ((Val Germanasca)) ? +++ je veux dire dans le Val Germanasca ++ ou dans le Val Pellice ? »

VP75SGCf (2) : « a:: no no non credo ++ non ho mai sentito parlare di occitano in Val Germanasca +++ per quello che ne sò ! »

« a:: non non je ne crois pas ++ je n'ai jamais entendu parler d'occitan en Val Germanasca +++ pour ce que j'en sais ! »

S (2) : « e che cos'è l'occitano per te ? »

« et qu'est-ce que c'est l'occitan pour toi ? »

VP75SGCf (3) : « e:: +++ una lingua una cultura delle usanze ++ ci sono molti balli occitani per esempio +++ e canzoni anche ! ».

« e:: +++ une langue une culture des coutumes ++ il y a beaucoup de danses occitanes par exemples +++ et des chansons aussi ! »

S (3) : « e qui ((localité et vallon Germanasca)) non ne avete, di balli e di canzoni tradizionali ? »

« et ici ((localité et vallon Germanasca)) vous n'en avez pas, des danses et des chansons traditionnels ? »

VP75SGCf (4) : « sì sì ! ma credo che sia un po' diverso ! +++ adesso mi è venuto un dubbio ! (rires) no:: giù ((région de Cuneo indiquée)) è un po' diverso ! »

« oui oui ! mais je crois que c'est un peu différent ! +++ maintenant il me vient un doute ! (rires) no::n en bas ((région de Cuneo indiquée)) c'est un peu différent ! »

NS79SGCf (1) : « l'occitano è parlato in Val Po Maira Varaita Vermengna ma anche qui in alta Val Chisone ! +++ io non lo capisco tanto faccio fatica quando sento parlare gente dell'alta Val Chisone e non riesco tanto a leggerlo ! »

« l'occitan est parlé en Val Pô Maira Varaita Vermenagna mais aussi ici dans le haut Val Chisone ! +++ moi je ne le comprends pas beaucoup j'ai des difficulté quand j'entends parler des gens du haut Val Chisone et je n'arrive pas beaucoup à le lire ! »

S (1) : « quindi sai che cosa significa il termine 'occitano' »

« donc tu sais ce que signifie le terme 'occitan' »

NS79SGCf (2) : « ma:: più o meno va' (rires) +++ in realtà sò solo che è una lingua con una cultura e delle tradizioni un po' diverse da quelle di qui +++ a San Germano +++ ma anche diverse da tutta la Val Germanasca credo +++ ».

« ma::s plus ou moins allez (rires) +++ en réalité je sais juste que c'est une langue avec une culture et des traditions un peu différentes de celles d'ici +++ à San Germano +++ mais aussi différentes de tout le Val Germanasca je crois +++ ».

Les interventions des informateurs du groupe 2 montrent, en revanche, que les personnes connaissent le terme *occitan*, par oui-dire ou par expérience personnelle. Ils savent reconnaître une culture, des us et coutumes, ainsi qu'une langue sans en avoir une définition spécifique : aucun des informateurs n'a su identifier des traits linguistiques caractéristiques des parlers *l'occitans*. En revanche, pour ces informateurs le terme *occitan* évoque la tradition littéraire médiévale des

troubadours : aussi, ils croient que les locuteurs de ces variétés parlent aujourd'hui comme au temps des troubadours. Pour finir, nous découvrons que les langues étiquetées comme « *occitanes* » par ces mêmes informateurs, ont été massivement localisées dans la région alpine de la Province de Cuneo et dans le haut Val Chisone. Une distinction très nette entre les variétés, appelées « *patois* », des *vallées vaudaises*, et les langues locales désignées comme « *occitanes* » émerge dans les témoignages de trois locuteurs, dont deux du groupe 2 (VP75SCGf, AR61PINf) et un du groupe 3 (GR29VILf).

VI.3 Matériaux sémantiques

Les données analysées dans le paragraphe suivant se réfèrent aux q. n° 47a, 47b, 47c, 47d, 48a, 48b, 49a, 49b, 50, 64, 65 qui s'intéressent à la richesse et à la toute-puissance sémantiques, ainsi qu'à l'intraduisibilité d'une langue, qu'il s'agisse de parlers locaux ou d'*italien*.

VI.3.1 Sentiments de toute-puissance sémantique et d'intraduisibilité

Cini & Regis (2002) et Telmon (2002a) ont développé les notions de « *ricchezza semantica* » (richesse sémantique), entendue comme *intraduisibilité* (« *intraducibilità* ») des langues, et de *sentiment de omnipotence/toute-puissance sémantique* (« *sentimento dell'onnipotenza semantica* »), auxquelles nous nous sommes inspirés. Ces auteurs s'intéressent à l'opinion qu'ont les locuteurs sur la traduisibilité des langues locales vers l'*italien* : notamment, l'équipe de Turin s'est intéressée aux retentissements populaires de l'opinion, répandue depuis les années 1950, selon laquelle les parlers locaux avaient été jugés « incomplets » ou « à usage fonctionnel limité » (Telmon, 2002a : XIII) par rapport à la langue nationale. Cette vision qui oppose chez certains scientifiques, les langues aux dialectes considérés « limités », est aujourd'hui dépassée en Italie. Ainsi, en 2002, naît la volonté de l'équipe de Turin, et plus particulièrement de Telmon (2002a), d'évaluer les réminiscences de cette vieille opinion dans les considérations naïves des non-spécialistes : Telmon (2002a) parle alors du *sentiment de toute-puissance sémantique*⁶² des langues locales en rapport avec l'*italien*.

Aux q. n° 48a et 48b — *i.e.* « *Y a-t-il des mots qui, dans votre variété locale, ne peuvent pas être traduits en italien ?* » et « *Si, oui, lesquels ?* » —, nous souhaitons savoir si les participants se rendent compte de l'intraduisibilité des expressions, du lexique ou d'autres éléments des langues locales en rapport à la langue nationale. Au point 48a, 63% de nos informateurs répond « oui » : il s'agit de 16 personnes, majoritairement représentées par des femmes (11, contre 5 hommes), dont la

⁶² Nous utilisons indistinctement les termes « omnipotence » et « toute-puissance ».

moitié a entre 50-60 ans. Les notions intraduisibles qui ont été proposées désignent des objets de travail (agriculture, élevage, métiers de l'artisanat) ou de la maison, des préparations culinaires ou, encore, des expressions (parfois 'fleuries') qui, d'après les participants, ne peuvent en aucun cas être traduits en *italien régional*. Cependant, il n'est pas rare de retrouver certains de ces termes dans l'*italien régional piémontais* : on pense notamment aux noms de desserts et aux plats typiques régionaux, tels que [lu/əl ba'ɲet] (une sauce de condiment à base de persil, ail et huile d'olive), [la 'bɔɲa 'kaɥda] « litt. la sauce chaude », [ʎ ɲu'lot] « les *agnolotti* », etc.. Par ailleurs, chez nos informateurs ayant de 50 à 60 ans et plus de 70 ans, comme nous l'avons déjà spécifié, l'*italien* représente le code de socialisation secondaire, appris en milieu formel et scolaire : pour cette raison le simple fait d'évoquer une impossibilité de traduction de certaines notions implique, en contrepartie, une compétence certainement « partielle » de l'*italien régional piémontais*. Ceci s'explique par le fait que 4 participants ayant répondu « peut-être » à la q. 48a, ont un profil linguistique dialectophone exclusif ou quasi-exclusif. Afin de souligner l'acuité des réponses sur la perception de l'*intraduisibilité* des parlers locaux face à l'*italien*, nous rapportons ici quelques exemples qui nous ont été fournis par les participants :

GR61PRAf : « ma:: sì ci sono ad esempio espressioni tipiche che non si possono tradurre ++ e::: + adesso non mi vengono in mente + però ad esempio se io ti parlo della [prysti:::ka] che è un piatto tipico di qui fatto col maiale non posso tradurtelo in italiano + la parola non esiste e se io ti dico [prysti'ɲɛŋka] penso che tu non sappia di cosa parlo + o sì ? ++ in italiano non esiste questo nome »
 « *Mai::s oui il y a par exemple des expressions typiques que l'on ne peut pas traduire ++ e:::t + maintenant aucune ne me vient en tête + mais par exemple si je te parle de la [(adj. substantivé f. sing.) l'assiette de Prarostino] ((plat typique de Prarostino et des vallées vaudoises)) qui est un plat typique d'ici ((i.e. Prarostino)) fait avec le porc je ne peux pas te le traduire en italien ((i.e. le mot)) + la terme n'existe pas ((en italien)) et si je te dis [(adj. substantivé f. sing.) l'assiette de Prarostino] je pense que tu ne sais pas de quoi je parle + ou oui ? + en italien ce terme n'existe pas »*

La Prüstinenga ou la Prüstinenca.

Plat traditionnel vaudois cuisiné lors des mariages. Lorsque les jeunes époux se mariaient, la coutume voulait que les familles leur offrent du bétail (ovins, porcins ou bovins) afin qu'ils puissent s'acheter un trousseau de mariage avec la revente de la viande. Les entrailles étaient alors récupérées et utilisées pour le repas de noces : la *prüstinenca*. C'est un substantif qui dérive d'une forme adjectivale qui indique l'origine de ce plat : fait à Prarostino. Dans les vallées vaudoises aujourd'hui il y a différentes sortes de ce plat, mais sa version originale de Prarostino ne s'effectue qu'à base de rognons et de viande de porc, cuits dans du bouillon de viande avec des oignons et quelques (rares) légumes (cf. Rostaing, 2006 : 229).

DB77SGCm : « si:: + penso a [li stra'no:m] + e poi a delle espressioni tipo [tʃabra'buk] + (rires) »

« ou:: + je pense aux [surnoms] + et puis à des expression comme [chèvre-bouc] + (rires) »

Chabrabouc

L'expression [tʃabra'buk] désigne des enfants turbulents, filles ou garçons, qui ne tiennent pas en place et qui courent de partout, soit en se perchent sur des pierres, soit en s'accrochant aux arbres : le terme, utilisé à SGC, est généré par la juxtaposition de [tʃabbra] « chèvre » et de [buk] « bouc, mâle de la chèvre ».

AF48VILf : « o:: già + ci sono dei modi di dire tipo « lo sguardo [katili'nø] » che sarebbe l'occhio a mezz'asta un po' malaticcio + che non si traducono + come vuoi dirlo in italiano? + non so! ++ poi un'altra parola « [təŋtrəm'bøtte] » + « [təŋtrəm'bøtte] » lo senti? + (rires) + quando lo pronunci ti sembra proprio di inciampare + come puoi tradurlo così in italiano? + inciampare?! + se lo dico così non sembra che inciampo (rires) »

« o:: oui + il y a des expressions du genre « le regard [en berre] » qui signifie l'œil en berne un peu malade ((forme utilisée pour indiquer des yeux mi-clos de personnes malades ou souffrantes)) + qui ne se traduisent pas + comment tu veux le dire en italien? + je ne sais pas! ++ puis un autre mot « [tu trébuches ((ind. prst. 2 pers. sing.))] » + « [tu trébuches ((ind. prst. 2 pers. sing.))] » tu l'entends? + (rires) quand tu le prononces tu as vraiment l'impression de trébucher + comment tu peux le traduire ainsi en italien? + trébucher?! + si je le dis ainsi ((i.e. en italien)) on ne dirait pas que je trébuche (rires) »

CU86VILf : « si + i modi di dire +++ tipo [l'gøddu] + [ba'dola] + [a l ε 'svitʃu] + [l'kutu] (rires) »

« oui + les expressions +++ comme [bagout] ((quelqu'un ayant du charisme et une belle prestance physique)) + [un(e) bon(ne) à rien] + [il est brillant ((litt. « il est éveillé »))] + [fou/folle] (rires) »

PF85VILm : « si:: + [bu'net] + [ba'dola] + e:: [tʃapa'rat] o [yŋ dlε 'lippa] (rires) »

« oui:: + [gâteau traditionnel piémontais] + [un(e) bon(ne) à rien] + e:: [litt. un attrape-rat ((une personne bonne à rien))] ou [quelqu'un de sournois ou malbonnête] (rires) »

Bonet

Le [bu'net] est un dessert ou gâteau traditionnel piémontais. Littéralement le terme signifie « bonnet ». Il s'agit d'un « flan » amélioré, au goût d'amaretto, obtenus par cuisson au four bain-marie. Il est composé des ingrédients suivants : œufs, lait, café, chocolat en poudre, sucre, amaretti (en poudre et entiers) et liqueur d'amaretto.

Ciaparat

Expression piémontaise créée par la juxtaposition d'une forme verbale ciapa [tʃopa] « attrape ! prends ! (impér. 2 p. sing.) » et d'un substantif rat [rat] « souris ». Cette apostrophe désigne une personne bonne à rien ou, mieux, quelqu'un qui court après les souris (« attrape-souris »).

La lippa

En piémontais la *lippa* est quelque chose de fétide, malodorant, qui est produit dans la moisissure : c'est la partie liquide ou gélatineuse de la moisissure qui se forme dans les récipients d'aliments (ou dans les aliments) périmés.

La périphrase « quelqu'un qui est de la *lippa* » souligne le trait de caractère « fétide » de la personne, autrement dit le fait qu'elle soit mauvaise, sournoise ou malhonnête.

À ne pas confondre avec le toscan *lippa* qui indique un jeu de bâtons, appelé communément *cirimela* en piémontais.

TP81PRAm (1) : « ad esempio ['kuma s'tʃama 'la] ! + [o:: mi si'jur] ! ++++ [la kua'lera e:: lu matʃe'i'ruŋ] ! + e:: non si dice in italiano + per l'italiano devi fare una frase intera »

« par exemple [comment ça s'appelle bon sang] ! + [o:: mon dieu] ! ++++ [la ligne de foin e:: le tas de foin] ! + e:: ça ne se dit pas en italien + pour l'italien tu dois faire une phrase entière »

S (1) : « a :: no ? come lo diresti in italiano ? »

« a:: non ? comment le dirais-tu en italien ? »

TP81PRAm (2) : « e: non puoi + [la kua'lera] è quella che fai nei campi dopo aver tagliato il fieno + col rastrello fai una striscia + hai presente ? + ammucchi tutto in una fila lunga lunga »

« e: tu ne peux pas + [la ligne de foin] c'est ce que tu fais dans les champs après avoir coupé le foin + avec le râteau tu fais une ligne + tu vois ? + tu entasses tout sur une ligne très longue »

S (2) : « a:: sì vedo vedo + e [lu matʃe'i'ruŋ ku al'ε] ? + [na 'balle d 'fεŋ] ? »

« a:: oui je vois je vois + et [le « tas de foin » c'est quoi] ? + [une botte de foin] ? »

TP81PRAm (3) : « no no:: [al'ε əŋ 'pək əd 'fεŋ] ++ ammucchiato (rires) »

« non no::n [c'est un peu de foin] ++ entassé (rires) »

La coualera et lu maceiroun

Ces termes techniques de l'agriculture, utilisés à Prarostino, désignent deux façons de ranger le foin dans les champs.

La *coualera*, composé de *coua* « queue d'un animal », consiste en une ligne de foin rangée, créée à même le sol, de la longueur du champ : pour cela on enroule le foin avec le râteau.

Lu *macheirun* indique en revanche un tas de foin entassé à même le sol ou le champ, sans rangement particulier.

Ces exemples montrent que le *sentiment d'intraduisibilité*⁶³ des parlars locaux se construit par la capacité à produire des exemples lexicaux ou des expressions propre à chaque langue locale, dont on peut difficilement donner un équivalent dans la langue nationale : ceci semble être le dénominateur commun de tous les dialectophones participants à notre enquête, sans exclusions. Toutefois, il n'a pas été rare d'être confrontée à des réponses affirmatives à la q. n°48a, sans que le(s) participant(s) puisse(nt) faire état de faits concrets et intraduisibles de langues. Dans ce dernier cas, il faut associer le manque d'exemples à une difficulté de conceptualisation ultérieure

⁶³ La conscience *explicite* de l'intraduisibilité d'une notion/expression locale

du phénomène à un instant précis, qui est celui de l'enquête : ce qui ne nous choque pas particulièrement.

La q. n° 49a, « *Croyez-vous que dans le parler de votre localité il soit possible de tout dire ?* », pousse nos participants un peu plus loin dans la réflexion, pour aborder des considérations sur la *toute-puissance sémantique* d'une langue, telle que l'entend Telmon (2002a : XIII), c'est-à-dire la capacité de tout dire dans une variété locale quelle qu'elle soit. Dans ce cas, le paradigme développé en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle, auprès des linguistes, proposait une vision dichotomique et ethnocentrique entre langue nationale et les langues locales (Sobrero, 1993, Telmon, 2002a). Aujourd'hui, dans la *conscience* des non-spécialistes, cette considération semble être dépassée à l'égal de ce que pensent les linguistes italiens. Dans nos résultats, en effet, seuls 5 informateurs⁶⁴ sur 24 considèrent impossible de tout dire en parler local : nos données montrent que ces locuteurs résident davantage à SGC et à VIL. À titre indicatif, nous remarquons dans les Tableaux VI.3.1.1A-C, qui suivent, qu'un seul informateur, un homme (CL60VILm) de VIL, reste sceptique et est incapable de donner un avis sur la *toute-puissance sémantique* de son dialecte.

NB sur quest49		Age				
Question49		a	b	c	(vide)	Total
f			1			1
n		2	1	1		4
s		4	8	7		19
(vide)						
Total		6	10	8		24

Tableau A.

NB sur quest49		Genre			
Question 49		f	m	(vide)	Total
f			1		1
n		2	2		4
s		10	9		19
(vide)					
Total		12	12		24

Tableau B.

NB sur quest49		Localités					
Question 49		PIN	PRA	SGC	VIL	(vide)	Total
f					1		1
n				2	2		4
s		6	6	4	3		19
(vide)							
Total		6	6	6	6		24

Tableau C.

Tableaux VI.3.1.1 - Réponses à la q. 49a par âge (tableau A), par genre (tableau B) et par localité (tableau C)⁶⁵.

Les q. n°64 et n°65 permettent de sonder, à l'inverse, les limites de la *toute-puissance sémantique* des langues locales et de l'*italien* : en effet, nous demandons aux participants de

⁶⁴ Cf. Tableau A, VI.3.1.1, ci-dessous.

⁶⁵ La liste des codes correspondant aux réponses fournies aux différentes questions figure au § V.3 du Volume des *Annexes*.

s'exprimer sur les limites d'expressivité des langues de leurs répertoires pour savoir s'il est possible de parler de tout, quelle que soit la langue.

Si l'on reprend les réponses à la q. n°49a, 79 % des interviewés a clairement affirmé que dans la langue locale il est possible de tout dire. Lorsqu'on pose différemment la question « *D'après vous, la variété locale est indiquée pour s'exprimer à propos de quoi ?* » (q. n°64), seul 25% d'entre eux affirme qu'il est possible de parler de tout dans un parler local⁶⁶ (cf. Tableaux VI.3.1.2. A-E, suivants). Pour cette raison, les réponses à la q. n°64 sont intéressantes : elles permettent de mesurer les contradictions des perceptions linguistiques (et donc de la CL *explicite*) des locuteurs. Cet aspect contradictoire et paradoxal des perceptions linguistiques des non-spécialistes n'est guère surprenant puisqu'il a été déjà relevé par bon nombre de linguistes dans différentes études (Iannàccaro, 2002a, 2002b, 2002c ; Telmon, 2002a : XII). Les q. n°49a et 64, en particulier, affrontent la même thématique, mais elles sont formulées différemment aux informateurs : la première (« *est-il possible de tout dire en langue locale ?* ») a pour objet « le tout », la seconde (« *la variété locale est indiquée pour s'exprimer à propos de quoi ?* ») se concentre sur « la part du tout ». Pour cette raison les réponses obtenues sont donc distinctes. Au-delà de la nature contradictoire des données recueillies, ce qui nous intéresse ici se situe au niveau des catégories classificatoires⁶⁷ identifiées par les participants dans les réponses données. La q. n°64 fait émerger que certains champs lexicaux sont choisis par la moitié des informateurs comme étant plus appropriés aux allocutions dialectales : il s'agit des champs de l'agriculture, de l'élevage, de choses de la maison, des états émotionnels et de la vie quotidienne rurale et locale (cf. tableaux VI.3.1.2.A-B qui suivent).

NB sur quest64		Âge			Total
Question 64	a	b	c		
aac		1			1
emo				2	2
pae	3	5	4		12
t	2	3	1		6
tst	1	1	1		3
Total	6	10	8		24

A.

NB sur quest64		Genre		Total
Question 64	f	m		
aac	1			1
emo	1	1		2
pae	6	6		12
t	2	4		6
tst	2	1		3
Total	12	12		24

B.

NB sur quest64		Localités				Total
Question 64	PIN	PRA	SGC	VIL		
aac			1			1
emo	1		1			2
pae	2	4	2	4		12
t	3	2		1		6
tst			2	1		3
Total	6	6	6	6		24

C.

⁶⁶ 12,5% des participants pense qu'il est possible de parler de tout en dialecte sauf de ce qui est relatif à la technologie : par conséquent ceux-là n'ont pas été comptabilisés dans ce pourcentage.

⁶⁷ Perceptuelles.

NB sur quest64	Question 64					Total
CSP	aac	emo	pae	t	tst	
b			1			1
c			2	1	1	4
em			1			1
en	1		1			2
et			1			1
j				1		1
l				1		1
m1				1	1	2
m2			1			1
ra			2			2
ren			1		1	2
rl		1		1		2
rm1			1			1
ro		1	1	1		3
D. Total	1	2	12	6	3	24

NB sur quest	Question					Total
NE	aac	emo	pae	t	tst	
bac			1	1	1	3
bac+	1	1	2	2	1	7
bacp			3	2	1	6
cm2		1	3	1		5
col			3			3
(vide)						
E. Total	1	2	12	6	3	24

Tableaux VI.3.1.2 – Réponses à la q. 64 par âge (A), par genre (B), par localité (C), par CSP (D) et par NE (E).

Le tableau VI.3.1.2.C ci-dessus met en évidence un léger effet de l'origine géographique des participants sur les réponses collectées : parmi 50% de locuteurs (12/24) qui jugent le dialecte comme étant le plus apte à l'expression de la vie quotidienne d'une localité, 1/3 provient de PRA et 1/3 de VIL ; le tiers restant se partage équitablement entre les résidents de PIN et de SGC. Par ailleurs, dans le tableau VI.3.1.2.D, on remarque qu'il ne semble pas y avoir une grande incidence des catégories socio-professionnelles sur les réponses fournies par les participants à la question n°64 : 4/14 informateurs en activité professionnelle considèrent qu'on peut tout dire en parler local, contre 2/10 retraités. Parmi les retraités, 5 personnes sur 10 pensent que la variété locale est plus indiquée pour parler de la vie quotidienne du village : deux seuls d'entre eux estiment que l'on peut tout dire en langue locale. En revanche, en regardant le tableau VI.3.1.2.E, il semble qu'aux plus bas niveaux d'études les locuteurs confèrent des limites à la toute-puissance sémantique des dialectes en les confinant au domaine de l'agriculture, de l'élevage, de la maison et de la vie du village/hameau (cf. chiffres en rouge). Ceux qui considèrent que l'on peut tout dire en parler local (en bleu, dans le même tableau) sont en minorité : il s'agit de 6 informateurs répartis dans divers niveaux d'études (Bac, Bac professionnel, Bac+2 et plus, et niveau CM2).

Nous allons maintenant comparer les perceptions des limites de l'omnipotence sémantique des parlers locaux avec celles exprimées sur la langue officielle, afin d'observer si les catégories perceptuelles convergent ou divergent. Les réponses à la question n°65 « *D'après vous, l'italien est indiqué pour s'exprimer à propos de quoi ?* » font émerger, elles aussi, quelques tendances générales.

NB sur quest65		Localité				
Question 65	PIN	PRA	SGC	VIL	Total	
cit				5	5	
lc		1			1	
pc	1				1	
sco			1		1	
t	5	5	5	1	16	
A. Total	6	6	6	6	24	

NB sur quest65		Âge			
Question 65	a	b	c	Total	
cit	1	2	2	5	
lc			1	1	
pc	1			1	
sco			1	1	
t	4	8	4	16	
B. Total	6	10	8	24	

NB sur quest65		Genre		
Question 65	f	m	Total	
cit	3	2	5	
lc	1		1	
pc	1		1	
sco		1	1	
t	7	9	16	
C. Total	12	12	24	

Tableaux VI.3.1.3 – Réponses à la q. 65 par localités (A), âge (B) et genre (C).

Dans le tableau VI.3.1.3.A ci-dessus, nous repérons une influence de l'origine géographique sur le type de réponse des informateurs : 5 informateurs de PIN, de SGC et de PRA, contre 1 de VIL, affirment parler de tout en *italien*. Cinq locuteurs de VIL pensent que la langue officielle est adaptée à la vie de la ville et non pas à celle du milieu rural. La comparaison de ces réponses avec celles collectées à la q. n°64 pour les participants de VIL révèle que ces derniers adaptent l'usage d'une langue au contexte : le dialecte semble employé en milieu rural (vie du village et des hameaux) alors que l'*italien* est adéquat au milieu urbain (ville). En ce qui concerne les informateurs de VIL, les réponses collectées aux q. n° 65 et 64 montrent que les catégories perceptuelles identifiées dans les deux cas, convergent. Les tableaux VI.3.1.3.B et VI.3.1.3.C ci-dessus, montrent qu'il n'y a pas un effet marqué de l'âge, mais plutôt du genre, dans les réponses à la q. n°65. Les hommes considèrent qu'il est possible de tout dire en *italien*, surtout dans les milieux scolaire et urbain, plutôt qu'en fonction de l'interlocuteur. Pour les femmes, en revanche, l'utilisation de l'*italien* prévaut, en ville et dans les interactions sociales : en ville, moins l'interlocuteur est connu, plus les femmes auront tendance à utiliser l'*italien* au détriment du dialecte. Une fois de plus, les catégories perceptuelles développées à ce stade rejoignent celles relevées au § VI.2.1 du présent chapitre sur la *perception de la variation diaphasique* : les femmes et les hommes ont des habitudes et des comportements sensiblement différents quant à l'utilisations des langues qui composent leurs répertoires.

Les données récoltées aux q. n° 49a, 49b, 64 et 65 nous permettent d'aborder un autre volet du *sentiment de la toute-puissance sémantique* qui se concentre, notamment, sur la manière dont les locuteurs appréhendent le lexique et la création lexicale dans leurs langues locales. Cet aspect sera exploré ci-dessous dans l'examen des résultats aux q. n° 47a, 47b, 47c et 47d.

Les q. n° 47a et 47b se concentrent sur les impressions que les participants développent, d'abord, dans la reconnaissance des « emprunts » linguistiques issus d'autres langues et intégrés dans les dialectes et, par la suite, sur la création et le renouvellement du lexique dans les langues orales observés. À cet effet, en réponse aux questions « *Est-ce que de nouveaux mots entrent dans votre parler ? Si 'oui' lesquels ?* » (47a et 47b), nous notons deux opinions diamétralement opposées : d'une part, 13 sujets sur 24 (54%) reconnaît sciemment la présence d'*emprunts* lexicaux « externes »⁶⁸ entrés dans les dialectes ; d'autre part, 11 personnes sur 24 (46%) nient aussi bien la présence d'*emprunts* — *i.e.* pas reconnus comme tels — que toute intégration de « nouveaux » termes dans le dialecte. Pour les 11 derniers participants, les mots issus d'autres langues sont considérés comme « autre chose », voire une « erreur » linguistique entrée dans le dialecte. Ici, nous remarquons la manifestation d'éléments contradictoires de la *conscience linguistique* (CL), comme l'a souligné Telmon (2002a : XII) au sujet d'autres données perceptuelles. On observe ici que les *emprunts* linguistiques sont reconnus comme des « intrusions », des « erreurs », même si il s'agit de mots issus de l'*italien*. Voici l'exemple d'opinions contradictoires qui ont été relevées aux q. n° 47a et 47b :

AR61PINf (1) : « certo che sì ! + ci sono molte parole italiane e inglesi che usiamo nel dialetto per parlare della tecnologia »

« *bien sûr que oui ! + il y a énormément de mots italiens et anglais que nous utilisons dans le dialecte pour parler de la technologie* »

S (1) : « ad esempio ? mi sapresti dire quali ? »

« *par exemple tu saurais me dire lesquels ?* »

AR61PINf (2) : « a:: be:: ad esempio tutte le parole legate alla tecnologia ++ magari li trasformiamo un po' ma è sempre italiano + ad esempio « [dame əl teleku'mand d'la televisjun] ! » (rires) + io lo dico così + ma i termini sono italiani + le due parole sono italiane + un altro esempio +++ ecco l'altro giorno mia figlia è stata tutto il pomeriggio a giocare sul computer le ho detto « ['gaʏte na'tim dɛ sto kom'pjuter pɛrpja'si] ! » + (rires) »

« *et bien par exemple tous les mots liés à la technologie ++ peut-être nous les transformons un peu mais c'est toujours de l'italien + par exemple « [donne-moi la télécommande de la télévision] ! » (rires) + moi je le dis comme ça + mais les termes sont italiens + les deux mots sont italiens + un autre exemple +++ voilà l'autre jour ma fille est restée toute l'après-midi à jouer à l'ordinateur (rires) je lui ai dit « [bougé-toi un moment de cet ordinateur s'il te plaît] ! » (rires) »*

⁶⁸ Emprunts provenant de l'anglais, de l'italien et du français.

S (2) : « quindi per te sono parole che vengono dall'italiano o da altre lingue e:: che si usano nel dialetto »

« *donc pour toi ce sont des mots qui viennent de l'italien ou d'autres langues e::t qu'on utilise dans le dialecte* »

AR61PINf (2) : « sì sì + le usano tutti penso ++ io:: con i miei ((genitori)) le ho sempre usate ++ sono parole recenti però ! come fai senza chiamarle così ? a:: sì:: forse c'è gente che le traduce in piemontese ma non saprei mica come si dice sai:: ? (rires) »

« *oui oui + tout le monde les utilise je pense ++ moi:: avec les miens ((parents)) je les ai toujours utilisés ++ ce sont des mots récents par contre ! comment tu fais sans les nommer ainsi ? a:: oui:: peut-être il y a des personnes qui les traduisent en piémontais mais je ne saurais pas comment on les dit tu sai :: s ? (rires)* »

IR53SGCf (1) : « sì per forza ! + è come in italiano + se devi dire 'computer' dici 'computer'⁶⁹ ! »

« *oui forcément ! + c'est comme en italien + si tu dois dire 'ordinateur' tu dis 'ordinateur' !* »

S (1) : « allora queste parole vengono da dove ? »

« *alors ces mots viennent d'où ?* »

IR53SGCf (2) : « da altre lingue ! ++ dall'italiano + dall'inglese + e anche tante dal francese ! »

« *d'autres langues ! ++ de l'italien + de l'anglais + et aussi beaucoup ((viennent)) du français !* »

MB24PINm (1) : « no non entrano parole nuove perché gli italianismi o l'italiano non sono il dialetto »

« *non les mots nouveaux n'entrent pas ((dans le dialecte)) parce que les italianismes ou l'italien ne sont pas le dialecte* »

S (1) : « quindi + per te + usare delle parole italiane nel dialetto che cos'è ? »

« *donc + pour toi + utiliser des mots italien dans la variété locale qu'est-ce que c'est ?* »

MB24PINm (2) : « ma:: se io parlo qui coi vicini o coi miei + o con gli amici evito di metter delle parole italiane nel discorso ++ magari faccio una frase più lunga ++ ma l'italiano non è dialetto ++ »

« *ma::s si je parle ici avec les voisins ou avec mes parents + ou avec les amis j'évite de mettre des mots italiens dans le discours ++ peut-être je fais une phrase plus longue ++ mais l'italien n'est pas le parler local ++* »

S (2) : « e:: ad esempio se parli di tecnologia come fai ? »

« *e:: par exemple si tu parles de technologie comment tu fais ?* »

MB24PINm (3) : « a:: be:: lì [as ka'pi:s] + ma per me non è dialetto (rires) »

« *a:: ma::s là [ça se comprend] + mais pour moi ce n'ai pas le dialecte ((mais de l'italien)) (rires)* »

DF54PRAm : « no perché le parole sono in italiano ed entrano nel patois in italiano ++ non esistono nuove parole in patois ++ non so se ho risposto alla domanda (rires) »

« *non parce que les mots sont en italien et entrent dans le patois en italien ++ les nouveaux mots en patois n'existent pas ++ je ne sais pas si j'ai répondu à la question (rires)* »

⁶⁹ En *italien* (standard, moyen ou régional) le mot *computer* (anglais) désigne l'ordinateur : ce mot est aussi adopté dans les parlers locaux pour désigner le même référent.

GR29VILf : « no + assolutamente no + non entrano nuove parole nel nostro dialetto ++ perchè è tramandato dagli anziani ++ forse sono parole inventate sul momento per necessità »

« non + assolutamente pas + les nouveaux mots n'entrent pas dans notre dialecte ++ parce qu'il est transmis par les personnes âgées ++ peut-être ce sont ((i.e. les mots qui entrent dans le dialecte)) des mots inventés sur le coup par besoin »

PF85VILm : « no:: + se entrano parole è perché vengono dall'italiano »

« no::n + s'il y a des mots qui entrent ((dans le dialecte)) c'est parce qu'ils viennent de l'italien »

Les deux premières interventions, de AR61PINf et de IR53SGCf, démontrent une parfaite reconnaissance et conscience des *emprunts* lexicaux venant d'autres langues (italien, anglais, français) dans les dialectes. Dans les interventions suivantes — MB24PINm, DF54PRAm, GR29VILf, PF85VILm — nous révélons les réflexions épi- et métalinguistiques des informateurs qui, au contraire, considèrent les *emprunts* comme des « intrus » non-apparentés au dialecte : ces sujets croient aussi que les *emprunts* ne correspondent pas à la tradition linguistique — « alla lingua degli anziani »⁷⁰ —, mais à une « création » lexicale qui répond à une nécessité (MB24PINm et GR29VILf).

Encore, relativement aux réponses fournies à la q. n°47a, nous proposons d'observer les réponses en fonction du niveau d'étude (NE) et des catégorie socio-professionnelle (CSP) des participants : dans les tableaux VI.3.1.4.A et VI.3.1.4.B qui suivent, nous constatons des attitudes perceptuelles diamétralement opposées, relativement à ces deux facteurs.

NB sur quest	Question 47a		Total
NE	n	s	
bac	1	2	3
bac+		7	7
bacp	6		6
cm2	2	3	5
col	2	1	3
Total	11	13	24

A.

⁷⁰ « À la langue des personnes âgées ».

NB sur quest47a	Question 47a		Total
CSP	n	s	
b	1		1
c	3	1	4
em	1		1
en		2	2
et		1	1
j	1		1
l		1	1
m1	2		2
m2	1		1
ra		2	2
ren		2	2
rl		2	2
rm1		1	1
ro	2	1	3
Total	11	13	24

Tableaux VI.3.1.4 – Réponses à la q. 47a, par NE (A) et par CSP (B).

Au tableau VI.3.1.4.A, ce qui apparaît en bleu et en rouge nous permet de déclarer que : *i*) les participants ayant fait des études universitaires (bac+) considèrent les « nouveaux » mots, intégrés dans les variétés locales, comme des *emprunts* ; *ii*) les informateurs ayant un baccalauréat professionnel (bacp) émettent un jugement diamétralement opposée au groupe précédent. Dans le tableau VI.3.1.4.B, en revanche, nous remarquons que 8 retraités sur 10 constatent un renouvellement lexical dans les dialectes, appuyé par la présence d’emprunts issus d’autres langues, alors que 9 personnes actives sur 14 s’opposent à cette première considération. Ainsi, sur ce sujet, les participants ayant fréquenté l’université et étant à la retraite paraissent plus « ouverts » aux changements linguistiques. Par ailleurs, nous trouvons une correspondance entre les résultats exposés ici aux tableaux VI.3.1.4A-B (q. n°47a) et ceux obtenus au § VI.1.3, pour la q. n°50 : on obtient les mêmes dynamiques et dichotomies en fonction des niveaux d’études et des catégories socio-professionnelles. Les personnes retraitées adoptent un comportement plus souple envers les dialectes, qu’ils considèrent comme de véritables langues (8 sur 10), contrairement aux personnes professionnellement actives qui semblent plus réticentes à considérer les dialectes comme de véritables langues (9 sur 14).

La remarque que GR29VILf formule en réponse aux q. 47a et 47b — à propos de la création de mots dans une langue — est sous-tendue par les q. n° 47c et 47d posées aux informateurs : « *Est-ce qu’il est possible d’inventer⁷¹ des mots dans votre parler ? Si ‘oui’, comment ?* ». Les réponses à ces questions illustrent deux opinions divergentes : *i*) certains sujets rejettent la possibilité de créer *ex-novo* des mots dans les variétés locales ; *ii*) d’autres participants admettent créer de nouveaux termes, parfois seuls ou en groupe, dans un registre informel à but ironique. Relativement au premier groupe de participants, les informateurs croient que l’invention d’un terme en dialecte est une « erreur linguistique » : ils défendent le poids incontestable d’une

⁷¹ Ici, entendu comme « créer ».

tradition linguistique à laquelle il faudrait/faut « se soumettre, sans la bafouer ». Ces opinions nous renvoient au paradigme de Terracini (1935 : 183) selon lequel l'usage linguistique est dicté par la tradition et *le sentiment de tradition*. En revanche, dans le second groupe, nous retrouvons massivement des adultes entre 18-30 et 40-60 ans, provenant des 4 localités différentes, qui conçoivent l'exercice de création lexicale comme naturel et plausible, en présence d'interlocuteurs disposés à comprendre cet acte, naturellement sur le ton de l'ironie. Les tableaux VI.3.1.5.A-C illustrent parfaitement l'effet de l'âge des participants dans les réponses affirmatives collectées au point 47c :

A.

NB sur quest47c		âge			
Question 47c		a	b	c	Total
n		1	8	8	17
s		5	2		7
Total		6	10	8	24

B.

NB sur quest47c		Genre		
Question 47c		f	m	Total
n		9	8	17
s		3	4	7
Total		12	12	24

C.

NB sur quest47c		Localité				
Question 47c		PIN	PRA	SGC	VIL	Total
n		5	5	4	3	17
s		1	1	2	3	7
Total		6	6	6	6	24

Tableaux VI.3.1.5 – Réponses à la q. 47c par âge (A), par genre (B) et par localité (C).

Voici une entrevue qui illustre l'exemple de création lexicale à but « ironique », dans les langues locales :

LB25VILm (1) : « o:: sì dai ! + ne inventiamo sempre tra di noi ((amici))+ per ridere + dei soprannomi o cose così per ridere (rires) »

« o:: oui allez ! + on en invente toujours entre nous ((amis))+ pour rire + des surnoms o des choses comme ça pour rire (rires) »

S (1) : « a:: davvero ? raccontami un po' ! (rires) »

« a:: oui ? raconte-moi ((raconte m'en)) un peu ! (rires) »

LB25VILm (2) : « ahah (rires) non so se posso dirlo ++ (rires) »

« ahah (rires) je ne sais pas si je peux le dire ++ (rires) »

S (2) : « prova comunque (rires) ++ dimmi pure ! (rires) »

« essaye quand même (rires) ++ dis-moi toujours ! (rires) »

LB25VILm (3) : « (rires) vabbè ++ sù (rires) ++ tanto non sapranno che l'ho detto + così ce la ridiamo un po' ++ quando siamo tra di noi + tra ragazzi (rires) + ogni tanto ci scappa una (rires) ++ una + scorreggia (rires) + e un giorno abbiamo fatto a gara (rires) a chi la fa più forte (rires) ++ un mio amico ha vinto e lo abbiamo chiamato [lu'fuŋ] (rires) + [lu'fuŋ] lo ha inventato M. perchè non si dice così ++ M.

quel giorno ha sparato « [diu 'buŋ ke lu'fuŋ] ! » (rires) per la rima (rires) e noi giù a ridere (rires) e da lì abbiamo soprannominato quest'altro amico così ! (rires) + ma solo tra di noi ! + vedi ? + sono cavolate ! (rires) »
 « (rires) bon ++ allez (rires) ++ de toute façon ils ne sauront pas que je l'ai dit + comme ça on va rire un peu ++ quand on est entre nous + entre garçons (rires) + parfois il nous arrive de lâcher un (rires) ++ un pet (rires) + et un jour nous nous sommes battus ((compétition)) (rires) à celui qui le faisait le plus fort (rires) ++ un de mes amis a gagné et on l'a appelé [lu'fuŋ] (rires) ++ [lu'fuŋ] ça a été inventé par M. parce qu'on ne dit pas ça ++ M. ce jour-là il a sorti « [bon dieu quel gros pet] ! » (rires) pour la rime (rires) et nous on a vraiment ri (rires) et depuis ce jour on a surnommé notre autre ami comme ça ! (rires) + mais juste entre nous ! + tu vois ? + ce sont des conneries ! (rires) ».

Il est vrai que la plupart des termes inventés par nos informateurs en langue locale représentent soit des calembours, soit des expressions, soit des surnoms.

VI.4 Sentiment de tradition linguistique et opinions sur la graphie des variétés locales

Nous avons aussi examiné les opinions des participants sur le *sentiment de tradition linguistique* et sur la graphie des parlers locaux : ces données renvoient aux q. n° 21, 22, 23, 24a-e. Les questions relatives à la thématique de normalisation (q. n° 21, 22 et 23) mesurent les habitudes linguistiques constatées pour soi ou autrui, en rapport à une « tradition linguistique » locale (Terracini, 1935 : 183), c'est-à-dire la norme linguistique d'une variété. Les q. n°24a-e s'intéressent, en revanche, aux habitudes d'écriture et à la graphie des parlers locaux en renvoyant au concept d'*omnipotence sémantique* d'une langue, observé au § VI.3 précédent : nous souhaitons savoir si tous nos interlocuteurs orthographient leurs langues locales et s'ils en sentent le besoin. Dans ce dernier volet, qui s'intéresse à la graphie des variétés locales, nous ne désirons pas prendre position dans le débat théorique qui s'articule autour de la graphie des variétés *occitanes* et *francoprovençales* de l'aire : notre objectif se place en deçà du débat, en relatant simplement l'opinion et les réflexions spontanées des participants, sur ce thème. Nous proposons uniquement, et à cet effet, d'examiner les témoignages de nos locuteurs.

VI.4.1 Sentiment de tradition linguistique

L'observation du *sentiment de la langue*, aussi appelé *sentiment de tradition linguistique*, permet de mettre en exergue les dynamiques qui lient l'identité linguistique individuelle à l'identité linguistique communautaire. Comme illustré précédemment au § IV.1.1.1, l'individu et le groupe agissent, en interaction verbale, dans un environnement contextuel qui est déterminé par des faits historiques, socio-culturels, psychologiques, mais aussi linguistiques (Ricœur, 1990 ; Camilleri et

al., 1990 ; Lagarde, 2008) : le regard d'autrui renvoie à chacun une image et des modèles socio-culturels qui identifient et déterminent une communauté par rapport à une autre, ainsi que les individus qui les composent. Parmi ces modèles figurent ceux linguistiques, qui renvoient à une « norme », une « tradition », suivie par un groupe : d'un point de vue individuel, il arrive qu'une personne soit obligée de se déterminer, c'est-à-dire de construire son identité linguistique, en rapport à ces modèles, soit en les rejetant, soit en les acceptant (Camilleri & al., 1990 : 22). De ce fait l'identité individuelle peut se caractériser, aussi bien en opposition, qu'en en adhésion vis-à-vis de l'identité collective. En recensant les stratégies identitaires des participants à nos enquêtes, il émerge que certaines figures sociales, imposent une adhésion aux modèles linguistiques communautaires aux autres membres du groupe : il s'agit des pressions linguistiques normatives exercées, d'une part, dans le contexte familial par les parents et les grands-parents sur les personnes âgées de 8 à 15 ans, d'autre part, par les personnes âgées du village/hameau qui corrigent les usages linguistiques des sujets de 8-15 ans. Pour arriver à ce constat, nous avons analysé les opinions de nos participants sur les *comportements linguistiques* appelés *normatifs* ou *correctifs*. Un *comportement normatif* se définit lorsqu'un individu corrige et reprend ce qu'il considère comme étant « un mauvais emploi dialectal » ou « un écart de norme dialectale » formulé par une tierce personne, appartenant à la même communauté linguistique. Nous avons donc cherché à savoir si nos informateurs avaient subi des *comportements normatifs* venant d'autrui (en famille ou dans la localité de résidence) ou s'ils les avaient adoptés envers les autres. Ceci pour mesurer le poids de la tradition linguistique au sein des communautés observées : le fait de réprimander et corriger quelqu'un lorsqu'il utilise le dialecte rappelle à ce dernier les règles communes d'usage linguistique, *i.e.* la *norme* ou la *tradition linguistique* (Terracini, 1935, 1981).

Une première batterie de questions permet de sonder l'adhésion des personnes au modèle linguistique communautaire et de s'enquérir sur les comportements *normatifs* qui peuvent émerger à cet effet : « 21a. Ne vous est-il jamais arrivé d'être corrigé par quelqu'un pendant que vous parliez votre variété locale ? 21ap. Si « oui » par qui ? 21b. Comment êtes-vous comporté par conséquent ? ».

Comme le montre le tableau VI.4.1.1.A ci-dessous, à la q. n° 21a, 10 informateurs sur 24 ont déjà été repris par quelqu'un dans leur manière de parler la variété locale, au moins une fois dans leur vie : les types de corrections qui nous ont été reportés sont relatifs à des mauvaises prononciations d'un son, utilisations de mots ou d'expressions, ainsi qu'à des erreurs de conjugaison verbale.

NB sur quest21a		LS1				
Question 21a		b	b3	d	i	Total
n		4		9	1	14
s		3	1	4	2	10
A. Total		7	1	13	3	24

Nombre de quest21a		Réponses à la q. 21a			
Âge / LS1		n	s	Total général	
a		2	4	6	
d		2	2	4	
i			2	2	
b		6	4	10	
b		1	3	4	
d		4	1	5	
i		1		1	
c		6	2	8	
b		3		3	
b3				1	1
d		3	1	4	
A'. Total général		14	10	24	

NB sur quest21a		NE					
Question 21a		bac	bac+	bacp	cm2	col	Total
n			6	2	5	1	14
s		3	1	4		2	10
B. Total		3	7	6	5	3	24

NB sur quest21a		Genre		
Question 21a		f	m	Total
n		7	7	14
s		5	5	10
C. Total		12	12	24

NB sur quest21a		Question 21a		
Âge		n	s	Total
a		2	4	6
b		6	4	10
c		6	2	8
D. Total		14	10	24

Tableaux VI.4.1.1 - Réponses à la q. 21a par LS1⁷² (A), par NE (B), par genre (C) et par âge (D). Réponses de la q. 21a en fonction de l'âge et des LS1 (A').

Parmi ces 10 personnes figurent : de nombreux dialectophones actifs et natifs (4/10) et des bilingues (4/10) (tableau VI.4.1.1.A') ; autant de femmes que d'hommes (tableau VI.4.1.1.C), ayant un niveau d'études supérieur ou égal au collège (tableau VI.4.1.1.B). Aucune tranche d'âge ne semble avoir été épargnée par ce type de comportement, même si les tranches d'âge 'a' (18-30 ans) et 'b' (40-60 ans) semblent majoritairement représentées (tableau VI.4.1.1.D). Nous pensions que la tranche d'âge qui serait épargnée par les *comportements correctifs* serait celle représentée par les personnes âgées de plus de 70 ans (tranche 'c'), mais nous constatons que seul un tiers des informateurs de cette tranche d'âge a subi ces comportements linguistiques (tableau VI.4.1.1.D). Il s'agit en l'occurrence de deux femmes : CU86VILf dialectophone native (exclusive) et VP75SGCf bilingue *français/italien*. La première participante nous a expliqué qu'elle se faisait systématiquement reprendre et corriger dans le cadre de cours de théâtre en langue locale, à VIL,

⁷² LS1 : langues de première socialisation. V. encodages réponses dans *Annexes* § V.3.

alors que la seconde a avoué se faire réprimander par des personnes âgées de son village, qui, lorsqu'elle était petite, lui corrigeaient la prononciation des mots qu'elle employait en parler local (SGC).

À la q. n°21ap nous avons observé dans quelles situations et par qui nos 10 informateurs ont été corrigés dans leur manière de parler le dialecte (tableaux VI.4.1.2.A-B, qui suivent).

A.

NB sur 21ap	
Rép. Question 21 ap	Somme
anz	3
gen	2
non	4
tea	1
Total	10

B.

NB sur 21ap		Âge			Total
Question 21ap		a	b	c	
anz			2	1	3
gen		1	1		2
non		3	1		4
tea				1	1
Total		4	4	2	10

Tableau VI.4.1.2 - Réponses à la q. 21ap (A) et en fonction de la tranche d'âge (B).

Nous découvrons que 6 personnes sur 10, ayant subi un *comportement normatif*, ont été reprises par leurs parents ou grands-parents respectifs, dans le contexte familial, entre 8 et 15 ans : au tableau VI.4.1.2.B, on note que les sujets des catégories d'âge 'a' (18-30 ans) et 'b' (40-60 ans) déclarent s'être fait réprimander linguistiquement, dans l'usage du dialecte, par leurs membres de familles (« gen = parents » ou « non = grands-parents »). Ces données ne font qu'illustrer les comportements linguistiques des dialectophones natifs exclusifs⁷³, de 70 ans et plus, adoptés envers leurs enfants ou petits-enfants directs qui ont des profils linguistiques bilingues (*italien*/langue locale) ou italophones exclusifs. Les usages et les comportements de nos participants nous renvoient à ce qu'est le panorama sociolinguistique italien : plus les participants font partie des générations situées entre les années 1970-2000, plus leur profil linguistique tend vers l'italophonie exclusive, tout en s'écartant du profil dialectophone exclusif qu'on peut constater auprès des personnes nées dans les années 1930-1940.

En revanche — toujours à la q. n° 21ap (tableaux VI.4.2.1.A-B) — seuls 3 informateurs sur 10 admettent avoir été corrigés en dialecte, par des personnes âgées du village, lorsqu'ils avaient entre 8 et 15 ans : cette situation s'applique notamment aux informateurs des localités de PRA et de SGC.

⁷³ Correspondants, soit à notre catégorie 'c' de personnes ayant plus de 70 ans, soit à des catégories d'âge plus anciennes.

Les informations recueillies sur le comportement d'adhésion ou de refus des traditions linguistiques communautaires imposées ont été livrées par les réponses à la q. n°21b⁷⁴ (tableaux VI.4.1.3.A-E qui suivent). Avant tout, la majorité des locuteurs (15/24, ligne bleue au tableau VI.4.1.3.A) déclare ne pas avoir prêté attention aux réprimandes linguistiques d'un interlocuteur (*i.e. comportement normatif* subi) en continuant la discussion en dialecte, là où elle avait été interrompue. Les réprimandes sont relatives à des erreurs de prononciations ou de conjugaison des verbes. Un autre groupe de personnes (7/24) affirme s'être corrigé immédiatement en dialecte, après avoir été admonesté. Seuls 2 informateurs ont indiqué avoir arrêté de parler en dialecte après s'être fait sermonner sur une prétendue « mauvaise⁷⁵ » utilisation de langue locale : ils ont le souvenir d'avoir continué leur discussion en *italien*.

NB sur quest21b		Âge				Total
Question 21b		a	b	c		
cor		1	4	2		7
it		2				2
u		3	6	6		15
A. Total		6	10	8		24

NB sur quest21b		Genre par Localité				Somme				Total			
Question 21b		f				m				Somme m	Total		
		PIN	PRA	SGC	VIL	PIN	PRA	SGC	VIL				
cor			2	1	1		4		1	1	1	3	7
it		1							1			1	2
u		2		1	2	2	7		2	2	2	8	15
B. Total		3	3	3	3	12		3	3	3	3	12	24

NB sur quest21b		NE					Total
Question 21b		bac	bac+	bacp	cm2	col	
cor		3			2	2	7
it			1	1			2
u			6	3	5	1	15
C. Total		3	7	6	5	3	24

NB sur quest CSP		CSP												Total		
Question		b	c	em	en	et	j	l	m1	m2	ra	ren	rl	rm1	ro	
cor		1	2						1			2			1	7
it					1					1						2
u		2	1	2		1	1	1	1		2	2	2	1	2	15
D. Total		1	4	1	2	1	1	1	2	1	2	2	2	1	3	24

NB sur quest LS1		LS1				Total
Étiquette:		b	b3	d	i	
cor		3	1	2	1	7
it				1	1	2
u		4		10	1	15
E. Total		7	1	13	3	24

Tableaux VI.4.1.3 - Réponses à la q. 21b en fonction de l'âge (A) du genre et de la localité (B), du NE (C), de la CSP (D) et des LS1 (E).

Ces résultats montrent, en quelques sortes, la palette de comportements linguistiques qu'un locuteur plurilingue peut développer après avoir subi un *comportement normatif*, par un de membre de sa communauté : soit il se corrige (ou pas) et continue de discourir dans la langue utilisée au début de l'interaction, soit il arrête de parler la langue initiale (par ex. la langue A) pour

⁷⁴ « Comment êtes-vous comportés par conséquent? », sous-entendu, après avoir subi le comportement normatif de quelqu'un.

⁷⁵ Cet adjectif est mis entre guillemets car il s'agit de l'avis de ceux qui corrigent les autres membres de la communauté, dans leur manière de parler dialecte. Il ne s'agit pas de notre avis sur la question.

utiliser une autre langue (par ex. la langue B) afin de terminer son discours. Nous supposons que les locuteurs appartenant au premier groupe pourraient insuffler, au sein de leur communauté, ce que Terracini (1981) nomme les « *innovations linguistiques* » ; en revanche les personnes qui adoptent le second comportement linguistique, *ii*), se conformeraient plutôt à la tradition linguistique locale en témoignant d'un fort « *sentiment de la langue* »⁷⁶. Toujours, les locuteurs qui adoptent le premier type de comportement linguistique ne s'intéressent pas à l'image que les autres peuvent se faire d'eux, alors que les locuteurs qui développent le comportement du second type se conforment à la norme collective et développent des usages linguistiques identiques à ceux de leur communauté de référence.

Nous constatons, toujours relativement aux données exposées aux tableaux VI.4.1.3.A-E, que 10 locuteurs dialectophones natifs sur 13 ne changent pas leurs comportements linguistiques lorsqu'ils sont réprimandés en dialecte par des membres de leur communauté : en revanche, les sujets italophones natifs ou bilingues *italien/français*, si (tableau VI.4.1.3.E). Les bilingues *français/langue locale*, quant à eux, adoptent des comportements comme ceux du premier groupe identifiés ci-dessus.

De manière spéculaire, nous avons voulu savoir lesquels, parmi nos participants, ont adopté (ou ont reproduit) un *comportement normatif* vis-à-vis de ceux qui commettent des écarts par rapport à la norme dialectale. Les q. « 22a. *Vous est-il arrivé de corriger quelqu'un qui parlait votre variété locale ? 22ap. Si 'oui', pour quelle raison ?* », ont permis d'examiner cet aspect, comme le montrent les tableaux suivants.

A.

NB sur quest22a CSP															
Question 22a	b	c	em	en	et	j	l	m1	m2	ra	ren	rl	rm1	ro	Total
n	1	3	1	2	1		1	1	1	1			1	1	14
s		1				1		1		1	2	2		2	10
Total	1	4	1	2	1	1	1	2	1	2	2	2	1	3	24

B.

NB sur quest22a LS1					
Quest 22a	b	b3	d	i	Total
n	5		7	2	14
s	2	1	6	1	10
Total	7	1	13	3	24

C.

NB sur quest22a Âge				
Quest 22a	a	b	c	Total
n	3	8	3	14
s	3	2	5	10
Total	6	10	8	24

⁷⁶ Terracini et Telmon parlent aussi du « *pouvoir d'une tradition* » qui régit les comportements linguistiques de certains locuteurs (Terracini, 1935 ; Terracini, 1981 : 253 ; Telmon, 2016b).

NB sur quest22a		Localités			
Question 22a	PIN	PRA	SGC	VIL	Total
n	3	4	4	3	14
s	3	2	2	3	10
Total	6	6	6	6	24

D.

NB sur quest22a		Genre	
Question 22a	f	m	Total
n	8	6	14
s	4	6	10
Total	12	12	24

E.

Tableaux VI.4.1.4 - Réponses à la q. 22a en fonction de la CSP (A), des LS1 (B), de l'âge (C), des localités de résidence (D) et du genre (E).

Nombre de quest22a		Question 21a	
Question 22a	n	s	Total général
n	9	5	14
s	5	5	10
Total général	14	10	24

Tableau VI.4.1.5 – Croisement des réponses entre la q. 21a (colonnes) et la q. n°22a (lignes).

Le tableau VI.4.1.5, montre que parmi les 10 locuteurs ayant subi un *comportement normatif* de la part des membres de leurs communautés (colonne, réponses « s = oui »), 5 reproduisent ce même comportement envers d'autres membres de leurs communautés (lignes, réponses « s = oui »). Ceci illustre que la moitié des participant reproduit le *comportement linguistique normatif* qu'il subit. Ensuite, parmi les 10 participants qui développent ce type de comportement envers les membres de leur communauté nous comptons 7 retraités (tableau VI.4.1.1.4.A), 6 dialectophones natifs (tableau VI.4.1.1.4.B) et 5 adultes de plus de 70 ans (tableau VI.4.1.1.4.C). Ces catégories seraient donc les moins « souples » vis-à-vis des habitudes linguistiques adoptés par les autres membres de leurs communautés respectives. D'après nos données, il émerge que 9 personnes sur 10 corrigent la prononciation erronée des mots des autres, en dialecte : une seule participante déclare qu'elle intervient aussi sur les fautes de lexique et de syntaxe effectués par des tierces personnes. Trois participants sur 10 nous avouent adopter un comportement normatif par plaisanterie, alors que 7 personnes sur 10 affirment avoir un *comportement normatif* sérieux envers les personnes qui ne se conforment pas à la tradition linguistique. Voici quelques opinions recueillies à ce propos, à la q. n° 22a :

PB70PINm : « sì sì soprattutto quando uno dice delle [ga'vade] ! »
 « oui oui surtout quand quelqu'un dit des [balivernes] ! »

GR61PRAf : « o:: sì ! se è qualcosa di esagerato io dico "[gwarda 'ke: l'e pa pa'rej kə l as 'di iŋ pa'twa]" ! »

« o.: oui ! si c'est quelque chose d'exagéré ((grosse erreur linguistique)) moi je dis "[fais attention ce n'est pas comme qu'on le dit en patois]" ! »

CU86VILf: « sì sì! +++ perché il nipote e la nipote si sbagliano spesso +++ parlano un po' male allora li correggo ! »

« oui oui ! +++ parce que mon neveu et ma nièce se trompent souvent +++ il parlent un peu mal alors je les corrige ! »

Pour les locuteurs qui déclarent ne jamais adopter un *comportement normatifs* (14/24), nous avons recueillis les témoignages suivants :

DF54PRAm : « ma no +++++ non bisogna pensare che uno parla sbagliato +++ non correggo assolutamente nessuno +++++ anche se è meglio usare parole arache vecchie e meno piemontesizzate +++++ sinceramente a me non interessa correggere una persona che si sbaglia parlando il *prüstinenc* »

« mais non +++++ il ne faut pas penser qu'une personne parle de manière erronée +++ je ne corrige absolument personne +++++ même s'il est mieux d'utiliser des mots archaïques anciens et moins ((issus du)) piémontais +++++ sincèrement ça ne m'intéresse pas de corriger quelqu'un qui se trompe en parlant le *prüstinenc* »

AF48VILf: « ma no: ma no: +++ non ti metti a correggere al massimo ci ridi sù ! ++ mia cugina diceva [pa'terle] invece è [pa'tørle] (rires) e ci ridi sopra ! (rires) tutto li ! »

« mais no:n mais no:n +++ tu ne te mets pas à ((i.e. il ne faut pas)) corriger au maximum tu en ris ! ++ ma cousine disais [pantoufles, chaussons ((mal prononcé))] au lieu de [pantoufles, chaussons ((bien prononcé))] (rires) et tu en ris ! (rires) c'est tout ! »

GR29VILf: « ma no.: +++ quando lo faccio lo faccio per scherzo ! »

« mais no.:n +++ quand je le fais ((corriger quelqu'un)) je le fais pour plaisanter ! »

La dernière batterie de questions sur la thématique du *sentiment de la langue* s'intéresse aux jugements de valeur qu'émettent les participants envers ce qu'ils considèrent être « la meilleure façon de parler les langue locales ». Pour cela nous avons soumis aux informateurs trois questions différentes, à savoir : « 22b. Si une personne ne parle pas bien la langue locale, pour vous c'est : 'ce n'est pas erroné', 'c'est erroné', 'vous ne savez pas', 'vous ne vous y intéressez pas', 'autre' chose ? », « 23a. D'après vous, est-ce qu'il existe une manière correcte de parler la langue locale ? 23b. Si 'oui', laquelle ? ». Les q. spéculaires n°22b et 23a favorisent l'examen des catégories perceptuelles identifiées par les participants : aussi, il nous sera possible de déceler des témoins de cohérences ou incohérences perceptuelles.

Le tableau VI.4.1.6 qui suit présente les résultats recueillis aux q. n° 22b et 23a : nous notons une irrégularité entre les réponses « s = oui » à la q. n°23a et les réponses « sba = erroné » à la q. n°22b.

NB sur quest23a		Question 22b				
Question 23a		nes	ni	no	sba	Total
f			1	1		2
n			2	2		4
s		3	5	1	9	18
Total		3	8	4	9	24

Tableau VI.4.1.6 – Croisement des réponses entre la q. 22b (colonnes) et la question n° 23a (lignes).

Parmi ceux qui considèrent qu’il existe une manière correcte de parler la langue locale (*i.e. une tradition linguistique*) figurent les sujets qui ne voient aucun intérêt au fait d’adopter un *comportement normatif* avec ceux qui commettent des fautes en dialecte (6 informateurs sur 24 ; réponses « no » et « ni », tableau VI.4.1.6). Seuls 3 participants ne jugent pas négativement les gens qui emploient « mal » le dialecte local : il s’agit là essentiellement de femmes (6/12, contre 2 hommes sur 12, tableaux VI.4.1.7 qui suivent) provenant des centres urbains plus importants (VIL et PIN). Les seules personnes qui semblent témoigner d’une cohérence dans leurs perceptions, entre les réponses aux q. n° 22b et 23a, sont les locuteurs qui se réfèrent à une tradition linguistique locale, en adoptent un *comportement normatif* avec les personnes qui ne parlerait pas correctement leur dialecte (9/24, tableaux VI.4.1.7 qui suivent).

A.

NB sur quest22b		Genre		
Question 22b		f	m	Total
nes			3	3
ni		6	2	8
no		2	2	4
sba		4	5	9
Total		12	12	24

B.

NB sur quest22b		Localités/Âge																
Quest 22b	PIN	Somme PIN			PRA			SGC			Somme SGC			VIL			Somme VIL	Total
		a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	b	c					
nes						1									1	1	2	3
ni		1	2						1	2					1	1	2	8
no		1				1			1						1		2	4
sba			1	1		1	1	2									3	9
Total		2	3	1	6	1	3	2	6	1	2	3	6	2	2	2	6	24

Tableaux VI.4.1.7 – Réponses à la q. 22b par genre (A), par localité et catégorie d’âge (B).

Lorsque nous demandons quelle serait la meilleure méthode pour parler la langue locale, nos informateurs (tableau VI.4.1.8 ci-dessous) évoquent différents cadres d’apprentissage, qui figurent ici selon l’ordre du tableau : *i*) un apprentissage de la langue au contact des personnes âgées, au sein du village et du hameau (7 personnes sur 24) ; *ii*) un apprentissage et une pratique de la langue locale depuis l’enfance auprès des parents et grands-parents respectifs (6 locuteurs sur 24) ; *iii*) une acquisition linguistique du parler local comme « *fut un temps* » — « *impararlo*

come un tempo », « impararlo come tempo fa »⁷⁷ —, c'est-à-dire au plus proche de la manière dont les ancêtres parlaient et le plus archaïquement possible (4 personnes sur 24)⁷⁸.

NB sur quest23b Question 23a				
Question 23b	f	n	s	Total
anz	1		7	8
gen			1	1
n		4		4
pic			6	6
scu	1			1
tpo			4	4
Total	2	4	18	24

Tableau VI.4.1.8 – Croisement des réponses entre la q. 23a (colonnes) et la q. 23b (lignes).

Ainsi le *sentiment de tradition*, ou le *sentiment de la langue*, semble fort et présent auprès des communautés linguistiques que nous observons, davantage pour celles de PRA et de SGC. Les hommes de manière générale semblent être les plus attentifs aux usages linguistiques de leurs pairs ou des membres de leurs communautés. En outre, la tranche d'âge qui n'impose pas (ou peu) une adhésion aux modèles linguistiques à ses pairs, et aux membres d'un réseau social restreint, semble être celle des 18-30 ans (1 informateur sur 6 : tableaux VI.4.1.7.A-B).

Nous rajoutons que les *comportements linguistiques normatifs* observés auprès des six membres de la communauté de PRA, ainsi que le fort sentiment de tradition qu'ils développent, témoignent de la construction identitaire linguistique spécifique de la communauté que nous avons détaillée au début de ce chapitre, notamment en analysant les marques d'*appartenance* et d'*altérité linguistiques* des locuteurs du *piëstinenc*. L'identité linguistique collective s'accorde sur une étiquette précise définissant génériquement la langue locale comme un *patois*, non-appartenant au groupe du *piémontais*. Cependant, les participants à l'enquête de PRA se préoccupent de la représentation linguistique que les autres se font d'eux : il est donc clair, à cet effet, que le *sentiment de tradition* et les *comportements correctifs* examinés sont plus fortement ancrés dans les habitudes linguistiques locales, vu qu'ils garantissent la tutelle d'une identité linguistique collective et, par conséquent, d'une sécurité linguistique. À ce titre, nous pouvons parler de *sentiment d'insécurité linguistique* que vivent les informateurs de PRA, de manière mesurée et à différents degrés individuels, notamment par rapport aux autres communautés linguistiques des Vals Germanasca, Chisone et Pellice.

⁷⁷ NT : « l'apprendre comme il fut un temps », « l'apprendre comme il y a longtemps (i.e. comme faisaient nos ancêtres) ».

⁷⁸ Une seule personne admet qu'il serait pertinent d'apprendre les langues locales à l'école, pour les utiliser sans commettre d'erreurs dans la vie courante : réponses « scu = école » à la question n°23b.

Les informateurs de SGC, en revanche, vivent des préoccupations linguistiques différentes, si l'on compare les données récoltées au § VI.1 et § VI.4.1 : ils se situent dans la prise en compte d'une réalité linguistique qui s'étiole. Ils assistent ainsi à la perte lente et inexorable de modèles linguistiques (*provençaux*) endémiques dans le Val Germanasca, qui cèdent la place face à l'*italien* et au *piémontais*. Dans cette dynamique, l'analyse du *sentiment de tradition* et du *comportement normatif* des membres de cette communauté éclaire sur leur comportement psychosociolinguistique général qui montre un état de veille à l'égard des changements linguistiques qui affectent le patois local de SGC.

VI.4.2 Opinions sur la graphie des langues locales

Le lien entre les thèmes de la graphie des variétés locales et de la *toute-puissance sémantique* de ces dernières⁷⁹ est identifié par les q. n° 24d et 24e : « *Croyez-vous que dans une variété locale l'on puisse tout écrire ? Pourquoi ?* ». Ainsi, au cœur du thème de l'*omnipotence sémantique* des langues, nous voulions savoir si les participants appréhendent les modalités orale et écrite des dialectes, de la même manière : pour cela, alors que la q. n°49a porte sur la modalité orale des parlers locaux, la q. n° 24d, au contraire, se concentre sur le poids de la modalité écrite de ces mêmes variétés.

Les tableaux VI.4.2.1.A-E qui suivent illustrent avant tout une influence du genre (VI.4.2.1.C) et de la localité d'origine (VI.4.2.1.B) des participants, sur les réponses à la question 24d : les femmes (9 sur 12⁸⁰, au tableau VI.4.2.1.C), ainsi que les participants de PIN, PRA et VIL (tableau VI.4.2.1.B) croient davantage qu'il soit possible de tout écrire en langue locale.

A.

NB sur quest24d		âge			
Question 24d		a	b	c	Total
f		1	1	2	4
n		2	2	1	5
s		3	7	5	15
Total		6	10	8	24

B.

NB sur quest24d		Localités				
Question 24d		PIN	PRA	SGC	VIL	Total
f			2	2		4
n				3	2	5
s		6	4	1	4	15
Total		6	6	6	6	24

C.

NB sur quest24d		genre		
Question 24d		f	m	Total
f		2	2	4
n		1	4	5
s		9	6	15
Total		12	12	24

⁷⁹ Q. n°49a : § VI.3.

⁸⁰ Contre 6/12 hommes.

D.

NB sur quest24d		NE					
Question 24d		bac	bac+	bacp	cm2	col	Total
f			1	1	2		4
n		1		2		2	5
s		2	6	3	3	1	15
Total		3	7	6	5	3	24

E.

NB sur quest Question		CSP				
		f	n	s	(vide)	Total
b			1			1
c				4		4
em			1			1
en		1		1		2
et				1		1
j		1				1
l				1		1
m1			1	1		2
m2			1			1
ra		2				2
ren			1	1		2
rl				2		2
rm1				1		1
ro				3		3
(vide)						
Total		4	5	15		24

Tableaux VI.4.2.1 – Réponses à la q. 24d par âge (A), localité (B), genre (C), niveau d'études (D) et CSP (E).

En ce qui concerne les incidences des niveau d'étude (NE) et de la CSP des participants sur les réponses à la q. n° 24d, aucune tendance ne semble se définir, hormis le opinions des sujets ayant fréquenté l'université : à ce propos, 6 sujets sur 7 pensent qu'il est possible de tout écrire en langue locale. La comparaison des réponses à la q. n° 24d par rapport à la question n°49a⁸¹ montre une baisse des réponses affirmatives de 1 à 3 points, toujours en fonction des 5 critères d'âge, de localité, de genre, de niveau d'études et de catégorie socio-professionnelle. On peut ainsi émettre une première conclusion en comparant les catégories perceptuelles relatives à la *toute-puissance sémantique* des dialectes à l'oral et à l'écrit : d'après nos participants, l'*omnipotence sémantique* orale d'une langue locale prévaut de manière générale sur l'*omnipotence sémantique* écrite de cette dernière. Il serait donc plus facile de tout dire que de tout écrire, en dialecte. Ces impressions illustreraient le pouvoir de la contrainte de l'écriture vis-à-vis de l'oralité pour tous les dialectes examinés, comme il est souvent question pour les langues à tradition orale. Spécifiquement, les participants qui ont répondu « n = non » ou « f = peut-être » à la q. n° 24d, confinent les sujets d'écriture des langues locales au domaine des chansons traditionnelles, des poèmes et des textes narratifs (CL60VILm, CU86VILf, LB24PRAm) en appliquant les mêmes restrictions sémantiques que celles soulevées par la modalité orale, à savoir l'impossibilité de parler de sujets technologiques ou des sciences. Pour d'autres informateurs de ce groupe, il semblerait, aussi, que l'écriture soit plus adaptée à la description de la vie quotidienne du monde

⁸¹ « Croyez-vous qu'il soit possible de tout dire dans votre langue locale? ».

local, voir rural. Nous reportons, ici, quelques interventions recueillies à la q. n°24^e, qui vont dans ce sens :

CU86VILf (1) : « per esempio io e mio marito scrivevamo canzoni e poesie + non proprio poesie ma: filastrocche sah +++ direi che bisogna solo stare attenti a come lo scrivi + la [u] si scrive « o », la [y] ha due puntini sulla « u » +++ poi ad esempio [ˈsəkka] si scrive con l’apostrofo dopo la « esse » ++ ma:: non so se mi ricordo bene (rires) ».

« *par exemple mon moi et mon mari on écrivait des chansons et des poésies + pas vraiment des poésies mai:s des comptines à peu près +++ je dirais qu’il faut juste faire attention à comment tu l’écris + le [u] s’écrit « o », le [y] a deux petits points sur le « u » ((écrite « ü »)) +++ puis par exemple [sèche ((adj. f. sing.))] s’écrit avec un apostrophe après le « s » ++ mai::s je ne sais pas si je me souviens bien (rires) ».*

S (1) : « come hai imparato a scrivere in dialetto ? »

« *comment as-tu appris à écrire en dialecte ? »*

CU86VILf (2) : « a teatro a teatro ! + sai che ti ho detto che facevo teatro in una compagnia qui a Villar e tutti i nostri testi erano scritti in piemontese +++ poi con mio marito ed alcuni amici scrivevamo testi noi +++ e le canzoni del paese + di qui ++ e così abbiamo preso spunto e trascritto come nei testi che imparavamo a memoria a teatro ».

« *au théâtre au théâtre ! tu te souviens que je t’ai dit que je jouais au théâtre avec une troupe ici a Villar e tous nos textes étaient écrits en piémontais +++ puis avec mon mari et quelques amis on écrivait des textes nous-mêmes +++ et les chansons du village +++ d’ici ++ et ainsi nous nous sommes inspirés et nous avons transcrit comme dans les textes que nous apprenions par cœur au théâtre ».*

CL60VILm (1) : « dunque per me ++ nella parlata locale non si può scrivere proprio tutto ++ al massimo si possono scrivere canzoni poesie + o racconti ++ intendo sia per il piemontese che per l’occitano ! ++++ »

« *donc pour ma part ++ dans le parler local on ne peut pas réellement tout écrire ++ au mieux on peut écrire des chansons des poésies + ou des nouvelles + je me réfère aussi bien au piémontais qu’à l’occitan ! »*

S (1) : « ok »

« *ok »*

CL60VILm (2) : « non so se lo sai ma pensa che in occitano e in piemontese si traducono e si cantano addirittura le canzoni di Brassens ! +++ (rires) »

« *je ne sais pas si tu le sais mais imagine qu’en occitan et en piémontais on traduit et on chante aussi les chansons de Brassens ! +++ (rires) »*

S (2) : « ma davvero ? »

« *((mais)) vraiment ? »*

CL60VILm (3) : « (rires) sì sì! +++ c’è un gruppo qui nelle valli che canta Brassens in occitano ! ++ penso che siano della val Pellice ++++ quindi per finire secondo me la mia parlata ++ quella che uso ++ è solo adatta alla scrittura di canzoni di poesie e di racconti »

« *(rires) oui oui ! +++ il y a un groupe ici dans les vallées qui chante du Brassens en occitan ! ++ je pense qu’ils sont de la val Pellice ++++ donc pour finir à mon avis mon parler local ++ celle que j’utilise ++ elle est uniquement adaptée à l’écriture des chansons des poésies et des nouvelles »*

LB24PRAm (1) : « non lo so sai ++ non ne sono sicuro ++ non penso che si possa scrivere di tutto ma bisognerebbe chiedere agli altri del paese che lo parlano ! ++++ »

forse può essere scritto e un purista conoscente lo scrive +++ ma non parla il nostro il mio patois +++ ognuno ha il suo e pensare che uno possa scriverlo come lo parla secondo me è un po complicato +++++ »

« *je ne le sais pas tu vois ++ je ne suis pas sûr ++ je ne pense pas que l'on puisse écrire de tout mais il faudrait demander aux autres ((personnes)) du village qui le parlent ! +++++ peut-être il peut être écrit et un puriste qui le connais ((le patois)) l'écrit +++ mais il ne parle pas le nôtre mon patois +++ chacun ha le sien e penser que quelqu'un puisse l'écrire comme on le parle à mon avis c'est un peu compliqué +++++* »

S (1) : « chi è o chi sarebbe 'il purista' d cui parli ? »

« *qui est ou qui serait 'un puriste' dont tu parles ?* »

LB24PRAm (2) : « (rires) no.: ++ ci sono persone sù a Villar e a San Germano che scrivono il patois ++ e l'occitano + nelle scuole + sai: li dove vai ad imparare l'occitano +++ mia madre è andata là per curiosità, per fare un corso e per imparare qualcosina in più ++ e ha notato che lo scrivono ! (rires) ++ anche se non è il nostro patois ++ è un po' diverso ! »

« *(rires) no.:n ++ il y a des personnes en haut à Villar et à San Germano qui écrivent le patois ++ et l'occitan + dans les écoles + tu sai:s là où tu vas apprendre l'occitan ((école latine de SGC)) +++ ma mère est allée là-bas par curiosité, pour faire un cours et pour apprendre quelque ((petite)) chose en plus ++ même si elle a remarqué qu'ils l'écrivent ! (rires) ++ même si ce n'est pas notre patois ++ il est un peu différent !* »

S (2) : « quindi per te i puristi sono coloro che insegnano il patois ? »

« *donc pour toi les 'puristes' sont ceux qui enseignent le patois ?* »

LB24PRAm (3) : « sì ! (rires) intendevo loro e quelli che lo studiano e lo scrivono »

« *oui ! (rires) je parlais d'eux et ceux qui l'étudient et l'écrivent* »

S (3) : « ok + e il patois o l'occitano che si insegna e che scrive li è diverso dal tuo ? »

« *ok + et le patois ou l'occitan qu'on enseigne et qu'on écrit est différent du tien ?* »

LB24PRAm (4) : « a: non lo so ! +++ io non sono mai andato ai corsi ! +++ ma mia madre mi ha detto che non è *prüstinenc* +++ (rires) se lo dice la credo anche perché a volte mi corregge quando parlo *prüstinenc* (rires) »

« *a: je ne sais pas ! +++ je ne suis jamais allé à ces cours ! +++ mais ma mère m'a dit que ce n'est pas du prüstinenc +++ (rires) +++ si elle le dit je la crois aussi parce que parfois elle me corrige quand je parle prüstinenc (rires)* »

S (4) : « e pensi che il *prüstinenc* non si possa scrivere ? »

« *et tu penses que le prüstinenc ne peut pas s'écrire ?* »

LB24PRAm (5) : « adesso che mi ripeti la domanda + sinceramente +++++ (rires) magari sì ma non l'ho mai letto +++ forse non si può o forse ci sono dei patois che sono più facili da scrivere (rires) ++ non lo so ++ (rires) +++ guarda non lo so assolutamente dovresti chiedere in paese ! »

« *maintenant que tu me répètes la question + sincèrem:nt +++++ (rires) peut-être que oui mais je ne l'ai jamais lu +++ peut-être qu'il n'est pas possible ((de l'écrire)) ou peut-être qu'il y a des patois que l'on peut écrire plus facilement (rires) ++ je ne sais pas ++ (rires) écoute je ne sais absolument pas tu devrais demander ((aux personnes du..)) au village !* »

Dans la dernière intervention de LB24PRAm, nous constatons que cet homme de 24 ans considère que seuls les 'puristes', c'est-à-dire les personnes qui enseignent les parlers *occitans* dans les écoles linguistiques (locales) des basses vallées Chisone et Germanasca, savent écrire parfaitement le *patois* et/ou l'*occitan*. Aussi, il opère une distinction entre la langue locale enseignée dans les écoles de promotion linguistique et la variété qu'il parle, le *prüstinenc*, en prenant sa mère

comme une référence linguistique centrale pour son dialecte. LB24PRAm finit ainsi par considérer qu'il pourrait y avoir des patois « orthographables », contrairement à ce qui se passe pour le sien : c'est pourquoi, il démarre son discours en décrétant qu'il serait quasi impossible d'orthographier sa langue locale en partant de l'oral (cf. LB24PRAm (1)). Pour finir, cet homme admet qu'il peut y avoir des normes d'orthographe d'une langue locale, dictées par les besoins d'une catégorie de personnes, appartenant à un groupe.

Les participants ayant répondu « s = oui » à la q. 24d soulèvent deux opinions convergentes : d'une part, nous avons ceux qui croient qu'avec de l'initiative personnelle sur la graphie l'on peut tout écrire en dialecte (même des SMS sur un téléphone portable), et d'autre part, il y a ceux qui pensent qu'un jour quelqu'un se lancera dans l'écriture de leur langue locale, en dictant des normes et des règles d'écriture. Les témoignages qui suivent illustrent le premier état d'esprit :

DF54PRAm (1) : « sì ! + credo di sì ! ++ ho avuto poche occasioni di scriverlo +++++ ad esempio con un ragazzo di Villar ci siamo scritti un sms +++++ sì [kum] as 'parla a'skrive] ! e se uno ha un po' di dimestichezza si capisce perfettamente ! »

« oui ! + je crois que oui ! ++ j'ai eu peu d'occasions de l'écrire +++++ par exemple avec un jeune de Villar on s'est écrit un sms +++++ oui [comme on le parle on l'écrit ((on l'écrit comme on le parle))] ! et si quelqu'un a un peu de familiarité on le comprend parfaitement ! »

S (1) : « ma: gli hai scritto in *prüstinenc* o in piemontese ? »

« *mai:s tu lui as écrit en prüstinenc ou en piémontais ?* »

DF54PRAm (2) : « in *prüstinenc* in *prüstinenc* sì sì ! »

« *en prüstinenc en prüstinenc oui oui !* »

S (2) : « e lui ti ha risposto in che lingua ? »

« *et il t'a répondu en quelle langue ?* »

DF54PRAm (3) : « in piemontese perché lui è di Villar ! +++ ma: + [as ka'pis:] perfettamente ! »

« *en piémontais parce que ((lui)) il est de Villar ! +++ mai:s + [on comprend] parfaitement !* »

Nous passons maintenant à l'analyse des réponses collectées à la q. n°24a « *Est-ce que votre parler local peut être écrit ?* ». Contrairement aux réponses précédentes, nous constatons qu'aucun des participants n'exclut la possibilité d'orthographier son propre parler : pas même notre informateur LB24PRAm, précédemment évoqué. Nous dénombrons 22 réponses « s = oui », contre 2 seuls « f = peut-être ». Cette fois-ci les deux participants hésitants sont un homme de 85 ans et une femme de 61 ans, provenant respectivement de VIL et PIN. Lorsqu'on demande « *Savez-vous ou sauriez-vous l'écrire ? (i.e. votre parler)* » (q. n°24b), 15 locuteurs répondent qu'ils n'en seraient pas capables, alors que 9 participants se sentent prêts à l'écrire ou l'écrivent déjà (tableaux VI.4.2.2.A-D ci-dessous).

NB sur quest24b		Genre		Total
Question 24b		f	m	
n		7	8	15
s		5	4	9
Total		12	12	24

A.

NB sur quest24b		Âge			Total
Question 24b		a	b	c	
n		5	5	5	15
s		1	5	3	9
Total		6	10	8	24

B.

NB sur quest24b		NE					Total
Question 24b		bac	bac+	bacp	cm2	col	
n		1	3	4	5	2	15
s		2	4	2		1	9
Total		3	7	6	5	3	24

C.

NB sur quest24b		Localités				Total
Question 24b		PIN	PRA	SGC	VIL	
n		2	4	4	5	15
s		4	2	2	1	9
Total		6	6	6	6	24

D.

Tableaux VI.4.2.2 – Réponses à la q. 24b par genre (A), par âge (B), par NE (C) et par localité (D).

On remarque que le niveau d'étude (NE) et la localité d'origine ont une incidence sur les réponses à la q. n°24b, notamment pour les sujets qui se sentent incapables à écrire en dialecte : les tableaux VI.4.2.2.C et VI.4.2.2.D illustrent ces résultats. Les personnes n'ayant qu'un diplôme d'école primaire croient ne pas pouvoir orthographier spontanément une variété locale ; à l'inverse, les participants de la plaine (PIN) semblent être plus confiants dans l'exercice de l'écriture dialectale.

NB sur quest24c		NE					Total
Question 24c		bac	bac+	bacp	cm2	col	
alt			2	2	1		5
ml		1		1	2		4
mp			1			1	2
mpl				1			1
mt					1	1	2
nn					1		1
Total		1	3	4	5	2	15

A.

NB sur quest24c		Somme
Question 24c		
alt		5
ml		4
mp		2
mpl		1
mt		2
nn		1
Total		15

B.

NB sur quest24c		Localités				Total
Question 24c		PIN	PRA	SGC	VIL	
alt		2		1	2	5
ml			2	1	1	4
mp			1	1	1	2
mpl			1			1
mt				1	1	2
nn			1			1
Total		2	4	4	5	15

C.

Tableaux VI.4.2.3 – Réponses à la q. 24c (B) par NE (A) et par localité (C).

D'autre part, parmi les sujets qui ne se sentent pas capables d'écrire en parler local (15/24) certains invoquent le fait de n'y avoir jamais songé (5/15), d'après le tableau VI.4.2.3.B et sur la base des réponses à la q. n°24c. Viennent ensuite les réponses comme « on ne peut pas l'orthographier parce qu'il manque des lettres » (ligne « mt », tableau VI.4.2.3.B au-dessus), ou

« des mots »⁸² (linge « mp », tableau VI.4.2.3.B), « parce qu'il n'y a pas de tradition écrite » (ligne « mt », tableau VI.4.2.3.B) ou « parce que cela n'en vaut pas la peine » (ligne « nn », tableau VI.4.2.3.B). Toujours, en référence à ces réponses, nous ne remarquons pas d'incidence du niveau d'étude des sujets sur leurs réponses (tableau VI.4.2.3.C), hormis pour les participants qui évoquent un manque de tradition écrite des parlers (à SGC et à VIL) où les plus faibles niveaux d'études semblent représentés (tableau VI.4.2.3.A).

Dans les faits nous avons constaté que 4/6 informateurs de PIN écrivent leur parler, contre 1/6 à SGC, 1/6 à PRA et 2/6 à VIL. À PRA une informatrice, GR61PRAf, nous a invité à lire ses écrits, et a exprimé ses difficultés quant à la prise en compte d'un son en particulier (la voyelle [æ]) dans la graphie de son patois. D'une manière générale, une seule l'informatrice de SGC, VP75SGCf, suit avec attention les débats linguistiques des spécialistes autour des normes graphiques des parlers *occitans* et *francoprovençaux* locaux, en partie grâce aux contacts qu'elle entretient avec le milieu linguistique académicien turinois (réseau social). Les restants informateurs, de PIN et de VIL, envisagent l'orthographe des parlers locaux en tant qu'autodidactes, non-spécialistes, et de manière individuelle, sans se refaire à aucune des écoles linguistiques locale ou régionale : ils écrivent aussi bien des SMS sur leurs téléphones portables, que des chansons, des nouvelles ou des récits autobiographiques en dialecte, en mémoire, disent-ils, de leur enfance et de leurs aïeux (*cf.* § VI.4.1).

⁸² Ou les deux à la fois : il manque des lettres et des mots pour pouvoir l'orthographier (0,06%).

VI.5 Conclusions

On enregistre une correspondance entre, d'une part, les expressions des identités linguistiques, individuelle et collective, examinées aux § VI.1 et § VI.4.1 et, d'autre part, les perceptions et les représentations linguistiques des informateurs, recueillis au sujet de la variation linguistique diatopique au § VI.2.3. En effet, les représentations linguistiques diatopiques sont le reflet des processus d'identification que nos informateurs développent pour construire leur *appartenance linguistique* à un groupe et définir leur *altérité* envers les communautés externes à la leur.

Par ailleurs, l'examen des perceptions de variation diachronique et diaphasique, ainsi que celui des matériaux perceptuels sémantiques, permet de caractériser d'autres dimensions de la « variation linguistique subjective » et d'apporter des clefs d'interprétations des dynamiques micro- et macro-sociolinguistiques, en synchronie et en diachronie.

Au paragraphes § VI.1 et § VI.4.1 il émerge que les ILs collectives et individuelles se construisent dans une réalité populaire dichotomique : d'un côté, nous avons les locuteurs de « *piémontais* », de l'autre les « *patoisants* ». Lorsque les membres d'une communauté n'ont pas un avis unanime sur l'IL communautaire, des ILs individuelles et hétérogènes se développent au sein d'une même communauté : c'est dans ce cas précis que peuvent naître des sentiments d'insécurité linguistique vis-à-vis des autres communautés émergent, pour différentes raisons, comme nous l'avons vu pour les locuteurs des variétés de PRA et de SGC.

Les matériaux perceptuels diaphasiques, nous montrent que les participants aux enquêtes sont conscients des habitudes et des changements linguistiques qui opèrent en fonction des contextes, des registres et des interlocuteurs. Dans les interactions familiales, tout comme dans la vie communautaire, nos informateurs se rendent compte d'un emploi de plus en plus généralisé de *l'italien régional*. L'analyse des éléments perceptuels en diachronie, nous a permis d'investiguer les opinions des participants à différents moments de leurs vies personnelles. Nous avons vu que la majorité des informateurs craignent une disparition inéluctable des langues locales et confient leurs espoirs aux jeunes générations, pour qu'ils pérennisent les traditions culturelles et linguistiques locales.

Ces impressions négatives demeurent et s'amplifient, lorsque nos participants témoignent du *sentiment d'intraduisibilité* qui caractérise leurs langues locales. Même si les variétés locales semblent être, d'après l'avis général, plus adaptées à l'usage de la vie locale et rurale, ainsi qu'à la

description des émotions, nos locuteurs indiquent que le lexique et certaines expressions locales sont intraduisibles en *italien régional*.

Enfin, l'observation du *sentiment de tradition linguistique* permet l'étude des particularités de l'*identité linguistique collective* des communautés examinées. Trois types de figures semblent être, toujours pour nos informateurs, les garants d'une *tradition linguistique* orale et locale : les parents, les grands-parents et les personnes âgées d'une localité. Ils dicteraient, aux autres membres de la communauté, les usages, les habitudes et les comportements linguistiques à adopter, aussi bien dans le domaine familial que dans la vie publique.

Conclusions et perspectives

1 Comparaison entre les données « objectives » et « subjectives »

Nous confrontons ici, dans un premier temps, les données linguistiques de terrain, exposées aux Chapitres II et III, avec les données perceptuelles subjectives qui correspondent aux impressions et aux représentations linguistiques des locuteurs sur la variation et les contacts de langues. Ainsi et à cet effet, nous allons reprendre point par point les thématiques examinées au Chapitre VI pour noter les correspondances ou les écarts présents entre données subjectives et objectives, ainsi que les taxonomies populaires et scientifiques.

Aussi, l'examen des identités linguistiques (ILs) nous a permis de comprendre la réalité linguistique observée aux Chapitres II et III.

1.1 Diaphasie et diachronie

Les matériaux perceptuels diaphasiques recueillis sur le terrain montrent que les participants aux enquêtes sont bien conscients des changements linguistiques qui opèrent en fonction des contextes et des interlocuteurs : la situation macrolinguistique *dilalique* relevée au Chapitre II est reconnue et intégrée par nos informateurs, dans leurs habitudes et comportements linguistiques. Tous ces locuteurs s'adaptent en fonction du registre (formel et informel), du domaine (contextes) et de leurs interlocuteurs : les habitudes varient sensiblement en fonction des âges, des genres et des individus (*cf.* § VI.2.1). En revanche, nous avons remarqué que les habitudes et les comportements linguistiques dans le domaine religieux (lors des prières et dans les lieux de culte) sont plutôt complexes en fonction des communautés et ne sont pas forcément identifiés par l'ensemble des participants : nous avons noté, en effet, au Chapitre VI (*cf.* § VI.2.1.4) que la communauté catholique et *piémontaise* de VIL ne (re)connaît pas les usages linguistiques des Vaudois et *patoisants*, dans le contexte religieux.

Les données de terrain ainsi que les perceptions recueillies sur les habitudes linguistiques de nos participants vont dans le sens d'une utilisation toujours plus importante de *l'italien régional*, au détriment des dialectes, aussi bien dans les interactions familiales — avec les jeunes membres de la famille (enfants et petits-enfants) —, qu'au sein des localités examinées. Toutefois, nous notons que les grands-parents s'efforcent de maintenir des traditions linguistiques locales et familiales avec leurs enfants et petits-enfants (Chapitre VI : § VI.2.1.1 et § VI.2.2.1).

Les éléments perceptuels diachroniques (Chapitre VI § VI.2.2), qui s'intéressent à la perception des habitudes linguistiques dans le temps, ont été confrontés avec les données perceptuelles diaphasiques (Chapitre VI § VI.2.1), dans une perspective d'analyse sociolinguistique, géolinguistique et diachronique. Les résultats obtenus dans ces thématiques se rejoignent. Les données sur les *sentiments de diachronie implicite interne* — impressions des habitudes linguistiques des locuteurs et de leurs familles — et *externe* — perception sur les usages linguistiques des communautés dont les locuteurs font partie — montrent que nos participants sont conscients, non seulement d'une modification des habitudes linguistiques familiales, mais aussi des changements d'usage linguistique au sein de leur communautés respectives, dans le temps. Les usages des dialectes au sein familial et dans les localités d'enquête s'étiolent dans le temps et ce constat est formulé, aussi bien par les linguistes, que par les locuteurs eux-mêmes.

1.2 Diatopie

L'analyse des données perceptuelles diatopiques, et des cartes mentales, montre que la représentation des frontières linguistiques des locuteurs se développe à partir de l'expérience linguistique (*i.e. savoir expérience* de Schlieben-Lange, 1971, 1982a) et des stéréotypes véhiculés par les communautés linguistiques (*i.e. savoir idéologie* de Schlieben-Lange, 1971, 1982a). Ces représentations sont, par conséquent, variables d'individu à individu et se développent en fonction des expériences sociales et linguistiques (Romanello, 1996). Aux § VI.2.3.1-3 nous avons démontré que les représentations linguistiques varient aussi en fonction des activités professionnelles et extra-professionnelles et du degré de mobilité géographique des participants : plus le locuteur a des contacts avec les langues qui composent le panorama où il vit, plus il est capable de les discerner dans un espace géographique donné. De ce fait, nous concluons que tout facteur psycho-social détermine les usages linguistiques d'un individu, ainsi que les représentations qu'il se fait des usages et des habitudes d'autrui.

Les exercices des cartes mentales ont été effectués afin d'examiner plus en détail les II collective et individuelle et de vérifier le poids social des dialectes au sein des communautés observées. En outre, nous avons vu que pour certains informateurs ces exercices constituaient de véritables difficultés liées à l'appréhension de l'espace géographique.

Au premier abord, nous avons constaté sans surprise que les représentations subjectives des *frontières linguistiques* des langues locales sont basées sur le *savoir expérience* et sur le *savoir idéologie linguistique* (Schlieben-Lange, 1982a) individuels et collectifs : les phénomènes psycho-sociaux régissent ce type de représentations. À cet effet, les représentations des *frontières linguistiques* des

dialectes ont été analysées en tenant compte des témoins des ILs collectives et individuelles observés au début du Chapitre VI (*i.e.* § VI.1). Les cartes perceptuelles sur *les frontières linguistiques* des dialectes, réalisées à partir des croquis de nos informateurs, montrent que les locuteurs des variétés de VIL et PIN représentent les limites de leurs dialectes de manière plus étendue que les informateurs de PRA et de SGC. Ceci peut être dû aux facteurs examinés dans les ILs collectives : les informateurs de PRA et de SGC témoignent de deux expressions distinctes de ce qu'on nomme le *sentiment d'insécurité linguistique*. Celui qui accompagne les locuteurs de SGC est caractérisé par la vision d'une identité linguistique en péril, en raison d'un étiolement des traits *provençaux* et *français*, correspondant respectivement au patois local et au *français local*. En effet, nos participants constatent une augmentation des traits « *italiens* » et « *piémontais* » au sein des deux langues locales, en nous livrant leurs propres témoignages et leurs craintes. Le *sentiment d'insécurité linguistique* qui caractérise les comportements des informateurs de PRA, en revanche, est dû au fait qu'ils se définissent précisément comme des « *patoisants* », tout en étant très soucieux par rapport aux regards que les autres nourrissent envers eux. Ces deux sentiments d'insécurité se répercutent dans la représentation des frontières linguistiques dialectales. Aussi, les variétés *provençales* de la région pinérolaise, contrairement aux parlers *haut-piémontais* de VIL et de PIN, qui connaissent une *koinè turinoise* supra-locale, ne jouissent pas d'un phénomène *koinéisation*. Elles sont, de ce fait, plus sujettes à l'étiolement, plus nombreuses et variées et, par conséquent, elles ne peuvent pas recouvrir des espaces géographiques étendus.

Les cartes perceptuelles en *degrés-de-différences* (*cf.* § VI.2.3.2) permettent d'apporter une réponse sur la perception de la variation diatopique propre à nos informateurs. Par ce travail nous avons pu comprendre où nos participants situent les *isoglosses subjectives diatopiques*, dans l'espace géographique qui comprend les *vallées vaudoises*. Grâce à cela nous avons identifié les processus perceptuels de classification des similitudes et des distances linguistiques entre parlers locaux. D'après les données perceptuelles, il apparaît que les réponses des locuteurs concernant la perception de la variation lexicale sont les plus fréquentes. Ensuite, et par ordre d'importance, les informateurs perçoivent davantage les différences phonétiques, morphologiques, syntaxiques et prosodiques entre dialectes (*cf.* Gally, 2015a, 2015b ; Gally & Goudi, 2009). Dans ce travail, il émerge en effet que les traits distinctifs phonétiques, morphologiques, syntaxiques et prosodiques soient davantage reconnus par des personnes âgées de plus de 40 ans. Nous avons vu (*cf.* § VI.2.3.2), à ce propos, que les informateurs de PIN distinguent leur propre variété urbaine de la *koinè*, notamment par la présence de l'adverbe de négation [pa] « pas » ; les participants de VIL affirment reconnaître des différences lexicales par rapport à la variété de PIN ; les informateurs

de SGC reconnaissent des distinctions d'ordre phonétique, morphologique et lexical, entre leur patois et les parlers environnants de l'aire, y compris ceux de PIN, PRA et VIL ; les locuteurs de PRA identifient des traits phonétiques, lexicaux, syntaxiques et prosodiques qui caractérisant leur patois par rapport aux autres dialectes environnants. Ce sont ces traits qui caractérisent spécifiquement chaque langue locale, du point de vue populaire, dans le cadre du *sentiment de la diatopie* : ce sont, en d'autres termes, des catégories perceptuelles (populaires) émergentes.

Le dernier travail de cartographie perceptuelle (cf. § VI.2.3.3) s'est inspiré des travaux de Schlieben-Lange (1971) et de Kuiper (1999) effectués en France : il sonde le *sentiment linguistique occitan*. Nous avons souhaité vérifier si l'étiquette « *occitan* », utilisée par les linguistes pour désigner une partie des parlers *gallo-romans* de la région du Piémont occidental, est reconnue et utilisée par nos informateurs. Au travers de notre exercice, nous aboutissons à la conclusion que nos informateurs de PRA et de SGC témoignent d'une « *fausse conscience occitane* »¹, ou plutôt une « *fausse identité occitane* », dans le sens où ils ne se reconnaissent pas comme des « *occitans* », mais comme des « *patoisants* ». À leur égard, le terme « *occitan* » ne semble pas concerner leurs propres dialectes et renvoie tantôt à la langue des troubadours du Moyen-Âge, tantôt à des langues, des usages et des coutumes locales qui caractérisent les vallées méridionales contigües, de la Province de Cuneo (Val Varaita, Val Vermenagna, Val Maira, Val Stura di Demonte, etc...). C'est pourquoi, en ce qui concerne la taxonomie des langues, nous constatons un décalage entre la taxonomie scientifique des langues utilisées par les linguistes, qui qualifie certains parlers gallo-romans comme *occitans provençaux cisalpins*, et la taxonomie populaire adoptée par les informateurs pour parler des dialectes examinés.

1.3 Matériaux sémantiques

Grâce à l'analyse des matériaux perceptuels sémantiques nous avons pu comprendre si nos informateurs partagent l'opinion, répandue entre les années 1950-1990 par certains spécialistes, selon laquelle les dialectes seraient des langues « incomplètes », voire « limitées » (d'un point de vue fonctionnel) par rapport à l'*italien*². Il en résulte que, non seulement cette opinion semble dépassée car 17 informateurs sur 24 considèrent les dialectes comme des langues à part entière (cf. § VI.1.2.1), mais aussi bon nombre de nos locuteurs insistent sur l'*intraduisibilité* de certains mots, expressions ou notions dialectales dans la langue nationale (cf. § VI.3.1).

¹ Pour reprendre les termes employés par Schlieben-Lange (1971) au sujet de ses enquêtes de terrain dans le Sud de la France.

² Nous rappelons que l'équipe de Turin a recueilli et étudié les impressions des locuteurs vis-à-vis de cette opinion (Telmon, 2002a : XIII).

En sondant le *sentiment de toute-puissance sémantique* qu'éprouvent nos participants vis-à-vis de leurs propres dialectes, il émerge qu'il est plus facile pour eux de tout dire, plutôt que de tout écrire, en langue locale. Cette conclusion n'est pas incohérente avec la situation linguistique relevée sur le terrain, dans la mesure où les parlers locaux étudiés sont caractérisés par une tradition éminemment orale. Par ailleurs, les impressions des locuteurs sur la vitalité et le renouvellement lexical des dialectes ont été examinés : il s'avère que les opinions sont partagées entre *i*) les refus d'intégrer des emprunts lexicaux venant de langues « externes » (comme l'*italien*, l'*anglais* ou le *français*) qui heurterait la tradition linguistique des « ancêtres » et *ii*) les acceptations de la présence d'emprunts lexicaux « externes » dans un dialecte, notamment pour pallier un manque de terminologie adéquate dans le domaine des sciences et de la technologie. Ceux qui partagent cette dernière opinion — environ la moitié des informateurs — voient aussi d'un bon œil l'invention de nouveaux mots, à effet comique : il s'agit le plus souvent de surnoms ou d'expressions fleuries qui sont « inventés » par les informateurs âgés de 18 à 50 ans.

1.4 Identités linguistiques et données linguistiques effectives

L'examen des ILs collectives et individuelles nous permet de rendre compte d'une réalité linguistique observée : il s'agit là d'un domaine plurilingue où les langues qui composent les répertoires des communautés étudiées ont différents rôles et poids sociaux. L'observation des *sentiments de tradition linguistique* et des *comportements linguistiques normatifs* a favorisé l'étude des ILs collectives.

Dans tout le Chapitre VI, il émerge que les ILs collectives se construisent dans une réalité populaire dichotomique : d'un côté, nous avons les locuteurs de « *piémontais* », de l'autre les « *patoisants* ». Le *sentiment de tradition*, ou le *sentiment de la langue*, semble fort et présent auprès des communautés linguistiques que nous observons : toutefois, il y a davantage de spécificité à évoquer pour les communautés de PRA et de SGC. Les *comportements linguistiques normatifs*³ observés auprès des six membres de la communauté de PRA, ainsi que le fort sentiment de tradition qu'ils développent, témoignent de l'IL collective détaillée en analysant les marques *d'appartenance* et *d'altérité linguistiques* des locuteurs. À PRA les locuteurs se considèrent comme des « *patoisants* », mais n'arrivent pas à déterminer précisément les caractéristiques linguistiques de leur langue locale : ils affirment cependant, que leur patois est distinct du *piémontais* (*koinè oralisée*). Toutefois, ils se préoccupent des représentations linguistiques des autres à leur sujet : ainsi le *sentiment de tradition* et les *comportements normatifs* observés au § VI.4.1 sont ancrés, par rapport à

³ Comportements qui se produisent lorsqu'une personne reprend verbalement un des membres de sa communauté, en considérant que ce dernier parle mal le dialecte local.

cette préoccupation, dans les habitudes locales. Le *sentiment de tradition* et les *comportements normatifs* garantissent, aux locuteurs du *prüstinenc*, la sauvegarde d'une identité linguistique collective et, par conséquent, une sécurité linguistique. Dans une certaine mesure, nous pouvons parler de *sentiment d'insécurité linguistique* ressenti par les informateurs de PRA, vis-à-vis des autres communautés linguistiques des Vals Germanasca, Chisone et Pellice. Les données lexicales et phonétiques concernant le diasystème de PRA, exposées au Chapitre III, montrent, en effet, des choix linguistiques, soit en opposition avec les trois systèmes de VIL, SGC et PIN, soit en adéquation au système de SGC ou aux systèmes de VIL et PIN.

À l'inverse, les locuteurs de SGC ressentent des préoccupations linguistiques différentes : leurs impressions se focalisent sur une réalité linguistique locale qui décline, en subissant l'influence de l'*italien* et du *piémontais*. Dans cette dynamique, le *sentiment de tradition* et le *comportement normatif* de ces locuteurs nous éclairent sur les comportements psycho-socio-linguistiques communautaires et individuels : les informateurs de SGC sont attentifs et alarmés à l'égard des changements linguistiques qui affectent leur patois local. Les données phonétiques et lexicales de terrain illustrent bien une dynamique d'« *italianisation* » et de « *piémontisation* » des traits dialectaux. Toutefois, notamment dans l'examen des phénomènes de diphtongaison et dans l'observation des traits phonétiques consonantiques et des voyelles simples, le système de SGC semble se caractériser par la conservation de nombreux traits *provençaux*, contrairement aux autres systèmes étudiés. Concernant les impressions recueillies sur le *français* local de SGC, nos participants sont beaucoup plus alarmistes sur l'état linguistique actuel : ils déclarent et observent que cette variété n'est pratiquement plus utilisée, ni au village, ni en famille.

Les *comportements normatifs* se développent, aussi bien dans le milieu familial, que dans le domaine public, au sein des villages/hameaux de résidence des locuteurs. D'après les déclarations de nos participants, trois figures sont garantes d'une norme linguistique locale et orale : les parents et les grands-parents, en milieu familial, et les personnes âgées des communautés observées, dans le domaine public. Ces trois figures dictent aux autres membres de la communauté les usages, les habitudes et les comportements linguistiques à adopter en groupe, dans le domaine familial et dans le domaine public.

Dans un deuxième temps, nous avons exploré le thème de la graphie des dialectes à travers l'observation d'éventuelles *traditions linguistiques écrites* locales. D'après nos résultats perceptuels, il émerge que pour nos participants la question de la graphie des parlers locaux n'est pas centrale. La majorité des informateurs croit que l'écriture des dialectes serait plus adaptée à certains domaines, plutôt qu'à d'autres, comme dans le cas des chants traditionnels, des poèmes

et des textes narratifs sur la vie rurale du village/hameau. Nous avons constaté que 8 de nos participants écrivent spontanément leurs langues locales en autodidactes : cela concernerait davantage la gente féminine plutôt que les hommes. Parmi ces informateurs, seule une participante de SGC avoue appliquer les préconisations des linguistes en matière de graphie, pour sa langue locale. Par ailleurs, il n'est pas rare que certains informateurs se trouvent en difficulté lorsqu'ils n'arrivent pas à orthographier des traits phonétiques : dans un cas, nous avons été sollicitée pour leur venir en aide et proposer des solutions appropriées. Seuls les informateurs de PIN semblent être à leur aise dans l'écriture de la langue locale urbaine. Nous croyons que cela pourrait être lié sans doute à l'existence de la *koinè turinoise*, connue et reconnue à l'écrit, contrairement à ce qui se passe pour les variétés *occitanes* de l'aire.

1.5 Dialectologie perceptuelle et phonétique

Les travaux de dialectologie perceptuelle (DP) sont souvent associés aux enquêtes linguistiques de terrain de type phonétique (Iannàccaro, 2002a ; Falkert, 2007, 2012 ; Preston & Niedzielski, 2010 ; Gally, 2014). Comme nous l'avons montré dans notre recherche, la DP se situe à la croisée de différents secteurs de recherche linguistique et, en particulier, dans la perspective qui nous intéresse, à la jonction entre la sociolinguistique et la géolinguistique : elle tente de bâtir des liens entre les usages linguistiques, la société et l'espace géographique dans lequel évoluent les locuteurs en adoptant comme perspective celle du sujet parlant, appartenant à la communauté linguistique étudiée. La phonétique descriptive, quant à elle, permet au géolinguiste d'identifier des frontières linguistiques en diatopie et en diastratie dans une perspective synchronique, sur la base de données de terrain qui constituent le socle objectif et scientifique de ce type d'étude. Au vu des caractéristiques intrinsèques communes à la DP et à la phonétique notamment descriptive⁴ il paraît donc normal de retrouver une combinaison des deux approches qui permettrait, non seulement d'éclairer le linguiste sur les phénomènes phonétiques identifiés et étudiés, mais aussi de confronter les deux perspectives d'analyse, scientifique et populaire. Parallèlement, la perspective d'analyse de Stehl (1986, 1995), adoptée dans notre travail, renforce la combinaison des deux niveaux d'analyse, objectif et subjectif. Les travaux de l'auteur, centrés sur l'observation des dynamiques de variation linguistique en diglossie, s'intéressent aussi à la manière dont les locuteurs reconnaissent les phénomènes de variation linguistique : ses recherches partent du présupposé que le trait soumis à variation peut être identifié conjointement par le linguiste et par le locuteur. De ce fait, la notion de *gradatum*

⁴ Nous pouvons aussi évoquer la sociophonétique, la phonétique acoustique, la phonétique articulatoire, basées sur la constitution de données linguistiques de terrain, ainsi que la phonétique perceptive.

linguistique établie par Stehl (1986), rend compte de cette double perspective, linguistique (scientifique) et perceptuelle (populaire) : « [...] les locuteurs ont une connaissance parfois remarquable de cette gradation qui peut être vérifiée aussi au niveau des structures et unités linguistiques » (Stehl, 1986 : 30). Dans ce sens, nous avons vu les cas du trait phonétique [æ] retenu comme élément distinctif dialectal, par les informateurs de PRA, par rapport aux autres langues locales de l'aire.

2 Perspectives

Nous souhaiterions approfondir notre travail en nous focalisant sur trois axes qui s'inscrivent dans la continuité des approches méthodologiques et théoriques adoptées ici.

2.1 Sociophonétique

Une première perspective de travail intéresse l'exploitation de nos données linguistiques de terrain au-delà de notre contexte de travail, dans un cadre d'analyse sociophonétique de type expérimental. En effet, nous sommes persuadée que la sociophonétique sur base impressionniste ne peut suffire aujourd'hui pour une correcte interprétation des données de terrain. Nous avons déjà eu l'opportunité de nous consacrer à ce type d'approche dans une première contribution d'analyse sociophonétique concernant les langues locales de PIN et de SGC, où nous avons montré que, sur la base des mêmes enquêtes phonétiques, la confrontation des espaces phonétiques toniques et atones des locuteurs divergent, essentiellement d'un point de vue diatopique et diastratique (Gally, 2014). Dans le cadre de notre travail de thèse, nous avons essayé de perfectionner les principes et les méthodes de l'analyse, en approfondissant l'étude des voyelles des quatre systèmes que nous avons présentés. En 2014, nous avons effectué une ébauche d'étude que nous élargirons et complèterons par la suite sur la totalité de notre corpus de données phonétiques pour une étude sociophonétique. Toutefois, nous souhaitons au moins préciser quelques détails sur l'approche adoptée pour l'analyse conduite jusqu'à présent. Notamment, nous avons normalisé les données au travers de la méthode Lobanov (Lobanov, 1971 ; Adank, 2003 ; Adank *et al.*, 2004 ; Van der Harst, 2011) et calculé les barycentres⁵ de chaque espace vocalique normalisé — F1xF2 et F2xF3 —, afin de pouvoir comparer les données

⁵ Calcul de la moyenne de la moyenne : ceci nous a permis d'éviter de dévier le noyau d'un espace vocalique, à cause des disparités du nombre d'échantillons de voyelles par système linguistique examiné (différents nombre de voyelles analysées entre chaque trait étudié, mais aussi entre chaque dialecte). Cela renvoie au Chapitre V § V.2.1.

entre elles. La normalisation Lobanov, n'est autre qu'un calcul de z -score⁶ indiqué comme suit : F_{ii}
 $= (F_{ii} - \mu_{ii}) / \delta_{ii}$ (μ_{ii} = moy. F_{ii} ; δ_{ii} = SD F_{ii}).

Cette méthode est, non seulement, la plus largement employée par les spécialistes dans le traitement et l'analyse actuels des données sociophonétiques (Adank et al., 2004 ; Flynn, 2011 ; Flynn & Faulkes, 2011), mais elle permet aussi de préserver les spécificités extrinsèques des voyelles et intrinsèques des locuteurs et des formants : en d'autres termes, il s'agit de conserver les caractéristiques inhérentes à la variation diatopique et diastratique, malgré la normalisation (Van der Harst, 2011 : 107-122 ; Jacewicz & Allen Fox, 2012), ce qui s'adapte particulièrement bien à la perspective perceptionnelle qui est la nôtre. En phase finale d'extraction des valeurs acoustiques, nous comparerons les valeurs obtenues, avec celles figurant dans la base UPSID (Vallée, 1994 : 158-164) et dans des travaux de référence (Ferrero, 1972 ; Ferrero & al., 1978 ; Hillenbrand & al., 1995 ; Pätzold & Simpson, 1997 ; Gendrot & Adda-Decker, 2004 ; Geogeton & al., 2012), comme nous avons déjà fait dans les données présentées au Chapitre III.

Pareillement nous souhaitons aussi opter pour une représentation des voyelles simples ainsi que des diphtongues, qui tienne compte de l'évolution des trajectoires acoustiques dans le temps et des processus de coarticulation : c'est la raison pour laquelle nous procéderons à l'extraction des F0, F1, F2 et F3 en 5 points distincts de chaque voyelle et de chaque diphtongue. Ceci nous paraît un bon compromis pour la gestion des différents contextes syllabiques déjà retenus par l'étude illustrée dans cette thèse. Il s'agit de représentations fondées sur l'observation dynamique (chronologique) de la donnée acoustique : notamment on se réfère aux propos soulevés par Van der Harst (2011 : 137-143) qui évoque à juste titre le *paradoxe de l'espace vocalique* (*space vowel paradox*) qui affecte les espaces vocaliques basés sur la représentation des valeurs en milieu de voyelle. La prise en compte d'un phénomène vocalique *dynamique* qui explore un phénomène dans une continuité temporelle révélerait davantage les variations sociolinguistiques (Di Paolo Marianna & Yaeger-Dror, 2011 : 93-102, 107-118 ; Van der Harst, 2011 ; Celata & Calamai, 2014).

2.2 Enquêtes de dialectologie perceptuelle

Nous sommes d'ores et déjà en train d'élargir notre terrain d'enquête dans une perspective phonétique et de DP aux Alpes françaises contigües aux *vallées vaudoises* : nous

⁶ Un z -score (ou *variable centrée réduite*) est un changement d'unité qui permet de comparer des données indépendantes, en choisissant une échelle : il correspond au nombre d'écart-type séparant une donnée de la moyenne.

pensons notamment aux vallées du Briançonnais (Vallon des Ayes et Vallée de Fressinières) et au Queyras.

Tout d'abord, il nous paraît intéressant d'approfondir les recherches géolinguistiques descriptives sur les variétés *occitano-alpines* du Briançonnais et du Queyras, dont certaines ont déjà été partiellement examinées par Sibille dans les années 2000 (Sibille, 2004, 2012) : pour cela nous adapterons les mêmes méthodologies utilisées dans notre thèse à ce nouveau terrain d'enquête. En outre, dans une approche *émique*, nous nous concentrerons sur les mêmes aspects de vocalisme étudiés dans le Piémont occidental (vocalisme simple et diphtongues) en sélectionnant 4 diasystèmes (Villard, Molines, Fressinières et Ceillac), dont 1 péri-urbain (Villard) proche de la ville de Briançon. D'autre part, nous mènerons des enquêtes de DP qui nous permettront de sonder l'IL collective et individuelle des participants, ainsi que la perception qu'ont les locuteurs de la variation linguistique. Nous pourrions ainsi observer les représentations et les comportements linguistiques des locuteurs de ces parlers, en gardant en mémoire les résultats obtenus auprès des participants transalpins. Aussi, il serait intéressant de mesurer, dans ce secteur, aussi bien les écarts et les correspondances entre les taxonomies populaires et scientifiques, que les témoins des ILs collectives et individuelles.

2.3 Géomatique appliquée à la géolinguistique

L'expérience récente de notre participation active aux projets exploratoires *Géodialect 2013* (Exploration des outils Géomatiques pour le Traitement et l'Analyse des données Géolinguistiques : application à la dialectologie) dans le cadre du Labex Persyval (Grenoble)⁷, *Cartodialect 2013* (Extraction d'informations sémantiques et géographiques à partir des données géolinguistiques) financé par la mission interdisciplinaire du CNRS⁸ et actuellement l'*ANR ECLATS* (Extraction de Contenus GéoLinguistiques d'Atlas et Analyse Spatiale) pilotée par Paule-Annick Davoine⁹, oriente nos recherches aussi dans cette direction, et cela de manière très significative. Nous souhaiterions donc continuer ce qui a été développé dans les récents travaux de géomatique appliquée à la géolinguistique (Davoine & al., 2014 ; Gally & al., 2013). Pour cela, nous prévoyons de générer (ou d'alimenter) une base de données, qui permette de stocker et de pérenniser nos données lexicales, et phonétiques, recueillies sur le terrain. La création de la base de donnée facilitera l'archivage des nombreuses données extralinguistiques et linguistiques, au fil du temps. Ensuite, l'utilisation d'un logiciel SIG, type QGIS, nous permettra d'exploiter

⁷ <https://persyval-lab.org/en/exploratory-project/GeoDialect>.

⁸ <http://cartodialect.imag.fr/cartodialect/>.

⁹ <http://eclats.imag.fr/>.

davantage les données avec un traitement conjoint, géographique, cartographique, voire géostatistique. Ceci parce que le géoréférencement des données linguistiques de terrain favorise la prise en compte des phénomènes linguistiques dans une perspective rigoureusement géographique, ce qui intéresse désormais aussi les recherches de géolinguistique.

Bibliographie

- Achard-Bayle Guy, Paveau Marie-Anne,
2008a (eds) *Linguistique populaire ?*, Collection *Pratiques 139/140* (2008).
2008b « La linguistique ‘hors du temple’ », in *Pratiques 139/140* (2008), *La Linguistique populaire* : 3-16.
- Adank Patricia M.,
2003 *Vowel Normalization: a perceptual-acoustic study of Dutch vowels*, (PhD Thesis), [en ligne : <http://repository.ubn.ru.nl/handle/2066/19286> depuis 2003, consulté le 14/8/2013], Nijmegen : Radboud University Nijmegen.
- Adank Patricia M., Smith Roel, van Hout Roeland,
2004 « A comparison of vowel normalization procedures for language variation research », in *The Journal of the Acoustical Society of America* 116/5 (JASA), 2004 : 3099–3107.
- AIS = Jaberg Karl, Jud Jakob, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, I- VIII, Zofingen, Rieger & Co., 1928-1940.
- Ajnardi Laura,
1999-2000 *La differenziazione dialettale nella coscienza dei parlanti fra occitano, francoprovenzale e piemontese. Un saggio di dialettologia soggettiva*, (Tesi di laurea), Torino : Università degli Studi di Torino.
- Ajnardi Laura, Canobbio Sabina, Iannàccaro Gabriele, Penna Alessandro, Telmon Tullio,
2002 « Spazio e tempo nella dialettologia soggettiva del parlante. Risultati del test di riconoscimento. », in Cini M., Regis R. (eds) (2002) : 63-79.
- ALAVAL = *Atlas Linguistique Audiovisuel du Valais romand*, sous la direction de Kristol Andres, Centre de Dialectologie de Neuchâtel (<http://www2.unine.ch/dialectologie/page-8174.html>)
- Albarrac Dolores, Johnson Blair T., Zanna Mark P., (eds)
2005 *The handbook of attitudes*, Mahwah : New Kersey.
- ALD = *Atlant linguistisch dl ladin dolomitich y di dialec vejins*, Goebel Hans (opus omne curavit), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 4 vol., 1998. (<http://ald.sbg.ac.at/ALD-II/fr/index.html>)
- ALE = *Atlas Linguarum Europae*, Assen-Maastricht, Van Gorcum, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, I et suiv., 1983-,
- ALEPO = Canobbio Sabina, Telmon Tullio (eds), *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale*, Alessandria : Ed. dell’Orso.
- ALF = Gilliéron Jules, Edmont Edmond, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Honoré Champion, 35 fasc., 1902-1910.

Bibliographie

- ALG = Séguy Jean, avec la collaboration de Allières Jacques, Ravier Xavier, *Atlas linguistique de la Gascogne*, Paris, CNRS, I-VI, 1954-1973.
- ALI = Bartoli Matteo, Terracini Benvenuto, Vidossi Giuseppe, Grassi Corrado, Genre Arturo, Massobrio Lorenzo, *Atlante Linguistico Italiano*, Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, Università di Torino, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1 et suivants, 1995-.
- Alibert Louis,
2000 [1976] *Grammatica occitana segon los parlars lengadocians*, Toulouse/Barcelone : Institut d'Études Occitanes.
- ALiR = *Atlas Linguistique Roman*, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello stato, I et suiv., 1996-.
- Allasino Enrico, Ferrier Consuelo, Scamuzzi Sergio, Telmon Tullio, (eds)
2007 *Le lingue del Piemonte*, Collana Quaderni di Ricerca 113, Torino : Istituto di Ricerca Economico Sociali (IRES) del Piemonte.
- ALMURA = Médélice Jeanine E., *Atlas Linguistique et Multimédia de la Région Rhône Alpes* – En ligne : <http://www.atlas-almura.net/>
- ALO = Geneviève Massignon, Brigitte Horiot, *Atlas Linguistique et ethnographique de l'Ouest* (Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois), I-III, Paris, CNRS, 1971-1983.
- ALLoC = Ravier Xavier, avec la collaboration de Jacques Boisgontier, Ernest Nègre, *Atlas Linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, I-III, Paris, CNRS, 1978-1986.
- Amaro-Péguy Lucie,
2014-15 *L'occitan alpin d'Usseaux. Description d'une langue en danger, en contact avec deux aires dialectales (francoprovençale et piémontaise) et sous l'influence de deux langues standards (français et italien)*, (Thèse de Doctorat), Lyon : Université Lumière Lyon 2.
- Anttila Raimo,
1989 *Historical and Comparative Linguistics [2nd Edition]*, in CILT 6 [Current Issues In Linguistic Theory 6] : John Benjamins Publ. Co.
- Arcani Enrico,
2005 *Studi italiani di linguistica teorica e applicata*, Anno XXXIV, 3, Nuova Serie, Pisa : Pacini.
- ArcGIS
2009 ESRI (Environmental Systems Resource Institute), 2009. ArcGIS 9.8, ESRI, Redlands, California.
- Ascoli Graziadio I.,
1873 « Saggi ladini », in *Archivio Glottologico Italiano (AGI)*, 1 : 1-556.
1878 « Schizzi franco-provenzali », in *AGI*, 3 : 61-120.
1882-85 « L'Italia dialettale », in *AGI*, 8 : 98-128.

Bibliographie

- Associazione culturale La Valaddo,
2003 *Prontuario morfologico della parlata occitano-provenzale alpina delle Valli : Germanasca, Chisone e Alta Dora Riparia.*
- Auer Peter,
2005 « The construction of linguistic borders and the linguistic construction of borders », in Fillipula M., Klemola J., Plander M., Penttilä E. (eds) (2005), *Dialects across borders. Selected papers from the 11th International Conference on Methods in Dialectology XI – Joensuu, August 2002, Amsterdam-Philadelphia : Jonh Benjamins Publ. Co., 3-30.*
- Auroux Sylvain,
1989 « Introduction », in *Histoire des idées linguistiques*, Bruxelles : Ed. P. Mardaga, 13-44.
- Avena Piersimone,
2011-12 *Rapporti di stigma e prestigio nella percezione dei parlanti nelle Valli Vermenagna, Roya e Gesso, (Tesi di Dottorato), Torino : Università degli Studi di Torino.*
- Bartaletti Fabrizio,
2004 *Gegrafia e cultura delle alpi*, Milano : Franco Angeli.
- Baylon Christian,
1996 *Sociolinguistique. Société, langue et discours*, Paris, Nathan.
- Bauman Zygmunt,
2000 « Discours sur l'identité », [Conférence du 7 mai 2000, mise en ligne en septembre 2014, consulté en octobre 2014 : http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/l_identite.980], Paris : Université de tous les Savoires.
2003 *L'intervista sull'identità* (Vecchi Benedetto éd.), Bari : Laterza.
2010 *L'identité* (Coll. *Carnets*), Paris : L'Herne.
2013 *La vie linguide*, Paris : Pluriel.
- Bec Pierre,
1973 *La langue occitane*, collection « Que sais-je ? » n° 1059, Paris, PUF.
- Beccaria Gian Luigi, (éd.)
1994-96 *Dizionario di Linguistica e di Filologia, metrica e retorica, Coll. Biblioteca Studio, 21*, Torino : Einaudi.
- Berruto Gaetano,
1974 « Piemonte e Valle d'Aosta », in Cortelazzo M. (éd.) (1974), *Profilo dei dialetti italiani*, Pisa : Pacini.
1987 « Lingua, dialetto, diglossia, dilalia », in Holtus G., Metzeltin M., Pfister M., *Romania e Slavia Adriatica*, Hambourg : Buske, 57-81.
1989 « On the typology of linguistic repertoires », in Ammon U., (ed.), *Status and Function of Languages and Language Varieties*, Berlin-New York : de Gruyter, 552-569.
1993a « Le varietà del repertorio » in Sobrero A. A. (éd.) (1993b) : 3-36.
1993b « Varietà diamesiche, diafasiche e diastratiche » in Sobrero A. A. (éd.) (1993b) : 37-92.
1995 *Fondamenti di sociolinguistica*, Roma-Bari : Laterza.
1997 *Corso elementare di linguistica generale*, Torino : Utet.

Bibliographie

- 2002 « Sul significato della dialettologia percettiva per la linguistica e la sociolinguistica », in Cini & Regis (eds) (2002): 341-362.
- 2004 « Varietät. », in Ammon U., Dittmar N. & Mattheier K. (eds) (2004), *Sociolinguistics/Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society / Ein International Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft, Vol. I* Berlin/NY : W. de Gruyter (2^e éd.), 188-195.
- 2007 « Sulla vitalità sociolinguistica del dialetto oggi » in Raimondi G., Revelli L. (2007), *La dialectologie aujourd'hui. Atti del Convegno Internazionale 'Dove va la dialettologia?' – Saint-Vincent, Aosta, Cogne 21-24 settembre 2006*, Alessandria : Ed. dell'Orso, 133-148.
- Bertinetto Pier Marco, Loporcaro Michele,
2005 « The sound pattern of Standard Italian, as compared with the varieties spoken in Florence, Milan and Rome », in *Journal of the International Phonetic Association*, 35(02) : 131-151.
- Biaggi Elio,
1987 *Castellania di Miradolo, contea di San Secondo nella storia del vecchio Piemonte*, Pinerolo : Ed. Tipografica Giuseppini, 31-59.
- Bianconi Sandro,
1980 *Lingua matrigna. Italiano e dialetto nella Svizzera italiana*, Bologna : Il Mulino.
- Biondelli Bernardino,
1853 *Saggio sui dialetti gallo-italici*, Milano : Bernardoni.
- Binazzi Neri,
2002 « Tradizioni del discorso e percezione dell'identità: riflessioni su alcuni contesti d'uso fiorentini » in Cini M., Regis R. (eds) (2002): 247-276.
- Blanc Marina, Pascal Serenella, Pazè Piercarlo, (eds)
2009 *Per una storia di Villar Perosa*, Villar Perosa : Studio Pascal Ed..
- Blanchet Pierre,
2011 « La sociolinguistique est-elle une 'interdiscipline' ? », in Petitjean C. (éd.) (2011) : 13-26.
- Bloomfield Leonard,
1944 « Secondary and Tertiary responses to Language », in *Language* 20 : 45-55.
- Boughton Zoe,
2006 « When perception isn't reality : Accent identification and perceptual dialectology in French », in *French Language Studies* 16/2006, Cambridge : Cambridge University Press, 277-304.
- Bourhis Richard Y., Leyens Jacques-Philippe, (eds)
1994 *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Lièges : Mardaga.
- Bouvier Jean-Claude et alii, (eds)
1980 *Tradition orale et identité culturelle, problèmes et méthodes*, Paris : CNRS.

Bibliographie

- Boyer Jean, (éd.)
1996 *Sociolinguistique : territoires et objets*, Paris : Délachaux et Niestlé.
- Britain David, Cheshire Jenny, (eds)
2003 *Social Dialectology. In honour of Peter Trudgill*, Amsterdam-Philadelphia : Benjamins.
- Brero Camillo, Bertodatti Remo, (eds)
2003 *Grammatica della lingua piemontese. Parola, vita e letteratura. Gramàtica Piemontèisa*, Cuneo : Editrice Artistica Piemontese di Savigliano.
- Bruno Valter, Baral Gino, Avondo Gian Vittorio, Seglie Dario,
1994 « Archeologia industriale in Val Chisone », consultable en ligne sur : <http://www.valchisone.it/storia-leggende/43-archeologia-industriale-in-val-chisone>. Consulté le 5/4/2015.
- Buratti Gustavo,
1960 « Armanach ëd Poesìa Piemontèisa », Torino : A l'ansègna dij Brandé.
- Büld Heinrich,
1939. *Sprache und Volkstum im nördlichen Westfalen: Sprachgrenzen und Sprachbewegungen in der Volksmeinung* [Langage et nationalité dans la Westphalie du nord: Perceptions des frontières linguistiques et des changements de langage], Emsdetten : H. & G. Lechte Ed..
- Calosso Silvia,
1970-71 *Stratigrafia linguistica dell'area compresa tra Torino, Avigliana e Pinerolo*. [Tesi di laurea], Torino : Università degli Studi di Torino, Facoltà di Lettere e Filosofia.
1973 « Osservazioni sui microsistemi morfologici di alcune parlate galloitaliche occidentali », in *AGI 58*, Torino : 142-155.
- Calosso Silvia, Telmon Tullio, (eds)
1973 *Minoranze linguistiche galloromanze nelle province di Torino e Cuneo*, Manuscrit élaboré pour le Bureau d'Études de la Chambre des Députés (En consultations à la bibliothèque de l'ALI), Turin : Università degli Studi di Torino.
- Canepari Luciano,
2001 « Riflessioni dopo decenni sullo studio dell'italiano regionale », in Fusco F., Marcato C. (eds) (2001) : 33-36.
- Canobbio Sabina,
1995 « Coscienza linguistica e metalingua: le denominazioni delle parlate locali nel Piemonte Occidentale », in *Quaderni dell'Istituto di Glottologia dell'Università di "G. d'Annunzio" di Chieti*, Alessandria : Ed. dell'Orso.
2002 « Fra nuovi e vecchi strumenti di analisi della variazione linguistica : ragionando attorno all'ALEPO », in D'Agostino M. (éd.) (2002a) : 75-80.
2004 « L'Atlas Linguistique comme outil de recherche ? À propos de quelques expériences italiennes », in Le Dù J., Blanchard N. (eds) (2004), *La Bretagne Linguistique 13*, Brest : Univ. Bretagne Occidentale, 281-312.
2005 « Dialetto dei giovani e politiche linguistiche delle famiglie. Appunti dal Piemonte. », in Marcato G. (2005) : 239-244.

Bibliographie

- 2013 « Parole e testi : l'esperienza di un atlante. », in Caprini R. (éd.) (2013), *Corpus*. 12 | 2013, *Dialectologie : corpus, atlas, analyses*. [En ligne : mis en ligne le 14 mai 2014, consulté le 16 février 2015. URL : <http://corpus.revues.org/2302>].
- Canobbio Sabina, Telmon Tullio, (eds)
1993 *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale. Questionario: I-Introduzione/ II-Testo / III-Indice Lemmatizzato*, Torino : Regione Piemonte, Alpi e Cultura.
- Canobbio Sabina, Raimondi Gianmario,
2002 « Gestire la complessità linguistica. La progettazione della banca dati dell'ALEPO. », in Cini M., Regis R. (eds) (2002) : 115-130.
- Carli Augusto, Guardiano Cristina,
2004 « Lingua percepita e costruzione identitaria » in Banti G., Marra A., Vineis E. (eds) (2004), *Atti del 4° congresso di studi dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (AItLA)*, Modena 19-20 febbraio 2004, Perugia : Guerra Ed., 385-413.
- Carpitelli Elisabetta,
1993/94 *Modelli fonetici e fonologici nell'analisi delle strutture vocaliche : il caso della dittongazione nei dialetti apuani*, (Tesi di Dottorato), Firenze : Università degli Studi di Firenze.
1995 « Vocalismo pontremolese : alcune osservazioni fonetiche geolinguistiche », in Willen R. (1995), *Nouvelles du Centre d'Etudes Francoprovençales, Volume 31*, 77-90.
2007 *Frontières et espaces linguistiques. Le cas d'une "aire de transition": la Lunigiana toscane* (Habilitation à Diriger les Recherches), 3 volumes, Grenoble : Université Stendhal Grenoble 3.
- Carpitelli Elisabetta, Iannàccaro Gabriele
1995 « Dall'impressione al metodo. Per una ridefinizione del momento escussivo », in Tempesta I. & Romanello M. T. (eds) (1995), *Dialetti e lingue nazionali*, Atti del XXVII Congresso Internazionale di Studi della Società Linguistica Italiana. Lecce, 28-30 X 1993, Roma : Bulzoni, 99-120.
- Castellani Arrigo,
1982 « Quanti erano gl'italofoni nel 1861 ? », in *Studi linguistici italiani* 8 : 3-26.
- Catford John C.,
1988 *A practical introduction to phonetics*. Oxford : Clarendon Press.
- Celata Chiara, Calamai Silvia, (eds.)
2014 *Advances in Sociophonetics, Studies in Language Variation. Vol. 15*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publ. Company.
- Cerruti Massimo,
2004 « Il dialetto oggi nello spazio sociolinguistico urbano. Indagine in un quartiere di Torino, in *RID* 27 : 33-88.
2005 « Tratti morfosintattici regionali e modalità di discorso bilingue nel parlato di adolescenti torinesi », in Marcato G. (2005) : 185-190.
- Cerruti Massimo, Regis Riccardo,
2007 « Language Change and Areal Linguistics : Note on the Western Piedmont », in *Dialettologia et Geolinguistica*, 15 : 23-43.

Bibliographie

- Chambers Jack, Trudgill Peter,
1998 *Dialectology. Second Edition*, Cambridge (UK) : Cambridge University Press.
- Chambers Jack, Trudgill Peter, Schilling-Estes Nathalie (eds)
2002 *The Handbook of Language Variation and Change*, Malden-Oxford/Usa-UK, Blackwell Publishers Inc.
- Chaurand Jacques,
1968 *Les parles de la Thiérache et du Laonnois*, Paris : Klincksieck.
- Cherubini Francesco,
1814 *Vocabolario Milanese-Italiano*, Milano : Dalla stamperia reale.
- Cini Monica, Regis Riccardo, (eds)
2002 *Atlante Linguistico ed etnografico del Piemonte Occidentale - Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia perzezionale all'alba del nuovo millennio*. Atti del convegno internazionale Bardonecchia 25-27 maggio 2000, *Atlante Linguistico ed etnografico del Piemonte Occidentale, Vol. 6*, Università degli Studi di Torino Dipartimento di Scienze del Linguaggio : Ed. dell'Orso.
2005 « Giovani e dialetto in Piemonte : un'indagine perzezionale », in *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, 29/serie III*, Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, Fiesole : Casalini Libri, 161-188.
- Coluccia Rosario,
2010 *koine* (s.d.), in *Enciclopedia Treccani*, Roma [En ligne depuis 2010: [http://www.treccani.it/enciclopedia/koine_\(Enciclopedia-dell'Italiano\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/koine_(Enciclopedia-dell'Italiano)/)], consulté en 12/2016).
- Conseil d'Europe,
1992 *Charte Européenne des Langues Régionales ou Minoritaires (CELRM) – Série des traités européens . 148*, Strasbourg. [Mis en ligne en 2016 : <https://rm.coe.int/CoERMPublicCommonSearchServices/DisplayDCTMContent?documentId=090000168007c07e> Consulté en janvier 2016].
- Contini Michel,
1971 « Apporto della moderna fonetica sperimentale alla dialettologia – Ricerche sul Sardo. », in Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi Dialettali Italiani, Torino-Saluzzo, 18-21 maggio 1970, Consiglio Nazionale per le Ricerche (CNR), Torino : Stamperia Editoriale Rattero, 27-31.
1987 *Étude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*, 2 volumes (Texte + Atlas), Torino : Ed. Dell'Orso.
2006 « Quel avenir pour la dialectologie ? », in *I encontro de Estudos Dialectológicos – Actas, Açores 6-7 novembro 2003*, Ponta Delgada : Instituto Cultural de Ponta Delgada, 17-46.
- Cornagliotti Anna,
1997 « Italien – occitan », in Goebbl H., Nelde P.H., Sary Z., Wölck W. (1997), *Kontaktlinguistik – Contact Linguistics – Linguistique de contact, Volume II*, Berlin-New York, Walter de Gruyter Ed. : 1344-1349.

Bibliographie

- Cortelazzo Manlio,
2001 « Riflessioni sull'italiano regionale », in Fusco F., Marcato C. (eds) (2001) : 29-32.
- Cortelazzo Manlio, Paccagnella Ivano,
1992 *Il Veneto*, in Bruni Francesco (éd.) (1992), *L'italiano nelle regioni. Lingua nazionale e identità regionali*, Torino : UTET, 220-281.
- Coveri Lorenzo, Benucci Antonella, Diadori Pierangela, (eds)
1998 *Le varietà dell'italiano: manuale di sociolinguistica italiana con documenti e verifiche. Vol. 6*, Torino : Bonacci.
- Cozzo Paolo, (éd.)
2002 *San Secondo di Pinerolo. Immagini e storie di un paese del Piemonte*, San Secondo di Pinerolo : Ed. ICAP (S.p.A Cuneo-Torino).
- Cuche Denys,
2001 *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris : La Découverte.
- Daan Jo,
1963 « Défaites et victoires: la lutte des parlers régionaux contre le néerlandais cultivé aux Pays Bas », in *Orbis* 12 : 398-407.
1999 « Dialects [Translated by K. Bouwer] », in Preston D. R. (éd) (1999) : 9-30.
- Dal Negro Silvia, Molinelli Piera, (eds)
2002 *Comunicare nella torre di Babele*, Roma : Carocci.
- Dal Negro Silvia,
2005 « Il codeswitching in contersti minoritari soggetti a regressione linguistica », in *Italian Journal of Linguistics, Vol. 17-1*, Pisa : Pacini, 157-178.
- D'Agostino Mari *et alii*,
2002 « Dinamiche sociospaziali e percezione linguistica. Esperienze siciliane », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 173-188.
- D'Agostino Mari,
2002a (éd.) *Percezione dello spazio e spazio della percezione. La variazione linguistica fra nuovi e vecchi strumenti di analisi, Vol. 10*, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, Palermo, Dipartimento di Scienze Filologiche e Linguistiche, Facoltà di Lettere e Filosofia.
2002b « Singnificati dei confini. Organizzazione urbana e spazio regionale nella percezione linguistica » in D'Agostino M. (éd.) (2002a) : 95-110.
2007 (éd.) *Sociolinguistica dell'Italia contemporanea*, Bologna : Il Mulino.
- D'Agostino Mari, Pennisi Antonino, (eds)
1995 *Per una sociolinguistica spaziale. Modelli e rappresentazioni della variabilità linguistica nell'esperienza dell'ALS*, Palermo : Centro Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- D'Agostino Mari, Pinello Vincenzo,
2010 « La Sicilia linguistica tra frammentazione e continuità.», in Krefeld T. & Pustka E. (eds) : *Perzeptive Varietätenlinguistik*, Frankfurt am Main : Peter Lang.

- Dailey-O'Cain Jennifer,
1999 « The perception of post-unification German regional speech », in Preston D.R. (éd.) (1999) : 227-242.
- Davoine Paule-Annick, Gally Silvia, Garat Philippe, Chauvin-Payan Carole, □ opi Oton, Cavalière Camille,
2015 « New approach to explore and to study cartographical heritage in dialectology : application to the Linguistic Atlas of France », in Papers of 27th ICC, (Mis en ligne en 09/2015 : <http://www.icc2015.org/abstract,298.html>), Rio de Janeiro : International Cartographic Conference.
- Decamp David,
1971 « Implicational scales and sociolinguistic linearity », in *Linguistics* 73 : 30-43.
- Dell'Aquila Vittorio,
2010 « GIS and sociolinguistics », in Lameli A., Kehrein R., Rabanus S. (eds) (2010) *Language and Space. An International Handbook of Linguistic Variation. Vol. 2 Language Mapping. Part I*, Berlin/New York : W. de Gruyter, 458-475.
- Dell'Aquila Vittorio, Gabriele Iannàccaro,
2002 *Modelli europei di pianificazione linguistica*, Vigo di Fassa : Istituto Culturale Ladino.
2004 *La pianificazione linguistica : lingue, società e istituzioni*, Roma : Carocci.
2012 « Quelques considérations sur la cartographie des données linguistiques », in *Bretagne Linguistique, Vol. 17*, Brest : Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 253-286.
- DEI = Battisti Carlo, Alessio Giovanni, *Dizionario etimologico italiano* : G. Barbera Editore, 1968.
- De Mauro Tullio,
2015 [1963] (éd.) *Storia linguistica dell'Italia unita*, « Biblioteca Storica Laterza », 3^a edizione, Bari : Laterza.
- De Mauro Tullio, Lodi Mario, (eds)
1993 *Lingua e dialetti*, Roma : Editori Riuniti.
- De Simonis Paolo,
1984-85 « Noi e Loro. Note su identità e confini linguistici e culturali in Toscana », in *Quaderni dell'Atlante lessicale Toscano*, 2/3 : 7-36.
- Di Paolo Marianna, Yaeger-Dror Malcah, (eds)
2011 *Sociophonetics. A student's guide*, London-New York, Routledge.
- Di Sant'Albino Vittorio,
1859 *Gran dizionario piemontese-italiano* : Dalla Societa l'unione tipografico-editrice.
- Dittmar Norbert, Schlieben-Lange Brigitte (eds)
1982 *Die Soziolinguistik in romanischsprachigen. La sociolinguistique dans le pays de la langue romane*, Tübingen : Narr.
- Drager Katie, Grama James,
2014 « "De tawk dakain ova dea": Mapping Language Ideologies on O'ahu. », in *Dialectologia* 12 : 23-51.

Bibliographie

- Eagly Alice H., Chaiken Shelly, (eds)
1993 *The psychology of attitudes*, Belmont (CA) : Tomson Watsworth Ed.
- Edwards John, (éd.)
2009 *Language and Identity - Key topics in Sociolinguistics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Epstein Arnold L.,
1983 *L'identità etnica : tre studi sull'unicità*, Torino : Loescher.
- Evans Betsy E.,
2002a « Attitudes of Montreal Students Toward Varieties of French », in Long D., Preston D. R. (eds) (2002) : 71-94.
2002b « An Acoustic and Perceptual Analysis of Imitation », in Long D., Preston D. R. (eds) (2002) : 95-112.
- Evans Betsy E., Dunbar Matt,
2012 « Geographic Information System and perceptual dialect mapping », [en ligne depuis 09/2012, consulté le 01/2015, URL : https://www.academia.edu/1952186/Geographic_Information_System_GIS_and_perceptual_dialect_mapping].
2013a « Seattle to Spokane: Mapping perceptions of English in Washington State », in *Journal of English Linguistics*, 41/3 : 268-291.
2013b « 'Everybody Sounds the Same': Otherwise overlooked ideology in perceptual dialectology », in *American Speech vol. 88/1* : 63-80.
- Falkert Anika,
2007 *Le français acadien des Îles-de-la-Madeleine : étude de la variation phonétique*, Paris, L'Harmattan.
2012 « La dialectologie perceptuelle : problèmes et perspectives », in *Dialectologia et Geolinguistica*, 20 : 108-129.
- Fernandez Marino, Routhier Michael, Ravindranath Maya,
2014 « Measuring dialect shift with traditional tools and modern technologies » [Mis en ligne le 08/2014, consulté le 08/14, présentation au Colloque *Methods in Dialectology XV – The Future of Dialect – Groningen (NL)*, August 2014, URL : <http://methodsxv.webhosting.rug.nl/abstracts/All/FernandezRouthierRavindranath.pdf>] : University of Groningen.
- Ferguson Charles A.,
2000 [1959] « Diglossia », *World 15*: 325-340 [Traduit dans Giglioli P.P., Fele G. (eds) (2000), *Linguaggio e Contesto Sociale (Prismi)*, Bologna : Il Mulino, 185-206.]
- Fenoglio Irène,
1996 « Conscience linguistique », in Goebll H., Nelde P.H., Stary Z., Wölck W. (1996), *Kontaktlinguistik – Contact Linguistics – Linguistique de contact, Volume II*, Berlin-New York : Walter de Gruyter Ed., 675-684.

Bibliographie

Ferrier Consuelo,

- 2005 « Il comportamento linguistico dei bambini di una scuola elementare in una situazione linguistica pluricomunitaria : gli scolari di Pragelato. », in Marcato G. (2005): 191-196.
- 2006 « Indagine sulla situazione sociolinguistica e socioculturale nei territori delle quattro minoranze linguistiche storiche del Piemonte », in *LIDI, Anno 1/Vol. 2, 2006*, Lecce : Manni Ed., 131-sq.

Ferrero Franco,

- 1972 « Caratteristiche acustiche dei fonemi vocalici italiani », *Parole e metodi*, 3 : 9-31.

Ferrero Franco, Magno Caldognetto Emanuela, Vagges Kiriaki, Lavagnoli Claudio,

- 1978 « Some Acoustic Characteristics of the Italians », in Marina Nespor (éd.), in *On Phonology and Phonetics. Journal of Italian Linguistics 3/1* : 87-96.

Fishman Joshua A.,

- 2013 [1964] *Language maintenance and language shift as field of inquiry* [Mis en ligne: <http://www.degruyter.com/view/j/ling.2013.51.issue-jubilee/ling-2013-0038ad.pdf> , 2013, consulté en sept. 2013], The Hague : M. De Gruyter.
- 1971 *Sociolinguistique*, Paris : Nathan.
- 1999 *Handbook of Language and Ethnic identity*, Oxford : Oxford University Press.

Flynn Nicholas,

- 2011 « Comparing vowel formant normalisation procedures. », in Roberts L. & al. (eds) (2011) *York Papers in Linguistics Series 2/11*, University of York : Department of Language and Linguistic Science, 1-28.

Flynn Nicholas, Foulkes Paul,

- 2011 « Comparing vowel formant normalisation methods. », in *ICPhS XVII/2011 Issue*, Hong-Kong : ICPhS, 683-686.

Francescato Giuseppe,

- 1993 « Sociolinguistica delle minoranze » in Sobrero A. A. (éd.) (1993b) : 311-340.
- 2005 « Atteggiamenti e comportamenti degli abitanti delle isole culturali minoritarie », in Arcani E. (éd.) (2005) : 573-582.

Fusco Fabiana, Marcato Carla, (eds)

- 2001 *Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture. L'Italiano e le Regioni. Vol. 8., Atti del Convegno di studi di Udine*, 15-16 giugno 2001, Udine : Centro Internazionale del Plurilinguismo dell'Università di Udine.

Gally Silvia,

- 2009 « Frontières linguistiques perçues et cartes perceptionnelles : Pignerol, Val Cluson et Val Germanasca. », in *Quaderni del Dipartimento di Scienze del Linguaggio e Letterature moderne e comparate, Università di Torino – 4*, Alessandria : Ed. Dell'Orso, 103-140.
- 2014 « Dialectal variation and perceptual dialectology: a case of study in the Western Piedmont (Italy). », poster présenté à *Methods in Dialectology XV, Future of Dialects (2014) - Groningen (NL), 11th-15th August 2014*.
- 2015a « Variation linguistique perçue : quelques localités du Piémont occidental (Italie). Questions de méthodologie en dialectologie perceptuelle », *Corela* [En ligne], HS-

Bibliographie

- 16 | 2015, mis en ligne le 29 juin 2015, consulté le 02 juillet 2015. URL : <http://corela.revues.org/4013>.
- 2015b « Percezioni linguistiche di alcuni abitanti del pinerolese : pensieri, opinioni e giudizi sulle parlate locali. », in *La Beidana 84. Lingue delle valli valdesi : Studi dialettologici*, Torre Pellice : Centro Culturale Valdese Ed., 25-44.
- Gally Silvia, Chauvin-Payan Carole, Davoine Paule-Annick, Demolin Didier, Contini Michel,
2013 « GeoDialect : exploration des outils géomatiques pour le traitement et l'analyse des données géolinguistiques. », in *Géolinguistique 14/2013*, Grenoble : ELLUG, 186-208.
- Gally Silvia, Goudi Maria,
2009 « Perception de la variation linguistique : étude comparative entre l'aire de Lesbos (Grèce) et celle des "vallées vaudoises" du Piémont occidental (Italie). », in *Actes du 8ème RJCP (Rencontres des Jeunes Chercheurs en Parole)* – Avignon novembre 2009, [Actes en ligne : <http://rjcp2009.univ-avignon.fr/actes.php>] : Université d'Avignon.
- Gauchat Louis, (éd.)
2013 [1905] *L'Unité Phonétique Dans le Patois d'Une Commune*, 1905 [En ligne depuis 2013 : http://www.forgottenbooks.com/readbook_text/LUnite_Phonétique_Dans_le_Patois_dUne_Commune_1200136692/0 consulté en janv. 2016], London : Forgotten Books.
- Gendrot Cédric, Adda-Decker Martine,
2004, « Analyses formantiques automatiques de voyelles orales : évidence de la réduction vocalique en langues française et allemande. », in *Actes du Workshop MIDL 2004, Paris 29-30 novembre* : 7-12.
- Genre Arturo,
2002 *Le parole, le cose e i luoghi*, Torino : Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano.
- Georgeton Laurianne, Paillereau Nikola, Landron Simon, Gao Jiayin, Kamiyama Takeki,
2012 « Analyse formantique des voyelles orales du français en contexte isolé : à la recherche d'une référence pour les apprenants de FLE. », in *Actes de la Conférence conjointe JEP-TALN-RECITAL 2012* : 145-152.
- Gibelli Luciano,
1987 *Memorie di cose: prima che scenda il buio; attrezzi, oggetti e cose del passato raccolte per non dimenticare*, Gressoney La Trinité : Priuli & Verlucca Editori.
- Giles Howard, (éd.)
1977 *Language, ethnicity and intergroup relations*, London : Academic Press.
- Giles Howard, Powesland Peter F., (eds)
1975 *Speech Style and Social Evaluation*, London : Academic Press.
- Gilliéron Jules,
1881 *Petit Atlas phonétique du Valais roman (Sud du Rhône)*, Paris : Champion.
- Gilliéron Jules, Edmond Edmont,
1902 *Atlas Linguistique de la France. Notice servant à l'intelligence des cartes*, Paris : Champion.
1902-10 *Atlas Linguistique de la France*, 35 fascicules, Paris : Champion.

Bibliographie

- 1912 *Atlas Linguistique de la France. Tables*, Paris : Champion.
- Goeman Tom,
1989 « Dialectes et jugements des locuteurs. Quelques remarques de méthode à propos d'une controverse », in *Espaces Romans. Etudes de dialectologie et de géolinguistiques offertes à Gaston Tuallion, Vol. II*, Grenoble : Ellug, 532-544.
1999[1989] « Dialects and the Subjective Judgments of Speakers : Remarks on Controversial Methods » [Traduit en anglais par B.E. Evans], in Preston D. R. (éd.) (1999) : 135-144.
- Gooskens Charlotte, van Bezooijen Renée, Nerbonne John,
2013 « Perception of geographically conditioned linguistic variation. », in Taeldeman J., Hinskens F. (eds) (2013), *Language and space*, La Hague: De Gruyter Mouton, 567-586.
- Goudi Maria,
2011 *Étude motivationnelle de la zoonymie dialectale dans les variétés linguistiques de l'île de Lesbos (Grèce)*, (Thèse de Doctorat), Grenoble : Université Stendhal Grenoble 3.
- Gould Peter, White Rodney, (eds)
1974 *Mental maps*, Harmondsworth : Penguin.
- Graff David, Labov William, Harris Wendell A.,
1986 « Testing listeners' reactions to phonological markers of ethnic identity : A new method for sociolinguistic research », in Sankoff D. (éd.) (1986), in *Diversity and diachrony*, Amsterdam-Philadelphia : J. Benjamins, 45-58.
- Grammont Maurice,
1939 *Traité de Phonétique*, Paris : Delagrave.
- Grassi Corrado,
1958 *Correnti e contrasti di lingua e cultura nelle Valli cisalpine di parlata provenzale e franco-provenzale, Vol. X.3*, Torino : Giappichelli.
1968 *Corso di geografia. La geografia linguistica: principi e metodi*, Torino : Giappichelli.
1977 « Deculturation and Social Degradation on the Linguistic Minorities in Italy », in *Linguistics 191*, La Hague- Paris : Mouton, 45-54.
1993 « Italiano e dialetti », in Sobrero A. A. (éd.) (1993b) : 279-309.
2001 « Note sull'italiano regionale » in Fusco F., Marcato C. (eds) (2001) : 21-28.
2002 « Che cosa ne pensava e che cosa ne pensaoggi Chiaffredo Roux? Ovvero: quale contributo può dare l'esperienza empirica del dialettologo e del geolinguista alla determinazione dei criteri fondanti di una dialettologia percettiva », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 3-14.
- Grassi Corrado, Sobrero Alberto A., Telmon Tullio (éds)
1997 *Fondamenti di dialettologia italiana*, Bari : Laterza.
2003 *Introduzione alla dialettologia italiana*, Bari : Laterza.
- Griset Ilia,
1966 *La parlata provenzaleggiante di Inverso Pinasca (Torino) e la penetrazione del piemontese in Val Perosa e in Val San Martino (Torino)*, Torino : Giappichelli.

Bibliographie

- Grootaers Willem A.,
1959 « Origin and nature of the subjective boundaries of dialect », in *ORBIS VIII/2*, Louvain : Ed. Centre International de Dialectologie Générale, 355-384.
1963 « Les premiers pas dans la recherche des unités dialectales », in *ORBIS XII/2*, Louvain : Ed. Centre International de Dialectologie Générale, 361-380.
1964 « La discussion autour des frontières dialectales subjectives », in *ORBIS XIII/2*, Louvain : Ed. Centre International de Dialectologie Générale, 380-398.
- Guespin Louis, Marcellesi Jean-Baptiste,
1986 « Pour la glottopolitique », in *Langages 21/83*, [En ligne ; consulté sur Persée en janvier 2015 : http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1986_num_21_83_2493] : 5-34.
- Gueunier Nicole, Genouvrier Émile, Khomsi Abdelhamid, (eds)
1978 *Les Français devant la norme*, Paris : Champion.
- Guiter Henry,
1973 « Atlas et frontières linguistiques », in *Les Dialectes Romans de France à la lumière des Atlas Régionaux, Actes du Colloque de Strasbourg 24-26 mai 1971*, Paris : CNRS, 61-107.
- Gumperz John,
2000 [1968] « The speech community », in *International Encyclopedia of the Social Sciences*, Macmillan : 381-386. [Traduit dans Giglioli P.P., Fele G. (eds) (2000), *Linguaggio e Contesto Sociale (Prismi)*, Bologna : Il Mulino, 171-184.]
- Gumperz John, Hymes Dell, (eds)
1972 *The Ethnography of communication*, New York, Holt Rinehart & Winston.
- Halbwachs Maurice,
2001 [1950] *La mémoire collective* [Mis en ligne le 4/12/2010 : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.mem1>, consulté en juillet 2015], Québec : Université Québec Ed..
- Hambye Philippe,
2005 *La prononciation du français contemporain en Belgique. Variation, norme et identités*, (Thèse de Doctorat), Louvain : Université de Louvain-la-Neuve.
- Hambye Philippe, Simon Anne-Catherine,
2004 « The production of social meaning via the association of variety and style: A case study of french vowel lengthening in belgian. », in *The Canadian Journal of Linguistics/La revue canadienne de linguistique 49/3* : 397-421.
- Hansen Sandra, Schwarz Christian, Stoeckle Philipp, Streck Tobias, (eds)
2012 *Dialectological and Folk Dialectological Concepts of Space. Current Methods and Perspectives in Sociolinguistic Research on Dialect Change*, (Lingua & Litterae), Berlin/Boston, Walter de Gruyter Ed.
- Hardcastle William J., Laver John, Gibbon Fiona E., (eds)
2013 *The handbook of phonetic sciences – Second Edition*, UK/USA : Wiley-Blackwell.

Bibliographie

- Harrington Jonathan,
2013 « Acoustic phonetics. », in Hardcastle et al. (eds) (2013) : 81-129.
- Hartley Laura C.,
1999 « A view from the West: Perceptions of US dialects by Oregon residents. », in Dennis R. Preston (éd.) (1999) : 315-332.
- Hay Jen, Drager Katie,
2006 « Sociophonetics », in *The Annual Review of Anthropology*, 2007, [Mis en ligne en 2007, consulté en 2013 : <http://isites.harvard.edu/fs/docs/icb.topic543017.files/Semiotics%20of%20Sound%20and%20Script/annurev.anthro.34.081804.120633.pdf>] : 88-103.
- Hillenbrand James, Getty Laura A., Clark Michael J., Wheeler Kimberlee,
1995 « Acoustic characteristics of American English vowels. », in *The Journal of the Acoustical Society of America* (JASA) 97, no. 5 : 3099-3111.
- Hobsbawm Eric,
1983 « Introduction : Inventing Traditions », in *The invention of tradition* : 1-14.
1995 « Inventer des traditions » (traduit par Mary A., Fghoul K. et Boutier J.), in *Enquête* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 29 septembre 2016. URL : <http://enquete.revues.org/319> ; DOI : 10.4000/enquete.319 .
- Hoenigswald Henry,
1966 *A proposal for the study of folk-linguistics*, in Bright W. (éd.) (1966), *Sociolinguistics*, La Hague : Mouton and Co., 16-26.
- von Humboldt Wilhelm, (éd.)
2000[1822-24] *Sur le caractère national des langues*, Paris : Seuil.
- Hymes Dell, (éd.)
1984 *Vers la compétence de communication*, Coll. *Langues et apprentissage des langues*, Paris : Hatier-Crédif.
- Iannàccaro Gabriele,
1995 « *In limitem: confini linguistici e no* », in *Quaderni del Dipartimento di Linguistica dell'Università di Firenze* 6/1995, Padova : Unipress, 95-108.
2000 « Per una semantica più puntuale del concetto di "dato linguistico": un tentativo di sistematizzazione epistemologica », in *Quaderni di Semantica*, 41/1 : 21-49.
2002a *Il dialetto percepito. Sulla reazione dei parlanti di fronte al cambio linguistico*, (Tesi di Dottorato), Università di Firenze, Alessandria : Ed. Dell'Orso.
2002b « L'intervista qualitativa come strumento d'analisi della dialettologia percettiva », in D'Agostino M. (éd.) (2002): 58-73.
2002c « La percezione del cambio linguistico nel parlante », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 81-107.
2011 « Patterns of language maintenance : a quantitative approach », in Ramat P., & Miola E. (eds) (2011), *Language Contact and Language Decay*, Pavia : IUSS press, 137-283.
- Iannàccaro Gabriele, Dell'Aquila Vittorio,
2000 « Elementi per lo studio delle frontiere linguistiche in Val Fassa », in *Géolinguistique* 8 : ELLUG, 5-47.

Bibliographie

- 2001 « Mapping languages from inside: notes on perceptual dialectology », in *Social & Cultural Geography*, Vol.2/n.3, [Mis en ligne en 2001, consulté en 2010, URL : <http://www1.geo.ntnu.edu.tw/~moise/Data/Books/Social/09%20other/mapping%20languages%20from%20inside%20notes%20on%20perceptual%20dialectology.pdf>] : Taylor & Francis Ltd.
- 2006 *Survey ladins. Usi linguistici nelle valli ladine*, Trento: Regione Autonoma Trentino -Alto Adige / Südtirol.
- 2011 « Historical linguistic minorities: suggestions for classification and typology », in Garcia Odegy O. (éd.) (2011), *International Journal of the Sociology of Language. Volume 2011, Issue 210* : Walter de Gruyter, 29-45.
- Inoue Fumio,
1999a « Classification of Dialect by Image : English and Japanese », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 147-160.
1999b « Subjective Dialect Division in Great Britain », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 161-176.
2014 « Works in Dialectology by Reverend Willem A. Grootaers ». Consulté en janvier 2016. Mien en ligne en 2014 : http://innowayf.net/download/Works_in_Dialectology_by_Reverend_Grootaers.pdf
- International Phonetic Association,
1999 *Handbook of the International Phonetic Association: A guide to the use of the International Phonetic Alphabet*, Chicago : Cambridge University Press.
- Jaberg Karl, Jud Jacob,
1928-40 *Sprach-und Sachatlas Italiens un der Südschweiz* (AIS ; Atlas Linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale), 8 Volumes, Zofingen, Ringer u.C.
1987[1928] *AIS. Der Sprachatlas als Forschungstrument. Kritische Grundlegung und Einfubrung in den Sprach-und Sachatlas Italiens un der Südschweiz*, Halle : Niemeyer [Sanga Glauco (1987) (éd.), Milan : Unicopli].
- Jacewicz Ewa, Allen Fox Robert,
2012 « The effects of cross-generational and cross-dialectal variation on vowel identification and classification », in *The Journal of the Acoustical Society of America* (JASA), 131/2 : 1413-1433.
- Jakobson Roman,
1963 *Essais de linguistique générale*, Paris : Ed. de Minuit.
- Jeon Lisa,
2014 « Using GIS and R to investigate factors that influence dialect perceptions: A case study from South Korea » [Mis en ligne le 08/2014, consulté le 08/14, présentation au Colloque *Methods in Dialectology XV – The Future of Dialect* – Groningen (NL), August 2014, URL : <http://methodsvx.webhosting.rug.nl/abstracts/All/Jeon.pdf>], Groningen : University of Groningen.
- Jewell Tim,
2015 « Contemporary Peceptual Dialectology. Trends and Prospects » [En ligne, consulté en janvier 2015, URL : http://www.academia.edu/6420252/Contemporary_Perceptual_Dialectology_Trends_and_Prospects.], Fullerton (CA).

Krefeld Thomas,

- 1987 « Italienisch. Sprachbewertung/Giudizi sulla lingua », in Ammon U., Dittmar N., Mattheier K. J. (eds) (1987), *Sociolinguistics / Soziolinguistik. Vol. II*, New-York/Berlin : de Gruyter, 312-326.

Krefeld Thomas, Pustka Elissa,

- 2010 « Per una varietistica perzezionale », in *Revue de Linguistique Romane (RLiR)* 295-296 : 321-339.

Kremer Ludger,

- 1999 « The Netherlands-German national border as a subjective dialect boundary », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 31-37.

Kremnitz Georg,

- 1982 « Sur quelques niveaux sociaux des conflits linguistiques », in *Lengas* 12/1982 : 25-36.
1987 « Diglossie : possibilités et limites d'un terme. » in *Dix années de sociolinguistique, Lengas* 22/1987 : 199-213.

Kuiper Lawrence,

- 1999 « Variation and the norm. Parisian perceptions of regional French », in Preston D. R. (eds) (1999) : 243-262
2005 « Perception is reality : Parisian and Provençal perceptions of regional varieties of French », in *Journal of Sociolinguistics* 9/1 : 28-52.

Labov William,

- 1966 *The Social Stratification of English in New York City*, Arlington (VA) : Center for Applied Linguistics.
1972 *Sociolinguistic patterns*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
1976 *Sociolinguistique*, Paris : Minuit.
1994 *Principles of Linguistic Change. I Internal Factors*, Oxford-Cambridge (USA) : Blackwell.

Ladefoged Peter, Ferrari-Disner Sandra, (eds)

- 2012 *Vowels and Consonants - Third Edition*, Oxford-MA-Chichester : Blackwell.

Ladefoged Peter, Johnson Keith, (eds)

- 2011 *A course in phonetics*, Boston : Wadsworth Ed.

Ladefoged Peter, Maddieson Ian, (eds)

- 1996 *The sounds of the world's languages*, Maden (USA) : Blackwell.

Lafond Robert,

- 1967 « Sur l'aliénation occitane », in *Le Fédéraliste* 9 : 107-138.
1971 « Un problème de culpabilité sociologique : la diglossie franco-occitane », in *Langue Française n.9* : 93-99.

Lagarde Christian,

- 2008 (éd.) *Identité, langue, nation. Qu'est-ce qu'il se joue avec les langues? - Collection CAP AL SUD*, Canet : Trabucaire.

Bibliographie

- Lambert Wallace E., Hodgson Richard C., Gardner Robert C., Fillenbaum Samuel,
1960 « Evaluational Reactions to Spoken Language. », in *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 60: 44-51.
- Laur Elke,
2002 « La qualité, le statut et la perception du français au Québec », in *Revue d'Aménagement linguistique au Québec – Hors Série, Automne 2002*, Montréal : Office québécois de la langue française, 147-164.
- Lameli Alfred, Kehrein Roland, Rabanus Stefan (eds)
2010a *Language and Space. An International Handbook on Linguistic Variation. Vol.2/Part.I*, Berlin/New York : de Gruyter.
2010b *Language and Space. An International Handbook on Linguistic Variation. Vol.2/Part.II*, Berlin/New York : de Gruyter.
- Le Dù Jean, Le Berre Yves
1991 « Où va la dialectologie... Quand on la voit passer à Brest ? », in Alinei, M., (éd.) (1991), *Quaderni di Semantica 2/91*, Bologna: Il Mulino, 262-271.
- Lerat Pierre,
1990 « Französisch. Sprachbewertung », in *Evaluation de la langue* : 392-402.
- Léon Pierre R.,
2005 *Phonétisme et prononciation du français, 4^e Éd.*, Paris : Armand Colin.
- Léonard Jean Léo,
1987 *Demarcation linguistique. Conscience de la variation dialectale e dialectologie du locuteur*, Aix-en-Provence : Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence.
1991a *Variation dialectale et microcosme anthropologique : l'île de Noirmoutier.*, (Thèse de Doctorat), Aix-en-Provence : Université de Provence.
1991b « Distances et dialecte : approches des représentations ethnolinguistiques à Noirmoutier (Vendée) », in Bouvier J. C., Martel C. (eds) (1991), *Les français et leur langue, Actes du Colloque de Montpellier – 5-7 septembre 1988*, Aix-en-Provence : Univ. de Provence, 59-83.
2002 « Microcosmic perceptual dialectology and the consequences of extended linguistic awareness. A case study of Noirmoutier Island (France) », in Long & Preston (eds) (2002) : 221-248.
- Léonard Jean Léo, Lautrou Marc,
1984 « Hypothèses pour l'étude de la variation dialectale à Noirmoutiers (Vendée) », in *Langage et société*, n°30 : 61-92
- Levi Attilio,
1927 *Dizionario etimologico del dialetto piemontese*, Torino : G.B. Paravia.
- Likert Rensis,
1932 « A Technique for the Measurement of Attitudes. », in *Archives of Psychology 22/1932-1933*, New-York : R.S. Woodward Ed., 5-55.
- Lindblom Björn,
1963 « Spectrographic study of vowel reduction. », in *The journal of the Acoustical society of America* 35.11 : 1773-1781.

- Lipiansky Edmond Marc,
1997 « L'identité personnelle. », in *L'identité. L'individu, le groupe, la société - HS 15*, Auxerre: Sciences Humaines Éd..
- LO 482/1999,
1999 Loi 482/1999 sur les *Normes en matière de tutelle des minorités linguistiques historiques*, Consitution italienne, Chambre des Députés (En ligne <http://www.camera.it/parlam/leggi/99482l.htm>, consultée le 01/04/2016).
- Lobanov Boris M.,
1971 « Classification of russian vowels spoken by different speaker. », in *The Journal of the Acoustical Society of America*, Vol. 49, 2/2 : 606-608.
- Long Daniel, Preston Dennis R., (eds)
2002 *Handbook of Perceptual Dialectology. Volume II*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.
- Long Daniel,
1999a « Geographical Perceptions of Japanese Dialect Region », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 177-198.
1999b « Mapping Nonlinguist's Evaluation of Japanese Language Variation », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 199-226.
2000 (éd.) *Online Perceptual Dialect Atlas [i.e. of Japan and Korean language varieties]*, Mis en ligne le 6/11/2000, consulté de 2013 au 06/2015 : <http://nihongo.hum.tmu.ac.jp/~long/maps/perceptmaps.htm>
- Long Daniel, Yim Young-Cheol,
2002 « Regional differences in the perception of Korean dialects », in Long D., Preston D.R. (eds) (2002) : 249-75.
- Long Federica,
2006 *La percezione del repertorio linguistico presso i parlanti di Pramollo*, (Tesi di laurea), Torino : Università degli Studi di Torino.
- Loporcaro Michele,
2013 *Profilo linguistico dei dialetti italiani*, Bari : Laterza.
- Lörinczi Marinella,
2001 « Confini e confini. Il valore delle isoglosse (a proposito del sardo). », in Marcato G. (éd.) (2001), *I confini del dialetto, Atti del convegno di Sappada/Plodn – luglio 2000*, Padova : Unipress, 95 – 105.
- Lorenzetti Luca
2002 *L'italiano contemporaneo*, Roma : Carocci.
- Lo Piparo Franco *et alii*,
1990 *La Sicilia linguistica oggi*, Vol. I, Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- Lo Piparo Franco, Ruffino Giovanni, (eds)
2003 *Gli italiani e la lingua*, Palermo, Sellerio.

- Maalouf Amin,
1998 *Les identités meurtrières*, Paris : Grasset.
- MapInfo,
2010 Pitney Bowse Software. Inc. MapInfo Pro. En ligne (consulté en janvier 2015) : <http://reference.mapinfo.com/us/location-intelligence/geographic-information-systems/mapinfo-pro.html>.
- Marazzini Claudio,
1991 *Il Piemonte et la Valle d'Aosta, Coll. Libreria UTET*, Torino : UTET.
1998 *La lingua italiana. Profilo storico*, Bologna : Il Mulino.
- Marcato Carla,
2001 « Italiano regionale : qualche appunto sulla formazione et sull'articolazione del concetto » in Fusco F., Marcato C. (eds) (2001) : 15-20.
2002 *Dialetto, dialetti e italiano*, Bologna : Il Mulino.
- Marcato Gianna,
2005 (éd.) *Giovani, lingue e dialetti, Atti del Convegno Sappada/Plodn (Belluno), 29 giugno-3 luglio*, Padova : Unipress.
- Marcellesi Jean-Baptiste,
1983 « Identité linguistique, exclamatives et subordonnées : un modèle spécifique et syntaxique en Corse », in *Etudes corses* 20/21, Ajaccio : 399-417.
- Martin Philippe,
2008 *Phonétique acoustique. Introduction à l'analyse acoustique de la parole*, Paris : Armand Colin.
- Mase Yoshio,
1964 « Une nouvelle tentative pour tracer les frontières subjectives des dialectes », in *ORBIS XIII/2*, Louvain : Ed. Centre International de Dialectologie Générale, 357-379.
1999a « Dialect Consciousness and Dialect Division », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 71-99.
1999b « On Dialect Consciousness : Dialect Characteristics Given by Speakers », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 101-113.
- Matranga Vittorio, Sottile Roberto, (eds)
2007 *Esperienze geolinguistiche. Percorsi di ricerca italiani e europei. Vol. 18, Atti del Seminario di studi su Percorsi di geolinguistica. Esperienze italiane e europee*, Palermo 23-24 marzo 2005, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, Palermo : Dipartimento di Scienze Filologiche e Linguistiche, Facoltà di Lettere e Filosofia.
- Maurice Charles
1944 *Les vallées françaises du versant oriental des alpes*, Rabat : F. Moncho Ed..
- Meillet Antoine,
1925 *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome 25/numéro 76 (1925), Paris : H. et E. Champion [Disponible en ligne sur Gallica URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343492767/date.r=bulletin+de+la+soci%C3%A9t%C3%A9+linguistique+de+Paris.langFR>]

Bibliographie

- Mendoza-Denton Norma,
2002 « Language and Identity », in Chambers J.K., Trudgill P., Schilling-Estes N. (eds) (2002) : 475-499.
- Menusan Iris,
1973-74 *Elementi conservativi e innovativi nelle parlate di Talucco di Pinerolo, Podio di Pinasca e Gran Dubbione*, (Tesi di laurea), Torino : Università degli studi di Torino, 1-10, 174-179.
- Meyer-Bisch Patrice,
2000 « Quatre dialectiques pour une identité », in *Comprendre 1* : 271-295.
- Migliorini Bruno,
2007 [1987] *Storia della lingua italiana, Vol. 31*, Milano : Bompiani.
- Milliardet Georges,
1910 *Étude de dialectologie landaise*, (Thèse de Doctorat), Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Toulouse : Imprimerie É. Privat.
- Milroy Leslie, McClenaghan Paul,
1977 « Stereotyped reactions to four educated accent in Ulster », in *Belfast Working Papers in Language and Linguistics 2* : 1-11.
- Milroy James,
1992 *Linguistic Variation and Change. On the historical Sociolinguistics of English*, Oxford - Cambridge, Blackwell.
- Mioni Alberto,
1979 « Sistema, competenza e repertorio », in *Lingua e stile 14*, Bologna : Il Mulino, 343-359.
- Mondada Lorenza,
2008 « Le code-switching comme ressource pour l'organisation de la parole-en-action », *Journal of Language Contact – Varia 1 (2008)*, www.jlc-journal.org : 168-197.
- Montgomery Chris,
2007 *Northern English dialects: A perceptual approach*, (PhD Thesis), Sheffield : University of Sheffield.
2010 « Sprachraum and its perception », in Lameli A., Kehrein R., Rabanus S. (eds) (2010) *Language and Space. An International Handbook of Linguistic Variation. Vol. 2 Language Mapping. Part I*, Berlin/New York : W. de Gruyter, 586-606.
2012 « The effect of proximity in perceptual dialectology », in *Journal of Sociolinguistics*, 16/5 : 638-688.
2014a « Perceptual ideology across the Scottish-English border », in Watt Dominic, Llamas Carmen (eds.), *Language, Borders and Identities*, Edinburgh : Edinburgh University Press.
2014b « From overhead transparencies to GIS-produced composite maps: A methodological case study from Great Britain » [Mis en ligne le 08/2014, consulté le 08/2014, présentation au Colloque *Methods in Dialectology XV – The Future of Dialect* – Groningen (NL), August 2014, URL :

Bibliographie

<http://methodsxv.webhosting.rug.nl/abstracts/All/Montgomery.pdf> : University of Groningen.

- Montgomery Chris, Stoeckle Philipp,
2013 « Perceptual Dialectology and Geographical Information Systems », in *Journal of Linguistic Geography* 1/1 : 52-85
- Morosi Giuseppe,
1890 « L'odierno linguaggio dei Valdesi nel Piemonte », *AGI* 11 : 309-380.
- Myers-Scotton Carol,
1983 « The negotiation of identities in conversation: a theory of markedness and code choice », in *International Journal of the Sociology of Language* 44 : 115-136.
- Niedzielski Nancy A.,
2002 « Attitudes toward Midwestern American English. », in Long D. & Preston D. R. (eds) (2002) : 321-328.
2010 « Linguistic Security, Ideology, and Vowel Perception », in Preston D. R., Niedzielski N, (eds) (2010) : 253-264.
- Niedzielski Nancy A., Preston Dennis R., (eds)
2000 *Folk Linguistics*, Berlin-New York : Werner Winter Editor.
- Novarese Anna Maria,
1965-66 *Ricostruzione di antiche aree linguistiche pedemontane* [Tesi di laurea], Torino : Università degli studi di Torino, Facoltà di Lettere e Filosofia.
- Oliva Gianni,
1998 *I Savoia. Novecento anni di una dinastia*, Milano : Oscar Mondadori.
- Oliviéri Michèle,
2012 « Le mot et la chose. Réflexions sur le répondsaire du THESOC », in Oliviéri M., Brun-Trigaud G. & Del Giudice P. (éds) (2012), *La leçon des dialectes. Hommages à Jean-Philippe Dalbera*, Alessandria : Ed. dell'Orso.
2004 « Le répondsaire du THESOC », in Brasseur P. (éd.) (2004), *Dialectologie et Toponymie, Actes du 8^{ème} colloque de dialectologie et de littérature du domaine d'oïl occidental – Avignon 12-13 juin 2002* –, Avignon : CECAV.
- Osgood Charles H., Suci George J., Tannenbaum Percy H., (eds)
1957 *The Measurement of Meaning*, Urbana : University of Illinois Press.
- Orioles Vincenzo, Toso Fiorenzo,
2005 « Le eteroglossie interne. Aspetti e problemi. », in Arcani E. (éd.) (2005) : 403-405.
- Paltridge John, Giles Howard,
1984 « Attitudes towards speakers of regional accents of French : effects of rationality, age and sex of listeners », in *Linguistische Berichte* 90, Hambourg : 71-85.

Bibliographie

- Papini Carlo,
1981 « Come vivevano... Pinerolo Val Chisone e Germanasca fin de siècle (1880-1920), Torino : Ed. Claudiana, 3-48.
- Paris Gaston,
1888 « Les parlers de France », in *Revue des patois gallo-romans* : 161-175.
- Paternostro Giuseppe,
2004 « Un parlante, tanti parlati. Riflessioni sulle produzioni delle fonti nella geolinguistica variazionista », in *RID*, 28 : 45-86.
2013 Discorso, interazione, identità. *Studiare il parlato attraverso i parlanti*, Frankfurt am Main : Peter Lang.
- Paternostro Giuseppe, Pinello Vincenzo,
2013 « Costruire e rappresentare l'identità : La linguistica come mediatrice fra politiche identitarie e identità del parlante. », in *Ianua. Revista Philologica Romanica*, Vol. 13, Issue 1 (2013) : 33-55.
- Paveau Marie-Anne,
2007 « Les normes perceptives de la linguistique populaire », in *Langage et société* 121 : 93-109.
2008 « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk », in *Pratiques* 139/140 : 93-109.
- Pätzold Matthias, Simpson Adrian P.,
1997 « Acoustic analysis of German vowels in the Kiel Corpus of Read Speech. », in *The Kiel Corpus of Read/Spontaneous Speech Acoustic data base, processing tools and analysis results., Arbeitsberichte des Instituts für Phonetik und digitale Sprachverarbeitung der Universität Kiel*, 32 : 215-247.
- Pelen Jean-Noël,
2011 [1992] « Les phonothèques de l'oral au carrefour de la recherche et de la culture », in *Bulletin de liaison des adhérents de l'AFAS* [Mis en ligne le 27 février 2012 : *Les phonothèques entre recherche et culture, Introduction aux journées d'études*, consulté le 20/03/2013. URL : <http://afas.revues.org/2702>].
- Pellegrini Giovan Battista,
1977 *Carta dei dialetti d'Italia*, [Mis en ligne en 2014 : <http://www.lettere.uniroma1.it/node/12354>, consulté le 12/2016], Roma : Università di Roma, La Sapienza.
- Petitjean Cécile,
2008 « Représentations linguistiques et accents régionaux du français », *Journal of Language Contact – Varia* 1, [Mis en ligne en 2009, consulté 03/2010 : www.jlc-journal.org] : 29-51.
2009 *Représentations linguistique et plurilinguisme*. (Thèse de Doctorat), Aix-en-Provence-Marseille : Université de Provence.
2011a (éd.) *De la sociolinguistique dans les sciences du langage aux sciences du langage dans la sociolinguistique. Questions de transdisciplinarité*, *TRANEL* 53, Neuchâtel : Institut des Sciences du Langage et de la Communication de l'Université de Neuchâtel.

Bibliographie

- 2011b « Effets et enjeux de l'interdisciplinarité en sociolinguistique. D'une approche discursive à une conception praxéologique des représentations linguistiques. », in Pétitjean C. (éd.) (2011a) : 147-171.
- Polle Friedrich,
1889 *Wie Denkt das Volk über die Sprache?*, Leipzig : B. G. Teubner.
- Pons Teofilo G., Genre Arturo, (eds)
1997 *Dizionario del dialetto occitano della Val Germanasca*, Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- Pop Sever,
1950a *La Dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques, Première partie : La dialectologie romane*, Louvain : J. Duculot.
1950b *La Dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques, Deuxième partie : La dialectologie non romane*, Louvain : J. Duculot.
- Pla-Lang Luisa,
2008 *Occitano in Piemonte: riscoperta di un'identità culturale e linguistica? Uno studio sociolinguistico sulla minoranza occitana piemontese*, Frankfurt um Main : Peter Lang Ed. .
- Preston Dennis R.,
1981 « Perceptual dialectology : Mental maps of the United States dialects from Hawaiian Perspective. » in *University of Hawai'i Working Papers in Linguistics 14/2* : 5-49.
1989 *Perceptual dialectology : nonlinguists' views of areal linguistics*, Dordrecht : Foris.
1993a *American Dialect Research*, Amsterdam-Philadelphia : Benjamins.
1993b « Folk dialectology. », in Preston D. R. (éd.) (1993), *American dialect research*, Amsterdam : Benjamins, 333-377.
1996 « Where the worst English is spoken. », in Schneider E. (éd.) (1996), *Focus on the USA*, Amsterdam-Philadelphia : Benjamins, 297-360.
1999a (éd.) *Handbook of Perceptual Dialectology. Volume I*, Amsterdam-Philadelphia : Benjamins.
1999b « A language attitude approach to the perception of regional variety », in Preston D. R. (éd.) (1999a) : 359-373.
2002a « Perceptual Dialectology : aims, methods, findings. », in Berns J., van Marle J. (eds) (2002), *Present-Day Dialectology. Problems and findings*, Berlin-New York : Mouton de Gruyter, 57-104.
2002b « Language with Attitude », in Chambers J.K., Trudgill P., Schilling-Estes N. (eds) (2002) : 40-66.
2002c « Down and Out in Perceptual Dialectology », in D'Agostino (éd.) (2002a) : 11-38.
2005a « Dialect across international frontiers. Some cognitive boundaries », in Filppula M. , Klemola J. , Palander M. , Penttilä E. (2005), *Dialect across borders. Selected papers from the 11th International Conference on Methods in Dialectology (Methods XI)*, Joensuu, August 2002, Amsterdam-Philadelphia : Benjamins, 121-155.
2005b « What is Folk Linguistics ? Why should you care ? », in *Lingua Posnaniensis 47* : 143-162.
2008 « Qu'est-ce que la linguistique populaire ? Une question d'importance », in *Pratiques 139/140* : 1-24.
2010a « Language, people, salience, space : perceptual dialectology and language regard », in *Dialectologia 5* : 87-131.

Bibliographie

- 2010b « Perceptual dialectology: Mapping the geolinguistic spaces in your brain. », in Lameli A., Kehrein R. & Rabanus S. (eds) (2010), *Mapping language (Language and space: An international handbook of language variation)*, Vol. 2, Berlin : Mouton de Gruyter.
- 2011 « Methods in (applied) folk linguistics : Getting into the mind of the folk », in *AILA Review* 24 : 15-39.

Preston Dennis R., Howe George M.

- 1987 « Computerized generalizations of mental dialect maps », in Denning K. et al. (eds) (1987), *Variation in language: NWAV-XV at Stanford*, Stanford: Department of Linguistics, Stanford University, 361-378.

Preston Dennis R., Niedzielski Nancy, (eds)

- 2010 *A Reader in Sociophonetics, (Trends in Linguistics. Studies and Monographs [TiLSM] 219)*, Berlin & New York : De Gruyter Mouton.

Pustka Elissa,

- 2007 *Phonologie et variétés en contact. Aveyronnais et Guadeloupéens à Paris*, Tübingen, Niemeyer.
- 2011 « L'accent méridional : représentations, attitudes et perceptions toulousaines et parisiennes », in *Lengas* 69 : 117-152.
- 2013 « 'Les Noirs chantent, les Blancs chantent et roulent, et les Indiens chantent avec une petite voix aiguë' – Représentations et perceptions des accents français en Guadeloupe », in Ledegen G. (éd.) (2013), *La variation du français dans les espaces créolophones et francophones, Tome II*, Paris : L'Harmattan, 97-113.

QGIS

- 2015 Quantum GIS Development Team, 2015. Quantum GIS Information System, Version 2.8.2 – Wien (2015) . Open Source Geospatial Foundation Project. En ligne (consulté en janvier 2015) : <http://qgis.osgeo.org>

R Development Core Team

- 2008 *R: A language and environment for statistical computing*. R Foundation for Statistical Computing,, Vienna (Austria). ISBN 3-900051-07-0, URL <http://www.R-project.org>.

Raimondi Gianmario, Revelli Luisa, (eds)

- 2007 *La dialectologie aujourd'hui. Atti del Convegno Internazionale 'Dove va la dialettologia?' – Saint-Vincent, Aosta, Cogne 21-24 settembre 2006*, Alessandria, Ed. dell'Orso.

Regis Riccardo,

- 2009 « Come sta la dialettologia? Intorno ad un recente convegno », in Tabouret-Keller (éd.), *Education et Sociétés Plurilingues* 26 : 27-36.
- 2011 « Koinè dialettale, dialetto di koinè, processi di koineizzazione », in *RID*, 35 : 7-36.

Remotti Francesco,

- 2002 « Identità, noi, noialtri », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 315-328.

Remysen Wim,

- 2004 « Le recours au stéréotype dans le discours sur la langue française et l'identité québécoise : une étude de cas dans la région du Québec. », in Vincent D., Deshaies

Bibliographie

- D. (eds) (2004), *Discours et constructions identitaires*, Québec : Presses de l'Université Laval (« Culture française d'Amérique »), 95-121.
- 2014a « Pratiques langagières et idéologies linguistiques en contexte urbain : les communautés linguistiques de Montréal. », in Remysen W., Reinke K. (eds) (2014), *Pratiques langagières et idéologies linguistiques en contexte urbain : les communautés linguistiques de Montréal / Language practices and linguistic ideologies in urban settings: speech communities in Montreal. Numéro spécial de la Revue canadienne de linguistique / Canadian Journal of linguistics, vol. 59/1* : 109-135.
- 2014b « Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte ? Résultats d'une analyse perceptuelle exploratoire. », in *Revue canadienne de linguistique* 59/1, Toronto : 109-135.
- Rensink W. G.,
1999 « Informant Classification of Dialects [*Translated by D. R. Preston*] », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 3-7.
- Ric François,
2003-04 « Attitudes et comportements », in *Psychologie Sociale, CM 4 & 5* [Cours en ligne, Université de Bordeaux, 2003-2004, consulté en 2013, URL : <http://angelspirit7.free.fr/psychonet/L2/Psychologie%20sociale2/CM4&5.htm>]
- Ricœur Paul,
1990 *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
- Rivoira Matteo,
2007 (éd.) *L'occitano dell'Alta Val Pellice. Studio morfologico*, Bricherasio : Comunità Montana Val Pellice e Società di Studi Valdesi.
- Rivoira Matteo, Romano Antonio,
2004 « Analisi acustica del sistema vocalico del dialetto di Rorà (Val Pellice) », in Marcato G. (éd.) (2004), *I dialetti e la montagna, Atti del Convegno Sappada\Plodn (Belluno), 2-6 VII 2003*, Padova, Unipress : 159-166.
- Rohlf's Gerhard,
1966 *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti : Fonetica. Vol. 1*, Torino : PEB Einaudi.
1968 *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti : Morfologia. Vol. 2*, Torino : PEB Einaudi.
1969 *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti : Sintassi e formazione delle parole. Vol. 3*, Torino : PEB Einaudi.
- Rohlf's Gerhard, Ferrullo Franco,
1972 *Studi e ricerche su lingua e dialetti d'Italia*, Firenze : Sansone, 3-32.
- Romanello Maria Teresa,
1996 « Sulla rappresentazione dei confini linguistici », in *RID* 20: 7-34.
2002 « Sentire parole/Percepire varietà », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 283-297.
- Romano Antonio,
2010 Voce *Frangimento*, in *Enciclopedia dell'Italiano* (a cura di R. Simone, G. Berruto & P. D'Achille), Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana "Treccani", vol. I, 2010, 527.

Bibliographie

- 2012 « Frangimenti vocalici coratini : analisi fonetica strumentale con possibilità di rianalisi fonologico-lessicale e contributo alla fonetica. », in Bellone L. & Cursetti M. (2012) (eds), *Filologia e linguistica. Studi in onore di Anna Cornagliotti*, Alessandria : Ed. dell'Orso, 877-907.
- Romano Antonio, Manco Francesca,
2004 « Incidenza di fenomeni di riduzione vocalica nel parlato spontaneo a Bari e a Lecce », in Albano-Leoni F. & al. (eds), *Il Parlato Italiano* (Atti del Convegno di Napoli, 13-15 febbraio 2003), Napoli : D'Auria(CD-ROM).
- Ronjat Jules,
1932 *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes. Tomes I, II, III*, Montpellier : Société des Langues Romanes éd..
- Rostaing Gloria,
2006 *Prarostino e Roccapiatto. Frange di storie della Conca Verde*, Prarostino : Tipolito Europa Ed..
- Rousselot Pierre-Jean, Gilliéron Jules (eds)
1890 *Revue des patois gallo-roman. Tome 3*, Paris-Leipzig : Ed. Welter.
- Rousselot Pierre-Jean,
1887 « Introduction à l'étude des patois », in *Revue des patois gallo-roman Tome 1*, Paris-Leipzig : Ed. Welter, 1-22.
1891a « Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente) », in *Revue des patois gallo-romans, Tome 4* : 65-208.
1891b « La méthode graphique appliquée à la recherche des transformations inconscientes du langage », in *Revue des patois gallo-romans, Tome 4* : 209-213.
1897-1901 *Principes de phonétique expérimentale. Tomes I et II*, Paris-Leipzig : Ed. Welter.
- Rowntree Bob,
1997 « Les cartes mentales, outil géographique pour la connaissance urbaine. Les cas d'Angers (Maine-et-Loire) », in *Norois 176* : 585-604.
- Ryan Ellen B., Giles Howard, (eds)
1982 *Attitudes toward language variation*, Londres : Arnold.
- Ryan Ellen B., Giles Howard, Sebastian Richard,
1982 « An integrative perspective for the study of attitudes towards language variation », in Ryan E. B., Giles H. (eds) (1982) : 1-19.
- Ruffino Giovanni,
2006 *L'indialetto ha la faccia scura. Giudizi e pregiudizi linguistici dei bambini italiani*, Sellerio, Palermo.
- Rösstad Rune,
2009 « Foudations of language perception and the role of external factors : a Norwegian case », in *Language Awareness 18/2* : 96-112.
- Salvat Joseph,
1973 *Grammatica occitana*, Toulouse : Privat.

Bibliographie

- Sánchez Miret Fernando,
1998 *La diptongación en las lenguas románicas*, München : Lincom Europa.
- Sanga Glauco,
1984 *Dialettologia lombarda. Lingue e culture popolari.*, Pavia : Dipartimento di scienze della Letteratura.
- Santipolo Matteo,
2000 « Le metodologie di raccolta dati in un'analisi socio-fonetica urbana », in Cini M., Regis C. (eds) (2000) : 385-392.
- Sapir Edward,
1921 *Language: an Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt, Brace & Co. .
- Sappé Rosanna,
1978-79 *Il francese parlato a San Germano Chisone: un'inchiesta sociolinguistica*, (Tesi di laurea), Torino : Università degli studi di Torino.
- Saussure Ferdinand de,
2005 [1967] *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- Savoia Leonardo M., Baldi Benedetta, (eds)
2009 *Lingua e società. La lingua e i parlanti*, Pisa : Pacini.
- Savoia Leonardo M.,
2015 *I dialetti italiani. Sistemi e processi fonologici nelle varietà di area italiana e romancia*, Pisa : Pacini.
- Scaletti Paola,
2003-04 *Diatopia e diafasia nella percezione dei parlanti frossaschesi* (tesi di laurea), Torino : Università degli Studi.
2005 « La varietà del repertorio linguistico di Frossasco (TO) nella percezione dei giovani », in Marcato G. (éd.) (2005) : 259-266.
- Scherfer Peter,
1982 « À propos d'une théorie et de l'étude empirique de la conscience linguistique », in Dittmar N., Schlieben-Lange B. (eds) (1982) : 225-232.
- Schirru Carlo,
1996 « Ulteriori considerazioni prosodiche sul vocalismo del Piemontese » in *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III serie/20* : 79-100.
- Schlieben-Lange Brigitte,
1971 « La conscience linguistique des occitans », in *RLiR 35* : 298-303.
1982a « Sociolinguistique et linguistique romane », in Moll A. (eds) (1982), *Actes du XVI Congrès International de Linguistique et Philologie Romaniques*, (Palma de Mallorca 7-12 d'abril de 1980.), Palma de Mallorca : Moll ed., 209-215.
1982b « Introduction à la section V. Les objets de la recherche sociolinguistique. », in Dittmar N., Schlieben-Lange B. (eds) (1982) : 219-223.

- Schürr Friedrich,
 1980 *La dittongazione romanza e la riorganizzazione dei sistemi vocalici*, Ravenna : Edizioni del Girasole.
- Scamuzzi Sergio,
 2007 « Lingue e culture in Piemonte », in in Allasino *et al.* (2007) (eds) : 99-126.
- Sergi Giuseppe,
 2000 « Riflessione sulla dimensione storica della coscienza comunitaria », in Cini M., Regis C. (eds) (2000) : 27-36.
- Sgroi Salvatore C.,
 1981 « Diglossia, prestigio, italiano regionale e italiano standard : proposte per una nuova definizione », in Cortelazzo M. (éd.) (1981), *La ricerca dialettale III*, Pisa : Pacini, 207-248.
- Sibata Takesi,
 1999 « Consciousness of Dialect Boundaries », in Preston D. R. (éd.) (1999) : 39-62.
- Sibille Jean,
 2004 « L'évolution des parlers occitans du Briançonnais, ou comment la diachronie se déploie dans l'espace », in *Cahiers de Grammaire 29, Questions de linguistique et de dialectologie romanes*, Paris : Université Paris VIII, 121-141.
 2012a « Parentés génétiques, affinités aréales et évolutions spécifiques dans les parlers occitans des vallées d'Oulx et du Haut-Cluson (Italie) », in Scheer T., Sauzet P., Barra-Jover M., Brun-Trigaud G. (eds) (2012), *Études de linguistique gallo-romane*, Saint Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 67-83.
 2012b « Le parler occitan de Chiomonte (Italie) : situation linguistique et sociolinguistique (au contact de l'italien, du français, du piémontais et du francoprovençal). », in *3^e Congrès Mondial de Linguistique Française Vol.1/2012* : SHS Web of Conferences, 2231-2247.
 2014 « De l'adaptation de la graphie dite classique de l'occitan aux variétés les plus atypiques. Le cas de -t final en vivaro-alpin et de -s du pluriel en cisalpin méridional », in Eloy J.-M. (éd) (2014), *Standardisation et vitalité des langues de France - Carnets d'Atelier de Sociolinguistique 9*, Paris : L'Harmattan, 161-173.
- Sobotta Elissa,
 2003 « Les Aveyronnais d'Aveyron et les Aveyronnais de Paris », in *La tribune internationale des langues vivantes 3* : 135-141.
- Sobrero Alberto A.,
 1988 « Conversational Microconvergences between Dialect and Language », in Auer P., di Luzio A. (eds) (1988), *Variation and Convergence. Study in Social Dialectology*, Berlin-New York : De Gruyter, 195-216.
 1989 « Saggi dialettologici », in Soletti E. (éd.) (1989), *Benvenuto Terracini nel centenario della nascita*, Atti del Convegno di Studi – Torino, dicembre 1986, Alessandria : Ed. Dell'Orso, 89-101.
 1992 (éd.) *Il dialetto nella conversazione. Ricerche di dialettologia pragmatica*, Galatina : Congedo.
 1993a *Introduzione all'italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma-Bari, Laterza.
 1993b *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma-Bari, Laterza.

- Soffietti James P.,
1949 *Phonetic analysis of the word in Turinese*, New-York : New-York Ed.
- Sornicola Rosanna,
2002 « Dislivelli di produzione e consapevolezza del parlato », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : 213-243.
- Stegu Martin,
2008 « Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : interrelations et transitions », in *Pratiques 139/140* : 81-92.
- Stehl Thomas,
1986 « Les concepts de *continuum* et de *gradatum* dans la linguistique variationnelle », in Kramer D. (éd.) (1986), *Actes du XVIII Congrès International de Linguistique et Philologie Romane*, Vol. V, Trèves, Tübingen : Niemeyer, 28-40.
1995 « La dinamica diacronica fra dialetto e lingua : per un'analisi funzionale della convergenza linguistica », in Tempesta I. & Romanello M.T. (eds) (1995), *Dialetti e lingue nazionali, Atti del XXVII Congresso Internazionale di Studi della Società Linguistica Italiana. Lecce, 28-30 ottobre 1993*, Roma, Bulzoni: 55-73.
- Steinicke Ernst, Walder Judith, Löffler Roland, Beismann Michael,
2011 « Minorité linguistiques autoctones des Alpes italiennes. Nouvelle législation – Nouvelles identifications – Nouveaux processus démographiques », in *Revue de Géographie Alpine/Journal of Alpine Research*, 99-2 | 2011 [Enligne depuis le 22/08/2011, consulté le 30/09/2016. URL : [http:// rga.revues.org/1469](http://rga.revues.org/1469) ; DOI : 10.4000/rga.1469].
- Tani Maurizio,
2006 « La legislazione regionale in Italia in materia di tutela linguistica dal 1975 ad oggi », in *LIDI, Anno 1/Vol 1*, Lecce : Manni Ed., 115-157.
- Tap Pierre,
1997 « Marquer sa différence. Entretien avec Pierre Tap. », in *Sciences Humaines. Identité, identités. L'individu*, - HS 15 (1996-1997), Auxerre : Sciences Humaines Ed. .
- Teaha Teofil,
1970 « Un problème de métalinguistique: la réaction du sujet parlant dans le processus de la communication », in *Actes du Xème Congrès International des Linguistes (Bucarest 28 aout-2septembre 1967)*, Bucarest : 41-48, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.
- Telmon Tullio,
1982 « Quali lingue per quali culture nella zona alpina? », in *Cultura italiana e francese a confronto nella zona alpina. Atti dell' VIII convegno della Società universitaria per gli studi di lingua e letteratura francese*, Aosta 27-30 settembre 1979, Fasano : Schiena Editore, 61-69.
1983 « Sui confini linguistici. In margine ad un recente colloquio », in *AGI 68* : 98-108.
1988a « Italienisch: Arealinguistik II. Piemont », in Holtus G., Metzeltin M., Schmitt C. (eds) (1991), *Lexikon der Romanistischen Linguistik, band IV*, Tübingen : Niemeyer, 469-485.

Bibliographie

- 1988b « Il dialetto imbastardito. L'elemento straniero nella valutazione del parlante », in *Elementi stranieri nei dialetti italiani. Atti del XVI Convegno del C.S.D.I.*, Ivrea 7-19 ottobre 1984, Voll. II, Pisa : Pacini, 1-10.
- 1989 « Dialetto – Lingua – Dialetto. Un processo storico ? », in *Espaces Romans. Etudes de dialectologie et géolinguistique offertes à Gaston Tuallion*, Vol. II, Grenoble : ELLUG, 587-591.
- 1990 *Minoranze linguistiche e immagine della lingua. Una ricerca sulla realtà italiana*, Milano : Franco Angeli.
- 1992 (éd.) *Le minoranze linguistiche in Italia*, Alessandria : Edizioni dell'Orso, 116-133.
- 1993 « Varietà regionali », in Sobrero A. A. (éd.) (1993b) : 93 :144.
- 2001a « Piemonte e Valle d'Aosta », *Profili linguistici delle regioni*, Roma-Bari, Laterza.
- 2001b « Italiani regionali tra interlingua, interculturalità e intervanzionalità. Alcune modeste proposte », in Fusco F., Marcato C. (eds) (2001) : 47-52.
- 2002a « Le ragioni di un titolo », in Cini M., Regis C. (eds) (2002) : V-XXXIV.
- 2002b « Questioni di metodo in dialettologia percezionale », in D'Agostino (éd.) (2002a) : 39-48.
- 2002c « Lineamenti per la definizione di una scuola dialettologica torinese », in Marcato G. (éd.) (2002), *Dialetti e dialettologia oltre il 2001 – Atti del Convegno di Studi di Sappada Plodn, luglio 2001–* Padova : Unipress, 5-14.
- 2005 « Una ricerca sulla percezione dei parlanti circa i rapporti tra italiano e dialetto », in Lo Piparo F., Ruffino G. (2005), *Gli italiani e la lingua*, Sellerio Ed., Palermo : 229-254.
- 2006 « La sociolinguistica e le leggi di tutela delle minoranze linguistiche », in *LIDI, Anno 1/Vol. 1*, Lecce : Manni Ed., 38-52.
- 2010 « Che cosa studiano gli studiosi di dialettologia ? », in Ruffino G. & D'Agostino M. (eds), *Storia della lingua italiana e dialettologia (Atti dell'VIII Convegno dell'ASLI, Palermo 2009)*, Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, 151-159.
- 2016a « Gli italiani regionali », in Lubello S. (éd.) (2016), *Manuale di linguistica italiana, Vol. 13*, Berlin : Walter de Gruyter GmbH & Co KG.
- 2016b « La trasmissione di una lingua di minoranza. Chi trasmette, a chi, che cosa, come e perché », in *Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'Études Francoprovençales « Transmission, revitalisation et normalisation »* (Saint-Nicolas 7 nov. 2015), Aoste : Imprimerie Tipografica Pesano, 17-36.
- Tullio Telmon, Ferrier Consuelo,
- 2007 « Le minoranze linguistiche piemontesi nel 2006 », in Allasino & al. (2007) (eds) : 7-60.
- Terracini Benvenuto,
- 1913 « Il parlare di Usseglio », in *Archivio Glottologico Italiano VII* : 198-249 ; 289-360.
- 1922 « La varietà nel parlare di Usseglio », in *Archivio Glottologico Italiano XVIII (1914-22)* : 105-94.
- 1929 « Paleontologia ascoliana e linguistica storica », in *Silloghe linguistica... G.I. Ascoli*, Torino : 636-676.
- 1935 *Di che cosa fanno la storia gli storici del linguaggio? Storia dei tipi Benio e Nerba nel latino volgare*, in *AGI XXVII* : 133-152.
- 1957 *Conflitti di lingua e cultura*, Venezia, Neri Pozza.
- 1960 « Il concetto di lingua comune e il problema dell'unità di un punto linguistico minimo », in *Bollettino dell'ALI n.5 e 6*, Torino : 12-24.
- 1963 *Lingua libera e libertà linguistica. Introduzione alla linguistica storica*, Torino, Einaudi.
- 1981 *Linguistica al bivio*, Beccaria G. L. & Porzio Gernia M. L. (eds) (1981), Napoli : Guida Ed..

Bibliographie

- Terracini Benvenuto, Franceschi Temistocle, Pellis Ugo, (eds)
1964 *Saggio per un atlante linguistico della Sardegna*, Torino : Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano.
- Thiers Jacques,
1986 « Épilinguisme, élaboration linguistique et volonté populaire, trois supports de l'individuation sociolinguistique corse », in *Langages n.84* : 65-74.
1989 *Papiers d'identité*, Ajaccio : Albania.
- THESOC = Thesaurus Occitan, Jean-Philippe Dalbera, Université de Nice.
(<http://thesaurus.unice.fr/>).
- Toso Fiorenzo,
2002 « Percezione linguistica e specificità dell'altro nella società tabarchina contemporanea. », in Cini M. & Regis R. (eds) (2002) : 395-413.
2006 « Ha un senso oggi la ricerca dialettale ? Divagazioni e provocazioni », in *LIDI, Anno 1/Vol.1*, Lecce : Manni Ed., 38-52.
2008 *Le minoranze linguistiche in Italia*, Bologna : Il Mulino.
- Tourtoulon Charles, de
1890 « La classification des dialectes », in *Revue des langues romanes n.34* : 130–75.
- Tron Dario,
2002 « La presenza valdese: dallo scontro all'incontro », in Cozzo P. (éd.) (2002) : 113-132.
- Trumper John,
1977 « Ricostruzione dell'italiano settentrionale: sistemi consonantici. Considerazioni sociolinguistiche nella diacronia », in Simone R., Vignuzzi U. (eds) (1977), *Problemi della ricostruzione in linguistica*, Roma : Bulzoni, 265-280.
- Trumper John, Maddalon Marta, (eds)
1982 *L'italiano regionale tra lingua e dialetto. Presupposti e analisi*, Cosenza : Brenner Ed., 18-24.
- Tuaillon Gaston,
1981 « L'Atlas Linguarum Europea : "Eclair" », in *Vox Romanica, 40* : 1-12.
- Tyler Stephen A.,
1978 *The Said and the Unsaid. Mind, Meaning and Culture*, New York/San Francisco/London : Academic Press.
- Vaidis David,
2006 « Attitude et comportement dans le rapport cause-effet : quand l'attitude détermine l'acte et quand l'acte détermine l'attitude », in *Linx 54 | 2006* [Mis en ligne le 01/09/2007, consulté le 19/07/2013. URL : <http://linx.revues.org/507>], Paris : Paris Ouest-Nanterre-La Défense Ed.
- Vallée Nathalie,
1994 *Systèmes vocaliques : de la typologie à la prédiction*, (Thèse de Doctorat), Grenoble : Université Stendhal Grenoble 3.

Bibliographie

- Van der Harst Sander,
2011 *The vowel space paradox. A sociophonetic study on Dutch*, (PhD Thesis), Utrecht University, Utrecht : LOT Ed..
- Vivier Nadine,
2002 « La ‘république des escartons’, entre Briançonnais et Piémont (1343-1789). », in *Annales du Midi: revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale* 114.240 (2002) : 501-522.
- Weijnen Antonius A.,
1952 (éd.) *Dialect-atlas van Noord-Brabant*. Antwerp : De Sikkel.
1966 (éd.) *Nederlandse dialectkunde* [Dialectologie Néerlandaise], Assen : Van Gorcum.
1989 « De invloed van P. Willems op de Nederlandse dialectologie [L’influence de P. Willems dans la dialectologie Néerlandaise] », in *Taal en Tongval, Themanr. 2 : Honderd Jaar Enquête Willems* : 16–28.
1999 « On the Value of Subjective Dialect Boundaries », in Long, D., Preston, D.R. (eds) (2002) : 131-262.
- Weinreich Uriel,
2008 *Lingue in contatto*, Torino : UTET.
- Weinreich Uriel, Labov William, Herzog Marvin
1968 « Empirical foundations for a theory of language change », in Lehman W. P., Malkiel Y., (eds) (1968), *Directions for historical linguistics*, Austin : University of Texas Press, 95-195.
1972 « Is Structural Dialectology Possible ? », in Fishman J. A. (eds) (1972), *Readings in the Sociology of Language*, La Hague/Paris : Mouton, 305-319.
- Weydt Harald, Schlieben-Lange Brigitte,
1981 « Wie realistisch sind Variationsgrammatiken? », in Schlieben-Lange B. (1981) (éd.), *Logos Semantikos. Studia Linguistica in honorem Eugenio Coseriu, Vol. V*, Berlin/NY/Madrid : Gerschichte und Architektur der Sprachen, 117-145.
- Whorf Benjamin Lee,
1956 *Language, Thought and Reality: Selected Writings of B. L. Whorf*, (éd. By J. Carroll – 1956), Boston : MIT Press.
- Woerling Cécile, Boula de Mareüil Philippe,
2006 « Identification d’accents régionaux en français : perception et catégorisation. », in *Bulletin PFC*, 6 : 89-103.
- Zahner Gérard,
1989 « Il dialetto della Val San Giacomo (Valle Spluga). », Milano : Vita e pensiero Ed..

Sitographie

Comunità montana del Pinerolese

<http://www.cmpinerolese.it/>

Chambra d'Òc

<http://www.chambradoc.it/chambraDoc.page>

Fondation Vaudoise

<http://www.fondazionevaldese.org/>

La Valaddo (association) :

<http://www.lavaladdo.it/>

Société d'Histoire Vaudoise, Società degli Studi Valdesi :

<http://www.studivaldesi.org/>

Projet Exploratoire *GéoDialect* 2013 :

<https://persyval-lab.org/en/exploratory-project/GeoDialect>

Projet Exploratoire *Cartodialect* 2013 (Labex PERSYVAL) :

<http://cartodialect.imag.fr/cartoDialect/>

ANR ECLATS 2015-2020 :

<http://eclats.imag.fr/>

ANNEXES

CHAPITRE I.....	389
I.1 Carte des Val Chisone et Val Germanasca.....	389
CHAPITRE III.....	390
III.7 Cartes phonétiques.....	390
III.8 Cartes lexicales.....	395
CHAPITRE V.....	401
V.1 Profil des participants.....	401
V.1.2 Collaborateurs <i>internes</i>	401
V.1.3 Informateurs.....	403
V.1.3.1 Informateurs de Pinerolo.....	403
V.1.3.2 Informateurs de Prarostino.....	404
V.1.3.3 Informateurs de San Germano Chisone.....	405
V.1.3.4 Informateurs de Villar Perosa.....	406
V.2 Questionnaire phonétique et <i>items</i> lexicaux.....	408
V.3 Questionnaire perceptuel avec encodage des réponses.....	412
CHAPITRE VI.....	426
VI.2.3.1 Limites géographiques d'une variété locale.....	426
VI.2.3.2 Similitudes et différences linguistiques perçues.....	441
VI.2.3.3 « Où parle-t-on <i>occitan</i> au Piémont ? ».....	445

Chapitre I

I.1 Carte des Val Chisone et Val Germanasca

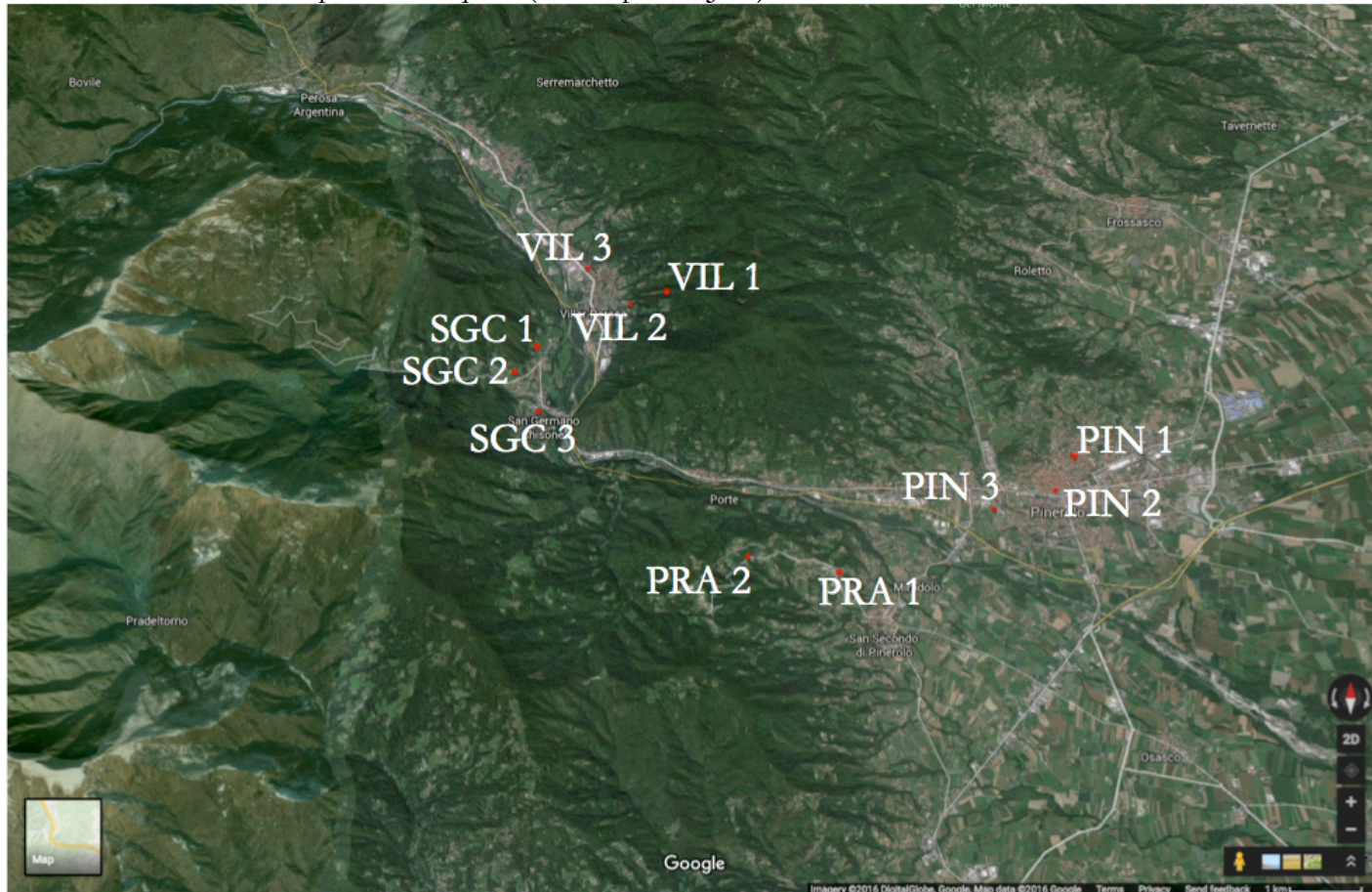


Source : http://www.comune.pragelato.to.it/speciali/cartina_stradale/cartina_chisone_ger (consulté en 5/2017).

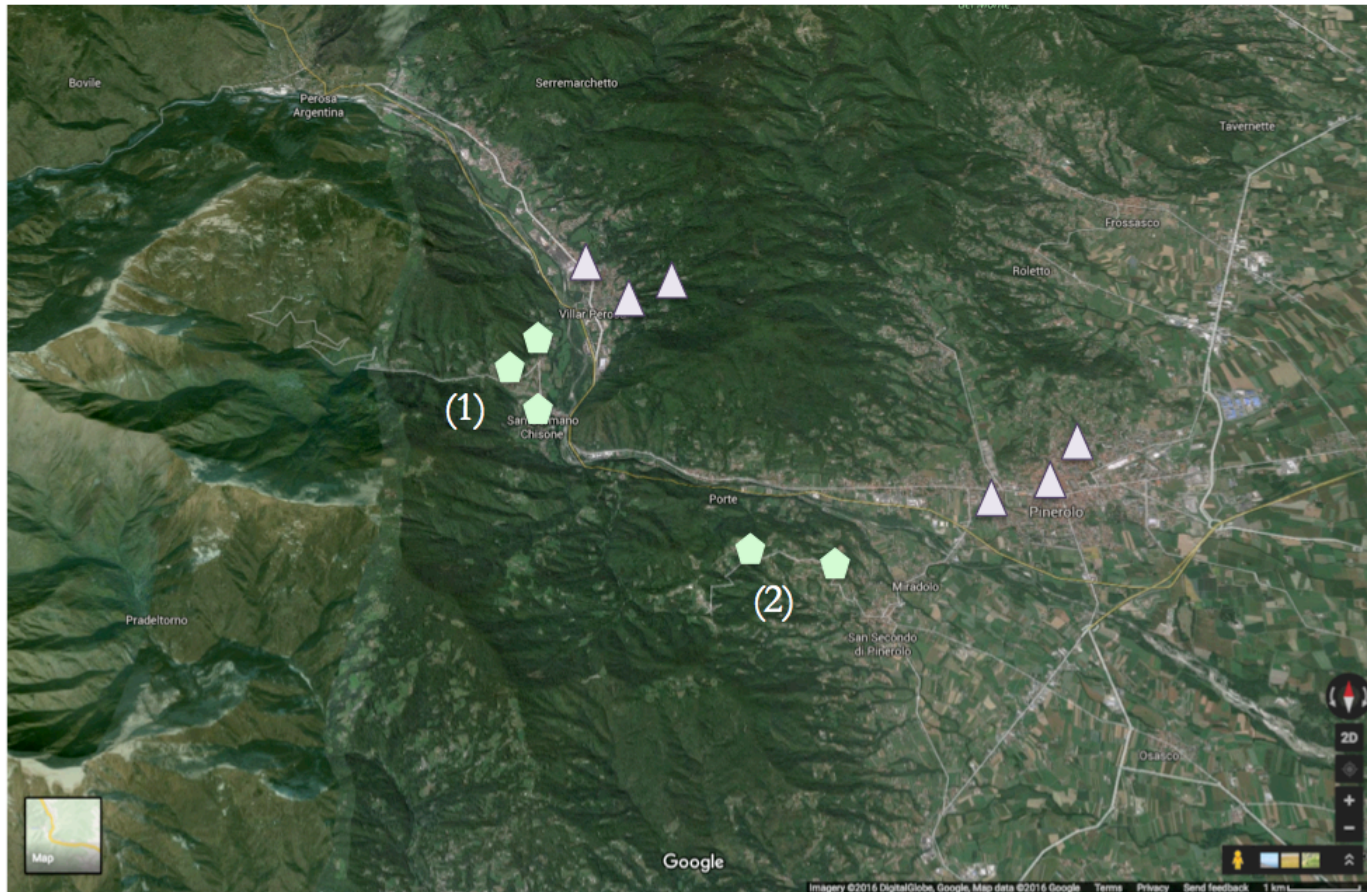
Chapitre III

III.7 Cartes phonétiques

Carte III.7.1 - Localités et points d'enquête (cf. Chapitre I § I.1)



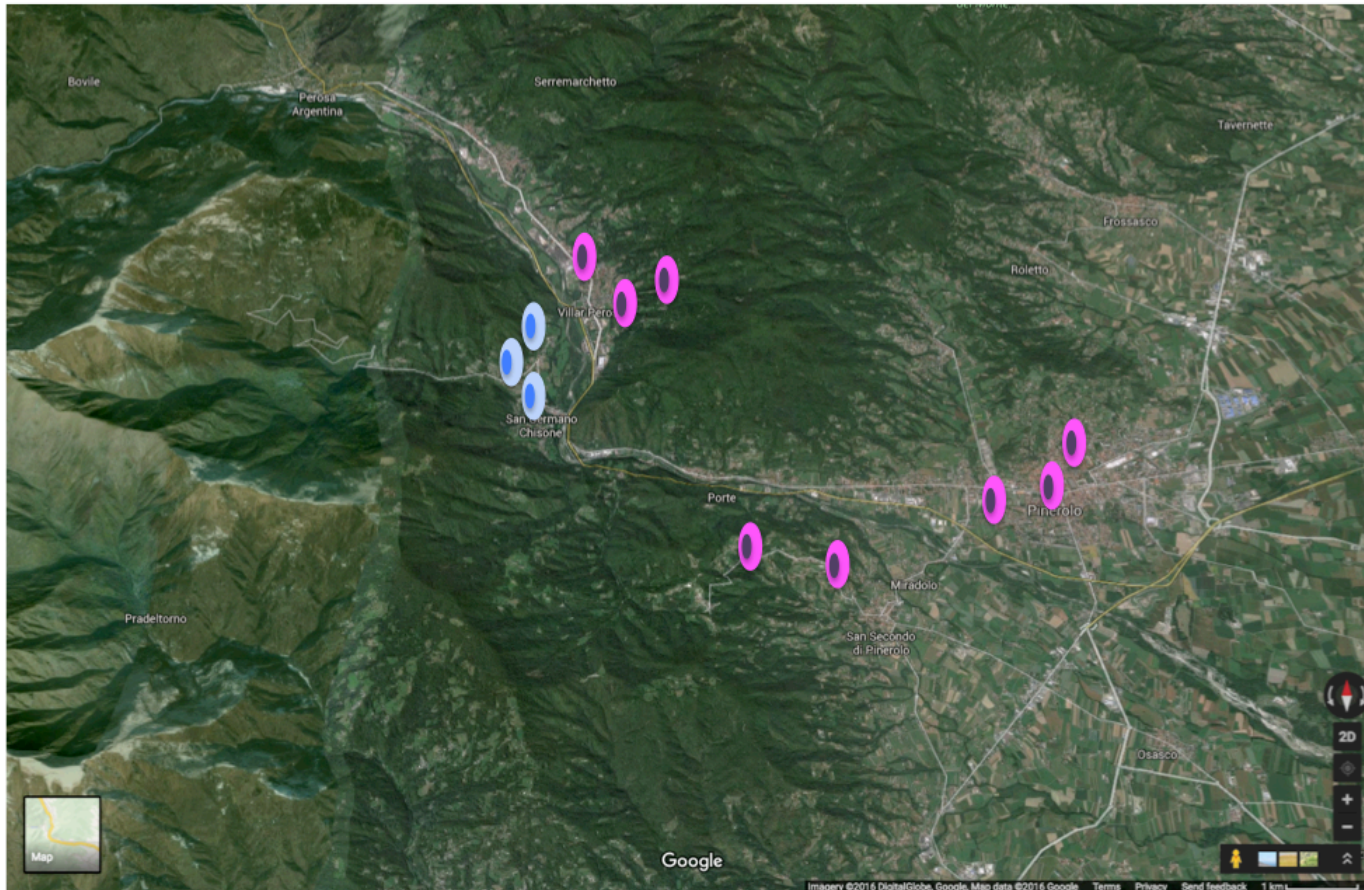
Carte III.7.2 - Évolution du A- original initial dans les aboutissants du lat. $\bar{A}QUA(M)$ « eau »



⬡ $\bar{A}- > [aj-]$

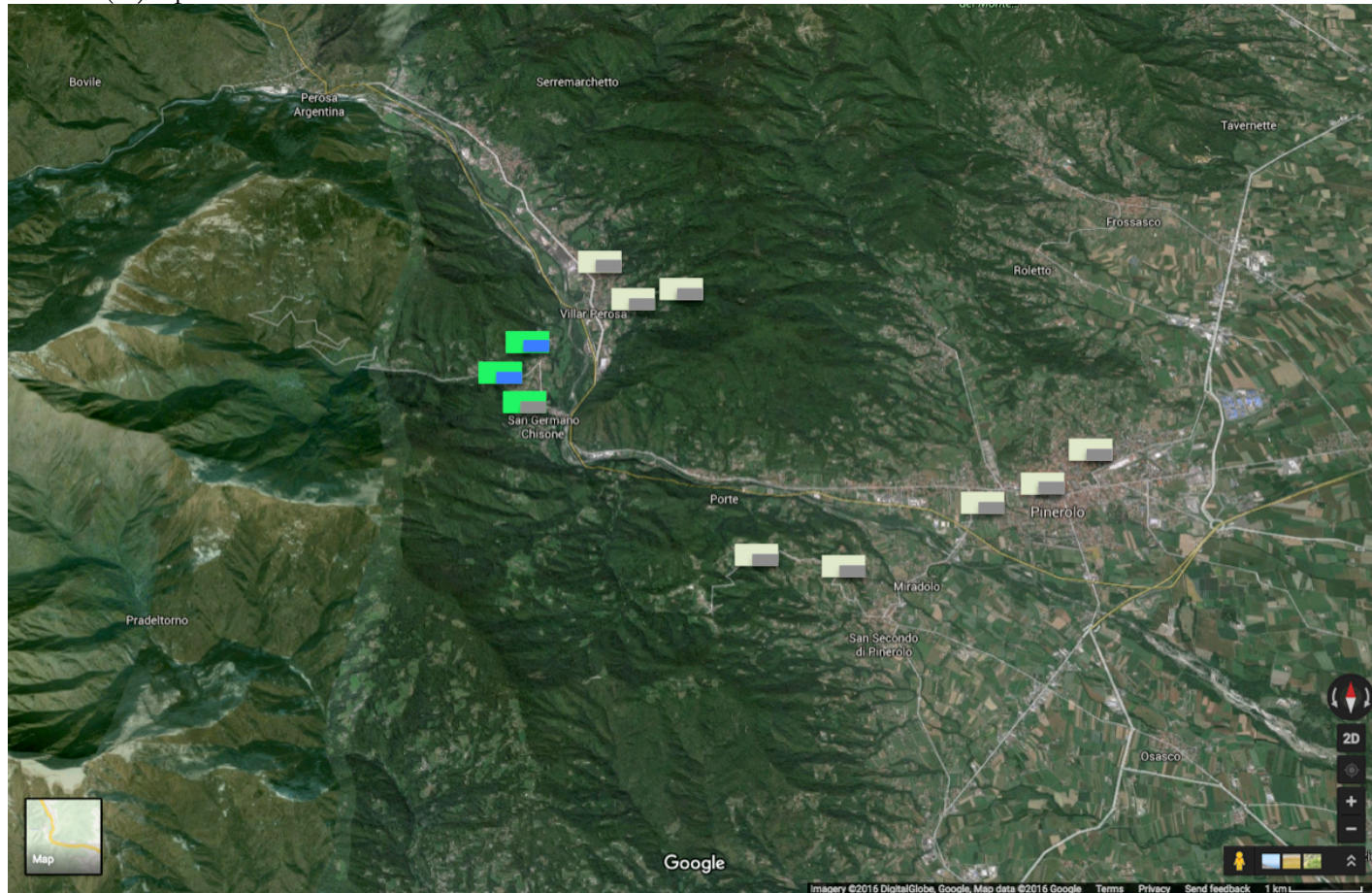
△ $\bar{A}- > [\varepsilon-]$

Carte III.7.3 - Traitement de C- étymologique dans les continuateurs du lat. CĀPRA(M) « chèvre » et de -CC- intervocalique dans les continuateurs du lat. VĀCCA(M) « vache ».



- | | |
|--------------|------------------|
| ● C- > [tʃ-] | ● -CC- > [-tʃʃ-] |
| ● C- > [-k-] | ● -CC- > [-k-] |

Carte III.7.4 - Traitement des toniques étymologiques devant -TR-, pour les aboutissants du lat. PĀTRE(M) « père », MĀTRE(M) « mère » et PĒTRA(M) « pierre »



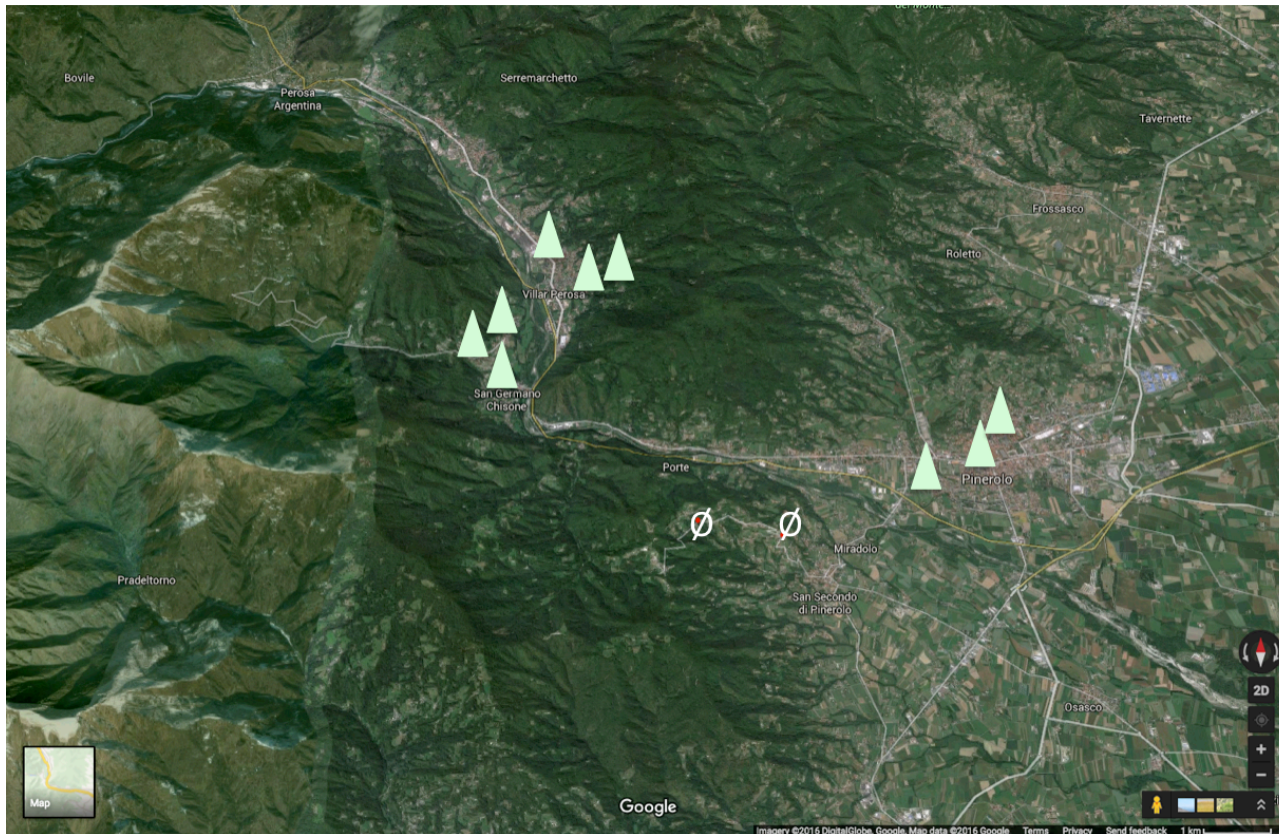
■ -'Ā- ; -'Ā- > [-'aj-]

■ -'Ĕ- > [-'e-]

■ -'Ā- ; -'Ā- > [-'a-]

■ -'Ĕ- > [-'ej-]

Carte III.7.5 - Aboutissants du - \ddot{O} - tonique étymologique dans les continuateurs du lat. $S\ddot{O}R\ddot{O}R$ « sœur »

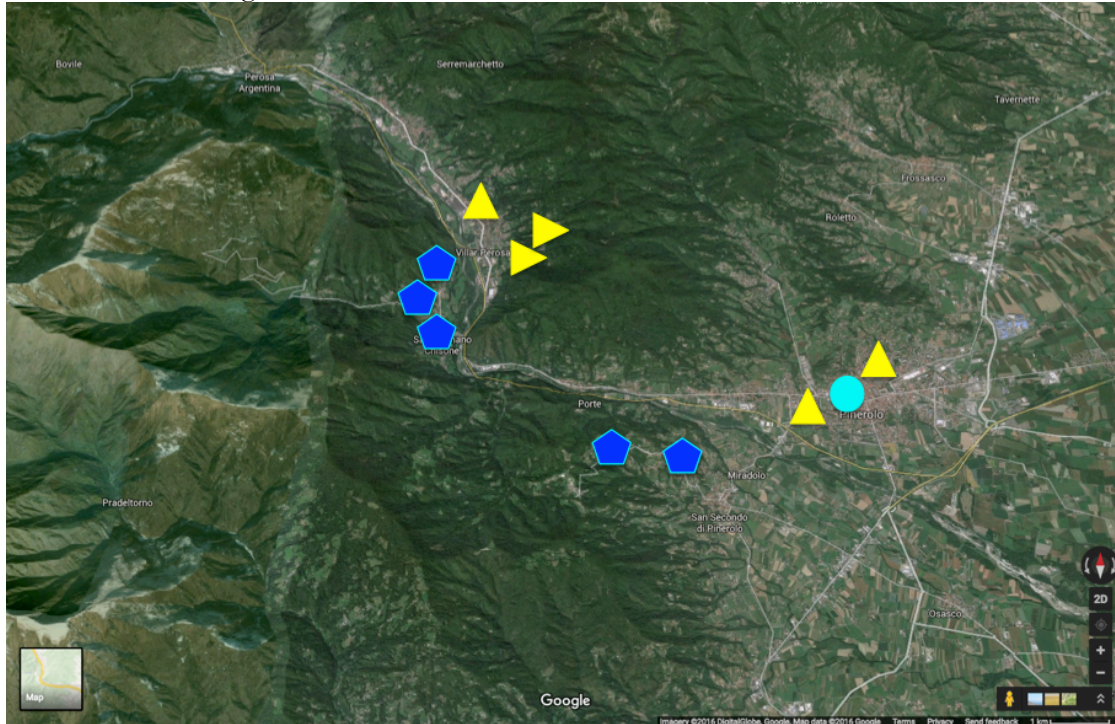


▲ - \ddot{O} - > [- œ -]

⊘ - \ddot{O} - > ⊘

III.8 Cartes lexicales

Carte III.8.1 - Désignations de la brebis

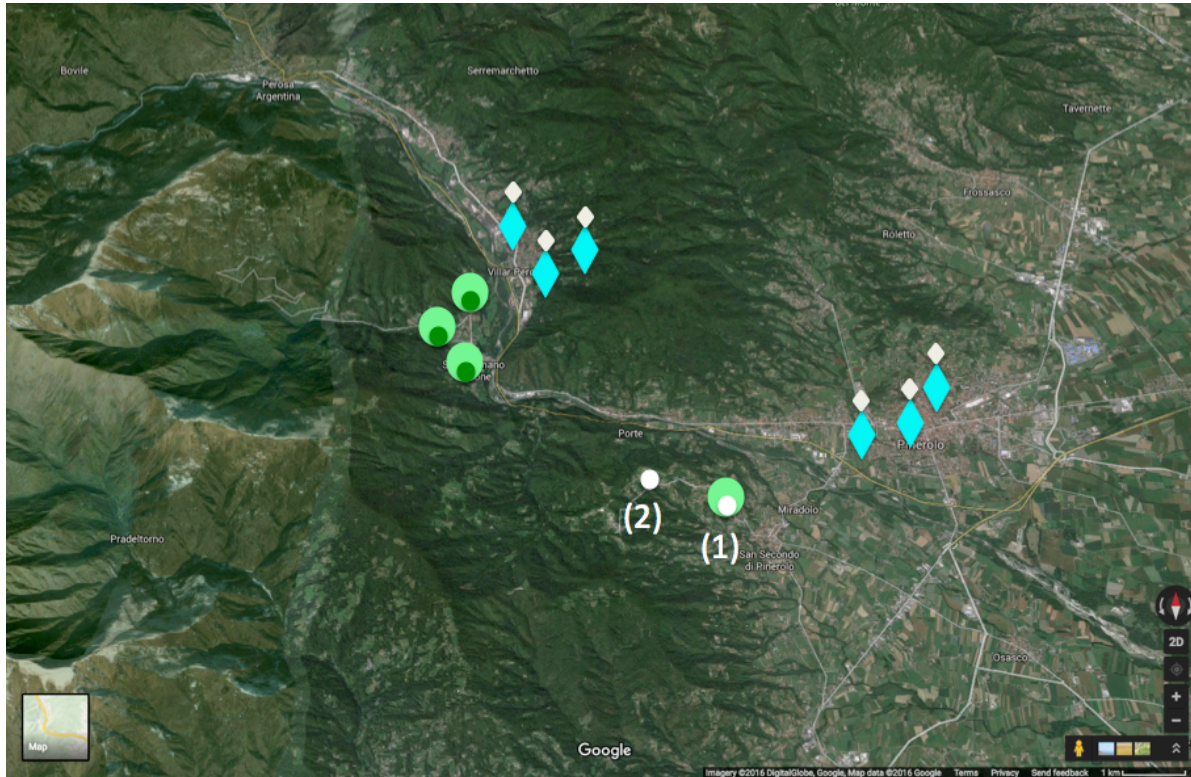


◆ Lat. class. VĒRVĒX « mouton, brebis mâle châtré » > ['bœrra]

● Lat. PĒCŌRĀ (acc. pl.) « bétail, troupeau » > ['pekora]

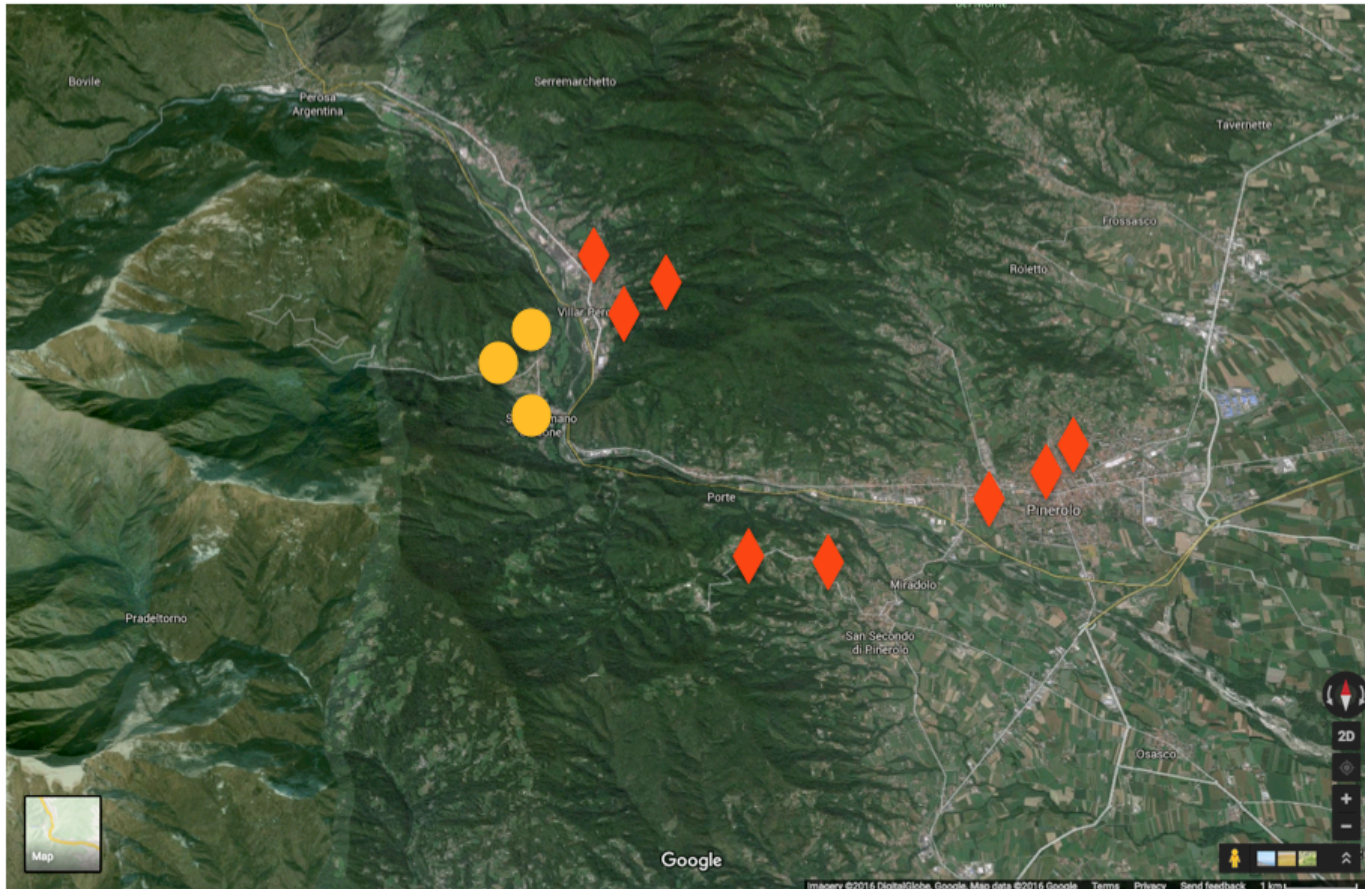
▲ ['fɛ:a] } < lat. FĒTĀ(M) « femme qui vient d'accoucher »
 ▶ ['feja]

Carte III.8.2 - Désignations du veau et du petit veau



- Lat. VĪTŪLŪS « veau » > [væ:l] « veau »
- Lat. VĪTŪLŪS + *-et* > [væ:'let] « petit veau »
- Lat. VĪTŪLŪS + *-et* > [væj'let] : « veau » (2), « petit veau » (1)
- ◆ Lat. tard. *BOC-/*BUC- « bæuf » + -ĪNŪ(M) > [bu'tʃiŋ] « veau »
- ◇ Lat. tard. *BOC-/*BUC- « bæuf » + -ĪNŪ(M)- + *-ot* > [butʃi'not] « petit veau »

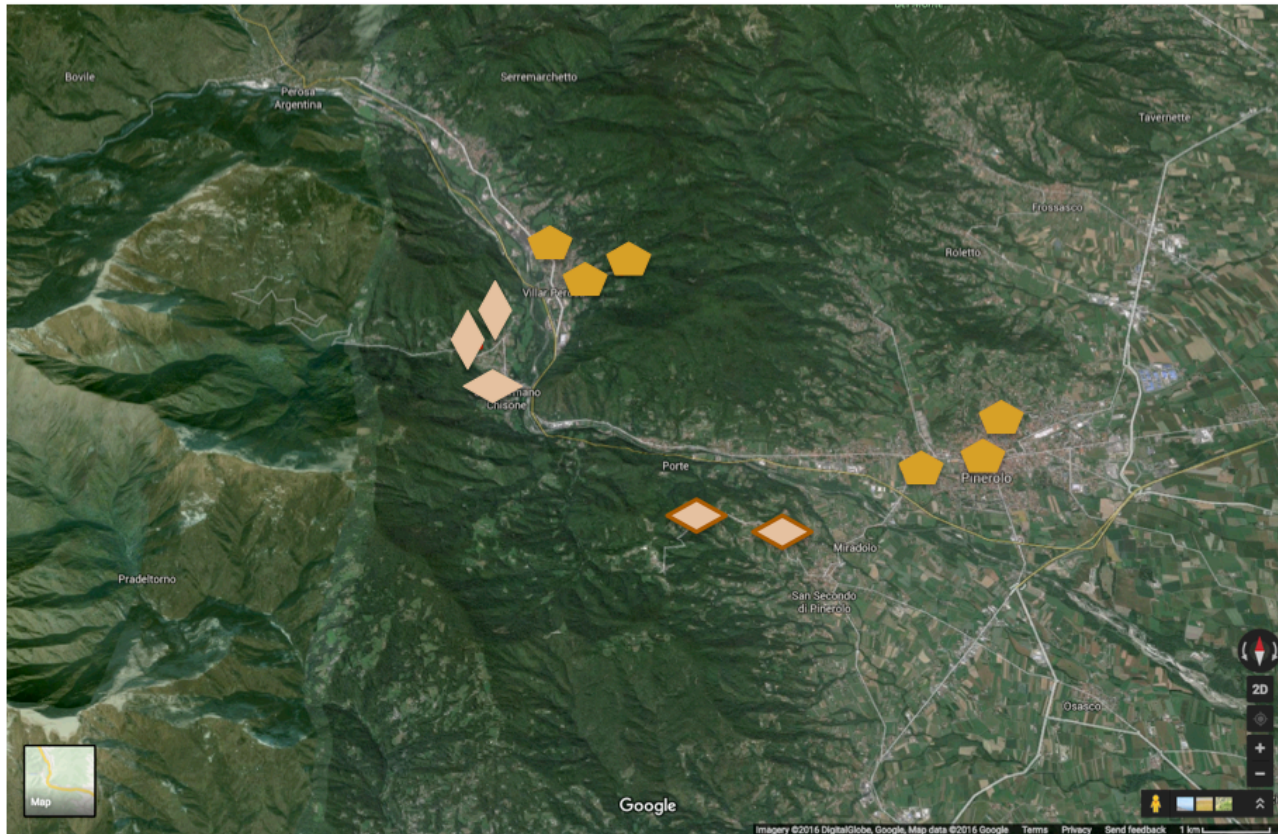
Carte III.8.3 - Désignations de la femelle du chien



● Lat. pop. VĪSSĪRE « péter » > [ˈvæsa]

◆ Lat. *CANĒĀ(M) (f.) « femelle du chien » > [ˈkɔŋa]

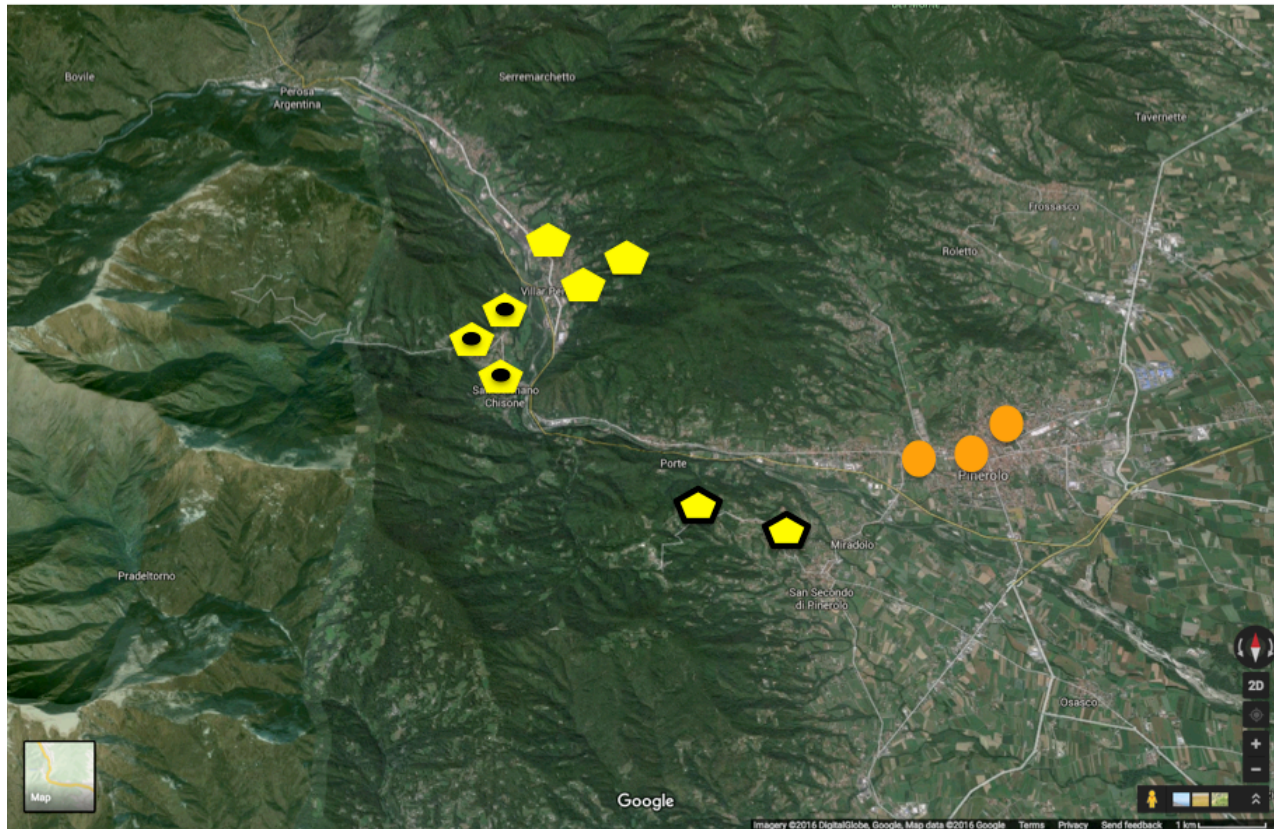
Carte III.8.4 - Désignations de la planche de bois



🟡 Lat. ĀXĪS « planche en bois » > [as:] (m.)

Lat. PŌSTĪS « jambage, poteau » > {
 🟠 [po:t] (f.)
 🟠 [post] (f.)
 🟠 [pusti'juŋ] (dim. m.)

Carte III.8.5 - Désignations de l'éclair

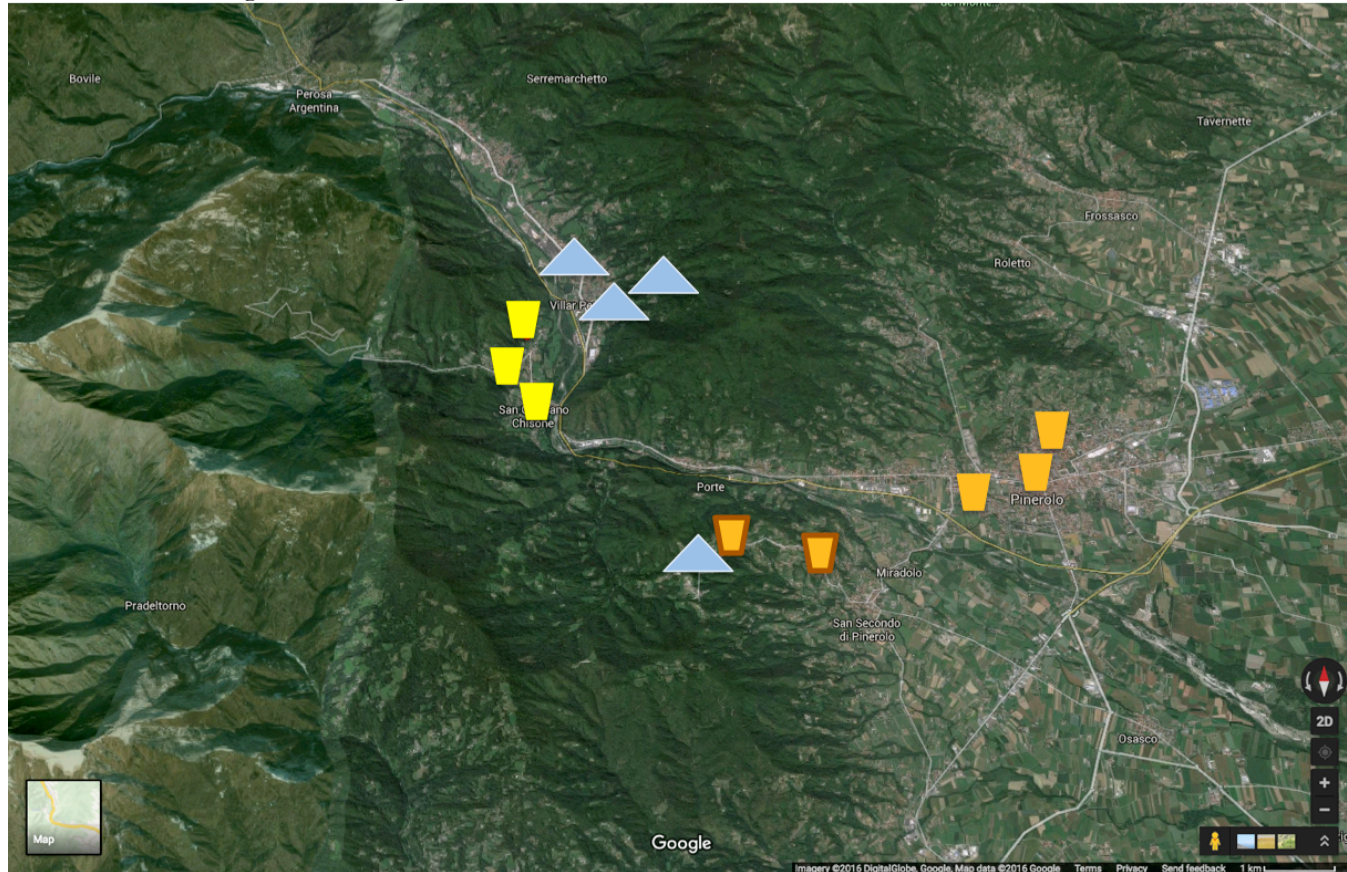


Lat. *EXLEUXITAT > {

- ['zlydi] (m.)
- ['zlyjdi] (m.)
- [eɣ'lydi] (m.)

Celt. *LEUXOS « clair, brillant, lumineux » > ['lɔzna] (f.)

Carte III.8.6 - Désignations du pot de chambre



▲ Lat. URĪNĀ « urine » + -ĀRĪŪ > [yri'nari]

▭ Lat. PŌTTUS « pot » > [pot]

Formes syntagmatiques

▭ [vaz də 'nøjt] « vase de nuit »

▭ [ty'piŋ də 'nøjt] « vase (en terre) de nuit »

Chapitre V

V.1 Profil des participants

Nous avons instauré un code qui permet de garantir l'anonymat des participants aux enquêtes phonétiques, morphologiques, lexicales et perceptuelles. Les codes sont composés de : deux lettres (identifiant du locuteur), un nombre (âge de l'informateur), l'indicatif des localités (PIN, PRA, VIL, et SGC¹) et le genre (f = féminin, m = masculin).

Pour chaque identifiant des participants, dans cette section, nous avons rajouté un (ou deux) astérisque(s) qui définissent la période où se sont déroulées les enquêtes de terrain :

- « * » couvre la période allant de 2008 à 2010
- « ** » couvre la période allant de 2013 à 2015.

V.1.2 Collaborateurs *internes*

Les collaborateurs *internes* sont des informateurs qui nous ont aidé à sélectionner la totalité des participants aux enquêtes. Il s'agit d'un sous-groupe d'informateurs auquel nous avons attribué des rôles particuliers dans le présent travail (*cf.* Chapitre V § V.1 et § V.1.2). Nous utilisons les sigles L1, L2, L3, L4, etc... qui identifient respectivement, les ordres d'apprentissage des langues : « langue de première socialisation » (L1), « langue de seconde socialisation » (L2), langues apprises successivement, en fonction du contextes et dans l'ordre (L3, L4, L5...).

ES55PINf* – Pinerolo

55 ans ; professeure de SVT au lycée ; NE : Bac +4.

Elle a toujours vécu à Pinerolo, hormis pour ses études universitaires (4 ans). Elle parlait la langue locale urbaine (L2) au collège, au lycée, avec ses camarades de classe et certains membres de sa famille. Ses parents parlent la variété locale de Piossasco, située à 30 km de Pinerolo, où ils résident. Elle parle la variété de PIN avec ses collègues de travail de Pinerolo, dans certains quartiers de la ville, avec les connaissances et les ami(e)s ; elle emploie rarement cette langue avec sa fille ou avec son mari, si ce n'est dans des situations familiales particulières et en présence de personnes âgées (parents, famille, ...). Elle enseigne les Sciences de la Vie et de la Terre dans un lycée de Pinerolo et en classe, avec les étudiants, elle ne parle que l'*italien* (L1). Elle est notre collaboratrice interne : elle nous a permis de trouver les informateurs de Pinerolo. Autres langues parlées : français (L4) (oral courant), anglais (L3 : oral courant, écrit).

¹ Se reporter à la *Note de Lecture*.

DR79VILm* – Inverso Pinasca

79 ans ; retraité (ancien artisan ébéniste) ; NE : CM2.

Ce collaborateur, locuteur de la variété de Inverso Pinasca, nous a permis de sélectionner quelques informateurs de VIL, de SGC et PRA, entre 2008 et 2010. Toutefois, étant donné son lieu de naissance et de résidence, Inverso Pinasca, et la langue locale de Inverso Pinasca qu'il emploie, nous n'avons pas pu inclure les enquêtes réalisées avec lui dans notre étude générale.

GR61PRAf – Prarostino**

61 ans ; retraitée (ancienne institutrice) ; NE : Bac.

Elle a vécu à Prarostino (Hameau Collaretto et Ser) depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 45 ans ; elle allait à l'école de San Secondo de Pinerolo (commune voisine), comme d'usage à son époque. Ses premières langues ont été le *patois* de Prarostino, parlé avec son père, et le *français* local, parlé avec sa mère, sa tante et sa grand-mère. À l'âge de 9 ans son père lui a interdit d'utiliser et de parler le *français* en public et en famille. Elle a appris l'*italien* à l'école (L3), comme tous les enfants de sa génération. Elle vit à Pinerolo avec ses enfants, mais toute sa famille réside à Prarostino où elle se rend, au moins, une fois tous les deux jours. Elle a appris le *piémontais* local lorsqu'elle a commencé à fréquenter l'école à San Secondo (L4) et au contact avec les religieuses de San Secondo qui s'occupaient des activités périscolaires à l'école des filles. Elle pratique et étudie d'autres langues pratiquées : l'espagnol et le russe.

IR53SGCf*, – San Germano Chisone**

53 ans ; institutrice ; NE : Bac +2.

Elle a appris le *français* local avec sa mère et ses grands-parents et le *patois* de SGC avec d'autres membres de la famille (oncles et cousins). Elle est bilingue *français* local/parler local. Elle a développée des compétences passives du *patois* de Pomaretto, puisque son père l'utilise avec tous les membres de la famille, à la maison (L3). À l'école elle a appris l'*italien* (L4). Elle a appris le *piémontais* (*koinè* oralisée) au contact des gens qui venaient travailler à l'usine de SGC et avec les gens du bVC (L5). Elle a utilisé le *français* avec ses enfants dès leur plus jeune âge, mais aujourd'hui seul son fils a abandonné l'utilisation de cette langue avec elle. Sa fille continue à utiliser le *français* local, uniquement avec sa mère et sa grand-mère.

Elle parle et utilise l'*italien* à l'école, et en classe avec ses élèves, sauf dans les cours et les activités scolaires d'apprentissage du parler local. Elle parle le *français* local avec sa mère, encore aujourd'hui, et dans le domaine religieux lorsqu'elle se rend au temple.

AF48VILf – Villar Perosa**

48 ans ; commerçante ; NE : Bac +3.

Elle est née à Pinerolo et a toujours vécu à Borgata (hameau) Serre. Elle a appris la langue locale (L1) en famille et au hameau. Elle a appris l'*italien* à l'école (L2) et a vécu trois ans à Urbino (Marches) pour faire ses études. En famille elle parle la langue locale avec tout le monde, excepté son mari, avec lequel elle parle en *italien*. Elle tient un commerce dans le centre de VIL. Elle parle la variété locale avec certains de ses clients (ceux qu'elle côtoie et qui parlent aussi la variété (*haut-*)*piémontaise* de VIL), ainsi qu'avec des gens du village de tous âges.

V.1.3 Informateurs

V.1.3.1 Informateurs de Pinerolo

MB24PINm**

24 ans ; mécanicien ; NE : Bac professionnel.

Il a appris l'*italien* avec ses parents et à l'école (L1). Cependant, depuis qu'il a commencé à travailler il a pris l'habitude de parler la variété locale (L2) avec les clients, ainsi qu'avec sa famille (parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins, etc...). Ses habitudes linguistiques familiales ont donc changé depuis qu'il travaille. Il n'utilise l'*italien* que pour parler avec sa compagne : cette dernière s'efforce d'apprendre le dialecte local avec lui. Il emploie l'*italien* avec des inconnus et dans les lieux publics (mairie, médecin, etc.). De par son travail, il a acquis des compétences passives sur certaines variétés locales du Val Chisone.

AC30PINf*

30 ans ; étudiante (en biologie) ; NE : Bac +3.

Elle parle le dialecte local qu'elle a appris avec ses parents à l'âge de 8-10 ans (L2). Son conjoint est originaire de Villar Pellice (Val Pellice) et ils interagissent verbalement en utilisant chacun son dialecte : elle a acquis une compétence passive de la variété de Villar Pellice. Elle parle la variété locale avec ses parents, son conjoint et à l'université avec ses amies. Elle parle *italien* (L1) avec ses parents mais (*haut-*)*piémontais* local avec ses grands-parents.

FC64PINm*

64 ans ; retraité (ancien médecin spécialiste) ; NE : Bac +12.

Il a appris la langue locale (L1) en famille avec ses parents et grands-parents, qu'il utilise encore aujourd'hui dans le cadre familial (avec sa femme, son fils et sa belle-fille, avec ses parents et les membres de sa famille). Il a appris l'*italien* à l'école (L2). Il a vécu quelques années à Turin, pour faire ses études de médecine, puis il est revenu travailler aux Hôpital de Pinerolo et Centre hospitalier de Torre Pellice (Val Pellice).

Il utilise le parler local dans son quartier de résidence, parfois dans d'autres quartiers de la ville, avec les personnes âgées et quelques adultes âgés de 15-25 ans. Il a acquis des compétences passives des parlers des vallées Chisone et Pellice, parce qu'il a des amis originaires de ces lieux : ils interagissent chacun dans sa propre langue locale et parfois en *piémontais* (*koinë* oralisée).

PB70PINm*

70 ans ; retraité (ancien médecin spécialiste) ; NE : Bac +12.

Il a appris le parler local en famille, avec ses parents et ses grands-parents (L1), et l'*italien* à l'école (L2). C'est un dialectophone natif, mais pas exclusif. Il a toujours vécu à Pinerolo, hormis pour ces études de médecine, faites à Turin : il a travaillé au Centre Hospitalier de Torre Pellice et à l'Hôpital de Pinerolo. Au travail il a toujours utilisé l'*italien*, sauf en présence de certains de ses collègues originaires de la même ville avec lesquels il utilisait le dialecte local en situation informelle.

Il parle la langue locale avec les amis et les membres de sa famille, hormis avec sa femme et sa fille avec lesquelles il a toujours utilisé l'*italien*.

V.1.3.2 Informateurs de Prarostino

LB24PRAm**

24 ans ; jardinier ; NE : Bac professionnel.

Il parle *prüstinenc* (L1) avec les personnes âgées de plus de 70 ans avec sa compagne, sa famille (ses grands-parents) et ses amis proches. C'est un dialectophone natif : il s'agit d'une situation commune dans les zones rurales de montagne, au Piémont, bien que rare. Il utilise l'*italien* (L2) uniquement avec les inconnus et avec les personnes qu'il croise à Pinerolo.

Dans les hautes vallées Germanasca, Chisone et Pellice il parle le patois de SGC (L3), appris dans le domaine du travail. Avec les inconnus il parle *italien*.

SC56PRAf*

56 ans ; commerçante ; NE : Bac.

Ella a appris le *prüstinenc* avec son père et son frère. Elle a appris le *français* avec sa grand-mère, sa mère et elle le parle, encore, avec sa sœur et sa fille. Elle est bilingue native *français* local/*prüstinenc*. Elle a appris l'*italien* à l'école (L3) et le *piémontais* (L4) avec ses amis qui viennent des Vals Chisone et Pellice.

DF54PRAm**

54 ans ; commerçant ; NE : Bac professionnel.

Il parle et a appris le *prüstinenc* (L1) avec son père et sa mère, et ses grands-parents. C'est un dialectophone natif. A l'école, il a appris l'*italien* (L2). Au travail il a appris le *piémontais* (L3) et il a appris à comprendre le patois de Prali (L4 passive) avec des amis originaires du lieu. Il utilise le *prüstinenc* avec la famille, ses amis et au travail. Lorsqu'il interagit avec ses amis des Val Germanasca et Val Chisone, il utilise son propre patois en parlant avec eux. Au village il parle patois avec les adolescents et les personnes âgées.

EN82PRAf**

82 ans ; retraitée (ancienne agricultrice) ; NE : CM2.

Elle a appris le français local avec sa mère et sa grand-mère et le *prüstinenc* avec son père et son frère. Elle est bilingue native. Elle a appris l'*italien* (L3) à l'école, qu'elle n'utilise pratiquement qu'en de rares cas (lorsque l'interlocuteur ne la comprends pas).

Avec des membres de la famille des vallées de Chisone et Germanasca elle a développé des compétences actives dans d'autres patois des vallées (celui de Pramollo (L4) et de Pomaretto (L5)) : elle utilise ces variétés en fonction de l'origine géographique de ses interlocuteurs.

Elle utilise le *prüstinenc* même quand elle se rend en ville pour aller voir son mari à la maison de retraite à PIN, elle le fait même exprès, par provocation contre ceux qui ne comprennent pas, car elle prétend que le *piémontais* ne lui plaît pas. Au travail, elle parlait *prüstinenc*. Elle ne se préoccupe pas si les autres la comprennent ou pas, elle s'adresse aux jeunes et aux personnes âgées du village en patois local d'emblée.

TP81PRAm**

81 ans ; retraité (ancien mécanicien) ; NE : CM2

En famille il a appris le *prüstinenc* (L1), le *piémontais* (L3) à partir de l'adolescence (avec ses amis) et l'*italien* (L2) à l'école. Sa mère utilisait le *français* à la maison (avec les amis et les membres de la famille habitant dans la vallée) mais jamais avec lui. Il n'a jamais été initié au *français* local par sa mère. Il a développée des compétences passives sur certains patois du hVG et du hVC qu'il a appris avec des amis proches.

Il est dialectophone exclusif, sauf lorsque ses petits-enfants ne comprennent pas ce qu'il dit. Sa femme est de Pramollo : ils interagissent ensemble en utilisant chacun leur propre patois local.

V.1.3.3 Informateurs de San Germano Chisone

RG30SGCm*

30 ans ; mécanicien ; NE : Bac Professionnel.

Il a appris et il parle patois local (L1) avec ses parents, ses grands-parents et au travail. Il est dialectophone natif : ce qui est assez commun pour les personnes de sa génération, résidants dans des zones rurales de montagne. Il a appris l'*italien* à l'école (L2). Il parle *piémontais* (L3) au travail avec les clients qui viennent des vallées et avec les amis intimes. Il parle *italien* avec les inconnus et les clients de la plaine.

Sa compagne est de Pramollo : ils interagissent en utilisant chacun leur patois. Elle, celui de Pramollo, et lui, celui de SGC.

LF40SGCm*

40 ans ; bûcheron ; NE : 4^{ème} (collège)².

Il a grandi en parlant *français* avec sa grand-mère paternelle de SGC et sa mère, puis le patois local avec son père (bilingue natif). Il a appris l'*italien* à l'école à partir du CP (L3). Il a appris et il parle le *piémontais* (L4), ainsi que le patois de Pramollo (L5), dans le milieu du travail et pour les besoins de son métier.

Au travail il parle *piémontais* (L4) avec ses employés et patois local (L1) avec son frère.

Avec sa femme et ses enfants il parle *italien* (L3). Il emploie l'*italien* avec les personnes qu'il ne connaît pas et les gens de la plaine.

NS79SGCf**

79 ans ; retraitée (ancienne ouvrière) ; NE : CM2.

Elle a appris le *français* et le patois de SGC, avec ses parents, ses grands-parents et les autres membres de la famille (bilingue native). Quand elle est allée à l'école elle a appris l'*italien* (L3). Ensuite en allant travailler à l'usine de SGC, puis de VII, elle a appris le *piémontais* (L4) avec les ouvriers.

Elle parle son propre patois local avec son mari (ce dernier en revanche parle le patois de Perrero) ; *français* local avec ses enfants (garçon et fille) ; autrefois elle parlait *français* local avec ses

² En Italie le collège obligatoire est composé de trois années d'études : 6ème, 5ème et 4ème. À la fin de la 4ème on passe un examen d'état équivalent au Brevet d'études. Le lycée italien comporte cinq années d'études : 3ème, 2nde, 1ère, Terminale et un an supplémentaire : l'examen final est le Baccalauréat (Bac, appelé « *Maturità* »). L'âge des bacheliers en Italie s'étale entre 18 et 19 ans.

parents (davantage avec sa mère). Avec les petits enfants elle parle *français* mais de plus en plus rarement. Elle utilise l'*italien* avec les inconnus. Elle emploie le *français* aussi dans le domaine religieux, lors des psaumes vaudois, au temple.

VP75SGCf**

75 ans ; retraitée (ancienne institutrice) ; NE : Bac.

Elle a appris le *français* local avec son père et l'*italien* avec sa mère (bilingue native).

Elle a appris le parler local (L4) avec ses camarades de classe, en dehors de l'école où elle a appris l'*italien* (L3).

Elle utilise le patois local avec les gens de SGC, et de Pramollo, et lorsqu'elle se rend au temple (vaudois). Elle parle *piémontais* (L5) avec des amis (catholiques³) des autres vallées Chisone et Pellice. Avec son mari ils parlent, soit en patois, soit en *italien* : son mari qui est originaire de Pramollo, utilise avec elle, son propre patois. Ancienne institutrice elle utilisait l'*italien*, au travail. Elle donne des cours de patois (de SGC) dans les activités périscolaires de VIL, ainsi qu'au temple (vaudois). Elle et son mari, utilisent l'*italien* avec leur fille et leurs petits-enfants, avec les inconnus et en dehors du village.

DB77SGCm**

77 ans ; retraité (ancien agriculteur) ; NE : CM2.

Il a appris le *français* local avec sa grand-mère paternelle et le patois local avec son père (bilingue natif). Sa mère lui parlait, à la fois, patois et *français*. Il a appris l'*italien* (L3) à l'école. Dans sa jeunesse il a travaillé un peu à l'usine de SGC, puis de VIL, et il y a appris le *piémontais* avec les autres ouvriers pour communiquer. Il parle patois local avec ses deux enfants, mais *italien* avec ses petits-enfants. Avec les gens du village il parle patois, ainsi qu'avec les amis ou les connaissances. Il parle *piémontais* avec ses amis (catholiques) de la plaine, de VIL et des vallées Chisone et Pellice. Il parle *italien* avec les inconnus.

V.1.3.4 Informateurs de Villar Perosa

LB25VILm*

25 ans ; menuisier ; NE : Bac professionnel.

Il a appris le parler local avec ses grands-parents qui ne parlaient que la variété *piémontaise* de VIL (L1). Il a appris l'*italien* à l'école (L2). Il utilise le dialecte local avec ses (grands) oncles et tantes et avec ses parents, mais aussi avec ses amis et au travail. C'est un dialectophone natif. Il a développé des compétences passives dans différentes variétés du Val Germanasca (parlers de SGC, de Prali et de Perrero), à force de côtoyer des clients qui emploient ces variétés.

³ Les habitudes et les comportements linguistiques des patoisants de SGC et de PRA se caractérisent par cette alternance : *i*) emploi de variétés locales *occitanes* avec leurs pairs de culte religieux vaudois et *ii*) utilisation du *piémontais* avec leurs amis de culte religieux catholique. Ce sont d'ailleurs eux qui définissent dans ces termes leurs habitudes. Dans les mVC et bVC, les personnes (pratiquantes ou pas) de culte vaudois utilisent des patois locaux *occitans*, contrairement aux membres des communautés catholiques qui parlent des langues locales *haut-piémontaises*. La situation est plus complexe dans le hVC où les variétés locales *occitanes* sont employées, à la fois, par les personnes de culte vaudois et catholiques : à ce sujet nos informateurs qui parlent de cette situation linguistique du hVC distinguent le « *patois vaudois* » du « *patois catholique* ».

GR29VILf**

29 ans ; commerçante (cuisinière) ; NE : Bac professionnel.

Elle a appris le dialecte local en famille (L1) et l'*italien* à l'école (L2). Elle parle le dialecte local avec toute la famille et ses ami(e)s (dialectophone native). Elle utilise l'*italien* au travail, avec les clients, hormis avec les employés de restauration qui sont de la vallée Chisone ou de VIL. Elle parle *piémontais* (*koinè* oralisée) avec son copain, qui est originaire de la plaine de Pinerolo.

CL60VILm*

60 ans ; employé ; NE : 4^{ème} (collège).

Il parle la langue locale avec sa femme, mais *italien* avec ses enfants. Il a appris le parler local en famille avec ses parents (L1), qu'il utilise avec sa femme, ses amis, ses proches et ses connaissances. Il a appris l'*italien* à l'école (L2) et il l'utilise avec ses enfants, ses petits-enfants et avec des inconnus. Il emploie la langue locale, aussi, au village/hameau et dans le domaine religieux, lorsqu'il se rend à l'église.

CU86VILf**

86 ans ; retraitée (ancienne ouvrière) ; NE : 4^{ème} (collège).

Elle a appris la langue locale avec son père de famille (L1), et l'*italien* (L2) à l'école jusqu'en 4^{ème} (collège) (dialectophone native et exclusive). Elle est allée travailler comme ouvrière à la RIV à l'âge de 17 ans : c'est ainsi qu'elle a appris le *piémontais* (*koinè* oralisée) (L3), utilisé avec ses pairs, et pratiqué l'*italien* avec ses supérieurs. Elle parle le dialecte local avec ses enfants et petits-enfants, mais aussi dans la Commune et dans les lieux publics. Elle a fait partie d'une troupe théâtrale et d'une chorale locale : elle chantait et récitait, soit dans la variété *gallo-italienne* d'Asti⁴ (L4), soit dans le dialecte (*haut-*)*piémontais* de VIL.

PF85VILm**

85 ans ; retraité (ancien ouvrier, puis agriculteur) ; NE : CM2.

Il parle le dialecte de VIL (L1) appris en famille (dialectophone natif et exclusif), il n'est pas à l'aise avec l'*italien*. Il a développé des compétences passives dans les parlers des basses vallées Chisone et Germanasca. À l'école il a appris et utilisé l'*italien* (L2), comme pendant son service militaire (18 ans et plus). Ensuite, quand il est entré à la RIV il parlait uniquement *piémontais* (*koinè* oralisée) (L3) même avec des gens qui venaient d'autres vallées ou des villes : tout le monde parlait *piémontais*. Dialectophone 'aguerri' dans toutes les situations : ville, plaine, inconnus et avec le médecin.

⁴ Nous avons lu les textes qu'elle récitait et apprenait : par ailleurs, le directeur de la troupe théâtrale écrivait en variété *gallo-italienne* d'Asti (*i.e. astigiano*).

V.2 Questionnaire phonétique et *items* lexicauxTableau V.2.1 : *Items* lexicaux analysés, subdivisés en champs sémantiques

Parenté	Maison, vie quotidienne, vêtements
père, parrain	manteau
mère, marraine	as de pique (carte)
fil(s) (m.)	poutre (bois)
fil(le) (f.)	lacet (chaussures)
fil(s) (plu.)	fente (mur)
monsieur	sac (blé, poubelle)
enfant	route
homme	maison
femme	carafe, pot à eau
sœur, petite sœur	verre
frère, petit frère	goute (d'eau, rosée)
vieux (monsieur)	valise
vieille (dame)	écriture
jeune homme	coussin
jeune femme	trou
jeune fille	bruit
neveux	désordre
nièce	chapeau
petit neveu	boucher
petite nièce	char de carnaval
Corps humain	soie
œil	baiser
cœur	vice, manie
nez qui coule	poids
bras	fardeau
pied	potager
os	tôle
corps	cave
tête	menuisier
douleur	école
tresse	toupie
poil	lit
cheveu	vase de nuit
cheveux	claque (gifle), petite claque, grande claque
cerveau	voix
cerveaux	couleur
cou	rouge (m.)
ventre	rouge (f.)

Corps humain	Maison, vie quotidienne, vêtements
toux	musique
genou, genoux	histoire
Nature	ballot (paquet)
soleil	porte
aube	entrée, pas de la porte
vent léger	pince à linge
glace	poêle
pré	croix
racine (sing,et pl.)	or
mont rocheux	brosse
trou (marmotte)	feu
lune	échelle
herbe	prêtre
Pierre	tablier
bois, forêt	toile
sentier	tarots (jeu)
éclair	village
foudre	paysan
tonnerre	cadre
étoile	fenêtre
feuille	persienne
feu	bouton
neige	boutonnière
fleur	caprices
avoine	serpillère
paille	gens (pl.)
vesse-de-loup (<i>Lycoperdon perlatum</i>)	rêve
Animaux	Aliments
crapaud	miette (sing.)
têtard (sing. et pl.)	gousse (d'ail)
bœuf, bœuf de trait (sing. et pl.)	pain
vache	petit pain rond (<i>micca, michetta</i>)
veau	riz
petit veau	blé, épi
cheval (sing. et pl.)	farine
dinde	raisin
brebis	fruits
excréments de bovins	café
excréments d'ovins	sucre
poisson	poire
corne (sing. et pl.)	eau
(petit) oiseau	tarte
loup	morceau (de pain, de sucre)
femelle du loup	<i>agnolotti</i>

Animaux	Aliments
coucou	potiron, citrouille
femelle du chien	myrtille (sing. et pl.)
chien	légumes
queue (animal)	dessert chocolat (doux)
le cris de la chèvre, brebis	expr. "c'est sucré"
luciole	une part (de gâteau)
Temps	coquille de l'œuf
printemps	lait
été	œuf (sing. et pl.)
automne	douzaine d'œufs
hiver	arête de poisson
expr. "toute la journée"	haricots (flageolets)
humide	haricots verts
les heures	bouillon
janvier	Ustensiles
février	arc et flèche
mars	morceau de bois
avril	vis (sing et plu)
septembre	clou
octobre	marteau
novembre	tracteur
décembre	moteur
nuit	roue
soir	corbeille (agricole, tissée avec des bandes de bois, pour ramasser le foin ou les herbes)
mois	char (à bœufs)
ciel	charrette
serein	Adjectifs
nuageux	dégoûtant, dégueulasse (m.)
chaud	mon (poss.)
Actions, verbes	fatigué (m. et f.)
couper (un arbre) (3 p.sing., prst. ind. + inf.)	gros (m. et f.)
abattre (une maison) (3 p.sing., prst. ind. + inf.)	transpirer (p.p., m. et f.)
parler (3 p.pl., prst. ind. + inf.)	aigre
pleurer (3 p.sing., prst. ind. + inf.)	vert (m.), verte (f.)
payer (3 p.sing., prst. ind. + inf.)	beau (m.), belle (f.)
jouer (3 p.pl., prst. ind. + inf.)	sec (m.), sèche (f.)
tenir (2 p.sing. imper. + inf.)	aveugle (m.)
se disputer (3 p.sing., prst. ind.)	seul (m. + dim.)
mettre (2 p.sing., impér.)	pauvre homme

Actions, verbes	Adjectifs
se lever (2 p.sing., impér.)	pauvre femme
être intelligent (2 p.sing., impér.)	être pauvre (3 p.sing., prst. ind.)
demi-tour	Adj. num. cardinaux et ordinaux
frotter (les vêtements, les chiffons)(2 p.sing., impér.)	1
expr. "s'enlever du milieu" (2 p.sing., impér.)	3
ne pas s'enlever du milieu (3 p.sing., prst.ind.)	4
goûter (le gâteau) (2 p.sing., impér.)	7
aller (2 p.pl., prst. ind.)	8
mouiller (inf.)	9
se souvenir (1 p.sing. prst. ind.)	10
écouter (3 p.sing., prst. ind.)	12
coudre (3 p.sing., prst. ind + inf. + p.p.)	13
pousser (3 p.sing., prst. ind + inf.)	16
lire (une histoire) (3 p.sing., prst. ind)	30
grandir (inf.)	100
naître (inf.)	1000
connaître (inf.)	troisième
tisser (inf.)	neuvième
faire (p.p.)	douzième
voir (3 p.sing., prst. ind + inf.)	Adverbes
rêver (3 p.sing., prst. ind + inf.)	ensemble
	vrai
	faux
	proche
	autre
	rapidement
	pire
	alors
	en dessous
	en profondeur

V.3 Questionnaire perceptuel avec encodage des réponses

Section A) Profil linguistique

Nome

Età

Comune/frazione di nascita

Comune/frazione di residenza

Nome/Soprannome degli abitanti

Vive nel paese/città/frazione tutto l'anno? **s** = sì **n** = no

Da quanto tempo vive nella città/frazione/paese di residenza ?

Stato civile

Professione

CSP = catégorie socio-professionnelle

l = profession libérale,

b = bûcheron,

en = enseignant(e),

et = étudiant(e),

j = jardinier,

c = commerçant(e),

em = employé(e),

a = agriculteur/agricultrice,

m1 = mécanicien,

m2 = menuisier,

o = ouvrier/ouvrière,

r = retraité(e), suivi de l'acronyme correspondant à l'ancienne profession

ra = retraité(e), ancien(ne) agriculteur/agricultrice

ro = retraité(e), ancien(ne) ouvrier/ouvrière

..... et ainsi de suite.

Ultima scuola frequentata

Dove sono nati i suoi genitori?

Qual è il suo titolo di studio più alto?

NE = niveau d'études

cm2 = école primaire (quinta elementare)

col = brevet des collèges (en Italie, on le passe en 4ème)

bac = baccalauréat (maturità classica, scientifica e istituto magistrale)

bacp = baccalauréat professionnel (en Italie : ITIS, ragioneria, geometra, ecc...)

bac+ = ici, on va l'utiliser pour toutes les personnes ayant fréquenté l'université de Bac+1 à Bac+12.

Nous avons renseigné les niveaux d'études de nos informateurs dans la partie correspondant à la biographie des participants, au § V.1.

Dove lo ha ottenuto?

Section B) Questionnaire perceptuel

1. Qual è la sua lingua materna?

LS1 = langue(s) de première socialisation

d = dialectophone (L1 parler local)

i = italophone (L1 italien régional ou moyen)

b = bilingue français/parler local

b2 = bilingue italien/parler local

b3 = bilingue français/italien

2. Quali e quante lingue parla? (codes des langues en digrammes)

3. a) Quale lingua locale si usa qui?

b) Quale parlata locale si usa a Villar Perosa? ; c) E a Pinerolo? ;

d) E a San Germano? ; e) E a Prarostino?

pm = piemontese ; **ns** = non lo so, non ne ho idea ; **p** = patois ; **pr** = prustinenc, patois di PRA ; **sgc** = sangermanenc, patois di SGC ; **f** = francese ; **i** = italiano

4. a) Parla la lingua locale del suo paese/della sua frazione di residenza? **s** = sì **n** = no

b) Come si chiama la parlata locale del suo paese/della sua città frazione?

pm = piemontese ; **pmm** = piemuntès ; **ns** = non lo so, non ne ho idea ; **p** = patois ; **pr** = prustinenc ; **sgc** = sangermanenc

5. Se dovesse descrivere l'italiano (usando degli aggettivi) cosa direbbe?

6. Se non parla dialetto/patois, lo capisce ? **b**=bene **a**=abbastanza

p=poco **n**=no

7. a) Conosce il piemontese ? **b**=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

- b) Lo parla? **b**=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no
- c) Lo capisce? **b**=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no
- d) È diverso dal suo dialetto/patois ? **s**=sì **n**=no **ns** = non lo so
- e) Dove lo ha imparato?

8. a) Conosce i dialetti/patois delle valli Chisone e Germanasca ?

b=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

b) Sono diversi dal suo? **s**=sì **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

c) Li parla? **b**=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

d) Li capisce? **b**=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

e) Dove li ha imparati?

fam= famiglia, **ami**=amici, **paе**=paese, **scuo**=scuola, **coet**=coetanei

9. Mi sa dire come, dove e con chi ha imparato il dialetto/patois che parla ?

10. Per lei è più facile parlare **d**= lingua locale **i**=italiano **u**=uguale

11. In che lingua pensa? **d**= lingua locale **i**=italiano **u**=uguale

12. In che lingua fa i calcoli? **d**= lingua locale **i**=italiano **u**=uguale

13. Di solito lei come parla nei contesti indicati qui di seguito ... ?

	d =dialetto d(pat) = patois d(piem) = piemontese	pd = più dialetto	di = dialetto e italiano	pi = più italiano	i =italiano fr = francese
a) Con gli amici					
b) Con la moglie/il marito/il (la) coniuge...					
c) Con i figli maschi					
d) Con le figlie femmine					
e) Col padre					
f) Con la madre					
g) Con i nonni					
h) Con i fratelli					
i) Con le sorelle					
l) Con i nipoti					

m) Al comune, alla posta					
n) Con gli insegnanti di suo/a figlio/a					
o) Con il prete/pastore					
p) Con il medico					
q) Con i bambini piccoli (meno di 4/5anni)					
r) Coi negozianti del paese (frazione, città) in cui vive					
s) Coi negozianti di Pinerolo (gli informatori di Pinerolo NON rispondano)					
t) Coi negozianti delle valli Chisone, Germanasca e Pellice					
u) A tavola					
v) Quando è arrabbiato/a					
z) Quando conta i soldi					
x) Al lavoro					

14. a) Quando incontra persone che vengono dai paesi vicini, cambiano dialetto parlando con lei?

s=sì **p**=sì ma solo un poco **n**=no, parlano il loro

b) e se vengono dalle valli Chisone, Germanasca e Pellice, cambiano dialetto per parlare con lei ?

s=sì **p**=sì ma solo un poco **n**=no, parlano il loro

15. Capisce la parlata locale del suo paese (frazione)/della sua città?

b=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no

16. Le piace? **s**=sì **n**=no

17. Che cosa le piace (o no) della lingua locale che usa?

18. Se dovesse definirla quali parole userebbe?

19. Pensa che nel(la) suo/sua paese/città gli anziani parlino un dialetto (locale) diverso da quello dei giovani?

mol=Sì, molto diverso **pd**=Sì, un po' diverso **nu**=No, uguale

gi=No, i giovani parlano italiano.

20. Come riconosce la parlata del suo paese (o della sua città) ?

21. a) Le è mai capitato di essere corretto da qualcuno mentre parlava in lingua locale ?

s=sì **n**=no

ap) Se sì, da chi ?

non= nonno, nonna, nonni

tea= attività culturale (teatro)

anz= anziani del paese, della frazione di residenza

gen=genitori

b) Come si è comportato di conseguenza?

cor=mi sono corretto ed ho continuato in dialetto/patois

it=mi sono messo a parlare in italiano

u=ho continuato a parlare come prima **altr**=altro

22. a) Le è mai capitato di correggere qualcuno che parlava la Sua lingua locale ?

s=sì **n**=no

ap) Se sì, per quale ragione?

b) Se una persona non parla bene la sua parlata locale secondo lei è

nes= non è sbagliato **sba**=sbagliato

no=non lo so **ni**=non mi interessa

23. a) Esiste, secondo lei, un modo corretto per parlare la sua lingua locale ?

s=sì **n**=no **f**=forse

b) Se sì, quale?

pic= impararla da piccoli coi nonni o coi genitori

anz= parlare come gli anziani del villaggio/della frazione

tpo= parlare come un tempo, tempo fa'

scu= impararla a scuola

gen= parlarla con i genitori, impararla da loro

n= tutti quelli che hanno risposto "no" alla domanda precedente

24. a) La sua parlata si può scrivere? **s**=sì **n**=no **f**=forse

b) Sa o saprebbe scriverlo? **s**=sì **n**=no **f**=forse

c) Se no, perché?

ml=Mancano le lettere

mt=Manca la tradizione

- mp**=Mancano le parole
- nn**=Non ne vale la pena
- alt**=Altro...

d) Crede che nella sua parlata locale si possa scrivere qualsiasi cosa?

s=sì **n**=no **f**=forse

e) Perché?

25. Crede che nell'area di Pinerolo e nelle Valli Chisone e Germanasca si parlino lingue locali diverse tra loro? **s**=sì **n**=no **f**=forse, non saprei, non lo so

26. C'è differenza, per lei, tra il "piemontese" e la sua parlata locale ?

s=sì **n**=no **f**=forse

27. Parlando la sua lingua locale, fino a dove pensa di essere capito?

Lo indichi sulla cartina che segue, disegnando una linea, un cerchio, un semicerchio, ecc..., per mostrarmi la zone dove lei pensa di essere capito/a da tutti usando la sua parlata locale. Si senta libero/a di esprimersi (a voce/allo scritto/disegnando) per spiegarmi il suo punto di vista.

Indichi, con un punto sulla cartina, la sua città (o il suo paese) di residenza.



28. Quali sono i paesi vicini al suo, di cui non capisce il la parlata locale ?
29. a) Esiste un dialetto, oltre all'italiano, che le permetterebbe di essere compreso/a a Pinerolo, a Torino e in tutta la regione Piemonte? **s**=sì **n**=no
 b) Se sì, quale?
30. Secondo lei, è bene imparare il dialetto/patois del suo paese?
 mb= molto bene, b=bene, m=male, n= non lo so, non mi interessa, o=ottimo
31. a) Secondo lei esiste una parlata locale che permetterebbe di essere compreso/a in tutta la zona di Pinerolo e valli vicine ? **s**=sì **n**=no
 b) Quale? **piem** = piemontese orale (torinese)
32. Secondo lei, l'uso del dialetto, per i suoi figli o per le giovani generazioni, dovrebbe essere incoraggiato oppure no ?
 inc=incoraggiato **sco**=scoraggiato
 ind=è indifferente, non si dovr ebbe far nulla **ns**=non so **nin**=non mi interessa
 a) E lei cosa pensa dell'insegnamento delle parlate locali? Funziona? È giusto promuoverlo?
33. Capisce le parlate delle valli Chisone, Germanasca e Pellice?
 b=bene **a**=abbastanza **p**=poco **n**=no
34. Pensa che il suo dialetto/patois stia sparendo?
 s=sì **n**=no **f**=forse
35. a) Pensa che un giorno si parlerà un'unica lingua locale in tutta la zona (Pinerolo e valli valdesi comprese)?
 s=sì **n**=no sì, simile a quella di.....
 b) Ad esempio, a Pinerolo?
 s=sì **n**=no sì, simile a quella di.....
 e) In Val Chisone?
 s=sì **n**=no sì, simile a quella di.....
 d) In Val Germanasca?
 s=sì **n**=no sì, simile a quella di.....

e) In Val Pellice?

s=sì **n**=no sì, simile a quella di.....

36. Rispetto a quando aveva 10/12 anni, lei parla più dialetto adesso oppure lo parlava di più allora?

a=Lo parlavo di più quando avevo 10/12 anni (*je le parlais davantage, lorsque j'avais 10-12 ans*)

b=Lo parlo di più adesso (*je le parle davantage, aujourd'hui*)

d=Non so se c'è differenza (*je ne sais pas s'il y a une différence*)

37. Pensa che, in generale, la gente parli meno dialetto nel suo paese (nella sua città) rispetto a quando lei era ragazzo/a?

mm=Molto meno

pm=Un po' meno

nn=Non vi è nessuna differenza

pd=Parlano più dialetto adesso

38. I suoi genitori parlano/ parlavano più dialetto fra loro, o più italiano?

d=Solo dialetto

pd=Più dialetto

di=Dialetto e italiano

pi=Più italiano

si=Solo italiano

nn=Non lo so, non mi ricordo.

39. Rispetto al dialetto che parla abitualmente, ritiene di usare una parlata locale un po' diversa quando ?

Risposte : **a.** No, parlo/parlavo italiano (= non je parle/parlais italien)

b. Sì, uso/usavo un dialetto un po' diverso (= oui, j'utilise/utilisais un dialecte un peu différent)

c. No, uso lo stesso dialetto (= non, j'utilise toujours le même dialecte)

a

b

c

a) È con qualcuno di un altro paese delle Valli Chisone, Germanasca e Pellice			
b) È al lavoro (o a scuola)			
c) È con qualcuno a Pinerolo			
d) È con uno sconosciuto			
e) È con i suoi nipoti o suoi nonni			
f) È con i suoi genitori o suoi figli			

40. a) Da piccolo ha imparato a parlare prima in varietà locale oppure in italiano?
 d=Dialetto **i**=Italiano **fr**= francese **di**= dialetto e italiano
 ns=Non so, non mi ricordo
- b) Dove ha imparato a parlare italiano?
 s=A scuola **l**=Sul lavoro **r**=Dalla radio e televisione
 a=Con gli amici **su**=dalle suore (chiesa)
 f=In famiglia **n**=Non parlo italiano
- c) Dove ha imparato a parlare la lingua locale?
 p=Nel suo paese **s**=A scuola **l**=Sul lavoro
 r=Dalla radio e televisione **a**=Con gli amici
 f=In famiglia : **fn**= coi nonni, **fg**= coi genitori, **ff**=con fratelli o sorelle **fs**=col marito/moglie/compagno/compagna
 n=Non parlo dialetto
41. a) Le piace parlare la lingua locale ?
 s=sì **a**=abbastanza **n**=No, mi vergogno
 ni=Non lo so, non mi interessa, non mi sono mai posto la domanda.
- b) In quali occasioni è fiero/a di parlare la sua lingua locale?
42. a) Secondo Lei, le lingue locali delle valli Chisone, Germanasca e Pellice sono uguali ?
 s=sì **n**=no **f**=forse
- b) Perché?
43. Preferisce la lingua locale dei giovani o quella parlata dagli anziani?
 gio=Quella dei giovani
 anz=Quella degli anziani **bel**=Sono belle tutte e due **bru**=Sono brutte tutti e due
 ind=È indifferente, non lo so, non mi interessa.
44. Potrebbe farmi l'esempio di parole che si dicono in un modo nella sua parlata e diversamente nei paesi vicini, ma che hanno lo stesso significato?
45. Con queste affermazioni lei è d'accordo oppure no?

	D'accordo	Abbastanza d'accordo	In parte d'accordo in parte no	Non d'accordo	Non so, non mi interessa
1. La lingua locale è adatta specialmente in paese e non in città	-2	-1	1	2	0
2. A scuola dovrebbero dedicare qualche ora alle parlate locali	2	1	-1	-2	0
3. A Pinerolo dovrebbero dedicare qualche ora al piemontese	2	1	-1	-2	0
4. Chi non sa parlare la lingua locale non è un buon compaesano	2	1	-1	-2	0
5. La parlata locale è una lingua	2	1	-1	-2	0
6. Le parlate delle Valli sono uguali al piemontese parlato a Pinerolo	-2	-1	1	2	0
7. Le persone istruite dovrebbero parlare italiano e non le lingue locali	-2	-1	1	2	0
8. Le lingue locali sono rozze e volgari	-2	-1	1	2	0

46. Pensa che la sua parlata locale stia cambiando molto?

s=sì n=no m=No , sta sparendo

47. a) Ci sono parole nuove che entrano nella sua parlata locale ?

s=sì n=no f=forse, non lo so, non ne ho idea

b) Se "sì" quali?

c) È possibile inventare/creare delle parole nella sua parlata locale ?

s=sì n=no f=forse, non lo so, non ne ho idea

d) Se sì, come ?

48. a) Ci sono parole nella sua lingua locale che non si possono tradurre in italiano ?

s=sì n=no f=forse, non lo so, non ne ho idea

b) Se sì, quali ?

49. Crede che nella parlata del suo paese/quartiere/frazione si possa dire tutto?

s=sì n=no

f=forse, non lo so, non ne ho idea

50. Per lei la parlata locale cos'è?
- lin**=una lingua
- ita**=italiano deformato
- vec**= vecchio italiano
- alt**=altro.....
51. Se dovesse usare degli aggettivi per definirla/qualificarla?
52. In che cosa la sua parlata è diversa da quelle che la circondano?
53. Con quali altre parlate locali della zona ha più contatti? Quali sente di più, quali di meno?
54. A proposito di parlate locali, lei conosce espressioni tipiche che possano caratterizzare quella del suo paese/frazione/città?
55. Che cosa pensa del modo di parlare degli altri paesi (delle altre città) vicini/e al suo ?
56. Conosce dei soprannomi che vengono dati alle persone dei paesi (o città) vicini/e al suo ?
57. Le piace l'italiano?
- s**=sì **pdia**=Sì, ma la parlata locale piace di più
- nmp**=No non mi piace
- pit**=Sì, lo preferisco alla parlata locale
- nhp**=Non ho preferenze
- nst**=Non si tratta di "bello" o "brutto"
- nmi**=Non mi interessa
58. Se dovesse descrivere l'italiano, quali termini userebbe?
59. a) Pensa che prima o poi si parlerà solo italiano nel(la) suo/sua paese/città/frazione?
- s**=sì **n**=no **f**=forse
- b) E a Pinerolo? **s**=sì **n**=no **f**=forse
- c) E in Val Chisone? **s**=sì **n**=no **f**=forse
- d) E in Val Germanasca? **s**=sì **n**=no **f**=forse

e) E in Val Pellice? **s**=sì **n**=no **f**=forse

60. Nel suo paese\Nella sua città, la gente parla

a=solo italiano **b**=più italiano **c**=metà e metà **d**=più dialetto **e**=solo dialetto

a) In generale					
b) Tra giovani					
c) Tra gente di mezza età					
d) Tra anziani					

61. a) L'italiano degli anziani è diverso da quello usato dai giovani? **s**=sì **n**=no

b) **dia**=È più dialettale **cor**=Non è corretto **noit**=Non è italiano

alt=Altro.....

62. Secondo lei, esiste un tipo di italiano più vicino al dialetto?

s=sì **n**=no **f**=forse

63. Secondo lei, è più vecchio l'italiano o la sua parlata locale ?

i=italiano, **d**=lingua locale,, **u**=ugali, **n**=non lo so

64. Secondo lei, la parlata locale è adatta ad esprimere che cosa?

pae= vita del(la) paese/borgata, quotidianità del(la) paese/borgata ; **emo**= emozioni, cose personali ; **t**=tutto ; **mt**= il mondo della montagna ; **aac**= mondo dell' allevamento, dell'agricoltura, della casa ; **tst**= tutto tranne la tecnologia

65. Secondo lei, l'italiano è adatto a esprimere che cosa?

pc= con persone con cui si è poco in confidenza ; **lc**=lingua comune ; **sco**=è usato con gli sconosciuti ; **cit**=è la lingua della città

66. Le capita di cambiare lingua o dialetto in base all'interlocutore?

v=A volte **s**=Spesso **m**=Mi viene naturale **n**=No

a=Altro.....

67. Le capita di cambiare lingua o dialetto in base all'argomento?

v=a volte **s**=spesso **m**=molto spesso **z**=mai

n=non ne ho idea

68. a) Le capita di mescolare italiano e dialetto nella stessa frase? **s**=sì **n**=no

b) Con quali interlocutori?

fam=familiari **ami**=amici

sco=sconosciuti **tut**= tutti

n=no

69. Indichi, nella cartina qui sotto, **quali parlate locali sono uguali o diverse dalla Sua**, nelle tre valli Chisone, Germanasca e Pellice.

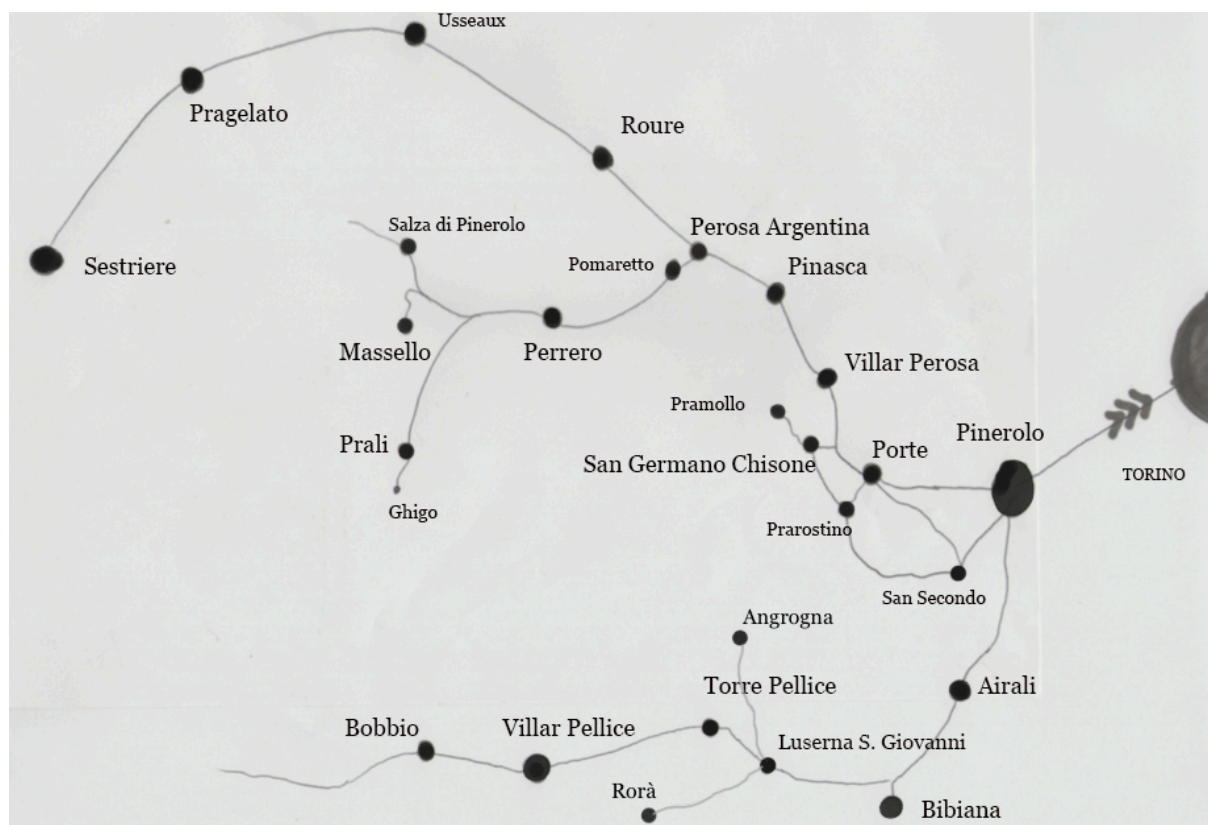
Vicino ad ogni località rappresentata con un punto, scriva un numero da 1 a 4 che si riferirà alle lingue locali parlate in quelle località. I numeri da 1 à 4 devono indicare che :

1 : la parlata di quella località è **uguale** alla sua ;

2 : la parlata di quella località è **simile/leggermente diversa** dalla sua ;

3 : la parlata di quella località è **diversa** dalla sua ;

4 : la parlata di quella località è **totalmente diversa** dalla sua, o **incomprensibile/sconosciuta** per Lei.



70. Saprebbe indicarmi (con una linea o un cerchio) su questa cartina, **in quali zone si parla P'occitano**? Si senta libero/a di disegnare sopra la cartina e di fare commenti a voce.

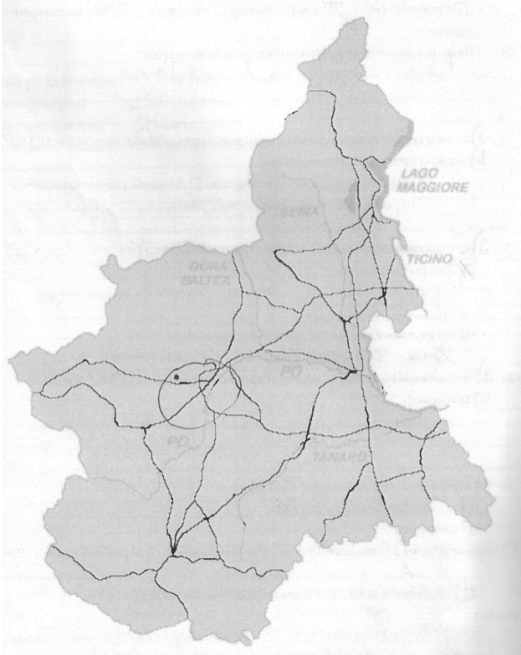


Chapitre VI

VI.2.3.1 Limites géographiques d'une variété locale

A) Exemples de cartes mentales (q. n°27) dessinées par quelques informateurs de Villar Perosa

A1. CL60VILm (localisation erronée du point d'enquête et de l'aire)



A2. CU86VILf

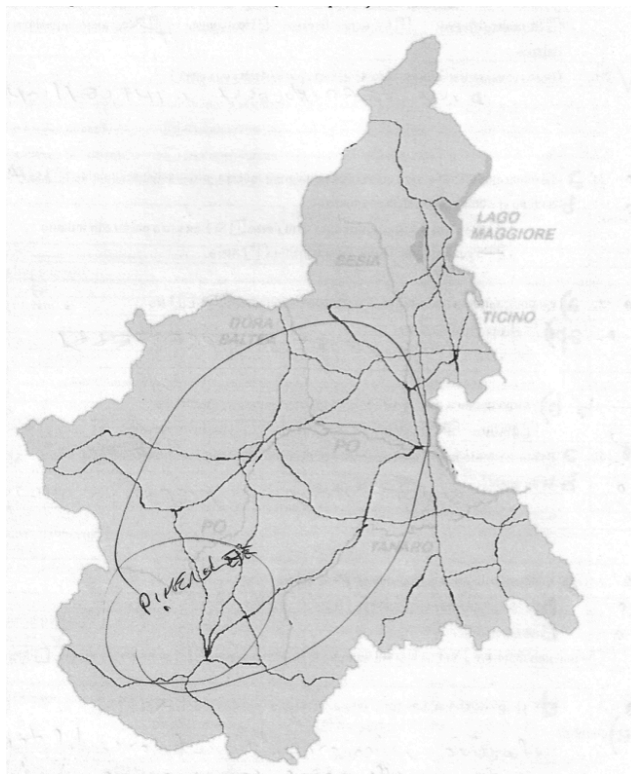


A3. PF85VILm



B) Exemples de cartes mentales (q. n°27) dessinées par quelques informateurs de Pinerolo

B1. Croquis de FC64PINm (localisation erronée du point d'enquête et de l'aire)



B2. AR61PINf

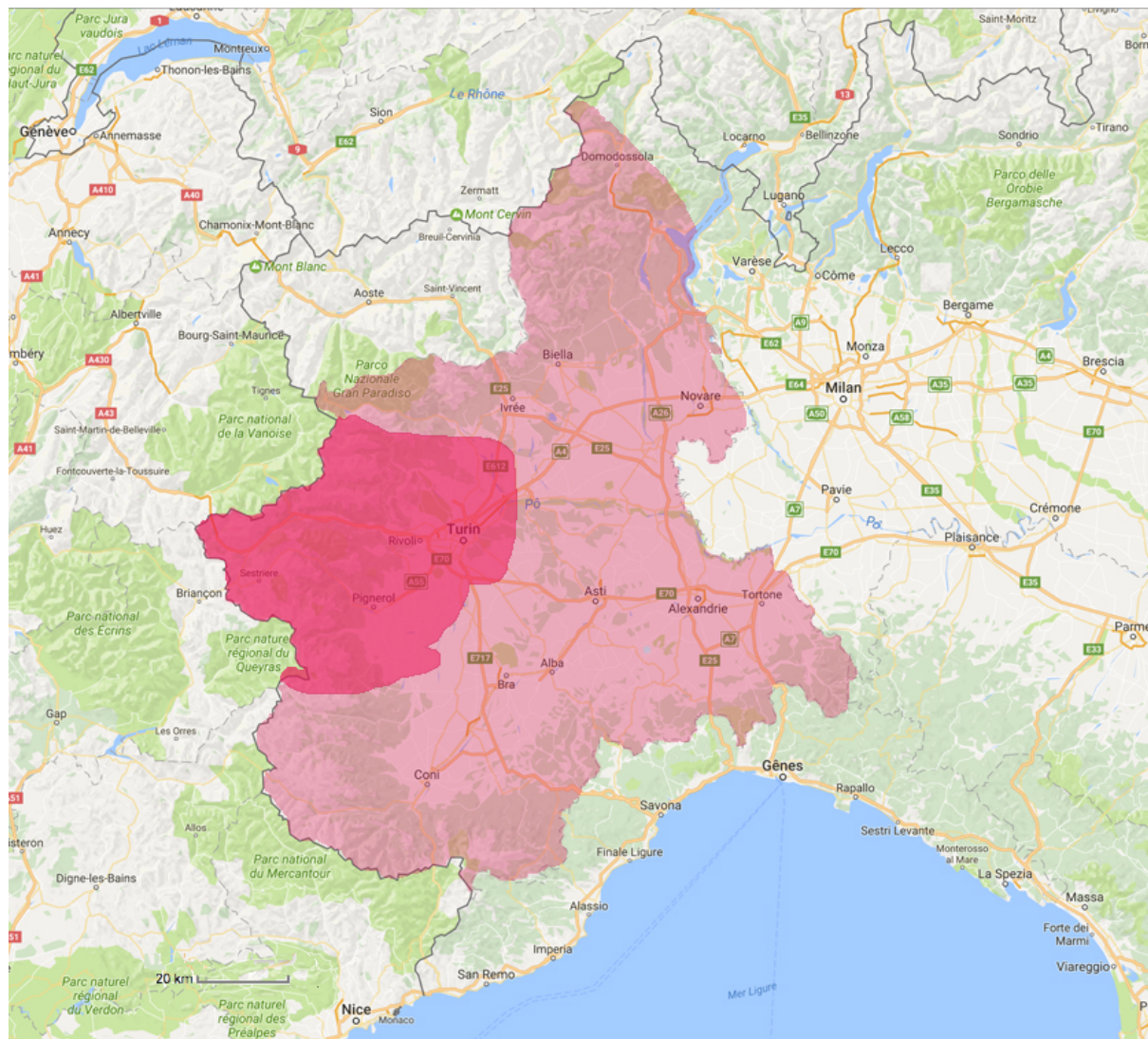



B3. AC30PINf




C) Cartes mentales des participants traitées sur QGIS

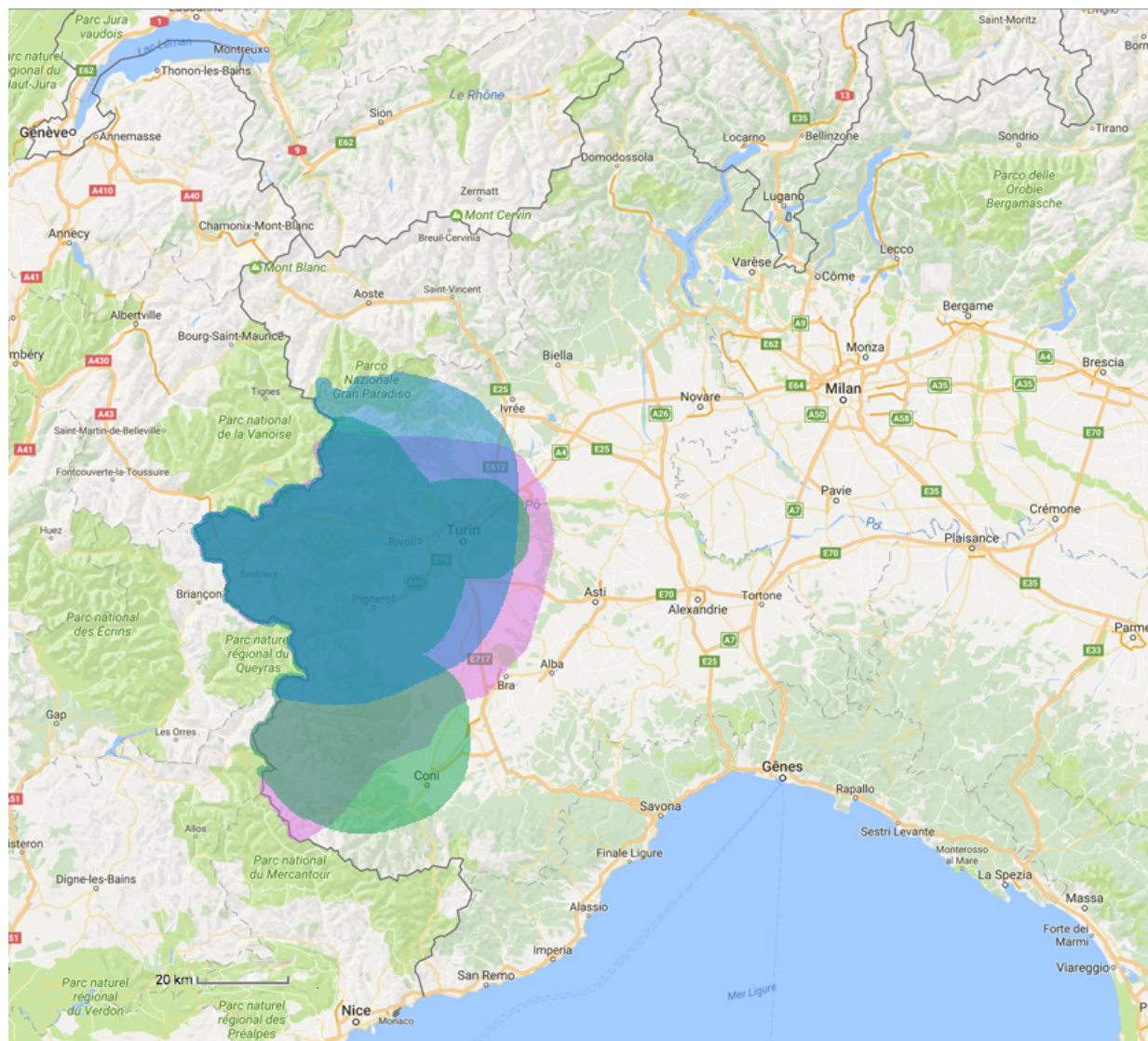
C1. Limites perceptuelles de la variété locale de Pinerolo : *aire subjective commune* à 66,66% des informateurs (rouge foncé). *Aire subjective* d'extension maximale non commune à tous les informateurs (rouge clair).



 *Aire perceptuelle commune*

 *Aire perceptuelle maximale (non commune)*

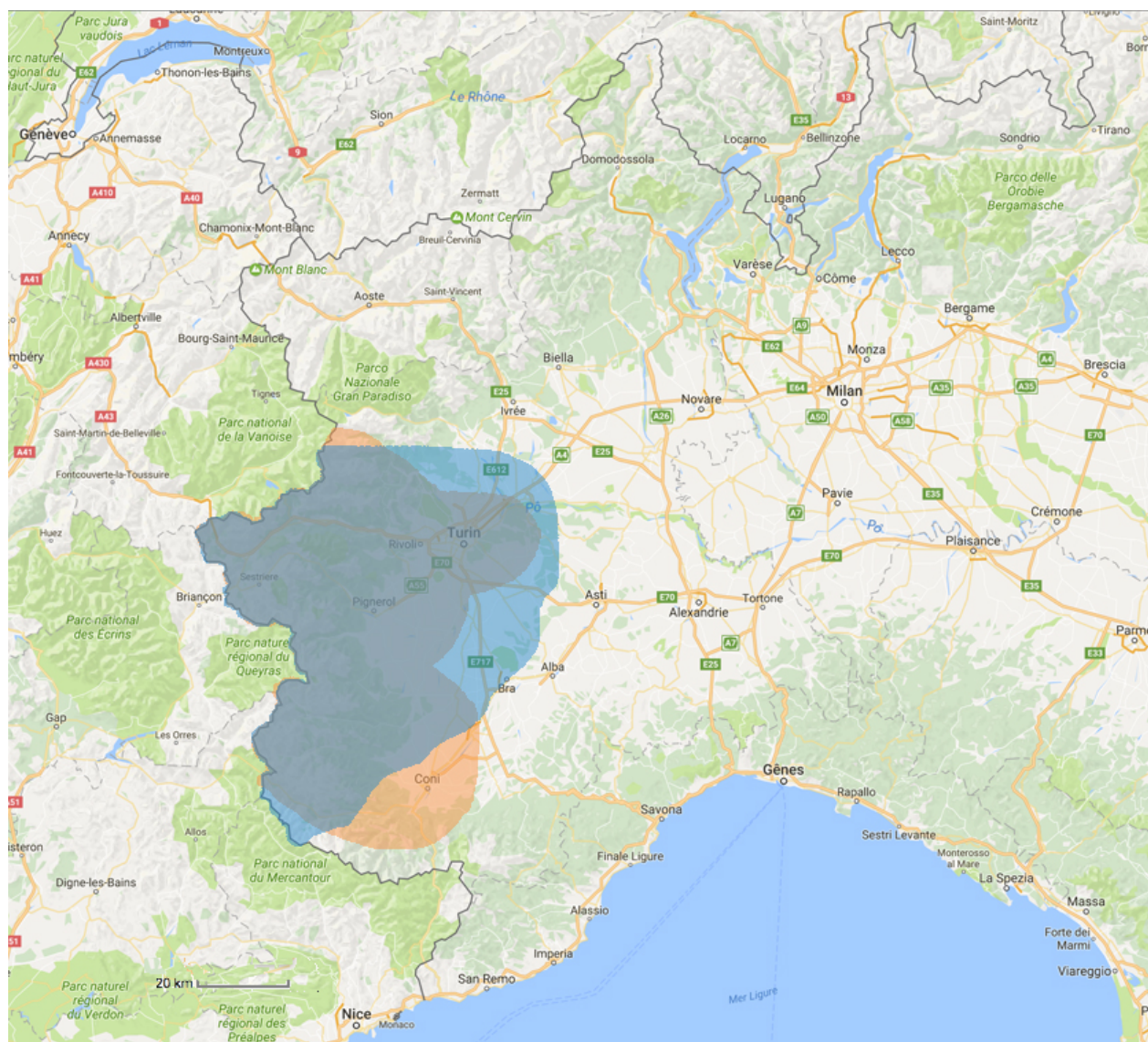
C1.1 Limites perceptuelles du parler de Pinerolo : *aires communes* en fonction de l'âge des informateurs



Aires perceptuelles communes

- Tranche d'âge « a » (18-30 ans)*
- Tranche d'âge « b » (40-60 ans)*
- Tranche d'âge « c » (+ de 70 ans)*

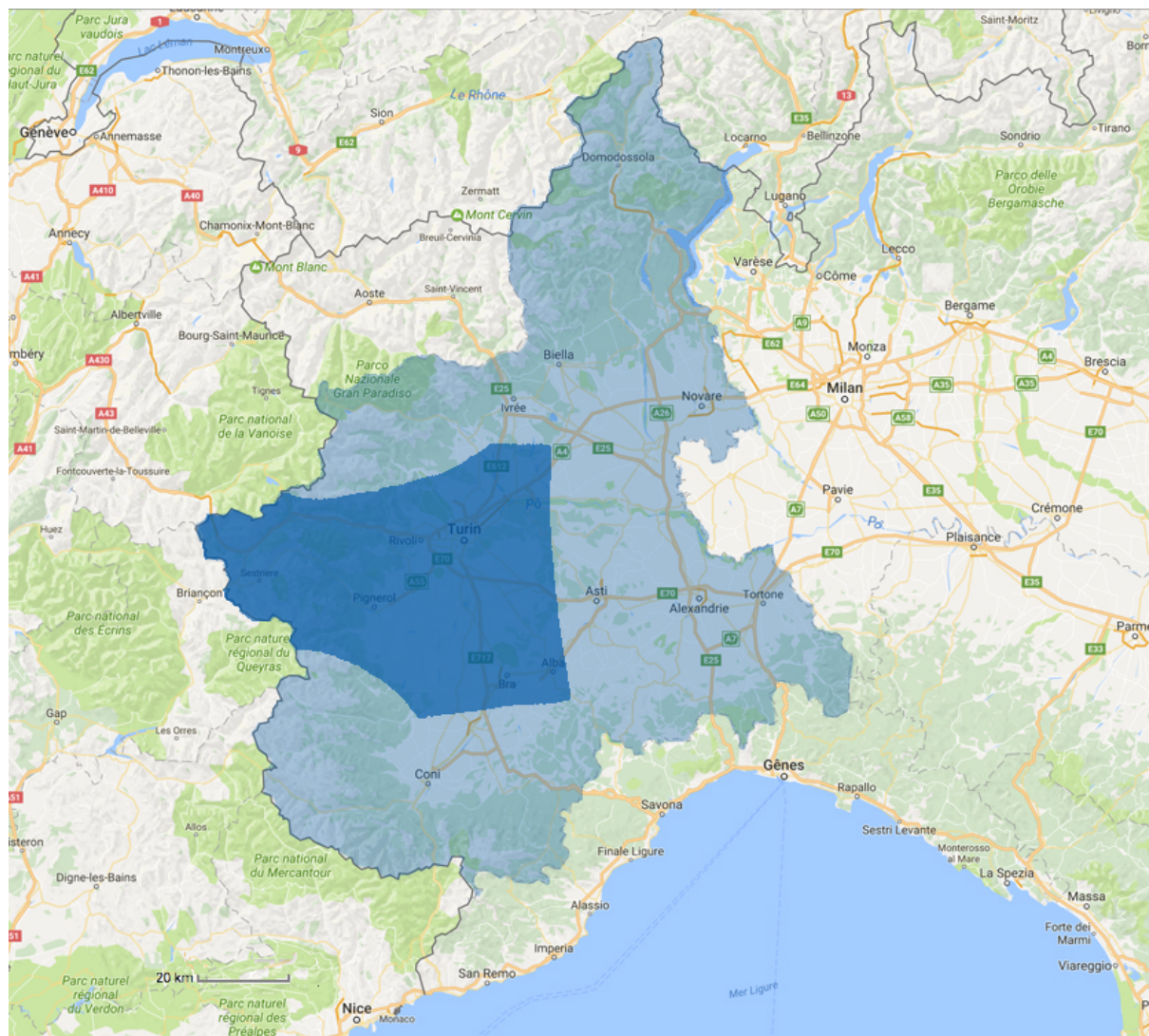
C1.2 Limites perceptuelles du parler de Pinerolo : *aires communes* en fonction du genre





Aires perceptuelles communes

- Femmes*
- Hommes*

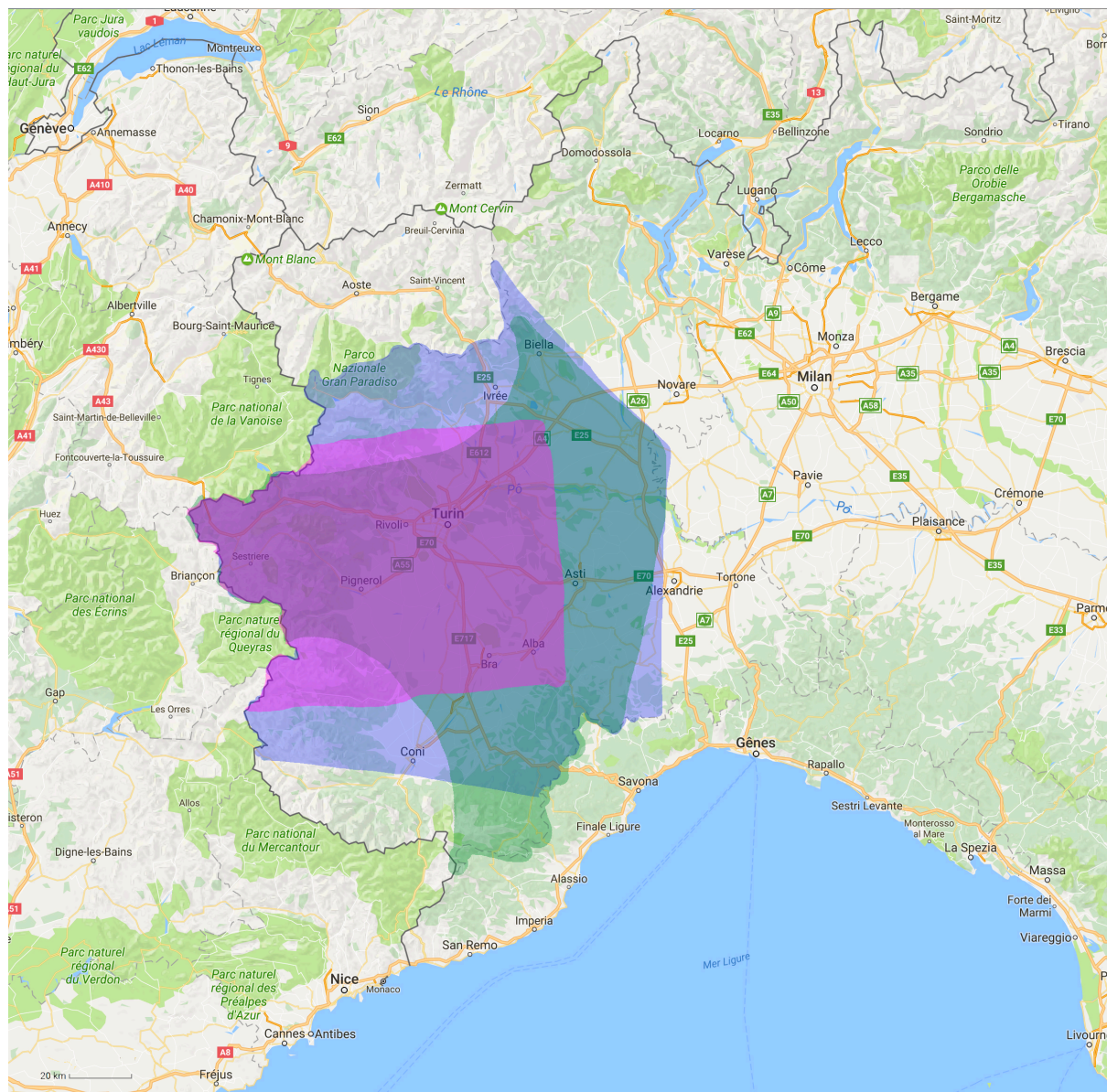
C2. Limites perceptuelles de la variété locale de Villar Perosa : *aires subjective communes* à 66,66% des participants (bleu foncé). *Aire subjective maximale* non commune à tous les informateurs (bleu clair).



 *Aire perceptuelle commune*

 *Aire perceptuelle maximale (non commune)*

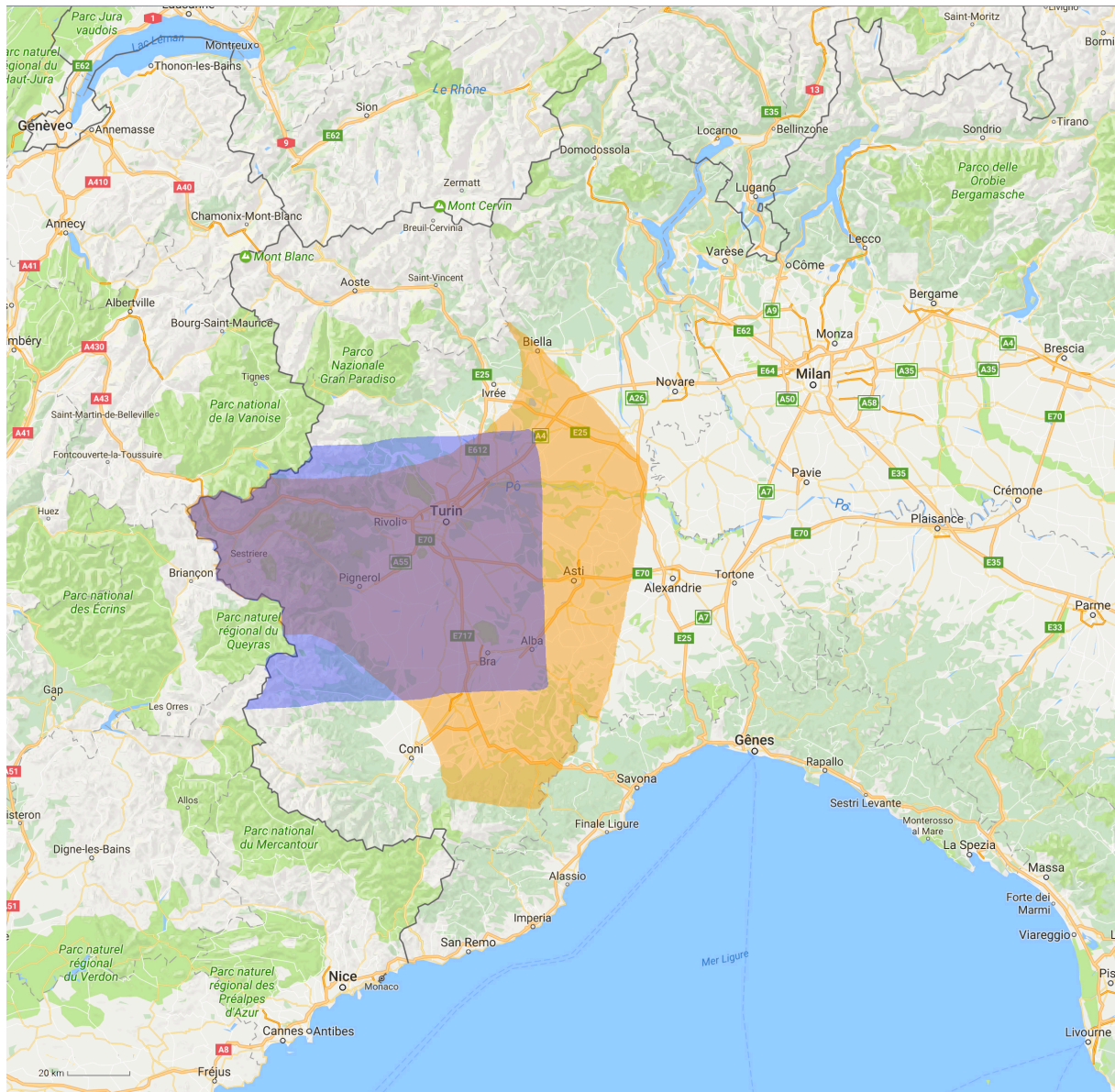
C2.1 Limites perceptuelles du parler de Villar Perosa : *aires communes* en fonction de l'âge des informateurs



Aires perceptuelles communes

- Tranche d'âge « a » (18-30 ans)*
- Tranche d'âge « b » (40-60 ans)*
- Tranche d'âge « c » (+ de 70 ans)*

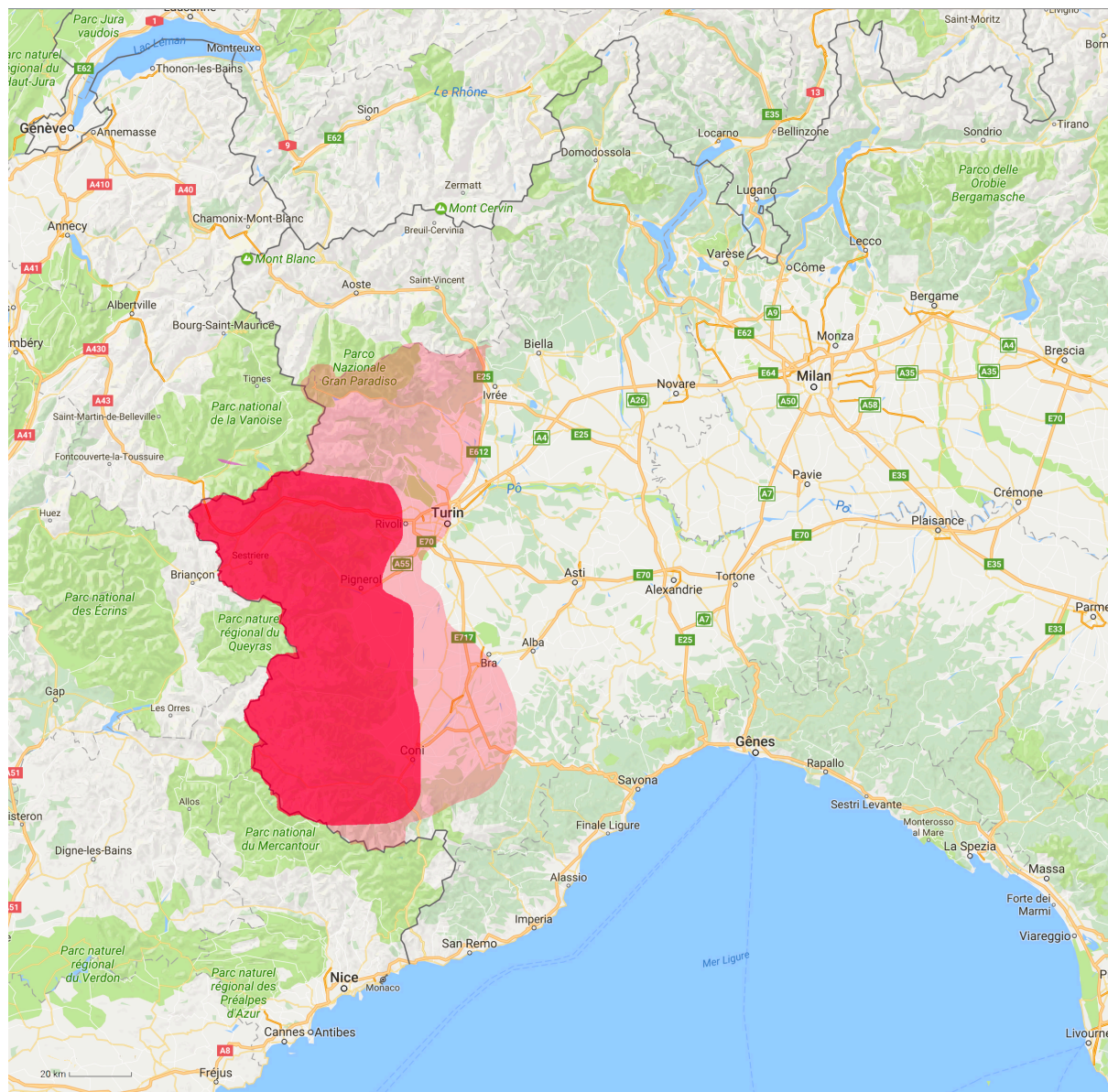
C2.2 Limites perceptuelles du parler de Villar Perosa : *aires communes* en fonction du genre




Aires perceptuelles communes

-  *Femmes*
-  *Hommes*

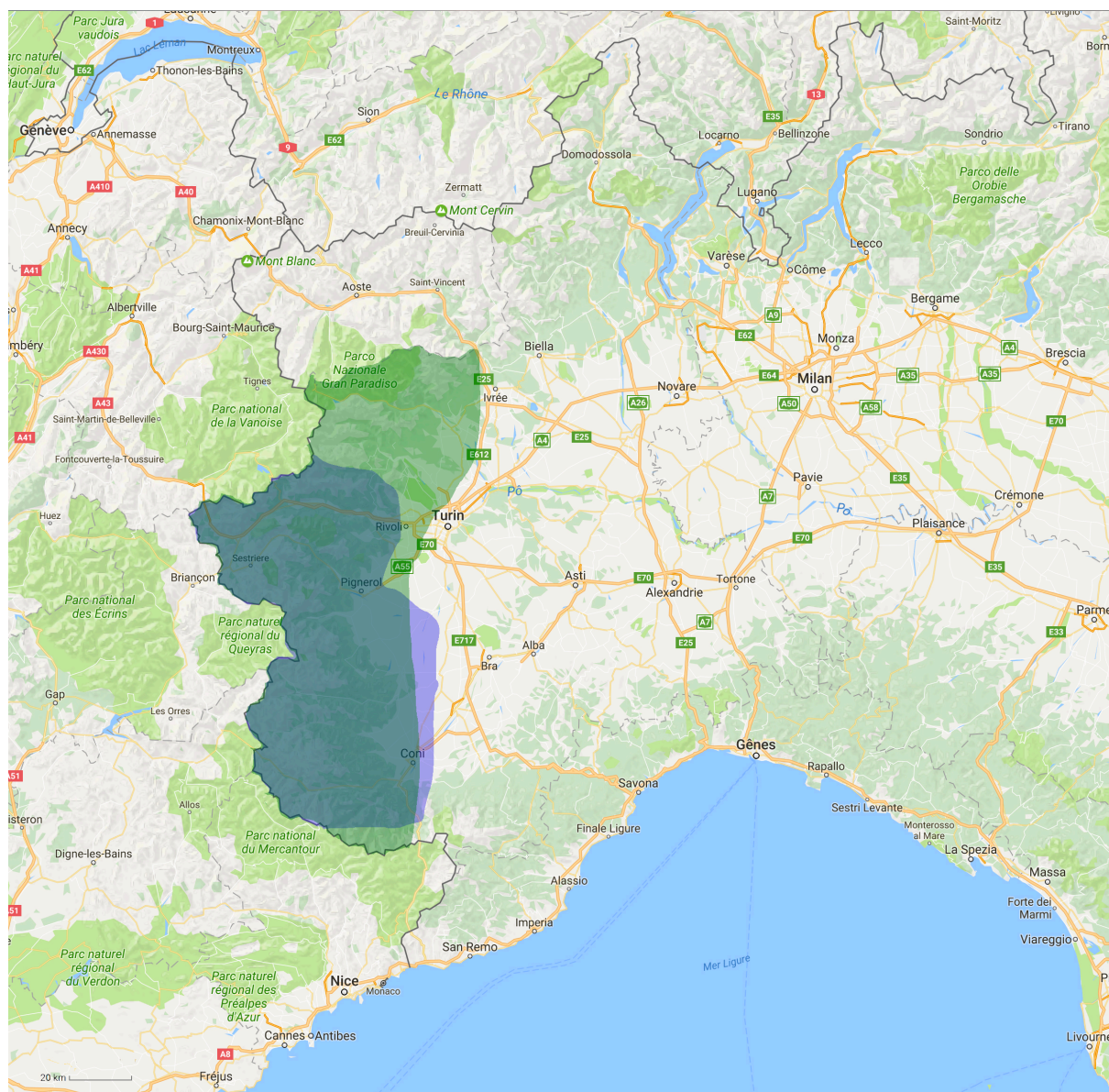
C3. Limites perceptuelles de la variété locale de San Germano Chisone : *aires subjective communes* à 83,33% des participants (rouge foncé). *Aire subjective maximale* non commune à tous les informateurs (rouge clair).



 *Aire perceptuelle commune*

 *Aire perceptuelle maximale (non commune)*

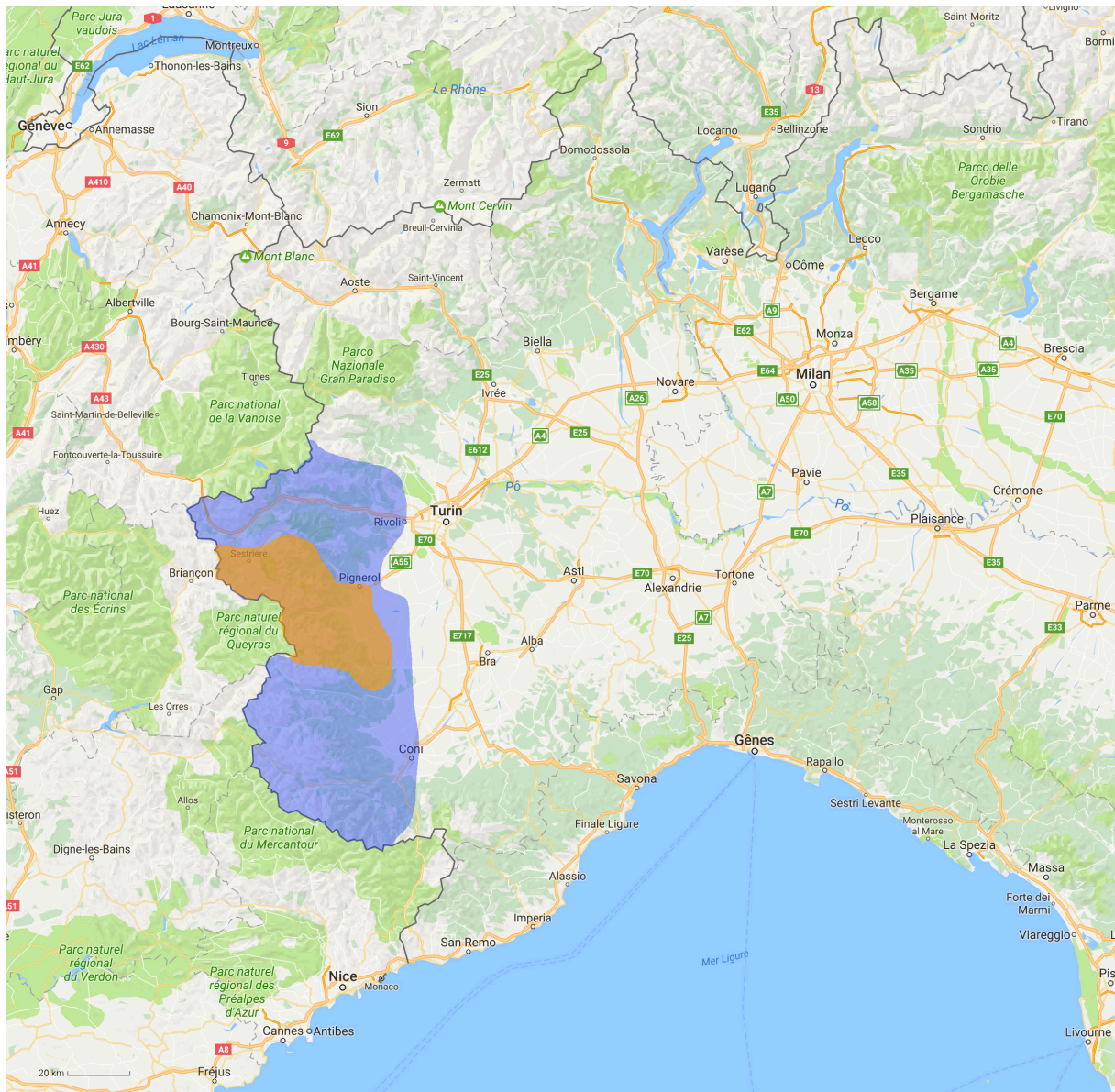
C3.1 Limites perceptuelles du parler de San Germano Chisone : *aires communes* en fonction de l'âge des informateurs



Aires perceptuelles communes

- Tranche d'âge « a » (18-30 ans)*
- Tranche d'âge « b » (40-60 ans)*
- Tranche d'âge « c » (+ de 70 ans)*

C3.2 Limites perceptuelles du parler de San Germano Chisone : *aires communes* en fonction du genre

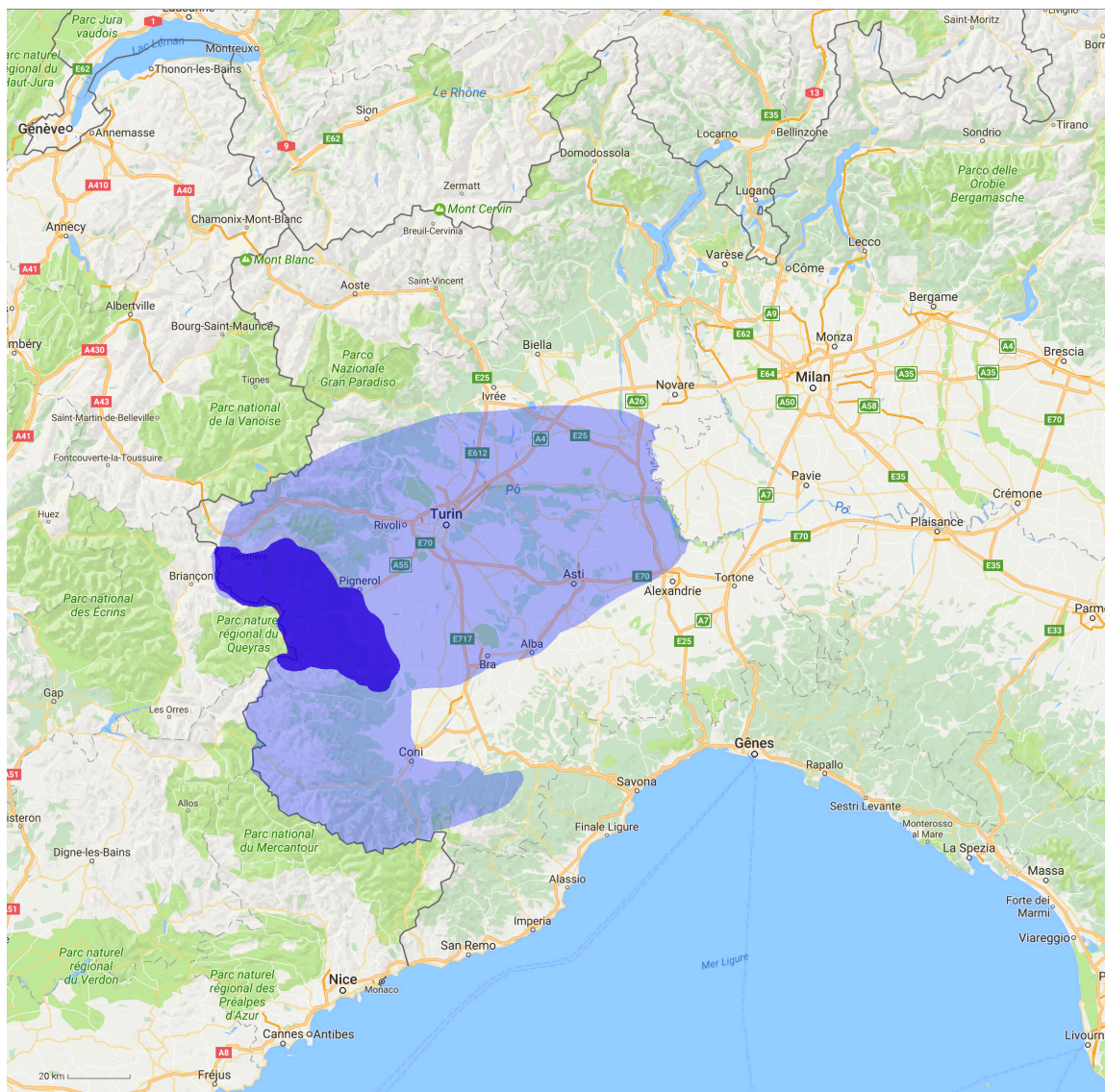


Aires perceptuelles communes

- Femmes*

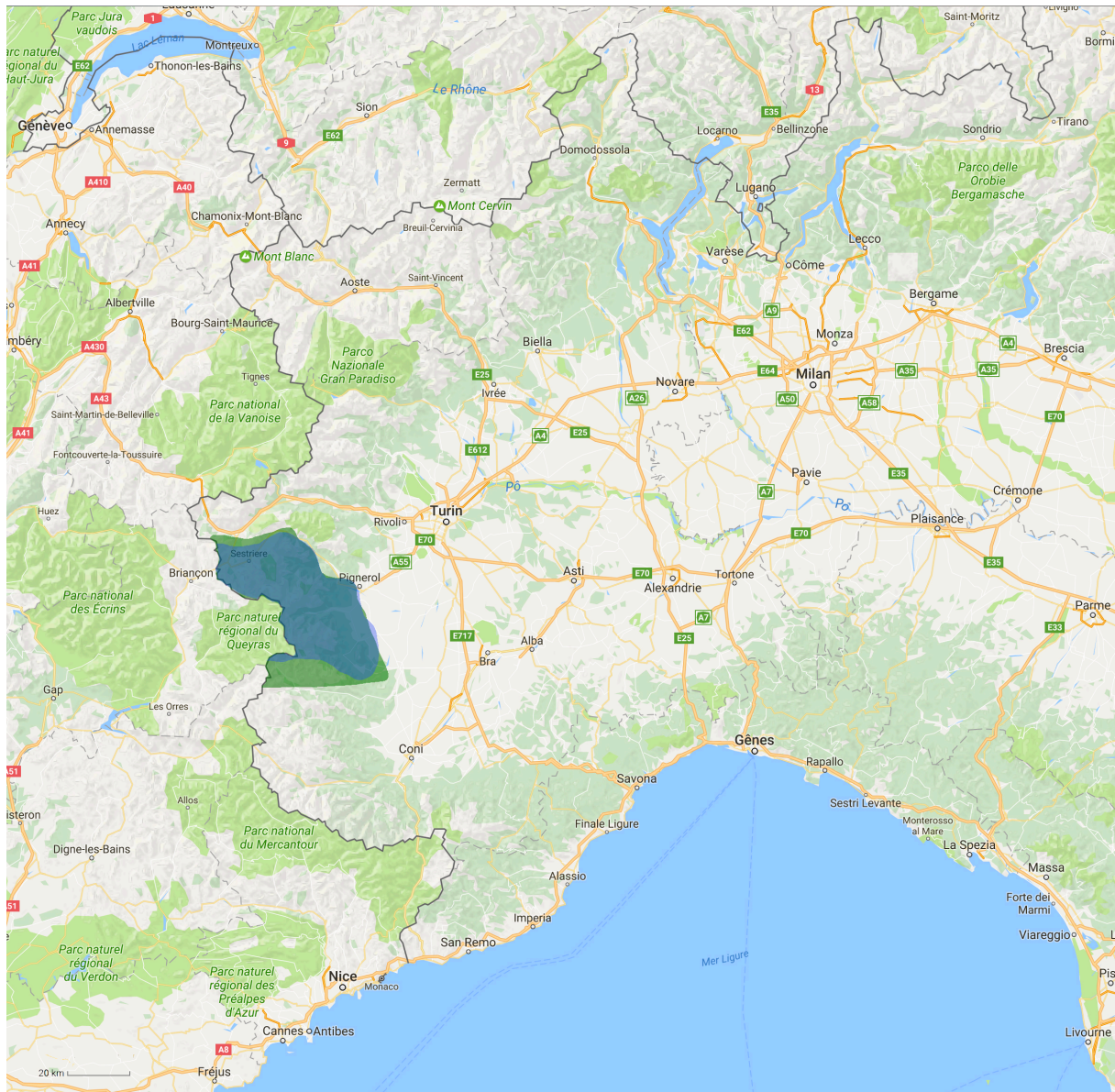
- Hommes*

C4. Limites perceptuelles de la variété locale de Prarostino : *aires subjective communes* à 66,66% des participants (bleu foncé). *Aire subjective maximale non commune* à tous les informateurs (bleu clair).



- Aire perceptuelle commune
- Aire perceptuelle maximale (non commune)

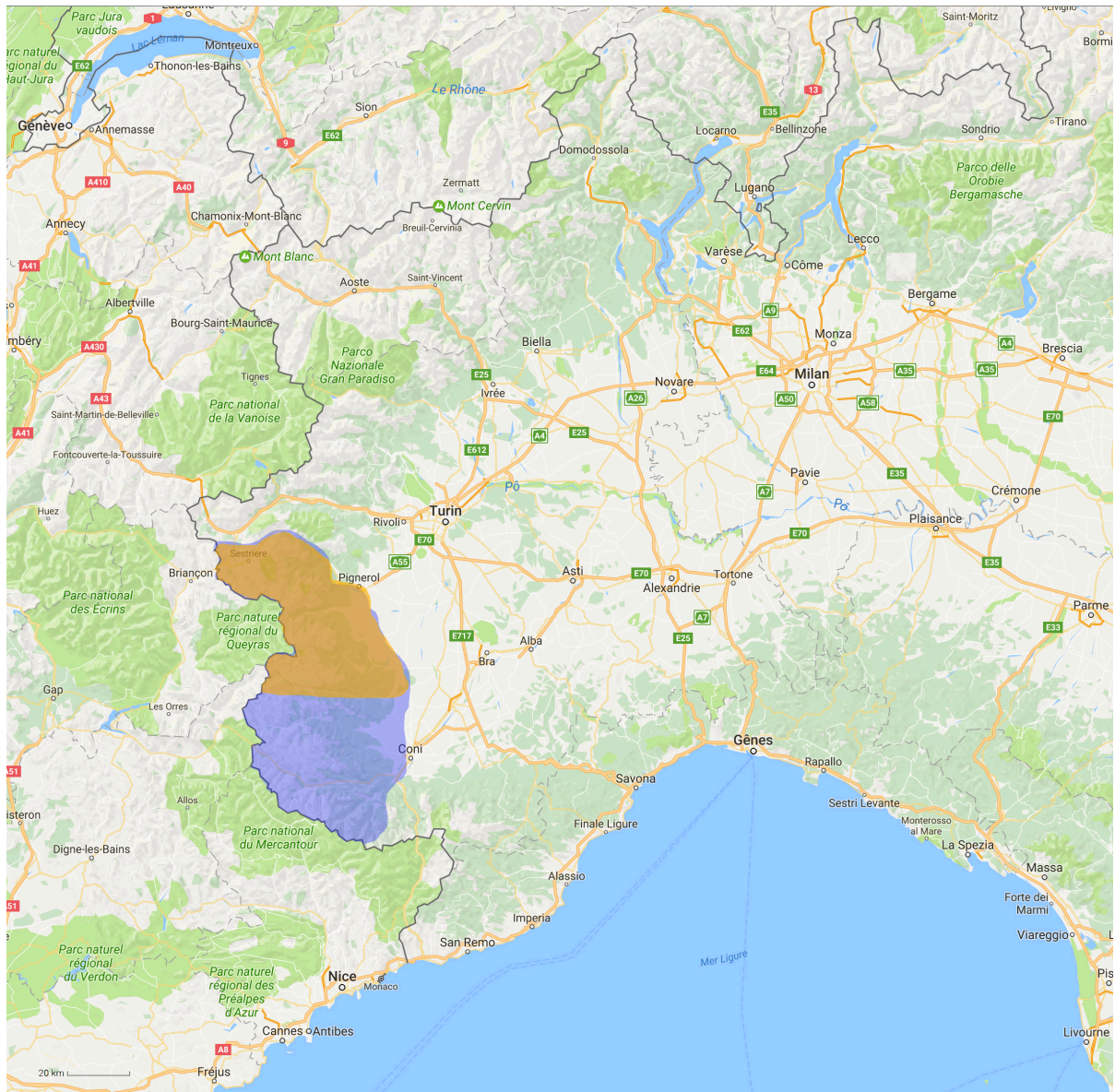
C4.1 Limites perceptuelles du parler de Prarostino : *aires communes* en fonction de l'âge des informateurs



Aires perceptuelles communes

- Tranche d'âge « b » (40-60 ans)*
- Tranche d'âge « c » (+ de 70 ans)*

C4.2 Limites perceptuelles du parler de Prarostino : *aires communes* en fonction du genre

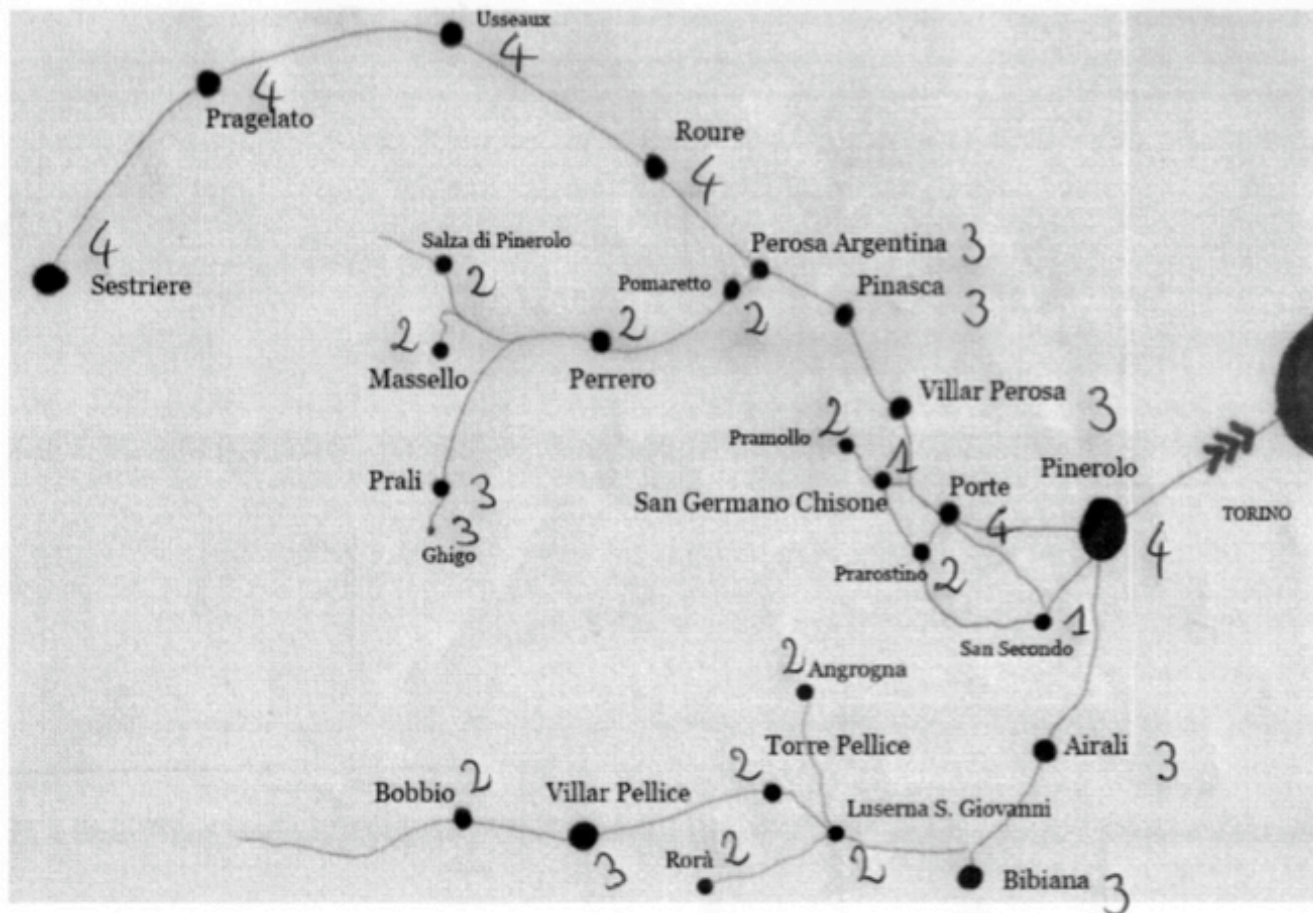


Aires perceptuelles communes

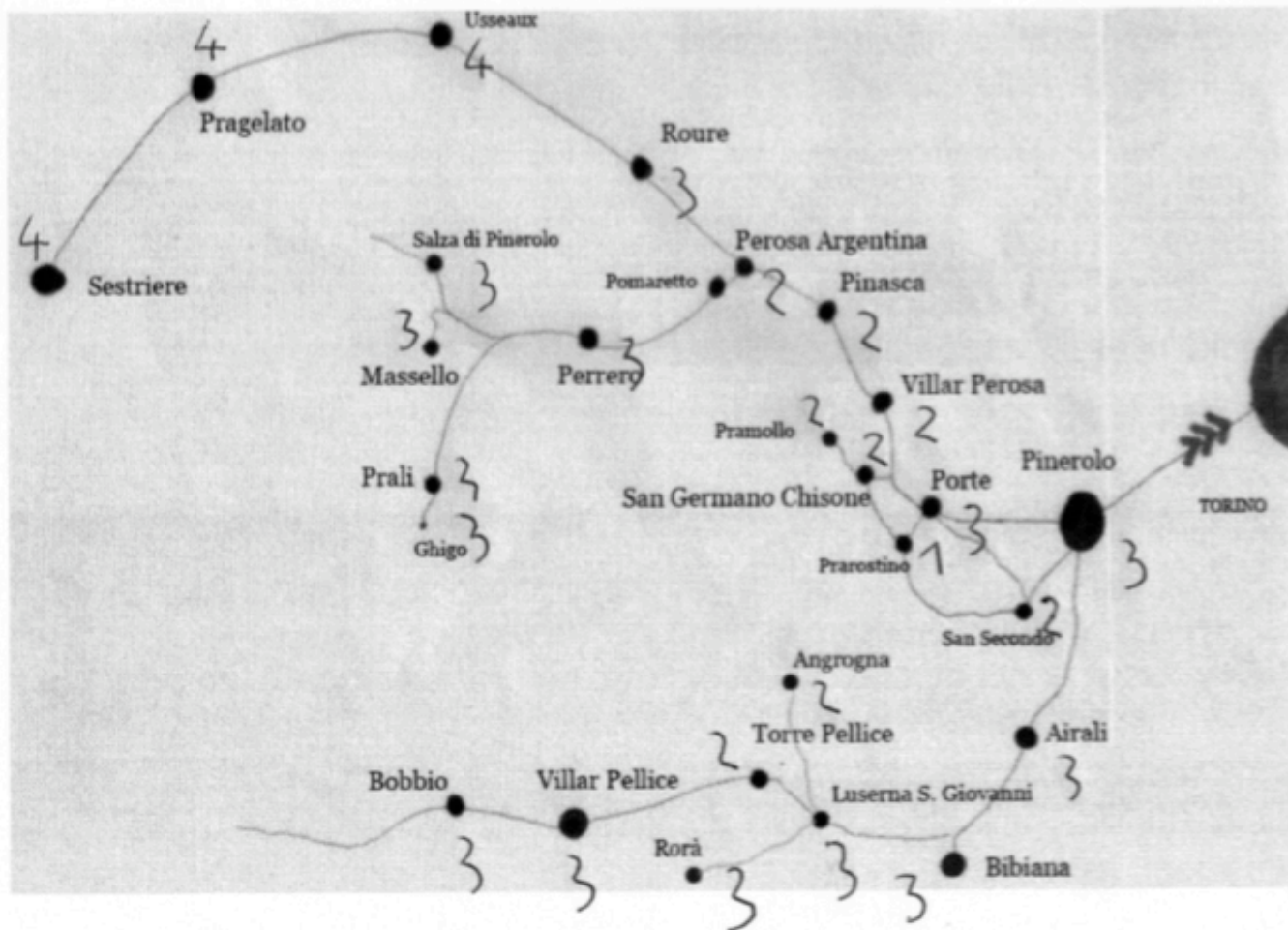
- Femmes
- Hommes

VI.2.3.2 Similitudes et différences linguistiques perçues

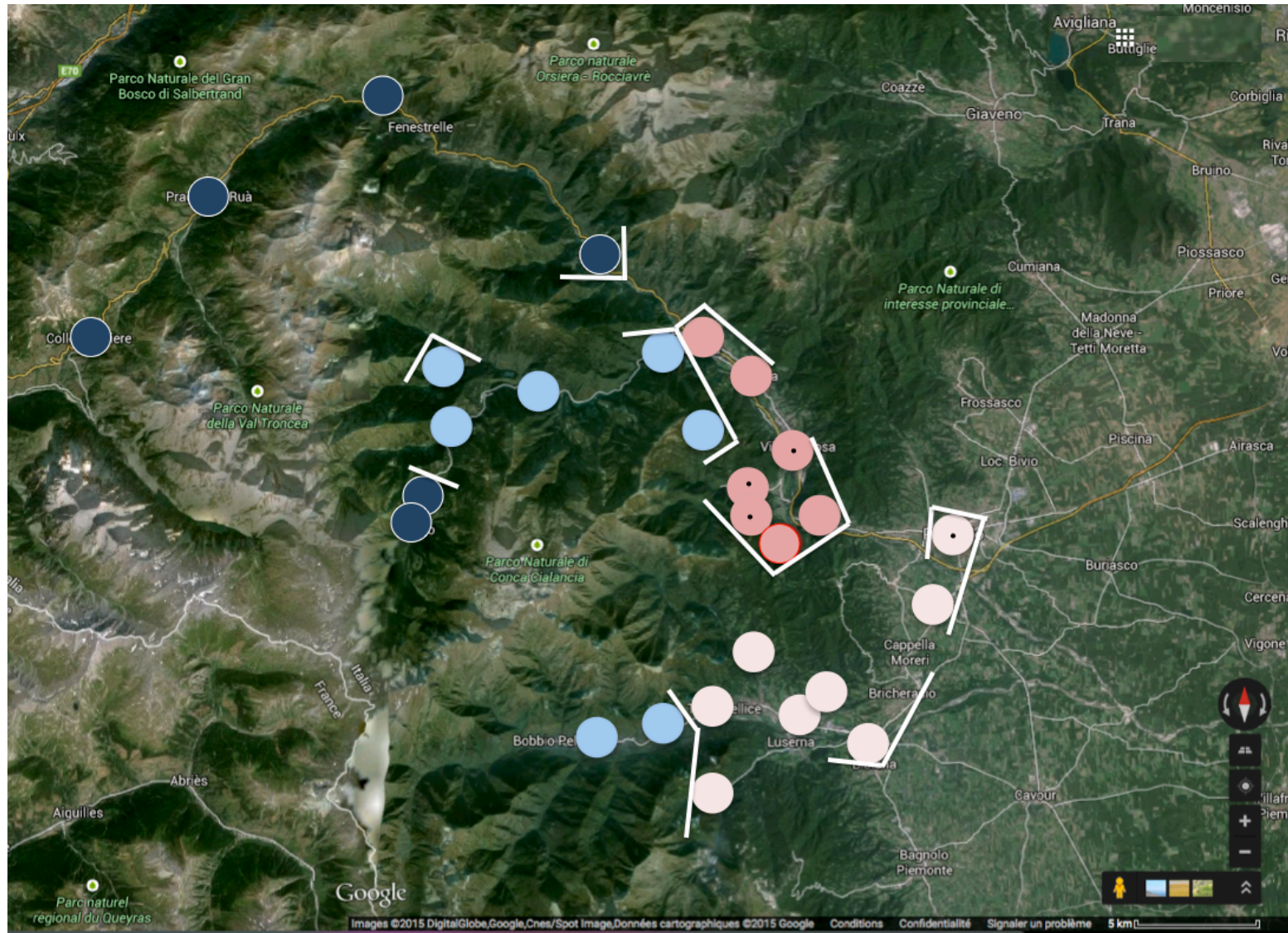
A) Exemples de cartes mentales remplies par les informateurs
A1 : croquis de IR53SGCf






























A2 : croquis de TP81PRAm



B) Indices perceptuels de distance linguistique

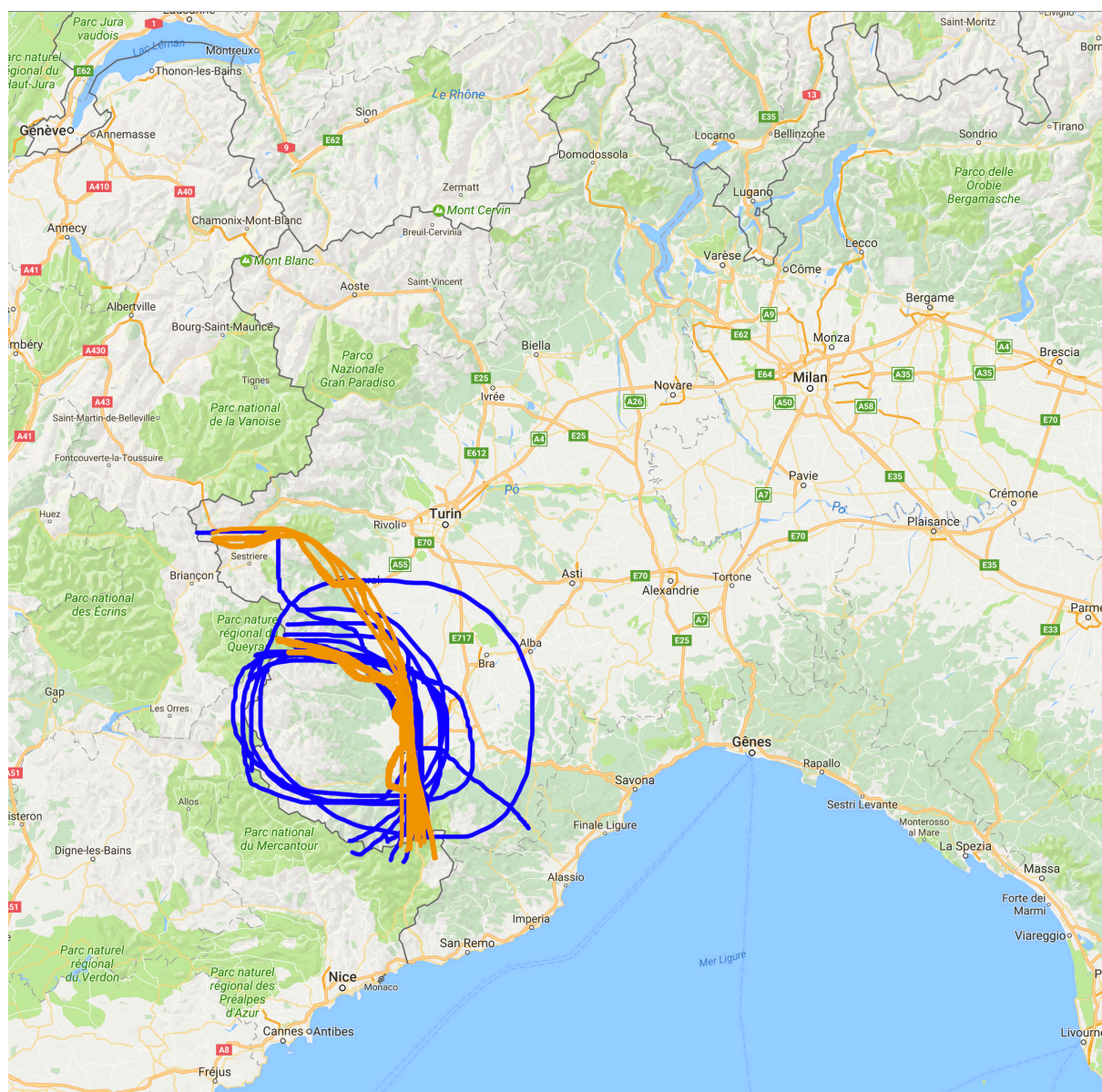


Légende Carte B

Localités	Indices
San Secondo di Pinerolo	 44
Prarostino	 47
Villar Perosa	 50
San Germano Chisone	 52
Pinasca	 52
Perosa Argentina	 52
Porte	 53
Airali	 54
Pinerolo	 55
Luserna San Giovanni	 58
Bibiana	 59
Angrogna	 59
Torre Pellice	 61
Rorà	 62
Pramollo	 63
Pomaretto	 69
Villar Pellice	 69
Bobbio Pellice	 69
Perrero	 71
Salza di Pinerolo	 73
Massello	 73
Ghigo di Prali	 74
Roure	 74
Prali	 75
Usseaux	 84
Pragelato	 91
Sestriere	 92

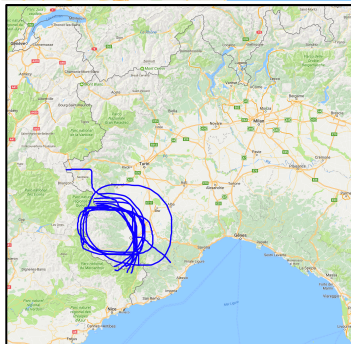
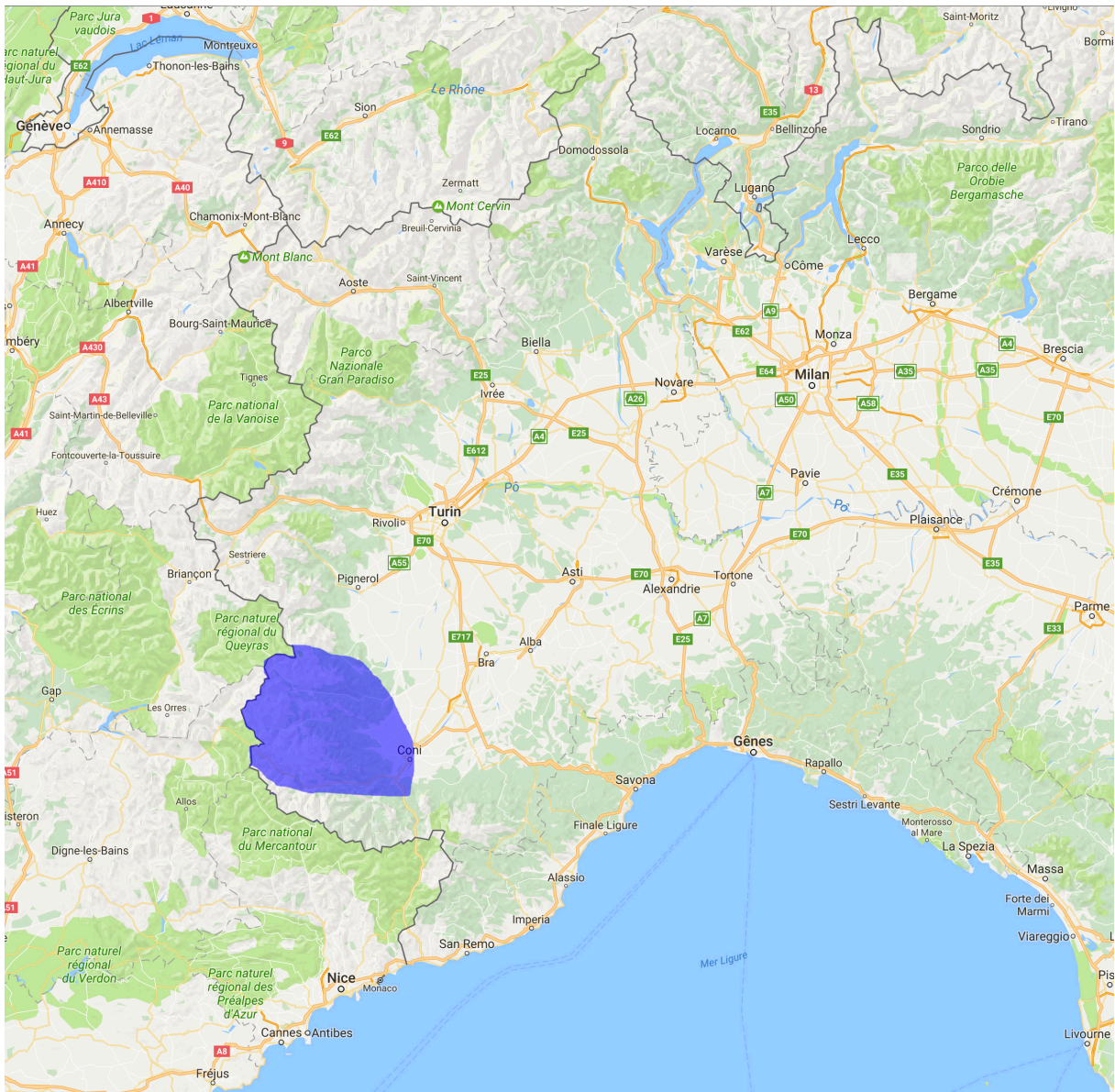
VI.2.3.3 « Où parle-t-on *occitan* au Piémont ? »

A) Géolocalisation des croquis des groupes 2 et 3 (QGIS, 2015)

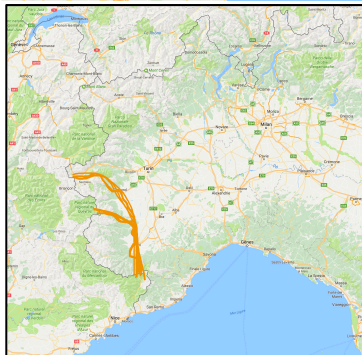
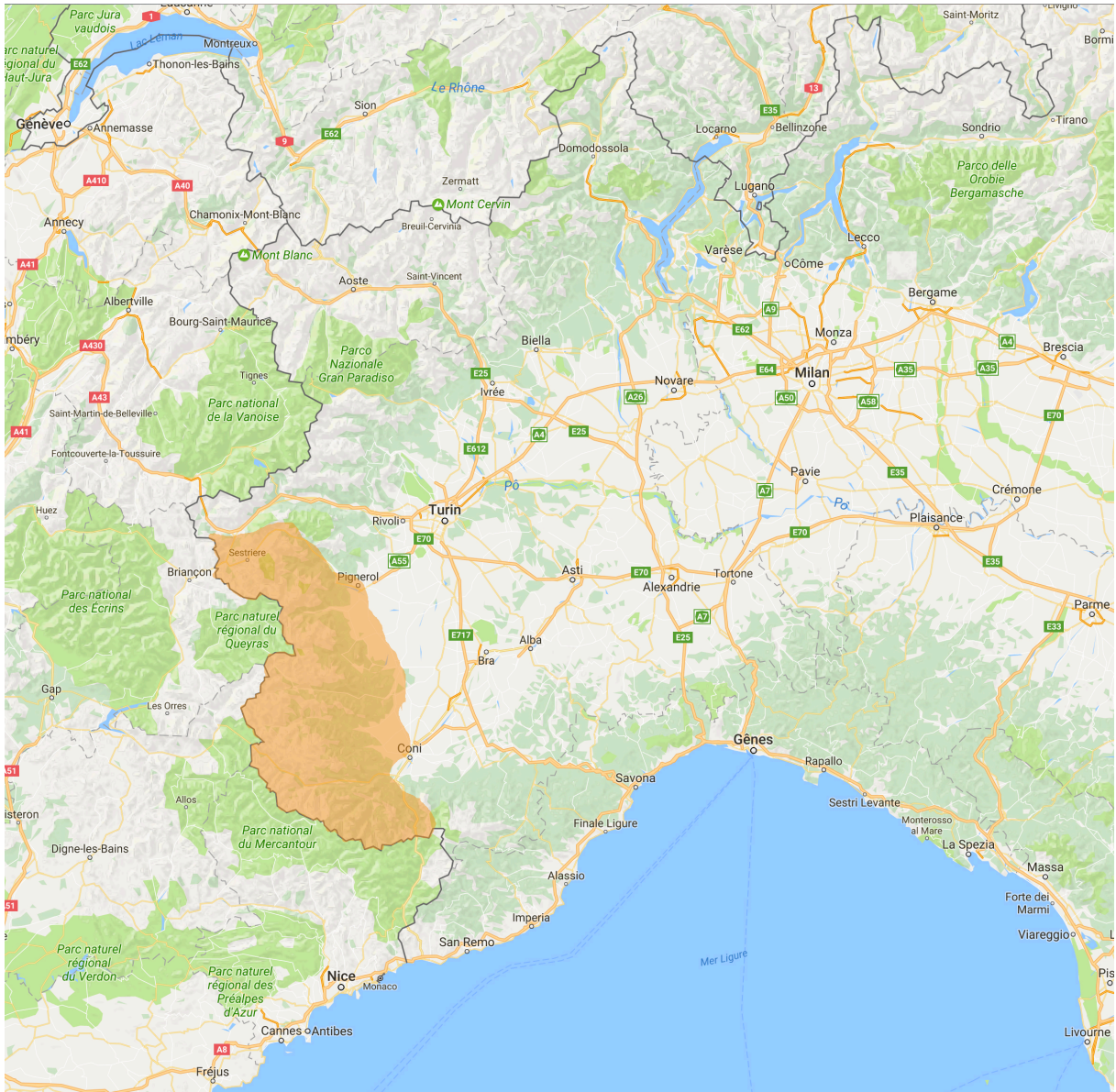


- Dessins du groupe 2
- Dessins du groupe 3

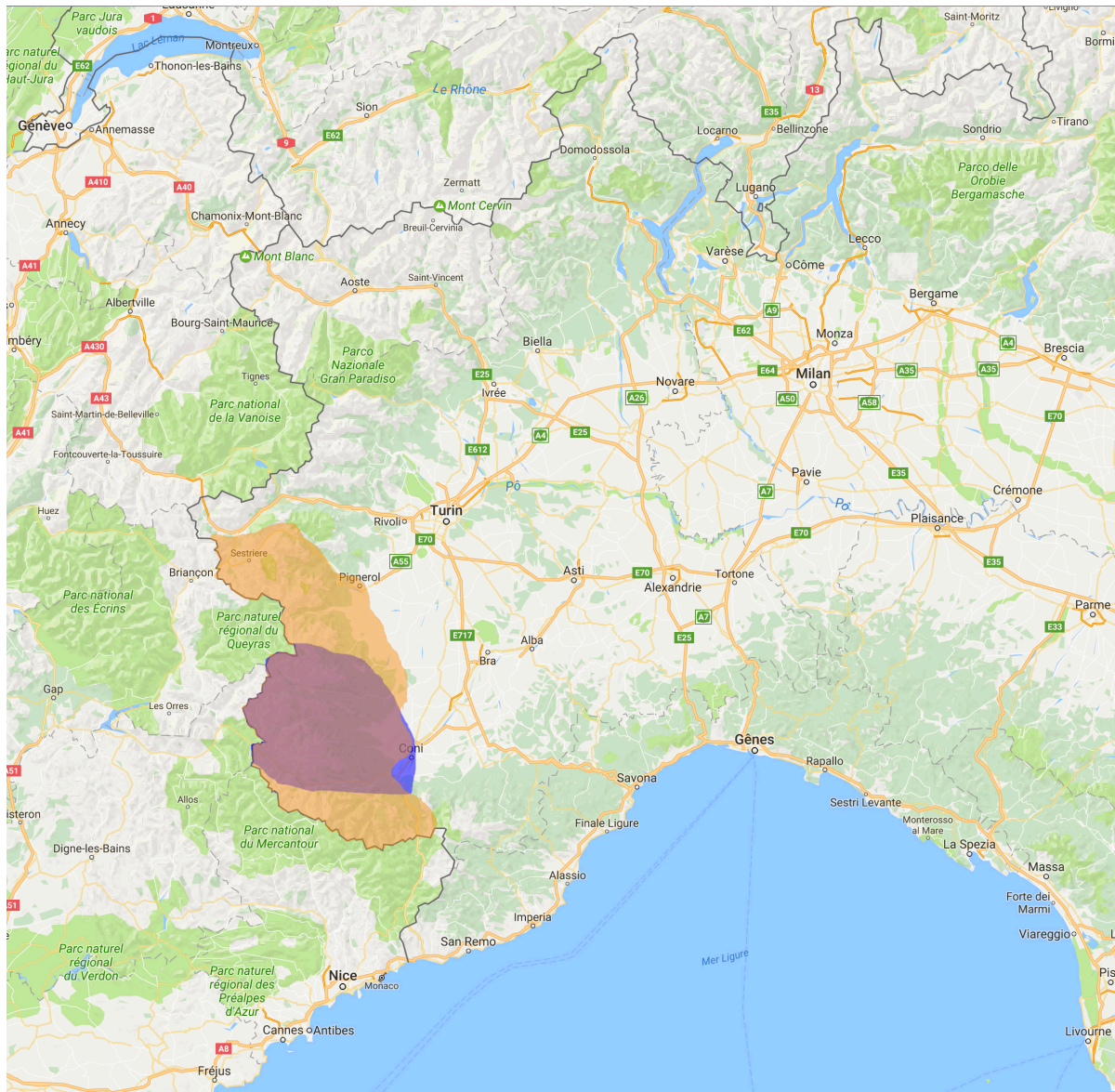
B) Aire perceptuelle commune aux informateurs du groupe 2 (54,16%)




C) Aire perceptuelle commune aux informateurs du groupe 3 (29,16%)



D) Aires perceptuelles communes superposées, correspondant aux participants des groupes 2 et 3



 Aire perceptuelle commune au groupe 2

 Aire perceptuelle commune au groupe 3